HAL
open science

Vivre dans les espaces ruraux de faible densité de population : pratiques et représentations des jeunes dans le Périgord Vert (France) et le Rural Galway (Irlande)

Mélanie Gambino

To cite this version:

Mélanie Gambino. Vivre dans les espaces ruraux de faible densité de population : pratiques et représentations des jeunes dans le Périgord Vert (France) et le Rural Galway (Irlande). Géographie. Université de Toulouse, 2008. Français. NNT : . tel-01151094

HAL Id: tel-01151094

https://shs.hal.science/tel-01151094

Submitted on 12 May 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par l'Université de Toulouse II Le Mirail
Géographie – Aménagement

Présentée et soutenue par Mélanie GAMBINO
Le 22 octobre 2008

Vivre dans les espaces ruraux de faible densité de population : pratiques et représentations des jeunes dans le Périgord Vert (France) et le Rural Galway (Irlande)

JURY
Mme Fabienne CAVAILLE Maître de conférences, Tutrice
Mme Mary CAWLEY, Senior Lecturer, Examinatrice
M. Olivier DESLONDES, Professeur, Rapporteur
Mme Hélène GUETAT, Maître de conférences, HDR, Directrice de thèse
M. Yves JEAN, Professeur, Président
M. Vincent VESCHAMBRE, Professeur, Rapporteur

Ecole doctorale : TESC
Unité de recherche : Dynamiques Rurales
Directrice de Thèse : Hélène GUETAT

Remerciements

Mes remerciements vont à Fabienne Cavaillé qui a constamment guidé mes pas jusqu'ici. Ses exigences intellectuelles, sa rigueur théorique et ses encouragements ont été indispensables à la réalisation de cette thèse. Je voudrais exprimer ma gratitude envers Michel Roux qui a accompagné mon travail aussi longtemps qu'il lui a été possible. Je lui suis très reconnaissante d'avoir cru en moi et m'avoir conseillée judicieusement. Je remercie Hélène Guetat d'avoir pris la suite de la direction de la thèse et de s'être impliquée immédiatement dans mon travail. Sa collaboration scientifique et son soutien m'ont été très précieux. Merci à eux d'avoir su tout mettre en œuvre pour m'aider à mener à bien cette recherche.

Je tiens à remercier le laboratoire Dynamiques Rurales et sa directrice Anne-Marie Granié qui m'a fait confiance. Le bon déroulement de cette recherche doit aussi beaucoup à Mary Cawley qui m'a conseillée et accueillie de nombreuses fois au sein du département de géographie de l'Université de Galway.

Je remercie ensuite tout particulièrement Corinne Eychenne, Philippe Sahuc et Marie-Pierre Sol pour la qualité de leur relecture et leur aide efficace. Je remercie également Laurence Barthe, Stéphanie Lima et Geneviève N'Guyen pour leur soutien et leurs conseils avisés.

Ma reconnaissance va aussi à Olivier Orain qui m'a donné le goût de la recherche et à tous ceux qui ont guidé mon apprentissage professionnel d'enseignante dans les Universités d'Albi et de Toulouse.

Je souhaite également remercier Valérie Vallès, Christine Fraux et Hélène Lebreton qui m'ont ouvert les portes du Périgord Vert. Le travail de terrain en Irlande a aussi pu être réalisé dans les meilleures conditions grâce à Egide dont le soutien financier m'a été essentiel. Je remercie Paul Rush et l'association Galway Youth Federation pour leur aide lors de mes enquêtes à Galway.

Merci infiniment à ceux qui ont contribué à ce que mon travail se déroule dans une atmosphère agréable et stimulante. Je pense à Eve-Anne, Johan, Sandrine, Géraldine, Aude, Marie, Magali, Juhane, Sébastien, Julien et Mme Pech.

Du fond du cœur, je remercie mes parents, ma famille, la famille Massé et mes amis. Comme disent les Irlandais, « *thanks a million* », mille fois merci.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE **6**

PREMIERE PARTIE - LA FAIBLE DENSITE ET LES JEUNES, DISCOURS SCIENTIFIQUES ET DEFINITIONS **16**

CHAPITRE 1 : LA FAIBLE DENSITE DANS LES DISCOURS DES GEOGRAPHES FRANÇAIS 18
1. La faible densité : terminologies *19*
2. Au cœur du débat : la théorie des seuils, l'irréversibilité *28*
3. Les prolongements du debat *41*
CHAPITRE 2 : LA FAIBLE DENSITE : UNE NOTION SECONDAIRE DANS LA GEOGRAPHIE IRLANDAISE 50
1. Une lente apparition dans les études rurales *51*
2. La faible densité dans la géographie rurale irlandaise *56*
CHAPITRE 3 : QUELLE JEUNESSE DANS LES ESPACES DE FAIBLE DENSITE DE POPULATION ? 72
1. Jeunesse et espaces de faible densité : intérêt et définition *72*
2. Quelles jeunesses dans les espaces ruraux de faible densité ? *85*

DEUXIEME PARTIE - OBSERVER LES PRATIQUES DES JEUNES DANS LES ESPACES RURAUX DE FAIBLE DENSITE **102**

CHAPITRE 4 : DEUX ESPACES DE FAIBLE DENSITE, LE PERIGORD VERT ET LE RURAL GALWAY 104
1. Comparer deux etudes de cas *104*
2. Caracteristiques du Perigord Vert et du Rural Galway *128*
CHAPITRE 5 : L'ENQUÊTE DE TERRRAIN : RECUEILLIR, ANALYSER, AJUSTER 142
1. Le recueil des données *142*
2. Méthode d'analyse des données *152*
3. Mise en oeuvre de la methode qualitative : Ajuster *156*
CHAPITRE 6 : DE NOUVELLES PRATIQUES DE L'ESPACE DE FAIBLE DENSITE ? 170
1. Les jalons des pratiques *170*
2. Les manières d'être des jeunes dans leurs espaces de vie *183*
3. Une typologie des jeunes et de leurs pratiques *191*

TROISIEME PARTIE - LA FAIBLE DENSITE AU QUOTIDIEN **204**

CHAPITRE 7 : ENTRE CAPTIVITE ET CADRE DE VIE, QUELLES REPRESENTATIONS DE LA FAIBLE DENSITE ? 206
1. Les représentations sociales comme outil d'analyse des espaces de faible densité *207*
2. Trois systemes de représentations des espaces de faible densité de population *212*
CHAPITRE 8 : DES MODES D'HABITER DIFFERENCIES 238
1. Rester *239*
2. Partir et revenir ? *255*
3. S'installer *272*
CHAPITRE 9 : LES ESPACES DE FAIBLE DENSITE REINVENTES 292
1. Des populations et des significations particulières ? *293*
2. Des espaces dévitalisés ? *301*
3. Des lieux de vie *309*

CONCLUSION GENERALE **322**

BIBLIOGRAPHIE **326**

TABLES DES FIGURES **370**

TABLES DES TABLEAUX **370**

TABLES DES ANNEXES **370**

TABLES DES MATIERES **372**

LISTE DES SIGLES ET ACRONYMES

ADAM 24 : Association pour la Diffusion et l'Animation Musicales en Dordogne

ANPE : Agence Nationale Pour l'Emploi

BAFA : Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur

CAP : Certificat d'Aptitude Professionnelle

CSO : Central Statistics Office

DATAR : Délégation à l'Aménagement du Territoire et à l'Action Régionale

DEA: Diplôme d'Etudes Approfondies

DED : District Electoral Divisions

GAA : Gaelic Athletic Association

GAL : Groupe d'action locale

GRD : Galway Rural Development Company

INSEE : Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques

LEADER : Liaison ente les acteurs du développement rural

LOADDT : Loi d'Orientation pour l'Aménagement et le Développement Durable du Territoire

MRJC : Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne

NDP : National Development Plan

NRDP : National Rural Development Plan

NUTS : Nomenclature d'Unité Territoriale Statistiques

OCDE : Organisation de Coopération et de Développement Economique

PAC : Politique Agricole Commune

RER : Régions Essentiellement Rurales

REU : Régions Essentiellement Urbaines

RMI : Revenu Minimum d'Insertion

RRR : Régions Relativement Rurales

SEGESA : Société d'Etudes Géographiques Et Sociologiques Appliquées

ZPIU : Zones de Peuplement Industriel et Urbain

Introduction générale

Les espaces ruraux de faible densité de population en Europe ont longtemps été considérés dans les représentations collectives comme handicapés, tant socialement qu'économiquement, du fait de leur domination par les villes (Meynier, 1931 ; Bonnamour, 1966). Si la notion de handicap est aujourd'hui réfutée, dans le cas de deux pays européens comme la France et l'Irlande[1], la dépendance économique reste l'un des attributs encore indissociables de l'image des espaces ruraux de faible densité de population. En France, les espaces ruraux de faible densité sont par ailleurs restés à l'écart de l'étalement urbain et de la croissance démographique des grandes villes (Sencébé, Lepicier, 2007). En Irlande, les espaces ruraux de faible densité, parfois qualifiés de « *disadvantaged* »[2] (Cawley, 1986 ; McLaughlin, 1986 ; Killen, Ruane, 1998 ; Walsh, 1988), sont envisagés comme étant à la marge des retombées engendrées par l'essor économique du pays (Shuttleworth, Kitchin, Shirlow, McDonagh, 2000).

Toutefois, cette représentation s'est atténuée car les espaces ruraux de faible densité connaissent désormais, comme la plupart des espaces ruraux européens, un renouveau démographique. Le « *rural isolé* » (INSEE, INRA, 1998 ; Bessy-Pietri, Hilal, Schmitt, 2000 ; Desplanques, Royer, 2005) attire lui aussi maintenant des migrants. En outre, dans des sociétés en réseaux, de connections à distance, de communication virtuelle, d'accroissement de la mobilité des individus grâce à une multimotorisation, vivre dans des espaces ruraux de

[1] L'emploi du nom Irlande renvoie à la République d'Irlande, issue de la partition de l'île en 1921 et non pas à l'île dans son ensemble.

[2] Désavantagés. Sauf mention contraire, toutes les traductions sont personnelles.

faible densité n'est plus un désavantage, malgré la question préoccupante à l'heure actuelle de la hausse du coût de l'énergie qui pourrait remettre en cause cette réalité. L'évolution des campagnes européennes de faible densité de population est par conséquent à resituer dans un contexte de transition dont l'ensemble de l'espace à dominante rurale fait l'expérience. Alors que chaque point de la surface terrestre semble connecté et accessible - physiquement ou virtuellement - la faible densité de population n'est plus un frein à l'installation résidentielle (Boutet, 2006). La faible densité rend possible le desserrement de l'habitat, une autre organisation des activités et le désengorgement des espaces n'est plus aussi problématique qu'auparavant. Les espaces ruraux de faible densité deviennent donc des espaces résidentiels principaux et secondaires ou des espaces récréatifs pour une diversité de personnes : touristes, étrangers, personnes âgées et citadins (Léger, Hervieu, 1985 ; Rivière-Honegger, 1998 ; Roussel, 2000 ; Débroux, 2003 ; Raymond, 2005). Le contexte politique permet aussi d'envisager une valorisation des espaces ruraux de faible densité, grâce notamment aux programmes européens en direction des zones fragiles (Leader, objectif 1). La « *mise en désir* » (Hervieu, Viard, 1996) de l'espace rural ranime dorénavant les espaces de faible densité.

Cependant, cette transition n'étant pas achevée, il reste encore malaisé de définir ce que sont en train de devenir les espaces ruraux de faible densité de population. Cette transformation peut être interprétée par certains comme une « *renaissance rurale* » (Kayser, 1989) et par d'autres comme une « *crise rurale* » (Béteille, 1994). Dans tous les cas, la question de l'avenir de ces espaces est au cœur des préoccupations à la fois des chercheurs, des élus et des décideurs. L'inquiétude est d'autant plus prononcée que cette transition engendre « *d'importantes ruptures entraînant une crise d'identité, une perte de repères, une crise de sens de ces espaces [ruraux]* » (Jean, 1995 : 19). Ce contexte de transition, ainsi que le constat d'une « *perte de repères* » nous poussent à soulever la question du statut actuel des espaces ruraux de faible densité de population. L'interrogation sous-jacente à ce travail est bien de pouvoir envisager aujourd'hui leur place et leur fonction dans nos sociétés européennes.

Il convient ici de préciser que cette recherche repose sur un postulat : « *penser la vie sociale des pays de faible densité non comme une situation pathologique mais comme une situation normale* » (Jean, 2000 : 164). Examiner les espaces de faible densité en les caractérisant *a priori* comme posant un problème (l'exode rural, la fermeture des services) ou en termes d'handicaps, de retard, est en effet insatisfaisant. D'une part, l'analyse semble de

fait dès le départ fondamentalement biaisée (ce que nous expliquerons dès le premier chapitre). D'autre part, de telles études ont déjà été effectuées en France comme en Irlande (Cuddy, 1990 ; Béteille 1994 ; Soumagne, 1995). Il s'agit ici de participer à renouveler le regard porté sur les espaces ruraux de faible densité de population pour en brosser un tableau contemporain à la fois spatial, social et culturel. Il nous importe en particulier de pouvoir apprécier les conditions dans lesquelles ces espaces sont aujourd'hui habités et, finalement, pourront encore l'être demain, tant en France qu'en Irlande.

En parallèle des études concernant les campagnes périurbaines et « *sous influence urbaine* », il est important de poursuivre l'étude des espaces éloignés des villes. Si les questionnements se recouvrent, il y a aussi des logiques spécifiques à redécouvrir et il existe une diversité sociale dont il faut parvenir à mieux rendre compte. Pour cela, notre analyse procède par une mise en perspective réciproque de la France et de l'Irlande parce que la place des espaces ruraux dans les imaginaires nationaux constitue un trait commun entre ces deux pays. Le choix de deux terrains d'étude, le Périgord Vert (France) et le Rural Galway (Irlande) permet une distanciation avec l'objet de recherche. L'intérêt est de donner un éclairage sur les caractéristiques générales de l'évolution contemporaine des espaces ruraux à partir de contextes nationaux particuliers.

De manière plus générale, cette analyse des espaces ruraux de faible densité se veut aussi une contribution à une meilleure connaissance de la diversité des milieux ruraux. Ainsi, la faible densité est considérée dans cette thèse comme un objet scientifique. Nous interrogeons la notion même de faible densité en analysant les discours scientifiques qui lui ont été consacrés (cf. Première Partie, chapitres 1 et 2). En effet, les débats à propos des espaces de faible densité et de la faible densité elle-même ont influencé la conception de l'aménagement du territoire en France. Ils ont joué et jouent encore un rôle important par rapport aux politiques publiques tant en France qu'en Irlande. L'intérêt de cette entrée est de caractériser la faible densité et de dresser un état des lieux des connaissances sur les espaces ruraux de faible densité.

Le questionnement lancinant sur le devenir des espaces de faible densité nous a conduite à nous intéresser à un groupe d'acteurs sur lequel repose communément une partie de l'avenir : les jeunes. Pour beaucoup, il ne fait aucun doute que le futur des espaces ruraux de faible densité est intrinsèquement subordonné à celui des jeunes qui y vivent et/ou qui y sont nés. Il devient notamment déterminant de scruter leurs parcours résidentiels et

migratoires puisqu'ils affectent directement le solde migratoire d'espaces déjà faiblement peuplés. Notre étude s'est donc attachée aux jeunes de 15 à 25 ans vivant dans des espaces de faible densité. Elle s'appuie sur une méthode qualitative privilégiant l'observation et l'entretien semi-directif. Il est important de préciser que si de nombreux questionnements se focalisent sur les jeunes, très peu d'analyses portant sur les espaces ruraux de faible densité leur ont été effectivement consacrées.

S'intéresser aux jeunes permet également d'accéder, plus directement nous semble-t-il, aux relations fondamentales qui se nouent entre un individu et un territoire, son territoire. Cela permet d'appréhender la spatialisation des rapports sociaux à un moment où les jeunes entrent dans la vie, à un moment de leur vie où la territorialité joue dans la prise d'autonomie. Ils prennent conscience de leur appartenance à un milieu, de leur « *être géographique* » et vont devoir faire des choix essentiels par rapport à leur espace de vie (par exemple veulent-ils rester ou bien préfèrent-ils partir, ou encore envisagent-ils de revenir ?). Nous pouvons alors faire nôtre l'idée selon laquelle « *l'acteur ne joue pas seulement dans le système mais aussi avec le système* » (Reynaud, 1997 : 25). Nous analysons dans ce travail comment les jeunes habitent au quotidien les espaces de faible densité. Comment se jouent-ils *de* la faible densité ? Et, comment jouent-ils *avec* ce système de peuplement lâche, cette distribution spatiale éclatée des services et des activités ? Comment les jeunes mettent-ils en pratiques, s'approprient-ils, subissent-ils ou encore transforment-ils les espaces ruraux de faible densité de population ? Tel est le faisceau de questions qui va structurer toute cette étude.

Notre cadre d'analyse relève très clairement de la géographie sociale qui appréhende l'espace comme le fruit des rapports sociaux dans le temps (Frémont et al., 1984) et comme l'expression de vécus ordinaires et de pratiques quotidiennes diverses. Les espaces ruraux de faible densité sont étudiés ici comme des espaces produits par les acteurs et leurs représentations sociales, leurs pratiques spatiales, leur culture, mais aussi par leur imaginaire, leurs aspirations, leurs valeurs… Considérant que « *l'objet de la géographie humaine n'est pas pour nous l'espace mais la pratique et la connaissance que les hommes ont de cette réalité que nous appelons espace* » (Raffestin, 1980 : 244), l'individu, ses pratiques et ses représentations du lieu de vie sont placés au centre de l'étude. En cela, cette dernière diffère des travaux effectués jusqu'alors sur les espaces ruraux de faible densité.

Nous nous intéressons d'abord à l'espace vécu qui « *reconstruit l'espace concret des habitudes et le dépasse au gré des images, des idées, des souvenirs et des rêves de chacun* »

(Di Méo, 1998 : 30), plus qu'à la matérialité de l'espace. L'intérêt porté à l'espace vécu a pour ambition de mettre en évidence la manière dont les espaces ruraux de faible densité sont pratiqués aujourd'hui. Nous analysons l'espace configuré par les pratiques du quotidien. Celles-ci sont définies comme « *l'ensemble des comportements plus ou moins intériorisés et des activités domestiques et/ou sociales qui construisent l'identité sociale d'un individu (ou d'un groupe)* » (De Certeau, 1990 : 80). C'est au caractère ordinaire que tiennent leur force et leur profondeur pour notre recherche. Car c'est au creux des pratiques répétées et ordinaires que résident des traces de l'inventivité des sociétés (De Certeau, 1990) et par conséquent des indices de la transformation de ces espaces. Or, dans le cas des jeunes ruraux, elles sont encore peu connues et souvent mal comprises car souvent interprétées comme les marques d'une désaffection de l'espace rural. Comment, concrètement, les jeunes ruraux des espaces de faible densité, en France et en Irlande, pratiquent-ils leurs lieux de vie : qu'y font-ils, comment se les approprient-ils, les parcourent-ils, les délimitent-ils, les utilisent-ils ? Comment apprécient-ils et s'organisent-ils pour faire face à la distance, l'éloignement, l'isolement ? Comment, dans ces conditions, par exemple, procèdent-ils pour accéder à l'autonomie ? Par ailleurs, comment les pratiques et les comportements diffèrent-ils d'un jeune à l'autre ? Quels sont les déterminants de ces différences ? L'objectif est de pénétrer les logiques d'usage de l'espace afin de nous permettre de dégager un sens à la diversité des pratiques de l'espace rural de faible densité.

Dans un second temps, ce sont les représentations sociales que les jeunes ont des espaces ruraux de faible densité qui retiennent notre attention. Elles nous sont indispensables car « *à travers la recherche des représentations, ce que l'on veut mettre en évidence ce sont les logiques qui gouvernent les hommes dans leurs relations avec l'espace* » (André, 1989 : 4). Les représentations sont considérées comme l'explicitation par les jeunes de leurs pratiques et de leurs actions. Elles permettent d'envisager quelles perceptions, connaissances, conceptions et valeurs ils accordent à la faible densité. L'intérêt est de faire ressortir les différentes représentations sociales d'un type d'espace dont les diverses dénominations (le « *rural isolé* », le « *rural profond* », les « *remote areas* »[3], les « *zones de faible densité* »…) soulignent d'ores et déjà la multiplicité de sens. L'enjeu est de clarifier quelles significations les jeunes donnent à leur lieu de vie.

Ces différentes représentations concourent à construire subjectivement les lieux de vie caractérisés par la faible densité, ce qui contribue aussi à les transformer et à faire évoluer le

[3] « Espaces éloignés ».

sens de la faible densité. Ainsi, il s'agit aussi d'évaluer comment ces représentations influencent leurs pratiques. Comment les jeunes se positionnent-ils par rapport à leur lieu de vie et par rapport à la faible densité ? Peut-on envisager une démultiplication des espaces de référence ? L'intérêt est avant tout heuristique car ces questions visent à mettre au jour les « *différents sens que les acteurs sociaux attribuent à l'espace* » (Guérin, Gumuchian, 1985 : 10).

Comme les représentations sociales « *circulent dans les discours* » (Jodelet, 2003 : 48), ceux-ci sont au cœur de la recherche. Il s'agit donc d'analyser les discours des jeunes pour comprendre comment ils expliquent leur vécu, leurs pratiques, leur quotidien, leurs habitudes. Il nous importe de déceler autour de quels éléments s'articulent leurs représentations de ces espaces. A quels objets, critères ou valeurs font-ils référence ? Les représentations que les jeunes ont de la faible densité reflètent-elles cette « *mise en désir* » de l'espace rural ou bien sont-elles encore marquées par le discours sur la « *crise rurale* » ? Les notions de cadre de vie ou de qualité de vie, souvent médiatisées pour qualifier les espaces ruraux de nos jours, sont-elles des noyaux de sens des représentations pour les jeunes ?

Notre intérêt se porte enfin sur la territorialité, envisagée comme un « *caractère relationnel* », (Ripoll, Veschambre, 2002), celui d'un système de rapports plus ou moins étroits que les individus ou les groupes sociaux vont tisser avec un ou des espaces particuliers considérés comme appropriés. Les relations qu'un individu entretient avec le lieu de vie contribuent à modeler des configurations particulières de l'espace. L'analyse de la territorialité des jeunes vise à expliciter leurs modèles d'organisation de l'espace de vie. Plus largement, il nous importe aussi de dégager les logiques d'appropriation des espaces ruraux de faible densité.

Nous considérons aussi que la territorialité constitue un processus produisant des « *territoires du quotidien* » (Di Méo, 1996), au sens d'espace personnel. Il s'agira de préciser les formes de ces « *territoires du quotidien* », c'est-à-dire de décrire comment les différents rapports à la mobilité, aux autres et à l'espace jouent sur sa construction. Comment les villes, présentes dans les parcours des jeunes, renouvellent-elles le rapport à la ruralité ? Comment le travail, les études mais aussi les sociabilités modifient-ils les limites des « *territoires du quotidien* » ? Pouvons-nous aussi déceler dans les espaces ruraux de faible densité des lieux porteurs de sens, « *forme et référence identitaire d'un groupe social* » (Di Méo, 1998 : 59) ? Gardant toujours à l'esprit la question de l'avenir de ces espaces, l'enjeu lié à l'analyse des territorialités est de savoir comment ces rapports au territoire transforment les espaces ruraux

de faible densité de population. Les fragilisent-ils parce que le sentiment d'appartenance s'affirmerait peu ? Au contraire, les revalorisent-ils car l'identification au lieu de vie reste forte ?

Ici, l'intérêt est double. Il est de mettre en évidence quels modes d'habiter particuliers à la faible densité de population les représentations sociales et les pratiques des jeunes contribuent à forger. Il est aussi d'apprécier et d'interpréter le rôle joué par les jeunes dans leur lieu de vie. Quelle place les jeunes peuvent-ils avoir dans la transition actuelle que les espaces ruraux connaissent ?

Ces questions visent à explorer comment les espaces de faible densité peuvent être réinventés, à partir de quels itinéraires et de quels cheminements des jeunes. Il s'agit bien de décrire la façon dont les jeunes agissent au sein de cet espace et d'éclaircir pourquoi et comment ils sont des animateurs de la vie locale. Pour fournir des réponses à ces questions, notre analyse est structurée autour de trois parties.

La première partie dresse un état des lieux des diverses significations qu'a pu recouvrir la notion de faible densité dans les recherches françaises (chapitre 1) et irlandaises (chapitre 2). Ces deux chapitres présentent une analyse des discours pour l'essentiel géographiques, sur les espaces de faible densité et sur la notion de faible densité elle-même. De ces travaux, que reste-t-il aujourd'hui ? Cette immersion dans les discours géographiques permet de resituer notre recherche en montrant comment elle s'inscrit dans un continuum de travaux en géographie rurale et comment elle s'en différencie et les renouvelle, notamment en privilégiant d'autres objets (le lien des jeunes à leur lieu de vie) et une méthodologie d'investigation (l'approche qualitative). De ce point de vue, ce travail se voudrait, bien que très modestement, une contribution à une épistémologie de la géographie rurale. Nous nous attacherons en suivant à circonscrire et définir ce nouvel objet, fort complexe, qu'est la jeunesse (chapitre 3).

La deuxième partie est consacrée à la présentation des faibles densités que nous avons observées sur les deux terrains d'étude retenus : le Périgord Vert et la partie rurale du Comté de Galway (à l'exclusion des Gaeltacht[4] et de la ville de Galway) appelée le Rural Galway (cf. les deux cartes de situation ci-après). Il s'agira aussi de préciser ces choix méthodologiques. La perspective comparative entre la France et l'Irlande ainsi que les caractéristiques des deux

[4] Zone où la langue gaélique est parlée par une majorité de la population.

terrains d'étude où la densité de population est faible, où l'habitat est dispersé et où l'espace rural est dit « *en crise* » ou « *disadvantaged* » seront explicitées (chapitre 4). Ensuite, l'approche qualitative et compréhensive adoptée pour explorer comment la faible densité a été mise en mots et en pratique sera détaillée, ainsi que l'échantillon des jeunes rencontrés (chapitre 5). Le dernier chapitre de cette partie présente les résultats de l'observation des pratiques sous la forme d'une explicitation détaillée des pratiques quotidiennes et d'une typologie des jeunes (chapitre 6).

Dans la troisième partie, cette typologie des jeunes est complétée par une mise au jour de trois systèmes de représentations des espaces ruraux de faible densité associés à chaque type de jeunes (chapitre 7). Ensuite, connaissant pour chaque type de jeunes leurs pratiques et leurs représentations, nous nous attachons à décrire les modes d'habiter de chaque type. Ces modes d'habiter permettent d'exposer plus en détail comment les jeunes organisent leur appropriation des espaces ruraux de faible densité (chapitre 8). Pour conclure cette partie, nous replaçons ces résultats au sein du débat sur les espaces de faible densité. Enfin, il s'agit de proposer, au regard de notre travail, une réflexion sur la ruralité aujourd'hui (chapitre 9).

Figure 1 : Carte de localisation du Périgord Vert

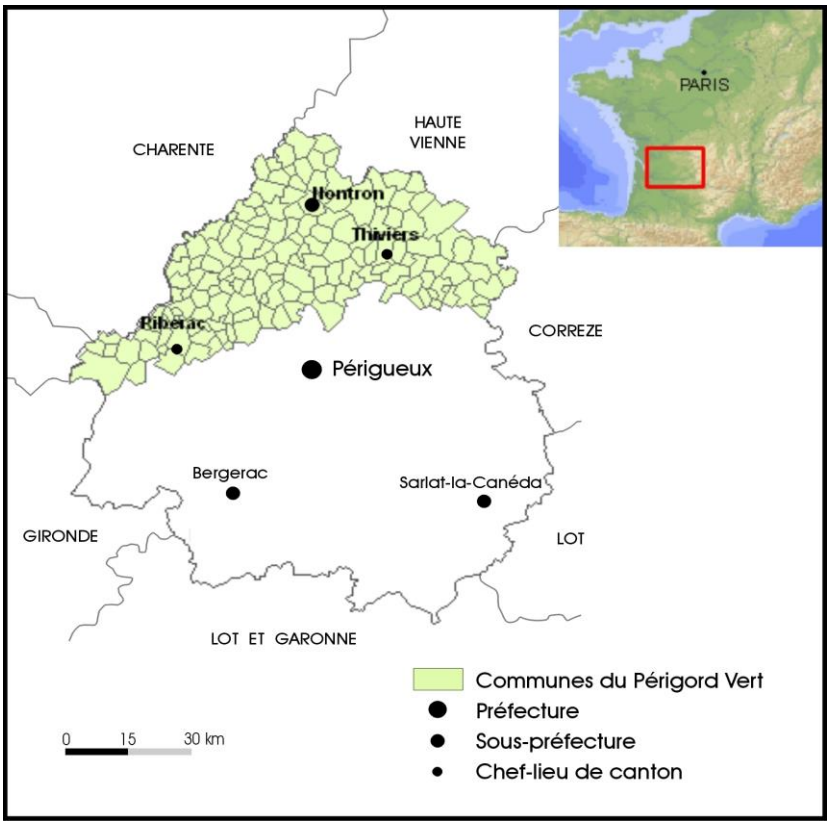
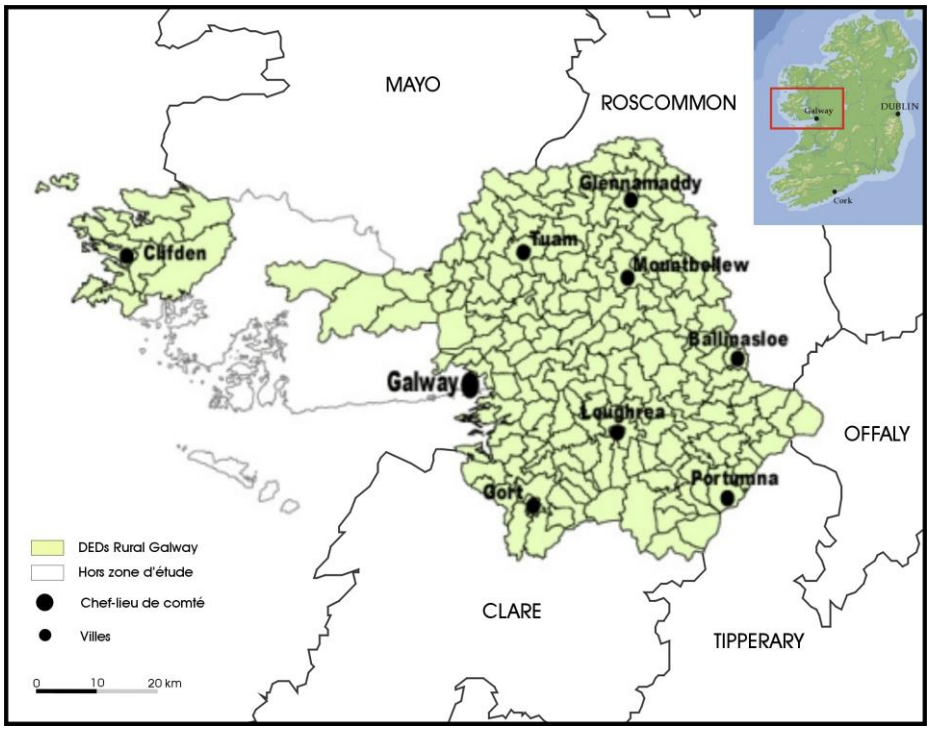


Figure 2 : Carte de localisation du Rural Galway



PREMIERE PARTIE

LA FAIBLE DENSITE ET LES JEUNES,

DISCOURS SCIENTIFIQUES ET DEFINITIONS

Introduction de la première partie

Comment aborder l'analyse des espaces ruraux de faible densité de population et la notion de la faible densité elle-même ? Les géographes, la société, les jeunes prêtent de nombreux attributs, qualificatifs à ces espaces particuliers hérités des travaux effectués entre la fin de la deuxième guerre mondiale et les années 1980. Cela souligne la nécessité dans notre approche d'analyser les discours scientifiques sur ces espaces pour dégager leurs partis pris et leurs fondements. De plus, en France, les espaces ruraux caractérisés par cette organisation spatiale ont été l'objet d'études, de recherches nombreuses et approfondies. Tant et si bien que l'on pourrait avoir le légitime sentiment qu'il n'est plus nécessaire de s'interroger sur ce que signifient ces espaces et de leur fonctionnement pourrait être légitime. En Irlande, au contraire, la notion soit absente des recherches. Face à ce double défi, nous proposons de retracer le cheminement théorique et empirique de chercheurs ayant fait des espaces ruraux de faible densité leur objet de recherche. L'investissement du champ théorique construisant la faible densité est un moyen de mettre en perspective la transformation et l'avenir des espaces ruraux de faible densité. Nous analysons donc les travaux des géographes ayant étudiés la notion même de faible densité de population. Ce travail de mise au jour repère et interroge les éléments constitutifs de la faible densité. Existe-t-il des régularités, des permanences dans la conception et l'utilisation de la faible densité ? Peut-on identifier des changements, des points de rupture qui bouleversent le sens de cette notion ? Que connote la faible densité en France et en Irlande ? Autant de questions dont nous exposerons les réponses dans le premier chapitre (pour la France) et le deuxième chapitre (pour l'Irlande). Nous expliquons dans un troisième chapitre comment concevoir la jeunesse en général et comment identifier la jeunesse rurale.

CHAPITRE 1

LA FAIBLE DENSITE DANS LES DISCOURS DES GEOGRAPHES FRANÇAIS

Les recherches sur les espaces de faible densité et les débats qu'elles ont suscités entre certains géographes ont eu pour conséquence l'affirmation de théories utilisant la faible densité de façon complexe et de manières différentes, voire opposées entre auteurs. Dans ce chapitre est donc présentée une analyse de différents travaux traitant du faible peuplement dans la géographie rurale française. Cette démarche était nécessaire pour éviter l'écueil qui conduirait à reconduire les mêmes analyses concernant les espaces de faible densité, l'héritage conceptuel et empirique étant en effet conséquent.

Il s'agit ici de se livrer à une archéologie de la faible densité. Elle consiste à interroger le discours sur les origines de la faible densité pour reconstituer une histoire générale de la faible densité. Elle constitue un « *travail interprétatif* » (Orain, 2003 : 11) mais se démarque d'un véritable projet épistémologique. Notre démarche vise à percer l'implicite et à expliciter les connotations des productions écrites sur la faible densité pour préciser la connaissance de la notion elle-même, ses significations et ses enjeux. Nous avons rassemblé des textes de géographes qui se sont livrés à un travail de spécification, d'analyse et de synthèse de ce que la notion de faible densité de population recouvrait à la fois dans leurs travaux et dans les recherches antérieures. Pour aider à construire notre interprétation, nous avons pu effectuer des entretiens avec N. Mathieu et consulter les archives de la SEGESA (Société d'Etudes Géographiques Et Sociologiques Appliquées). L'entretien avec un chercheur ayant participé au débat et l'accès à des sources « *primaires* » nous a permis de contextualiser les textes

réunis. Ainsi, les conclusions présentées ne sont pas uniquement issues d'une focalisation sur les textes et les résultats publiés des recherches.

Les auteurs des textes sur lesquels nous avons travaillé sont peu nombreux, mais cela ne doit pas laisser penser que notre travail ne concerne que ce petit nombre de chercheurs. Au contraire, il renvoie à l'ensemble des géographes pour qui la densité et la faible densité font partie du « *paysage* », comme mesure courante et banale, comme outil de différenciation de l'espace mais qui ne spécifient pas toujours de façon détaillée et explicite les postulats, les *a priori*, les sous-entendus dissimulés derrière cette mesure démographique.

1. LA FAIBLE DENSITE : TERMINOLOGIES

1.1. L'influence de la géographie tropicaliste et de « *Paris et le désert français* »

1.1.1. Les origines

La réflexion sur la faible densité apparaît d'abord à travers la mesure de la densité dans les travaux de la géographie tropicaliste des années 1960. Elle y est utilisée avant tout pour évaluer les relations des hommes avec la nature. N. Mathieu (2007) donne l'exemple des travaux de G. Sautter (1962 ; 1966) et de P. Pelissier (1966) qui recourent à la mesure de la densité pour décrire et comparer les modes de mise en valeur des milieux naturels, les fonctionnements des systèmes de production et les systèmes de peuplement. N. Mathieu souligne que dans les travaux des tropicalistes, la densité est « *considérée comme un des concepts forts* » (2007 : 45) pour analyser la pression démographique sur les milieux et pour étudier l'évolution de systèmes de production. Elle permet de mieux mesurer l'utilisation - voire même la maîtrise - d'un espace et les techniques d'un groupe d'homme pour exploiter différentes ressources. Cet usage de la densité comme « *évaluateur du rapport homme / milieu* » (Mathieu, 2007 : 45) a des répercussions sur toute la géographie. En outre, G. Sautter et P. Pelissier sont aussi des « *africanistes* ». Or, la question de la faible densité est récurrente dans le contexte des études africaines car il a longtemps été écrit qu'il s'agissait d'un handicap à leur développement. Ce positionnement nourri aussi les recherches en géographie et les discours sur la faible densité.

Dans les travaux sur la France, la faible densité est utilisée pour donner des explications à l'exode rural, à la dépopulation des campagnes et à la crise agricole. Au sein des recherches des géographes ruralistes sur les transformations des espaces ruraux français à

partir des années 1970, la faible densité tend à perdre sa « *dimension matérielle* » (Mathieu, 2007 : 50) parce que le concept de « *milieu* » s'efface. Elle exprime désormais plus précisément un rapport homme / surface, ou « *population / espace* » (Mathieu, 2007 : 50), servant à décrire la répartition de la population et son évolution. Si la faible densité est centrale c'est parce que le dépeuplement est omniprésent :

> La dépopulation rurale de ces deux demi-siècles est certainement un des phénomènes les plus étudiés de la géographie humaine en France. Il est peu de monographies communales ou régionales qui n'aient apporté des documents statistiques et des observations originales sur le dépeuplement des campagnes françaises (Pinchemel, 1957).

Au sein de ces différents travaux, et en particulier au sein de la géographie rurale, la notion de faible densité acquiert une place privilégiée parce qu'elle est fréquemment présente à la fois comme simple cadre d'étude des recherches sur des espaces ruraux caractérisés par la faible densité et comme critère de description dans les travaux sur l'exode rural ou la dépopulation. L'évolution des densités fait l'objet de quelques pages, parce que pour nombre de géographes (et de chercheurs d'autres disciplines), cette observation démographique contribue à dresser un tableau de la région ou de la commune étudiée. C'est en fait dans le jeune champ de la géographie rurale - dont F. Plet (2003 : 86) indique qu'il devient réellement un champ de recherche à part entière en 1960 - que se tenait un vif débat autour de la définition et de l'utilisation de la faible densité. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on peut penser que ce débat concernait apparemment peu de géographes. Toutefois, ces débats vont avoir des incidences : des partis pris et des terminologies vont finalement s'insinuer durablement dans toute la géographie.

1.1.2. La faible densité et le « désert »

La faible densité en France est avant tout présente à travers l'expression de « *désert* » qui désigne les espaces ruraux français. L'ouvrage du géographe J.-F. Gravier, *Paris et le désert français* (Gravier, 1947), édité une première fois en 1947, puis en 1958 et en 1972, constitue un point de départ du rapport entre le vocabulaire lié au « *désert* » et la notion de faible densité. Cet essai propose une réorganisation du territoire français pour mieux le peupler. Surtout préoccupé par la mise en place de la décentralisation et par l'homogénéisation de l'urbanisation en France, c'est donc indirectement qu'il traite des espaces ruraux de faible densité. *Paris et le désert français*, ce titre est devenu une expression courante et le terme de « *désert* » est entré dans le vocabulaire commun et scientifique. Le

mot « *désert* » avait déjà été prononcé dans ce cadre là, mais le titre de l'ouvrage et de ses rééditions a fortement et durablement marqué les géographes et l'opinion publique. Cette postérité s'explique également par le fait que J.-F. Gravier entretenait d'étroites relations avec les membres du *Centre d'études institutionnelles pour la réforme de la société française*, c'est-à-dire la Fédération[5] :

> Jean-François Gravier doit le succès de son ouvrage à l'action de deux personnalités proches de *La Fédération* (Gravier 1970). D'une part à Thierry Maulnier qui fait un compte rendu flatteur dans une de ses chroniques du *Figaro*, et d'autre part, au député Claudius-Petit qui, séduit par la thèse de Gravier, cite à plusieurs reprises l'ouvrage à la tribune de l'Assemblée nationale, avant de devenir un an plus tard, en 1948, ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme (Pasquier, 2002 : 4).

Ce titre retentissant fait du terme « *désert* » un qualificatif consacré, apparemment satisfaisant, pour parler des espaces ruraux. Mais quel en était le sens pour son auteur ?

Si, entre les trois éditions, le contenu évolue sensiblement, les positions étayées par J.-F. Gravier restent inchangées. Il souligne les inégalités régionales de développement économique entre les régions françaises et se livre à une condamnation dure de la centralisation, de la concentration urbaine et de l'urbanisation qui rassemblent dans une grande métropole peuplement, activités, énergies, pouvoirs, industries…. L'objectif est toujours d'expliquer comment parvenir à « *une répartition optimale du peuplement et des activités* » (Gravier, 1947 : 17) pour contrebalancer le pouvoir de Paris et favoriser le développement dans l'ensemble du pays. Tous les arguments utilisés servent la thèse principale : démontrer que le gigantisme urbain est facteur de non développement du pays et proposer les bases d'un aménagement régional du territoire. Cette critique de la centralisation s'appuie sur des études démographiques décrivant la stagnation démographique de la France. Il met en cause l'urbanisation centrée sur la ville de Paris qui conduit à la « *décadence démographique* » de la France (Gravier, 1972 : 37) et qui, selon lui, est d'autant plus problématique qu'elle contraste avec les autres pays européens enregistrant toujours de fortes progressions démographiques. L'organisation centralisée du pays est aussi critiquée à partir d'une perspective historique qui s'attache à expliquer comment Paris est progressivement parvenue à être et à symboliser la France. De cette double démarche, démographique et historique, il propose, dans l'édition de 1947, un programme de reconstruction du pays fondée sur la décentralisation des pouvoirs et des activités industrielles. Dans l'édition de 1972, la

[5] Groupe d'influence qui cherche, après 1945, à rendre la question régionale à nouveau légitime en France. Les éditions Le Portulan, qui publient la première version de *Paris et le désert Français*, sont un des organes de publication de ce groupe (Pasquier, 2002).

décentralisation est au cœur de l'ouvrage, présentée comme outil de développement, dont la pierre angulaire est la régionalisation.

Paris et le désert français dresse un tableau de la dépopulation causée par la centralisation des compétences, des fonctions et des activités à Paris. Il décrit le résultat de ce phénomène : « *la France actuelle est un pays de faible vitalité, peu peuplé et mal peuplé* » (Gravier, 1947 : 65). Le problème est le manque de population, la faible natalité, le vieillissement. Ce n'est pas l'existence d'espaces faiblement peuplés qui fait l'objet de son analyse, mais le processus qui y conduit. Le « *désert* », dans cette démarche, désigne ces espaces dépeuplés où les densités sont faibles et dont l'existence est choquante parce qu'ils sont la résultante d'un long processus de centralisation qui, aux yeux de l'auteur, mettrait le pays en péril. Le « *désert* » témoigne d'un état du peuplement grave, mais qui, en lui-même, ne pose pas problème, d'autant plus qu'il représente pour J.-F. Gravier le lieu idéal pour la vie familiale et la relance de la natalité. Dans son analyse et son argumentation en faveur de la décentralisation, le type d'espace qui est problématique et handicapant est la ville parce qu'elle centralise le politique, l'économique, le culturel, l'administratif… Notons ici que le « *désert* » n'est qu'un mot, pris comme symbole pour illustrer le mal causé à la France par la centralisation urbaine, symbolisée par Paris. Il n'y a pas de théorie liée au « *désert* » et à la faible densité qui caractériserait l'évolution des espaces ruraux. La faible densité de population n'est requise qu'au titre de donnée démographique pour décrire la faiblesse de l'occupation d'une grande partie du territoire national. Elle est utile et fonctionnelle pour décrire la province, des régions, un pays, au même titre que le taux de natalité, de mortalité, la part les jeunes, des personnes âgées, etc.

Même si J.-F. Gravier en 1947 souhaitait inscrire la décentralisation au cœur du débat sur la reconstruction du pays, puis, en 1972, placer la régionalisation au centre des politiques d'aménagement du territoire, il a favorisé l'émergence et la vulgarisation d'une terminologie réductrice et à connotation dramatique[6] pour qualifier les espaces ruraux de faible densité en France. Cette terminologie réduit en effet la faiblesse de la densité de population à un unique indicateur désignant des espaces inhabités, inoccupés et abandonnés. Indirectement mais sûrement, notamment du fait de son titre évocateur et imagé, cet ouvrage a contribué à faire de cette mesure démographique un synonyme de mauvais développement d'espaces sauvages, hostiles et répulsifs.

[6] J. Bonnamour caractérise ces positionnements de « *visions apocalyptiques que brandissent certains* » (1973 : 154). M. Le Lannou dénonçait le recours au « *titre choc* » (1982).

1.2. Le « *vide* » : un caractère supplémentaire

1.2.1. « La France du vide »

Si parmi les géographes analysant l'exode rural, les migrations intérieures, les transformations des campagnes françaises, la faible densité sert de descriptif (Merlin, 1971 ; Pitié, 1971 ; Calmes, Delamarre, Durand-Dastes, Gras, Peyon, 1978 ; Berger, Fruit, Plet, Robic, 1980 ; David, 1980 ; Pitié, 1987 ; Estienne, 1988), il existe une inflexion dans les travaux de géographie rurale :

> L'ampleur de l'exode a déplacé l'analyse de la migration elle-même vers ses effets induits : à la ville et ses abords (…) et dans les espaces ruraux, c'est la prise de conscience du vide des campagnes, des perturbations des faibles densités sur l'organisation des services, sur l'équilibre du milieu naturel (Bonnamour, 1993 : 40).

Cette prise de conscience va progressivement faire changer de statut la notion de densité, de définition et de fonction. R. Béteille, faisant sienne la thématique du « *désert français* » et synthétisant les travaux de la décennie précédente sur le thème du dépeuplement et de l'avenir des espaces peu peuplés, dresse le tableau de « *la France du vide* » (1981a), accordant à la faible densité une place centrale. Elle y acquiert un rôle symbolique car elle est convoquée pour alerter sur la gravité de l'exode rural et témoigner de la perte irrémédiable de vitalité des campagnes françaises. Dans cet ouvrage, les analyses de R. Béteille sur l'étude des espaces ruraux et sur la répartition de la population française nous intéressent parce qu'elles traduisent l'intensité des travaux sur cette question au moment de sa publication, et parce qu'elles véhiculent une analyse peu partagée par les géographes ruralistes mais largement acceptée dans d'autres milieux, notamment dans les organismes politiques[7] et de l'aménagement du territoire[8]. L'auteur tente de donner une vue générale de ces espaces ; il rassemble et synthétise nombre d'études de cas traitant différemment des espaces ruraux peu peuplés. Dans son analyse rétrospective de la géographie rurale, J. Bonnamour, bien que ne partageant pas l'analyse déterministe de R. Béteille, écrira : « *la "France du vide" a frappé*

---

[7] A ce propos, J. Bonnamour écrit : « *en 1981, R. Béteille donne pour titre à son livre "La France du vide". Se multiplient alors les études, les offres de rapports aux titres révélateurs d'une inquiétude sur le devenir de la France pauvre, des zones de montagne, des régions défavorisées, des zones de faible densité, des zones fragiles. Les demandes émanent bien des services ministériels, du Plan, des organisations professionnelles, des collectivités locales et régionales. Elles décrivent les divers aspects du dysfonctionnement des espaces ruraux dont l'Etat doit assurer la gestion* » (1993 : 40).

[8] « *La question des services publics et privés, plus encore que celle du dépeuplement, a été à l'origine de l'importance récemment accordée à la notion de faible densité dans la politique d'aménagement du territoire* » (Bontron, Mathieu, 1977 : 87).

les esprits » (1997 : 2). Ce n'est pas uniquement l'expression « *la France du vide* » qui a fait florès, mais aussi l'idée de désertification avec toute la dramaturgie[9] qu'elle comporte.

Tant dans l'ouvrage de J.-F. Gravier que dans celui de R. Béteille, les descriptions de l'exode rural sont construites de manière à convaincre de contrer cette logique d'abandon et à faire ressentir à quel point le faible peuplement constitue un « *drame* » régional ou national. Ils ont en commun de dresser un tableau des espaces ruraux peu peuplés qui sont entendus comme des espaces « *abandonnés* » ou bien comme des espaces « *mal peuplés* ». R. Béteille fait sienne l'idée selon laquelle le déclin démographique et économique des campagnes n'a pu être enrayé par aucune politique. Il localise et définit des espaces ruraux dépeuplés, où les densités sont faibles et où les pertes de population se poursuivent. La faible densité y sert à définir le « *concept de vide* » (Béteille, 1981a : 47) et devient un outil permettant d'identifier des espaces touchés par la pauvreté et la crise économique.

La terminologie liée au « *désert* » s'est insinuée dans le vocabulaire des géographes et dans celui des ruralistes qui y recourent pour son efficacité et son pouvoir évocateur. Même si les géographes et non géographes (Maigrot, 2003 ; Festy, 1993 ; Cornu, 2000), les techniciens ou les hommes politiques empruntant cette expression ne conçoivent pas la dynamique des espaces ruraux de façon aussi systématiquement catastrophiste, ils ont pu contribuer à véhiculer l'idée que ces espaces étaient marqués par le handicap. Ce sont ces espaces qui sont désormais désignés par le mot de « *désert* » et qui sont qualifiés de « *vides* ». L'analyse des espaces ruraux se dessinant derrière le mot de « *désert* » est marquée par la volonté de mettre en évidence le désintérêt continu en matière de politique économique, agricole ou encore d'aménagement qui touche l'ensemble des espaces qui perdent de la population.

1.2.2. La faible densité : une apparente neutralité descriptive

Pour J.-F. Gravier, la faible densité n'est pas responsable du sous-développement : « *la catastrophe, c'est la perte de population (qui n'aboutit d'ailleurs pas à des déserts partout) et non pas la faible densité de population* » (1947 : 50). Elle est la conséquence d'un processus de centralisation politique, administrative, industrielle, commerciale et même intellectuelle qui est responsable du mauvais développement et du « *sous peuplement* » en France. La faible

[9] Pour illustrer la vulgarisation de cette expression et son usage dans le vocabulaire courant, notons aussi que *Le Figaro* du 13 février 1997 titre en première page sur « *La France du vide : les chiffres qui font peur* ». *Le Monde* du 17 Juillet 2005 évoque « *un nouveau "désert français"* ».

densité témoigne d'un mauvais fonctionnement du pays, d'un développement qui se fait de façon déséquilibrée. La faible densité n'est pourtant pas la cause de ce mauvais développement et peuplement. Le problème selon J.-F. Gravier est que ces « *déserts* » sont abandonnés alors qu'ils constituent un lieu de vie naturel pour la famille. Les activités et la vie économique devraient s'appuyer sur cet environnement sain qu'offrent ces espaces plutôt que de les délaisser et de se concentrer dans les villes qui ne constituent pas, à ses yeux, un lieu d'épanouissement pour les familles. Par conséquent, ces deux conceptions à la fois natalistes et « *terriennes* » (Provost, 1999) motivent fondamentalement J.-F. Gravier qui a développé un dégoût pour les villes, conçues comme des lieux de perdition et contre-productifs.

R. Béteille s'attache quant à lui à rendre compte du retard accumulé par les espaces ruraux faiblement peuplés et à montrer les différences qui existent entre eux et les espaces urbains, développés. La comparaison constante avec les espaces urbains ou industrialisés fait basculer l'analyse de R. Béteille. D'une part, cette comparaison lui donne les moyens de montrer que le « *désert* » est délaissé ou laissé-pour-compte car il ne bénéficie pas des retombées que le développement économique du pays laisse envisager. D'autre part, elle lui permet aussi de démontrer que le faible peuplement est un handicap entraînant un développement lent ou une « *évolution régressive* » (Béteille, 1981a : 36). Dans son analyse des espaces ruraux français, la faible densité est à la fois une cause et un symptôme du mauvais développement. Il explique les ressorts de cette « *évolution régressive* » : la faible densité, le vieillissement, la baisse régulière de la natalité, l'exode rural, la faible polarisation et la désorganisation des services et des réseaux urbains locaux. Autant d'éléments qui constituent les maillons d'une chaîne de cause à effet ayant pour aboutissement le « *vide* ». C'est un aspect différent qui complète la notion du « *désert* » que J.-F. Gravier avait amorcée. L'idéologie de R. Béteille est différente de celle de J.-F. Gravier. Elle s'appuie sur une conception des espaces ruraux de faible densité basée sur le sous développement. La superposition de l'idée de « *vide* » à celle du « *désert* » fait apparaître les espaces de faible densité comme des espaces mal ou sous développés :

> Il nous est apparu plus haut que le concept de vide devait généralement être assorti d'une réalité de crise, à des stades divers d'évolution ou de gravité il est vrai. (Béteille, 1981a : 47).

La terminologie pour désigner les espaces ruraux de faible densité décline dès lors le vide, l'abandon, la régression en les qualifiant d'espaces « *délabrés* », « *défavorisés* », « *dévitalisés* ». De façon implicite, les espaces sont classés sur une échelle combinant la

densité démographique et le développement. Le vocabulaire traduit ainsi cette perception hiérarchique du monde présente dans la construction de l'idée de « *développement* » dès son apparition en 1948 (Rist, 1996). Par conséquent, les analyses de R. Béteille reposent sur une lecture théorisée du développement, de l'aménagement et de l'avenir de l'espace rural, sur une lecture déterministe et dichotomique envisageant les espaces ruraux en crise et en voie de sous-développement. Or, les géographes (M. Labori, 1975 ; R. Chapuis, Brossart, 1986 ; S. Arlaud, 1993) et d'une manière générale tous ceux qui reprennent ce vocabulaire du « *désert* » et du « *vide* » ne mesurent pas les positionnements sous-jacents de leurs auteurs.

1.3. Une autre terminologie se distingue

1.3.1. Détachement d'un vocabulaire trop connoté

Autour de la SEGESA, des chercheurs[10] placent aussi la problématique du faible peuplement et la notion de faible densité au centre de leur réflexion, mais ils tentent de se départir de cette terminologie liée au « *désert* ». Ils s'unifient, au-delà des disciplines et des méthodes, autour de problématiques sur l'avenir de l'espace rural. Les écarts avec la terminologie liée au « *désert* » sont nombreux : dans le vocabulaire, les méthodes, la délimitation et la théorie des seuils. Des expressions telles que le « *vide* » ou le « *désert* » ne sont pas utilisées dans leur analyse des espaces ruraux faiblement peuplés. Pour désigner leur objet d'étude, ils se servent de la caractéristique essentielle de ces espaces, c'est-à-dire la faible densité de population. Cette différence de terminologie est fondée sur leur refus des connotations déterministes et péjoratives du vocabulaire lié au « *désert* », qu'elles renvoient à l'acception de J.-F. Gravier ou à celle de R. Béteille. La critique porte avant tout sur le caractère alarmiste de ce vocabulaire qui n'envisage pour les espaces peu peuplés qu'un seul avenir : le « *vide* », c'est-à-dire que ces espaces ne soient plus habités ni habitables.

Cette géographie des « *faibles densités* » met en avant les inconvénients liés à l'exode rural afin de mieux identifier des éléments de réponses adaptés pour arrêter cette évolution. Elle se différencie de la position de R. Béteille qui est plus volontariste (il faut agir, multiplier les actions, les mesures en faveur de ces espaces). L'attitude choisie est résolument celle de la réflexion, de la compréhension en profondeur de ce qui conduit à la situation diagnostiquée.

[10] Sont associés aux travaux des chercheurs du Laboratoire de Géographie Humaine (Paris) et du GRECO 6 dirigé par B. Kayser, du Groupe de Recherche Sociologique de Nanterre dirigé par M. Jollivet, certains membre de l'Institut de recherche et d'études politiques de Grenoble ou encore de l'Institut de Géographie Alpine.

Toutefois, une telle posture, même si c'est ce qui en fait la scientificité, le crédit et la pertinence, ne peut avoir d'effet dans l'instant.

1.3.2. La question de la spécificité

Dans les divers travaux sur le dépeuplement ou sur des régions caractérisées par la faible densité, il est aisé de faire état des problèmes associés à cette situation démographique. Malgré tout, il reste difficile d'affirmer quel est le rôle spécifique joué par la faible densité de population. Les chercheurs de la SEGESA identifient, avec d'autres méthodes, les caractéristiques et les problèmes spécifiques aux espaces de faible densité. Cette recherche de spécificité mêle analyse bibliographique, qualitative et traitement statistique, méthodes qui sont radicalement différentes de celles utilisées jusqu'alors. Le dépouillement des articles, des rapports, des études ayant pour thématique la question du peuplement ou analysant des régions peu peuplées permet d'énumérer les problèmes récurrents et de les classer dans quatre catégories (Bontron, Mathieu, 1977) : les problèmes de gestion de l'espace, les problèmes économiques, la reproduction de la société et la dégradation des services publics et privés. Chacune d'elle est déclinée en indicateurs au nombre de quarante deux. Une analyse statistique vise à faire ressortir les indices de corrélation[11] entre les indicateurs de chaque problème avec la densité de population totale ou rurale. Cette procédure conduit à mettre en avant les relations spécifiques entre faible densité et certains problèmes. Elle évite aussi la généralisation d'une diversité de problèmes à tous les espaces ruraux moins peuplés et permet de ne pas associer systématiquement une évolution récessive à la faible densité. Un nombre limité de problèmes spécifiques au faible peuplement est ainsi mis en évidence (cf. annexe 1), notamment le vieillissement de la population, la disparition des services publics et privés et la vulnérabilité de la plus grande partie de la « *zone de faible densité* ». Ce travail permet d'identifier précisément les problèmes sur lesquels les politiques d'aménagement peuvent agir.

[11] Il est calculé à partir du *r* de Bravais Pearson. Ce coefficient permet de donner des indications sur la forme (linéaire ou non), l'intensité (nulle ou parfaite), et le sens (positif ou négatif) de la relation entre les deux variables, ici chaque indicateur avec d'une part la densité totale et avec la densité rurale d'autre part. Pour compléter ou nuancer les relations qui peuvent être établies ou lorsque les données numériques ne sont pas disponibles, le test utilise les résultats de rapports, d'études locales ou des données plus qualitatives. La corrélation peut être établie pour la faible densité totale, la faible densité rurale ou les deux, ce qui permet de dégager des nuances dans les spécificités.

2. AU CŒUR DU DEBAT : LA THEORIE DES SEUILS, L'IRREVERSIBILITE

2.1. Le détournement de « *Paris et le désert français* »

2.1.1. La désertification

Parmi ces terminologies qui coexistent, la plus péjorative s'appuie sur l'explicitation du processus de « *désertification* » pour rendre compte de l'évolution des espaces ruraux de faible densité de population. Ce processus représente un ensemble de caractéristiques permettant de retracer l'évolution des espaces ruraux vers la situation de faible densité qu'ils connaissent. Elle est définie de façon radicale :

> Au sens strict, « désertification » signifierait déprise humaine totale dans un espace donné et dégradation des signes de l'activité économique, comme l'habitat, les entreprises artisanales ou industrielles, les services, etc. Plus visible encore dans le paysage, le rétrécissement de la surface agricole utilisée conduirait à la friche, précédant un certain retour à l'état naturel (Béteille, 1981a : 31).

Cette définition recouvre des caractères trop extrêmes que R. Béteille ne veut pas généraliser à l'ensemble des espaces ruraux français. En revanche, il ne nie pas l'existence éventuelle d'espaces « *vides* » d'hommes et d'activités, dont l'évolution recoupe cette définition théorique. Il souligne aussi que les faibles densités observées dans les espaces ruraux français constituent le dernier stade avant le « *vide* » et la formation de « *véritables déserts humains* ». L'insistance de l'auteur à attirer l'attention sur l'ampleur des migrations et sa dramaturgie prend le pas sur l'étude de la modification de l'équilibre du milieu naturel dans les espaces ruraux de faible densité, c'est-à-dire la désertification dans un sens proche de sa définition première[12]. Il s'agit, par la description de ce processus, d'évoquer la dégradation des cultures et des sols, et surtout de signifier la destruction de la vie locale.

La perspective historique est utilisée pour affirmer l'ancrage fort de ces composantes dans les espaces ruraux. L'exode rural est retracé depuis le début du XIXème siècle. A la différence des historiens (Pitié, 1971 : 13), le terme d'exode et sa dramaturgie ne sont pas interrogés par R. Béteille. Au contraire, il s'appuie sur la dramaturgie pour décrire les effets de la migration des populations rurales. Il cherche à faire de l'exode rural le principal élément expliquant la désertification.

[12] D. Faudry et A. Tauveron (1975) emploient le terme de « *désertification* » en soulignant le besoin impératif de définition pour tout recourt à un tel vocabulaire. A. Fel (1985) l'utilise de façon précise. Il y fait référence pour évoquer dans la période censitaire entre 1975 et 1982 certains cantons de montagne où la progression de friches et de bois est observée.

> L'exode rural apparaît comme le principal responsable de la création de zones de faible densité. D'autant qu'il sévit encore de nos jours, avec une force variable (Béteille, 1981a: 67).

Les cas de plusieurs départements tels que la Lozère ou l'Aveyron sont évoqués pour mettre en lumière les pertes de population, point de départ du processus à l'œuvre. Dans un premier temps, le processus de désertification démarre parce que l'excédent naturel des régions rurales a nourri les flux migratoires vers les villes au lieu de compenser les départs existants. Si ces départs ont joué un rôle majeur dans le dépeuplement des campagnes, le fait le plus marquant est la chute de la natalité qu'entraînent les départs des jeunes couples et le vieillissement de la population. L'objectif est de signifier combien l'exode rural a contribué à créer des zones de plus en plus inhabitées, par les départs successifs de la population non agricole, puis agricole. La dégradation économique est aussi évoquée pour expliquer l'exode rural et pour présenter le déclin des entreprises, des activités traditionnelles :

> Les régions qui forment maintenant la France du vide ont subi et continuent de subir un état de crise permanent, lequel s'atomise localement en une multitude de faillites d'entreprises et d'activités, suivies de drames sociaux. Une dynamique régressive de paupérisation a frappé des groupes humains de plus en plus variés et nombreux. Cet état de crise chronique ou aiguë est à coup sûr une des causes de l'exode rural. Mais, c'est aussi un des processus de la désertification, puisque la disparition des unités de production et des agents économiques aboutit de manière évidente à créer le désert rural (Béteille, 1981a : 69).

Au départ, il y a une constatation : les espaces ruraux connaissent une crise économique pouvant provoquer ou aggraver l'exode rural. Elle peut aussi affaiblir les espaces ruraux dans la course à l'industrialisation et au progrès[13]. Le problème soulevé ici est celui d'une mise en concurrence à laquelle ces espaces n'étaient pas préparés et qui contribue à faire disparaître les activités de tous ordres. Il ressort de cette explication de la désertification que tout ce que les espaces ruraux comportaient de dynamique et de productif a disparu. Le « *vide* » signifie aussi l'absence d'emplois, d'actifs, d'activités économiques… Le « *vide* » est défini par l'absence de vie sociale et c'est dans ce sens qu'est décrite la crise psychologique :

[13] Les travaux de R. Béteille sont marqués par le temps de leur écriture. Ce modèle explicatif auquel R. Béteille adhère est bien présent dans les travaux d'avant les années 1980 (Weber, 1976 ; Bloch, 1968). Il sera plus tard déconstruit, entre autres, dans les travaux de P.-A. Rosental (1994 ; 1999). Il révèle que les causes de l'exode rural ne sont pas seulement « *externes* » (1999). Il démontre que le modèle de l'exode rural est biaisé parce qu'il est basé sur une construction théorique privilégiant l'étude des migrations depuis leur unique point d'arrivée, les villes. Ce modèle a pu s'imposer parce que la concentration est plus facilement observable que la dispersion. Lui prend en considération le point de départ des migrations pour dégager une tout autre lecture de l'exode rural dans l'espace et dans le temps : il « *n'a plus l'allure d'une intensification de la mobilité des campagnes vers les villes, mais d'une canalisation progressive vers Paris des flux de migrants qui, auparavant s'orientaient vers les campagnes* » (1999 : 35). Il remet aussi en cause le postulat de l'immobilisme des populations rurales dont il explicite la forte mobilité, faite de micro-déplacements, et ses effets.

> Les inconvénients d'un peuplement lâche, la décrépitude insidieuse ou l'effondrement brutal des activités économiques se sont accompagnés chez les habitants des zones désertées d'un sentiment d'infériorité et de condamnation collective. Notons que ce sentiment nous paraît d'autant plus nocif et générateur de découragement qu'il s'est imposé à des communautés rurales déjà méprisées parce qu'elles étaient campagnardes (Béteille, 1981a : 72).

La raréfaction des relations sociales et le sentiment d'être laissé de côté ou le sentiment d'infériorité expliquent comment la « *désertification* » agit sur les populations restantes et comment cela constitue de nouvelles causes de l'exode rural.

La « *désertification* » est présentée comme un phénomène aux composantes (exode rural et agricole, crise économique, crise psychologique) inextricables et indissociables. En témoigne la difficulté, avouée d'ailleurs par R. Béteille, d'y distinguer les causes des conséquences. Si cette description permet de retracer les changements à l'œuvre dans les campagnes françaises et de cerner différentes causes de l'exode rural, il y a toutefois peu d'éléments sur les conséquences des deux Guerres Mondiales, de l'augmentation de la productivité agricole, du service militaire, du besoin de main-d'œuvre dans les grandes villes, tant d'éléments mis en évidence par J. Pitié (1979). Cela fait naître une confusion entre l'exode rural et un processus de désertification et participe d'une « *diabolisation* » (Franques, 2004) des migrations rurales. Les deux termes se superposent, si bien qu'il reste délicat de discerner les causes de l'exode rural de celles du processus de désertification. Les interactions entre ces composantes sont explicitées pour donner à voir un processus complexe, cumulatif. Leur caractère profondément historique et continu dans ces espaces est souligné et décrit pour prouver que cette dynamique n'a d'autre issue que le « *vide* ». La dynamique que ce processus comporte est par conséquent implacable et vouée à reproduire les mêmes effets négatifs, en particulier le départ des habitants. La désertification, qui n'était au départ qu'une conséquence de l'exode rural, en devient l'équivalent, voire la cause. Implicitement, la description des flux migratoires et des départs assimile l'exode rural au processus de désertification, accentuant sa connotation dramatique.

2.1.2. L'irréversibilité

La désertification est conçue, par cet auteur, comme une chaîne de causes à effets conduisant à la dégradation de ce qui subsiste dans les espaces peu peuplés, c'est-à-dire le « *désert* » ou le « *vide* ». R. Béteille met en avant des faits qui s'accumulent et se répètent dans le temps, présupposant qu'aucune action n'est possible pour atténuer ou inverser ce processus. C'est bien le caractère irréversible du processus que ces descriptions visent à

mettre en avant. Il est posé d'emblée, justifié et confirmé par la description de l'exode rural, conjugué à la crise économique et morale. C'est de façon inductive et intuitive, par l'observation de ces accumulations et ces répétitions de perte de population, que R. Béteille administre la preuve que l'irréversibilité est liée à la désertification. L'irréversibilité ne constitue pas un problème à résoudre par une politique ou par la recherche, mais est un élément de définition du processus qui affecte les espaces de faible densité de population.

L'irréversibilité explique le glissement vers l'utilisation de la mesure de la densité de population comme indicateur d'un état et d'une situation de non retour. Aussi, une densité faible témoigne de la présence du processus de désertification dans des espaces ruraux et détermine la poursuite à la baisse de leur évolution démographique, économique et sociale. L'exode rural fait apparaître des espaces de faible densité de population et cette faible densité de population implique la continuité de la diminution des effectifs de population qui conduit à la désertification. Le raisonnement associant les espaces ruraux au « *désert* » et au « *vide* » reste ponctué par l'affirmation que la faible densité comporte des caractéristiques négatives et récessives que personne ne parvient à maîtriser totalement et de façon efficace. Le processus de désertification, appuyé sur une théorie des seuils se présente comme une lecture irrévocable et déterministe de l'exode rural. La faible densité, dans ce cadre, ne constitue plus une simple mesure du rapport homme / surface mais suggère aussi un cadre explicatif de développement des espaces ruraux français.

2.2. Les principales divergences

2.2.1. L'irréversibilité des seuils ?

La géographie rurale est animée par un débat qui se cristallise autour de la question des seuils et de leur mécanisme de fonctionnement. Ce dernier suppose que le franchissement d'un seuil démographique minimal s'accompagnerait d'un mécanisme logique inexorable de perte de population, de désorganisation de la vie économique et sociale. Cette allégation domine la compréhension et la connaissance que les élites politiques ont des campagnes françaises, comme en témoigne le positionnement d'un Ministre de l'agriculture :

> Suivant une loi que je crois avoir définie il y a quelques années, lorsque le seuil démographique tombe au-dessous de 11 habitants au kilomètre carré, on rentre dans un processus inéluctable de désertification. Quoi qu'on fasse, si ce seuil est franchi on

> va inéluctablement vers le désert (Cointat, 1971, cité par Le Floch, Devanne, Deffontaines 2005 : 52)[14].

L'existence des seuils, accompagnée de ce fonctionnement sert de fondement théorique à la désertification.

R. Béteille interroge la pertinence de la théorie des seuils. Cela prend la forme d'une prudente distanciation avec la notion de seuil. Sa connaissance des causes de l'exode rural et de l'histoire des campagnes françaises lui permet de comprendre que ce n'est pas le seul franchissement d'une limite minimale de densité de population qui contribue à nourrir l'exode. Cette théorie est utilisée dans la mesure où elle peut rendre compte des normes d'évolution des « *déserts* », c'est-à-dire retracer le rythme auquel ils progressent et surtout définir un palier en dessous duquel la baisse de population ne peut plus être arrêtée. L'auteur ne partage pas le recours systématique à de telles limites chiffrées parce qu'elles ne rendent pas compte des disparités qui constituent « *la France du vide* ». En revanche, il partage la notion d'irréversibilité qui constitue pour lui une réalité.

D'autres chercheurs (Bontron, Mathieu, 1975 ; Larrère, 1976 ; Mathieu, Duboscq, 1985 ; Roussel, 1988), prennent position plus fermement pour affirmer qu'il n'existe pas de seuil en dessous duquel la faible densité ne pourrait plus être enrayée :

> Ce qui a rassemblé […] les équipes participant au programme de recherche […] c'est un corps théorique commun essentiellement fondé sur le rejet des théories de 'seuil de sociabilité' ou de 'seuil irréversible du dépeuplement' et donc du discours sur le vide et la désertification (Mathieu, Duboscq, 1985 : 6).

J.-C. Bontron et N. Mathieu (1980) tentent d'abord de démontrer que certains seuils ne peuvent pas être observés dans la réalité. Ils font référence à des seuils qui, appliqués à la vie économique et sociale locale, ne peuvent être envisagés que théoriquement ; le seuil de rentabilité pour les commerces, le seuil technique pour les équipements publics ou le seuil financier pour les collectivités locales. Leur existence est sujette à modification à cause de la présence de différents « *correctifs individuels et collectifs* » (Bontron, Mathieu, 1980 : 146) : les seuils peuvent varier d'un département à l'autre selon les conditions économiques, culturelles ou sociales locales ou peuvent être compensés par la mobilité des personnes par exemple. Dans les faits, même si ces différents seuils peuvent servir à définir un indicateur statistique, les auteurs posent et prouvent l'inexistence de seuils déterminant l'évolution des espaces systématiquement à la baisse.

---

[14] M. Cointat a été Ministre de l'Agriculture en 1971-1972. Il avait été auparavant directeur de cabinet d'E. Pisani (Ministre de l'Agriculture de 1961 à 1966), et directeur général de la production et des marchés au ministère de l'Agriculture de 1962 à 1967.

Dans leur perspective, la faible densité peut permettre de délimiter une zone, de repérer des problèmes spécifiques à cette organisation spatiale. Mais, en aucun cas cette mesure ne peut permettre de désigner de façon systématique un espace en déperdition et de déterminer la poursuite inexorable de son dépeuplement. Leurs observations leur permettent d'affirmer les deux postulats suivants :

> - Il n'y a pas de modèle optimal de peuplement, ni de déterminisme de dépeuplement qui condamnerait à la désertification de certaines régions.
>
> - On ne peut parler d'un seuil de densité pour le maintien de la vie sociale (Bontron, Mathieu, 1980 : 147).

Par conséquent, dans les travaux de la SEGESA, l'utilisation d'un seuil que les auteurs appellent aussi « *densité-limite* » (Bontron, Mathieu, 1977 : 32) ne connote pas l'irréversibilité. Le seuil choisi ne sert pas non plus à définir une zone qui perd de la population, comme c'est le cas dans la définition de la « *désertification* ». Le seuil ou la « *densité-limite* » sert de base à la délimitation d'un espace pour lequel les chercheurs analysent les problèmes liés à une forme de répartition de la population et au type d'espace délimité.

2.2.2. Les différentes délimitations

Pour parvenir à identifier des problèmes spécifiques, il est avant tout nécessaire de délimiter une « *enveloppe géographique à la France des faibles densités* » (SEGESA, 1976 : 10). Des différences existent aussi en termes de méthode et de technique pour délimiter cet objet qui ne cesse d'évoluer et dont les appellations varient souvent. Les chercheurs qui se démarquent d'une lecture pessimiste de l'avenir des espaces ruraux de faible densité essayent de trouver un critère qui puisse permettre de différencier ces espaces ruraux.

Dans *La France des faibles densités* (Bontron, Mathieu, 1977), la réflexion exposée permet de comprendre comment la notion de faible densité est utilisée et conceptualisée autrement :

> Par sa neutralité, le critère de la densité nous paraissait propre à découper un espace d'observation intéressant (Bontron, Mathieu, 1977 : 7).

La faible densité est ici un critère discriminant qui permet d'établir une limite de la zone constituée par les régions peu peuplées. Ce critère est neutre dans le sens où il n'assigne pas aux régions délimitées une dynamique de perte de population avant de les analyser. Les chercheurs de la SEGESA n'identifient pas les régions de faible peuplement en ayant recours à un problème, celui de l'exode par exemple, mais par une mesure chiffrée.

La zone de faible densité a été établie à partir de plusieurs découpages successifs (statistiques, étude de cas). J.-C. Bontron et N. Mathieu mettent en place une phase d'investigation empirique pour éviter de définir un seuil normatif qui pourrait être aléatoire :

> Si, par exemple, on effectue une 'coupe' dans le territoire français de la Seine-Maritime au Haut Rhin et que l'on porte sur un graphique la valeur de densités rurales dans chaque département, des ruptures apparaissent. Elles sont fortes entre l'Aisne et la Marne, la Meuse et la Meurthe-et-Moselle, les Vosges et le Haut-Rhin, la densité variant presque du simple au double de part et d'autre de la limite. Un transect similaire réalisé à travers les régions agricoles, donc de façon plus fine, met en évidence avec plus de netteté l'existence de ces discontinuités.
>
> On voit alors que le choix adéquat de niveau de densité peut permettre de définir des seuils ou des classes de densité qui utilisent ces ruptures, donnant ainsi à la carte un maximum de signification concrète.
>
> C'est à partir de ce principe que nous avons mis au point notre méthode de délimitation, qui se fonde sur l'analyse systématique des écarts entre des valeurs de densité contiguës (Bontron, Mathieu, 1977 : 29-30).

La technique utilisée dans cette étude est basée sur l'observation des ruptures dans la distribution de la population. Il s'agit d'observer les différences significatives entre les départements, de mettre en valeur les départements qui ont une densité plus faible que les départements voisins. Le découpage empirique de la zone se base sur l'observation « *de formes repérées et repérables* » de l'espace qui sont les discontinuités géographiques dans le peuplement. Selon cette méthode, certains départements ayant une densité de 30 à 35 habitants/km^2 appartiennent à la zone délimitée au même titre que ceux ayant une densité de 20 habitants/km^2. Cette technique procède par des découpages menés au sein d'études empiriques qui permettent de construire un seuil que les auteurs qualifient eux-mêmes de « *pratique* » (Bontron, Mathieu, 1977 : 34). Cela signifie que ce seuil provient d'un travail combinant les différentes notions et critères que recouvre le concept de faible densité. C'est ainsi que, quoique étant basée sur des données statistiques, cette limite ne peut être uniquement assimilée à un « *seuil statistique* ». Aucune limite n'a donc été admise ou préconçue avant cette phase d'observation des discontinuités dans le peuplement afin d'éviter les pièges que comporte la désignation *a priori*. En se fondant par exemple sur le chiffre de la densité moyenne en France (31,7 au recensement de 1968), le découpage serait resté plus schématique et moins proche de la réalité. La « *densité-limite* » pour la zone des faibles densités totales est de 53 habitants/km^2, celle pour la zone des faibles densités rurales de 28 habitants/km^2.

Trois catégories sont distinguées au sein de la zone de faible densité. Une première zone où la faible densité est générale (totale et rurale[15]), une seconde où elle est seulement rurale et une dernière limitée aux trois départements de la Lozère, des Hautes Alpes et des Alpes de Hautes Provence où les densités sont très faibles, c'est-à-dire « *[inférieures] de moitié au faible niveau enregistré ailleurs* ».

L'intérêt est aussi de comparer ce découpage aux autres délimitations qui ont été mises en place pour cerner ces espaces peu peuplés. Ainsi, les travaux de la SEGESA montrent que la « *zone de faible densité* » ne recouvre pas les découpages établis par différents organismes d'Etats ou scientifiques qui délimitent des zones d'interventions d'aménagement et de développement (la France pauvre, la zone de montagne, les zones agricoles défavorisées et la zone de revitalisation rurale). De cette confrontation ressort l'originalité de la zone de faible densité qui ne se superpose à aucun de ces découpages d'intervention, ce qui permet de faire ressortir des régions qui ne sont pas touchées par ces politiques d'aménagement : Morvan, Meuse, Haute-Marne, Haute Saône…. Ainsi, les chercheurs évitent de faire des amalgames avec des situations et des problèmes dont il n'est pas vérifié qu'ils soient directement provoqués par la faible densité.

La délimitation de la « *France du vide* » s'appuie, elle, sur ce que R. Béteille appelle une « *approche extensive* » (Béteille, 1981a : 35), c'est-à-dire qui tente de rendre compte de son évolution et de son étendue. Dans un premier temps, il sélectionne la « *densité-limite* » établie par J.-C. Bontron et N. Mathieu (1997), qu'il décide d'abaisser, considérant que les densités qui caractérisent son objet d'étude évoluent constamment à la baisse :

> 28 ou 30 habitants au kilomètre carré d'espace rural constituent désormais un niveau de peuplement tout à fait « normal ». Un seuil statistique commode pourrait être fixé provisoirement à 25. (Béteille, 1981a : 43).

Par la suite, il identifie des régions appartenant à des découpages servant de base géographique à l'action de l'Etat : les zones spéciales d'action rurale créées par la loi d'août 1960, les zones de montagne définies en 1961 et les zones de rénovation rurale datant de 1967. Ensuite, la délimitation se base, grâce à l'observation des recensements successifs, sur le constat répété de pertes de population qui se poursuivent. L'observation, sur plus d'une trentaine d'années, de perte de population dans des cantons ayant une densité plus faible que la moyenne nationale et du seuil de 25 habitants/km^2 conduit R. Béteille à conclure au

[15] La densité rurale est le résultat du rapport de la population rurale sur la superficie des cantons ruraux. Elle permet de rendre compte de la moindre concentration urbaine et de dégager au sein de l'espace rural en général un seuil qui délimite une zone rurale de faible densité de population.

caractère systématique de la désertification. Ces « *déserts* » sont cartographiés de façon à localiser les départements touchés et pour mettre en évidence l'étendue de sa superficie.

Cette cartographie présente avant tout pour l'auteur la possibilité de mesurer l'ampleur géographique de la faible densité de population en constatant le nombre croissant de départements touchés par la « *désertification* ». Elle doit pouvoir amorcer une prise de conscience auprès des scientifiques et des pouvoirs publics et doit faire ressortir à quel point le faible peuplement constitue un « *drame* » régional ou national, ce que le titre de la carte – « *les arrondissements de faible densité rurale (1975) : une assez bonne image d'un pays qui se vide* » (Béteille, 1981a : 49), met en exergue. Cette identification de « *la France du vide* » présente, pour qui s'intéresse aux transformations de la France rurale entre 1950 et 1980, un intérêt pour la connaissance de la diversité des situations économiques des arrondissements ruraux. Cela permet de dresser un tableau et de faire l'inventaire des départements de faible densité. Entre les grands espaces vides des plaines, les campagnes en crise et les zones de montagnes (Béteille, 1981a), la présentation fait apparaître les différences dans l'évolution de l'exode rural et dans la mise en valeur de l'espace.

Les délimitations des espaces ruraux de faible densité traduisent donc des objectifs différents selon les auteurs. Précisément, c'est dans l'utilisation de la mesure elle-même que l'écart est le plus visible. R. Béteille lui attribue une fonction descriptive, alors que les autres cherchent à isoler les facteurs d'évolution spécifiques à chaque type d'espace pour pouvoir agir sur eux (les problèmes et les espaces). Ils sont les seuls à questionner la façon de mesurer la faible densité. D'abord, comment prendre en compte la population : faut-il intégrer les saisonniers, mesurer les variations quotidiennes, tenir compte des ménages…? Ils s'interrogent aussi sur la superficie à laquelle rapporter ce décompte : l'espace agricole, l'espace rural ou urbain, total ? Enfin, ils se demandent aussi à quelle échelle (canton, département, petite région agricole) fonctionner pour pouvoir dégager des solutions. La différence réside dans la réflexion toujours effectuée pour préciser les conditions de mesure de la faible densité, les conditions d'élaboration et d'utilisation de la « *densité-limite* ». La façon de convoquer, de définir et de mettre à profit le critère de faible densité traduit une conception de l'espace rural, de son avenir et des conditions de son aménagement.

2.3. D'une mesure démographique à un indicateur complexe

2.3.1. Les typologies : d'un instrument de connaissance à un outil pour l'aménagement

Pour mesurer l'apport des travaux sur les espaces de faible densité, il est nécessaire d'examiner plus en détail une façon dont les géographes ont eu de procéder. Il faut aussi replacer ces travaux au sein des débats théoriques de l'époque dans la géographie marquée par une interrogation profonde de la discipline. Eriger la notion de faible densité en indicateur complexe et relatif participe à la mise en place d'un nouveau paradigme, à la construction de modèle d'analyse spatiale (Mathieu, 2007 : 49-50). La faible densité fait l'objet de tentatives répétées des chercheurs de la SEGESA pour synthétiser les résultats de leurs investigations par l'élaboration de typologies[16] reposant sur l'hypothèse que le système social produit des types d'espaces qui leurs sont spécifiques. Ces typologies visent, en effet, à donner des moyens aux politiques de l'aménagement du territoire de prendre en compte l'évolution des différents types distingués. Elles servent de base à la prise de décision pour la gestion de ces espaces en mettant le plus possible en évidence les spécificités de l'ensemble de la zone de faible densité, les particularités locales et historiques. Les géographes se servent aussi des typologies pour répondre au besoin de connaissances plus fines de ces espaces et des changements qui les affectent. Pour cela, ils construisent des typologies qui permettent l'analyse de la question de l'intégration de ces espaces au système national et à celle du changement social qui s'y produit.

La réflexion sur la délimitation et les constructions de typologies caractérise le souci méthodologique de ces chercheurs de combiner les techniques différentes, les études statistiques avec les monographies régionales. L'originalité de l'approche vient de l'association des techniques quantitatives et qualitatives :

> La question des types d'espaces ruraux (…) doit se résoudre sans exclusive à l'égard de telle ou telle approche mais à partir d'une démarche alternative qui utilise concurremment l'enquête locale et l'analyse statistique à l'échelle nationale (Mathieu, 1982 : p. 109).

La volonté d'établir une typologie des espaces ruraux s'accorde avec le souci premier de ces chercheurs : rester le plus proche possible de la réalité de ces espaces. Cela de façon à éviter de faire de chaque cas observé un cas à part et pour éviter toute tentative de généralisation abusive pour donner une représentation de la faible densité. L'alternance entre des approches statistiques et des études de cas permet aussi de mener les analyses à des échelles différentes en utilisant les départements ou les cantons, ceci contribuant à mettre en valeur la souplesse du critère de faible peuplement. Ces typologies sont présentées dans deux

[16] D'autres typologies ont été construites, mais leur recours à la faible densité est moindre, raison pour laquelle nous ne les détaillons pas. Pour référence : Juillard, 1961 ; Renard, 1976 ; Coyaud, 1977 ; Calmès, Delamarre, Durand-Dastes, Gras, Peyon, 1978 ; Chapuis, Brossart, 1986.

ouvrages : *La France des faibles densités* (Bontron, Mathieu, 1977) et *L'avenir des zones à faible densité* (Aitchison, Bontron, 1980).

Dans *La France des faibles densités* (Bontron, Mathieu, 1977) les typologies élaborées visent à permettre des actions dans la zone et répondent à des demandes liées à la gestion de ces espaces :

> La nécessité d'élaborer une telle typologie provient principalement de son utilité pour l'aménagement du territoire, la prévision de la structuration de l'espace et donc la possibilité de la maîtriser ; il ne s'agit donc pas de forger un outil de connaissance et de différenciation d'un ensemble spatial caractérisé par la faible densité, mais bien d'un instrument qui vise d'emblée des unités qui, soit se distinguent par des problèmes communs, soit constituent des structures avec des éléments permanents ou relativement stables, garants d'une évolution homogène (Bontron, Mathieu, 1977 : 109).

L'intérêt est avant tout politique. Il réside dans l'identification et la définition de la fonction de chaque espace dans le système économique d'ensemble. L'usage de la typologie a aussi une vocation pratique : elle propose des zonages pour l'intervention publique. Elle sert davantage des objectifs liés à l'action à l'égard de ces problèmes et ces espaces ruraux que des objectifs de connaissance et de différenciation de la zone elle-même (cf. Annexe 2).

La seconde étude, *L'avenir des zones à faible densité* (Aitchison, Bontron, 1980) présente de nouvelles typologies ayant un objectif différent. Les critères servant à la construction des typologies mettent en évidence un glissement dans leurs utilisations. Leur usage pour la mise en œuvre d'une politique de développement ou une action de développement est toujours présent comme objectif général de recherche, tout en étant fortement associé à un questionnement sur le changement social, la dynamique spatiale et l'intégration de la zone, qui devient prépondérant. Les chercheurs visent une connaissance plus précise et une délimitation plus fine d'une zone pour pouvoir y analyser les changements sociaux qui traversent les espaces ruraux à cette époque. Les chercheurs assignent aussi une portée heuristique à ces typologies.

> Naturellement il s'agit ici de typologies à base statistiques et qui ne peuvent donc rendre compte des véritables ressorts et mécanismes de la transformation sociale dans les zones de faible densité et des rapports avec la logique d'ensemble du système socio-économique dominant. Mais, conscients de ces limites, nous pensons que ces typologies sont susceptibles d'éclairer la question des différences de situation et d'évolution des régions de faible peuplement et les conditions particulières de leur aménagement (Aitchison, Bontron, 1981 : 115).

Le lien entre typologie et action reste toujours présent car ce travail de classification (cf. Annexe 3) met en évidence une zone où il est possible de penser que le zonage est une façon pertinente de concevoir l'aménagement du territoire. L'insistance à cartographier les

typologies dégagées par l'analyse statistique confirme la volonté de ces chercheurs de rendre visibles les composantes et les caractéristiques de la zone délimitée. Les auteurs mettent ainsi à mal l'idée que les espaces de faible densité de population ont un habitat dispersé, n'ont pas de réseau de villes ou ne sont pas urbanisés.

Ces deux typologies (Bontron, Mathieu, 1977 ; Aitchison, Bontron, 1980), et c'est là que résident leur intérêt, mettent en lumière les facteurs généraux à l'œuvre sans dissiper l'existence de facteurs locaux incontournables pour comprendre les différents degrés et les différentes formes d'intégration de ces espaces.

2.3.2. L'intérêt de ces recherches

Le débat qui nourrit cette question de la faible densité signale combien la transformation de ces espaces ruraux est rendue difficile à appréhender par la rapidité avec laquelle elle s'effectue. Les travaux sur les espaces de faible densité de population ont permis dans ce contexte de donner une meilleure connaissance et compréhension des espaces ruraux et des déséquilibres au sein du territoire français. Les diverses typologies permettent aussi aux géographes d'en donner une vision plus exhaustive, plus précise et très variée. Cela contribue à confirmer l'idée que les espaces de faible densité de population ne forment pas un tout uniforme et cela permet de différencier l'espace rural tout en rendant compte d'une diversité de situations géographiques. La réflexion des géographes ayant travaillé sur la notion de faible densité elle-même, bien que basée sur des conceptions différentes de la faible densité a contribué à la mise en évidence des changements à l'œuvre dans les espaces ruraux. Cela a aussi aidé à concevoir les espaces ruraux de faible densité de population en dissociant ce qui relève de l'espace rural de ce qui relève de l'activité agricole.

Il existe cependant un hiatus entre les utilisations et les conceptions de la faible densité. Les travaux sur le dépeuplement ont utilisé la densité comme un marqueur ou un symptôme d'une situation problématique, se cachant derrière son apparence descriptive. La faible densité ne constituait qu'un simple élément de mesure démographique, permettant de repérer des départements ou des communes au sein desquels était étudiée la perte de population plutôt que la faible densité en elle-même. C'était avant tout un déterminant du dépeuplement. A propos de la notion de faible densité même, seul le groupe travaillant autour de la SEGESA l'a véritablement théorisé. Grâce à ce travail, ce n'est plus une vague notion posant problème ou un signe symbolisant l'abandon. En effet, ce groupe l'a utilisé pour tracer les contours d'une zone. Ils ont fait intervenir un critère d'apparence neutre, dans des zones

identifiées et limitées pour pouvoir examiner le rôle précis de cette donnée démographique et quels problèmes spécifiques elle pose. Ces recherches sur la faible densité se distinguent par un souci exprimé de ne pas mener la recherche en ayant des modèles préconçus. Ainsi, pour ne pas baser les recherches sur ce que la faible densité connote (la désertification en particulier), les chercheurs travaillant avec la SEGESA se basent sur un traitement statistique permettant d'associer des variables les plus spécifiques à la faible densité. Cette mise au clair leur permet d'affirmer qu'il existe d'autres situations liées à la faible densité. Cette posture fait de la « *zone de faible densité* » délimitée un lieu et un outil d'observation des transformations à la fois de l'espace et de la société. La réflexion des équipes de recherche telles que le Groupe de Recherche Sociologique de Nanterre, du Laboratoire de Géographie Humaine (Paris) et du GRECO 6 et de la SEGESA a fait progresser l'idée que la crise rurale pouvait n'affecter qu'une partie seulement des espaces ruraux en France. Leur utilisation variée de ce qui n'était au départ qu'une simple mesure descriptive a contribué à complexifier la signification que peut avoir la mesure du rapport homme / surface. La définition de la faible densité évolue grâce à ces travaux car les utilisations de cette mesure permettent d'en envisager toute la complexité et la relativité.

Outre la question des seuils et de l'irréversibilité qui cristallise les discussions, les objectifs de l'aménagement des espaces ruraux divergent. Entre une lecture pessimiste et une interprétation plus circonspecte des migrations rurales, le diagnostic est différent quant à l'avenir, et les propositions d'action à mettre en œuvre s'opposent. L'Etat est doté d'un rôle déterminant dans les propositions faites par R. Béteille. Cet auteur cherche, en explicitant l'ampleur de la « *désertification* », à promouvoir et renforcer un rôle interventionniste et régulateur de l'action publique à travers les politiques d'aménagement : l'Etat doit équilibrer le territoire, renforcer l'économie locale et enrayer le déclin de l'agriculture. L'objectif est de rétablir un équilibre démographique et économique entre les villes et les espaces ruraux, les espaces industriels et les espaces agricoles. Cette ambition épouse une vision partagée par les élites politiques (régionales et nationales), influencées par une vision régionaliste de la réorganisation des activités économiques dans le territoire national, expliquant ainsi la diffusion des idées détaillées par R. Béteille (Pasquier, 2002). Ses idées sont en adéquation avec l'évolution des politiques d'aménagement du territoire qui sont considérées comme le moyen de repeupler les espaces ruraux français et d'équilibrer le territoire national. Mais son positionnement est contradictoire avec la description déterministe de « *l'évolution régressive* » des espaces ruraux qu'il donne, car R. Béteille est peu enclin à croire aux initiatives locales, élément davantage pris en considération dans les travaux de J.-C. Bontron,

N. Mathieu et le groupe de Sociologie de Nanterre. Le discours de R. Béteille a un caractère décalé, voire paradoxal, car dans les années où il publie ses analyses, un intérêt croissant était justement accordé au local et aux initiatives de développement portées par des acteurs locaux. Sa théorie de la « *désertification* » ne prend pas en compte la capacité de réaction des populations locales alors que ses détracteurs placent les acteurs locaux au centre des politiques d'aménagement. Les études de cas (Mathieu, Duboscq, 1985) ont fait apparaître l'importance de la force de la société locale, de l'histoire du canton, tout comme celle de l'identité locale et de la mémoire collective. Les monographies présentées dans le *Voyage* (Mathieu, Duboscq, 1985) aident à préciser le rôle de l'Etat, celui de régulateur. L'aménagement vise l'intégration de ces espaces au système national avant même de tenter un rééquilibrage des activités et des hommes au sein du territoire national. L'idée de meilleure répartition des richesses sur le territoire qui guidait le sens des actions en faveur des espaces ruraux peu peuplés est progressivement remplacée par l'idée de valorisation des ressources locales.

3. LES PROLONGEMENTS DU DEBAT

Après une période de réflexion intense, la notion de faible densité s'efface. Dès le début des années 1980[17], la géographie rurale se trouve face à la difficulté de définir « *l'espace rural* ». Les ruralistes, sociologues ou géographes (Bodiguel, 1986 ; Sautter, 1986), insistent sur le fait qu'il n'existe plus de définition claire et unique du « *rural* », son contenu est toujours à préciser. Les espaces ruraux eux-mêmes sont moins bien identifiables. Dans ce contexte, les travaux traitant encore des espaces ruraux de faible densité vont d'abord se cristalliser sur la question de l'avenir, puis les chercheurs vont se livrer à une euphémisation de la faible densité à travers de nouvelles catégorisations spatiales.

3.1. Une cristallisation sur la question de l'avenir

Les interprétations concernant le devenir des espaces ruraux divergent fortement au sein de la géographie rurale :

[17] Et alors qu'un regain démographique est perceptible dès le recensement de 1975 (Berger, 1986 ; Perrier-Cornet, 2002).

> Marqués par leur expérience personnelle, leurs différents contacts extérieurs, les géographes ont pu mettre l'accent, les uns sur le déclin comme on le répète volontiers autour de Roger Béteille, les autres sur le renouveau suivant les propositions de Bernard Kayser qui a présidé le groupe spécialisé de la DATAR sur ces problèmes (Bonnamour, 1997).

Les questions se posent désormais moins en termes d'aménagement qu'en termes de développement : local ou rural. Les actions de développement en direction des espaces ruraux tentent de faire apparaître au niveau local les moyens, les facteurs ou les acteurs potentiels de la croissance pour améliorer le niveau de vie. De manière générale, le débat se cristallise autour de la « *crise* » ou de la « *renaissance rurale* ».

La question de l'avenir des espaces ruraux de faible densité prend une importance cruciale dans la mesure où l'activité économique principale qui les anime est remise en question. L'analyse de la crise, présente dans de nombreux travaux de ruralistes (Mendras, 1970), appréhende les espaces ruraux dans leur totalité et examine en priorité la place de l'agriculture et la disparition de la société paysanne. Les espaces ruraux doivent faire face au non renouvellement des agriculteurs, aux bouleversements entraînés par la modernisation de l'agriculture et la Politique Agricole Commune. L'activité agricole en difficulté pose problème et impose de trouver des activités de remplacement en termes d'emploi, de création de lien social… R. Béteille trouve dans la crise agricole de nouveaux symptômes de mauvais développement et d'abandon. Comme plusieurs auteurs (Fottorino, 1989 ; Alphandéry, Bitoun, Dupond, 1989), il considère que les mutations de la société rurale remettent en cause nombre de caractéristiques fondamentales du « *rural* », ce qui est compris comme une crise touchant l'essence même des espaces ruraux. Les formes spatiales, sociales, démographiques, économiques de la crise sont explorées, ainsi que sa persistance.

> La crise rurale affecte à la fois les hommes, les activités et les territoires. En effet, les mutations contemporaines ont créé des disparités entre les zones profitant du desserrement urbain et les communes, en perte de vitesse constante, du rural profond. Si aucune correction volontariste n'est entreprise, les écarts auront tendance à se creuser car les campagnes françaises sont entrées dans une phase de déstabilisation. (Béteille, 1994 : 122).

A travers ces explications, l'amalgame entre crise agricole et crise rurale, qu'H. Mendras (1992) a su éviter, est réel et pose problème. La distinction existe entre le rural et l'agricole et les habitants de l'espace rural ne constituent plus des sociétés paysannes. La compréhension et l'identification de ce qui caractérise l'espace « *rural* » sont rendues délicates par cette remise en question, mais il reste difficile d'affirmer que la disparition de l'agriculture témoigne d'une négation du rural.

La « *renaissance rurale* » (Kayser, 1989) constitue une lecture optimiste des évolutions de l'espace rural contrairement aux lectures privilégiant la crise. Les résultats des recensements de 1982 et de 1990 surprennent car les soldes migratoires s'inversent au profit de certains espaces ruraux. C'est un tournant dans la mesure où l'exode rural, le dépeuplement de l'espace rural au profit de l'espace urbain peuvent se concevoir comme un phénomène qui n'est pas irrémédiable. Le renversement des statistiques du recensement ne touche pas les densités de population mais les migrations, et les espaces ruraux « *les plus reculés* » sont concernés. L'espace rural peut être envisagé sous un autre angle que celui de l'agriculture : espace de circulation, de résidence, de loisirs. Les espaces ruraux de faible densité ne sont plus uniquement perçus comme des espaces où les pertes de population vont obligatoirement se poursuivre (Auriac, 2000). Dans notre compréhension de l'évolution de la conception et de l'utilisation de la faible densité, la « *renaissance rurale* » constitue un tournant parce qu'elle met un terme à une vision qui ne doute pas et qui prescrit un avenir sur des bases discutables, et non pas parce qu'elle remplace une certitude par une autre.

Entre la « *crise* » et la « *renaissance rurale* », il existe un hiatus entre ceux qui laissent s'insinuer ces conceptions déterministes de l'exode rural, qui partagent l'idée que la fin de l'agriculture ne sera pas dépassée et ceux qui cherchent à comprendre davantage les rouages des processus à l'œuvre et à proposer des solutions multiples en fonctions des diverses réalités observées et analysées. C'est d'ailleurs pour s'en départir et parvenir à renouveler les perspectives d'analyse que nous privilégions dans notre analyse les relations des jeunes avec l'espace et l'interprétation que les jeunes en font.

3.2. L'euphémisation des dénominations

Ces interrogations sur la ruralité et son avenir font se détourner les géographes des questions liées à la faible densité. Les études traitent davantage du « *milieu rural* » en général et laissent de côté la catégorie particulière des espaces ruraux peu peuplés. Certaines recherches minoritaires se recentrent exclusivement sur ce qui pose problème au sein de ces espaces. D'autres continuent d'observer le changement social et spatial et tentent de définir la « *ruralité* » en introduisant dans les analyses les concepts de nature, de paysage et d'environnement. Cette réinterrogation de l'espace rural lui-même correspond à une rupture avec les modèles de définition précédents et modifie les orientations des recherches

appartenant au champ du faible peuplement. La faible densité n'est dès lors présente dans les travaux qu'en tant que cadre d'étude, comme critère garantissant que les études de cas s'intéressent au « *véritable* » espace rural. Les chercheurs hésitent entre différentes dénominations, celles de « *rural profond* » et d'« *espaces ruraux fragiles* ».

3.2.1. Le rural profond

L'expression « *rural profond* » est utilisée pour désigner des espaces ruraux où il existe plus de problèmes qu'ailleurs. J. Soumagne évoque « *un redoutable cumul de problèmes* » (1995 : 33). Les critères de définition mettent en avant ces difficultés : la faiblesse des revenus agricoles, la chute du nombre d'agriculteurs, le vieillissement de la population et la perte de population (Soumagne, 1995). La définition se base sur ce qui est absent, que ce soit les hommes ou les activités quelles qu'elles soient. Ces critères servent à décrire avant tout le vide, la faible densité. De manière générale, la mutation actuelle de ces espaces ruraux est conçue non comme une recomposition, encore moins comme une renaissance mais comme une « *crise culturelle et identitaire* » (Béteille, Montagné-Villette, 1995 : 6). Toutefois, des réserves, dont N. Mathieu se fait l'écho (1995), sont émises à l'encontre de l'usage banalisé de cette expression en géographie. Le « *rural profond* » traduit une « *idéologie* » (Mathieu, 2007 : 43) qui considère que la ruralité est vouée à disparaître parce que l'activité agricole n'y est plus prépondérante et qui ne tient pas compte des diversités locales et des résistances locales à la crise. Les arguments déjà développés pour récuser l'idée de désertification sont alors repris en ciblant cette fois la persistance à décrire la crise des espaces ruraux, c'est-à-dire leur perte de légitimité parce que les valeurs de la société paysanne ont disparu.

Plus tard, l'appellation de « *rural profond* » a aussi été utilisée par l'INSEE à travers le découpage en ZPIU[18]. Dans ces dernières se trouvent les unités urbaines, les espaces ruraux périurbains, les communes rurales industrielles. Les communes hors ZPIU sont également désignées par l'expression « *rural profond* ». La catégorie du « *rural profond* » ne renvoie pas à un type d'espace mais à une catégorie statistique par défaut, qui ne rentre pas dans les ZPIU. Cela correspond à des espaces caractérisés par la faiblesse de l'emploi, de la densité de population et par la crise agricole. L'INSEE distingue un rural en déclin dit « *profond* » et un

[18] Les Zones de Peuplement Industriel et Urbain. Catégorie utilisée entre les recensements de 1962 de 1990. Ce sont des espaces polarisés par une ville et des bassins d'emplois et qui prennent en compte les migrations quotidiennes domicile - travail.

rural qui se développe et qui intègre les ZPIU. Dès lors, ces espaces qui se trouvent situés hors des ZPIU constituent un ensemble problématique puisqu'il ne se trouve pas dans une dynamique de développement. L'expression « *rural profond* » traduit une conception de la ruralité qui n'envisage l'évolution de l'espace rural que dans et par le mouvement d'urbanisation supposant un « *effacement de la notion d'espace rural* » (Thomsin, 2001 : 166). Et lorsque l'espace rural se trouve modifié, qu'il gagne en population par exemple, il bascule systématiquement dans les ZPIU.

Le classement en ZPIU a dû alors être modifié car il a cessé d'être discriminant, 96 % de l'espace étant classé, en 1990, dans les ZPIU. La catégorie du « *rural isolé* » lui succède en 1996. La nouvelle classification s'appuie sur l'importance des migrations alternantes et différencie un « *espace à dominante urbaine* » (aires urbaines et communes multi-polarisées), d'un « *espace à dominante rurale* », défini comme l'ensemble des communes rurales et des unités urbaines n'appartenant pas aux catégories précédentes.

Cet ensemble reste vaste et nécessite d'être différencié, d'être mieux appréhendé, pour en distinguer les caractéristiques. « *L'espace à dominante rurale* » n'est pas uniquement composé d'un seul type d'espace : les espace ruraux de faible densité, les espaces ruraux périurbains ou encore les espaces agricoles (Schmitt, Piguet, Perrier-Cornet, Hilal, 2002 : 3). Il bénéficie en 1998 d'une classification atténuant la conception de l'espace rural comme un espace du manque et comme un espace qui n'appartient pas à l'espace urbain. « *L'espace à dominante rurale* » se compose des communes « *sous faible influence urbaine* », des « *pôles ruraux* », de leur périphérie et du « *rural isolé* », lui même rassemblant le reste de l'espace rural qui n'est polarisé ni par les pôles urbains, ni par les pôles ruraux. Les espaces ruraux de faible densité entrent dans la définition de cette catégorie. Dans cette classification qui a le mérite de distinguer diverses caractéristiques de l'espace rural, les espaces qui nous intéressent, qualifiés d'« *isolés* », sont encore considérés comme un reste ou à l'écart du dynamisme urbain. L'expression de « *rural profond* » est utilisée pour sa commodité. Il n'y a pas d'autres expressions plus pertinentes pour parler des espaces ruraux de faible densité parce que personne ne s'y intéresse vraiment. Ainsi, ce vide permet à J. Lévy par exemple de développer une vision des espaces ruraux qui consiste à penser que le rural est voué à disparaître et à être assimilé à l'urbain.

3.2.2. La fragilité

La « *fragilité* », comme notion, est présente depuis très longtemps, mais elle devient plus courante et plus présente dans les années 1990 dans le langage de l'aménagement du territoire, rendu public par les politiques de développement de l'Union Européenne. Il semble que le mot « *fragile* » ait été repris pour attirer l'attention sur des régions défavorisées comme la zone de montagne, en évitant tout catastrophisme qui laisserait préjuger que la situation serait irrévocable. Identifier et connaître les problèmes fragilisant les espaces ruraux peu peuplés ne signifie pas qu'ils sont durables et insurmontables. Le concept de fragilité donne une place prépondérante à la connaissance et à la gestion de l'avenir des zones concernées en précisant que plusieurs éléments conjoncturels et structurels peuvent annuler ou renverser le caractère fragile d'une zone. Elle est liée à la prospective.

Les « *espaces ruraux fragiles* » désignent des espaces ruraux exposés à des risques de rupture (Mathieu, 1996). Le concept de fragilité est utilisé pour désigner les espaces dont la situation est plus problématique qu'ailleurs. Il met en évidence des dangers probables. En revanche, le mot en lui-même ne fait pas référence à une situation aussi problématique, mais à un état peu stable dont l'avenir est mal assuré. C'est dans ce sens qu'il est possible de parler d'euphémisme pour qualifier la dénomination de « *zones fragiles* ». La présence de la notion de risques dans la définition de la fragilité pourrait être considérée comme alarmiste, mais à la différence des courants pessimistes et déterministes, l'accent est mis sur le fait que la crise est épisodique et n'est qu'un passage dans l'évolution de ces espaces.

Il faut noter le caractère « *multidimensionnel* » (Bontron, 1994a : 164) du concept de fragilité pour que le découpage d'une zone auquel il peut donner lieu ne tronque pas la réalité et n'isole pas la crise économique d'autres dimensions qui expliquent aussi les problèmes liés aux espaces ruraux peu peuplés. La fragilité est d'emblée posée comme un moyen permettant de prendre en compte la situation économique, mais aussi comme un moyen d'apprécier les problèmes d'un autre ordre, social, spatial ou écologique par exemple. Le concept de « *fragilité* » permet de dépasser le cadre démographique des études, ou du moins de l'étoffer. Cela s'accorde avec la volonté de se détacher des découpages institutionnels qui se basent sur un seul critère simple, comme l'altitude, ou la faiblesse des revenus, et donnent un aspect unique de ce que sont les espaces ruraux peu peuplés. Cette définition suggère implicitement une volonté d'exhaustivité dans l'étude de ces espaces. Elle contient les données qui concernent le présent en envisageant la crise et la réversibilité. La fragilité intègre aussi des données qui prennent en compte le potentiel, à travers les risques et l'adaptabilité des espaces.

Ce travail de définition à partir d'un vocabulaire courant de l'aménagement du territoire a eu un écho assez retentissant dans la littérature grise. La nouvelle terminologie basée sur le concept de fragilité est de plus en plus liée aux programmes d'intervention : Plans d'Aménagement Concerté d'Aménagement du Territoire, Contrats de Plan Etat - Région, programmes européens LEADER, l'objectif 5b qui visent tous à développer des zones de faible peuplement. Il est possible en l'état actuel des recherches de comprendre partiellement pourquoi la fragilité donne lieu à nombre de zonages européens et plans d'action. La notion de fragilité permet de mettre l'accent sur une situation extrême sans donner de dénomination précise aux problèmes, sans évoquer le détail de ce qu'il recouvre. La notion étant relative et conditionnelle, il est nécessaire de toujours en préciser les dimensions et les normes : expliquer à quels problèmes est due la fragilité et préciser à quel espace et à quelle échelle elle se réfère. La terminologie de « *zones de faible densité* » marquait la volonté déictique de qualifier avec exactitude l'objet d'étude, alors que la terminologie de « *zones fragiles* » reste large et recouvre des dimensions multiples qui envisagent les pôles vers lesquels la situation actuelle de ces espaces peut tendre.

L'abandon de la terminologie de faible densité au profit de la dénomination « *zones rurales fragiles* » (Commissariat Général du Plan, 1990) ne marque pas l'abandon de l'usage du concept de faible densité. Elle est avant tout mise en relation avec le faible peuplement dans la pratique de l'aménagement du territoire à différentes échelles. La faible densité est toujours présente et utilisée de façon capitale dans les études sur les espaces ruraux fragiles. Les études sont toujours basées sur des cantons ayant la structure démographique des cantons de faible densité. Le terme de fragilité renvoie aux mêmes processus de perte de population et de vieillissement.

La réactualisation des recherches sur les espaces de faible densité par des notions se voulant plus neutres et plus modérées telles que la « *fragilité* » et le « *rural profond* » met en évidence les enjeux essentiels de l'analyse des espaces ruraux peu peuplés. Elles soulèvent des questions de développement qui s'expriment à travers un grand nombre d'études spécialisées sur des points problématiques précis concernant ces espaces. Les objectifs changent et le but n'est plus de mettre au jour les processus d'évolution ou de changement à l'œuvre dans ces espaces. Il n'est plus question d'identifier le fonctionnement lié au faible peuplement. Les travaux s'intéressant aux espaces de faible densité sont des monographies (sur lesquelles nous reviendrons dan le dernier chapitre) analysant différents aspects d'un

problème : la mobilité, les revenus, l'accessibilité, les services ou encore la place de la nature, l'isolement ou le rôle du tourisme[19]. L'euphémisation liée à ces notions entraîne depuis les années 1990 un éclatement des études qui contribuent à faire disparaître encore davantage la notion de faible densité.

♦ ♦

La faible densité peut être considérée comme un objet de la géographie rurale française tant les questions qui la traversent animent des oppositions et des débats qui permettent de mieux cerner les évolutions des espaces ruraux. Ces différences s'expliquent car il existe deux mouvements distincts pour envisager l'investigation des espaces ruraux de faible densité : l'un essayant d'en donner une image générale et l'autre allant vers le détail. La démarche qui généralise s'attache à observer et à faire un état des lieux des problèmes rencontrés dans des espaces caractérisés par l'exode et la faible densité. A partir des statistiques, de données démographiques et d'études de cas, une autre démarche consiste à nuancer, à expliquer et à spécifier l'organisation spatiale, sociale et économique de ces espaces. Le premier mouvement part des cas les plus problématiques pour donner une vue d'ensemble qui uniformise et homogénéise la situation dans laquelle les espaces ruraux de faible densité sont ; le deuxième vise à élaborer une géographie des espaces de faible densité. L'état des lieux dressé par la description du « *désert* » est utile pour la connaissance de ces espaces du point de vue du dépeuplement, mais il reste trop déterministe et rapproche trop le rural et l'agricole. Les recherches menées au sein de la « *zone des faibles densités* » nous permettent de distinguer les spécificités liées à cette répartition du peuplement.

Même si les travaux se sont multipliés autour de quelques chercheurs pour lesquels la faible densité a représenté une préoccupation centrale, qui ont échangé et qui se sont confrontés, leur structuration ne représente pas des courants géographiques argumentés, construits, développés, tels des écoles de pensée. Néanmoins, l'ensemble de ces travaux était « *devenu rapidement politique* » (Bonnamour, 1993 : 40). Les débats autour de ces questions d'aménagement et aussi de l'irréversibilité des seuils ont en effet influencé les représentations

[19] A titre d'exemple : P. Violier, 1993 ; Périgord, 1994 ; Brangeon, Jegouzo, Roze, 1994 ; Bourdin, 1994.

collectives de l'espace rural, celles des décideurs et celles de la population française. Ils ont aussi joué un rôle important dans les politiques publiques d'aménagement de l'espace rural. Tous ont modifié la façon dont la géographie a investi le champ des recherches sur le « *rural* » en général, en particulier sur les questions liées à son découpage et sur les politiques publiques d'aménagement. Tous ont contribué à souligner l'intérêt théorique et politique de l'étude des espaces ruraux de faible densité de population. L'opposition entre ces géographes témoigne de deux orientations, pessimiste ou optimiste, dans la géographie rurale française au sein desquelles la lecture de l'exode rural et de ses effets sur les espaces ruraux constitue une ligne de divergence.

Il nous faut maintenant comprendre la place que la faible densité peut avoir en Irlande.

CHAPITRE 2

LA FAIBLE DENSITE : UNE NOTION SECONDAIRE DANS LA GEOGRAPHIE IRLANDAISE

Après avoir analysé les différentes définitions de la faible densité en France, il est essentiel maintenant d'expliquer le sens donné à la faible densité en Irlande. De façon à nous donner les moyens de penser la faible densité différemment, il est nécessaire d'analyser la place de la notion de faible densité de population dans la géographie rurale irlandaise. L'analyse des discours scientifiques sur la faible densité en Irlande apporte un éclairage particulier sur les problématiques et les enjeux que cette notion soulève dans un pays qui, comme la France, est caractérisé par une très faible densité de population. Cela permet de cerner comment cette notion peut être utilisée et de mettre en évidence comment la réflexion sur cette question a émergé dans un contexte proche du contexte français.

Pourtant, la problématique liée à la densité ne s'est pas posée avec la même acuité qu'en France. En Irlande, les discours scientifiques n'accordent pas le même statut à la faible densité : elle ne fait pas débat. La principale différence par rapport à la construction du concept en France est que l'étude de la faible densité n'a pas constitué un domaine d'étude privilégié pour les géographes Irlandais, ni d'ailleurs pour les chercheurs des autres disciplines, nous en verrons les raisons. Cette absence de la mesure de la faible densité dans la géographie rurale irlandaise peut s'expliquer, et il reste possible de dégager des différences dans l'utilisation et le recours à la faible densité.

Pour les travaux irlandais, réunir des textes était beaucoup plus ardu, la faible densité n'étant pas conceptualisée. Le travail se base sur un examen des articles et des ouvrages qui adoptent un regard réflexif sur la géographie et où la faible densité apparaît pour donner une

description du terrain d'étude. Pour cela, nous avons analysé les méthodes et la terminologie spécifique à la faible densité qu'utilisent les chercheurs Irlandais, en prenant en compte les différents enjeux propres à l'Irlande. Car la compréhension de l'évolution du concept de faible densité en Irlande nécessite aussi l'explicitation d'éléments du contexte politique, économique et culturel du pays, contexte dont la connaissance est nécessaire pour analyser la production scientifique irlandaise en se défaisant du prisme français.

1. UNE LENTE APPARITION DANS LES ETUDES RURALES

1.1. L'influence du contexte socio-historique

L'étude des densités de population, fortes ou faibles, n'a pas été privilégiée et explorée dans la géographie rurale irlandaise comme ce fut le cas dans la géographie française. Cela s'explique par deux raisons. D'une part, les recherches universitaires se concentrent sur une question bien spécifique : la lutte pour l'indépendance et les conséquences de la partition de l'île[20]. Les questions de l'émergence de l'Etat-Nation et celle de la frontière entre la République et l'Ulster sont privilégiées. D'autre part, la majorité des recherches des universitaires Irlandais se sont attachés depuis les années 1960 jusqu'aux années 1980 à étudier le phénomène le plus problématique que le pays entier a dû affronter : l'émigration (Hickey, 1960 ; Hannon, 1970 ; Walsh, 1984). En effet, le pays a perdu plus d'un tiers de sa population en un siècle. Pendant la Grande Famine, de 1845 à 1850, qui fit un million de morts, le phénomène d'émigration s'est accéléré et renforcé : plus d'un million et demi de personnes ont quitté le pays. Par tradition, seul le fils aîné restait sur l'exploitation et perpétuait l'activité agricole de la famille. Le modèle de perpétuation du patrimoine familial en vigueur est celui préservant le bien au détriment de l'unité de la famille, en privilégiant la mobilité des hommes. Cela réduisait les opportunités d'avenir dans les milieux ruraux pour les autres fils, qui donc émigraient vers les Etats-Unis ou l'Angleterre. Les filles ne restaient qu'à condition d'épouser un homme possédant des terres pour pouvoir s'installer sur l'exploitation. Peu d'hommes restaient et beaucoup de femmes émigraient à leur tour. Ce phénomène était vécu par les Irlandais comme une obligation et non comme un choix délibéré. La Grande Famine a accentué ce sentiment que pour les populations issues des

[20] Après les accords de paix du 6 décembre 1921, six comtés d'Ulster restent intégrés au Royaume-Uni. De cette partition naîtront donc la République d'Irlande et l'Ulster ou Irlande du Nord.

campagnes, il fallait partir pour vivre[21]. Paradoxalement, les Irlandais gardaient un attachement à leur région d'origine et à leur pays mais continuaient à partir, comme si la fatalité était plus forte que leur désir de rester. Cette culture de l'émigration, marquée par la résignation, s'est prolongée jusqu'au milieu du XXème siècle. C'est un élément qu'il nous faut garder à l'esprit dans la mesure où notre recherche se penche sur une région du pays, le Comté de Galway, qui a été un lieu de départ et qui a en a porté les conséquences jusqu'aux années 1960.

Ce n'est qu'en 1961 que le déclin de la population nationale a été enrayé ; le pays comptait alors 2 800 000 habitants. A partir de cette date la réduction de l'émigration et le maintien d'un accroissement naturel élevé se conjugue entre eux et ont pour résultat l'évolution positive de la population totale du pays. Dans leurs analyses démographiques (Johnson, 1963 ; Cawley, 1990, 1992 ; Walsh, 1996) les chercheurs n'avaient pas recours à la faible densité comme concept ou comme critère de mesure. Son utilisation éventuelle était limitée à l'évocation d'un chiffre ou d'une mesure supplémentaire qui permettait de mieux décrire l'espace.

Il n'est, par conséquent, pas aisé de trouver des travaux mettant en évidence le rôle de la faible densité en Irlande. Les chercheurs n'ont donc pas établi un lien de causalité entre la faible densité et l'émigration ou encore la rareté des services, la pauvreté... Ce n'est pas un déterminant de situations problématiques à examiner.

Par ailleurs, de nombreux chercheurs se sont concentrés sur la guerre civile, sur la partition de l'île et la création d'une frontière au sein du pays (O'Dowd,1995). Les recherches en sciences sociales ont convergé sur les questions liées à l'identité et à la culture irlandaise. C'est un thème de recherche récurrent, influencé et nourri par la lutte pour l'indépendance et la reconnaissance de l'identité et de la culture irlandaise face à la culture britannique. Les géographes ont étudié les conséquences que la frontière et la guerre ont eues sur le pays et son organisation spatiale. La géographie s'est volontiers livrée à des analyses géopolitiques qui ne laissaient pas de place à la prise en compte de la densité de population.

1.2. Une préoccupation secondaire

[21] L'émigration hors des campagnes ne s'opérait pas au profit des villes du pays mais approvisionnait la Grande-Bretagne et les Etats-Unis en main-d'œuvre.

A la dominance de ces deux champs de recherche - l'émigration, la partition de l'île - s'ajoutent des éléments liés au contexte national et historique pour expliquer pourquoi la faible densité, sous cette terminologie, est absente des recherches et de la géographie rurale irlandaise.

La faible densité représente difficilement un critère discriminant puisque c'est une caractéristique de tout le pays. Jusqu'aux années 1980, la densité de population permettait peu de différencier certaines régions du pays, de mettre en avant des disparités régionales basées sur ce seul critère. Il n'existe d'ailleurs pas de seuil prédéfini et officiel qui permettrait de distinguer des espaces de faible densité. La question des seuils ne s'est donc pas posée en Irlande car elle ne pouvait pas être heuristique pour les chercheurs. La faible densité n'est pas un outil de différenciation de l'espace comme cela peut être le cas en France. La vision semble assez caricaturale pour repérer ces espaces : tous les espaces non urbains et éloignés de Dublin sont considérés comme des espaces de faible densité (Heurley, 2002). Dans les travaux géographiques irlandais jusqu'au milieu des années 1980, l'espace rural est indifférencié.

Un autre élément explicatif à prendre en compte est la subordination de l'Irlande à la Grande-Bretagne qui a fortement marqué les universités, puisque les Irlandais n'avaient pas le droit de faire des études. Les universités étaient donc le privilège des Anglais, restreignant la formation d'une élite intellectuelle dans le pays. De plus, cette élite a aussi choisi la voie de l'émigration vers les Etats-Unis, ce qui a eu pour conséquence de vider le pays de son élite intellectuelle et scientifique.

L'Irlande, sept fois plus petite que la France, n'a donc pas fait l'objet de nombreuses études du fait de la présence des espaces américains qui représentaient par leur puissance économique un intérêt plus grand pour les chercheurs. Il y a donc peu d'universitaires et peu de lieux d'édition face à la pléthore des travaux anglo-saxons. Il est de ce fait difficile de mobiliser des connaissances sur les espaces ruraux irlandais et l'absence de revue irlandaise traitant de la ruralité et des espaces ruraux est à ce titre significative. La revue *Irish Geography* se veut représentative des recherches géographiques sur l'Irlande et rassemble des études qui relèvent tout à la fois de la géographie physique, humaine, économique, urbaine, rurale… La revue de référence en études rurales au Royaume-Uni, *The Journal of Rural Studies*, est anglaise et même si on peut y trouver des articles sur l'Irlande, elle ne constitue pas un élément de référence pour les études des espaces ruraux irlandais.

Ainsi, on comprend pourquoi la faible densité, sous cette terminologie, est une préoccupation secondaire dans la géographie rurale irlandaise. D'autres priorités, la concurrence d'autres champs de recherches ont fait que la faible densité n'est pas un objet traditionnel d'étude et donc a été mis au second plan.

1.3. Les conditions d'émergence

Ce sont en fait les écrivains et poètes Irlandais du début du XXème siècle qui ont influencé et initié les essais sur les espaces de faible densité de population. Les spécialistes des questions rurales recommandent ainsi la lecture des auteurs ayant participé à l'« *Irish Literary Revival* »[22] (J. Synge, W. B. Yeats, D. Hyde) parce qu'ils évoquent l'exil des Irlandais et le désarroi de ceux qui restent. Ils décrivent abondamment les conditions de vie de l'« *Irish peasant* »[23], devenu un thème classique de la littérature irlandaise. Comme eux, les auteurs issus des *Blaskets Islands* (P. Sayers, T. O'Crohan, S. O'Crohan, M. O'Súilleabháin) racontent en gaélique le quotidien des *communities*, l'héritage social et traditionnel que laissent les habitants de l'espace rural. Ces dernières ont été écrites en sachant que la vie dont elles témoignaient s'éteignait inexorablement[24].

> See myself here, sitting on a fence, looking around me and thinking on the hundred of things are gone. I see the change that has come in life in my own memory, the importance and the snobbery. There are white stockings on the burned heels today and the back of the hand given to customs and manners of the old and alternative life being led. I can't be helped, I suppose because life is changing as the years are passing along. (Sayers, 1962 : 148)[25]

Ces écrivains ont été les premiers à exprimer le désarroi et la pauvreté. Ils ont ouvert de nouvelles perspectives de recherches car ils ont fait connaître le sort de la population rurale. Ces histoires et récits de vie ont inspiré des sociologues et dans une moindre mesure des géographes qui ont alors affiné la compréhension de leur fonctionnement.

---

[22] « Le renouveau littéraire irlandais ».

[23] « Paysan Irlandais ».

[24] Tous ont fait du « *peasant* » une figure spirituelle et l'incarnation vivante de l'imaginaire celtique. En idéalisant les paysans et en les définissant comme l'essence d'une culture irlandaise digne et ancienne, ces auteurs marquaient leur résistance au stéréotype anglais. Leurs œuvres ont ainsi contribué à faire du lieu de vie privilégié des paysans - l'Ouest de l'Irlande - un symbole de l'identité irlandaise. La figure de l'« *Irish peasant* » tracée par ces écrivains semblait si incontestable, parce qu'autobiographique ou fondée sur un travail d'enquête, que les lecteurs et les critiques l'ont, par erreur, considérée comme réels ou historiquement précis.

[25] « Je suis là, assise sur cette murette, et je vois ce qui reste autour de moi, et je pense à toutes ces choses qui ont disparu. Je suis là, et d'aussi loin que je me souvienne, je vois la vie qui change, ce qui compte et les choses vaines. Aujourd'hui, les pieds abîmés par le temps sont cachés sous des bas blancs, et les habitudes de l'ancienne vie qui est la mienne sont balayées d'un revers de mains. Personne ne peut m'aider, parce que, je suppose, la vie change au fil du temps ».

Puis ce sont la sociologie et l'anthropologie qui, jusqu'aux années 1970, se consacrent à l'étude des changements sociaux, utilisant de manière quasi systématique l'étude de cas (Rees, 1950 ; Williams, 1956 ; O'Neill, 1977). La faible densité est devenue un critère au rôle déterminant à la faveur des études sociologiques. Les études de cas portaient sur des communautés éloignées, « *remote* », car cette distance garantissait aux yeux des sociologues la préservation des ressorts qui fondent une communauté (Tovey, 1992). C'est parce que les *communities* rurales ont été considérés comme les éléments les plus stables, les plus isolés et les plus immobiles de la société qu'elles ont fait l'objet de nombreuses études. Elles pouvaient aider à éclaircir les effets des changements sociaux à plus grande échelle (Arensberg, Kimball, 1940).

L'expression « *remote community* » signifie communauté éloignée. Elle sert à évoquer dans un premier temps des régions marginales, dont l'accès aux centres urbains est rendu difficile par le manque d'infrastructures routières et par l'éloignement. La différence d'échelle entre région et communauté montre le flou dans lequel l'expression de « *remote community* » est utilisée. Elle n'est pas théorisée et a un usage passe-partout pour désigner des villages, des régions agricoles ou des groupes de personnes vivant en milieu rural. Elle est donc aussi utilisée par les sociologues pour désigner les communautés qui vivent dans des zones de faible densité de population. L'expression « *remote communities* » sous-entend la faible densité de population[26].

Au même moment, les géographes aspirent à élaborer une analyse fine de la nouvelle société industrielle qui émerge en Irlande depuis les années soixante. Ils s'attachent à mettre en évidence les transformations affectant les microcosmes que représentent les communautés rurales isolées. Ils utilisent abondamment les travaux produits par les sociologues sur les « *rural communities* ». Les deux disciplines commencent ainsi à devenir complémentaires. Aussi, l'intérêt pour les « *rural communities* » et leurs transformations fait de l'étude des milieux ruraux un champ de recherche géographique[27].

---

[26] Le travail de l'anthropologue H. Brody (1973) à propos d'une *remote community* de Comté de Clare décrit les conséquences de l'émigration sur la famille, les liens de sociabilité et sur l'estime de soi des habitants. Il met en évidence la *demoralization* qui touche ceux qui restent vivre dans ces communautés éloignés de moins en moins peuplées. Dès lors, *demoralization* et *remote communities* seront profondément liées.

[27] Aussi, cet intérêt va permettre peu à peu à la géographie rurale de s'imposer comme un champ disciplinaire à part entière. En Irlande, la géographie rurale n'était alors pas totalement instaurée ni comme champ de recherche, ni comme un champ enseigné. Il n'existait pas de groupe de recherche de géographie rurale et aucun géographe ne s'identifiait comme ruraliste. En outre, la géographie humaine se trouvait dans un contexte de remise en question des fondements scientifiques de la discipline.

L'expression « *remote community* » a ainsi été utilisée de deux façons différentes : par les sociologues pour les études de cas et plus tard par des géographes pour localiser et décrire les espaces ruraux où ces communautés sont concentrées. De façon plus générale son utilisation était transversale à la sociologie et à la géographie. De ce fait, l'étude des « *remote communities* » représente une passerelle entre sociologie rurale et géographie.

2. LA FAIBLE DENSITE DANS LA GEOGRAPHIE RURALE IRLANDAISE

2.1. Des « *remote communities* » aux « *remote areas* »

Pour se différencier des sociologues, les géographes mettent l'accent sur les mouvements de population et le processus de « *depopulation* » des espaces ruraux. Ils commencent par préférer l'expression « *remote areas* » à celle de « *remote communities* » et prennent comme objet de recherche la persistance de leurs pertes démographiques dans leurs travaux. L'étude de la population, de son évolution, de sa répartition et les outils démographiques sont de plus en plus présents dans la géographie rurale.

Après l'entrée de l'Irlande dans l'Union Européenne en 1973, la modernisation s'est accélérée : construction de routes, mise en place des premiers programmes LEADER, politiques d'aménagement du territoire, création de très nombreux emplois dans le secteur tertiaire concentré dans les villes[28]. Les géographes s'intéressent à ce processus de restructuration amorcé et mettent en évidence, d'un côté, la fulgurante progression des espaces urbains et périurbains et, d'un autre, la perte de population qui limite le développement des espaces ruraux. Les études mettent ainsi en valeur la situation difficile des régions éloignées qui, malgré la tendance générale, ne parviennent pas à gagner ni à retenir de la population. Ce coup d'accélérateur n'est pas vécu partout de la même façon car le processus de modernisation, comme avec la PAC par exemple, exclut une grande partie des petits agriculteurs, ce qui relance l'émigration[29]. L'exode rural au sein du même du pays a commencé avec cette évolution du pays liée à l'intégration dans l'Union Européenne. Le

[28] Les motivations pour intégrer l'Union Européenne représenteraient toutefois pour l'Irlande plus qu'une aide à la modernisation : « *en 1972 Fitzgerald publia un livre,* Towards a New Ireland, *où il expliqua comment l'Europe pourrait contribuer à une amélioration des relations entre le Nordet le Sud. Quant à MacBride, […] il affirma que l'Europe permettrait à l'Irlande d'échapper à l'emprise économique du Royaume-Uni, un de ses soucis majeurs, mais aussi qu'elle constituerait un contrepoids culturel au monde anglo-saxon et que l'Irlande pourrait y préserver son identité* » (Gilissen, 2003 : 55).

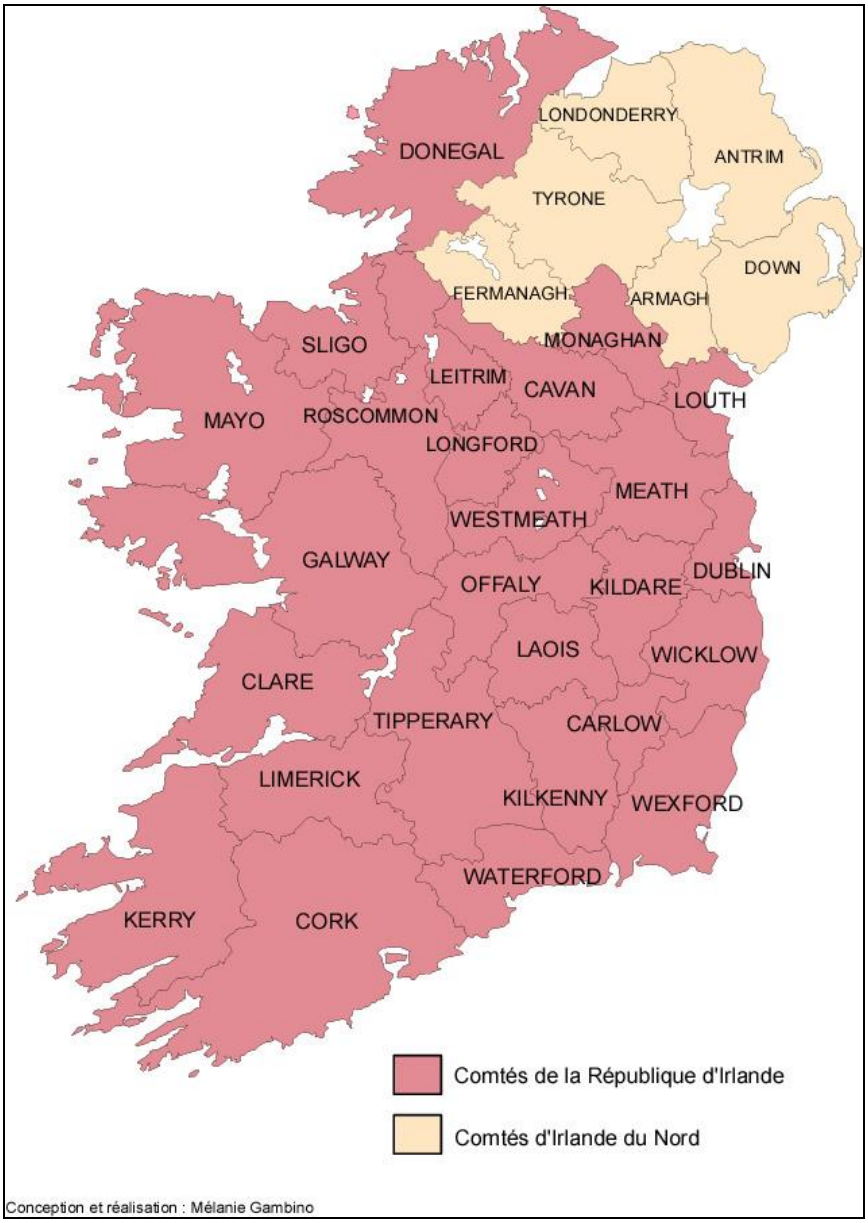
[29] De 1986 à 1991, le pays perd chaque année 0,5% de sa population dans les quatre cinquième du pays.

changement de contexte fait alors apparaître le critère de densité et de faible densité de population dans les recherches. De nombreuses productions scientifiques dressent un profil des nouvelles composantes des espaces ruraux et des communautés qui y vivent à partir de la notion de faible densité. Cette dernière est mobilisée pour expliquer et décrire les difficultés de toute nature auxquelles ces régions doivent faire face par le biais des études de la population : migration, répartition de la population, analyse des recensements, par exemple. Mais, les chercheurs ne se saisissent pas de la faible densité pour en faire un facteur explicatif de la *depopulation*. Celle-ci reste un outil de mesure et son utilisation est secondaire.

Un géographe, A. A. Horner, a utilisé l'expression « *the really remote* » (1986)[30] pour décrire la côte Ouest du pays. Il rend compte de la configuration spatiale, sociale et économique de ces régions en mesurant la densité de population : elle est de 8 habitants/km^2 alors que la moyenne nationale est de 52,6 habitants/km^2. Il observe que les besoins en services pour l'éducation, la culture, les transports ou encore la santé des communautés rurales augmentent sans cesse alors que la faiblesse des infrastructures et des services s'accentue. Parmi les régions rencontrant les mêmes problèmes de manque de services mais avec des densités de population plus élevées, 28 à 36 habitants/km^2, il distingue les districts ayant une structure urbaine limitée et les districts qui ont, en plus, des difficultés agricoles liées à la petite taille des exploitations et à la mono-activité comme au centre du pays. La prépondérance des exploitations familiales de petite taille, l'habitat dispersé et la prédominance des emplois agricoles représentent d'autres caractéristiques de ces régions situées sur la côte Ouest du Donegal, jusqu'à l'Ouest de Cork et à l'intérieur du pays dans les Comtés de Mayo, Sligo, Roscommon, Longford et Leitrim (cf. carte ci-dessous). Dès lors, dans tous les cas, ces régions du pays, caractérisées par leur faible densité de population sont désignées comme des *remote areas*.

[30] Ce qui est très éloigné.

Figure 3 : Carte des Comtés de la République d'Irlande



Situé dans le Comté de Galway, notre terrain d'étude en Irlande constitue une « *remote area* ».

Cette expression inspirée des « *remote communities* » étudiées par la sociologie, devient de usuelle et ordinaire parmi les géographes qui distinguent ainsi leur objet de recherche de celui des sociologues. Les géographes utilisent l'expression « *remote areas* » pour faire référence à des espaces caractérisés par le faible peuplement et l'émigration. La faible densité devient un critère de mesure pour décrire des régions précises du pays et pour

localiser des régions qui relèvent d'une même évolution démographique. L'émergence de la faible densité dans la géographie irlandaise s'explique probablement parce qu'elle constitue un outil pratique. La référence à la densité commence alors à être utilisée pour différencier certaines régions rurales parmi d'autres. Ainsi la définition de la faible densité franchit une étape : désormais, l'expression « *remote areas* » désigne des espaces éloignés, dont la caractéristique principale est d'avoir une faible densité de population, largement due à un solde migratoire négatif.

Dès lors, son usage fréquent[31] fait s'assimiler en Irlande l'éloignement (« *remote / really remote* ») et la faible densité de population. Cette association se renforce au fil des usages tant et si bien que vouloir étudier des espaces de faible densité et analyser la définition de cette notion revient à s'interroger en Irlande sur la distance, l'isolement, l'enclavement, l'accessibilité et le processus de dépopulation. Ce qui pourrait être perçu du point de vue français comme un amalgame est en fait une conception fondamentalement différente de la faible densité. Les conceptions et les usages convoqués en Irlande du terme faible densité sont différents de ceux de la France.

2.2. Désavantage et désertification : deux approches récurrentes

2.2.1. Des espaces désavantagés

La notion de « *remote areas* » met en évidence et englobe un ensemble de caractéristiques différentes. Deux d'entre elles sont particulièrement récurrentes : les géographes ont mis en avant que ces espaces pouvaient être « *disadvantaged* »[32] et le terme de « *desertification* »[33] a aussi été utilisé pour analyser leur évolution.

Dans les années 1980, en même qu'ils s'intéressent de plus en plus aux *remote areas*, les géographes adoptent un regard rétrospectif sur les changements qui se sont produits en Irlande pendant la décennie précédente, comme en témoigne la tenue en 1984 du colloque intitulé « *Change and Development in Rural Ireland* »[34] organisé par *the Geographical Society of Ireland*. L'objectif était de présenter le travail effectué dans le champ de la

[31] L'expression « *remote areas* » est présente dans plusieurs discours (scientifiques, politiques, économiques), y compris ceux des habitants.

[32] Désavantagés.

[33] Désertification.

[34] Changement et développement dans l'Irlande rurale.

géographie rurale par les chercheurs irlandais. Ce colloque était organisé dans le but d'orienter des politiques pour le développement des espaces ruraux de faible densité[35] dont nous avons montré l'évolution problématique. Les géographes adoptent des approches pragmatiques, ils cherchent à peser sur les décisions politiques, en particulier celles concernant le développement économique et l'aménagement du territoire.

La publication des actes de ce colloque est représentative de la nouvelle orientation des recherches. Elle met en évidence des approches qui ont peu à peu abandonné les études de cas : les recherches portent sur le développement des espaces ruraux en général et les mutations de l'agriculture (Smyth, 1984 ; Cuddy, 1990). Si les recherches sociologiques portaient auparavant sur les processus de destruction des liens communautaires, grâce aux géographes, les recherches se penchent maintenant sur les besoins de la population et sur la façon dont, selon le type d'espace, ils peuvent être satisfaits (Murray, Greer, 1993). Les géographes se concentrent sur les problèmes majeurs en matière d'accès aux services sociaux, culturels et de consommation vécus par les habitants des régions les plus isolées (Commins, 1985). L'impact des changements démographiques et la politique de concentration des services dans des centres urbains sont analysés et l'accent est mis plus particulièrement sur la comparaison des stratégies possibles pour résoudre ces difficultés.

La situation marginale des « *remote areas* » inquiète les géographes car elle conforte le point de vue des institutions politiques, selon lequel la faiblesse de l'agriculture et le manque de ressources ou de dynamisme sont des états de fait dans les espaces ruraux de faible densité. Les institutions politiques considèrent également que désormais l'activité humaine, en particulier économique, se trouve près des centres urbains. Ces constats effectués par les pouvoirs publics justifient selon eux que soient favorisés les villes et les réseaux entre les différents pôles.

« *Disadvantaged* » est le terme retenu par les chercheurs (Cawley, 1986 ; Mc Laughlin, 1986 ; Killen, Ruane, 1998 ; Walsh, 1988) pour caractériser ces espaces puisque de nombreux acteurs dont les habitants pensent qu'ils auraient plus de chance s'ils vivaient ailleurs. Les recherches des géographes reflètent donc leur souci de combler le manque d'attention portée aux espaces ruraux et à leurs communautés par les organes officiels et nationaux.

[35] Expression équivalente à l'expression *remote areas* utilisée par les géographes irlandais. Elles peuvent désormais être employées l'une pour l'autre dans notre texte.

Ces « *remote areas* » sont également qualifiées de périphériques. M. Cawley (1986), met en avant l'idée de désavantage, à la fois pour les espaces et pour les habitants. Son ambition est de fournir les informations manquantes concernant ces « *remote areas* » et concernant des solutions qui pourraient être adoptées pour dépasser le problème de la distance. Ses travaux montrent comment le développement des villes contribue à isoler encore plus ces régions mises à l'écart. La politique de concentration des services et des emplois dans les moyennes et grandes villes est présentée comme un processus de marginalisation des « *remote areas* »[36]. Dès le milieu des années 1980 sont identifiées par cette géographe des réponses aux problèmes spécifiques de ces zones : mobilité et déconcentration des services, création de services de santé adaptés aux personnes âgées et mobilité des personnes isolées. Bien que ces propositions soient envisageables, la notion de désavantage est restée associée à ces espaces de faible densité de population.

Par la suite, il y a un durcissement de ton qui s'explique par la volonté des chercheurs de lever le voile sur les espaces ruraux en crise. Cela constitue le principal changement par rapport à la décennie précédente. Les productions des géographes sont de plus en plus orientées vers la critique de la politique de l'Etat. Et ce n'est pas le fait uniquement de la géographie rurale, mais de l'ensemble de la géographie humaine et sociale (Pringle et al., 1999). Cela s'explique par le fait que la pauvreté et les inégalités sociales, qui ne sont pas des problèmes nouveaux, provoquent alors un véritable malaise social : certains groupes sociaux sont de fait exclus et ne comprennent pas que cette croissance ne profite pas à toute la population. En effet, la totalité de la population irlandaise désire participer à cet élan économique et ainsi mettre un terme définitif aux décennies de misère qui avaient fait de l'Irlande un pays mal développé à la périphérie de l'Europe. La géographie rurale s'oppose à travers ses travaux aux certitudes des universitaires et intellectuels qui considèrent que l'Irlande est définitivement modernisée. I. Shuttleworth (et al., 2000) rappelle à ce titre que certaines régions du pays ne profitent toujours pas ou trop peu des retombées économiques et de la croissance du « *celtic tigre* »[37]. En milieu rural, l'affaiblissement des structures démographiques, la fermeture progressive des services, la précarité ou encore l'abandon des terres sont pourtant une partie des problèmes que le pays doit résoudre. Dans les années 2000

[36] Ces travaux témoignent des études sur le développement qui, au même moment, dénoncent dans les pays du Sud le « *biais urbain du développement* » (selon l'expression de M. Lipton).

[37] Tigre celtique. Surnom donné à l'Irlande dans les années 1990 lorsque son taux de croissance économique faisait partie des plus élevé de l'Union Européenne. Entre 1993 et 2001, elle était de 10 % contre 3,6 % sur la période 1980-1993.

comme dans les années 1990, l'objectif est par conséquent d'insister sur les situations extrêmes dans lesquelles se trouvent les espaces ruraux.

2.2.2. La « désertification »

La seconde approche selon laquelle est appréhendée la situation des zones éloignée en Irlande est la « *desertification* », qui est elle-même une déclinaison et une réactualisation du thème de la « *depopulation* ». La dépopulation signifie que le déclin des espaces ruraux peut être dû à de faibles taux d'immigration plus qu'à une émigration forte. Le terme de « *depopulation* » est utilisé pour marquer l'absence de population, plus que la perte de population. Le mot « *desertification* » (Cawley, 1994) n'a d'ailleurs lui-même été utilisé que de façon sporadique pour décrire et analyser le départ de la population à l'étranger.

Ces processus sont décrits et analysés selon des objectifs et une idéologie différents de ceux que nous avons observés en France. L'utilisation de cette terminologie dans le contexte irlandais est très provocatrice car elle accentue les traits de la situation des « *remote areas* », met en cause directement le désengagement de l'Etat vis-à-vis des espaces périphériques. De plus, les processus de « *desertification* » ou de « *depopulation* » tels qu'ils sont analysés dans le contexte irlandais ne font pas de la faible densité de population une cause de l'exode rural ou de la crise rurale. La notion de densité, forte ou faible n'est pas prise en compte pour expliquer le départ des populations rurales. Elle n'est qu'une caractéristique parmi d'autres critères démographiques (pyramides des âges, soldes migratoires, taux de natalité et de mortalité, accroissement naturel…) servant à faire un portrait démographique des « *remote areas* » et à expliciter les grandes évolutions.

La « *desertification* » se réfère par ailleurs dans le contexte irlandais à la dégradation des terres et des écosystèmes, c'est-à-dire à la déforestation, les méthodes de production ou l'accès aux ressources locales. Ce processus comporte une dimension écologique qui est absente dans la conception française de la désertification. Le terme « *desertification* » provient du concept français et son utilisation est destinée, comme en France, à provoquer les institutions en mettant en évidence combien le manque d'intérêt qui handicape ces régions leur a porté préjudice. Pourtant, il n'équivaut pas à une conception de la faible densité similaire à celle incitant au pessimisme. Le processus n'est pas conçu comme irréversible et surtout il ne s'accompagne pas de représentations normatives quant à ce que doivent être les espaces ruraux.

Les notions de « *depopulation* » et de « *desertification* » rassemblent les différents aspects de ce qui est couramment appelé la crise rurale (« *rural crisis* », Varley, 1991) : perte de la population, manque ou fermeture de services, affaiblissement de la structure démographique, précarité ou encore abandon des terres agricoles. En effet, la perte de population considérée comme cause et conséquence du déclin des espaces ruraux ne représente qu'un aspect de la dépopulation. Les chercheurs examinent aussi les causes de la dépopulation et se concentrent sur la mécanisation agricole et la réduction du nombre d'agriculteurs, surtout après 1973, date à laquelle l'Irlande entre dans l'Union Européenne. La faible densité n'entre pas en ligne de compte pour expliquer ces problèmes, elle n'est pas considérée en Irlande comme la cause de cette crise rurale, mais comme une des composantes propres de régions du pays dans lesquelles ces processus sont observables. Cela représente un trait commun avec l'approche mise en œuvre en France par la SEGESA et les groupes de recherche ayant contribué au *Voyage par les pays de faible densité* (Mathieu, Duboscq, 1985).

Les termes de « *depopulation* » ou « *desertification* » ne sous-entendent pas de conception déterministe. Il n'empêche que l'insistance avec laquelle les géographes tentent de lutter contre la marginalisation des « *remote areas* » et la persistance de la notion de désavantage est imprégnée d'un certain pessimisme. On retrouve ici une perspective développée en France et théorisée par R. Béteille (1981a). Les notions de crise, d'abandon et de la nécessité d'une solution politique sont présentes tant dans le contexte irlandais que dans la géographie rurale française.

Les géographes Irlandais se penchent de plus en plus sur l'existence de plusieurs processus liés au faible peuplement, et non sur les dénominations des espaces concernés. La faible densité représente une mesure convoquée au même titre que d'autres critères démographiques pour expliquer le fonctionnement de processus que les géographes souhaiteraient voir enrayés. C'est une étape nouvelle ; il faut la souligner car elle marque une utilisation plus explicative (comprendre le fonctionnement et la reproduction des processus de pertes de population) que descriptive (exposer les caractéristiques d'une région) de la faible densité, ce qui était le cas auparavant.

2.3. L'éclatement de la faible densité

Le critère de faible densité est donc présent en filigrane ou de façon secondaire dans la géographie irlandaise. L'existence de la faible densité comme concept dans des recherches est mêlée à travers l'expression « *remote areas* » à d'autres notions et combinée à d'autres indicateurs. Certaines thématiques ont été privilégiées par les géographes Irlandais dans les recherches sur l'évolution des « *remote areas* ». Cette mise en relation a été profitable à la connaissance précise du déclin des espaces ruraux de faible densité parce que cette déclinaison en plusieurs thèmes (l'accessibilité, « *the rural deprivation* »[38], l'applicabilité) des études permettait de comprendre toutes les causes et conséquences des processus (de dépopulation, de désertification) analysés. Cette multiplication des notions et des thèmes d'études liés à la faible densité traduit la recherche d'une notion explicative.

2.3.1. Des recherches appliquées

Les recherches des géographes ont pour caractéristiques d'être des *applied studies*, c'est-à-dire des études dont les résultats peuvent être mis en application. De plus en plus, les géographes tentent de se poser en conseillers ou en experts dans l'analyse des problèmes de ces espaces ruraux de faible densité. Ils mettent en évidence l'écart grandissant entre les politiques de développement et les besoins des populations qui y vivent. En effet, la concentration des services dans les villes, même de taille moyenne, a été encouragée par les pouvoirs publics avec succès mais sans prendre en considération les conséquences négatives que cela pouvait avoir sur ces espaces.

Cette approche se caractérise par une démarche fragmentée car les différents problèmes sont traités les uns après les autres : réduction des équipements, disparition des services, pauvreté, manque de logements, enclavement, mono-activité. Ce qui est sous-entendu, c'est que la connaissance approfondie d'un domaine permet de proposer les stratégies les plus adaptées. Cette démarche témoigne du pragmatisme anglo-saxon et les chercheurs débattent donc plus des stratégies que sur des concepts fondamentaux de la géographie rurale.

Cette méthode traduit aussi une autre ambition, non avouée, celle de l'exhaustivité, c'est-à-dire de vouloir tout appréhender. Les ouvrages ont souvent l'apparence d'inventaires, comme dans le cas du livre de T. Varley (et al., 1991) qui se présente comme un manuel passant en revue les différents aspects de la situation critique que les espaces ruraux irlandais

[38] La pauvreté rurale.

connaissent. Les espaces ruraux apparaissent alors comme un assemblage complexe composé d'une série de caractéristiques socio-économiques, telles le chômage, l'évolution de la population ou l'utilisation des sols, qu'il faut analyser une par une. Ces approches de l'espace rural ont été privilégiées en Irlande parce qu'elles étaient « *better seen as research tools for the articulation of specific aspects of the rural rather than as ways of defining the rural* »[39] (Halfacree, 1993 : 24). Cette approche fragmentée a permis une connaissance précise du déclin des espaces ruraux car ses causes et ses conséquences étaient analysées. Mais elle n'a pas pu servir pour expliquer et analyser en profondeur l'organisation de l'espace, et notamment différencier les espaces ruraux.

2.3.2. Le thème de l'accessibilité

Les problèmes concernant les services et la précarité dans les « *remote areas* » sont devenus une préoccupation majeure. Au cœur de ces questions, se trouve la notion d'« *accessibility* » (Moseley, 1977 et 1979) c'est-à-dire la difficulté que rencontrent les populations rurales de ces espaces éloignés à avoir accès aux biens et services qu'ils désirent. Ce concept désigne à la fois l'offre, c'est-à-dire ce qui est mis à la disposition des habitants, et la demande et leurs besoins.

La question de l'accès aux services vient de leur rareté dans les espaces ruraux, en particulier là où le solde migratoire reste négatif. La chute du nombre d'usagers a accéléré la disparition des écoles, des transports collectifs, des centres médicaux. Deux autres facteurs ont aggravé la situation des espaces déjà affectés par la « *depopulation* ». Le premier est l'augmentation des seuils de rentabilité pour la distribution des services par les secteurs publics et privés dans le but de faire des économies, ce qui a concentré hiérarchiquement les services dans les différents centres urbains. Le deuxième facteur est la mobilité individuelle accrue, conséquence de la possession de voitures, qui oblige la majorité des ruraux à parcourir de longues distances pour utiliser les services dont ils ont besoin. De nombreuses études ont démontré que l'accessibilité varie d'un individu à l'autre à cause de séries de contraintes autres que la mobilité individuelle (Cawley, 1999), liées notamment à l'âge, la santé, le revenu. Ils ont fait apparaître des groupes de population dont la demande en service est plus forte et plus spécifique : les personnes âgées, les jeunes et les femmes au foyer et les pauvres ont été identifiés comme ceux qui ont les moins accès à ces services par leur manque de

[39] « Davantage considérées comme des outils de recherche pour articuler les aspects spécifiques du rural plutôt que comme des manières de définir le rural lui-même ».

mobilité. Les chercheurs se sont appliqués à démontrer le manque d'adéquation entre la demande et l'offre en services, ce qui soulève de graves questions sur la nature et l'organisation des services.

Les géographes ruraux se sont attachés à analyser l'organisation des services dans les campagnes irlandaises. Cette dernière doit tenir compte du manque permanent car ces espaces ont toujours eu besoin de services et n'ont jamais disposé des équipements adaptés. Ainsi, une analyse de l'accès aux services uniquement menée à partir d'une prise en compte de l'offre et de la demande négligerait des facteurs dont les conséquences sont majeures pour la compréhension et le règlement des problèmes. Les facteurs avancés auparavant sont venus accélérer le processus et aggraver une situation problématique.

Les géographes adoptent une démarche analytique centrée sur la situation des populations des espaces ruraux de faible densité qui se trouvent toujours bien en deçà des normes nationales. Pour expliquer ce phénomène, M. Cawley (1989) met directement en cause la faible densité et le déclin démographique permanent et elle affirme que la politique de centralisation a plutôt servi à exacerber le problème de l'accessibilité. Les différents services (les transports, l'éducation, la santé, et les petits commerces) sont distingués les uns des autres pour faire apparaître les problèmes spécifiques et les solutions choisies (par exemple, les personnels des services de santé et sociaux se rendent à présent chez les malades ou les personnes âgées ; de même, les banques, les bibliothèques ou la poste sont désormais mobiles).

Comme de nombreux résidents vivent à présent à de grandes distances des écoles[40], des services de santé[41] ou des centres commerciaux[42], les transports[43] passent au premier rang des préoccupations des ruraux eux-mêmes, mais aussi des politiques et des chercheurs.

[40] La fermeture des écoles date du milieu des années soixante. L'Etat avait décidé de diversifier les matières enseignées et ainsi provoqué un besoin d'enseignants spécialisés ne pouvant être employés, pour des raisons économiques, qu'en ville. Deux mille fermetures de classes ont eu lieu entre 1966 et 1977. Lorsque cette politique a été officiellement abandonnée, c'est presque la moitié des écoles qui ont été fermées dans l'ouest du pays. L'accent a été mis sur le rôle des écoles primaires à l'échelle locale pour maintenir la cohésion de la communauté et pour sociabiliser les enfants dans leur environnement familial. Cette mesure permet aux jeunes enfants de perdre moins de temps dans les transports et permet aux familles de faire des économies.

Les chercheurs se sont, plus tôt qu'en France, attachés à proposer des alternatives à l'accès aux services.

2.3.3. Le thème de « rural deprivation »

La majorité des approches se sont concentrées sur l'actuelle disparition des services en milieu rural, le concept de *rural deprivation* découle en partie de ce déclin continuel et de la question de l'accessibilité aux services. Les chercheurs ont prouvé que le coût des transports et des soins s'était alourdi pour les habitants des espaces les plus reculés. Les universitaires ont fait ressortir la position délicate dans laquelle se trouvaient les personnes âgées et les ménages ayant de faibles revenus. « *Deprivation* » signifie précarité et aussi « *inequality* » (inégalité). Cette notion renvoie donc aussi aux difficultés économiques que rencontrent les habitants des espaces ruraux profonds. Elle ne fait pas l'objet d'une utilisation rigoureuse et désigne l'ensemble des conséquences négatives des retraits menés dans les espaces ruraux. Cela traduit l'orientation idéologique de ces mesures, vers l'économie de marché. Jusqu'aux années quatre-vingts, cette notion était jugée comme inappropriée et inutile par certains universitaires anglais, elle a ensuite été employée par ceux qui cherchaient des solutions organisationnelles aux problèmes sociaux. Elle a été placée dans plusieurs contextes : social,

---

[41] La réduction des services de santé a commencé dès les années 1970 pour améliorer un système de dispensaires qui datait de 1838. *The Poor Relief (Ireland Act)* datant de 1838, et *the Medical Charities (Ireland Act)* de 1851 sont des lois organisant les maisons fermées (*workhouses*) faisant travailler les pauvres pour qu'ils puissent subvenir à leurs besoins. Après l'indépendance, ce système a été aboli. La protection sociale et le système de santé mis en place en 1925 sont gérés par des comités régionaux s'appuyant sur des dispensaires locaux. En 1970, le gouvernement irlandais considéra que les hôpitaux étaient trop petits, trop nombreux et manquaient de coordination. *The Health Act* rationalise ce système en construisant huit grands hôpitaux régionaux et en fermant les dispensaires ou en les remplaçant par des cabinets médicaux. Cette mesure a contribué à éloigner les médecins de leurs patients, mais elle a été en quelque sorte compensée par une gratuité des soins pour les mineurs et les personnes âgées.

[42] Le nombre des épiceries est lui aussi en déclin, en raison du faible effectif de population et de la compétition avec les grandes et moyennes surfaces. Elles ont une fonction sociale et économique car elles fournissent des biens et représentent un point de rencontre pour les habitants. Cela permet de maintenir de petits commerces de proximités dans des localités éloignées.

[43] Les transports publics souffrent de la faiblesse du réseau routier. Certaines localités ne possèdent qu'un bus hebdomadaire vers les towns, petites villes. Deux types de bus sont mis à disposition : les bus express relient les villes de taille moyenne et les grandes villes, puis les bus normaux relient différentes petites étapes à travers la campagne. Ces bus ne sont absolument pas rentables mais sont maintenus parce qu'ils représentent un service social. Quant aux trains, ils relient surtout les grandes villes entre elles. Dans les espaces de faible densité de population, le réseau ferroviaire a été réduit de 2 300 kilomètres depuis le début des années 1950. Les lignes principales de Dublin à Belfast, Sligo, Galway, Limerick, Waterford et Wexford ont été maintenues. Mais les petites lignes locales ont été fermées dans les espaces ruraux comme le *West Cork Railway* dans le Sud du pays. Depuis les années 2000, ces lignes locales font parfois l'objet d'aménagement en vue d'une réouverture.

politique, et idéologique, mais elle a toujours mis l'accent sur les stratégies plutôt que sur les analyses et les évaluations des problèmes.

Malgré tout, le terme de « *deprivation* » a été au cœur d'un débat terminologique. Il existe de nombreuses théories pour expliquer ses causes. Par contre, il n'existe pas de définition ni de la façon dont la précarité devrait être mesurée, ni de celle dont les groupes et les régions touchées par ce phénomène devraient être délimités. Cette notion connote la critique de la politique ultralibérale mise en place en Grande-Bretagne puis de la politique libérale en Irlande. De plus, l'expression « *multiple deprivation* » a souvent été employée pour illustrer les innombrables facettes de cette réalité. Il existe nombre de services et d'équipements dont les résidents des espaces ruraux de faible densité peuvent être dépourvus, ce qui est particulièrement gênant pour les chercheurs en Irlande car leur but est de formuler des stratégies applicables. Un autre problème mentionné par les ruralistes est que les relations entre les variables mesurant la *deprivation* ne sont pas facilement déterminées, ce qui a attiré l'attention vers les milieux urbains où le nombre de personnes en situation précaire est plus grand.

Les deux facteurs qui provoquent la précarité sont la dépopulation et la centralisation des services. Cela contribue à installer le cycle de la « *cumulative deprivation* » que M. Cawley a décrit en 1986 et identifié dans 40 *rural districts*. La prépondérance de petites exploitations agricoles, associée à un environnement peu propice à l'agriculture (présence de tourbières) et à l'absence d'emplois hors du secteur agricole crée les conditions nécessaires à l'émigration des plus jeunes. Ces caractéristiques réduisent la demande en services, ce qui diminue les prestations et aboutit finalement à la fermeture des services essentiels.

2.3.4. Les méthodes

Pendant les années soixante-dix, les méthodes quantitatives sont abondamment utilisées par les géographes ruralistes pour mesurer les mouvements de population et pour analyser les différents recensements qui fournissent de nombreuses statistiques qu'il s'agit de traiter. En effet, le recours aux statistiques et aux représentations cartographiques a été nécessaire à un moment où le pays avait besoin de mieux connaître les territoires à administrer et aménager. Leurs travaux ont bénéficié d'une reconnaissance croissante de la part de l'Etat parce qu'ils ont permis élaborer des politiques publiques d'aménagement du territoire et des politiques sectorielles (par exemple pour lutter contre la pauvreté). Si les méthodes quantitatives ont permis aux géographes d'acquérir un rôle consultatif dans des

débats de nature diverse et si elles ont permis de construire une ressource précieuse en termes de connaissance, elles ont pu être critiquées :

> Irish discourses of the rural have been much more comfortable in dealing with statistics, hard numeric facts and 'policy relevant' information (on farm size, or farm outputs, for example) than on any attempt to heighten awareness of the social and cultural marginalisation and experiences of rural lifestyles[44] (McDonagh, 1998 : 48).

Plus récemment, les méthodes qualitatives et compréhensives sont fréquemment mises à profit pour rendre compte de la marginalisation sociale des campagnes dans les différentes recherches en géographie rurale. Par ailleurs, les méthodes qualitatives sont adoptées pour replacer les « *local voices* »[45] (Kneafsey, 1998), et par là même les habitants, au cœur des recherches explorant les espaces ruraux. Les chercheurs s'engagent pour faire entendre les discours des groupes sociaux peu pris en compte dans les recherches et pour accroître leur visibilité dans les débats publics.

Qu'ils privilégient des méthodes qualitatives ou quantitatives, les travaux en géographie rurale ont, depuis plus de quarante ans, un fort ancrage empirique. Ils sont parfois critiqué à demi-mot par les géographes contemporains parce qu'ils discutent peu souvent des positionnements et des réflexions théoriques (Kitchin, 2004). Toutefois, les intérêts des géographes ruraux pour les habitants, la subjectivité, les discours, reflètent le « *cultural turn* » qui anime les débats théoriques dans géographie humaine en Irlande depuis les années 1990 (Kitchin, 2004 : 17).

♦ ♦

En Irlande, la faible densité permet donc de prendre la mesure des problèmes qui affectent le pays et de les expliquer. La faible densité apparaît de façon secondaire et éparse dans les recherches pour présenter la réalité des problèmes touchant les espaces ruraux. Elle

---

[44] « *Les discours irlandais sur le rural ont fait état, avec beaucoup d'aisance, de statistiques, de faits numériques tangibles et d'informations appropriées pour les politiques (taille des exploitations, rendements des exploitations) mais ont eu moins de facilité pour améliorer la connaissance de la marginalisation sociale et culturelle et des modes de vie* ». Cette remarque formulée à propos de la géographie rurale est valable pour la géographie humaine.

[45] « Des voix locales ».

sert de fondement à la définition des « *remote areas* ». L'isolement, la distance, l'éloignement et le faible peuplement sont des concepts traditionnellement associés les uns aux autres. L'association de la faible densité avec cette multitude de questions de recherche témoigne de la pertinence de son analyse et de son utilisation pour comprendre la transformation des espaces ruraux en Irlande.

Cela précise la vision que les chercheurs impliqués sur ce terrain de la faible densité ont de l'espace rural. Les espaces ruraux de faible densité sont un assemblage complexe, composé d'une série d'éléments différents qu'il faut analyser un par un. Dans les recherches irlandaises, la faible densité s'apparente à une somme d'éléments et ne renvoie pas à un quelconque processus. Cette approche fragmentée a permis une connaissance précise du déclin des espaces ruraux car toutes ses causes et ses conséquences étaient analysées. En revanche, les géographes Irlandais n'ont fait que très rarement l'analyse de l'organisation spatiale d'espaces de faible densité. Le problème est que les relations entre les différents phénomènes liés au déclin des espaces ruraux étaient difficilement mis en évidence, ce que J. W. Smyth affirmait : « *we now have a precise picture of the distribution of the whole range of related social, demographic, and cultural variable but explanations are hard to come by* » [46] (1984 : 234).

[46] « Nous avons, à l'heure actuelle, une vision précise de la distribution de l'ensemble des variables sociales, démographiques et culturelles, mais les explications ont du mal à émerger ».

CHAPITRE 3

QUELLE JEUNESSE DANS LES ESPACES DE FAIBLE DENSITE DE POPULATION ?

La thèse est centrée sur les jeunes qui ont grandi en milieu rural ou qui y vivent, qui en font l'expérience. Lorsque nous nous intéressons à la question des jeunes dans les espaces de faible densité de population, le besoin se fait rapidement sentir d'établir un état des lieux des conceptions théoriques de la jeunesse. D'une part, des interrogations générales qui animent les recherches sur la jeunesse - telle que celle de la place des jeunes dans la société - sont présentes dans notre thèse. D'autre part, il existe, plus fortement qu'ailleurs, une dépendance démographique vis-à-vis des jeunes dans les espaces ruraux de faible densité se traduisant dans des discours contradictoires des acteurs locaux à propos des jeunes. Il s'agit donc dans ce chapitre de définir ce qui se dissimule sous cette catégorie de la jeunesse et d'expliquer aussi comment les jeunes sont considérés par les acteurs de terrain.

1. JEUNESSE ET ESPACES DE FAIBLE DENSITE : INTERET ET DEFINITION

1.1. Pourquoi s'intéresser aux jeunes ?

1.1.1. Un enjeu pour les espaces de faible densité

Les espaces de faible densité présentent des caractéristiques démographiques qui mettent en évidence la faible part de jeunes dans la composition de la population. Les retraités sont nombreux, tandis que les fermetures d'écoles témoignent du peu de jeunes dans ces espaces. La question du vieillissement de la population dans les espaces ruraux, qui reflète

largement celui de la population occidentale dans son ensemble (la longévité, le « *papy boom* »), a été soulignée maintes fois et qualifié de spécifique dans la zone de faible densité (Bontron, Mathieu, 1977 ; Mathieu, Duboscq, 1985). Associée à la faible densité de population, la part importante des personnes âgées a fait naître des inquiétudes à propos de l'avenir de ces espaces : comment vont-ils être peuplés, les activités économiques vont-elles se maintenir et pourront-elles se développer ? Le vieillissement soulève surtout la question du renouvellement de la population et de sa structure par âge dans des espaces où il y a déjà peu d'habitants ; en tant que problème, il repose sur l'idée que la population jeune est trop peu nombreuse et qu'elle ne reste pas. Les jeunes comme groupe (disparate et hétérogène, nous le verrons) constituent donc un enjeu car ils représentent la partie de la population qui manque et dont la présence permettrait d'animer ou de réactiver la vie locale. Le problème du vieillissement est ici abordé par la question du renouvellement des générations, pour explorer pourquoi et en quoi cette partie de la population est essentielle, au-delà du renouvellement de la population. Car les jeunes peuvent avoir d'autres rôles dans les espaces de faible densité que celui de remplaçant des générations passées et peuvent agir autrement au sein de ces espaces pour en assurer le devenir et le développement.

Le fait d'être la partie de la population qui représente le renouvellement des générations accorde aux jeunes un positionnement valorisant et leur confère une place centrale. Cette influence se traduit dans les rôles - en tant que fonctions au sein de la société (locale ou globale) - que les jeunes sont appelés à jouer (ce qu'on attend d'eux) ou qu'ils décident d'adopter. Ces rôles sont essentiels pour l'avenir des espaces de faible densité dans la mesure où ils conduisent les jeunes à rester ou à partir, à s'investir ou non dans la vie locale. Le rôle des jeunes cristallise des interrogations sur le devenir des espaces auxquels nous nous intéressons. Leur prise en compte donne la possibilité de comprendre et d'envisager certains des changements qui affectent ces espaces et les conditions de cet avenir.

Par ailleurs, cette recherche s'intéresse aussi à une partie des habitants moins sollicitée par les recherches. En effet, comme l'écrit B. McGrath, peu de recherches traitent des jeunes en milieu rural : « *very little research has been forthcoming on youth in contemporary rural society* »[47] (McGrath, 2001 : 481). La ruralité est rarement montrée telle qu'elle est vécue par les jeunes, à tel point que les jeunes vivant en milieu rural appartiennent au groupe des « *neglected others* »[48] (Philo, 1992) ou encore des « *silent others* »[49] (Caputo, 1995),

[47] « Très peu de recherches ont été envisagées sur la jeunesse dans la société rurale contemporaine ».

[48] « Ces autres que l'on néglige ».

apparentés à une minorité dans la géographie anglo-saxonne. Par ailleurs, la jeunesse rurale est mal connue car les jeunes vivant dans les villes sont davantage médiatisés. Comme le souligne N. Renahy, la jeunesse rurale apparaît moins bien considérée que celle des espaces urbains « *les jeunes ruraux, lorsqu'ils sont pris en considération (et qu'ils ne sont pas perçus uniquement comme des 'ploucs') apparaissent comme le négatif de leurs homologues urbains : moins formés, moins cultivés…* » (Renahy, 2005 : 19). Ils sont silencieux, mal connus, minoritaires et le rôle qui leur est attribué se révèle fragile. Dès lors, la question se pose de comprendre quelle place ils peuvent avoir dans les processus spatiaux (utilisation du lieu de vie, organisation d'un espace vécu, et sociaux) qui traversent les espaces de faible densité de population.

1.1.2. Les jeunes des espaces de faible densité : quelles questions ?

Les jeunes ne constituent donc pas ici un élément annexe ou additionnel de la recherche. Les questions centrées sur ces acteurs ont un intérêt particulier car nous considérons que « *l'action individuelle et collective est tout à la fois organisatrice de, et organisée par l'espace* » (Lévy, Lussault, 2003 : 40). Analyser la place des jeunes dans ces espaces est d'autant plus important que cette idée est au cœur du questionnement sur la jeunesse elle-même. Les jeunes se cherchent une place, comme groupe et en tant qu'individus. F. De Singly nous indique que « *les jeunes sont dans des conditions sociales et psychologiques qui leur permettent d'accéder à une certaine autonomie, sans pour autant disposer des ressources, notamment économiques, suffisantes, pour être indépendants de leurs parents* » (De Singly, 2004 : 261). Comment procèdent-ils, dans un contexte marqué par la faible densité, pour accéder à cette autonomie et pour trouver et s'approprier ces ressources qui leur manquent ?

Au-delà de ces interrogations autour du rôle et de la place des jeunes se dessinent en filigrane des questions qui touchent directement les jeunes. Plus précisément, la question du pouvoir des jeunes, de leurs ressources et de leurs compétences dans les espaces de faible densité permet d'interroger les bases de la transition des espaces ruraux et de se concentrer sur le pouvoir que les jeunes peuvent acquérir dans le processus de valorisation des espaces ruraux, même les plus éloignés. En effet, R. Inglehart, dans son travail sur la transition culturelle (1993), a expliqué que le passage d'une génération à l'autre est une des raisons du

---

[49] « Ces autres que l'on n'entend pas ».

changement social. La question du rôle des jeunes qui transforment les valeurs et les normes dont ils héritent, s'en trouve valorisée. De même qu'ils participent au changement social, ils peuvent changer et faire évoluer l'organisation de l'espace dans lequel ils vivent.

Le quotidien des jeunes et leurs expériences de la faible densité sont pour nous comme des révélateurs et comme l'expression des valeurs que la société donne à de tels espaces. L'étude des jeunes permet d'appréhender toutes les catégories sociales de la société parce que « *la jeunesse est devenue une expérience de masse* » (Dubet, 2004 : 281). En effet, jusqu'à la fin du XIXème siècle, seuls les bourgeois, les classes aisées et moyennes faisaient l'expérience et profitaient de la jeunesse comme un temps d'expérimentation. Désormais, c'est l'ensemble des catégories sociales qui forme la jeunesse, définie comme entrée dans l'age adulte. Les jeunes sont positionnés dans de multiples groupes (famille, pairs, étudiants, apprentis, chômeurs…), ils n'ont pas de vécus ni de pratiques homogènes et la diversité de leurs conditions d'entrée dans la vie adulte transcende les appartenances sociales et professionnelles. S'il existe tant de différenciations entre les jeunes, c'est aussi que leur situation peut varier dans le temps et dans l'espace : dans l'espace public, privé, intime mais aussi dans différents types d'espaces (urbain, rural). Il faudra en tenir compte. De plus, les caractéristiques de la faible densité issues de l'analyse du quotidien des jeunes, de leurs pratiques et représentations pourront, dans une certaine mesure, être généralisées à l'ensemble de la société. Cette généralisation est envisageable parce qu'un rapprochement des valeurs s'est opéré entre adultes et jeunes en Europe (Galland, Roudet, 2005). De façon plus précise, même si leurs attributs, c'est-à-dire ce qui permet de faire le portrait d'une génération (structure de la famille à la naissance, niveau d'éducation, taille de la génération) sont différents, enfants et parents aujourd'hui relèvent de la même identité générationnelle. En effet, comme le souligne O. Galland, « *rien n'exclut en effet qu'une génération se distingue sur le plan sociologique par des comportements ou des attributs très marqués, sans qu'elle ait conscience de cette différence et sans qu'elle soit soudée par un sentiment d'identité* » (2004a : 115). S'il peut exister des effets d'âge, des habitudes propre à une cohorte d'âge, cette communauté de situation, l'identité générationnelle des jeunes que nous avons enquêté est très peu marquée.

L'intérêt de l'analyse des jeunes réside tant dans cette diversité que dans le rapprochement avec le reste de la société. Pour cette raison, la réflexion sur les jeunes et le questionnement qui en découle à propos de notre objet de recherche, repose sur un postulat

théorique qui conçoit les jeunes comme partiellement acteurs du changement social, producteurs de nouvelles valeurs et de nouvelles normes qui construisent notre société.

1.2. Les jeunes dans tous leurs états

Définir la jeunesse reste une entreprise périlleuse qu'un(e) géographe a quelques difficultés à accomplir. Cet essai de définition des jeunes est avant tout un positionnement par rapport aux différents travaux de chercheurs (majoritairement des sociologues) francophones et anglophones. Cette réflexion nous semble nécessaire de façon à mener notre analyse de leurs pratiques et de leur vécu en évitant toutes les distorsions et les évidences liées à ce que les jeunes sont et représentent.

1.2.1. Contours et continuité

• Entre sous-culture et construit idéologique

Les différents débats théoriques autour de la définition de la jeunesse traduisent toute la difficulté de dire qui sont les jeunes. Délimiter et identifier la jeunesse est une entreprise délicate. En premier lieu, la question du contour et de ses attributs pose problème. L'existence de cultures spécifiques des jeunes a été mise en avant, analysée et décrite par des sociologues et anthropologues, M. Mead (1943) par exemple. T. Parsons (1942) met en avant dans ses recherches que la culture des jeunes américains est une culture de l'irresponsabilité. Nombreuses sont les recherches sur les jeunes qui supposent la différence entre la jeunesse et le reste du cycle de vie et considèrent les jeunes comme une classe stable, spécifique, ayant sa propre sous-culture, ou même contre-culture. Les jeunes représentent un groupe à part, doté de caractéristiques qui les différencient des autres groupes et qui créent des bandes. La mode, différents codes (vestimentaires, langagiers, musicaux…) donnent aux jeunes des attributs qui en font une catégorie sociale ayant sa propre culture (blousons noirs, rebelles, punks…), des attitudes qui ne se retrouvent pas dans les autres classes d'âge et qui peuvent même rentrer en conflit avec le reste de la société et les autres générations. Cette représentation culturaliste d'une classe d'âge a contribué à installer la conception de la jeunesse comme une catégorie sociale à part entière et différenciée des autres. L'approche culturaliste soulève cependant quelques problèmes. La spécificité des jeunes serait alors d'être irresponsables ou dépendants, d'évoluer dans un monde à part. De plus, elle englobe dans une même catégorie des situations extrêmement diverses : celle des adolescents, des jeunes qui travaillent, des étudiants… et fait

croire à l'existence d'un groupe bien constitué tel un acteur collectif ou un groupe social institutionnalisé, reconnu, ayant ses propres représentants, etc.

Cette apparence est en effet trompeuse et c'est la raison pour laquelle P. Bourdieu se démarque de l'approche culturaliste. Il qualifiait la jeunesse d'« *abus de langage* » (Bourdieu, 1984 : 145). A l'inverse de ces conceptions qui rendent la jeunesse différente, déviante et toujours plus spécifique psychologiquement ou physiologiquement, il répond que « *la jeunesse n'est qu'un mot* » (1978 : 145). Pour lui, elle doit être envisagée et analysée comme un construit social, délimité par les autres générations (les adultes et les vieux avant tout) et comme une création idéologique parce qu'elle est le fruit de négociations entre les classes sociales. La jeunesse existe et évolue là où ces groupes sociaux lui accordent une place et des fonctions. Il met aussi en avant le flou entourant la frontière qui sépare les différentes classes d'âge, tout en soulignant que « *les coupures soit en classes d'âge soit en générations, sont tout à fait variables et sont un enjeu de manipulation* » (Bourdieu, 1984 : 144). Les figures de l'adulte et du jeune ne sont selon lui que des inventions sociales répondant à des réalités physiologiques et biologiques. Il est vrai que ces scansions ne reflètent pas la réalité et les frontières floues de la jeunesse. Ces dernières sont souvent des projections sociales des adultes pour dire qui est dans, ou hors du monde où se partagent le pouvoir, les richesses et les positions sociales. Elles répondent à des enjeux de transmission du pouvoir, raison pour laquelle il parle à propos de la jeunesse davantage de « *manipulation* » sociale que de construction sociale.

Par cette critique de la position culturaliste, P. Bourdieu rend possible l'existence de plusieurs jeunesses, qu'elle dure, qu'elle recouvre des parcours opposés, qu'elle se compose de groupes sociaux divers. Il introduit aussi les notions de pouvoir et de négociation des rôles entre classes d'âge dans la définition et la prise en compte des phénomènes et processus liés à la jeunesse. Cela renforce l'intérêt que nous portons à analyser le pouvoir que les jeunes peuvent acquérir dans les espaces de faible densité de population. En revanche, P. Bourdieu, tout comme E. Durkheim (1999), donne l'impression que les recherches sur la jeunesse peuvent être « *illégitimes* »[50] puisque c'est un objet qui n'existe pas, l'âge n'étant pas un déterminant social majeur. La définition de la jeunesse a donc dû être refondée.

• La transition : une définition dynamique de la jeunesse

[50] « *Ainsi, à la fin des années 70 et au début des années 80, la jeunesse, les classes d'âge en général, apparaissaient comme un objet sociologiquement illégitime* » (Galland, 2003).

Cela ne la rend pas pour autant obsolète et inaccessible à la recherche. Les sociologues ont renouvelé et orienté leurs questionnements en délaissant l'analyse des modes de vie des classes d'âge et en privilégiant l'étude des conditions d'entrée dans la vie et la préparation à l'adoption de rôles d'adultes. La jeunesse est dès lors appréhendée par les sociologues comme une transition (Galland, 1984 ; Panelli, 2002). Déjà en 1966, J-C. Chamboredon en fait ressortir le « *caractère transitoire* » (Chamboredon, 1966).

Dans ce cadre, elle se caractérise comme un moment du cycle de vie et comme appartenant à une dynamique liée à ce cycle. La jeunesse se situe entre la dépendance de l'enfant et l'indépendance liée à l'âge adulte. Elle existe par le mouvement qu'elle entreprend entre deux pôles, l'enfance et l'âge adulte et entre deux états, la dépendance et l'indépendance (De Singly 2000, Punch, 2002 : 124). Elle est constituée par plusieurs passages au cours desquels une classe d'âge franchit différentes étapes du cycle de vie. Plusieurs passages peuvent être distingués : celui de la famille d'origine à la constitution d'une nouvelle cellule familiale ; celui de la scolarité à l'insertion professionnelle ; celui de l'accession graduelle à diverses majorités (sexuelle, civique, matrimoniale, pénale) ; celui de la dépendance à l'indépendance financière permettant l'autonomisation du pouvoir d'achat et la concentration de la consommation sur des produits et services liés à un style de vie jeune (habillement, produits de beauté, livres, revues, disques, cigarettes, sorties). L'analyse est donc menée en termes de conditions et d'étapes d'entrée dans la vie adulte. Elle est définie « *à partir de trois critères significatifs – puisqu'ils correspondent à des changements fondamentaux de statut – le début de la vie professionnelle, le départ de la famille d'origine et le mariage* » (Galland, 2004a : 55). Selon ce sociologue, la fonction de la jeunesse est de préparer à l'âge adulte. La jeunesse comme transition n'a de sens que si elle repose sur cette fonction. C'est bien cette caractéristique de la jeunesse qui nous interpelle dans cette recherche : comment se fait le passage à l'âge adulte dans les espaces de faible densité et comment ces conditions de passage les transforment-ils ?

Il faut désormais prendre en compte cette conception de l'allongement et de l'étirement des étapes de prise d'autonomie et d'indépendance qui marquent la progressive entrée dans la vie adulte (Galland, 1984). C'est un problème posé par l'importance accordée par nos sociétés à l'individualisation que tous ne peuvent atteindre faute de ressources, de moyens et de diplômes… Les repères d'entrée sont maintenant brouillés. Les étapes telles que la décohabitation, l'entrée dans la vie professionnelle ne se vivent plus dans le même temps, elles sont décalées, désynchronisées et retardées. Dans cet allongement de la jeunesse, F. De

Singly remarque que dépendance et jeunesse sont assimilées (2000 : 14). Les jeunes peuvent acquérir l'autonomie sans l'indépendance. Ce problème de la dissociation entre autonomie et indépendance est temporaire pour certains et long pour les moins dotés. De cette manière, en portant l'analyse sur des étapes distinctes, la transition permet de prendre en compte la diversité des situations qui composent la jeunesse.

Des réserves sont formulées, en particulier par les chercheurs anglo-saxons (Du Bois-Reymond, 1998 ; Rudd, Evans, 1998 ; Wyn, Dwyer, 1999) à propos de ce positionnement théorique. L'argument principal est que « *youth as a stage makes youth-hood problematic* »[51] (Baizerman, Magnuson, 1996 : 12). La critique principale souligne que la limite entre la jeunesse et l'âge adulte n'est plus clairement établie et se dissipe. Il est vrai que les formes de transition se multiplient et se complexifient et que le temps même de la jeunesse s'allonge. Tout comme l'expliquent les sociologues français (Galland, 1984 ; De Singly, 2000), cette transition n'est plus entendue comme un processus linéaire. De même, la destination - c'est-à-dire être adulte - évolue à tel point qu'il devient légitime de se demander vers quoi cette transition se dirige. Ces interrogations signifient-elles que la jeunesse est en train de se dissiper et de s'évanouir ? Ces réserves ne font que reposer et reformuler le problème de la définition et des contours de la jeunesse. Elles font ressortir la nécessité d'envisager la notion de transition de façon complexe, en tenant compte d'interruptions possibles et d'incertitudes liées à l'allongement de la jeunesse. Il reste toujours possible de définir la jeunesse à partir de séries de transitions.

D'autres remarques sont formulées à l'égard de cette approche. Elles permettent de nuancer et d'améliorer l'usage de la transition dans l'analyse des étapes qui mènent à l'indépendance et à l'âge adulte. Dans les définitions anglo-saxonnes, l'approche dite essentialiste (Caputo, 1995 ; Bynner, 1998 ; Holloway, Valentine, 2000) définit aussi la jeunesse comme une transition vers l'âge adulte. Le problème est que ce positionnement accorde peu de place aux pouvoirs des jeunes, qui ne représentent que des individus en devenir. « *Youth* » - la jeunesse - devient synonyme de « *yet to be* »[52], en devenir, alors qu'un jeune existe déjà en tant qu'individu à part entière et fait partie de la société. La définition de ce que sont les jeunes met l'accent sur ce qu'ils doivent acquérir, ce qu'il leur manque pour être adultes : l'expérience, la maturité, les compétences... Dans cette approche « *youth* » renvoie avant tout à l'enfance et ces critiques s'adressent surtout à la façon dont est

[51] « Assimiler 'être jeune' à une étape rend la jeunesse problématique ».

[52] « En devenir ».

considérée et conceptualisée l'enfance, plus qu'à celle des âges plus avancés de la jeunesse (comme l'adolescence, les périodes étudiantes...).

Pour se démarquer de cette approche, des sociologues, qui s'inspirent largement de la pensée d'A. Giddens, mettent l'accent sur l'importance dans les recherches de la prise en compte des ressources, des degrés de liberté et de contraintes que les jeunes peuvent avoir. Dans une approche que les anglo-saxons appellent « *structurationist* » (Valentine, 1996 ; McGrath, 2002), l'analyse de la jeunesse s'attache aux pratiques des jeunes et tente de mettre en avant leur capacité d'action et leur aptitude à construire « *their own social lives, the lives of those around them and of the societies in which they live* »[53] (James, Prout, 1990 : 8). Selon cette approche, analyser la jeunesse en termes de transition s'attache trop aux conditions du passage et ne permet pas suffisamment de considérer le fait que les jeunes soient acteurs de leur vie et de ce passage. Selon cette position, prendre pour objet d'analyse la ou les transitions nie implicitement toute marge de manœuvre aux jeunes. Pour différencier les jeunes et les placer sur le devant de la scène, les valoriser, cette approche les appréhende comme des « *actors in context* » (McGrath, 2001 : 485), les considérant comme des acteurs compétents au sein de la société.

L'approche qui envisage la jeunesse comme une transition peut donc s'avérer, à certains égards, insatisfaisante. Les critiques formulées à propos de l'approche essentialiste et les nuances apportées par l'approche structurationniste n'invalident cependant pas, à nos yeux, la conception de la jeunesse fondée sur la transition.

1.2.2. La délimitation de la jeunesse

• Positionnement théorique

Malgré les critiques dont elle fait l'objet, la conception de la jeunesse comme une transition donne une orientation dynamique à la définition délicate de la jeunesse et fait des jeunes un groupe différencié et en mouvement. Ces critiques permettent au contraire d'y apporter des correctifs et d'en perfectionner l'utilisation. Nous les prenons en compte dans la mesure où elles permettent de préciser notre définition et d'en comprendre les limites. Avant tout, se centrer sur des transitions permet d'adopter une approche complexe et nuancée des

[53] « Leur propre vie sociale, les vies de ceux qui les entourent et des sociétés dans lesquelles ils vivent ».

jeunes. La transition n'est pas comprise ici comme un moment unique, préparatoire, ni comme une gestation. Il est certain que les jeunes ne font pas que « grandir ». La jeunesse peut se concevoir comme une période contrastée, pendant laquelle se joue une série de transitions (de l'école au travail, de la dépendance à l'indépendance, de la famille d'origine à celle que l'on fonde, etc). Elle est animée de choix, de tentatives, d'essais et d'expériences qui mènent à l'autonomie et à l'indépendance. Cette transition est aussi le temps d'une mise à distance (de la famille, du milieu…). L'étude de cette transition peut être menée dans une démarche qui voit les jeunes comme partie prenante de la société (Sucksmith, 2004), s'insérant dans les relations sociales. Les jeunes négocient ces transitions, ainsi que leur place et leur rôle entre eux et avec les autres composantes de la société. En conséquence, nous nous accordons avec R. Panelli pour dire que « *as actors and agent, young people can be conceptualized as active research subjects who have competencies, even in the face of many constraints* »[54] (Panelli, 2002 : 116). Cela permet de considérer les jeunes comme étant autant sujets qu'objets des changements à l'œuvre et d'accepter la présence de choix dans la pensée des jeunes. Pour nous, les jeunes ne sont pas considérés comme un « *acteur tout puissant, stratège, rationnel, indépendant de toute contrainte [...], mais un acteur qui, tout en étant capable de penser sa condition et ses actes, n'en est pas moins travaillé par ses origines et sa position sociale* » (Séchet, Veschambre, 2006 : 21). Les questions du pouvoir, des ressources, des compétences et de la capacité d'action se révèlent centrales et essentielles pour comprendre comment la jeunesse se construit socialement et comment les jeunes vivent ces différentes étapes qui conduisent à l'âge adulte dans une société structurée et contraignante. A nos yeux, le rôle des jeunes au sein de la société, leurs liens avec les autres générations nous échappent à cause de ces changements et du flou qui entoure leur définition, mais la question du franchissement des étapes du cycle de vie par les jeunes reste encore opératoire. S'interroger sur le sens des actions et des pratiques que les jeunes mettent en œuvre pour trouver leur place dans la société et pour construire leur identité devient dans ce contexte extrêmement stimulant.

Notre questionnement repose donc sur une acception dynamique de la jeunesse et l'envisage comme une double entrée pour investir les espaces de faible densité de population. Pour nous, la jeunesse constitue un processus de socialisation dont nous nous attachons à cerner les conditions de passage vers des rôles, pour comprendre les conséquences que cela

[54] « En temps qu'acteurs et agents, les jeunes peuvent être conceptualisés comme des sujets de recherche actifs qui ont des compétences, même face à de nombreuses contraintes ».

peut avoir sur les espaces de faible densité de population. Ce processus est animé par un long ajustement progressif au cours duquel les jeunes se construisent une identité sociale et se trouvent une place dans la société. La jeunesse est d'autre part une production sociale, c'est-à-dire une réalité vécue, analysée comme le fruit d'influences sociales, culturelles, économiques, politiques, institutionnelles. Comme cette recherche s'attache à prendre en compte les pratiques des jeunes, il est nécessaire de comprendre et de connaître les contextes (culturel, politique, économique, social et spatial) qui participent à la construction de cette jeunesse plurielle. Ce positionnement implique d'appréhender cette phase de vie comme un objet indéterminé et très hétérogène, d'autant plus hétérogène qu'elle s'allonge. La jeunesse ne renvoie plus à un vécu commun, à une expérience partagée dans des conditions similaires. Nous ne sommes pas face à une catégorie bien définie mais face à des acteurs qui sont au cœur d'un processus de socialisation qu'il nous faut cerner. L'étude de la faible densité à travers le vécu et les pratiques des jeunes permet de saisir certaines caractéristiques spatiales de ce processus de socialisation : le rapport à l'espace dans le positionnement social et professionnel, le rôle de l'organisation spatiale dans la formation de l'identité (Di Méo, 2004).

• Limite d'âge choisie

Différentes tranches d'âge existent et sont proposées. En France, pour définir qui est jeune, le Ministère de la Jeunesse et des Sports prend en compte les 12-18 ans, l'INSEE les moins de 25 ans, les missions locales les 16-25 ans, les Foyers de jeunes travailleurs les 16-30 ans. En Irlande, l'Etat fixe aussi 25 ans comme limite d'âge, le programme national de formation *Youthreach*[55] 15-20 ans. J.-P. Augustin (1991) énumère différents moments qui se succèdent tels que la petite enfance (0 à 4 ans), l'enfance (5 à 8 ans), la préadolescence (9 à 12 ans), l'adolescence (13 à 16 ans), et le passage à l'âge adulte (plus de 16 ans), dont les limites appauvrissent et réduisent les formes de jeunesse et peinent à faire état de son allongement et de l'indétermination du passage à l'âge adulte. Ces découpages, ces limites d'âge sont des repères temporels qui servent avant tout à repérer et attribuer des fonctions différentes aux stades de la jeunesse. Elles nous servent davantage à identifier, en quelque sorte à fixer les acteurs auxquels nous nous intéressons, plutôt qu'à tracer précisément les contours de la jeunesse.

[55] Organisme d'enseignement professionnel visant le retour à la formation et à l'éducation des jeunes sans qualification par l'apprentissage. Pour toutes les formations proposées, les élèves perçoivent une allocation hebdomadaire.

Même si ces délimitations ont un caractère réducteur et contraignant, nous avons choisi une appréhension large, de 15 à 25 ans, pour conduire cette recherche, sans prétendre définir par là une catégorie ou un groupe social spécifique. Ces limites ont été choisies à partir des deux institutions qui structurent et délimitent la jeunesse aujourd'hui : l'institution scolaire et la législation du travail. L'âge scolaire obligatoire en Irlande au début de l'enquête était fixé à 15 ans. L'âge de 25 ans constitue la limite de la jeunesse selon l'INSEE et le *National Youth Development Plan*[56]. Cette fourchette large essaye de refléter l'allongement de la jeunesse.

Cela ne signifie pas que la jeunesse commence à 15 ans et se termine à 25 mais qu'entre ces deux âges, il est possible d'avoir une vision d'ensemble des différents états, fonctions et statuts que les jeunes peuvent avoir ou acquérir en grandissant. Au sein de ces deux « âges-limites », les situations sont assez différentes pour que nous puissions toucher à tous les âges et à tous les états de la jeunesse : il y a des adolescents, des jeunes adultes, des jeunes qui travaillent, des jeunes parents, des étudiants, des lycéens, des chômeurs… La limite est large parce que les jeunes sont bien plus que de « *grands enfants* », des adolescents et que la jeunesse déborde des limites de l'âge physiologique. La classe d'âge choisie, longue, permet donc de ne pas se centrer sur un seul type de jeune. Il est possible de prendre en compte dans l'analyse les différences entre les jeunesses. Les profils des jeunes sont en effet hétérogènes car des différences existent selon l'appartenance sociale et le niveau d'étude : « *les conditions de passage à l'âge adulte se différencient selon les classes sociales* » (Galland, 1984 : 52). Il faut bien noter que nous parlons avant tout ici des jeunes et non pas de la jeunesse. Nous cherchons à prendre en compte cette diversité, les différents cas de figure de la transition que vivent les jeunes, leurs pratiques, leurs actions et leurs expériences. C'est cette diversité qui est riche pour analyser le sens de la faible densité aujourd'hui, dans la mesure où examiner le vécu des jeunes permet de pénétrer dans plusieurs catégories sociales, professionnelles, économiques.

1.2.3. Un équilibre négocié

Quels jeunes avons-nous rencontré ? Des acteurs ayant des envies, des compétences, des perspectives, des origines extrêmement variées dont les seuls points communs sont d'avoir entre 15 et 25 ans et d'habiter dans le Périgord Vert ou dans le Rural Galway. Pour

[56] « A young person means a person who has not attained the age of twenty five ». « Un jeune est une personne qui n'a pas atteint 25 ans ».

ancrer cette recherche sur un questionnement et des hypothèses qui ne soient pas simplistes, les jeunes sont définis comme une construction sociale, un objet complexe en mouvement, composés d'éléments différents et diversifiés. La jeunesse n'est ni un droit, ni un acquis, ni un état mais tout en même temps désirs, recherche d'identité, adaptation, expérimentation, tentative et tentation, chance et risque, conquête et négociation. J.-P. Augustin formule une définition mettant bien en évidence que les jeunes n'ont pas une nature unique et prédéterminée : « *les jeunes en tant qu'âge de la vie n'existent que sous la forme des relations que la société entretient avec eux* » (1991 : 12). L'âge prend toute sa signification et devient un outil pertinent lorsqu'il est associé à l'analyse de ce qui s'articule autour de lui. L'âge se distingue d'un système normatif et il ne fait pas correspondre automatiquement des individus à un panel de rôles. L'âge est associé au processus de socialisation, aux relations sociales entretenues entre générations et entre groupes. Appréhender les relations qui se nouent entre les jeunes et la société place le passage vers l'âge adulte comme l'outil pertinent pour comprendre ce qui se joue à chaque âge et les constructions des positions sociales. La jeunesse est considérée ici comme la recherche d'un équilibre entre ces positions et aussi entre les désirs et attentes des jeunes et les demandes sociales qui leur sont adressées. Ils sont donc définis ici comme une construction sociale provisoire mais non éphémère. Ils sont aussi ce que la société leur projette. Ils représentent les valeurs que la société et les habitants leur attribuent. La jeunesse est une construction sociale et culturelle, porteuse de renouveau autant que d'éléments perturbateurs.

Il faut établir une nuance entre « *être construit* » par les institutions, les adultes, les chercheurs, les autres, l'extérieur… et « *être un construit* », à la fois par les autres et par soi même, les jeunes contribuent à leur propre construction en tant que catégorie. Il y a, en effet, un risque à trop concevoir les jeunes comme une construction, celui de former une conception de la jeunesse comme une projection des institutions sociales qui en ferait un « *artefact* » ou un mirage. Dans ce cas, les jeunes pourraient être envisagés comme des victimes de la mondialisation, du libéralisme, du développement… ou bien d'autres projections encore. Ils ne sont pas uniquement le résultat de stimulations extérieures ou un reflet de la société, construit à partir de la projection des valeurs, des structures et des normes sociales, ils participent aussi à leur reproduction, à leur évolution et à leur changement. J. Wennhall explique que la jeunesse peut se définir comme « *created or creative* »[57] (1993 : 1). Les jeunes, par leurs actions, contribuent à leur propre construction en tant que catégorie. Ils

[57] « Créée ou créative ».

participent eux-mêmes à la constitution de ce construit qu'est la jeunesse. Ils sont à la fois les témoins, les révélateurs et les producteurs des changements que nous cherchons à observer. Ce potentiel de leurs actions quotidiennes doit donc être pris en compte. Ils sont une des bases du changement à l'œuvre dans les espaces ruraux. Cette recherche d'équilibre est pleine de risques et d'incertitudes et s'opère dans des lieux de vie en recomposition.

2. QUELLES JEUNESSES DANS LES ESPACES RURAUX DE FAIBLE DENSITE ?

B. Bastien, sociologue auprès de l'Union des Foyers de Jeunes Travailleurs, constatait que « *la jeunesse est plus l'objet de jugements que d'analyses* » (2003) dans les discours des politiques, des médias, des parents et même des jeunes entre eux. La jeunesse prend des sens multiples selon les époques, en fonction des représentations de ceux qui en parlent et ces « *jugements* » participent aussi à la construction de la jeunesse ; et, bien que partiels, ils prennent surtout en considération des discours empiriques et spontanés sur les jeunes. Ces « *jugements* » sont les premiers mots prononcées par des élus, des éducateurs, des professeurs, les adultes en général, lors de nos premières rencontres sur les terrains d'étude : « *les jeunes sont l'avenir du territoire* », « *mais, il n'y en a plus des jeunes !* » ou bien encore « *ce qu'on leur a donné, ils l'ont cassé !* »[58]. Cela témoigne de la façon dont les jeunes sont considérés et traités dans nos terrains d'étude. Prendre en compte les jeunes est l'occasion de discerner ce qu'ils posent comme problème dans les espaces ruraux de faible densité et de bien comprendre comment ils sont traités. Il s'agit maintenant de mettre en évidence comment ces problèmes contribuent à la fabrique de la jeunesse rurale dans ces deux espaces et à la construction d'interrogations sur le sens et l'évolution des espaces ruraux de faible densité de population. Ces éléments qui posent problème sont à intégrer à notre questionnement car ils sont considérés, vécus et désignés comme réels et comme des enjeux par les acteurs locaux et la population locale. Il se trouve aussi qu'ils sont proches de certaines problématiques soulevées par les nombreux travaux sur la jeunesse.

En utilisant et en expliquant les expressions utilisées par les adultes pour parler des jeunes, il est possible de repérer les questions qui sont soulevées à propos des jeunes dans le contexte de la faible densité, dans le Périgord Vert et le Rural Galway.

---

[58] Réactions recueillies lors de notre première rencontre avec les membres du Groupe d'Action Locale du Périgord Vert. Les terrains d'études et la méthodologie de l'enquête sont présentés en détail respectivement au chapitre 4 et au chapitre 5.

2.1. Les jeunes ruraux

Cette appellation soulève des questions : dans quelle mesure cette expression est-elle valide et à quoi renvoie-t-elle ? Qui sont ces jeunes ruraux et comment les distinguer des jeunes en général ?

2.1.1. « La jeunesse rurale n'existe plus »

La jeunesse rurale en tant que stéréotype et conforme à des images d'Épinal renvoyant à la société paysanne n'existe plus. Ce groupe a subi de nombreuses transformations : la jeunesse rurale n'est pas la jeunesse agricole, n'est plus dominée par les jeunes agriculteurs et présente des caractéristiques populaires et ouvrières (Galland, Lambert, 1993). Cette jeunesse qui vit dans les espaces ruraux est de nos jours traversée par la même diversité que la jeunesse en général. Aussi, parler de jeunes ruraux n'est pas évident et il s'avère difficile de faire de la jeunesse rurale une catégorie parce que, comme cela a déjà été exposé, la jeunesse est multiple et différenciée. Cette hétérogénéité de la jeunesse fait éclater la catégorisation entre jeunes urbains et ruraux.

Cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a pas de jeunes dans les espaces ruraux. Quand nous disons « *les jeunes ruraux* » ou bien quand nous nous référons à « *la jeunesse rurale* », cela renvoie aux « *jeunes habitants dans l'espace rural de faible densité* ». Il existe des jeunes qui en sont originaires, qui y habitent, qui y travaillent, qui y grandissent. Plus précisément, cette expression, « *la jeunesse rurale n'existe plus* », traduit à quel point parler des jeunes, et qui plus est de jeunes vivant dans des espaces ruraux de faible densité de population, peut être inattendu. Toujours comparés aux jeunes urbains, ils sont bien moins visibles. Cette jeunesse peu nombreuse semble glisser vers la ville : les jeunes ruraux s'y rendent pour les sorties et les loisirs. Ils y travaillent et se confondent dans leurs habitudes, leurs valeurs (Galland, 2003) et leurs pratiques sociales avec les jeunes urbains. Ce rapprochement des modes de vie entre jeunes des villes et des campagnes brouille encore un peu plus la catégorie des jeunes ruraux.

Toutefois, l'expression « *la jeunesse rurale n'existe plus* » - qui se veut vérité générale - n'a pas valeur d'argument scientifique. Comme toute catégorisation, la distinction entre les jeunes ruraux et les autres prend un caractère quelque peu artificiel. En effet, dans l'étude de l'INSEE (Galland, 2000), qui examine différents aspects de la jeunesse et qui vise une

connaissance statistique fine des formes de passage à l'âge adulte, de nombreuses distinctions sont établies, notamment par classe sociale et par sexe, par niveau d'étude, mais pas selon que les jeunes habitent dans une commune urbaine ou rurale. La jeunesse se différencie maintenant autrement que par le lieu de résidence et ses caractéristiques peuvent transcender l'appartenance locale. Est-ce à dire que les jeunes ruraux n'ont plus de spécificités liées à leur lieu de vie ? La question est vaste et nous tenterons d'y répondre par l'analyse des habitudes et des pratiques des jeunes. En effet, en termes de rapport à l'espace, il semble toujours pertinent d'examiner ce que les pratiques spatiales et les utilisations du lieu de vie que les jeunes reproduisent, renouvellent, créent ou recréent peuvent avoir de spécifique. La recherche de problèmes spécifiques, d'évolution démographique ou de fonctionnement social spécifique a guidé, nous l'avons vu (chapitre 1), les recherches françaises sur ces espaces.

2.1.2. Qui sont les jeunes ruraux ?

• Caractéristiques de la jeunesse rurale

En France, les résultats de différentes enquêtes de l'INSEE sont détaillés et expliqués par O. Galland et Y. Lambert (1993). S'il reste difficile de dire en quoi et pourquoi les jeunes ruraux sont un groupe spécifique, il reste possible de dégager, à la lecture de ces résultats, des particularités qui servent à adopter une vision plus précise et plus nuancée des jeunes qui ont été l'objet de notre recherche. Il faut noter que nous sommes face à une jeunesse ouvrière et qu'il y a maintenant dans les espaces ruraux de faible densité davantage d'ouvriers que d'agriculteurs (Renahy, 2005). Déjà, ils représentaient trois quarts des moins de 25 ans dans l'enquête menée en 1987. De façon générale, il ressort de cette enquête que les jeunes vivant dans les espaces ruraux sont moins bien formés et que leur scolarité est plus courte car l'existence d'un modèle d'acquisition précoce d'un métier reste encore très influente. Les jeunes ruraux se retrouvent donc plus tôt que l'ensemble des jeunes sur le marché du travail. Ce portrait met aussi en évidence que la jeunesse qui vit dans ce que les auteurs désignent comme le « *rural profond* » est la partie de la jeunesse rurale la plus insatisfaite, mais aussi celle qui est la plus attachée au monde rural, qui se dit différente des jeunes de la ville et « *qui se sent quelque peu ignorée et isolée* » (Galland, Lambert, 1993 : 212).

Ce portrait de la jeunesse rurale en France permet aussi de préciser et d'identifier les rapprochements qui se sont faits entre jeunes des villes et jeunes des campagnes. Cela est aussi un moyen pour faire le point sur cette uniformisation de la jeunesse qui ne gomme pas toutes les nuances et qui laisse entrevoir des attributs différents. O. Galland et Y. Lambert

(1993) constatent que la séparation est encore marquée sur la question des modèles de conduites et des règles de vie. Le recours à la famille pour aider à l'entrée dans la vie adulte est plus fréquent et la période de transition extra familiale (entre la vie chez les parents et la vie en couple) touche peu de jeunes ruraux. En termes de sociabilité, la vie associative et les relations de voisinage sont plus développées en milieu rural et les jeunes ruraux ont davantage de relations avec leur famille. Il existe en même temps une convergence quant aux valeurs (la famille, le travail, les amis et les relations, les loisirs), une homogénéité des comportements politiques et religieux, une proximité des rapports entre générations. Des similitudes apparaissent aussi dans le mode de vie et s'expliquent par l'attrait que peut susciter la vie à la campagne ou dans des espaces ruraux proches de villes. En ce qui concerne l'isolement et l'emploi des jeunes, Galland et Lambert (1993) remarquent que ce qui marginalise les jeunes ruraux, ce n'est pas l'isolement géographique que pourrait induire l'espace rural, mais, comme pour l'ensemble de la jeunesse, le chômage durable. Ces particularités tracent des lignes de partage entre les jeunes ruraux et les autres sans en faire un groupe à part et sans établir de lien de cause à effet entre ces différences et le fait de vivre en milieu rural. Il est donc encore possible de parler de « *jeunes ruraux* », en prenant en compte ces particularités et ces écarts avec le reste des jeunes, en tenant compte de la diversité qui traverse et anime cette partie de la jeunesse et en retenant la distinction majeure qui sépare et différencie les jeunes ruraux : certains font l'expérience des privations, des manques (de formation, d'emploi, de services) alors que d'autres connaissent une intégration sociale et économique réussie.

En Irlande, la connaissance des jeunes se construit autour de problématiques différentes. La question de la spécificité des jeunes ruraux est moins prégnante. Les recherches centrées sur le vécu, les représentations et l'expérience que les jeunes ont des changements qui affectent le milieu rural (Furlong, Cartmel, 1997 ; Valentine, 1997 : Fleming, Keenan, 2000) sont privilégiées. La reconversion et l'évolution de la place des jeunes hommes qui sont les plus affectés par le déclin de l'agriculture est une thématique plus explorée (Ni Laoire, 2002) que celle des particularités des jeunes ruraux. Cette thématique parait en effet moins cruciale et moins heuristique en Irlande où, jusqu'à présent, la majeure partie de la population et des jeunes était rurale. La faible pertinence des questions liées à la particularité des jeunes ruraux s'explique et se justifie pleinement car les jeunes en Irlande aujourd'hui ont grandi dans un contexte nouveau de plein emploi, d'immigration, de croissance économique ; aussi les recherches tentent-elles avant tout de cerner l'évolution de la jeunesse dans le pays. La différence la plus profonde à comprendre concerne les modes de vie, les habitudes et les espérances des jeunes d'aujourd'hui, comparés à ceux de la génération

de leurs parents. En témoignent les parcours des jeunes avant les années 1980 qui continuaient à quitter le pays pour trouver un emploi, fonder une famille… alors que la solution adoptée par les jeunes depuis les années 1990 est de poursuivre des études universitaires et/ou techniques (*non-university tertiary education*[59]) pour pouvoir se former à différentes carrières professionnelles. Aussi, nombre de jeunes vivent maintenant dans des « *urban fringes* »[60], c'est-à-dire des espaces périurbains, dans des espaces qui sont à la marge des espaces urbains et ruraux. C'est à leur propos que certaines études sont menées. Les recherches privilégient alors des thèmes qui affectent l'ensemble des jeunes tels que *the early school leaving, the decision making process, the early pregnancy*[61], l'utilisation de drogues, l'alcoolisme, pour avoir une meilleure connaissance des jeunes qui sont touchés, et surtout pour envisager des réponses appropriées. Cette connaissance permet de dégager des profils socio-économiques et culturels des jeunes concernés et donne peu d'éléments pour dégager des caractéristiques des jeunes vivant dans les espaces ruraux irlandais.

Même s'il est donc difficile de préciser qui sont les jeunes ruraux en Irlande, certains aspects peuvent être mis en avant. De la même façon qu'en France, la jeunesse rurale est un groupe extrêmement diversifié, dont les lignes de partage avec l'ensemble des jeunes sont encore mal identifiées tant les changements rencontrés sont à la fois récents et rapides. Le fait de quitter l'école avant d'avoir obtenu son *Leaving Certificate*[62] est identifié comme étant problématique. La scolarisation est en effet en concurrence avec le travail qui permet aux jeunes de gagner plus rapidement de l'argent pour pouvoir trouver leur place au sein de la société de consommation. La recherche qualitative de B. McGrath portant sur des jeunes ayant grandi dans l'Ouest de l'Irlande (2001) permet de confirmer et de compléter ce portrait des jeunes ruraux. Ce travail est d'autant plus intéressant que deux des cas étudiés sont situées sur notre terrain d'étude. Il met en avant que la jeunesse rurale est de moins en moins agricole, même si de jeunes adultes et des adolescents travaillent régulièrement sur l'exploitation familiale. Les modes de vie se rapprochent aussi. Cependant les clivages sociaux entre les agriculteurs ayant de petites exploitations et les grands propriétaires sont historiquement très marqués et restent encore source de différences entre les jeunes. De plus, les attraits touristiques de certaines régions rurales d'Irlande atténuent ou renforcent ces

[59] Troisième cycle non universitaire.

[60] Franges urbaines.

[61] Les jeunes sortis du système scolaire avant l'âge obligatoire, le processus décisionnel, la grossesse précoce.

[62] Equivalent en Irlande du baccalauréat.

clivages (en favorisant la création d'association pour promouvoir la localité ou bien en augmentant le prix du foncier) qu'il faut donc cerner pour comprendre les changements que connaissent les espaces ruraux irlandais et pour expliquer le quotidien des jeunes y vivant.

C'est l'ensemble de ces différentes caractéristiques qu'il faut prendre en considération pour cerner le profil des jeunes ruraux Français et Irlandais concernés par notre recherche.

• Les jeunes ruraux dans l'enquête

Peut-on choisir et distinguer les jeunes ciblés par la recherche à partir de ces images de la jeunesse rurale ? La connaissance de la jeunesse rurale dégagée de ces études statistiques et qualitatives sert davantage à délimiter et identifier des thèmes, des difficultés et des problèmes rencontrés par les jeunes qu'à dresser un portrait dans lequel tous les jeunes devraient rentrer. Si elle est utile pour comprendre la diversité des caractéristiques sociales, culturelles ou économiques des jeunes concernés, cette connaissance ne doit pas servir, lorsque l'objectif de la recherche vise à cerner la diversité des profils des jeunes, à prédéfinir des particularismes et un portrait qui aurait comme effet de circonscrire les acteurs dans des formes, des fonctions et des normes dans lesquelles ils ne sont pas prêts à s'enfermer. De façon à ne pas être emprisonné dans des catégories déjà établies, nous choisissons de travailler à partir d'un vaste ensemble pour éviter de catégoriser davantage la jeunesse et de la réduire à un modèle spécifique qui échouerait à refléter la diversité des pratiques à l'œuvre.

Comme l'explique F. Dubet (1987) pour justifier le choix très large et diversifié de ses enquêtés dans « *la galère* », un long cheminement avait été nécessaire pour bien identifier les acteurs à propos de qui et avec qui la recherche se faisait[63]. Cette nécessité avait fait naître l'idée selon laquelle « *le principe central de l'analyse devait être l'absence d'unité dans chaque groupe et de chaque jeune* » (Dubet, 1987 : 65). Pour définir les jeunes ruraux en prenant en compte leurs particularités et en respectant la diversité des profils de jeunes dans l'espace rural telle qu'en font état les différentes enquêtes, nous avons adopté la formulation donnée par O. Galland et Y. Lambert qui définissent les jeunes ruraux comme « *ceux qui habitent des communes rurales au sens de l'INSEE (comptant moins de 2000 habitants agglomérés au chef lieu et ne faisant pas partie d'une unité urbaine)* » (1993 : 5). Cette définition restrictive a été assouplie et nous avons pris en considération un autre facteur, celui

[63] Ce « faire avec » correspond à la méthodologie choisie pour mener l'enquête de terrain. Elle est présentée au chapitre 5.

d'y avoir vécu assez longtemps pour pouvoir en parler, mais sans y avoir forcément passé toute sa vie. Les jeunes ruraux peuvent être ici des jeunes qui sont nés dans le Périgord Vert ou le Rural Galway, des jeunes qui n'y sont pas nés mais qui y vivent depuis deux ans, des jeunes qui y ont grandi mais qui n'y vivent plus que momentanément (l'été, les week-ends), des jeunes qui y ont grandi et qui en sont partis quelques années. Cette définition essaye de refléter la nécessité de reconnaître l'existence de jeunes qualifiés de « *ruraux* » tout en ne traitant pas cette jeunesse rurale comme un groupe monolithique. En termes d'objectifs, ce travail vise une connaissance et une compréhension qualitative des représentations et des rapports que les jeunes entretiennent avec la faible densité de population. Il cherche surtout à tirer profit de la diversité et à refléter l'hétérogénéité des jeunes vivant dans ces espaces, trop souvent décrits uniformément comme des espaces où les jeunes sont absents et, pour ceux qui restent, similaires entre eux.

2.2. « *They are our future* »

2.2.1. Une fascination pour la jeunesse

A bien des égards, la société nourrit une certaine fascination pour les jeunes et définit « *la jeunesse comme condition la plus authentique de l'humain* » (Deschavannes, Tavoillot, 2004 : 229). L'insouciance se trouve valorisée et la jeunesse fascine et attire car elle est l'âge des possibles, des choix et des opportunités et parce qu'elle renvoie aussi à l'action, la vie, l'avenir, l'espoir, la force… Le mythe de « *l'éternelle jeunesse* » reste présent, consciemment ou pas dans de nombreuses sociétés[64]. Cette survalorisation de la jeunesse et de ses attributs pousse M. Gauthier à poser cette question : « *faut-il encore aujourd'hui parler de 'vie adulte' tant l'image de la jeunesse représente l'idéal de tous les âges de la vie ?* » (2000 : 24). Il existe comme une sorte de prestige à être jeune et à rester jeune, de sorte que « *être jeune* » devient un état qui cherche à être partagé par les autres âges de la vie. Par cette fascination, les jeunes deviennent des prescripteurs : de ce qui est moderne, à venir, de tendances, de valeurs…

Replacé dans le contexte des terrains d'étude, cela peut avoir pour résultat d'ériger les jeunes en condition de l'avenir : ils le rendent possible. En effet, les discours à propos des jeunes qui vivent dans le Périgord Vert et le Rural Galway traduisent cette valorisation de cette période de la vie, partagent et diffusent ce sentiment positif à l'égard de ce que

[64] Sur l'influence dans nos sociétés occidentales de la jeunesse érigée en culte, voir K. Pomian, 1999.

représentent les jeunes. C'est toute cette fascination qui s'exprime à travers les expressions « *les jeunes sont l'avenir du territoire* » dans le Périgord Vert ou « *young people are important, they are our future* »[65] dans le Rural Galway, expressions qui paraissent galvaudées tellement les élus en France et les *youth workers*[66] en Irlande nous les ont répétées et affirmées sans arrêt, depuis le début des enquêtes de terrain jusqu'à la fin de cette recherche. Cela manifeste à quel point la jeunesse peut être considérée et estimée par les élus, les animateurs et les éducateurs. Une responsabilité des adultes vis-à-vis des jeunes apparaît dans ces expressions. Dans les terrains d'études, les mesures, les actions ou les activités en direction des jeunes bénéficient d'une légitimité et d'une crédibilité. Tant dans le Périgord Vert que dans le Rural Galway, cette responsabilité se matérialise à travers de nombreuses initiatives et projets qui visent la création d'animations et d'activités pour les jeunes : organisation de concerts, créations d'ateliers multimédia, ouvertures de médiathèques, diversification des activités dans les Points Informations Jeunes (PIJ), les clubs jeunes ou encore les centres socioculturels… Elles ont pour but de favoriser l'intérêt que les jeunes portent à leur village ou à leur *community* et font partie d'une stratégie qui doit permettre de leur donner envie de rester. Ces actions visent à créer des conditions de vie attrayantes et favorables au maintien des jeunes sur place, mais elles cherchent peu à rencontrer les besoins, exprimés ou non, par les jeunes. Plus précisément, les élus (maires et *members of boards*[67]), les animateurs, les associations et les *communities* engagent leur responsabilité envers « *l'avenir du territoire* » et le « *future* », donc envers ce que les jeunes représentent à leurs yeux : des opportunités en termes de développement, des garanties pour l'avenir du niveau de peuplement et une chance de renouveau et d'animation en termes d'activités économiques, sociales, associatives… Les jeunes sont donc les destinataires de programmes et d'actions à la fois parce qu'ils fascinent et parce qu'ils représentent une ressource.

Au-delà de cette fascination, qu'existe-t-il pour que les jeunes soient réellement « *l'avenir du territoire* » ? Dans quelles conditions peuvent-ils être l'avenir du territoire ? Cela pose la question du rôle des jeunes dans les espaces concernés : quel rôle ont-ils envie de jouer, quel rôle veut-on leur laisser ou leur donner, quels rôles sont possibles, avec qui sont-ils en concurrence pour jouer ces rôles ?

---

[65] « Les jeunes sont importants, ils sont notre futur ».

[66] Personnes travaillant dans le champ des métiers de la jeunesse.

[67] Les échelons de gouvernement local, notamment le *County Council*, et plusieurs services et associations sont gérés par des *Boards* (des conseils) composés de personnes élues ou nommées qui assurent un lien entre la population locale et cet organe de décision..

2.2.2. Les jeunes : une ressource

De façon simpliste, certains acteurs locaux conçoivent les jeunes comme l'avenir de l'homme, car ils permettent un renouvellement. Conjugué à la valorisation des jeunes, cela donne lieu à un statut particulier des jeunes au sein de nos terrains d'études : ils deviennent une ressource pour le territoire et pour les *communities*. A propos et autour des jeunes, les acteurs locaux et la société locale expriment des besoins précis. Ainsi, il est nécessaire qu'ils restent : « *il faut qu'ils restent vivre ici* » ; qu'ils aient du travail : « *we need them to find their job here* »[68] ; qu'ils s'impliquent dans la vie locale : « *ils doivent participer* », « *they have to be locally active* »[69]. Ces besoins marquent à quel point ils sont envisagés comme une pierre angulaire de la vie locale : animateurs, créateurs, consommateurs, utilisateurs, force de proposition... Les acteurs locaux considèrent les jeunes comme un potentiel car ils leur sont utiles pour réactiver la vie associative et sportive, maintenir les services - en premier lieu les écoles, en créer de nouveaux comme les médiathèques, les points d'accès à internet. L'ensemble des jeunes qui vivent dans les terrains d'études constitue une ressource parce qu'ils font partie intégrante du monde social local. En tant qu'acteurs « *pluriels* » (Lahire, 1998), par leur présence quotidienne et leurs pratiques, les jeunes sont appréhendés comme un groupe social dont il faut tirer profit, plus précisément bénéficier de leur nombre, de leur énergie, de leurs idées.

Le rapprochement de la jeunesse avec la notion de ressource est accentué par le fait que les jeunes représentent un potentiel d'énergie que les acteurs locaux veulent entretenir et dont ils ont besoin. Ils sont aussi utiles car ils sont garants de l'avenir du village, de la *community* en termes de développement (mais pas seulement) et qu'ils représentent une partie du capital humain. L'ensemble de ces besoins exprimés transforme leur place et leur rôle et fait accéder les jeunes au statut de ressource humaine. Deux aspects qualifient cette ressource. L'aspect quantitatif met l'accent sur le nombre de personnes disponibles et permet de répondre aux différentes demandes sociales telles que le renouvellement des générations, le développement d'activités ou le maintien de services. L'aspect qualitatif retient les compétences et les qualités attribuées à la jeunesse et permet de rencontrer d'autres types d'attentes : présence d'activités innovantes, dynamisme local. La valorisation dont les jeunes

[68] « Nous avons besoin qu'ils trouvent leur travail ici ».

[69] « Ils doivent être actifs localement ».

font l'objet dans le Périgord Vert et dans le Rural Galway ainsi que les discours des acteurs locaux traduisent une demande sociale autour de leur présence et du rôle qu'ils ont à jouer. Ils doivent permettre de faire vivre les services, les institutions et les associations locales et ils peuvent aussi permettre la reprise ou la création d'activités économiques. Les jeunes sont donc fortement associés au futur des espaces de faible densité parce que le rôle qui leur est attribué est celui d'un potentiel. Ces discours et ces demandes sociales dessinent les contours d'une « *jeunesse – potentiel* », une icône et une image idéalisée, telle que la société locale voudrait que ses jeunes soient.

Ces besoins et les demandes sociales autour de la jeunesse créent aussi des pressions qui les placent dans une position nouvelle et différente. En effet, considérer les jeunes de la sorte les rassemble dans un même groupe auquel est assigné un objectif unique. Cette assimilation à une ressource est un élément unificateur qui contribue à fonder la vision uniforme et la définition homogène que les acteurs locaux (sauf exceptions) ont des jeunes qui habitent avec eux dans ces espaces. La place, même valorisante, qui leur est accordée se trouve déjà délimitée et leur rôle, même s'il est positif, est joué d'avance. Dans cette définition qui émerge du contexte local, leur diversité n'est pas prise en compte et ne constitue pas un élément intrinsèque de la jeunesse. Or, les jeunes forment un groupe hétérogène et trop peu structuré pour fonctionner comme un potentiel. S'ils peuvent être envisagés de la sorte, les jeunes, dans leurs pratiques, ne correspondent pas à ces images ; alors, ce sont la place et le rôle de la « *jeunesse – problème* » qui leur sont attribués.

2.3. Les jeunes : un problème

2.3.1. Un monde insaisissable

Face à cette inadéquation entre les attentes et les pratiques effectives, diverses, des jeunes, les problèmes causés par les jeunes apparaissent : marginalité, déviance, bandes… Les jeunes sont l'objet de discours parfois violents, parfois à mots couverts mais bien réels et partagés par des habitants, des élus, d'autres acteurs locaux. Un premier ordre de discours reflète l'ensemble des problèmes que les acteurs locaux et plus précisément les élus, les habitants du Périgord Vert soulèvent à propos des jeunes. Ils concernent l'attitude des jeunes : « *ils cassent* » ou bien « *ils ne font rien* ». Ils expriment leur incompréhension croissante vis-à-vis de l'attitude et des comportements des jeunes envers l'animation locale et les infrastructures qui sont faites pour eux. L'exemple le plus fréquent donné par les maires ou

les conseillers généraux est celui d'une salle ou d'un lieu de rencontre pour les jeunes qui, après avoir été ouvert sur leur demande, est invariablement abîmé et endommagé ; ce qu'un maire résume ainsi : « *tout ce qu'on leur a donné, ils l'ont cassé* ». La gestion des jeunes, de leurs envies et de leurs besoins pose problème car les élus ont souvent le sentiment de répondre à leurs demandes et dans le même temps, les jeunes expriment leur insatisfaction. Les animateurs qui travaillent avec les jeunes et les habitants impliqués dans des associations soulèvent aussi le problème de la participation des jeunes : « *ils sont très peu nombreux à venir aux manifestations qu'on organise* » (Directrice de la Mission Locale du Haut Périgord). Ce manque d'implication, vécu par les acteurs locaux comme un dénigrement de leur travail et du lieu de vie, renforce le portrait péjoratif de la jeunesse locale : elle est considérée comme passive et désintéressée par la vie locale. Cette passivité cristallise de nombreuses critiques car les animateurs et les professionnels de la jeunesse savent bien que les jeunes s'ennuient, qu'ils voudraient avoir d'autres occupations, mais que jamais rien ne parvient à les satisfaire. Ce que font les jeunes, ce qu'ils ne font pas, leurs réactions sont perçues comme problématiques et placent les jeunes à l'écart de la société locale. Avant tout, l'aspect problématique de la jeunesse vient du fait qu'elle est insaisissable et qu'elle semble évoluer dans un monde à part.

Dans le Rural Galway, un ensemble de problèmes est lié au fait que les jeunes peuvent être « *at risk* », que cette période de transition est un moment où apparaissent de nombreux risques. Les parents craignent pour leurs enfants (pour leur vie, pour leur santé, pour leur scolarité…) et l'incertitude liée à leur avenir fait peur. Plusieurs catégories de problèmes existent pour désigner les difficultés qu'ils peuvent rencontrer : *early school leaving, drug abuse, drinking and driving, early pregnancy, social exclusion*[70] … Dans le Rural Galway, les jeunes sont appréhendés à travers ce prisme. Le GAL[71] finance majoritairement des projets qui ont pour objectifs de résoudre ou d'atténuer ces problèmes, à la différence du GAL du Périgord Vert qui finance des projets visant à occuper et à impliquer les jeunes. Pour l'ensemble des habitants, ils représentent un groupe à la fois en danger et dangereux. Notre méthode d'enquête par entretiens a d'ailleurs suscité l'étonnement : « *do they really talk to you ?* »[72], et même l'inquiétude : « *what you do, interviewing young people, I wouldn't dare*

[70] Les jeunes sortis du système scolaire avant l'âge obligatoire, l'abus de drogues, la conduite en état d'ivresse, une grossesse précoce, l'exclusion sociale…

[71] Groupe d'Action Locale. Assemblée qui administre, gère et anime le programme Leader Plus dans le Périgord Vert et le Rural Galway.

[72] « Est-ce qu'ils te parlent vraiment ? »

doing it ! »[73]. Perçus à travers ses déviances, les jeunes constituent pour les habitants un élément perturbateur de la *community*. Cette peur que suscitent les jeunes se fonde sur les inquiétudes des parents face au contexte nouveau dans lequel les jeunes grandissent. Les jeunes en Irlande ont été fortement encadrés et surveillés jusque dans les années 1980 par l'Eglise, la famille et la *community*. Le contrôle social que ces institutions, en particulier l'Eglise et la *community*, pouvaient exercer sur les jeunes ne se manifeste plus aujourd'hui aussi fortement. Les déviances et les excès n'ont plus à être cachés et ils sont davantage connus. Les jeunes font face à de nombreux risques et il existe moins de structures pour les « *encadrer* », les aider et les protéger. Mais il ne faut pas ici confondre jeunes et adolescents, ce qui est souvent le cas sur le terrain, où les problèmes liés à l'adolescence sont généralisés à l'ensemble des âges de la jeunesse. Cette peur, en grande partie irrationnelle, nourrie par une médiatisation croissante de la violence et des faits divers, témoigne de l'attitude et de la préoccupation constante que la société locale entretient envers les jeunes. Elle influence la façon dont les jeunes sont considérés : il faut les protéger de ces risques et protéger la société contre les risques encourus par la jeunesse. La problématique des jeunes et de leur rôle dans ces espaces s'en trouve souvent simplifiée à l'extrême : il faut les aider, il faut les contrôler. Dans leurs travaux, G. Holm et H. Helve remarquent qu'il y a un intérêt marqué pour des catégories de jeunes facilement identifiables tels que les marginaux ou les déviants, ce qui contribue à faire de la jeunesse un problème (2005). Les problèmes de l'emploi, de l'éducation, de la drogue sont assimilés à la jeunesse. Pourtant, la jeunesse dans son ensemble n'est pas toujours aussi spectaculaire et visible. Dans le Rural Galway aussi, la jeunesse a une image homogène, celle d'un groupe uniforme que les problèmes contribuent à réunir. Cette image ne prend pas en considération la multiplicité des profils, elle assimile les jeunes aux adolescents, sans tenir compte des plus de 18 ans.

Dans les deux terrains d'étude, ils sont perçus comme un groupe uni et homogène qui inquiète car les habitants ne savent pas comment agir avec eux, les acteurs locaux ne savent pas cerner leurs besoins ni y répondre et parce qu'ils sont considérés et traités comme un monde à part. Cette diversité et la difficulté à ranger tous les jeunes dans la même catégorie les rendent insaisissables et difficiles à comprendre. La variété de leurs attitudes, comportements, cultures et de leurs pratiques sociales n'apparaît pas dans l'image que les adultes, les habitants, les acteurs locaux se font de la jeunesse qu'ils regroupent dans un monde à part. Les acteurs locaux comprennent bien que ce qui était valable pour leur

[73] « Ce que tu fais, interroger des jeunes, je n'oserais pas le faire ».

génération ne satisfait pas les jeunes maintenant. Au bout du compte, ce qui pose problème avec les jeunes, ce n'est pas qu'ils soient jeunes, mais que les acteurs locaux, les adultes, la famille et la société attendent toujours quelque chose d'eux. Cela accentue l'incompréhension entre les jeunes et les habitants et contribue à enfermer les jeunes dans des rôles destructeurs, dangereux ou inconsistants.

2.3.2. « Tell me, why do they leave ? »[74]

Cette question nous a été posée à plusieurs moments de la recherche dans le Rural Galway par des animateurs et par les personnes chargées de sélectionner et de financer des actions pour les jeunes. Le GAL français nous a aussi précisé son intérêt quant à notre travail : « *vous allez pouvoir nous dire pourquoi ils s'en vont* ». Le problème le plus fort est celui de leur départ et de leur absence que les adultes ne comprennent pas tout le temps. Ce décalage est d'autant plus problématique que nombre d'acteurs locaux, nous l'avons dit, envisagent les jeunes comme une ressource. Ce qui gêne les adultes et les acteurs locaux, c'est qu'il leur est difficile de concevoir que des jeunes qui partent puissent aussi être ou représenter un avenir pour le territoire. Ils sont un problème parce que les élus veulent que les jeunes restent sur place et ils essayent donc de développer des stratégies en ce sens, en particulier en attirant des entreprises pour qu'ils aient du travail. Dans les deux terrains, le problème de leur départ est associé à la question de l'exclusion des jeunes. La jeunesse rurale peut être considérée comme « *désavantagée* », à cause de la difficulté de trouver des lieux pour l'interaction sociale. Les sphères de rencontres sociales sont limitées au sein de ces espaces. Ce n'est pas forcément à cause de l'éloignement, du manque de transport, mais à cause de la concurrence qui existe avec des groupes d'adultes puissants comme les touristes, ou les retraités, que les jeunes peuvent avoir des difficultés à accéder à des lieux de rencontre et à des ressources locales. Autant d'éléments qui peuvent conduire des jeunes au départ. Leur absence est donc synonyme de problèmes, elle soulève des inquiétudes et peut être, pour certains acteurs locaux, source de découragement. Ils ne comprennent pas leurs pratiques des différents lieux et ils soulignent la contradiction entre leur attachement au territoire et leur départ. Cette question souligne le lien établi, dans le Périgord Vert et le Rural Galway, entre la question de la présence ou de l'absence des jeunes et celle du développement ; et entre celle du départ des jeunes et celle de la marginalisation du territoire.

[74] « Dis-moi, pourquoi s'en vont-ils ? »

La question du départ des jeunes, soulevée par les acteurs locaux que nous avons rencontrés, replace la question des mobilités et des migrations dans les thèmes d'investigation. Les jeunes semblent donc se trouver face à un dilemme : partir ou rester. Une partie des jeunes est concernée : ceux qui sortent de l'adolescence et qui ne sont pas encore rentrés dans la vie adulte, qui peuvent être considérés comme post-adolescents. De façon générale, la question du départ concerne la jeunesse dans son ensemble car elle fait partie de la prise d'indépendance et d'autonomie. Ce problème du départ des jeunes est donc à inclure dans l'analyse du lien entre les jeunes et leur lieu de vie, que G. Jones désigne comme encore peu investi : « *a particularly under-research aspect of youth migration is the relationship between the young person and the home community in which they live* »[75] (1999 : 1). Explorer ce lien permet de cerner la place qu'occupe l'espace, caractérisé ici par la faible densité, dans le quotidien et la vie des jeunes. Pour trouver des éléments de réponse à cette question « *pourquoi partent-ils* ? », il faut donc pouvoir expliquer la relation qui se noue avec le lieu de vie, comprendre les motivations, les envies, les stratégies des jeunes.

Considérés dans les terrains d'étude comme un groupe à part et comme source de problèmes, les jeunes ont suscité notre intérêt parce qu'ils sont un élément perturbateur. Leurs habitudes, leurs pratiques et leur quotidien ne correspondent pas à l'image que les habitants se font de la jeunesse, ni aux rôles et aux places qu'ils y associent.

♦ ♦

Les jeunes, tout comme les espaces ruraux de faible densité de population, ont en commun d'être en transition. Les espaces de faible densité sont l'objet d'une transformation dont l'aboutissement n'est pas connu. En revanche, le point d'arrivée pour les jeunes est mieux connu (être adulte), même si la précarisation de la vie rend aussi difficile l'appréhension de ce qu'est « *être adulte* ». Pourtant, ce que font les jeunes lors de ce passage, leurs actions, leurs attitudes, leurs comportements, tout ce que nous rassemblons sous le terme de « *pratiques* » reste mal compris, plus souvent jugé qu'expliqué.

[75] « Un aspect particulièrement sous-documenté des migrations des jeunes est la relation entre une jeune personne et la communauté dans laquelle ils vivent ».

Si les habitants considèrent dans leurs discours « *les jeunes* » comme un groupe homogène, un groupe bien délimité, ayant des places et des rôles prédéfinis, nous avons bien compris grâce aux travaux des sociologues que les jeunes ne constituent pas cette catégorie uniforme et stable. Ces jugements à l'égard des jeunes du Périgord Vert et du Rural Galway témoignent du fait que les jeunes sont perçus, conçus et traités de façon ambivalente : il faut leur faire une place tout en se gardant de leur laisser trop de place, il est nécessaire de les prendre en compte tout en essayant de les maîtriser. F. Dubet l'explique : « *les jeunes portent en eux la liberté, le progrès, l'espoir de jours meilleurs, la modernité. Mais, […] ils portent aussi la violence, la délinquance, le culte des plaisirs et des émotions fortes, les drogues et l'ensauvagement de la civilisation* » (2004 : 276). Cette ambivalence portée par les jeunes renferme des éléments qui nourrissent les recompositions de l'organisation spatiale des espaces ruraux de faible densité.

Il faut bien remarquer que, sur nos terrains d'étude, ce qui est en lien avec les jeunes a un caractère positif et est valorisé, mais les jeunes eux-mêmes ne le sont pas. Les discours sur la jeunesse comme problème priment sur le fait de considérer les jeunes comme des acteurs à part entière. Si les jeunes constituent un monde à part aux yeux des habitants, ils ne sont pas envisagés de la sorte dans notre approche. Il s'agit pour nous de considérer leur marge de manœuvre, et pour cela d'analyser leurs pratiques, leur vécu et leur quotidien. Ils exercent un certain pouvoir à travers leurs actions et leurs pratiques qu'il nous faut prendre en compte pour explorer les ressorts de la transition des espaces ruraux de faible densité.

Conclusion de la première partie

Nous avons soulevé dès l'introduction une question, celle du sens de la faible densité, qui propose de dégager les significations que ces espaces peuvent avoir aujourd'hui.

Pour mener à bien cette analyse des espaces de faible densité, il a d'abord fallu appréhender et comprendre en quoi la faible densité a pu être un objet de recherche. L'enjeu était d'éprouver un certain discours sur les espaces ruraux dits « *profonds* » (chapitre 1 et 2). A cause de la profusion de termes et de notions entourant la définition et les usages de la faible densité, l'expression de ce rapport homme / surface se révèle donc être un objet géographique polysémique et complexe. Le sens que nous lui donnons dans cette étude trouve son fondement dans les travaux ayant élaboré des typologies de la « *zone de faible densité* ». Nous avons recours à cette notion pour définir des espaces ruraux où la répartition de la population est lâche, mais pas pour signifier que ces espaces ont connu des pertes de population. La faible densité ne fonde pas et ne produit pas un processus de désertification. Elle ne renvoie pas à un processus de perte de population. Elle peut en être la résultante, comme dans de nombreux départements français ou dans le Comté de Galway qui a, par exemple, été très densément peuplé au cours du XVIIIème siècle. Ici, cette mesure démographique en soi ne pose pas problème et elle ne sert pas à déterminer un processus de perte de population, ni même à décrire son fonctionnement.

Comme le souligne l'approche irlandaise, la faible densité est formée de divers éléments comme l'étendue, la distance, l'éloignement, la déconcentration, l'isolement, l'accessibilité. A ce titre, elle résulte de l'action des hommes et elle correspond aussi à une forme de mise en valeur de l'espace. Les espaces de faible densité (« *remote areas* ») renvoient surtout à une forme d'organisation spatiale marquée par la dispersion de l'habitat, la déconcentration des activités, par la distance et par l'étendue. Un tel positionnement permet de mettre l'accent dans l'analyse sur la logique, le fonctionnement et les intentions qui président à cette organisation plutôt que sur les contraintes qui peuvent lui être liées. Cela permet de s'accorder sur le fait que l'espace caractérisé par la faible densité ne se réduit pas non plus à un support neutre. Il s'y révèle des situations dans lesquelles les jeunes peuvent rencontrer des difficultés, mais aussi des opportunités et des ressources.

Ensuite, pour comprendre les recompositions en cours dans les espaces ruraux de faible densité, la question des jeunes a du être approfondie pour expliciter la manière dont ces acteurs sont définis dans cette recherche (Chapitre 3). Il aussi été nécessaire de préciser la

place et le statut qu'ils ont au sein des espaces de faible densité choisis pour cette étude. Les jeunes sont insérés dans des « *structures de domination* » (Giddens, 1987). Nous nous intéressons à la partie souterraine de leur action, celle qui n'est visible que dans la banalité et le quotidien des pratiques liées au lieu de vie. La recherche est centrée sur le quotidien et les pratiques des jeunes qui habitent dans des espaces dont l'organisation spatiale laisse à penser que, d'une part, la place et la présence des jeunes est problématique et que, d'autre part, leur rôle peut s'avérer déterminant pour l'avenir de ces espaces.

Par la suite, nous allons voir comment l'examen du rapport pratique des jeunes à leur lieu de vie, puis l'analyse des représentations que les jeunes ont de leur lieu de vie peut fournir des éléments pour la compréhension de la signification des espaces de faible densité de population.

DEUXIEME PARTIE

OBSERVER LES PRATIQUES DES JEUNES DANS LES ESPACES RURAUX DE FAIBLE DENSITE

Introduction de la deuxième partie

Pour répondre aux questions posées dès l'introduction, deux terrains d'études ont été choisis, le Périgord Vert et le Rural Galway. Il s'agit dans cette seconde partie d'expliciter les choix méthodologiques de ce travail de recherche.

Il nous faudra préciser le cadre de l'enquête (chapitre 4), pourquoi ces deux pays et ces deux terrains ? Quelles sont leurs caractéristiques ? Nous expliquerons comment l'enquête de terrain a été menée et avec quels jeunes (chapitre 5). Pour plus de clarté et dans le souci d'organiser l'exposé, les choix méthodologiques sont présentés à part. Cela ne doit cependant pas occulter que dans le présent travail, la mise en place de la méthode et la formulation de la problématique ont évolué ensemble, pas à pas, dans un jeu de questions/réponses, de va-et-vient. Les terrains et les techniques d'enquête sont partie prenante de la réflexion engagée ici construisant la problématique dans un processus itératif incessant.

Ces éléments connus, les pratiques des jeunes seront explicitées (chapitre 6) pour parvenir à mieux cerner comment et par quoi elles sont organisées ? Existe-t-il des pratiques spécifiques aux espaces ruraux de faible densité ? Que révèlent-elles comme rapport à l'espace rural de faible densité ?

CHAPITRE 4

DEUX ESPACES DE FAIBLE DENSITE :

LE PERIGORD VERT ET LE RURAL GALWAY

Avant de développer les résultats du travail d'enquête et d'observation, nous présentons dans ce chapitre une réflexion méthodologique sur l'utilisation et la pertinence de la comparaison imposée par le choix de deux terrains. Ces précisons faites, une large place est aussi consacrée à la mise en contexte et à la description des deux terrains d'étude. Il s'agit aussi de bien expliquer le choix de nos deux terrains d'étude en France et en Irlande. La description est utilisée ici avec une visée explicative de façon à mettre en évidence les éléments venus du terrain qui ont contribué à orienter et à construire notre problématique. Son rôle est aussi de rendre compte des liens qui existent entre l'échelle très locale des terrains d'étude et le contexte national et européen.

1. COMPARER DEUX ETUDES DE CAS

1.1. L'approche comparative

Sont discutés ici les aspects théoriques généraux liés à la démarche comparative en sciences sociales.

1.1.1. Les différents objectifs de l'approche comparative

Plusieurs finalités de recherche peuvent être assignées, de façon un peu schématique, à la comparaison dans les sciences sociales. D'un point de vue analytique, la comparaison est utilisée soit pour mettre en lumière et expliquer des particularismes soit pour dégager des

universaux. Deux œuvres de la tradition sociologique rappellent ces deux tendances qui animent la conception de la comparaison. E. Durkheim compare les pays pour établir les différentes causes sociales des divers types de suicide (1976) et M. Weber pour concevoir le type de lien existant entre conviction religieuse et développement économique (1985). La définition donnée par l'historien Marc Bloch précise aussi cette distinction où comparer consiste à « *faire le choix, dans un ou plusieurs milieux sociaux différents, de deux ou plusieurs phénomènes qui paraissent, au premier coup d'œil, présenter entre eux certaines analogies, décrire les courbes de leurs évolutions, constater leurs ressemblances et leurs différences, et dans la mesure du possible, expliquer les unes et les autres* » (1995 : 95). La comparaison, telle qu'elle est convoquée ici, oscille entre ces deux tendances. Elle a d'abord relevé de l'envie d'examiner une même question, celle du sens et de la transformation de la faible densité, dans deux configurations spatiales similaires, c'est-à-dire de comparer la signification et la transformation de deux organisations spatiales caractérisées par le faible peuplement. La comparaison internationale est requise pour expliquer au mieux les modes d'habiter des jeunes dans des espaces de faible densité de population. De cette façon, comparer permet de souligner des caractéristiques semblables ou opposées et les originalités que peut avoir cet objet dans deux espaces ruraux qui se ressemblent.

Il existe un autre type de finalité, d'ordre pratique, au sein de laquelle la comparaison vise le transfert, l'adaptation ou la mise en application de solutions, de stratégies observées à l'étranger. Elle intervient surtout dans des études de cas qui visent le perfectionnement ou la modification de politiques publiques, de politiques de développement ou bien encore pour favoriser des changements institutionnels (Theret, 1997). Dans le cadre de notre recherche, ce recours fonctionnaliste et utilitaire ne se justifie pas car le but de notre entreprise réside dans la compréhension d'une reconfiguration spatiale et non dans la connaissance et la mise en œuvre de politiques et de mesures intervenant sur les phénomènes qui conduisent à cette transformation. Il ne s'agit pas de savoir comment agir sur les espaces de faible densité mais de comprendre ce qu'ils signifient pour les jeunes.

1.1.2. Une approche comparative inscrite dans une approche sociétale

La perspective privilégiée ici pour mener à bien la comparaison s'inscrit dans une « *démarche comparative "globalisante", analysant et expliquant le phénomène étudié dans le contexte beaucoup plus large dans lequel il est inséré (la société, un ensemble de pays ou une période historique déterminée)* » (Vigour, 2005 : 202). Ce parti pris fait que l'approche

comparative internationale peut être qualifiée de sociétale (Maurice, 1989). Cette dernière prend en compte les niveaux macro et microsociologiques au sein desquels les phénomènes et les acteurs sociaux existent et interagissent. Cette approche permet de tenir compte d'un élément important qui re-construit la réalité que nous observons : les structures sociales au sein desquelles évoluent les jeunes et les espaces de faible densité de population. J. Spurk définit les phénomènes comparés « *comme autant d'ensembles constitués par des acteurs concrets et situés au sein de leurs contingences* » (2003 : 76). Il est ainsi possible de saisir comment un ensemble de structures sociales influence le sens et la place que peut prendre notre objet d'étude dans le quotidien des jeunes.

L'approche sociétale de la comparaison est donc définie comme une démarche, où comparer consiste à rechercher des éléments de « *cohérence* » (Lallement, 2003a) qui caractérisent les espaces ruraux de faible densité de population. Il s'agit de distinguer à la fois les particularités des pratiques et des représentations sociales associées à la faible densité et les différentes façons que les jeunes ont de transformer les espaces de faible densité dans les deux pays. Dans cette mesure, la comparaison telle qu'elle est invoquée ici a pour but de comprendre et d'expliquer les rapports que les jeunes entretiennent avec les espaces de faible densité de population.

Selon cette approche sociétale, l'analyse ne peut se départir d'une perspective diachronique parce qu'« *inscrire les comparaisons dans une trame historique est un levier d'action privilégié pour déréifier les complexes de systèmes, d'acteurs et de conventions* » (Lallement, 2003b : 299). Cette perspective permet de se prémunir d'une tendance qui réduirait la comparaison à une description de contextes en évolution et à une réécriture des événements historiques. L'objet d'étude est placé sur un axe temporel. L'éclairage historique permet d'examiner les évolutions des différentes valeurs façonnant ou ayant façonné l'objet d'étude.

La confrontation de deux études de cas qui sont des sous-ensembles nationaux oblige à raccorder le questionnement, les éléments de l'enquête de terrain à des caractéristiques liées à la culture de chaque pays. Toutefois, si la « *comparaison internationale oblige en effet à postuler que les réalités observées s'expliquent en référence à un contexte national, c'est-à-dire à un ensemble de spécificités structurelles et/ou culturelles* » (Collet, 2003 : 233), il ne s'agit pas pour nous de mener l'analyse en termes culturalistes pour expliquer les différentes représentations, pratiques, transformations des espaces de faible densité entre les deux pays.

Cela signifie que les différences observées ne peuvent pas toutes être justifiées par le contexte et les référents culturels de chaque pays.

L'approche sociétale de la comparaison vise à proposer une explication nuancée du fonctionnement d'une organisation spatiale héritée, l'articulation de ses différentes dimensions, pour dégager le sens de sa transformation (permanence et mutation : ce qui est contradictoire) et la signification générale des reconfigurations entraînées par les jeunes. Le questionnement s'élargit aussi grâce à ces changements d'échelles (locale, nationale, européenne) ainsi que par les différents niveaux de lectures ouverts par l'approche sociétale. Les résultats de la recherche s'épaississent à mesure que les discours recueillis, que les représentations et les pratiques observées sont mis en relation avec les différents niveaux sociaux et culturels qui les construisent.

1.1.3. Comparer : une démarche

Le choix que nous faisons de comparer ces deux sous-ensembles situés dans deux pays différents repose sur la nécessité d'inscrire ce travail dans le contexte de la construction européenne qui participe à la reconfiguration des espaces régionaux. Il s'inscrit dans une réflexion entamée antérieurement. Après un travail de maîtrise sur les degrés de l'isolement dans les espaces de faible densité en Irlande (Gambino, 2001) et un travail de DEA (Gambino, 2002) sur le concept de faible densité dans la géographie française, la comparaison de cette configuration spatiale dans deux pays a donc été privilégiée pour confronter l'objet de recherche à ces deux contextes géographiques et ainsi « *étendre le champ d'observation* » (Vigour, 2005 : 17) et du questionnement.

Dès le commencement de cette recherche, l'approche comparative est présente avec la plongée dans un contexte théorique étranger qui permet de réinterroger l'objet d'étude. Elle aide à en dévoiler l'implicite dans deux contextes nationaux différents. Comme nous l'avons vu, la thématique que nous explorons a été fortement investie par les travaux des géographes et ruralistes français et l'approche comparative convient à la nécessité de distanciation et de déconstruction de l'objet de recherche. La prise de distance introduite par la comparaison n'est pas uniquement culturelle et théorique mais constitue aussi un « *décentrement disciplinaire* » car elle dégage des possibilités et des voies interdisciplinaires « *un domaine où l'interaction entre les disciplines est à la fois nécessaire et pas assez explicitée* » (Gazier, 2003 : 320). Cette démarche se veut donc épistémologique car elle vise à s'interroger sur la structuration des éléments qui fondent notre recherche.

Dans les étapes suivantes de la recherche, l'approche comparative aide à questionner le sens des observations recueillies dans un contexte national particulier. Elle permet donc de comprendre le contexte de production de toutes les données utilisées (discours, photos, statistiques…), de se donner des cadres explicites de compréhension et finalement de proposer des interprétations des transformations touchant les espaces de faible densité de population. Evidemment, c'est l'ensemble du cheminement de la recherche qui se dirige vers ces objectifs, mais l'approche comparative est un élément essentiel de la méthode mise en œuvre pour y parvenir.

L'approche comparative intervient donc durant toute la recherche et ne se justifie pas uniquement lors du choix du terrain. Elle est pertinente parce qu'elle articule tous les moments du travail de recherche. L'intérêt majeur de cette approche est qu'elle ne permet pas seulement d'expliquer et de mieux comprendre l'organisation spatiale et sociale liée à la faible densité selon son contexte national, social, historique mais surtout d'en proposer une interprétation. A ce titre, M. Lallement précise que « *comparer des sociétés, […] ce n'est pas qu'expliquer le monde social, c'est aussi le mettre en forme* » (2004 : 13). Dans la mesure où nous essayons de redéfinir la faible densité, en tant que concept et en tant que réalité concrète, cette perspective donnée par l'approche comparative contribue à construire la posture privilégiée dans cette recherche : qualitative, en quête de sens et interdisciplinaire (cf. chapitre suivant).

Elle n'est pas simplement un outil mis en œuvre, utilisé et instrumentalisé. Elle prend part et stimule la posture générale qui guide et nourrit notre travail. L'objectif de la comparaison sert la problématique car elle constitue une « *stratégie d'enquête* » (Vigour, 2005 : 18) à vocation multiple : premièrement, montrer la diversité avec laquelle les jeunes donnent du sens à la faible densité, la diversité des pratiques qui l'animent (chapitre 6) et la multiplicité de représentations que recouvre ce concept dans le vécu des jeunes (chapitre 7) ; et deuxièmement, expliquer cette diversité, l'ordonner pour dégager ce qui l'organise (chapitre 8) et ce qui la transforme (chapitre 9). L'objectif final central est de mettre en évidence des points communs, des critères transversaux pour permettre de comprendre et de définir les différentes dimensions de la faible densité aujourd'hui.

1.1.4. La comparaison : à quelles conditions ?

Marc Bloch donne deux conditions à la comparaison historique : « *une certaine similitude entre les faits observés […] et une certaine dissemblance entre les milieux où ils se*

sont produits » (1995 : 96) qui sont posées ici pour envisager la comparaison entre le terrain en France et l'autre en Irlande. Comme nous sommes dans la recherche d'éléments de définitions récurrents et explicatifs du sens de la faible densité, il est nécessaire que les études de cas soient situées dans des pays proches mais relativement distincts du point de vue de la faible densité. Commençons donc par examiner si les deux terrains rapprochés ici, et inscrits dans des contextes nationaux différents à plus d'un titre, sont comparables.

En France, les espaces ruraux sont au cœur de l'imaginaire politique. Jusqu'au XIXème siècle, ils sont valorisés comme le lieu de la production par excellence, favorisant l'idée d'une vocation agricole du pays. La IIIème République a idéalisé « *l'ordre éternel des champs* » et défendue les valeurs auxquelles la paysannerie était identifiée. Aujourd'hui, cette France paysanne hante l'imaginaire social et explique pour partie l'attrait pour la campagne (Hervieu, Viard, 1996). En Irlande, les espaces ruraux ont une place centrale parce que leur mise en scène dans les discours des nationalistes Irlandais[76] - par exemple dans ceux d'E. De Valera, premier *Taoiseach*[77] du pays - leur fait jouer un rôle majeur dans la construction de l'identité irlandaise. Aussi, les écrivains comme J. Synge, W. B. Yeats, D. Hyde ont glorifié les habitants des campagnes à tel point que la figure de l'« *Irish peasant* »[78] est un mythe nourrissant encore la culture irlandaise. De plus, « *few places in Europe are so automatically thought of as 'rural' as the island of Ireland* »[79] (McDonagh, 1998 : 50).

L'Irlande, petit pays de plus de quatre millions d'habitants où les densités de population sont faibles depuis la Grande Famine, ne s'est pas inquiétée de sa « *diagonale du vide* » à laquelle la grande plaine centrale pourrait faire penser. La France, pays de près de soixante-quatre millions d'habitants a fait de cette question du faible peuplement une problématique géographique, sociologique et politique (cf. chapitre 1). Il semblait aussi pertinent de se poser la question de la place des jeunes dans des espaces ruraux dont la configuration politique et administrative diffère : en France, il existe des élus locaux et des conseils municipaux alors qu'en Irlande l'autorité politique locale est celle du Comté. En outre, les contextes économiques sont différents puisque l'Irlande est un jeune pays en pleine croissance et en plein essor, où le taux de chômage est le plus faible en Europe (3 % en

[76] La lutte pour la terre constituait une part importante du programme nationaliste et a été ainsi fortement lié à l'identité nationale irlandaise.

[77] Premier Ministre.

[78] « Paysan Irlandais ».

[79] « Peu d'espaces en Europe sont aussi systématiquement pensés comme 'ruraux' que l'île d'Irlande ».

Janvier 2006) et la France, pays qui court après la croissance, avec un taux de chômage élevé (9,6 % en Janvier 2006). La mise en perspective de deux situations locales en Europe dans un « *pays neuf* » et dans une « *vieille puissance* » permet d'examiner et d'éclairer la question des espaces de faible densité de population sous des jours différents.

Bien qu'il existe des différences marquantes entre les deux pays, certains éléments permettent tout de même de déceler des points communs. La France et l'Irlande sont deux pays où l'agriculture a, ou a eu, une place centrale et deux pays où l'espace rural reste dominant dans l'occupation de l'espace. On observe aussi la même prédominance de la capitale sur le territoire national, où la centralisation est forte. Dans ces deux pays, l'interrogation et la préoccupation face à l'émigration ou à l'exode rural a marqué le débat public.

L'examen de la conception de la ruralité complète cet aperçu général. Un point commun des définitions du rural en France et en Irlande est la dichotomie qui marque les relations entre urbain et rural. La définition des espaces ruraux consiste en un seuil maximal de population et repose sur la forme du peuplement : « *moins de 2 000 habitants agglomérés au chef-lieu* » en France et « *settlements*[80] *of under 1 500 inhabitants* »[81] en Irlande. La définition a été complétée en 2000 par un critère de densité de population : « *a rural area is any DED that is not an urban DED as defined by the Central Statistics Office* (CSO) *has a population density of less than 150 people per square kilometre ; does not contain a town with a population of 1 500 or over* »[82] (National Spatial Strategy, 2000 : 3). Elle met en avant certaines des caractéristiques qui dominent la conception des espaces ruraux : l'étendue, la distance, le moindre peuplement et la dispersion. Ainsi, ces définitions mettent en évidence un caractère dominant de l'habitat en milieu rural : la dispersion, les maisons étant en général construites au milieu des champs. Ces définitions désignent dans les deux cas un espace résiduel dans le sens où il est circonscrit par les limites que l'on peut tracer de l'urbain. Dans un cas comme dans l'autre, nos terrains d'étude relèvent d'une même catégorie d'espaces qu'il est nécessaire d'intégrer.

---

[80] La traduction de *settlement* est à préciser car le mot anglais ne comporte pas l'idée d'agglomération. La traduction de *settlement* serait plutôt l'établissement ou l'édification d'une habitation. Cette différence linguistique met en évidence que l'idée d'habitat groupé ne fait pas partie de la conception anglo-saxonne de l'habitat. Le mot *settlement* correspond aussi à une action, dont ne rend pas compte la traduction par « village ».

[81] « Un ensemble d'habitation comptant moins de 1500 habitants ».

[82] « Est considéré comme rural tout Ded (District Electoral Divisions) qui n'est pas un Ded urbain selon la définition du Central Statistics Office (CSO) et dont la densité de population est inférieure à 150 habitants / km^2 ; qui ne possède pas de ville de 1 500 habitants ou plus ».

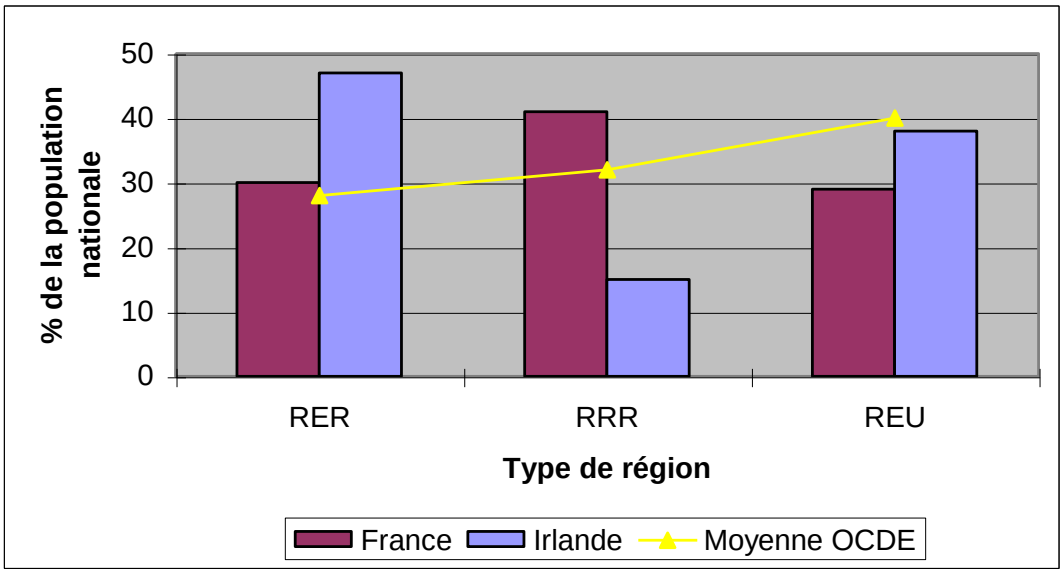
Cependant, l'évolution du rapport urbain - rural va dans le même sens en France et en Irlande où ces définitions se sont complexifiées. En France, comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, ce sont les fonctions de l'espace et les mobilités quotidiennes qui sont utilisées pour différencier « *l'espace à dominante urbaine* » de « *l'espace à dominante rurale* ». Les deux types d'espaces ne sont pas opposés mais sont conçus de façon complémentaire, de plus en plus reliés par la croissance des mobilités alternantes, les choix résidentiels vers les espaces ruraux proches des villes… En Irlande, la conception dominante de l'espace rural n'est pas fonctionnelle. Elle est axée sur le paysage et la morphologie de l'espace comme le montre la distinction qu'opère D. Gillmor (et al., 1989). Les espaces ruraux sont composés par « *the farmscape* » et « *the wildscape* ». Le premier correspond aux régions constituées principalement de champs clôturés par des haies, des murs et équipées d'un réseau de routes secondaires reliant les villages et les habitations dispersées. Le second terme rassemble les terres couvertes de landes incultes et de tourbières, où l'habitat et les routes restent insignifiants. Les espaces ruraux irlandais sont donc formés de deux éléments : un espace dont l'usage est, comme son nom l'indique, agricole, la traduction littérale de *farmscape* étant paysage fermier, et un autre espace que l'on ne cultive presque pas, sauvage, *wildscape*. Cette distinction dégage une vue plus précise de la constitution des espaces ruraux et dépasse une définition uniquement basée sur le critère des unités de population. Elle permet de rendre compte de la complexité de la ruralité et de suggérer ses configurations humaines et paysagères. Toutefois, en France comme en Irlande, la complémentarité des relations urbain - rural où le rural apparaît comme un « *construit social* » transparaît davantage dans les travaux académiques et universitaires (Halfacree, 1993 ; Jones, 1995 ; Cloke, 1997 ; Perrier-Cornet, 2002) que dans la définition retenue par le CSO et l'INSEE et par les organismes chargés de l'aménagement et du développement des espaces ruraux.

Les deux terrains sont situés dans des pays pour lesquels les conceptions de l'espace rural et de la ruralité convergent. Mais il est nécessaire d'examiner si la place des espaces ruraux dans chacun des pays est comparable. Le recours à une définition officielle européenne s'impose pour surmonter les problèmes de définition et l'écueil qui consisterait à utiliser et comparer des données et des critères de nature trop différente. Nous disposons de deux classifications, celle de l'OCDE et celle d'Eurostat mettant en évidence un phénomène qui différencie les deux pays : la périurbanisation.

L'OCDE a produit une définition « *qui peut être facilement comprise de ceux qui l'utilisent et simple à calculer pour ceux qui construisent les indicateurs ruraux* » (1994 : 25).

Cette définition, d'ordre plus général, reste limitée par la diversité des échelons nationaux et la différence des sources statistiques. L'OCDE distingue trois types de régions : les Régions Essentiellement Rurales (RER) définies comme des régions où plus de 50 % de la population habite dans des communautés locales de moins de 150 habitants/km^2, les Régions Relativement Rurales (RRR) où 15 à 50 % de la population habite dans des « *communautés locales* » de moins de 150 habitants/km^2 et les Régions Essentiellement Urbaines (REU) où plus de 85 % de la population habite dans des communautés locales de plus de 150 habitants/km^2. Le graphique ci-dessous permet de remarquer qu'en Irlande, une grande partie de la population, 47 %, vit dans des régions essentiellement rurales. Les régions intermédiaires et urbaines rassemblent respectivement 15 % et 38 % de la population. La répartition en France est plus homogène et fait des régions relativement rurales celles qui rassemblent le plus de population : 41 %, puis 30 % pour les régions rurales et 29 % dans les régions urbaines.

Figure 4 : Graphique de la répartition de la population totale en France et en Irlande par type de région, (OCDE, 1997).



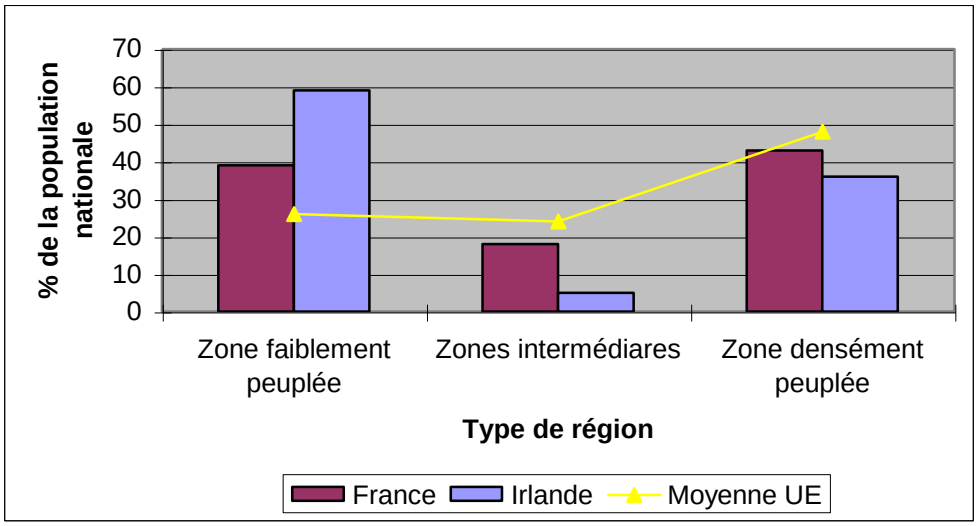
Source : OCDE (1997)

Le Périgord Vert et le Rural Galway font partie du même type d'espace, les Régions Essentiellement Rurales (RER), mais elles ne sont donc pas dans le même schéma de répartition de la population au niveau national. La principale différence s'explique par la situation opposée des régions intermédiaires (RRR) dans les deux pays, majoritaire en France et minoritaire en Irlande. En 1989, les espaces ruraux représentaient 97 % des terres de la

République d'Irlande. La limite entre espace urbain et rural est franchie rapidement et on se retrouve vite dans des espaces moins densément peuplés. A l'opposé, la plus grande partie de la population vit en France dans les RRR.

La classification opérée par Eurostat met aussi en évidence cette différence dans le gradient urbain - rural entre la France et l'Irlande. Trois zones sont différenciées (Eurostat, 1999) : la « *zone faiblement peuplée* » composée d'un ensemble d'unités contiguës n'appartenant à aucune autre des deux zones ; la « *zone intermédiaire* » formée d'unités locales contiguës dont la densité est supérieure à 100 habitants/km^2, de taille au moins égale à 50 000 habitants ou proche d'une zone densément peuplée ; et « *la zone densément peuplée* » de taille supérieure à 50 000 habitants et dont chaque unité contiguë a plus de 500 habitants/km^2.

Figure 5 : Graphique de la population en France et en Irlande par type de région, (Eurostat, 1999).



Source : Eurostat (1999)

Selon cette classification, l'Irlande est avec la Grèce l'un des pays les moins périurbanisés. C'est le troisième pays ayant la plus forte part d'habitants vivant dans les zones faiblement peuplées, ainsi que les pays scandinaves qui sont considérés comme les pays les moins urbanisés. La France appartient à un autre type où les zones densément peuplées concentrent le plus de population, comme l'Espagne et l'Italie, sans faire partie des pays les plus urbanisés tels que la Belgique, les Pays-Bas et le Royaume Uni.

En France et en Irlande, la proportion d'habitants dans les zones faiblement peuplées est plus forte que la moyenne de l'Union Européenne (26 %) avec respectivement 39 % et 59 %. En Irlande, la distinction entre espaces ruraux et espaces urbains reste forte malgré la périurbanisation autour de Dublin. Les espaces ruraux ont été perçus comme des « *scenic backdrops to the drama of urban based infrastructure, industry and services* »[83] (Greer, Murray, 1993 : 3). Comme le souligne J. McDonagh (2001), peu de pays en Europe sont aussi intimement associés à la ruralité que l'Irlande. Aussi, P. Duffy a pu parler d'une « *cultural predisposition to living in the countryside* »[84] (2000). En France, la distinction est moins flagrante car le type d'espace rural le plus vaste et qui continue à s'agrandir est celui des « *espaces sous influence urbaine* », résidentiels et de loisirs correspondant au type des espaces intermédiaires : « *cette figure de la campagne résidence est incontestablement celle qui s'est le plus affirmée au cours de ces vingt-cinq dernière années* » (Perrier-Cornet, Hervieu, 2002 : 14).

Ces différentes classifications font ressortir des points communs quant à la place occupée par les espaces ruraux dans les contextes nationaux au sein desquels cette recherche est mise en œuvre. Leur situation n'est pourtant pas semblable car le caractère urbanisé est plus accentué en France et aussi parce que le mouvement de périurbanisation en Irlande reste circonscrit à Dublin (Horner, Parker, 1987).

1.2. Les deux études de cas : mise en perspective

Les terrains ont été choisis à partir des mêmes critères de sélection, inscrits dans des contextes où les situations sont assimilables mais pas analogues pour faire ressortir les différentes configurations pouvant être associées à la faible densité. Ils sont explicités ici. Ensuite, deux échelles différentes sont utilisées pour donner un aperçu commun des terrains d'étude à l'échelle départementale et micro-locale.

1.2.1. Choisir les terrains d'étude

Tout d'abord, leur situation géographique est similaire. Tout deux sont situés sur la frange Ouest de l'Europe, le Périgord Vert dans le Nord de la région Aquitaine et le Rural

[83] « Une toile de fond scénique du drame des infrastructures, industries et services urbains ».

[84] « Prédisposition culturelle pour la vie à la campagne ».

Galway sur la côte Ouest de l'Irlande. Ils sont tous les deux dans une position doublement périphérique à l'échelle de leur pays et de l'Union Européenne. Ils sont excentrés par rapport aux centres urbains et décisionnels (Paris et Dublin notamment) de leur pays respectifs et européens (Londres, Paris et Berlin). La densité de population moyenne de chacun des deux pays reste faible, 58 habitants/km^2 en Irlande et 97 habitants/km^2 en France, par rapport à la moyenne de l'Union Européenne, 113 habitants/km^2 (Insee, mi-2005).

Les terrains d'étude n'ont pas été choisis par rapport à un seuil de faible densité prédéfini. Les « *densités-limites* » proposées par J.-C. Bontron auraient pu être utilisées mais ces limites calculées dans les années 1980 ne correspondent plus à la situation actuelle. Dans un premier temps nous avons veillé à choisir des espaces qui, en France, faisaient partie des zones de faible densité et des zones rurales fragiles. Dans le cas de l'Irlande, il restait difficile de discriminer une zone précise tant les zones de faible densité sont nombreuses. La sélection de plusieurs zones a été basée sur la typologie de l'espace irlandais établie par J.-P. Marchand qui qualifie la côte Ouest de l'île de « *marge* » (1986) et celle de A. Horner qui localise aussi sur la côte Ouest des espaces qualifiés de « *less favoured* » et « *remote* » (2000), c'est-à-dire des régions moins favorisées et éloignées.

Le critère définitif pour le choix du Périgord Vert et du Rural Galway a été leur désignation ou auto-désignation d'espaces de faible densité, « *de campagne isolée* » ou de « *remote areas* » par les habitants ou par les jeunes eux-mêmes pendant la phase exploratoire des terrains. Elles ont été recueillies lors de discussions informelles et au hasard des rencontres, alors que les jeunes nous demandaient « *mais qu'est ce que tu viens faire là ?* » (Ribérac, 23, h, n°68)[85]. Certains jeunes disaient vivre dans « *la vraie campagne* » (Verteillac, 17, f, n°95) et « *éparpillés partout* » (Ribérac, 15, h, n°62) ou encore « *here, it's rural enough, you cant' be wrong […] somehow, we are in the middle of nowhere* »[86] (Ballygar, 17, f, n°49). Nous avons aussi demandé à des acteurs institutionnels de nous décrire le Périgord Vert et le Rural Galway pour avoir la confirmation que plusieurs caractéristiques permettaient de classer ces terrains dans la catégorie des espaces de faible densité de population. Les élus, les représentants professionnels membres des GAL décrivent leur territoire comme très vaste et très rural, où l'habitat est dispersé et qui se dépeuple. Ces descriptions ont mis en évidence

[85] Toutes les citations d'entretien sont suivies de ces précisions : lieu de l'entretien, âge, homme (h) ou femme (f), numéro de l'entretien. Elles permettent de donner des indications sur le profil de la personne enquêtée.

[86] « Ici, c'est assez rural, tu ne peux pas te tromper […] d'une certaine façon, on est au milieu de nulle part ».

les représentations spontanées des espaces de faible densité par différents acteurs locaux et la pertinence de les analyser plus en profondeur.

• Des territoires « Leader Plus »

Le Périgord Vert et le Rural Galway ont un autre point commun qui a favorisé leur sélection pour ce travail. Ils font l'objet de politiques de développement européennes depuis plus de dix ans, en ayant bénéficié de l'initiative communautaire « Leader II » et ensuite de « Leader Plus » qui financent des actions de développement dans des zones rurales[87]. L'initiative « Leader » a été mise en place pour aider au développement des espaces ruraux au sein de l'Union Européenne dès 1992. Les territoires relevant de ces dispositifs deviennent opérationnels en étant l'objet d'actions concrètes de développement rural. La mise en œuvre de cette initiative nous a permis de sélectionner une échelle commune pour comparer deux terrains en France et en Irlande, celle du territoire délimité pour la mise en œuvre de l'initiative « Leader Plus ».

Les terrains d'étude délimités, notre choix a été renforcé parce que la thématique d'action privilégiée dans le cadre de l'initiative « Leader Plus » par le Périgord Vert et le Rural Galway est la même. Au lancement de l'initiative « Leader Plus », cinq thématiques différentes sont proposées aux GAL européens[88]. La France et l'Irlande ont choisi de privilégier, comme l'autorisent les directives « Leader Plus », certains publics cibles : les jeunes et les femmes. Le GAL du Périgord Vert a choisi de s'engager plus précisément au début du programme Leader II sur la thématique de la petite enfance. Cette thématique a été reconduite et élargie pour le programme « Leader Plus » qui concerne désormais la jeunesse en général : la petite enfance, les adolescents et les jeunes adultes. De son côté, au début du programme « Leader Plus » en 2001, le GAL irlandais a voulu préciser sa mission envers les jeunes qui sont désormais considérés comme une priorité dans la mesure où ils représentent

[87] Il était en effet difficile d'assimiler du point de vue politico-administratif le Comté de Galway avec le Département de la Dordogne, le Comté s'apparentant par ses pouvoirs et attributions à la Région française, même si sa taille est plus proche de celle d'un département. Les subdivisions inférieures (les *rural districts* et les cantons) sont également difficilement comparables. Les Deds et les communes n'ayant pas la même taille, ni la même fonction. En Irlande, le Ded n'est pas une division électorale et est surtout utilisé comme échelle locale pour les recensements alors que la commune constitue en France la plus petite échelle administrative, la plus ancienne, dotée de compétences spécifiques qui en font un représentant de l'Etat à l'échelle locale. Il était donc peu pertinent de circonscrire les terrains d'étude sur la base de ces découpages pourtant efficient chacun pour leur part.

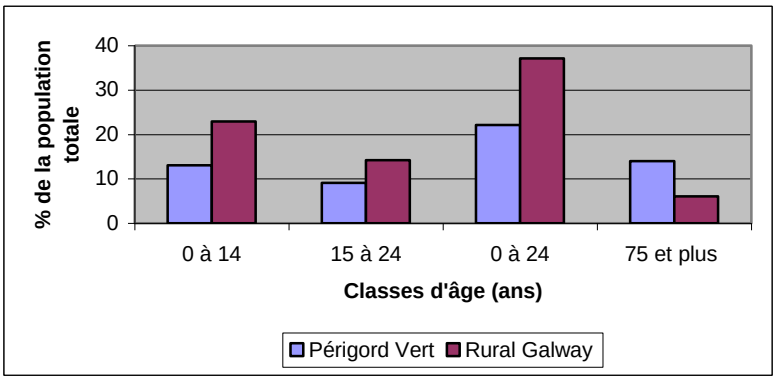
[88] Ce sont : l'utilisation de nouveaux savoir-faire et des nouvelles technologies, l'accueil de nouveaux acteurs locaux et d'entreprise, la valorisation des ressources naturelles et culturelles, l'amélioration de la qualité de vie dans les zones rurales, la valorisation des produits locaux.

« *the key to develop rural areas* » (GRD : 2001 : 3)[89]. Ce point commun a conforté le choix des terrains la possibilité de les comparer. Si la présence des jeunes, leur rôle et leur avenir préoccupent fortement les acteurs locaux Français et Irlandais, les situations peuvent être là encore différenciées.

• La question des jeunes

La Dordogne est le troisième département le plus âgé de France et la population jeune est peu visible et peu présente. Le Périgord Vert compte 14 % de personnes âgées de 75 ans et plus. Le Comté de Galway est l'un des plus jeunes en Irlande et sa partie rurale dénombre 22,9 % de moins de 14 ans alors que les plus de 75 ans sont minoritaires (6 %). Nous verrons plus loin les répercussions de ces situations contrastées sur les représentations et les pratiques des jeunes à l'égard de leur espace de vie.

Figure 6 : Graphique de répartition de la population par classe d'âge (1999 et 2003)

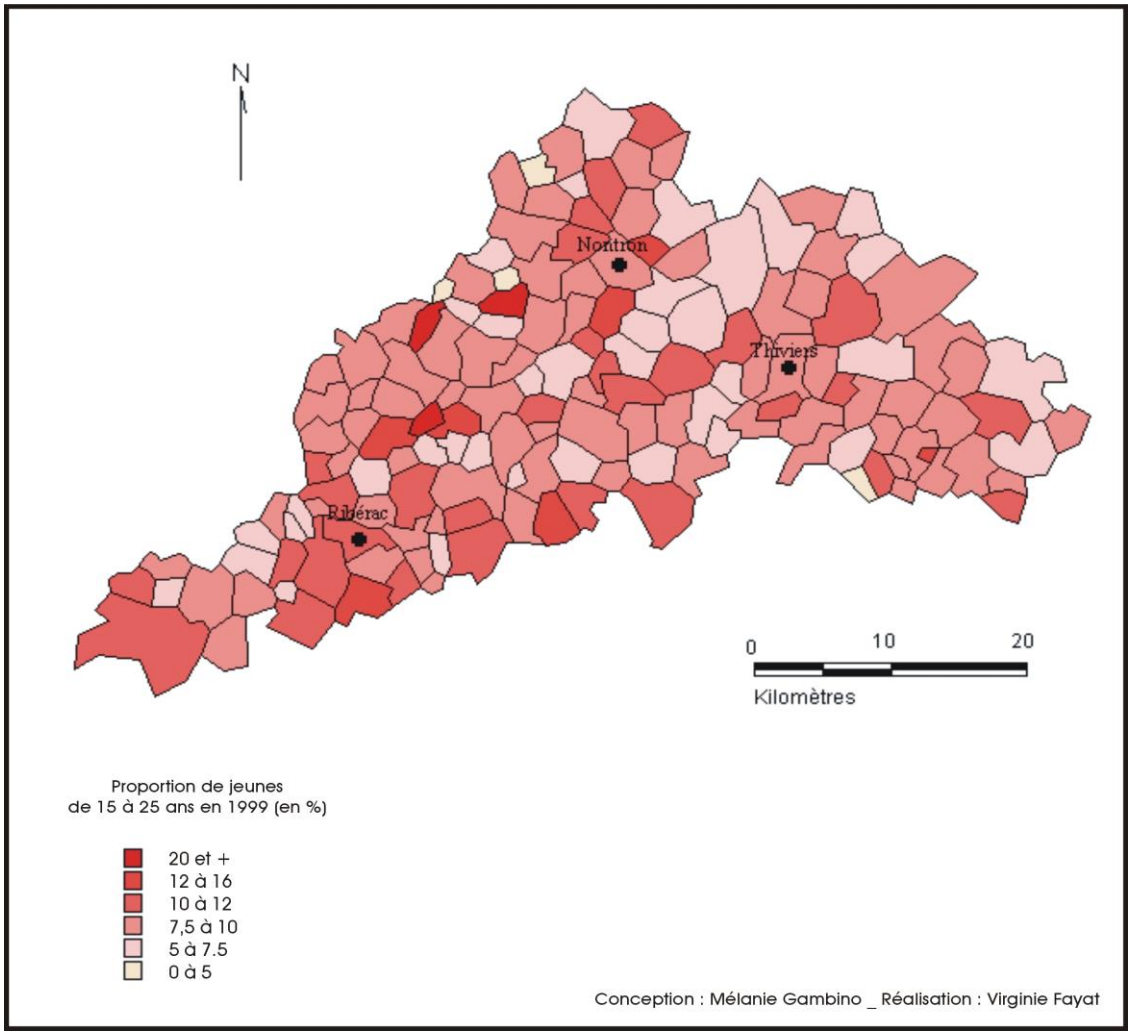


Source : INSEE (1999) et CSO (2003)

Dans le Périgord Vert, la proportion des jeunes de moins de 25 ans est de 22 % alors que dans le Rural Galway elle dépasse la moyenne irlandaise, avec 37 % de la population totale du Rural Galway.

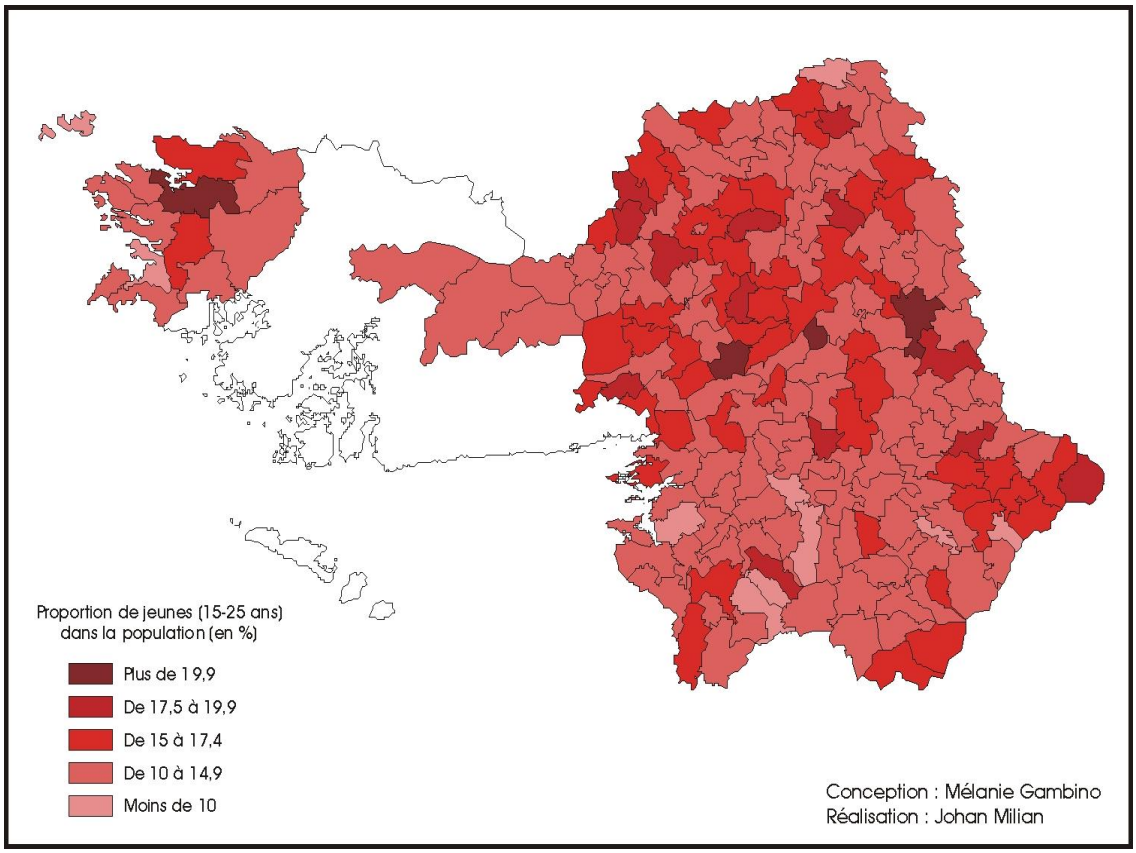
[89] « La clé du développement des espaces ruraux ».

Figure 7 : Carte de la proportion des 15 - 25 ans dans le Périgord Vert (1999)



Source : INSEE (1999).

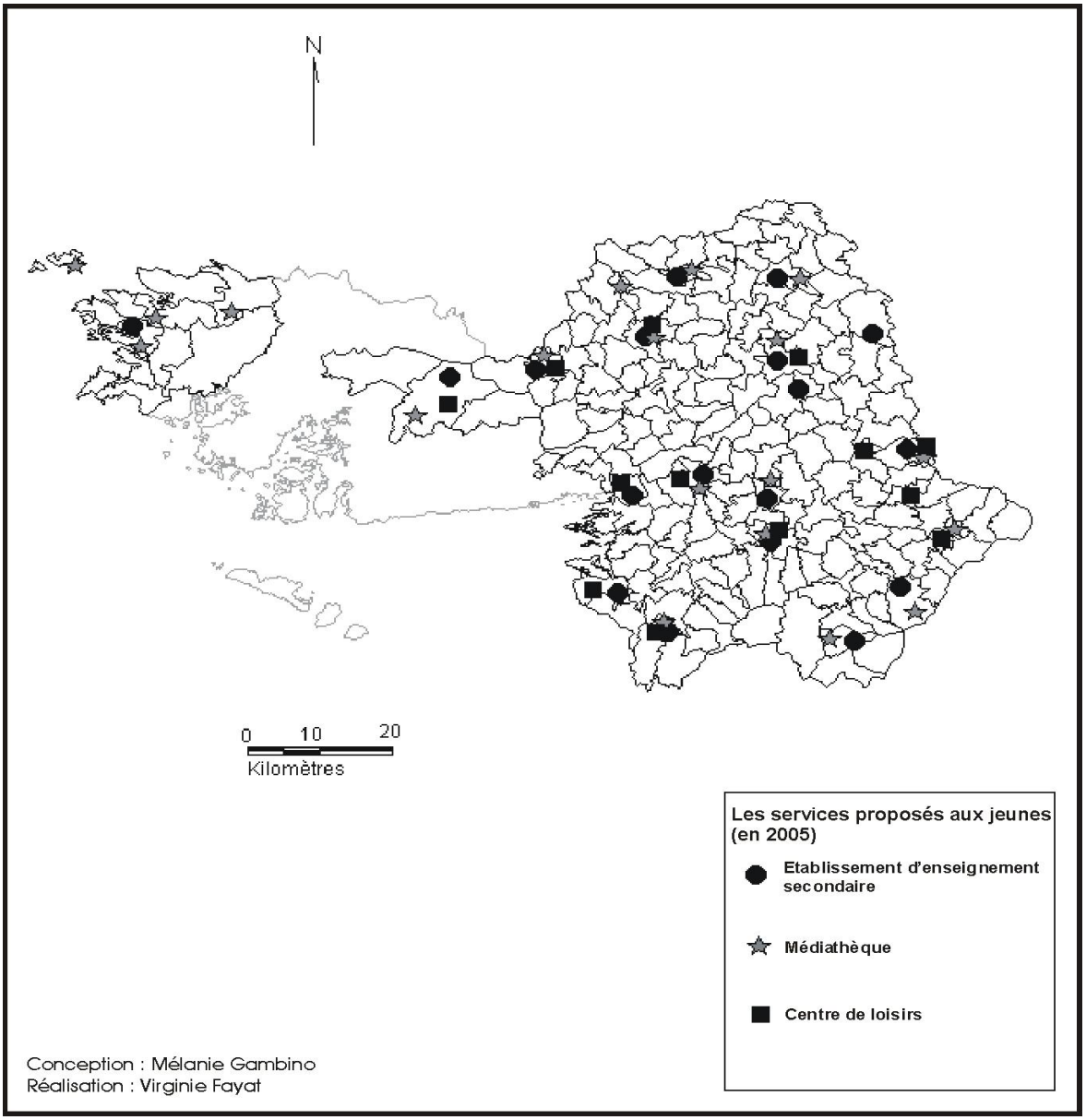
Figure 8 : Carte de la proportion des 15 - 25 ans dans le Rural Galway (2002)



Source : CSO (2002).

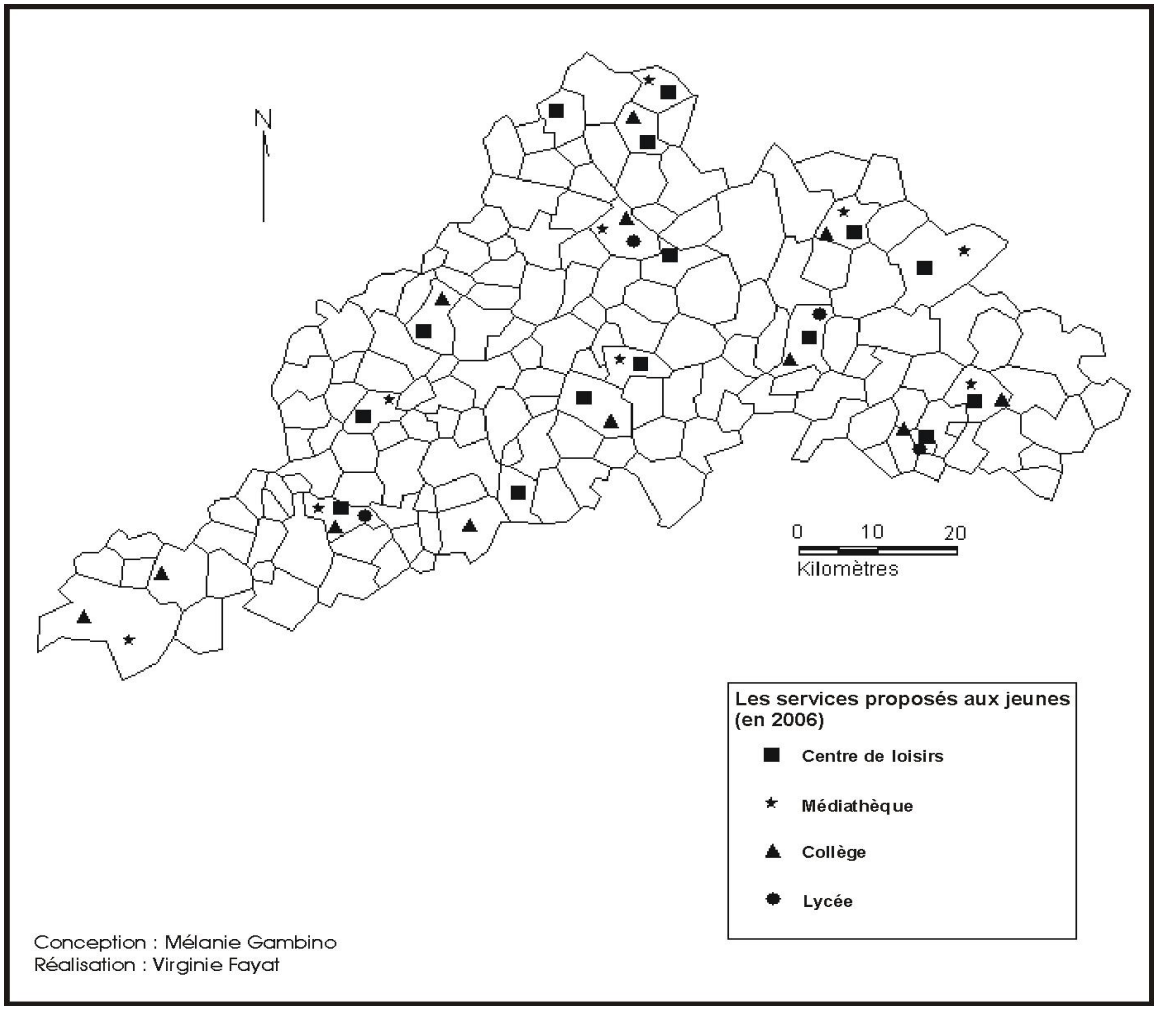
Malgré cette différence, le souhait des deux GAL est de trouver des moyens de retenir les jeunes, de leur ouvrir des opportunités qui leur donnent envie de rester vivre et travailler dans les limites du Norddu département pour le Périgord Vert et du Comté pour le Rural Galway. La présence de services et d'équipements est de ce point de vue déterminante. Il convient de tenter de satisfaire les demandes des jeunes, notamment à travers des centres de loisirs et des médiathèques. Les GAL contribuent à cet effort. Les deux cartes suivantes permettent de répertorier certains services mis en place pour les jeunes.

Figure 9 : Carte des services pour les jeunes dans le Rural Galway (2005)



Source : GRD (2005)

Figure 10 : Carte des services pour les jeunes dans le Périgord Vert (2006)



Source : INSEE (2006).

Le tableau ci-dessous récapitule les caractéristiques principales des deux terrains d'étude tout en mettant en évidence des composantes relatives à l'échelle dans laquelle ils s'inscrivent (le département et le Comté) de façon à les replacer dans leur contexte géographique local.

Tableau 1 : Présentation des terrains d'étude

	Périgord Vert	**Rural Galway**
Echelle		
Nationale	France	République d'Irlande
Nuts 2	Région Aquitaine	Border, Midland, West Regional Assembly
Nuts 3	Département de la Dordogne	West Régional Authority
Découpage Administratif		
	Département de la Dordogne	Comté de Galway
	557 Communes	188 Deds
Population	388298 (INSEE 1999)	209 077 (CSO 2002)
Superficie	9060 km² (troisième département au niveau national)	6150 km² (deuxième Comté au niveau national)
Densité de population	42,8 hab/km²	33,9 hab/km²
Préfectures	Périgueux	Galway
Sous-préfectures	Bergerac, Sarlat, Nontron	Ballinaloe, Tuam, Loughrea
Terrains d'études		
	Périgord Vert	Rural Galway
	14 cantons, 158 communes	11 Districts, 187 Deds
Population	78561 habitants	120101 habitants

Avant d'entrer plus en détail dans la présentation des terrains, une description très locale des terrains d'étude, d'un village du Périgord Vert et d'un « *village* » du Rural Galway est proposée de façon à donner une vision depuis l'intérieur des terrains.

1.2.2. Un aperçu des terrains d'étude à l'échelle locale

A l'échelle du village, autant dans le Rural Galway que dans le Périgord Vert, l'habitat est dispersé en hameaux. Dans la partie rurale du Comté de Galway, la dispersion est telle que le village lui-même ne rassemble que quelques habitations, des commerces, l'école, l'église, le cimetière et le *pub* pour les plus gros. Les maisons individuelles sont éparpillées le long des routes étroites : elles sont proches des voies de communication mais espacées des autres habitations (moins d'un *mile*[90] généralement). La dispersion est telle que les maisons sont présentes partout et visibles très souvent, donnant l'impression d'une organisation spatiale qui quadrille l'espace (éparpillée mais resserrée). Il est important de souligner qu'entre 1996 et 1999, un tiers des maisons construites en Irlande était des maisons individuelles (*one-off housing*) construites au milieu de la campagne (Spatial Planning Unit, 2001).

Dans le Périgord Vert le village est davantage matérialisé avec un centre articulé autour de la Mairie pour chaque commune. Le village rassemble de manière continue des habitations, des commerces variés, l'école et le marché. Les maisons et les commerces dans le centre du village sont proches les uns des autres et cette proximité est accentuée par l'étroitesse des rues du cœur historique du village. La dispersion de l'habitat est caractérisée par la présence de nombreux hameaux de quelques maisons, qui sont dans les bois et les collines. Les maisons et les hameaux disséminés dans l'espace sont moins visibles.

Dans le Périgord Vert, la place du village où se tient le marché et autour de laquelle sont garées les voitures est un lieu de rencontre, les habitants discutent et s'interpellent. Sur cette place, les jeunes passent, les personnes âgées sont assises sur les bancs, les touristes prennent des photos et sont observés par les locaux. C'est un lieu de rassemblement qui polarise le quotidien des habitants et caractérise la configuration du village. Dans la partie rurale du Comté de Galway, le lieu de rencontre est incontestablement le *pub*. Pour un étranger, voir un *pub* le long d'une route, bordé d'un grand parking est une surprise. L'observateur se demande d'où viennent les clients, pourquoi ce n'est pas dans le village, un parking aussi grand est-il nécessaire… l'étonnement est d'autant plus grand que le *pub* est souvent plein le soir venu, et que le parking se révèle trop petit. Ces deux organisations témoignent de l'écart qui existe dans la conception du village entre les deux terrains d'études. La faible densité a des attributs différents dans les deux cas de figures qu'il faudra garder présent à l'esprit tout au long de notre analyse.

[90] 1,60 kilomètre.

Dans cette présentation des deux terrains d'étude, il semble difficile de faire l'économie d'une réflexion sur le type d'espace auquel ils appartiennent, les espaces ruraux, en relation avec le contexte national qui les caractérise.

1.2.3. Un aperçu des terrains d'étude à l'échelle régionale européenne NUTS 3

• Les découpages administratifs et les compétences attribuées aux organes de gouvernement locaux diffèrent dans les deux pays. Le département français et le Comté irlandais ne sont pas équivalents et le décalage de taille impose de trouver une échelle commune pour donner une vue d'ensemble du contexte plus large dans lequel le Périgord Vert et le Rural Galway s'inscrivent. En utilisant le découpage régional européen NUTS 3 (Eurostat, 2004), il est possible de replacer les deux terrains dans un ensemble plus vaste : la région West pour le Rural Galway et le département de la Dordogne pour le Périgord Vert.

L'Irlande est un pays où l'administration est relativement centralisée. Cependant, les différentes échelles administratives sont maintenant dotées d'importantes responsabilités au niveau local et régional. Au niveau local, ce sont les *County Council* ou les *City Council* qui fournissent et gèrent les services à l'échelle des Comtés et des villes. Leurs compétences sont semblables à celles qui sont attribuées aux communes et au Conseil Régional en France. Le niveau infra-régional a été conçu quant à lui pour correspondre à l'échelle NUTS 3 des découpages territoriaux et statistiques européens définis par Eurostat. Ce sont les huit *Regional Authority* qui ont été créées en 1994. Leurs compétences sont de coordonner certaines activités des assemblées locales, de contrôler la gestion des fonds structuraux européens et de concevoir et d'appliquer *The National Spatial Strategy*, le programme national pour l'aménagement du territoire. Enfin, le niveau régional est constitué en Irlande par deux *Regional Assembly* qui correspondent à l'échelle NUTS 2 du découpage territorial et statistique européen. Leur compétence est d'administrer les programmes financés par le NDP (*National Development Plan*) au niveau régional. En 1999, la Constitution Irlandaise a été amendée de façon à attribuer un statut administratif aux différents *Councils* locaux et à permettre la tenue d'élections locales tous les cinq ans. A l'échelon régional, il n'y a pas d'élection directe car les membres des *Regional Authority* et des *Regional Assembly* sont nommés parmi les membres des échelons inférieurs.

En France, le découpage est plus ancien. A la différence des deux échelles régionales irlandaises, les divisions administratives en France préexistaient aux découpages officiels de l'Union Européenne. Leurs compétences renforcées dans des domaines tels que l'éducation affirment leur présence et leur rôle au niveau local. Il existe en France une dimension spécifique qui confère à chaque échelon une signification plus identitaire. Les habitants reconnaissent dans le Conseil Régional ou Général un organe de compétence qui représente l'Etat et ses pouvoirs, cela n'est pas le cas en Irlande. Ils ont par ailleurs depuis longtemps joué un rôle dans l'aménagement du territoire et dans les politiques de décentralisation. De plus, la Dordogne épouse les formes d'une entité régionale ancienne, le Périgord qui abrite les vallées de la préhistoire.

Tableau 2 : Découpage administratif en France et en Irlande

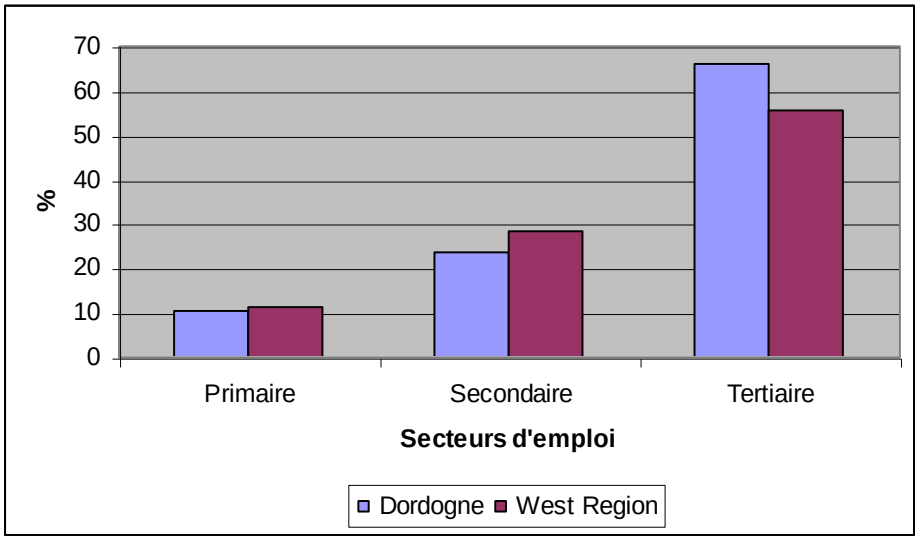
Echelle	Périgord Vert	Rural Galway
Locale (LAU2)	Communes	Deds
Locale (LAU 1)	Non défini	Galway County Council Galway City Council
Infra régionale (NUTS 3)	Département de la Dordogne	West Regional Authority : comprend 3 Comtés
Régionale (NUTS 2)	Région Aquitaine	Border West Midlands Regional Assembly : comprend 3 Regional Authority, 13 Comtés.

• Le Rural Galway fait partie de la *West Regional Assembly* qui est composée des Comtés de Galway, de Mayo et de Roscommon appelée de façon plus courante la région West. Le recensement de 2002 dénombre 380 057 habitants dans cette région, ce qui représente 9,7 % de la population nationale sur 20 % de la surface nationale et la densité est de 27 habitants/km^2, densité la plus faible de toutes les *Regional Assembly*. Entre 1991 et 2002, la population de cette région périphérique a gagné 10,9 %. Ce recensement fait apparaître que 66,1 % (CSO, 2003) de la population de cette région vit dans des espaces ruraux. La ville de Galway est la capitale régionale avec 75 000 habitants. Le taux de chômage de la région West est de 5 %.

La Dordogne est l'un des plus vastes départements français et compte 388 298 habitants, ce qui représente 0,6 % de la population nationale. Sa densité, 43 habitants /km^{2,} le place dans la France des faibles densités. La situation migratoire du département est particulière : entre 1990 et 1999, le solde naturel négatif (-0,37) est compensé par un solde migratoire positif (0,47). Cela s'explique par la forte proportion de personnes âgées et par l'attractivité du Périgord qui essaye de dynamiser son économie grâce au tourisme. Le taux de chômage est de 9,6 % (2004). Périgueux est la ville principale avec 30 152 habitants et 63 539 habitants pour l'unité urbaine (INSEE, 1999). Le peuplement se répartit dans de petites unités : le département compte un très grand nombre de communes (557), mais seulement 21 communautés de communes qui regroupent 30 % de la population du département, la moyenne nationale étant de 55 %.

Le département de la Dordogne et la région West ont une structure similaire de l'emploi, avec une forte dominance des services, en particulier concernant les métiers de la restauration et de l'hôtellerie, en lien avec la part grandissante du tourisme. La Dordogne est un des premiers départements touristiques en France et la région West attire nombre des touristes grâce à des lieux célèbres tels que le Connemara.

Figure 11 : Graphique de la répartition de l'emploi en Dordogne et dans la région (1999, 2004)



Source : INSEE (1999) et GRD (2004).

Le secteur secondaire est fragile dans le département de la Dordogne et en pleine croissance dans la région West, surtout autour de la ville de Galway. L'agriculture est un secteur qui joue un rôle important, plus important que dans d'autres régions françaises ou

irlandaises, même s'il est en déclin. En 1990, 27 % de la population de la région West étaient employés dans ce secteur. Ils n'étaient plus que 17 % en 1999 et 11,2 % en 2003 (Departement of agriculture, food and rural development, 2001). Le département de la Dordogne connaît la même situation avec une chute de moins 35 % des emplois dans l'agriculture entre 1983 et 1993. La structure des exploitations est très petite dans les deux cas : la taille moyenne est de 29 ha en Dordogne et de 30 ha dans la région West. L'élevage des ovins et bovins domine dans la région West et en Dordogne les principales productions sont la fraise, la noix, le tabac, la truffe, le foie gras, les vins de Bergerac et la pomme.

De cette présentation à travers des caractéristiques statistiques, il faut remarquer que les deux villes principales, Galway et Périgueux, n'ont pas le même poids démographique sur leur territoire. Galway représente 20 % de la région West et la ville de Périgueux moins de 8 % de la population totale de la Dordogne. Si l'unité urbaine de Périgueux est prise en compte, la part de la population atteint 16 %. Cela traduit la situation des deux régions qui malgré de nombreux indicateurs communs évoluent différemment. La région West fait l'objet de programmes d'aménagements nationaux (*National Development Plan*, *National Spatial Strategy*) lui permettant de construire des infrastructures, de relier les villages et de créer des emplois. La ville de Galway polarise de plus en plus la région West et croît considérablement, tant par son activité économique, industrielle, que culturelle ou universitaire… Etant la capitale régionale et locale, elle cumule les compétences et rassemble des services importants (universités, aéroports, cinémas…). Périgueux n'exerce pas le même effet de concentration et d'entraînement sur le reste du département, parce que des villes comme Bordeaux, Brive ou Limoges attirent davantage par leur statut de capitale régionale (au sens de région française). Toutefois, grâce au tourisme et aux populations extérieures qui viennent s'y installer, la Dordogne bénéficie d'un élan économique.

Ce sont plus généralement les situations de chacun des deux terrains d'étude au sein de leur région ou département respectif qui peuvent être opposées. Alors que le Comté de Galway et sa partie rurale sont proches de la ville de Galway qui polarise cette région, le Périgord Vert se trouve dans « *l'envers du décor* » (Estèbe, 2004 : 89), dans la partie du département la plus méconnue, éloignée des trois villes principales Périgueux, Bergerac, Sarlat qui sont aussi d'importants bassins d'emplois. Ainsi, d'une certaine manière, il est possible de dire que le terrain d'étude irlandais détient un certain dynamisme interne qui fait défaut au terrain d'étude français. Par contre, si l'on restitue chacun d'eux dans un environnement encore plus large, un autre critère qui différencie les deux terrains et qu'il faut

garder à l'esprit pour la suite de l'analyse. La région West est située à la périphérie du pays, délimitée par l'océan Atlantique, et le Rural Galway est lui aussi marqué par cette limite. La Dordogne est, elle, au croisement de trois régions (au sens français) : Poitou-Charentes, Limousin et Midi-Pyrénées. Le Périgord Vert est entouré d'un réseau de villes moyennes qui l'encadre et réduit son caractère périphérique.

Cet aperçu à deux échelles différentes a permis de mettre directement en perspective les deux terrains l'un par rapport à l'autre. Ces instantanés vont maintenant être complétés par une description distincte de chacun des terrains.

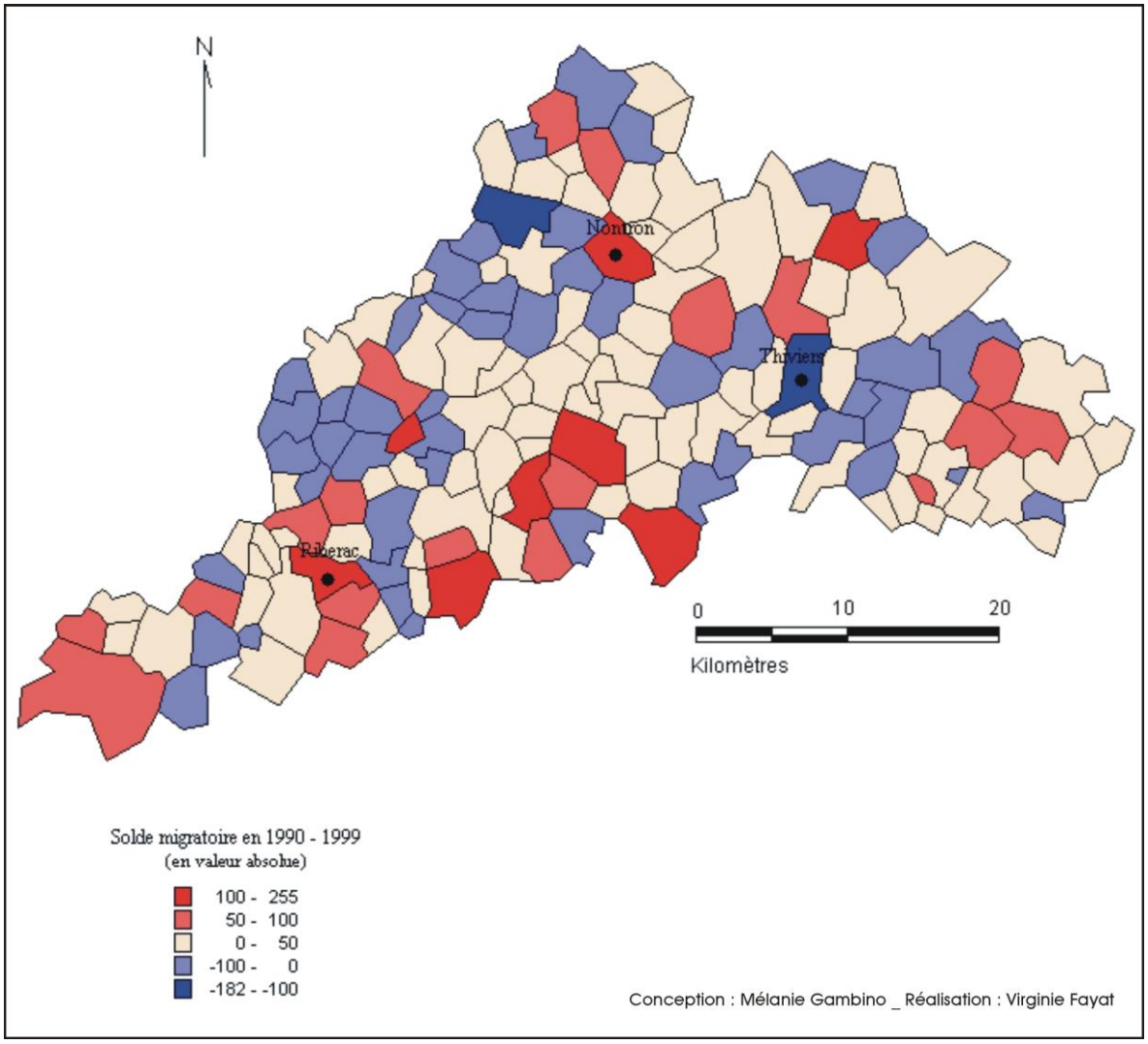
2. CARACTERISTIQUES DU PERIGORD VERT ET DU RURAL GALWAY

Une présentation parallèle était nécessaire pour exposer simultanément les différents éléments de contexte des deux terrains qui vont être confrontés. Au risque de fractionner cette progression en face à face, mais pour pouvoir donner une image précise et nuancée de chacun des terrains, ils vont maintenant être décrits successivement, de manière plus approfondie. Dans chaque cas, la description reprend les éléments de l'évolution démographique, historique, pour donner à voir la réalité à laquelle les jeunes sont confrontés.

2.1. Le Périgord Vert

Le Périgord Vert est situé dans le Nord du département de la Dordogne, un des départements les plus âgés de France. Il se situe dans une région identifiée dans « *zone de faibles densités* » (Bontron, Mathieu, 1977), connaissant comme 41 % des cantons de celle-ci, la configuration démographique la plus défavorable : lorsque le solde migratoire et le bilan naturel sont négatifs. Aujourd'hui, le Périgord Vert enregistre une quasi stagnation de sa population depuis 1990. Le solde migratoire (cf. carte ci-après) compense un fort déficit naturel.

Figure 12 : Carte du solde migratoire du Périgord Vert (1990 – 1999)

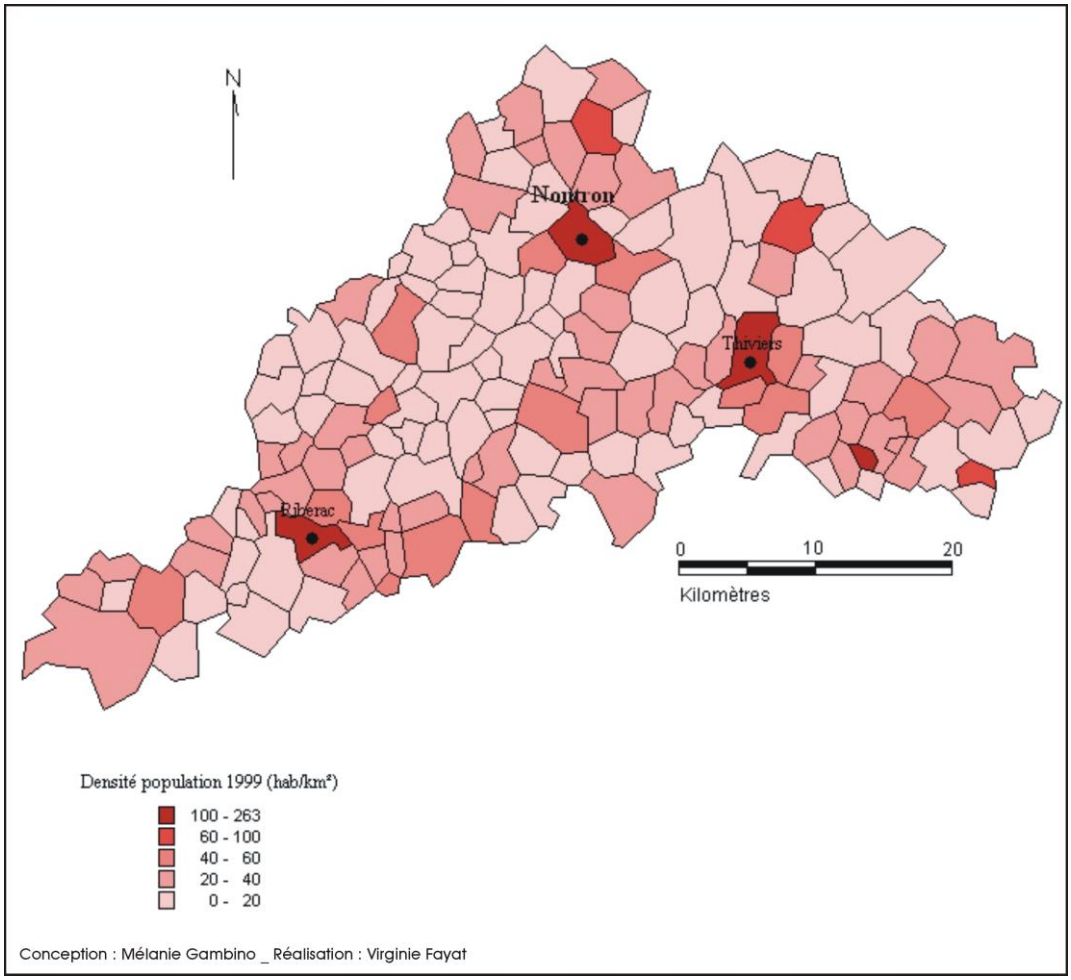


Source : INSEE (1990 ; 1999).

Avec 82 717 habitants, le Périgord Vert est une des zones les moins peuplées du département de la Dordogne. La densité moyenne y est de 25 habitants/km^2, alors qu'elle atteint 43 habitants/km^2 pour l'ensemble du département. Comme il est possible de le lire sur la carte ci-dessous, la majorité des communes du Périgord Vert a moins de 20 habitants/km^2 et un quart des communes a entre 20 et 40 habitants/km^2. Ce sont presque 70 % des habitants qui vivent dans des communes faiblement peuplées, en dessous de 40 habitants/km^2. Les zones boisées sont nombreuses et l'agriculture est prégnante. Il est courant de rencontrer des habitants qui viennent du Nordde la France ou d'Angleterre. Le Périgord Vert, où les moins

de 25 ans représentent 22 % de la population, fait l'objet de politiques de développement depuis dix ans grâce aux financements Leader, avec une attention particulière sur les jeunes. Malgré ses nombreux atouts, le Périgord Vert reste dans l'ombre des hauts-lieux touristiques du département (Sarlat, Bergerac et Périgueux). S'il est marqué par diverses activités (tourisme, agriculture, gastronomie…), il peine à se donner une identité propre.

Figure 13 : Carte de la densité de population du Périgord Vert (1999)

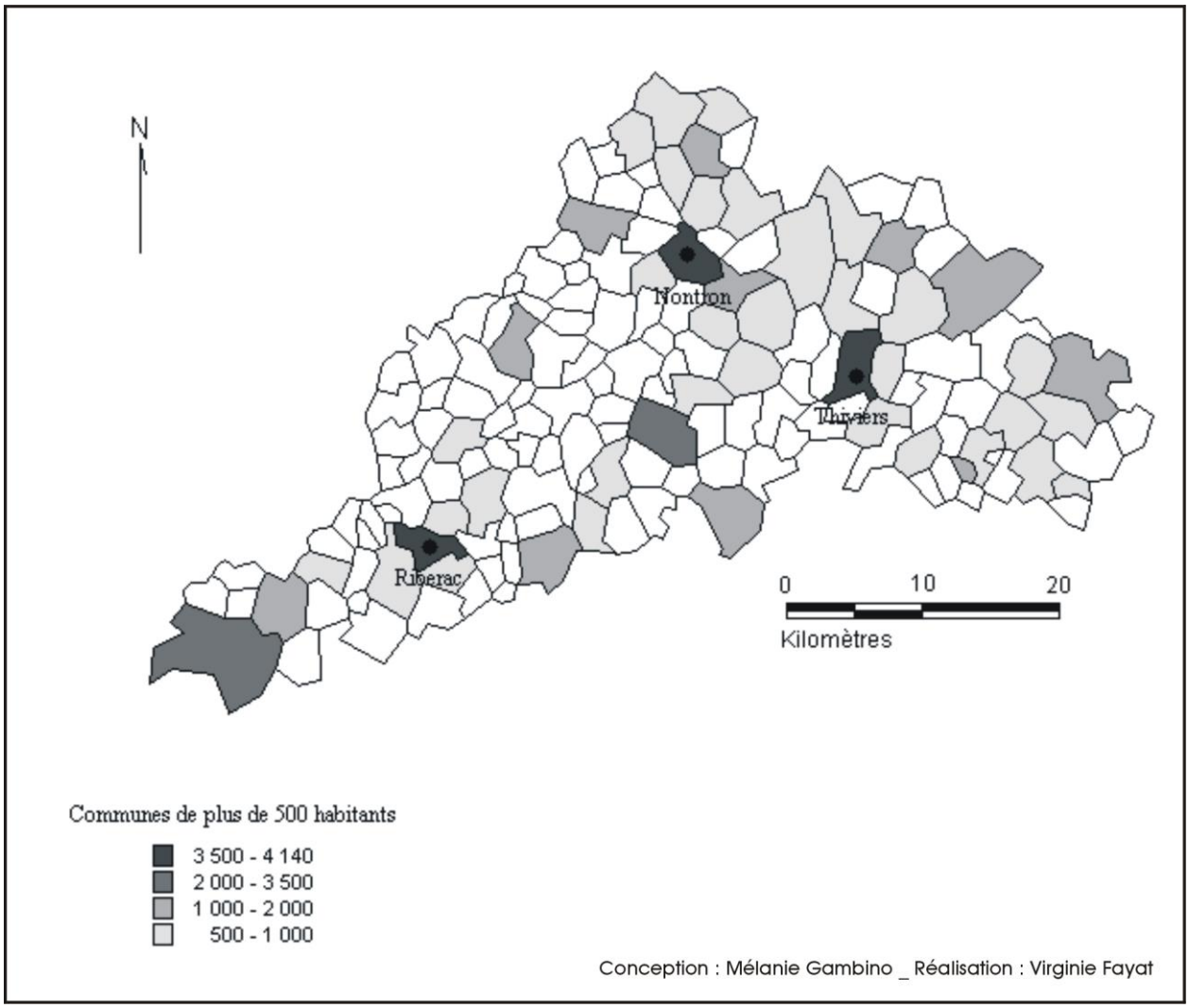


Source : INSEE (1999).

La DATAR et l'INSEE (1999) décrivent un territoire qui présente une situation toute en contraste. Se côtoient des espaces où l'éloignement aux équipements et aux services s'accentue ; des espaces où la situation semble s'être stabilisée ; des espaces, enfin, où la situation s'est améliorée. La situation du Nord Est du département (La Coquille, Jumilhac,

Lanouaille, Excideuil) semble être la plus critique. En 1999, 70 % des 171 communes du territoire étudié avaient moins de 500 habitants et 67 % de sa population vivent en milieu rural isolé. De plus, les pôles urbains les moins éloignés, Périgueux, Limoges et Angoulême, sont distants de plus de 30 kilomètres.

Figure 14 : Carte des communes de plus de 500 habitants du Périgord Vert (1999)



Source : INSEE (1999).

Seulement le quart des habitants du département a moins de 25 ans et près d'un jeune sur trois réside dans une commune rurale isolée, selon l'Observatoire Régional de la Santé d'Aquitaine (2000). Le Périgord Vert est un des territoires les plus touchés par la baisse du nombre des jeunes ; les cantons se situant sur l'axe Nord Ouest / Sud Est, allant de Bussière-

Badil à Hautefort ont un pourcentage de jeunes qui avoisine les 22 %. Le taux descend à 20 % dans le canton de Saint-Pardoux la Rivière, un des cantons les plus vieillissants de la zone. Le canton de Mareuil a connu en l'espace de deux recensements une baisse du nombre des jeunes de 23 %. En 2001, on recense en outre dans le Périgord Vert 453 demandeurs d'emploi âgés de moins de 25 ans inscrits à l'ANPE (Agence nationale pour l'emploi), soit 19 % de l'effectif total des inscrits. Ce taux est inférieur à ceux du département (19,6 %), de l'Aquitaine (19,4 %) ou de la France (19,3 %). Toutefois, le territoire présente des contrastes : six cantons sur les quinze connaissent un chômage des jeunes supérieur à 20 % ; ce taux dépasse même 26 % dans le Verteillacois. Le chômage des jeunes filles, selon les chiffres de l'Insee, touche 58 % des demandeurs d'emploi de la même catégorie d'âge. Ce taux s'élève jusqu'à 69 % sur le canton d'Excideuil et 70 % sur celui de Bussière-Badil. C'est aussi un public majoritairement féminin que rencontrent les conseillers des missions locales (2001). L'attente d'un premier emploi et la précarité des réponses poussent des jeunes à partir vers des bassins d'emploi plus « *offrants* ».

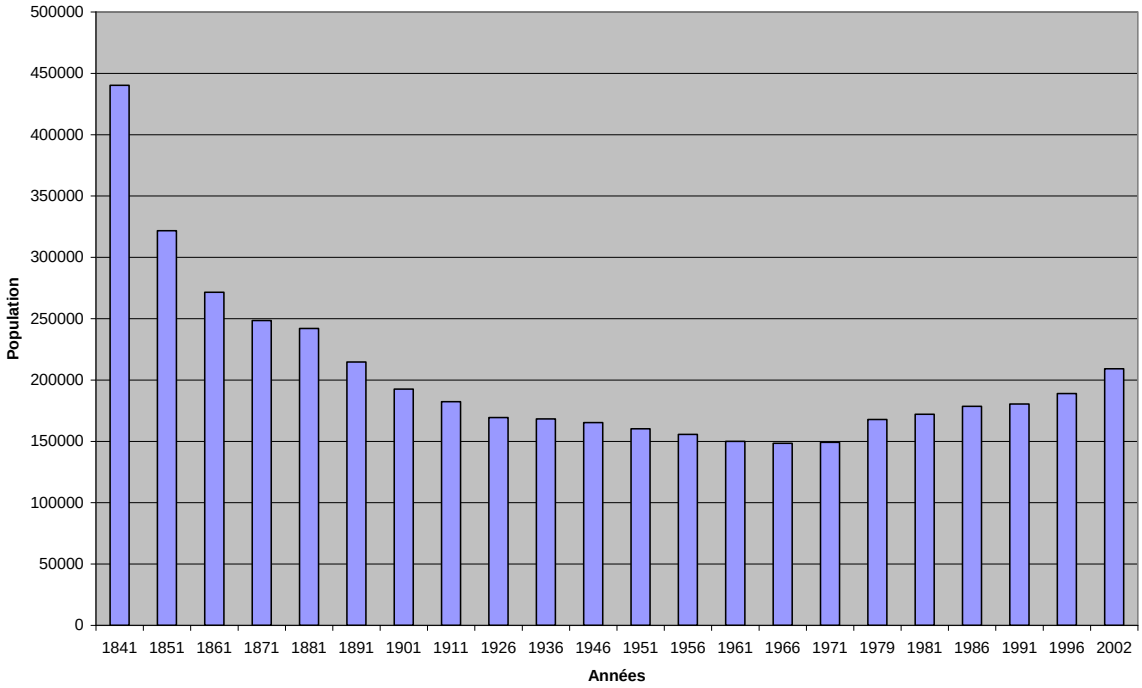
Divers organismes notent une implantation de familles en difficultés (chômage notamment) ayant pour conséquence l'apparition de « *poches* » de pauvreté. Dans une étude[91] initiée par le Syndicat Mixte Intercommunal d'Etudes et d'Aménagement du Pays Nontronnais, il est indiqué que le chômage local est en partie dû à la venue de familles extérieures. Une étude sur les bénéficiaires du RMI souligne en 2001 le cas de jeunes qui, partis quelques années de leur département de naissance, reviennent après leurs études. Situés dans des zones d'attente où se mêlent chômage, stages, contrats aidés, intérim, contrats à durée déterminée, temps partiel, les jeunes entrent désormais dans la vie active sous le signe de la précarité.

2.2. Le Rural Galway

Le comté de Galway fait partie des zones du pays qui ont été peuplées avant la famine (1845-1850), et qui ont été des foyers de l'émigration. Après avoir été un des lieux de concentration de la population irlandaise, ce comté était au début du XXème siècle l'un des moins peuplé du pays. Depuis lors, les densités de population ont toujours été faibles.

[91] Etude de Préfiguration d'un centre social et culturel sur le canton de Nontron. Mars-Juin 2000.

Figure 15 : Graphique de l'évolution de la population de Galway (Comté et ville), de 1841 à 2005

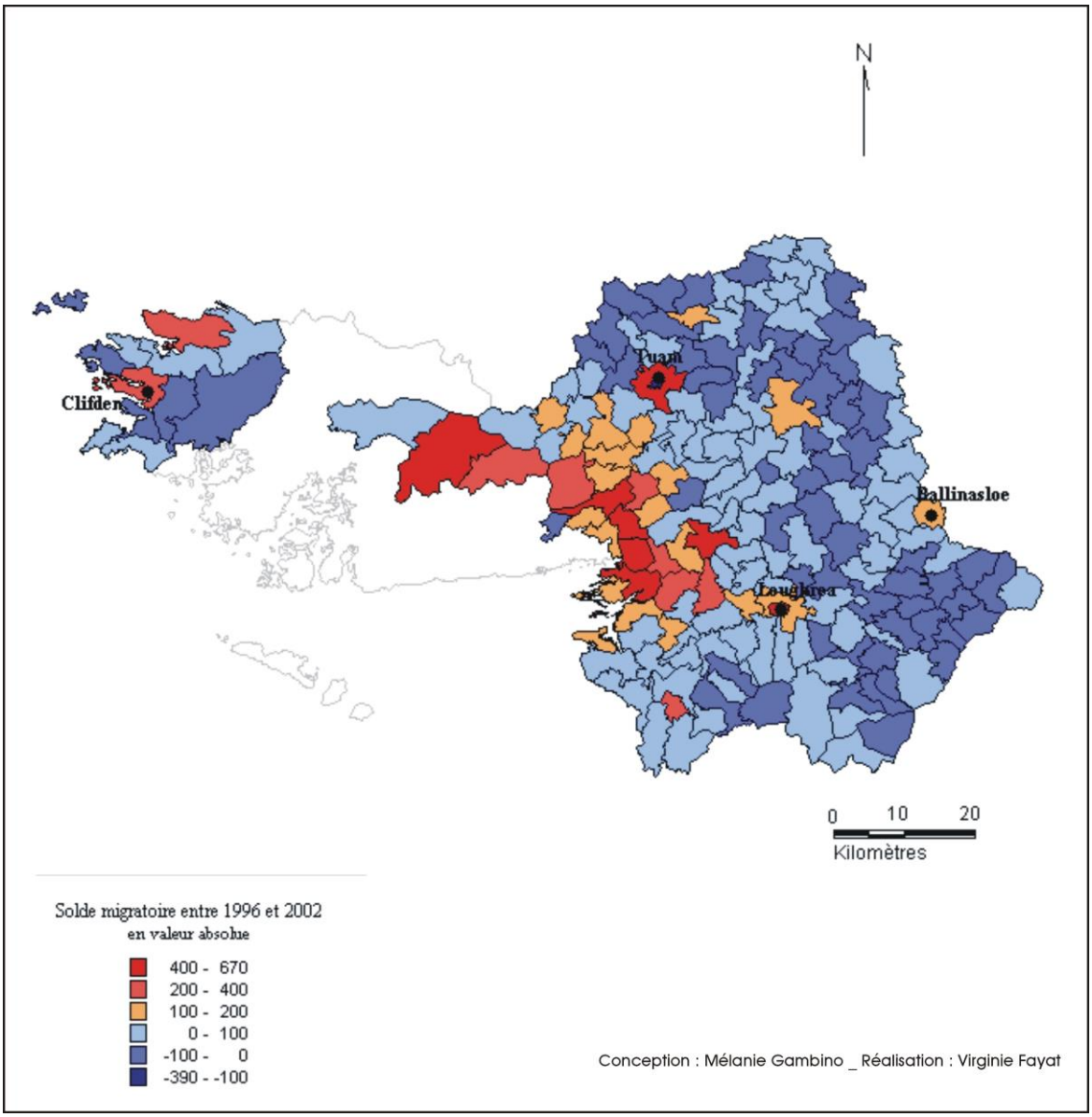


Source : CSO-Database Direct (2005).

La faiblesse des densités est une configuration héritée, à tel point qu'elle en est une caractéristique particulière. Ce sont le faible peuplement, la dispersion et l'éloignement entre les habitations que les Irlandais décrivent pour évoquer l'Ouest du pays et le Comté de Galway. Par exemple, l'office du tourisme irlandais fait sa promotion et sa publicité en mettant en avant ces éléments : les *cottages* isolés, les champs de tourbes, les lacs, les paysages dits sauvages, etc. De fait, pendant ces décennies cette zone a été atteinte par l'émigration. Ce n'est qu'en 1973, date de l'entrée de l'Irlande dans l'Union Européenne, que les pertes de population ont été stoppées et que l'économie s'est ouverte aux investissements extérieurs. Durant cette période, la partie rurale du Comté de Galway et la ville de Galway connaissent une forte expansion de l'activité industrielle. En contre point à ces réussites, la désaffection de l'activité agricole touche le Rural Galway et les petites exploitations caractéristiques de l'Ouest irlandais. Les années 1980 marquent le début d'une transformation profonde des campagnes de l'Ouest du pays qui sont de moins en moins des espaces de production agricole. Les densités de population sont toujours faibles et l'Ouest reste en marge. Le qualificatif de *disadvantaged* est accolé par les universitaires à ces régions car elles restent éloignées, peu peuplées et difficilement accessibles depuis Dublin. Entre 1986 et 1991,

les soldes migratoires s'inversent et sont positifs dans le Comté autour de la ville de Galway. En revanche, sa partie rurale perd de la population.

Figure 16 : Carte du solde migratoire du Rural Galway (1996 – 2002)



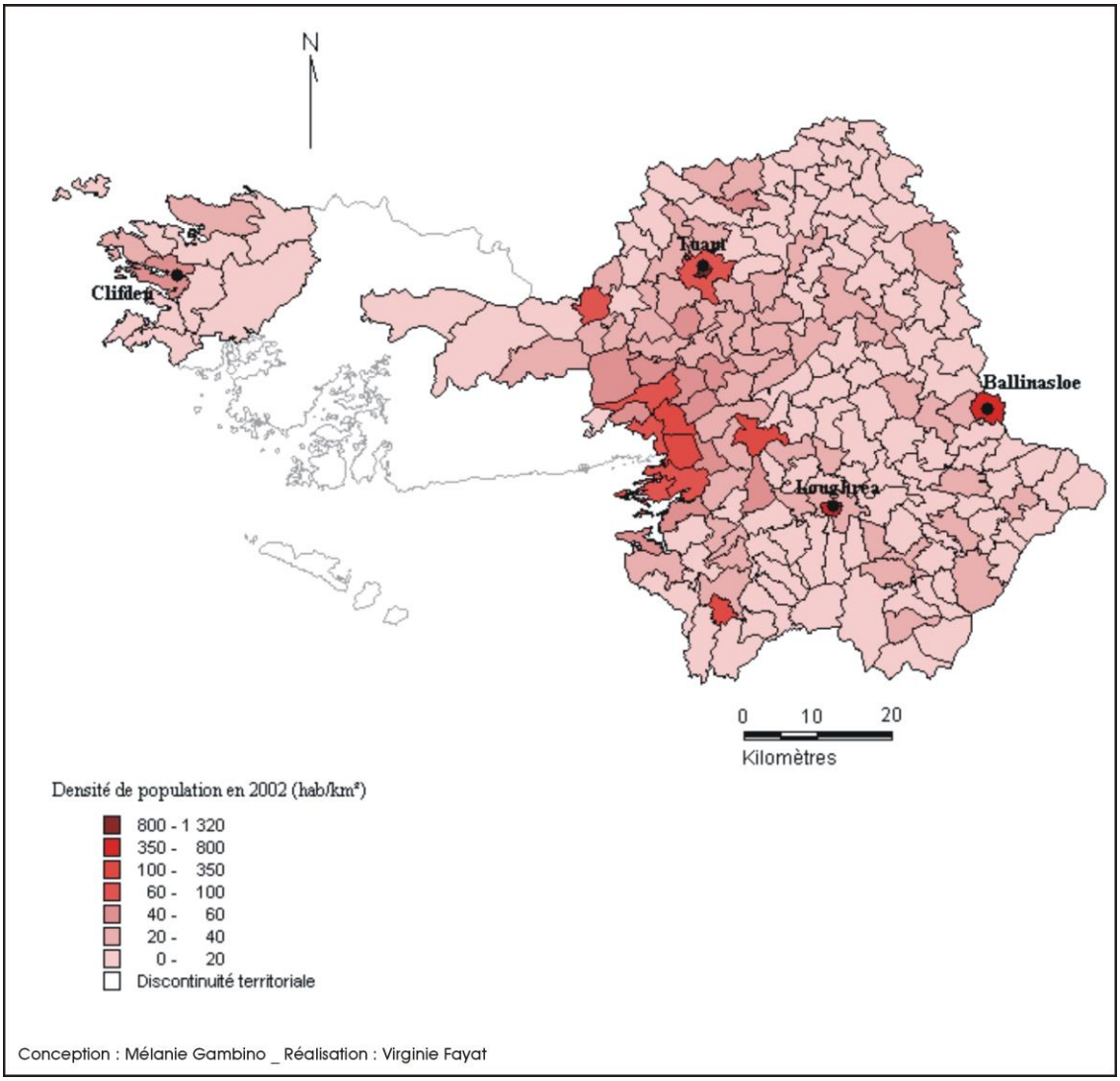
Source : CSO (1996 ; 2002).

Dans les années 2000, le solde migratoire est positif et la densité plus forte. Entre 1996 et 2002, la population dans le Comté croît de 8,8 %, la moyenne nationale étant de 8 %. Comme cela est mis en évidence sur la carte ci-dessus, la partie rurale du Comté qui gagne de la population est celle située à la périphérie de la ville de Galway et autour des villes locales

de Clifden, Tuam, Gort, Athenry, ainsi que Loughrea et Ballinasloe dans une moindre mesure. Les Deds perdant le plus de population sont les espaces ruraux du Sud et du Nord Est du Comté. Ainsi, certaines parties périphériques du Comté, telles que Glenamaddy et Portumna perdent encore de la population. Les mouvements de population dans le Comté entre les années 1980 et les années 2000 se traduisent par une croissance démographique autour de la ville de Galway, par une attirance pour les espaces ruraux éloignés des bassins d'emplois, par l'émergence de petites villes et des zones qui perdent de la population au Nord Est et au Sud de la partie rurale du Comté. L'Ouest du pays a toujours les densités les plus faibles, mais la ville de Galway et sa périphérie correspondent à un nouveau pôle attractif et dynamique dans le pays.

L'organisation de l'espace reste donc globalement caractérisée par l'étendue, l'éloignement, le peuplement lâche. Concernant les densités de population (cf. carte ci dessous), la moyenne est de 40 habitants/km^2, avec 87 % des Deds ayant moins de 40 habitants/km^2 et plus de la moitié (56 %) des Deds comptant moins de 20 habitants /km^2.

Figure 17 : Carte de la densité de population du Rural Galway (2002)



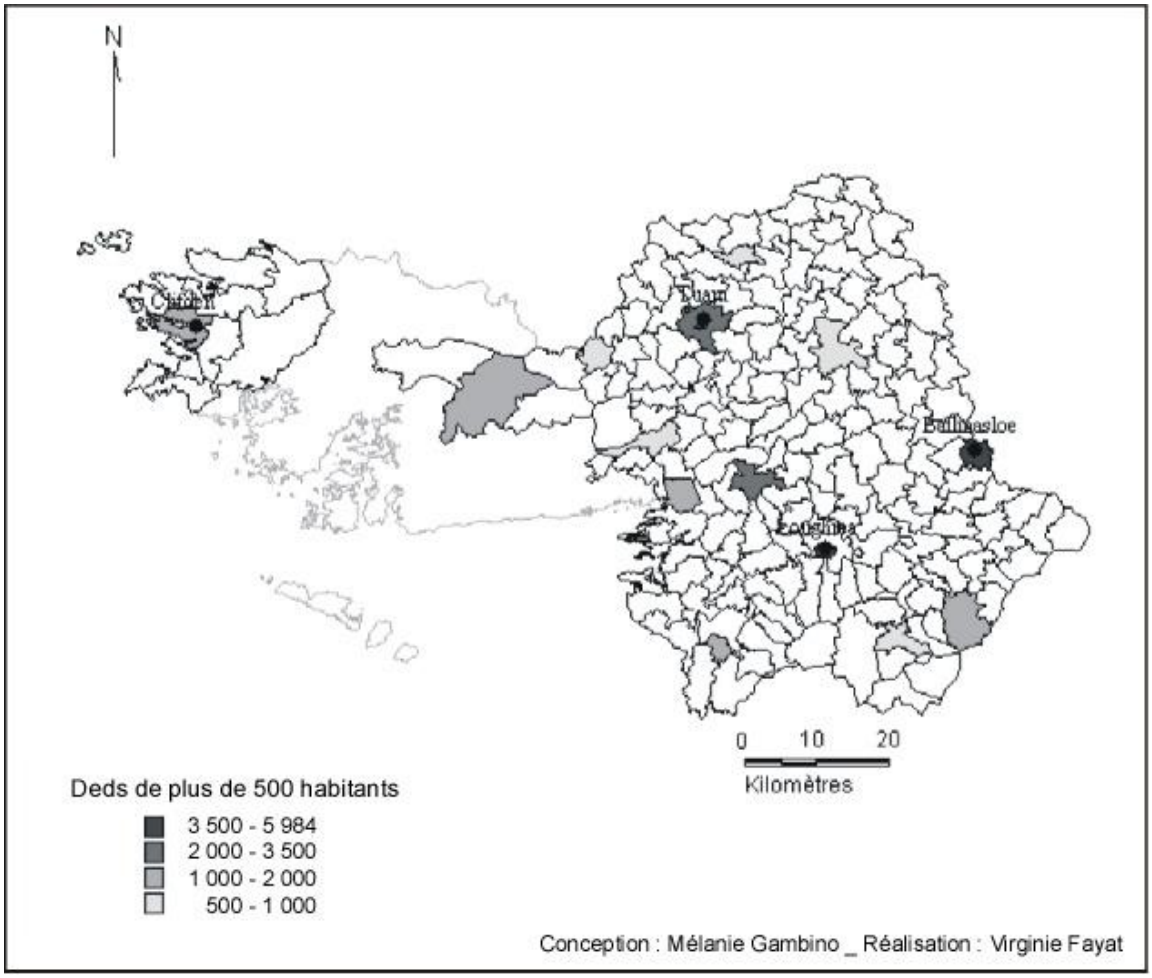
Source : CSO (2002).

Les densités les plus faibles sont enregistrées sur la côte Ouest de Comté, qui bien que très touristiques, fait encore partie des espaces les plus « *disadvantaged* » (Jackson, Haase, 1996). A la périphérie du Comté se trouvent aussi des densités très basses. Ces données traduisent les changements de l'économie à l'échelle nationale (ouverture, entrepreneurs étrangers, politiques de développement industriel).

Selon J.-P. Marchand (1992) qui a établi une typologie des régions irlandaises, le Comté de Galway se trouve à cheval sur plusieurs types d'espaces. Le comté de Galway associe un centre urbain dynamique et en pleine croissance économique à un arrière pays éloigné de l'influence des autres centres urbains du pays. Avec 209 077 habitants, dont

120 101 dans sa partie rurale, le Comté est l'un des plus peuplé du pays et compte 15,4 % de sa population vivant dans des villes de plus de 1 500 habitants, 21 % vivant dans des villes de plus de 500 habitants, comme précisé plus haut. Le Rural Galway est donc relativement polarisé sur la ville de Galway et se structure autour des villes principales qui le jalonnent : Clifden, Tuam, Loughrea et Ballinasloe (cf. carte suivante).

Figure 18 : Cartes des *Deds* du Rural Galway de plus de 500 habitants (2002)



Source : CSO (2002).

Le Rural Galway est cependant composé de deux entités bien distinctes, notamment du point de vue paysager : la frange Ouest du Connemara, célèbre, touristique et très attractive pour des visiteurs occasionnels ainsi que la partie Est du Comté moins bien connue, moins visitée par les touristes et encore très agricole.

Sur le plan socio-économique, le secteur public procure encore de nombreux emplois dans les zones les plus périphériques du Comté de Galway alors que la contribution du secteur privé est plus marquée près de la ville de Galway. Au niveau national, les petits agriculteurs constituent 0,7 % de la population active. Dans le Comté, ce chiffre s'élève à 1,6 %. En outre, 80 % des agriculteurs ont un deuxième emploi. Le nombre de travailleurs manuels et d'artisans y est plus important que dans le reste du pays. Par rapport à la moyenne nationale (11,1 %), le Comté de Galway a un nombre signifiant de personnes âgées de plus de 65 ans (12,8 %). De nombreuses personnes vivent de leurs pensions de retraite. Le Comté de Galway compte dans sa population la troisième plus grande proportion de *travellers*[92] du pays. Ils représentent 0,6 % de la population nationale. Ce chiffre double dans le Comté de Galway où ils représentent 1,4 % de la population. Les jeunes *travellers* - qui vivent dans les villes - font partie de l'échantillon enquêté. Il y a, en outre, une grande proportion de personnes ayant quitté l'école avant 15 ans, même si ce phénomène s'est estompé ces cinq dernières années. Par ailleurs, une étude du Comté de Galway (Irwin, 2005) met par exemple en évidence que près de 17 % des foyers n'ont toujours pas de chauffage central.

♦ ♦

Ce chapitre avait un objectif double, présenter comment la comparaison est mise en œuvre dans cette réflexion et présenter les deux terrains d'étude. L'approche comparative est pour nous une manière de mettre en perspective la faible densité de population et les espaces qu'elle caractérise. La comparaison renvoie ici à une éthique : « *en pratiquant la comparaison internationale, il s'agit moins de montrer […] que 'tout se vaut' mais bien plutôt que l'on gagne à éclairer les faits sociaux à la lumière de leur singularité et déterminants multiples pour pouvoir, le cas échéant, peser sur leur transformation* » (Lallement, Spurk, 2003 : 9).

Chacun des deux terrains ayant été présenté et resitué dans son contexte national, nous allons expliquer dans le chapitre suivant le déroulement et les méthodes choisies pour mener l'enquête de terrain.

[92] Les *Travellers* sont un groupe minoritaire propre à l'Irlande. Ils ont des pratiques culturelles disticntes telles que le marriage jeune, le désir de vivre sur un mode itinérant, une tradition de travail indépendant, etc. Ils ont aussi un langage propre à leur groupe. Pour plus de détails, voir McCann et al., 1995.

Photographie 1 : Le village de Saint Raphaël (Périgord Vert, Février 2006)

Photographie : Mélanie Gambino

Photographie 2 : Vue sur le Périgord Vert (Avril 2007)

Photographie : Mélanie Gambino

Photographie 3: L'abbaye de Brantôme (Périgord Vert, Juin 2006)

Photographie : Audrey

Photographie 4: La rue principale de Clifden (Rural Galway, Juillet 2004)

Photographie : Mélanie Gambino

Photographie 5 : La route nationale entre Clifden et Galway (Rural Galway, Novembre 2004)

Photographie : Mélanie Gambino

Photographie 6 : Un champ de tourbe (Rural Galway, Février 2007)

Photographie : Valérie Vallès

CHAPITRE 5

L'ENQUÊTE DE TERRRAIN : RECUEILLIR, ANALYSER, AJUSTER

Pour explorer notre objet de recherche et pour mener notre enquête, nous avons privilégié une approche qualitative, en nous attachant davantage à comprendre qu'à rechercher des causes aux processus observés. Pour cette raison, entretiens semi-directifs et observation participante sont l'essentiel des techniques utilisées. « *Cependant la méthode ne se résume pas au seul choix des outils* » (Bertrand et al, 2006) et le cheminement suivi lors d'une recherche qualitative montre qu'elle « *ne se pratique pas selon un modèle unique* » (Poupart, 1997 : XLI). La variabilité des pratiques de la méthode constitue l'une des pierres d'achoppement de ce type de recherche car « *chaque chercheur tend fréquemment à développer sa propre méthode en fonction de son objet de recherche* » (Maroy, 1995 : 83), laissant de surcroît une grande place à la subjectivité (Paillé, Mucchielli, 2003). Par conséquent, disséquer et détailler la méthode constitue une étape importante puisqu'elle donne au lecteur les moyens de comprendre à la fois le cheminement, la cohérence de la démarche et l'interprétation des résultats obtenus. Il importe de préciser les conditions de mise en oeuvre de cette démarche et les techniques utilisées, en somme, de porter un regard réflexif sur la construction de la recherche. Cette réflexivité est partie prenante de la rigueur qui doit accompagner tout travail scientifique. Nous nous attacherons à expliciter d'abord les méthodes de recueil des données, puis les méthodes d'analyse et enfin certaines difficultés liées à la mise en œuvre de la méthode qualitative.

1. LE RECUEIL DES DONNEES

Reprenant à notre compte cette phrase de G. Michelat à propos de l'entretien non directif : « *plus le matériel est important, plus il s'enrichit d'éléments permettant à l'analyste d'atteindre des niveaux profonds* » (1975 : 231), nous avons diversifié les sources d'information, les moments et les lieux d'observation en faisant graviter autour de la principale technique de recueil - l'enquête par entretiens semi-directif - d'autres techniques telles les entretiens informatifs, l'observation active et la création de courts métrages pour investir pleinement le terrain.

1.1. L'observation

1.1.1. Les fonctions de l'observation

L'observation est une technique permettant d'enrichir et de confronter les données recueillies au cours des entretiens et joue un rôle complémentaire dans notre démarche : omniprésente, elle a précédé, accompagné et finalisé l'enquête par entretiens. L'observation constitue pour nous une attitude de recherche. En effet, l'observation est « *une pratique sociale avant d'être une méthode scientifique* » (Arborio, Fournier, 2005 : 5-6) et c'est à ce titre qu'elle ouvre cette présentation de la démarche d'enquête qualitative.

Au cours de notre recherche, l'observation a été un exercice polymorphe : bien qu'exercée de façon continue, il est possible d'en différencier les fonctions et les étapes. La visite tout d'abord, c'est-à-dire l'approche et la prise de contact avec le terrain lui-même, dont l'objectif était de se défaire de tout *a priori,* de ne pas se laisser guider par les résultats attendus. C'est alors d'une « *rencontre* » (Granié, 2005) dont il s'agissait ; et investir un terrain constitue une étape plus complexe qu'une familiarisation avec le contexte spatial, social, économique, politique. Lors de l'observation de visite, le chercheur que nous avons été est devenu enquêtrice ; c'était l'occasion de prendre la mesure du terrain d'étude, de ses paysages, de ses couleurs, de ses ambiances et de ses acteurs. Il s'agissait de se l'approprier en tant qu'enquêteur au vu d'une problématique, avant d'engager la phase des entretiens par laquelle nous serons amenée à percevoir le terrain d'étude à travers les yeux des jeunes, des acteurs locaux et des « *personnes ressources* » (voir plus bas).

Au-delà de la visite, cette enquête a été menée par « *dépaysement* », c'est-à-dire qu'elle s'est efforcée « *de rendre familier ce qui est étranger* » (Beaud, Weber, 1997 : 47). Tout au long des séjours de terrain, nous avons observé des lieux, des scènes de la vie quotidienne, des évènements locaux en parallèle du travail d'entretien. Il s'agissait pour nous

de confronter des discours construits, recueillis lors des entretiens, avec les pratiques, c'est-à-dire de se défaire de la mise en scène de l'entretien pour observer la mise en scène des actes du quotidien : « *l'observation directe consiste en l'exercice d'une attention soutenue pour considérer un ensemble circonscrit de faits, d'objets, de pratiques dans l'intention d'en tirer des constats permettant de mieux les connaître. Le caractère direct de cette observation se manifeste dans le fait que le recueil des faits et les hypothèses sur les rapports entre les faits […] sont établis sans autre instrument que le chercheur lui-même* » (Arborio, Fournier, 2005 : 7). Elle conduit « *à restituer les logiques d'acteurs, à rendre à leurs comportements leur cohérence, à révéler le rapport au monde que chacun manifeste à travers les pratiques observables* » (Arborio, Fournier, 2005 : 8).

Nous avons procédé ponctuellement à une observation accompagnée, c'est-à-dire que nous nous sommes faite guider lors des visites par des habitants ayant une connaissance du terrain, (par exemple un maire, un employeur, un responsable de centre aéré, etc). Plus fréquemment encore, nous avons suivi des jeunes ou des « *personnes ressources* » dans leurs déplacements, sur leur lieu de travail, de loisirs, etc. Puis, le plus souvent, nous avons participé à des activités avec des jeunes dans des associations sportives ou culturelles dans le but d'être associée de façon répétitive et fréquente aux jeunes, dans leur univers. C'était un moment d'observation et d'échange privilégié avec les jeunes, pour se faire accepter et faire connaissance, pour établir la confiance nécessaire afin de travailler avec eux. Notre implication avec les jeunes se positionnait entre l'observation participante et l'observation directe, on peut la qualifier d'observation active. Elle découle du rôle social que nous avons choisi d'occuper dans les terrains étudiés et avec les jeunes. Faire de l'observation active signifie que nous étions en même temps observateur impliqué et participant mais étranger à la vie locale et poursuivant d'autres projets. Notre position fut celle d'un participant peu ordinaire et intermittent à la vie locale. Dans tous les cas, notre posture n'a jamais été passive mais plutôt faite de participations fréquentes, périphériques et s'est inscrite dans la durée. Nous avons pu accéder aux différents moments de la vie des jeunes et aux espaces qu'ils partagent grâce à des « *personnes ressources* » et à des jeunes « *alliés* » (Beaud, Weber, 1997), c'est-à-dire des jeunes susceptibles de nous présenter à leur tour à d'autres jeunes ou de nous introduire dans de nouvelles activités. Ces phases d'observation ont fourni un premier corpus de données sur le quotidien des enquêtés.

1.1.2. L'observation active

Ce travail d'immersion permettait de répondre à trois objectifs. En premier lieu, l'observation contribuait à se créer une place au sein des terrains d'étude et avec les jeunes. A cet effet, nous avons surtout observé des situations d'interaction, des rencontres non préparées plutôt que des événements clés de la vie locale. En second lieu, cette démarche répondait à l'impératif de décentrer l'observation pour ne pas se concentrer uniquement sur ce qui confirme les hypothèses, sur ce qui renforce les *a priori*. Enfin l'observation active, lorsqu'elle a été conjuguée aux entretiens, a donné l'occasion d'être en situation d'échange avec les acteurs et de contrôler ainsi nos interprétations. L'association de l'observation et des entretiens a permis de limiter certains risques de contresens lors de l'interprétation, qui sont d'autant plus importants que les terrains nous sont étrangers. Pour répondre à ces trois objectifs, il est préférable d'observer et de s'adresser à des personnes et à des jeunes très différents, à différents moments et dans différents lieux (publics et privés).

La phase d'immersion auprès des jeunes peut être davantage explicitée. Avant les entretiens, il s'est avéré intéressant de rencontrer des jeunes, d'être dans une situation d'observation active pour recueillir des données et indices utiles à la conduite ultérieure des entretiens. En effet, avant de s'adresser aux jeunes, il nous a fallu les identifier, savoir où ils étaient et où ils allaient, quels étaient les lieux, dans lesquels il nous serait possible d'être avec eux afin de nous faire connaître et de faire accepter notre étiquette d'enquêteur. Cela a permis une implication avec les acteurs, de nous mettre en situation d'agir avec eux. En effet, les jeunes veulent s'inscrire, ou sont parfois déjà inscrits, dans une logique d'action (avoir son baccalauréat, trouver un *job*, faire quelque chose de sa vie, s'amuser, sortir…) et il est donc riche de *faire* avec eux, ou de leur donner l'opportunité de *faire*, de les observer dans cette démarche.

La nécessité, soulignée par les travaux de nombreux chercheurs (Dubet, 1987 ; McGrath, 2001 ; Leyshon, 2002 ; Renahy, 2005) d'instaurer une relation de confiance avec les jeunes nous a poussée à inscrire l'observation et notre enquête dans une logique d'échange avec les jeunes et plus largement avec les acteurs locaux. Dans la mesure où l'exercice de l'entretien individuel en face à face n'était pas toujours familier et confortable pour les jeunes, agir avec eux nous a semblé plus pertinent que le recueil de discours à tout prix, en particulier au début de l'enquête et lorsque nous rencontrions des jeunes pour la première fois. Cette observation active représentait aussi pour l'enquêteur une façon de passer de la situation de rencontre à une relation d'échange avec les jeunes. Se placer dans l'échange donnait parfois aussi l'occasion d'être en situation d'enquêtée : les jeunes s'interrogeaient, nous

interrogeaient, nous observaient, nous jaugeaient… Pouvoir se mettre dans la posture de l'enquêté a rendu l'échange plus fructueux et a permis de comprendre aussi les refus, rares, de l'échange et d'entretiens. Pour nous, l'observation du terrain et des acteurs, c'était aussi mettre en place les conditions satisfaisantes d'interaction avec les jeunes et avec les acteurs locaux.

1.2. L'enquête par entretiens

Nous avons effectué le travail d'enquête par des entretiens semi-directifs pour recueillir et comprendre les discours et la parole des jeunes.

1.2.1. Avec les « personnes ressources »

Dans un premier temps, trente trois entretiens ont été effectués avec des « *personnes ressources* ». Ces entretiens individuels s'inscrivent dans la même démarche que celle de l'observation active. Les « *personnes ressources* » sont des personnes qui vivent dans les terrains d'étude et qui travaillent avec des jeunes. Elles ont été interrogées parce qu'elles ont une connaissance à la fois des jeunes, des services aux jeunes et du terrain, à des échelles différentes : celles de la commune, du pays, du département ou du Comté ou encore à l'échelle d'institutions dont l'action est dirigée vers la jeunesse comme les MRJC (Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne), les missions locales, les centres sociaux, etc. L'objectif de ces entretiens était aussi de cerner comment les adultes se représentent la jeunesse locale. En effet, la parole des jeunes se fait en réaction à, et en co-construction avec celle des adultes. Ces entretiens avec des adultes (voir la liste en annexe 4) qui encadrent la jeunesse étaient aussi nécessaires dans la mesure où les pratiques des jeunes et leurs représentations ne peuvent être comprises indépendamment de celles des adultes, qui eux aussi participent à la construction et à la formation de ces représentations.

Nous avons eu recours à ces personnes car elles ont à la fois une connaissance de l'intérieur, des groupes de jeunes et de leurs familles. Elles ont une connaissance professionnelle englobante des problèmes rencontrés par les jeunes que ce soit dans le Périgord Vert et dans le Rural Galway. L'objectif des entretiens avec les « *personnes ressources* » était bien informatif dans un premier temps car il s'agissait de recueillir et de rassembler des informations sur la place des jeunes, la politique jeunesse, les actions des jeunes… Nous avons fait appel à ces « *personnes ressources* » car leurs connaissances nous

ont permis de préciser les axes de notre questionnement, de structurer nos observations et plus tard de contextualiser les discours recueillis auprès de jeunes. Ces entretiens ont représenté des garanties pour l'enquêteur car ils permettent de relativiser la parole des jeunes et de comprendre pourquoi ce qui est expliqué ou décrit est énoncé de la sorte. Ils ont donné en même temps l'opportunité de confronter diverses interprétations des situations observées et de comparer le sens que nous donnons à ce que nous observons (pratiques, habitudes, événements…) avec le sens qu'en donnent les acteurs de terrain.

Ces entretiens visaient avant tout la collecte d'informations, laissant les interlocuteurs libres d'apporter tous les éléments de réponse à notre thématique de recherche qu'ils désiraient, s'appuyant sur leur riche expérience du terrain, celle là même qui avait conduit à les identifier en tant que des « *personnes ressources* ». Si ces personnes sont qualifiées de « *ressources* », c'est aussi parce qu'à travers leur position sociale, elles représentaient un moyen d'accès aux lieux et aux moments où les jeunes sont ensemble. Elles ont été dès lors une source de contacts, des « *alliés* » qui nous donnaient l'opportunité de nous placer « *au cœur d'un groupe réel de personnes* » (Beaud, Weber, 1997 : 126). Ces personnes constituaient également une ressource pour le chercheur parce qu'elles étaient *avec* les jeunes. Leur place parmi eux (et non pas à côté) représentait un avantage pour qui veut enquêter *avec* les jeunes et non pas *sur* les jeunes. Ce sont en effet ces « *personnes ressources* » qui nous ont permis de nous intégrer aux groupes de jeunes lorsqu'ils se réunissaient et de nous faire connaître auprès de nombre d'entre eux, d'être identifiée. Elles ont joué un rôle essentiel dans notre positionnement par rapport aux jeunes et dans l'opérationnalisation de la méthode, dans la mesure où ce qui comptait pour la suite de l'enquête était de parvenir à nous mêler aux jeunes lorsqu'ils étaient entre eux.

1.2.2. Avec les jeunes

L'objectif principal en recueillant la parole des jeunes, en étant proches d'eux, était de faire émerger des descriptions des espaces de faible densité, des opinions, des jugements et des représentations sur eux-mêmes, qui leur soient propres. L'entretien visait aussi à embrasser leurs modes de vie, en recueillant les pratiques telles qu'elles sont exprimées, énoncées et justifiées par les jeunes puisque ce mode de recueil des informations permet « *la production de discours modaux et référentiels* [qui renseignent sur] *la connaissance d'un système de pratiques* » (Blanchet, Gotman, 1992 : 33). L'entretien place l'attention sur l'importance du discours, les mots, les descriptions, les idées, les explications, les jugements,

les informations contenues dans le vécu des enquêtés pour mettre au jour des fonctionnements de pensée, la construction des représentations et le sens des pratiques.

Cependant, l'entretien n'est pas une façon neutre de collecter des données car, comme le précise L. Mondada, « *il constitue une interaction spécifique, construisant un contexte d'énonciation particulier qu'il n'est pas possible de confondre ou d'assimiler avec d'autres contextes de la vie quotidienne* » (2000 : 88). Cette acception de l'entretien est renforcée par l'échange instantané qui s'instaure lors des entretiens. Les jeunes nous ont posé des questions sur nous, sur le terrain irlandais, parfois sur l'université. Cela traduit le fait que l'entretien constitue « *un événement au cours duquel l'informateur et l'enquêteur négocient ensemble, à toutes fins pratiques, des positionnements, des points de vue, des propositions contingentes sur le monde* » (Mondada, 2000 : 91). L'entretien représente alors un discours dynamique. Il faut garder à l'esprit que l'entretien est une situation sociale de rencontre et d'échange. Ainsi, leurs questions ont été révélatrices de la part d'eux mêmes qu'ils investissent, cachent, valorisent ou déprécient au cours de cet échange et il s'agissait pour nous de tirer parti du fait qu'il se construit avec la participation de la personne enquêtée. Plutôt que de toujours chercher à diminuer l'influence et à limiter les interventions de l'enquêteur, la posture interactive lui permet de prendre en compte sa participation dans l'analyse. Elle fait partie de cet « *événement* ». Elle constitue l'originalité de la technique de l'entretien que nous avons souhaité exploiter pour questionner les jeunes et leurs pratiques. Ce sont ensuite à la fois le discours et les conditions de sa production qui seront pris comme objet d'analyse. Cela nous a conduit au cours de l'entretien à écouter, à nous exprimer, autant qu'à observer la personne enquêtée et la situation d'entretien.

Nous avons effectué quatre-vingt dix-neuf entretiens semi-directifs auprès de jeunes. Ils ont été réalisés au domicile des jeunes ou au sein de l'institution par laquelle nous les avions rencontrés (par exemple dans les missions locales, les associations ou l'école).

Tableau 3 : Répartition des entretiens auprès des jeunes

	Périgord Vert	Rural Galway	Total
Nombre d'entretiens	42	57	99
Dont filles	21	26	47

Dont garçons	21	31	52

A la suite de cette phase d'enquête par entretiens, nous avons aussi réalisé cinq entretiens collectifs qui nous ont permis de faire s'exprimer les jeunes entre eux, de soumettre leurs contradictions et leurs explications à la discussion.

Tableau 4 : Les entretiens collectifs

	Nombre de jeunes dans le groupe	Age moyen	Lieu
Groupe 1	10	15	Lycée de Clifden
Groupe 2	8	17	No Name Club Montbellew
Groupe 3	7	18	Lycée de Chardeuil
Groupe 4	4	25	Café de Bourdeilles
Groupe 5	4	23	Université de Galway

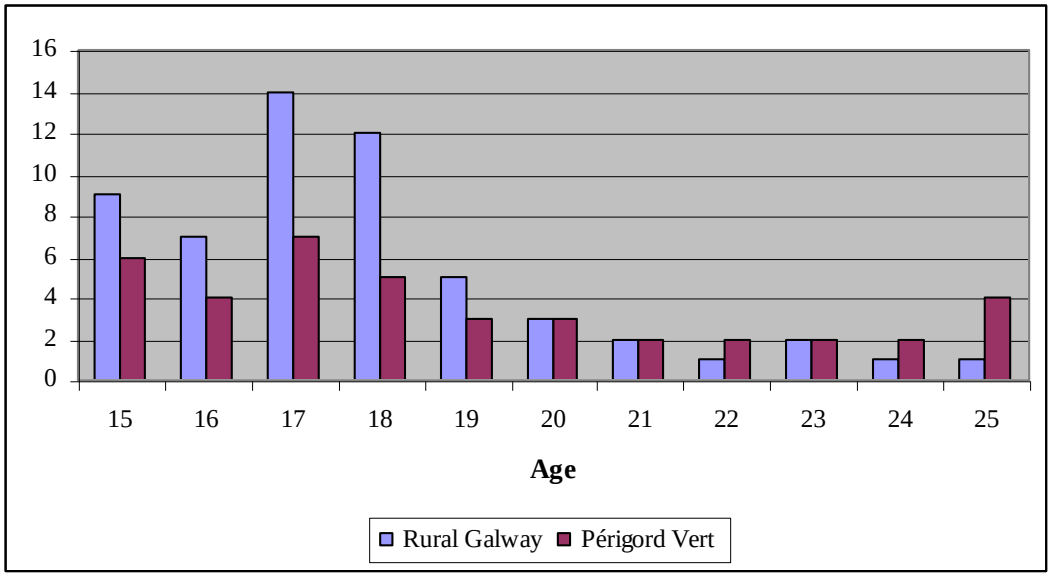
Si la démarche pour mener l'enquête, la sélection des jeunes enquêtés, les modalités d'observation, le guide d'entretien ont été les mêmes sur les deux terrains, le travail de terrain n'a cependant pu être conduit de manière parfaitement symétrique et des adaptations ont été nécessaires.

Notre présence et notre participation active avec les jeunes est moins approfondie dans le Rural Galway que dans le Périgord Vert puisque, du fait de sa proximité, les moments d'enquête y étaient plus fréquents et plus longs. Pour équilibrer les informations recueillies dans le Rural Galway avec celles du Périgord Vert, nous avons effectué davantage d'entretiens en Irlande. Dans le Rural Galway, cela se traduit donc par une participation moindre à des activités, compensée par davantage d'entretiens semi-directifs. Nous y avons rencontré un plus grand nombre de jeunes de façon informelle, un plus grand nombre d'adolescents et de membres d'associations. Nous avons également pu réaliser deux entretiens collectifs. Dans le Périgord Vert en revanche, nous avons pu renouveler à plusieurs reprises les rencontres avec certains jeunes, de même que nous avons entretenu une proximité avec

certains animateurs. La répartition par sexe témoigne aussi de ces adaptations. Dans le Rural Galway, il a été plus facile en effet de faire des entretiens avec des garçons parce que notamment leurs activités les rendaient plus visibles : ce sont eux qui travaillent dans les postes à essence ou au *pub* alors que les filles travaillent dans des lieux moins ouverts au public, dans des bureaux ou auprès des familles (baby-sitting en particulier). Les « *personnes ressources* » nous ont aussi présenté surtout des jeunes liés à l'activité agricole, majoritairement des garçons.

De même, la répartition par âge reflète cette adaptation. Etant moins souvent présente dans le Rural Galway, l'école a été un moyen plus rapide pour rencontrer des jeunes. Les adolescents entre 15 et 18 ans, encore scolarisés, sont plus nombreux dans le corpus irlandais que dans celui du Périgord Vert.

Tableau 5 : Répartition par terrain et par âge des entretiens effectués



Les entretiens ont été menés à partir d'un guide thématique ouvert et large, qui devait permettre de donner une cohérence à l'entretien, à l'interaction et à la co-construction qu'il implique. Procéder par thèmes devait permettre à la personne enquêtée de pouvoir élaborer progressivement ses réponses, de les approfondir, de les nuancer, de les reformuler. Un premier thème visait à retracer le parcours personnel et à décrire la situation actuelle de la personne enquêtée. Un deuxième thème s'attachait à faire émerger une description de son espace de vie et de ses relations sociales. Un troisième cherchait à cerner ses représentations des espaces de faible densité, puis un quatrième à délimiter sa place au sein du lieu de vie.

Enfin, un dernier thème questionnait son avenir et son désir de rester ou de partir. Cette façon de procéder laisse une large place aux récits, aux descriptions, aux explications des jeunes et permet ainsi d'accéder à une compréhension « *intime* » tant de leurs représentations que de leurs pratiques des espaces de faible densité.

Il faut souligner la particularité de la situation d'entretien avec des jeunes. L'expression orale est en effet une action sociale valorisée par les jeunes et constitue une occupation récurrente. Une partie de leur temps libre est consacré à la rencontre pour discuter comme le souligne la recherche de M. Leyshon : « *young people value talk as the most important aspect of their identity formation* »[93] (2002 : 189).

1.3. Les courts métrages : renforcer l'échange et données complémentaires

Notre travail d'enquête a été facilité par notre participation, en tant que coordinatrice[94], à un projet de réalisation de court métrage intitulé « *Terres de jeunes !* » impliquant des jeunes des deux terrains d'étude. Le Périgord Vert et le Rural Galway bénéficient des financements « *Leader Plus* » et peuvent à ce titre mener des projets communs de coopération transnationale. Il s'agissait de favoriser, par la réalisation de courts métrages, l'échange entre jeunes, à propos de leur vécu des espaces ruraux de faible densité et de leur vie quotidienne. Cinq groupes de jeunes (trois dans le Périgord Vert, deux dans le Rural Galway) ont chacun réalisé leurs courts métrages, puis des participants de chaque groupe se sont retrouvés à Galway pour échanger sur cette expérience et pour réaliser un documentaire sur le quotidien des jeunes dans les espaces ruraux de faible densité. Les courts métrages répondaient à une seule recommandation de départ selon laquelle les jeunes pouvaient s'exprimer sur leur lieu de vie et essayer de montrer ce qu'ils pensent du « *vivre en milieu rural quand on est jeune* » (cf. annexe 5). Chaque court métrage a donné lieu à une projection et un débat public (cf. en annexe 6 la revue de presse) auxquels nous avons participé en tant que témoin.

Ces films ont donc été utiles et utilisés de deux manières. D'une part, ils ont renforcé nos propres échanges avec les jeunes et les acteurs locaux et ils ont été l'occasion de faire se

[93] « les jeunes valorisent le fait de parler comme l'aspect le plus important de leur construction identitaire ».
[94] Il s'agissait d'une mission visant à faciliter les échanges entre le GAL du Périgord Vert et celui du Rural Galway. La mission s'est ensuite prolongée de façon à animer les échanges entre jeunes Français et Irlandais concernés par le projet.

rencontrer nos deux terrains. D'autre part, l'analyse de la fabrication des courts métrages puis de leurs projections ont constitué des matériaux complémentaires.

La production audiovisuelle s'est rapidement révélée comme complémentaire de la parole recueillie lors des entretiens. En effet, le discours seul présente quelques limites (sur lesquelles nous reviendrons plus précisément en fin de chapitre) et l'entretien ne permet pas toujours, dans le cas des jeunes, de produire une parole fleuve et nourrie. Non pas que les entretiens semi directifs soient insuffisants, limités ou limitants, mais il a semblé nécessaire, de recouper les discours recueillis avec d'autres formes d'expressions et d'autres observations.

En s'exprimant à travers un média, les jeunes ont été amenés à porter un autre regard sur eux-mêmes, abordant d'une manière nouvelle des thèmes qu'ils n'avaient pas voulu intellectualiser lors des entretiens, ou revenant sur certaines contradictions qu'ils n'ont pas su, voulu ou pu expliquer spontanément. D'outil technique, prétexte à l'élaboration d'un projet collectif, l'audiovisuel est devenu un mode alternatif de recueil des informations au service du chercheur.

Outre le travail d'analyse et d'interprétation du produit fini, nous avons pu observer le processus d'élaboration des courts métrages. En étant une médiation distincte du récit oral, en permettant d'associer des images, de la musique et un scénario, les courts métrages nous ont délivré une part de l'imaginaire des jeunes, une mise en scène à la fois idéalisée et critique de leur espace de vie. Nous avons utilisé leurs regards, leurs observations, ce qui est raconté et mis en fiction, pour enrichir les données. Les courts métrages ont ainsi constitué un intermédiaire par lequel il a été possible d'analyser ce que les jeunes mettent en valeur, ce qu'ils ont envie de montrer d'important de leur lieu de vie.

2. METHODE D'ANALYSE DES DONNEES

Les données collectées tout au long de cette enquête par entretiens et de ce travail d'observation se sont avérées riches et complexes, aussi bien en qualité qu'en diversité. Il

nous a fallu être particulièrement attentive à la manière de les traiter pour répondre au mieux à nos objectifs de recherche.

2.1. Les données issues de l'observation

Les données issues de l'observation - qui ont ensuite servi à l'interprétation - sont des notes, des informations situationnelles répertoriées dans nos carnets de terrain. Elles sont de nature descriptive, elles racontent des lieux, retracent des situations, reprennent ce que les acteurs ont pu dire ou faire (puisque le sens est aussi contenu dans le « *faire* », dans les actions, dans les pratiques). Elles avaient pour objectif de resituer les jeunes dans leur contexte local et dans le système d'acteurs en général. Parfois, ces notes visaient à faire état des relations entre l'ensemble des acteurs et entre les jeunes eux-mêmes. Elles cherchaient aussi à expliquer et mettre en avant les logiques propres à chacun. Ces notes étaient aussi des esquisses d'interprétation, auquel cas elles avaient une visée plus explicative.

L'analyse de ce que nous avions répertorié et observé visait également à faire transparaître les démentis du terrain : ce que nous pensions trouver, observer et voir se dérouler. Il est entendu que les notes ne sont pas un exutoire mais nous avons aussi consigné des impressions, des ressentis qui permettent d'objectiver notre regard. L'utilisation de ces notes a permis en effet de prendre de la distance avec les acteurs, les terrains et les événements.

Pour nous, les données issues de l'observation consignées dans ces carnets, auxquelles ont parfois été adjointes des photos, sont des données complémentaires et secondaires. Elles sont d'autant plus indispensables qu'elles sont parfois venues illustrer ou bien infirmer, voire contredire les discours des jeunes à propos de leurs pratiques. Par exemple, pour les étudiants, leur départ du lieu de vie s'annonce comme définitif, mais n'est pas une rupture : il est souvent suivi d'un retour accompagné d'allers-retours incessants entre le nouveau lieu de résidence et ce qui demeure longtemps le chez soi (cf. chapitre 8).

La méthode pour analyser ces données a été finalement simple, mais étalée dans le temps. Une première analyse a été réalisée sur le vif, sur le terrain, puis lors de l'analyse des entretiens. Ces notes ont été reprises, relues et utilisées pour nuancer, renforcer ou infirmer les interprétations issues de l'analyse des entretiens. Une fois l'enquête finie et les entretiens réalisés, les informations recueillies ont été reprises pour être triées suivant leur relation aux

hypothèses. Ce classement a permis de structurer les données et les condenser, de façon à ne pas être freiné et enfermé par la masse d'observations collectée et relatée tout au long de l'enquête de terrain. L'utilisation des carnets et la décomposition des phases de leur analyse dans le temps ont permis de dépasser quelques limites du discours en trouvant d'autres biais qui viennent nuancer, éclairer, contre balancer la parole des jeunes.

2.2. L'analyse de contenu

Nous avons procédé en deux temps, d'abord l'analyse de contenu de chacun des entretiens, puis une analyse thématique de l'ensemble du corpus formé par les entretiens et enfin des courts métrages.

2.2.1. L'analyse entretien par entretien

L'analyse de contenu aide à apporter des significations concernant ce qui est dit, la personne ou les types de personnes qui les disent, les pratiques et les représentations qui y sont associées, concernant enfin ce qui n'est pas explicitement énoncé. En effet, l'intérêt de l'analyse ne réside pas seulement dans ce qui est dit mais, dans ce qu'on déduit de ces paroles concernant « *autre chose* » (Bardin, 2003). Cela nécessite au moment de l'analyse une attitude d'empathie au sens « *d'immersion dans le monde subjectif d'autrui* » (Bardin, 2003). A chaque nouvel entretien, il faut faire abstraction des entretiens précédents, d'*a priori* personnels… pour mettre en évidence la structuration spécifique, la dynamique personnelle qui orchestre le processus de pensée de l'enquêté. Par cette analyse, il s'agit de rendre compte de la logique de l'entretien de révéler le « *monde référentiel* » de l'entretien ou de celui qui parle.

Pour ce faire, nous avons suivi une démarche classique puisque la plupart des entretiens ont fait l'objet d'une retranscription littérale intégrale et ont été écoutés et lus plusieurs fois pour s'en imprégner. Pour classer ces données très riches et en dégager progressivement du sens, nous avons veillé à classer les entretiens selon leur intérêt et les types d'acteurs, à repérer les mots ou expressions les plus fréquents, les différences, les contrastes ou les ressemblances entre les discours. Nous avons aussi porté une attention particulière aux réponses décalées et aux mots indigènes, aux silences et aux non-dits. Au moment de la retranscription, nous avons aussi rédigé des commentaires analytiques comprenant les aspects saillants de l'entretien, les questions soulevées par des passages

significatifs ainsi que des idées et des propositions d'explication, ou encore des remarques sur les conditions de réalisation de l'entretien.

La retranscription achevée, nous avons procédé au déchiffrement structurel, de chacun des entretiens, qui s'est combiné avec une analyse thématique (rechercher des thèmes présents dans plusieurs entretiens), une analyse de l'énonciation du discours (évolution du style, l'usage des pronoms, les perturbations, les mots clés) et une analyse de l'expression (caractéristiques, environnement, traits personnels, état de l'enquêté) pour chercher à comprendre de l'intérieur la parole des jeunes. Enfin, pour pouvoir interpréter les résultats de notre analyse de contenu, nous avons pris en compte les variables et les éléments permettant de caractériser et contextualiser ce discours co-construit. Ces variables sont de nature diverse, puisqu'elles peuvent être relatives à l'enquêté (psychologiques, socio-démographiques, sociologiques…), à la situation d'entretien, ou encore à la relation enquêteur / enquêté…

Il est important de souligner que si l'entretien permet un accès à un discours subjectif, son interprétation nécessite des « *techniques de rupture* » (Bardin, 2003) telles que celles qui viennent d'être présentées. Pour nous, cette subjectivité s'avère être un avantage pour comprendre les représentations sociales des jeunes. Loin d'être une limite, la subjectivité permet de recueillir un positionnement et des argumentations personnelles qui permettent d'accéder aux représentations sociales et mentales des jeunes.

2.2.2. Analyse thématique du corpus des entretiens

L'analyse de contenu que nous avons menée a ensuite porté sur l'ensemble du corpus. Nous nous sommes livrée à une analyse thématique de l'ensemble des entretiens et à un découpage transversal du corpus. L'analyse préalable de chacun des entretiens a permis de prendre connaissance de l'ensemble du corpus et de repérer des thèmes récurrents ou secondaires. Cette analyse transversale a permis de rapprocher les thèmes éclatés dans un même entretien et entre les entretiens, des thèmes reliés aux hypothèses. Ainsi est préparée notre grille d'analyse. Une fois établie, nous plaçons dans chaque rubrique les énoncés retenus de chaque élément du corpus. Cela permet de repérer leurs caractéristiques, leurs variations, pour y associer la façon dont ils sont exprimés, décrits, justifiés et argumentés. La grille d'analyse permet de proposer un système de relations entre les thèmes, amenant à envisager comment ils peuvent être associés ou au contraire opposés. Par exemple, la « *qualité* » est un thème présent dans une majorité d'entretiens. Elle est systématiquement

associée à l'environnement et au cadre de vie. Mais, elle est souvent opposée au thème des services pour les jeunes.

2.2.3. L'analyse de l'image et des courts métrages

Les films et les supports iconographiques rentrent dans le champ de l'analyse de contenu comme le précise L. Bardin : « *il semble difficile de refuser à l'énorme champ de la communication non linguistique les bénéfices de l'analyse de contenu* » (2003 : 37). Il s'agit pour nous de l'appliquer au langage filmographique et à la fiction qui sont une autre forme de discours. Elle nous a permis de comprendre davantage d'éléments associés à la vie des jeunes dans les espaces de faible densité et surtout de mieux appréhender certains thèmes dont les jeunes se sont emparés, comme celui de la fête.

Notre analyse a cherché avant tout à faire ressortir la structure thématique de chaque court métrage et à faire ressortir les sens seconds, connotés par la mise en image et en fiction de la parole des jeunes. L'analyse s'est penchée sur le fond en dégageant les thèmes abordés et ce qui structure le récit : le scénario et les dialogues, la place des personnages, les procédés narratifs, les éléments moteurs du récit (éléments déclencheurs, obstacles, protagonistes). La forme est aussi prise en compte et l'analyse porte alors sur la mise en scène, avec l'examen des plans, du son et du point de vue donné par la caméra, le style des dialogues. Les questions qui ont guidé l'analyse sont par exemple : comment le lieu de vie et le quotidien sont-ils mis en image ? A quels éléments sont-ils associés ? Par quelles images, formes, couleurs, plans larges ou rapprochés, l'espace rural est-il représenté ?

3. MISE EN OEUVRE DE LA METHODE QUALITATIVE : AJUSTER

Tous les manuels expliquent les difficultés rencontrées lors de la mise en œuvre des méthodologies qualitatives (réticences de l'enquêteur, résistance de l'enquêté). Dans le cas de cette recherche, c'est aussi et peut-être davantage l'enquête auprès des jeunes qui nous a mise dans des conditions spécifiques de travail.

3.1. Enquêter avec des jeunes

3.1.1. Créer des conditions favorables à l'enquête

Même si l'enquête se prépare méthodiquement à l'avance avec la construction des hypothèses, du guide d'entretien, les imprévus et les surprises subsistent. Les difficultés opérationnelles ne peuvent pas toutes être anticipées. Une grande capacité d'adaptation et d'improvisation est nécessaire car le chercheur est dépendant des acteurs auprès de qui il enquête. Cela particulièrement se vérifie quand il s'agit de jeunes. F. Dubet décrit bien ce que travailler avec ce type d'acteur implique : « *insensiblement, les sociologues se mettent à 'galérer', eux aussi sont pris dans cette indétermination, ils s'habituent à passer leur temps entre le café et le club de jeunes, et attendent eux aussi que quelque chose se produise* » (1987 : 11). Malgré tous les protocoles conçus à l'avance, malgré les précautions méthodologiques, l'enquête se construit aussi au quotidien, en interaction avec les acteurs pour que les conditions de l'observation et des entretiens soient réunies. Les jeunes, sont appréhendés et appréhendent le chercheur, différemment par exemple des élus ou plus généralement des acteurs institutionnels. En effet, « *young people do not live their lives to strict timetables and neither are they necessarily prepare to commit to a long-term research project* »[95] (Leyshon, 2002 : 183).

La principale difficulté rencontrée pour enquêter avec des jeunes a été de trouver un lieu propice pour mener les entretiens. Cela est dû d'une part au fait que les jeunes restent de plus en plus cantonnés dans des espaces privés (Reay, Lucey, 2000). L'enquêteur étranger au territoire et à la communauté ne peut évidemment que difficilement y avoir accès. Nous avons donc mené très peu d'entretiens au domicile des jeunes : nous devions au préalable les rencontrer dans des lieux publics pour éventuellement avoir, dans un second temps, accès aux lieux privés, ce qui a rarement été possible. D'autre part, les jeunes se retrouvaient seulement dans des lieux éloignés du regard des adultes, par exemple dans le camping lorsqu'il était fermé au public, sur les bancs du terrain de foot quand il n'y avait pas match ou d'entraînement, ou encore à côté de la station essence ou de l'épicerie locale. Ces lieux ne sont pas faciles d'accès pour qui est extérieur au village ou au groupe, encore moins pour un chercheur assimilé aux adultes comme nous l'avons été. Lorsque les jeunes s'y retrouvaient, cela pouvait être l'occasion de prendre contact avec eux mais ce n'était ni un lieu ni un moment propice pour mener un entretien. En effet, quand les jeunes sont ensemble pendant leur temps libre, il reste délicat de leur demander de s'isoler de leurs amis pour faire un entretien.

---

[95] « Les jeunes ne mènent pas leur vie selon un emploi du temps strict et ne sont pas nécessairement préparés à s'engager dans un projet de recherche à long terme ».

Avec les jeunes, notre attitude se devait donc d'être flexible. Nous devions à chaque instant créer un contexte favorable pour que les jeunes se sentent suffisamment à l'aise pour participer à l'enquête. Cette flexibilité concerne aussi les techniques : « *once in the field with young people, the researcher must continually find new and different ways to listen and to observe young people, and to collect traces of their lives* »[96] (Leyshon, 2002 : 184). Dans cette configuration, les « *personnes ressources* » ont servi d'intermédiaire car elles avaient accès à des lieux de rencontre où les jeunes venaient à des moments satisfaisants pour eux. Leurs informations à propos des activités des jeunes nous ont permis de ne pas errer continuellement pour rencontrer des jeunes et susciter des entretiens. Elles nous ont introduites auprès des jeunes de sorte que notre présence, surtout parmi les mineurs, n'avait plus rien de suspect pour eux.

Face aux jeunes, le type de méthodologie qualitative retenu ici s'est avéré finalement paradoxal. D'un côté, les conditions d'enquête satisfaisantes pour que les jeunes puissent s'exprimer pleinement ne semblaient jamais pouvoir être toutes réunies (le temps, la tranquillité et « *l'isolement* » de l'enquêté). D'un autre côté, ce sont ces mêmes méthodologies qui ont permis de s'adapter et d'être adoptée par les jeunes. Et ce sont à la fois la nécessité et la possibilité de s'adapter et d'ajuster la méthode qui nous ont permis de mieux comprendre les jeunes.

La difficulté de mener l'enquête avec les jeunes vient aussi des partis pris liés à la démarche qualitative en elle-même, qui investi le domaine de la subjectivité et se fixe pour objectif de la comprendre. Ainsi, elle nécessite donc de prendre du temps, de s'adapter aux contextes, aux acteurs et aux phénomènes que nous cherchons à analyser. Compte tenu de la nécessité d'ajuster les techniques et la conduite de l'enquête, la démarche qualitative s'est avérée la mieux adaptée pour travailler avec des acteurs non institutionnels et pour s'adapter aux habitudes des jeunes.

3.1.2. Limites des entretiens

Cette parole co-construite s'avère riche mais se trouve parfois freinée par la « *capacité réflexive* » (Cugola, Gambino, 2006) des enquêtés. Même si, comme dans l'entretien non directif, nous partons du principe « *que la personne interrogée est la plus apte à explorer le champ du problème qui lui est posé, en fonction de ce qu'elle pense et ressent* » (Michelat, 1975 : 229), il n'est pas toujours aisé de mettre les jeunes en situation d'évoquer leur lieu de

[96] « Une fois sur le terrain avec les jeunes, le chercheur doit continuellement trouver de nouvelles et différentes façons d'écouter et d'observer les jeunes, et de collecter des traces de leur vie ».

vie, leurs habitudes et leur quotidien. Pour eux, ces éléments sont tellement banaux qu'ils ne prêtent pas à discussion. C'est là une limite des entretiens et du discours des jeunes car ils n'avaient jusqu'alors pas été amenés à formuler des opinions sur les sujets abordés et, n'ayant pas eu le temps de la réflexion, se sont trouvés parfois pris de court pour proposer des réponses aux questions que nous leur avons posées. Le fait d'avoir une expérience des espaces de faible densité ne conduit donc pas nécessairement les jeunes à trouver les mots pour décrire leur vécu, d'autant plus que le lieu de vie ou la campagne sont, à leurs yeux, des aspects qui ne « *méritent* » pas vraiment de réflexion. Cela se traduit dans certains entretiens par des hésitations, des silences, des rires, des airs surpris et la réponse : « *je ne sais pas* », comme dans le cas de Sophie (Nontron, 17, f, n°72) ces interrogations sont simplement inédites et nouvelles et, à ce titre, elles désarçonnent.

> *Enquêteur : T'en peux plus de vivre à Champagnac ?*
>
> *Sophie : non, non, bon, je sais pas. Mais euh, ouais je sais pas, ouais je sais pas. Ben c'est peut être de voir ma sœur aussi. Ben ça se passe bien cette année donc !*
>
> *Enquêteur : Et sinon est ce que la vie locale à Champagnac c'est, c'est comment ?*
>
> *Sophie : ouais en fait, mais c'est le truc c'est que moi je suis pas trop dans la vie locale en fait, je. Ben parce que le club jeune en fait, j'y vais pas. En fait voila. Puis la médiathèque non plus. (Rires)*
>
> *Enquêteur : Oui c'est vrai que c'est les deux endroits où ils vont…*
>
> *Sophie : oui voila ! Mais en fait, ouais, j'y vais pas.*
>
> *Enquêteur : Ça t'intéresse pas ce qu'ils font ou ?*
>
> *Sophie : ben pfff, je sais pas. C'est fin c'est un peu, fin, je sais pas, voila quoi, j'ai pas trop…*
>
> *Enquêteur : T'en as pas besoin ?*
>
> *Sophie : non, mais oui je sais pas. En fait je j'ai pas trop d'affinités avec ceux qui y sont. Donc voila.*

Pour que le jeune enquêté puisse réfléchir et répondre aux questions, il faut donc lui laisser le temps dont il a besoin. Dans cet extrait, l'expression « *je ne sais pas* » revient de nombreuses fois. On peut tout de même retenir des éléments pour comprendre les pratiques de Sophie. En fait, elle évite le club de jeunes ou la médiathèque car ce n'est pas là qu'elle rencontre ses amis.

Avec les jeunes, ce « *je ne sais pas* » peut être aussi existentiel, comme dans l'extrait ci-dessous, lié à l'incertitude face au futur. On retrouve ce « *je ne sais pas* » chez les

adolescents en terminale, les jeunes en fin de CDD, au chômage ou ayant quitté l'école. C'est le cas de la fin de l'entretien avec Sophie, pour qui la vie après le lycée et le baccalauréat est une grande inconnue.

> *Enquêteur : Toi t'as jamais habité en ville en fait ?*
>
> *Sophie : non, non.*
>
> *Enquêteur : Mais t'as quand même envie d'y aller visiblement ?*
>
> *Sophie : ben, fin, je sais pas dans un… fin, ouais mais pas forcément toute ma vie quoi. Mais euh, y aller pour voir ce que c'est quoi.*
>
> *Enquêteur : Il y a des choses qui t'attirent en ville ? Comparé à ici ?*
>
> *Sophie : ben, moi j'aime bien le fait de pouvoir être plus indépendant quoi, fin. Parce que la t'es, fin, je suis dépendante de mes parents quoi, alors qu'là par exemple, je peux, tu peux aller un peu n'importe où, fin. Parce que, y a des bus et tout ! C'est une certaine indépendance. Mais bon.*
>
> *Enquêteur : Aller en ville, c'est pour prendre son indépendance ?*
>
> *Sophie : silence. Je sais pas du tout.*

La solution adoptée le plus souvent a été de faire des entretiens avec deux jeunes simultanément, qui confrontent leurs réponses et leurs hésitations. Dans le meilleur des cas, la solution a été de se voir avant de réaliser l'entretien et commencer à évoquer ces questions de façon informelle. Au cours des entretiens, nous avons aussi accentué les thèmes du guide d'entretien qui privilégiaient le vécu, l'histoire personnelle pour que les jeunes puissent parler d'eux-mêmes avant de les faire s'exprimer sur les lieux qui les entourent.

Les entretiens sont également limités par le fait que les jeunes ont parfois eu des difficultés à raconter leurs occupations du quotidien, dont la banalité ou la répétition se passe de commentaire. Certains jeunes peuvent ne pas percevoir l'intérêt de s'arrêter sur le déroulement du quotidien, des pratiques et des habitudes. Les réponses sont peu évocatrices, oscillent entre « *oui* » et « *non* », à tel point que l'entretien n'est plus un échange ou une co-construction et peut devenir un questionnaire. L'extrait ci-dessous, après vingt minutes d'entretien, met en évidence la place très présente, voire omniprésente de l'enquêteur et montre aussi la nécessité des relances sur les pratiques.

> *Enquêteur : Was your family running the pub before?*
>
> *Pat : well my grand daddy was.*
>
> *Enquêteur : So do they want you to have it?*
>
> *Pat : yeah, but I don't. I hate it!*

Enquêteur : Really? Why?

Pat : I just don't like working in. People are just enjoying themselves and me inside working.

Enquêteur : That's right. And in the evening, nights.

Pat : yeah, not a good time to work.

Enquêteur : And do you work over there?

Pat : yeah.

Enquêteur : Did you start working early?

Pat : erm. I start about 4 or 5 years ago.

Enquêteur : In the pub?

Pat : yeah.

Enquêteur : During weekdays?

Pat : no, just at the weekends. Saturdays and Sundays.

Enquêteur : During the day?

Pat : well, day on Sundays, but then on Saturday days, nights.

Enquêteur : So do you still have time for something else?

Pat : I do yeah. Plenty.

Enquêteur : Like what?

Pat : I go out, me and friends. This is it.

Enquêteur : And do you play sports?

Pat : yeah, play hurling and soccer[97].

Une solution, en particulier quand les pratiques étaient abordées, a consisté à les identifier au préalable et ainsi à préparer des relances sur le travail, les sorties, le sport. L'observation active joue un rôle clé, car elle permet de parler avec les jeunes des éléments de leur vie au quotidien sur lesquels ils n'éprouvent pas la nécessité de s'épancher. Observer et être en situation d'action avec les personnes enquêtées a facilité et favorisé l'enquête. Une autre solution a consisté en des discussions informelles clairement situées en dehors du cadre

[97] « Enquêteur : est-ce que ta famille dirigeait la pub avant ? Pat : ben, oui, mon grand-père. Enquêteur : est-ce qu'ils veulent que tu l'aies ? Pat : oui, mais moi non. Je le déteste. Enquêteur : vraiment ? Pourquoi ? Pat : c'est juste que je n'aime pas y travailler. Les gens s'amusent et moi je suis là à travailler. Enquêteur : c'est ça. Et les soirs, les nuits, Pat : oui, pas un bon moment pour travailler. Enquêteur et tu y travailles ? Pat : oui. Enquêteur : tu as commencé tôt à travailler ? Pat : euh, j'ai commencé il y a quatre ou cinq ans. Enquêteur : Au pub ? Pat : oui. Enquêteur : pendant les jours de semaine ? Pat : non, juste les week-ends. Les samedis et dimanche. Enquêteur : pendant la journée ? Pat : ben, le jour les dimanches, mais bon, les samedis jours, nuits. Enquêteur : donc, il te reste du temps pour autre chose ? Pat : oui, j'en ai. Plein. Enquêteur : comme pour quoi ? Pat : je sors, moi et mes amis. Voila. Enquêteur : et tu fais du sport ? Pat : oui, je joue au hurling et au foot ».

de l'enquête. Ces limites soulignent l'importance pour la réussite de notre recherche de vivre avec des jeunes.

Il faut préciser qu'une autre solution a été pour nous de présenter des résultats intermédiaires de l'enquête. L'occasion nous en a été donnée par les acteurs locaux, cela a été une opportunité supplémentaire pour nous de tester et de vérifier nos interprétations. Les réactions des jeunes et des acteurs locaux ont permis de vérifier que nous avions les moyens de dépasser ces limites, d'affiner les significations dégagées des données et d'en éprouver tant la validité que l'intelligibilité.

3.2. La place du chercheur

3.2.1. Pourquoi chercher sa place

P. Arborio et A.-M. Fournier précisent qu'« *il faut être ancien membre de la communauté qu'on veut étudier ou se donner beaucoup de temps, comme si l'on voulait en devenir membre, pour que se réduise l'incongruité de la situation* » (2005 : 29). Or, nous étions complètement étrangère aux deux terrains d'étude à plusieurs titres. Dans le Rural Galway, nous étions étrangère par la nationalité. Ensuite, c'est notre caractère allochtone qui, ajouté au statut de chercheur, nous désignaient comme étranger dans chacun des terrains d'étude. Si la durée de la thèse nous accordait suffisamment de temps pour la recherche, cela n'aurait en aucun cas été suffisant pour nous permettre de devenir un membre à part entière des milieux sociaux étudiés. Le Périgord Vert et le Rural Galway sont deux terrains nouveaux sur lesquels nous n'avions encore jamais mené de recherche. Notre extériorité dans les deux terrains relevait, de plus, de deux formes différentes « *d'étrangéité* »[98] : d'une part un terrain proche et inconnu, le Périgord Vert et d'autre part un terrain lointain mais côtoyé en tant qu'étudiante ERASMUS puis que touriste, le Rural Galway. Pour mener à bien cette recherche, il nous a donc fallu nous faire une place et être accepté en tant « *qu'étranger* » et parfois aussi en tant qu'individu « *étrange* » dans les deux terrains d'étude. En effet, « *mener une enquête de terrain, c'est accomplir des opérations très semblables à celles de l'immigrant, mais sur un mode expérimental. Il faut être capable de se mouvoir à la frontière de plusieurs mondes, comme un déclassé ou un déraciné professionnel, de s'y immerger avec le plus grand naturel et d'avoir ce pouvoir de dénaturalisation qui est le propre de l'exilé ou*

[98] Une étrangéité cependant pas aussi prononcée que les chercheurs investissant des terrains culturellement ou socialement plus éloignés (Naeples, 1998).

du migrant, de vivre en perpétuel décalage à soi et aux autres et d'en faire une ressource de compréhension et de traduction » (Céfaï, 2003 : 476).

Notre place de chercheur n'a pas été aisée à trouver pour plusieurs raisons. Du fait de notre âge, nous étions en quelque sorte assimilée à la population enquêtée. Si notre âge a pu représenter un handicap, il a également constitué un atout dans notre rapport aux acteurs de terrain, jeunes et moins jeunes. En effet, les jeunes ont eu tendance à se désinhiber face à nous, tandis que les adultes se sont employés à nous aider comme ils l'auraient fait pour leurs enfants. Il a donc été primordial de se distancier des jeunes, de tout mettre en œuvre, investir notre problématique en évitant d'y introduire nos propres réflexions de jeune qui conduiraient, à l'extrême, à mener une recherche sur nous-même. Pour mener une recherche à la fois subjective, rigoureuse et scientifique, il était impératif pour nous d'opérer une distanciation forte et continue avec l'ensemble de ces acteurs, tout en cultivant et conservant à notre avantage l'empathie dont nous pouvions bénéficier.

Il a aussi fallu faire face à la présence continue des acteurs locaux et des « *personnes ressources* ». Intéressés par les résultats de cette recherche, en fonction de leurs propres préoccupations, ils dévoyaient l'entretien vers un ensemble d'éléments, de renseignements, d'opinions qu'ils souhaitaient obtenir et pour lesquels ils nous demandaient des précisions. En France, les maires nous demandaient d'expliciter les attentes des jeunes, alors qu'en Irlande les membres du GAL recherchaient davantage des moyens pour rendre les jeunes actifs. Pour leur part, les jeunes s'interrogeaient sur ce qui allait être fait pour eux. En outre, les acteurs rencontrés comprenaient mal, malgré nos explications, le travail effectué et la nécessité de consacrer autant d'énergie à une telle entreprise. Tiraillée par ces questionnements et ces intérêts, la négociation d'une place reconnue, précise, s'est imposée comme une nécessité. Il nous a fallu par la suite analyser cette place et la manière dont nous l'avions négociée parce que « *c'est finalement par l'analyse de toutes les places qu'on lui assigne parallèlement ou successivement que l'ethnographe pourra comprendre à la fois ce qu'on lui dit et ce qu'il observe, puisqu'il saura à qui l'on dit et à qui l'on montre* » (Beaud, Weber, 1997 : 129).

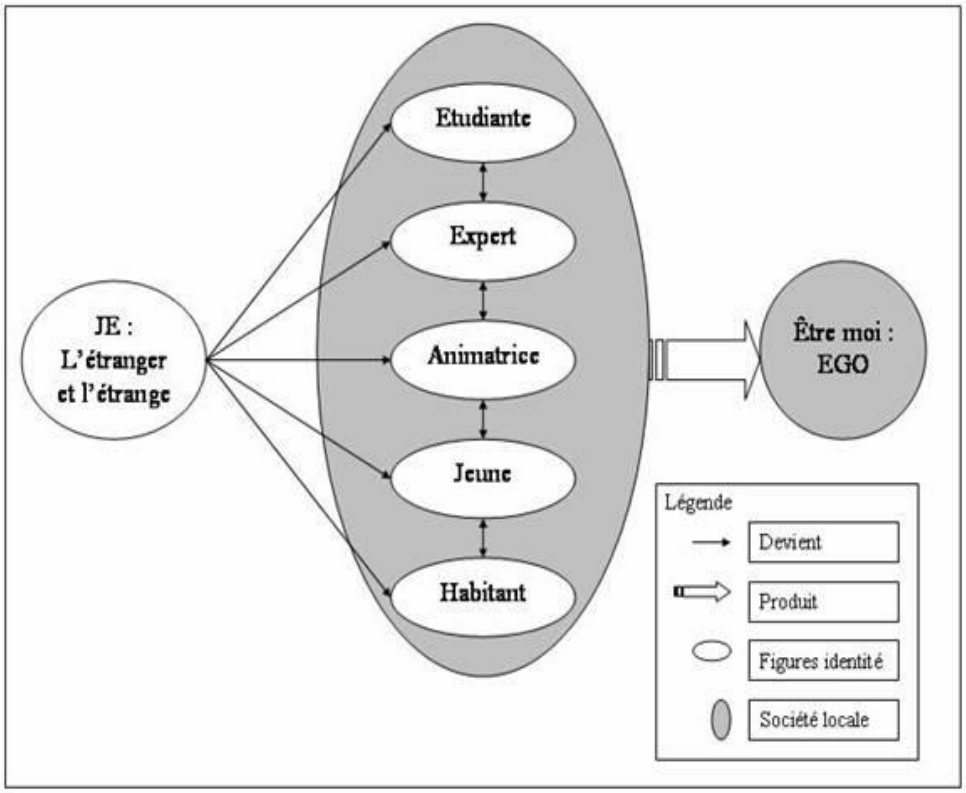
3.2.2. Négocier et trouver sa place

Nous l'avons vu, notre place était au départ celle de l'inconnue et de l'étrangère. Il faut souligner la différence entre être étranger et être « étrange ». Etre « l'étranger » s'est avéré bénéfique dans le Rural Galway dans la mesure où cette position nous plaçait d'emblée comme étant dans le même temps fragile, relativement neutre au regard des discordes locales

et en situation de demande. Pour ces raisons, les acteurs Irlandais dans leur ensemble ont été plutôt enclins à coopérer, à nous aider, heureux de nous faire découvrir leur pays, leur culture, leur identité irlandaise. Dans le Périgord Vert la situation était un peu différente : nous avons éveillé la curiosité et suscité un certain étonnement ; les acteurs nous cherchaient des origines locales. Les rencontres avec les jeunes et les acteurs locaux nécessitaient que nous soyons préalablement recommandée, introduite et connue. Ces deux figures ne nous permettaient pourtant pas d'avoir une place créant une situation et un contexte favorables pour l'enquête. Cette place a dû être définie et négociée avec les acteurs.

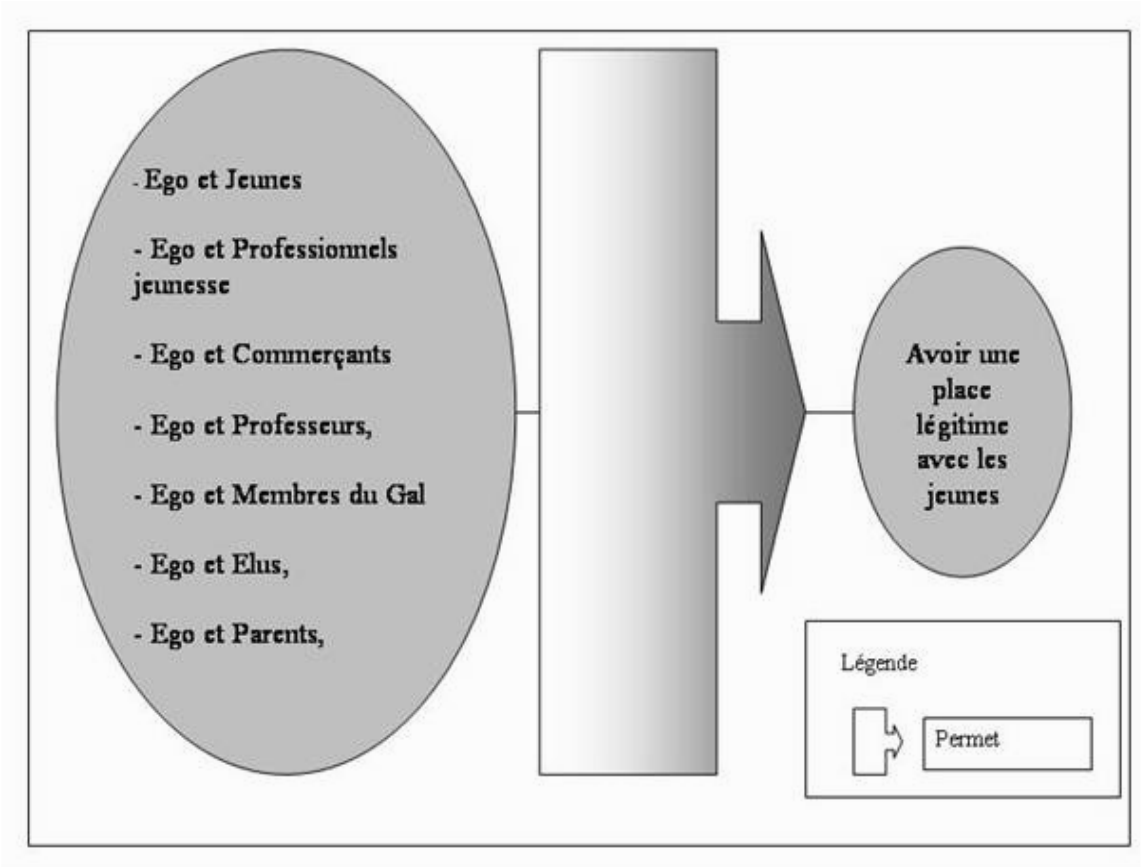
La première stratégie a consisté en un éclatement de soi pour répondre à l'impératif d'objectiver cette situation subjective, d'être jeune et de travailler avec les jeunes. Pour trouver une place, il a été nécessaire de se disperser à travers plusieurs figures : celle de l'étranger, de l'étudiante, du jeune, de l'animatrice, de l'expert « *en jeune* », ou encore de la française… Le besoin s'est fait sentir de décliner les différences pour que les jeunes et les acteurs locaux adoptent la figure qui leur convient le mieux et pour que nous puissions ne pas être enfermée dans un rôle. Cette même opération de déclinaison de soi s'est effectuée dans plusieurs villages ou communautés locales ce qui nous a conduit à devenir un individu différent au sein de chacun d'eux.

Figure 19 : L'éclatement de soi



La deuxième stratégie a consisté en une présence dans plusieurs groupes d'acteurs qui demandaient à nous connaître : les parents, les professeurs, certains élus, les jeunes… C'est par la multiplication de soi que nous avons pu avoir notre place dans chacun des terrains d'étude et *avec* les acteurs de la recherche.

Figure 20 : La multiplication de soi



Même s'il reste difficile de dire avec certitude comment les jeunes comprennent la présence du chercheur, le côtoiement de nombreuses sphères sociales a permis de nous montrer sous des jours différents pour inventer une place au sein des terrains d'étude. Cette place avait aussi un rôle positivement connoté pour les jeunes et les adultes pour partie parce qu'elle valorisait les jeunes, les plaçait au centre de l'attention et leur conférait ainsi une position valorisante au vu de leur entourage (parents, animateurs, etc.) mais aussi parce que nous étions un intermédiaire entre les jeunes et les acteurs institutionnels.

♦♦

Ainsi, la méthode qualitative telle que nous la mettons en œuvre s'envisage comme une démarche d'ensemble qui participe de chacune des étapes de la construction de notre recherche. Cette méthode pousse parfois à l'expérimentation, à des réajustements dont nous

avons tiré profit pour mener notre enquête avec une catégorie d'acteurs qui place la flexibilité comme condition de rencontre. La méthodologie relève elle-même par conséquent d'un paradigme compréhensif, qui intègre les conditions de la recherche. Ce que nous cherchons n'existe pas en dehors des acteurs, ce qui explique la place centrale accordée aux entretiens, aux discours des jeunes et à leur observation. Les méthodes qualitatives ne se résument pas à une étape dans notre démarche, c'est l'ensemble de l'approche qui est qualitative.

Dans les chapitres suivants, il s'agira de mettre en évidence comment, tant dans le Périgord Vert que dans le Rural Galway, les jeunes vivent et habitent ces espaces ruraux de faible densité de population.

Photographie 7 : Rencontre avec des jeunes de Gort

Photographie : Valérie Vallès

Intéressé par la thématique de la thèse, l'animateur du club de jeunes de Gort avait organisé une soirée de rencontre entre des membres du projet « Terres de Jeunes » et un groupe de dix jeunes. Ils ont pu poser de nombreuses questions sur la France, la réalisation des courts métrages, etc. Ces moments d'observation nous ont permis d'être témoins de leurs pratiques, de leurs conversations, et donc d'affiner les interprétations des entretiens.

Photographie 8 : Rencontre avec le No Name Club de Montbellew

Nous avons rencontré trois fois les membres de ce club et effectué des entretiens individuels avec trois d'entre eux. Nous avons assisté avec eux à la promotion d'un disque qu'ils ont enregistré avec les membres d'autres *No Name Clubs* du Comté.

Photographie : Mélanie Gambino

Photographie 9 : Les réalisateurs du court métrage "Pour vos beaux jours"

Photographie : www.terresdejeunes.org

Plusieurs jeunes ayant participé à la réalisation des différents courts métrages ont participé avec nous à une table ronde sur « le quotidien des jeunes ruraux » organisée par la Mission Locale du Haut Périgord. Cela a été l'occasion de leur présenter les résultats de cette recherche et de les confronter à des élus, des animateurs, des parents, etc.

CHAPITRE 6

DE NOUVELLES PRATIQUES DE L'ESPACE DE FAIBLE DENSITE ?

Les espaces ruraux de faible densité sont habités par les jeunes. Habiter signifie que la faible densité est vécue, pratiquée, subie, transformée par la présence et le quotidien des jeunes et les actions de certains d'entre eux. Habiter est un acte complexe et ne se réduit pas à une simple occupation des lieux. Il implique à la fois des comportements, habitudes, sentiments, représentations qui se matérialisent dans les pratiques des jeunes (De Certeau, 1994 : 189). Ces pratiques sont des actes routiniers et se réitèrent tous les jours. Notre observation se porte sur ces actes anecdotiques et habituels car leur apparente insignifiance dissimule aussi la complexité des rapports à l'espace. Loin d'être anodines, futiles ou médiocres, ces pratiques répétitives sont ancrées dans le quotidien des jeunes.

Pour mieux comprendre les conditions et les modalités de l'habiter des espaces de faible densité, l'habiter est analysé en deux temps distincts : les pratiques qui « *trament en effet les conditions déterminantes de la vie sociale* » (De Certeau, 1990 : 146) sont présentées dans ce chapitre ; l'analyse des représentations fait l'objet du chapitre suivant.

Ce chapitre se structure autour de trois enjeux. Nous commencerons par la description des pratiques des jeunes en mettant en évidence les repères spatiaux et temporels qui les ponctuent. Il s'agira ensuite d'expliciter les pratiques des jeunes dans leurs lieux de vie pour enfin en dégager trois différents types de pratiques.

1. LES JALONS DES PRATIQUES

Les pratiques de l'espace sont organisées autour de trois thèmes principaux : d'une part différents repères spatiaux, d'autre part les villes, enfin le temps.

1.1. Les repères spatiaux : ici, ailleurs, là-bas, home, somewhere…

Les entretiens sont jalonnés de références spatiales imprécises et vagues qui ont malgré tout un sens pour les jeunes. Ils parlent d'« *ailleurs* », d'« *ici* », « *là-bas* », « *chez moi* », ou en anglais, de « *here* », « *somewhere* », « *home* », tant de marqueurs de l'horizon de leur quotidien et de leurs habitudes qui renvoient à des micro-lieux, des espaces pratiqués ou encore imaginés. Ces expressions apparaissent différemment dans les discours et caractérisent les échelles des pratiques. Loin d'être insignifiantes, elles constituent des repères spatiaux quotidiens ou plus occasionnels, des dérives géographiques qui s'insinuent dans l'imaginaire et qui sont présentes dans leur mémoire. Ces différentes expressions mettent en évidence les jeux auxquels les jeunes se livrent pour marquer et identifier leur lieu de vie. Ces repères sont à prendre en compte en ce qu'ils dilatent, déforment ou polarisent les pratiques spatiales des jeunes autant qu'ils caractérisent et structurent leur vécu et leurs pratiques quotidiennes de l'espace.

1.1.1. Ici / here, chez moi / home

Les jeunes sont d'abord amenés à se situer pour se présenter. Ils font alors référence à « *ici* » / « *here* », en précisant : « *je suis d'ici* », « *par ici* », « *I live here* », « *I live here around* ». Ils font référence à leur commune de résidence et pour les Irlandais à leur paroisse. La nuance « *par ici* » / « *here around* » embrasse un ensemble de villages, de lieux-dits et de hameaux que les jeunes rassemblent pour expliquer ce qui constitue pour eux « *ici* » / « *here* » : « *here, where I live, it's part of Portumna parish, I have that on my address* »[99] (Portumna, 18, f, n°34). Dans la temporalité et dans le quotidien des jeunes, « *ici* » renvoie à l'instant présent, au lieu de vie investi pour le moment. Mais par la suite, la référence la plus présente dans les entretiens est « *chez moi* » / « *home* » qui constitue pour les jeunes un point de repère fort, continu et stable. Ces termes désignent ce qui compte pour eux, les lieux où ils ont grandi, les lieux des souvenirs, des amis et de la famille. Présent dans les projets et dans le futur, c'est le lieu de l'espace relationnel et personnel, au sein duquel les jeunes construisent

[99] « Ici, où je vis, ça fait partie de la paroisse de Portumna. C'est mon adresse ».

leurs expériences. Ce « *chez moi* » / « *home* » peut être multiple dans les cas des jeunes scolarisés ou travaillant en ville (Bordeaux, Galway, Limoges, Limerick). Mais « *chez moi* » / « *home* » sont davantage employés pour parler de leur village. Les jeunes du Rural Galway font la différence entre « *come back here* » signifiant « *come back to the place where I live* » [100] et « *come back home* »[101] qui se rapporte aux amis, à la famille et à la *community* : « *I go back where my home is, where I have my family and friends. Where the community is* »[102] (Cappataggle, 21, f, n°55). Ils introduisent une nuance supplémentaire entre « *here* » / « *ici* » qui met l'accent sur la dimension spatiale et « *home* » / « *chez moi* » dont l'importance pour les jeunes repose sur le lieu et les habitants, les personnes qu'ils connaissent et qui leur sont chères. Ces deux repères, « *ici* » et « *chez moi* », marquent la proximité spatiale et évoquent des lieux du quotidien et des lieux ordinaires appropriés par des pratiques, tant sociales que spatiales, habituelles et répétitives.

1.1.2. Là-bas / over there

Ces deux repères se conjuguent avec d'autres références spatiales : « *là-bas* », « *over there* », « *there* » qui renvoient plus vaguement à des lieux lointains dans l'espace, mais aussi des lieux connus, fréquentés pour des activités précises, les sorties, les loisirs, les courses avant tout :

> *« We go there [Galway] to play pool or bowling »*[103] *(New Inn, 18, h, n°22),*
>
> *« Là-bas [Saint-Yrieix], il y a la boite où on sortait des fois » (Lanouaille, 21, h, n°85),*
>
> *« Si on était au lycée là-bas [Périgueux], on se dit qu'on pourrait faire les magasins ou aller au ciné » (Verteillac, 17, f, n°95).*

« *Là-bas* » et « *over there* » renvoient exclusivement à des villes de différentes tailles. Ce sont des lieux distants dans le temps et l'espace, des lieux d'expérimentations passées ou futures, qui font référence à des lieux où ils allaient avant, ou des lieux où les parents se rendent :

---

[100] « Revenir ici », « revenir là où je vis ».

[101] « Revenir chez moi ».

[102] « Je rentre où est ma maison, où sont mes amis et ma famille. Où la communauté est ».

[103] « On va là-bas, [Galway] pour jouer au billard ou au bowling ».

> *« There's no industry left here, so people commute to Ballinasloe or Athlone. It takes only half an hour to go over there »*[104] *(Castleblakney, 17, f, n°26).*

Cette référence spatiale témoigne d'une familiarité et d'une connaissance de ces agglomérations, même si elle se construit par l'intermédiaire d'autres personnes et par des visites ponctuelles. « *Là-bas* » et « *over there* » se construisent par opposition à d'autres repères. Ils sont aussi des lieux mis à distance de lieux mieux connus :

> *« It would be hard to find accommodation over there [Dublin]. I know Galway better. It's closer to where I live. »*[105] (Ballygar, 17, f, n°49).

Une distinction forte est établie entre « *là-bas* » et « *chez moi* » :

> *« J'habite sur Périgueux, j'ai un appart que me loue ma grand-mère. Pas cher. Donc je bouge de là-bas [Périgueux] pour aller bosser. Mais ? Chez moi j'y suis toujours. Je suis tous les week-ends à Brantôme » (La Faye, 18, h, n°93).*

Habiter la semaine à Périgueux ne contribue pas à rapprocher ces deux lieux. Ce qui est désigné par « *là-bas* », même situé, localisé et connu n'a pas la même signification précise et le même poids dans les parcours des jeunes et les différences entre ces deux désignations nourrissent la distinction. Il en va de même pour l'écart établi entre « *there* » et « *here* » :

> *« Here, it's a community, it's simple, like we know people, they know you. But over there [Galway], it's too crowded, it's too much »*[106] *(Ballinasloe, 23, f, n°57).*

Ces deux expressions aident à distinguer deux mondes qui coexistent dans les pratiques des jeunes et permettent de mettre en évidence ce qui les oppose.

1.1.3. Ailleurs / somewhere

La référence « *là-bas* » / « *over there* » se double de ce qui relève de l'« *ailleurs* » / « *somewhere* » constitué de lieux plus éventuels et indéfinis, mal ou peu connus, qui suscitent

---

[104] « Il n'y a plus d'industries ici, alors les gens font la navette vers Ballinasloe ou Athlone. Ça prend seulement une demie heure pour aller là-bas ».

[105] « Il serait difficile de trouver un logement là-bas [Dublin]. Je connais mieux Galway. C'est plus près d'où je vis ».

[106] « Ici, c'est une communauté, c'est simple, on connaît les gens, ils te connaissent. Mais là-bas, il y a trop de monde, c'est trop ».

davantage d'envies que de projets construits. Elle renvoie à des imaginaires géographiques qui peuvent changer, par exemple pour les jeunes du Périgord Vert qui idéalisent des lieux visités en vacances (le Sud de la France) ou en diabolisent d'autres, peu connus, comme la région parisienne parce qu'il leur sera peut être nécessaire d'aller y travailler alors qu'ils n'en ont aucune envie. Les jeunes Irlandais associent « *elsewhere* » (autre part) ou « *somewhere* » (ailleurs, quelque part) à des pays étrangers : l'Australie, les Etats-Unis, l'Afrique du Sud et parfois l'Europe. Dans les discours, cet « *ailleurs* » est donc de plus en plus étroitement associé à « *abroad* »[107], à des destinations lointaines et à des villes situées à l'étranger. Les jeunes Irlandais expriment leur envie de voyager pour faire l'expérience de l'ailleurs et de la vie. « *L'ailleurs* » constitue alors une référence plus lointaine à travers laquelle se dessine le besoin de connaître le monde avant de s'installer et de travailler. La grande fréquence de l'expression de leur désir d'aller ailleurs : « *I would like to live around here, but I'd like to go somewhere first* »[108] (New Inn, 18, f, n°24) souligne l'importance qu'ils accordent à ces lieux dans leur parcours de vie. Le voyage initiatique comme moment et moyen de réalisation personnelle est sous-jacent à ces envies exprimées par les jeunes Irlandais. On peut aussi supposer que le lieu de vie est d'autant mieux vécu que les jeunes sont en mesure d'avoir et de pouvoir se figurer un « *ailleurs* ». Il donne en effet l'occasion de se projeter dans l'avenir, de faire quelque chose d'original avant de revenir chez soi et de s'installer dans une vie d'adulte.

Ces références spatiales aident à jalonner l'espace vécu et l'espace social des jeunes rencontrés et à distinguer la fréquence avec laquelle les lieux sont pratiqués, à quelle échelle et pour quels usages. Elles renvoient à des échelles différentes d'éloignement : « *ici* », « *chez moi* », « *here* », « *home* » marquent la proximité spatiale et affective avec le lieu de vie. « *Là-bas* » et « *over there* » renvoient à des lieux plus éloignés mais toujours accessibles, fréquentés et connus. Ils désignent le plus souvent des villes ou des petites villes. « *Ailleurs* » et « *somewhere* » se réfèrent à des lieux bien plus distants spatialement mais aussi pas ou peu connus, parfois seulement imaginés ou rêvés (capitale, pays étrangers).

1.2. La ville dans les pratiques

Présente dans les discours des jeunes, la ville l'est aussi dans leurs pratiques. Elle fait partie de leurs espaces de vie même si elle est fréquentée d'une manière différente.

[107] « A l'étranger ».

[108] « Je préfèrerais vivre par ici, mais j'aimerais d'abord aller ailleurs ».

L'observation de leurs habitudes et l'analyse des entretiens permettent de distinguer des pratiques sociales et spatiales de la ville : y a-t-il évitement, répulsion, admiration ?

1.2.1. Les villes locales, les petites villes et les métropoles

Notons tout d'abord que les pratiques dépendent de l'éloignement de la ville. Dans le Rural Galway, les jeunes interviewés les plus éloignés de Galway sont ceux qui vivent à Woodford (62 km), Ballygar (63 km), ou Clifden (77 km). Il leur faut une heure de voiture pour se rendre à Galway, alors que les jeunes interviewés dans le Périgord Vert les plus proches de Bordeaux, ceux de Ribérac et Verteillac, habitent à deux heures de voiture et à 120 km de Bordeaux. Cela introduit une différence prononcée entre les jeunes Français et Irlandais pour qui la grande métropole est davantage familière. Les activités ponctuelles de temps libre dans la métropole régionale sont plus nombreuses et fréquentes pour les jeunes Irlandais. Bordeaux étant trop éloignée pour les sorties du samedi soir par exemple, les jeunes du Périgord Vert préfèrent se rendre à Périgueux, Limoges ou Angoulême. Périgueux est considérée et pratiquée comme une métropole, sans en avoir les services de loisirs et culturels et sans offrir toutes les compétences (formations, études supérieures).

Tant dans le Périgord Vert que dans le Rural Galway, la distance est cependant toujours synonyme d'une rupture avec la ville. Elle peut être vécue comme une « *tyrannie* » (Imbert, 2005 : 173). Exprimée en temps ou en kilomètres, la distance à la ville est toujours trop grande. Elle est parfois surévaluée. Plusieurs raisons expliquent cette surestimation de la distance à parcourir pour rejoindre une ville comme Galway ou Limoges. Ceux qui connaissent mal la ville, ceux qui s'y rendent peu souvent et ceux qui la craignent évaluent cette distance à l'aune de leur appréhension à s'y rendre. Leur réticence fait apparaître le temps du trajet plus long et plus fatigant. D'autres, et en particulier les adolescents, subissant le manque d'activités en milieu rural, surestiment aussi la distance entre eux et les lieux auxquels ils voudraient accéder : les discothèques, les cinémas… L'insatisfaction de leurs attentes à l'échelle locale rend toujours plus délicat l'accès à des lieux de distractions. Elle renforce le sentiment d'être éloigné des principaux lieux d'activités.

Par ailleurs, les jeunes en réfèrent à « *la ville* », à ce qu'ils font « *en ville* », qu'elle soit petite, moyenne ou grande. Peu importe la taille, il semble que tout ensemble aggloméré soit désigné comme une ville. Dans les entretiens, les jeunes parlent indistinctement des villes telles que Bordeaux (230 600 habitants,), Périgueux (39 960 habitants), Nontron (3 600 habitants) ou Galway (72 414 habitants), Ballinasloe (6 000 habitants), Tuam (3 104

habitants). La langue anglaise permet aux Irlandais d'établir des distinctions : « *village* », « *town* » et « *city* »[109] renvoient à des réalités différentes. La taille, les compétences et le rayonnement diffèrent. Cette hiérarchisation est pourtant rarement opérée par les jeunes Irlandais. Seul le débat lors de l'entretien collectif au lycée de Clifden (1 144 habitants) fait émerger cette distinction sans que nous le demandions ; les jeunes font le constat qu'il n'y a pas de ville dans leur environnement immédiat :

> *« The only town or city we have here is Galway », « here, it's no city. We need Galway »*[110] *(Entretien collectif n°1).*

Eux ont hiérarchisé les agglomérations selon leur taille pour expliquer en quoi Clifden n'était pas une ville :

> *« It has to have a certain size before we call it a village, same for a town or a city »*[111] *(Entretien collectif n°1).*

Cette distinction permet de différencier parmi les pratiques celles qui relèvent plutôt de la métropole, de la grande agglomération régionale et du bourg local.

1.2.2. Les jeunes et les villes : entre attirance et répulsion

Si l'on examine les grandes agglomérations, Galway, Bordeaux et Limoges marquent le début des parcours universitaires ou professionnels et constituent des lieux de sorties entre jeunes. Le recourt à la ville-métropole privilégie ses services et ses compétences. Les adolescents s'y rendent plus particulièrement pour des activités précises le temps d'une journée : ils font du « *shopping* », ils « *hang out* »[112], passent l'après midi au cinéma… ou y vont ensemble juste « *pour passer le temps* » (Lanouaille, 17, f, n°60). Ces activités se font entre eux, avec l'autorisation des parents parfois, sous la supervision d'adultes :

> *« Martine [animatrice du club jeunes], elle organise une sortie au bowling de Limoges. C'est bien. On y va pour l'après midi. Ceux qui sont au club de sport, ils ont pu aller au stade de France pour voir de l'athlétisme » (La Coquille, 15, h, n°87).*

---

[109] Village, ville ou petite ville, ville.

[110] « La seule ville ou petite ville que nous ayons ici, c'est Galway », « Ici, c'est pas une ville. On a besoin de Galway ».

[111] « Il faut que ça atteigne une certaine taille avant qu'on puisse appeler ça une ville ».

[112] Ils traînent.

La ville constitue, pour les adolescents, un lieu de passage. Les concerts, les soirées en discothèque, les manifestations sportives sont des motifs plus rares pour se rendre en ville même si d'autres occasions peuvent s'y prêter avec des frères et sœurs, avec leur club de sport ou le club de jeunes avec l'accompagnement des éducateurs.

Pour les jeunes parents et les jeunes adultes qui travaillent, la ville métropole est visitée épisodiquement :

> *« C'est rare quand on va à Bordeaux. On y va pour des occasions précises, pour voir des copains, mais c'est tout » (Lanouaille, 25, h, n°81).*

Rencontrer des amis, passer un long week-end, visiter ou assister à une manifestation spécifique (des rencontres sportives, des concerts, le feu d'artifice du 14 Juillet…), la fréquentation de la métropole est limitée aux pratiques ponctuelles de temps libre.

Pour les étudiants et les jeunes adultes, les métropoles régionales sont un lieu d'apprentissage et de formation :

> *« J'ai passé cinq ans à Bordeaux quand j'étais à la fac. Je rentrais souvent les week-ends. Même très souvent. Ça ne veut pas dire que ce n'était pas bien. Niveau cinéma, sorties, les soirées, niveau culture, j'ai fait des trucs que je n'aurais pas fait si j'y étais pas allée. Pour ça c'était bien » (Bourdeilles, 25, f, n°76).*

Quand elle devient un lieu de formation, c'est alors un lieu de découverte d'activités nouvelles, par exemple les sorties culturelles (théâtre, musée, cinéma d'art et essai…), non pas qu'elles soient absentes de leur lieu de vie, mais l'offre est bien plus diversifiée et nombreuse en ville. Dans ces cas là, la ville devient un lieu de résidence temporaire, par commodité ou par nécessité :

> *« I lived at my parents the first year. But I found it hard enough to commute every day. I have room now so it's sort of easier. I don't have to wait when I don't have lectures »*[113] *(Galway, 25, h, n°2),*
>
> *« I live in Galway now because I have that job »*[114] *(Galway, 25, h, n°1).*

L'ensemble de ces jeunes investit les métropoles telles que Bordeaux et Galway : en semaine et hors vacances pour les jeunes en formation ou étudiants, pendant les week-ends et les vacances pour les adolescents, occasionnellement pour les jeunes adultes. Ces

[113] « En première année, j'habitais chez mes parents. Mais je trouvais assez difficile de faire la navette tous les jours. J'ai une chambre maintenant et c'est quand même plus facile. Je n'ai pas à attendre quand je n'ai pas cours ».

[114] « Je vis à Galway maintenant par ce que j'ai ce travail ».

agglomérations permettent aux jeunes d'aménager la transition vers l'âge adulte car ils y organisent des moments d'apprentissage de leur indépendance et de leur autonomie.

Les villes n'ont pas la même fonction selon leur taille. Les villes métropoles sont le lieu de pratiques occasionnelles de loisirs, de fête et de formation. Les villes moyennes et les petites villes locales (Ribérac, Nontron, Thiviers, Brantôme, Ballinasloe, Loughrea, Clifden, Tuam, Portumna) ont un rôle fonctionnel et pratique : épicerie, poste, banque, bureau de tabac, procédures administratives… Les petites villes sont utilisées par l'ensemble des jeunes pour répondre à leurs besoins quotidiens et les loisirs les plus courants (le football, la danse, les sports gaéliques). Elles sont articulées directement au lieu de vie. Si les villes sont partie intégrante des lieux de vie des jeunes, elles sont pratiquées différemment selon leur taille.

1.3. Les pratiques et le temps

L'observation et les discours des jeunes nous montrent par ailleurs que leur usage spécifique du temps – essentiellement partagé entre les loisirs, les frères et sœurs et les amis – structure leurs pratiques spatiales.

1.3.1. Le temps, c'est l'instant

Les pratiques et le quotidien sont marqués par une organisation et une gestion du temps qui privilégient l'immédiateté, l'instant et le rythme, c'est-à-dire que leurs actions « *imposent leur temps dans un présent vécu […], hors de tout programme* » (Lasen, 1997 : 200). Les jeunes tentent de vivre intensément : les lycéens et les étudiants sortent beaucoup, les jeunes adultes travaillent beaucoup. Ils privilégient aussi l'immédiateté : « *me, save money ? No. I don't think that far* »[115] (New Inn, 15, f, n°21). Cela n'est pas uniquement le fait des plus jeunes de notre échantillon mais de l'ensemble :

> *« Après la formation, je ne sais pas encore ce que je vais faire. Bon, j'aviserai sur le coup » (Verteillac, 18, h, n°97),*
>
> *« Pour moi, je sais que pour le futur, ça va être de l'improvisation » (Bourdeilles, 25, f, n°76).*

L'organisation de leur temps se fonde peu sur l'anticipation et met en évidence la difficulté des jeunes à planifier, comme en témoigne d'ailleurs le nombre d'entretiens

[115] « Moi, économiser de l'argent. Non, je ne pense pas aussi loin ».

repoussés ou retardés et de la difficulté à prendre un rendez-vous. Les jeunes apprécient pourtant le temps réservé à l'organisation, en particulier celui des préparatifs des week-ends, des soirées et des loisirs, même si elle se fait au dernier moment. L'échange de coups de fils, de messages, « *les changements de plan* », marquent le commencement des soirées et constituent des temps forts de leur sociabilité. Ceux pour lesquels les sorties de fin de semaine représentent un moment clé de la semaine, notamment ceux qui travaillent, parlent parfois autant de la soirée que de ses préparatifs. Concernant les jeunes mineurs, seuls les déplacements sont organisés à l'avance, mais cela est davantage le fait des parents qui veulent savoir où seront leurs enfants. Les jeunes rencontrés au cours de l'enquête vivent avant tout dans un temps court et dans le temps présent qui constitue un « *temps d'aventure, de flexibilité, de mobilité* » (Pronovost, 2000 : 37). Peu d'entre eux ressentent la pression du temps. Ceux qui ont des enfants perçoivent le plus la durée même si pour tous, le travail et l'école, tout comme les horaires qui règlent les loisirs (entraînements, répétitions, représentations, compétitions), les inscrivent dans l'ordre temporel plus long, comparable à celui des adultes.

1.3.2. Du temps pour les loisirs

L'analyse des pratiques des jeunes révèle l'importance accordée aux temps des loisirs et aux temps libres.

> *« Going out, meet your friends, it keeps you occupied »* [116] *(Portumna, 17, h, n°35),*
>
> *« Ce qu'on fait finalement, ça se résume à ça. Oui, avant je sortais beaucoup, mais là, voila, en dehors du boulot, je fais du sport, je passe du temps avec les copains, il y a la famille » (Lanouaille, 25, h, n°81).*

Les loisirs, ainsi que la sociabilité occupent en effet la majorité de leur temps. Almar décrit une semaine normale :

> *« Now like it's an average week. On Monday I've got training, Tuesday, nothing, Wednesday I have a project going on with the club. Thursday is training and music in Loughrea, on Fridays I sometimes go to the youth club. That's for the week days. Now on weekends would be, Saturday I go shopping in Galway with my friends, and we have the game as well. And*

[116] « Sortir, rencontrer tes amis, ça t'occupe ».

on Sunday probably mass. And homework »[117] *(Castleblakney, 16, f, n°27).*

Comme cette description d'une routine hebdomadaire le montre, le temps libre et les pratiques qui y sont liées, c'est-à-dire le sport, les amis et les sorties, sont valorisés. De plus, la différenciation entre la semaine et les week-ends met en avant la volonté de profiter du temps des loisirs. Dans l'extrait, les devoirs sont relégués en fin de semaine pour diminuer leur importance dans la vie quotidienne. Cela ne doit pas occulter que les études et le travail prennent du temps. Ils sont passés sous silence, les jeunes préférant mettre en évidence les loisirs qui constituent, pour eux, un moyen de rencontre et de détente. Le temps des études et du travail n'est pas un moment d'isolement ou d'éloignement, il est simplement moins souligné que le temps libre. Les loisirs sont mis en avant car ils représentent, pour tous les jeunes, une valeur commune (Tchernia, 2005 : 212). En cela, les jeunes enquêtés témoignent de leur adhésion à une société de loisir et ne diffèrent pas du reste de la jeunesse. Il est d'ailleurs significatif que, tant dans le Périgord Vert que le Rural Galway, la majorité des jeunes a été rencontrée par l'intermédiaire des associations d'activités de loisir, du système éducatif (lycées, universités) ou sur leur lieu de travail. Dans le Périgord Vert, les moments pendant lesquels les entretiens ont été menés sont révélateurs de l'importance accordée aux amis et au travail : vingt entretiens sur quarante deux ont été réalisés à l'occasion d'activités entre amis[118]. Certains jeunes justifient le choix de ce moment entre amis en expliquant « *comme ça, tu verras ce qu'on fait, comment on passe le temps* » (Bourdeilles, 25, h, n°99). L'autre moitié des entretiens a été réalisée sur le lieu de formation ou sur le lieu de travail.

1.3.3. Du temps pour les amis, les pairs et la fratrie

Les jeunes font aussi valoir le temps passé entre eux, les moments les plus conviviaux et festifs tels que les soirées au café, les « *apéros chez untel* » (Bourdeilles, 25, f, n°76), « *on n'est pas trop resto nous, mais on fait des barbecues dehors près du lac* » (Lanouaille, 24, h, n°84). Les soirées sont organisées chez eux, même si les bars et les cafés continuent d'être des

[117] « Maintenant, c'est une semaine de base. Le lundi j'ai entraînement. Mardi, rien. Mercredi j'ai un projet en cours avec le club. Jeudi c'est entraînement et musique à Loughrea, le vendredi je vais parfois au club de jeunes. Ça c'est pour les jours de semaine. Maintenant les week-ends ça serait, samedi shopping à Galway avec les copines, et on a le match aussi. Et le dimanche à la messe probablement. Et les devoirs ».

[118] N°72, 73, 74 lors de la sortie randonnée, n°76 au café avec des copines, n° 77 et 78 apéritif au local de l'association, n° 86, 87, 88, 89 pendant et après la répétition de théâtre, n°79, 90, 91, 92, 93, 94 les week-ends de préparation du carnaval, n° 95, 96, 97 chez Claire pour manger, n°98, 99 sortie au café.

lieux privilégiés pour se retrouver[119]. Les soirées au *pub* occupent le vendredi et le samedi soirs pour les jeunes Irlandais qui ont plus de 18 ans « *the easiest way to find people for you is to go to the pub on Saturday night* »[120] (Montbellew, 19, h, n°15). Les moments de rencontres pour les jeunes de Castleblakney sont les après-midi au match, le rassemblement autour des bus ou des taxis qui les conduisent en boite de nuit, les samedis soirs. Ces relations amicales s'expriment par des pratiques courantes et banales pour les jeunes, même si elles prennent des formes nouvelles aux yeux des adultes avec les échanges de textos et l'usage des messageries instantanées et des emails. L'usage du téléphone portable qui donne le sentiment d'empêcher l'isolement social fait office de place du village car il concentre les contacts, reconstitue une proximité avec les autres et permet l'organisation presque instantanée, au dernier moment, de ce que les jeunes veulent faire ensemble[121]. Nombre d'entretiens effectués les samedis après midi ont été interrompus par des coups de fils, par l'envoi de textos pour organiser la soirée à venir ou bien encore par l'arrivée d'une connaissance.

Ces pratiques mettent en évidence le fait que les jeunes entretiennent des rapports sociaux de génération dans le sens où ils fréquentent principalement leur catégorie d'âge, ce qu'O. Rissoan, nomme « *l'homolalie (le fait de parler à son semblable) d'âge amicale* » (2004 : 149). Mais le faible nombre de jeunes les conduit à élargir cette perspective car le nombre de jeunes du même âge peut s'avérer trop réduit dans certains hameaux ou villages. Ainsi la pratique du sport - nettement plus majoritaire pour les garçons - offre-t-elle d'autres moments avec d'autres jeunes, en particulier pour la pratique des sports collectifs. Dans le Rural Galway, les sports gaéliques[122] sont très populaires. Les filles jouent au *camogie* ou au football gaélique mais moins intensément que les garçons pour lesquels il n'est pas rare de pratiquer deux ou trois sports différents comme le rugby l'hiver et le football gaélique et le *hurling* l'été. Dans le Périgord Vert, les garçons jouent au football. Les filles s'essaient à différents sports : le handball, le volley-ball ou le basket. C'est la présence des coéquipières et des amies qui les attire plutôt que l'activité elle même :

> *« Je n'ai pas beaucoup de temps avec les cours et l'assoc, mais si je reste au basket, c'est parce que je m'entends bien avec les filles, on sort on*

[119] 3 entretiens effectués au café de Bourdeilles ont permis de rencontrer une dizaine d'autres jeunes.

[120] « La façon la plus facile pour toi de trouver du monde, c'est d'aller au *pub* le samedi soir ».

[121] Dans ses travaux sur l'usage des téléphones portable chez les migrants, D. Diminescu (2002) a explicité le rôle déterminant qu'ils pouvaient avoir sur les mécanismes d'insertion sociale des migrants en situation illégale.

[122] Essentiellement, les sports gaéliques sont le football (différent du football pratiqué en France, dont l'équivalent serait le *soccer*) et le *hurling*, aussi appelé *camogie* pour les filles.

rigole. Je n'y vais pas trop pour transpirer ! » (Saint Jean de Cole, 16, f, n°78).

La fratrie représente un autre moyen de passer du temps avec d'autres jeunes. Elle joue un rôle majeur dans les espaces de faible densité où les classes d'âge sont moins nombreuses :

> *« Mon frère, ça l'énerve parce que je reste avec lui quand il y a ses copains » (La Coquille, 15, h, n°88),*
>
> *« I'm the youngest of six. They're around. My oldest sister is in Galway, so I get to stay with her some weekends »*[123] *(New Inn, 15, f, n°21).*
>
> *« We are seven kids. It's less usual because it's decreasing at the moment. But there are some. It's nice because you get along with a lot of people »*[124] *(Portumna, 17, h, n°33).*

Les jeunes rencontrés dans le Rural Galway ont de nombreux frères et sœurs qui représentent autant d'occasions d'étendre et d'enrichir le cercle des connaissances. Les membres de la fratrie permettent aux jeunes d'élargir leur sociabilité et de fonder des liens d'entraide : la voiture par exemple peut être partagée entre les enfants d'une même famille et les trajets peuvent s'organiser avec les aînés. Les frères et sœurs constituent donc un support et un moteur de la sociabilité des jeunes.

Si les relations familiales et amicales, c'est-à-dire entre pairs[125] sont intenses et valorisées par les jeunes, c'est qu'elles constituent des ressources en matière d'information, d'entraide et d'orientation (professionnelle ou scolaire). Ce sont les pairs qui guident et légitiment les pratiques adoptées par les jeunes. Ils « *remplissent la fonction d'autrui significatif* » (Cicchelli, 2000 : 69) en ce que les jeunes réajustent leurs pratiques en fonction de leurs jugements, de leurs approbations et de leur estime. La famille joue par ailleurs un rôle fort dans leur appréhension de la temporalité longue. Les parents surtout encouragent les jeunes à se projeter dans un avenir professionnel, à dépasser l'horizon du futur immédiat.

La diversité des pratiques des jeunes a pu être analysée autour de ces différents jalons que constituent le temps, la ville et des repères spatiaux, utilisés de manière plus abstraite

---

[123] « Je suis la plus jeune de six. Ils sont tous par ici. Ma plus grande sœur est à Galway, donc parfois je peux rester avec elle certains week-ends ».

[124] « On est sept enfants. C'est moins courant parce que les familles sont moins nombreuses maintenant. Mais il en reste quelques unes. C'est bien parce que tu t'entends avec plein de monde ».

[125] Les pairs sont les frères, les sœurs et les cousins, mais aussi les semblables.

dans leurs discours. Mais les pratiques sont, plus fondamentalement peut-être encore, révélatrices des manières d'être des jeunes dans leurs espaces de vie.

2. LES MANIERES D'ETRE DES JEUNES DANS LEURS ESPACES DE VIE

2.1. La visibilité des jeunes au quotidien

2.1.1. Une discrétion dans l'espace commun des pratiques

Sur les terrains étudiés, les jeunes ont une place et une visibilité variable dans l'espace public, c'est-à-dire l'espace accessible à tous et l'espace commun des pratiques. Mais, de manière générale, c'est la discrétion qui semble les caractériser car les cadres de référence de leurs pratiques se situent dans la sphère privée telles que la maison, l'appartement et même des lieux intimes, comme leur chambre. Les jeunes disposant d'un espace privé « *à eux* », c'est-à-dire indépendant, l'utilisent pour inviter des amis et éprouvent moins la nécessité de sortir et d'investir l'espace public pour s'affranchir des parents et des adultes. Ils restent plus souvent chez eux. Les jeunes adultes sont donc extrêmement peu visibles. Ils se concentrent sur leur vie familiale et professionnelle et se tiennent à l'écart de l'espace public. Cette discrétion n'est pas recherchée par tous. En effet, plus ils sont jeunes en âge, plus ils sont contrôlés dans leurs sorties et plus ils ont envie d'investir l'espace public. Les moins jeunes, les adolescents, sont par ailleurs les moins tolérés dans l'espace public.

Il faut aussi noter une fréquentation majoritairement masculine de l'espace public. En Irlande, les filles et les garçons ne sont pas éduqués de la même façon dans la mesure où les familles pensent que pour un garçon, il y aura toujours la possibilité de trouver un travail alors que les filles doivent partir, en particulier pour travailler[126]. Les parents sensibilisent tôt à la réussite scolaire qui est le meilleur moyen pour trouver du travail partout. Leurs *jobs* témoignent de cette différence. Les filles font du *baby-sitting*, sont employées chez des comptables, dans des hôtels, pour des activités de services alors que les garçons travaillent dans les exploitations agricoles des parents, dans des garages, avec des artisans. Les filles consacrent du temps à étudier et sont davantage « *à l'intérieur* » que les garçons. Bien que moins prégnante, cette différenciation existe aussi dans le Périgord Vert. Les parents

[126] Discussion entre Christine (24 ans) et Noel (25 ans), étudiants.

contrôlent les sorties de leurs filles de façon plus pointilleuse que celles des garçons, dont la présence dans l'espace public peut être très forte et remarquée.

L'espace public est en effet le théâtre de l'expression de l'identité masculine négative[127]. Cela se manifeste par une conduite automobile trop rapide ou en état d'ivresse et par des comportements transgressant les normes sociales. Cette visibilité excessive est source de conflits et cristallise les peurs des parents, des touristes, des personnes âgées qui cherchent à contrôler les pratiques spatiales et la présence des garçons et des jeunes hommes. Tant dans le Périgord Vert que dans le Rural Galway, avec l'arrivée de touristes, de nouveaux résidents et l'organisation de nouvelles activités, cette forme de masculinité n'est pas acceptée. Si les « *mauvais* » garçons sont les plus visibles, c'est qu'ils prennent l'espace public pour ce qu'il est : un lieu de mise en scène. Ils en tirent profit pour l'occuper et ils y réservent certains comportements peu tolérés et tolérables. Ces « *mauvais* » garçons ne sont pas les seuls à être visibles, mais ils contribuent à renforcer la discrétion de la majorité des autres jeunes qui prennent leur distance ou qui se trouvent comme « éclipsés » par ces mises en scène démonstratives.

2.1.2. L'absence dans l'espace public politique

La discrétion de la majorité des jeunes est accentuée par leur remarquable absence au sein de l'espace public au sens de J. Habermas (1978), c'est-à-dire de la sphère publique politique. Il a été très rare de rencontrer des jeunes élus dans le Périgord Vert[128]. Comme on l'a vu plus haut, ils sont, dans ces espaces de faible densité, peu nombreux, notamment par classe d'âge. Il leur est donc d'autant plus difficile de se concevoir comme un groupe organisé et représenté pour faire valoir leurs attentes, leurs besoins. De leur côté, et pour les mêmes raisons les élus n'identifient pas toujours en eux des interlocuteurs aux intérêts spécifiques et ne parviennent que rarement à faire se constituer des demandes et des attentes. Par ailleurs, on peut supposer (nous y reviendrons plus loin) que, parce qu'ils vivent dans des espaces aux ressources limitées, certains jeunes des espaces de faible densité recherchent très tôt une autonomie individuelle qui les détourne paradoxalement de lieux d'expression et de

[127] A propos de certaines parties rurales de l'Australie, des sociologues font remarquer que « *in many rural locations, a rough male physicality is not only acceptable but occupies a hegemonic position amongst adults and young male* », (Kraack & Kenway, 2002). « Dans plusieurs espaces ruraux, une attitude masculine dure n'est pas seulement acceptable mais occupe une position hégémonique parmi les hommes jeunes et adultes ».

[128] Pendant l'enquête, nous avons rencontrés trois jeunes élus.

revendication. Et la maturité qui accompagne cette recherche d'autonomie transparaît très peu dans l'espace public politique.

Par conséquent, les jeunes qui s'engagent le font à titre individuel. Ceux qui sont actifs sur cette scène publique sont ceux qui parviennent à s'habiller du costume de l'adulte, à en adopter le langage, les codes sociaux… et ceux qui bénéficient déjà d'une reconnaissance locale grâce à leur participation à des clubs de sports (notamment les clubs du GAA[129] en Irlande), à des associations (*No Name Club*[130]), ou encore ceux qui « héritent » de l'engagement de leurs parents, les enfants de commerçants et d'élus. Sur cette scène publique, ils ont un droit de parole extrêmement encadré. Cette coexistence d'un investissement intense de l'espace public et d'une absence dans l'espace du débat permet de distinguer les nuances qui caractérisent la visibilité des jeunes.

Malgré la discrétion des jeunes, des lieux de rencontre et de regroupement existent.

2.2. L'appropriation de l'espace

2.2.1. Un besoin de distance et d'exclusivité

Dans l'espace public, pris au sens large, les jeunes s'approprient des lieux précis qui structurent leurs espaces de vie. Cela concerne tout d'abord des portions restreintes et exposées de l'espace public telles que la rue principale :

> *« Là où je vais souvent, c'est bête, c'est la boulangerie et le bureau de tabac ! Ça fait que je connais bien la rue principale ! » (Lanouaille, 25, h, n°81).*

Les jeunes Irlandais restent par exemple à la station essence :

> *« What do we do ? It's nothing really. We go from the shop to the petrol station, it's nothing. We kind of meet people, say hi and chat »*[131] *(New Inn, 16, f, n°20).*

Il y a aussi le *pub* et les terrains de sports. Adolescents, jeunes adultes, filles, garçons… ils y sont tous présents et occupent ces lieux pour ce qu'ils sont : des lieux de

[129] Le GAA (Gaelic Athletic Association) est l'association nationale qui organise la promotion et la pratique des sports gaéliques. Elle rassemble plus de 2 500 clubs et plus de 800 000 membres à travers le pays.

[130] Association qui a pour but de promouvoir une alternative à la culture du pub en Irlande. Elle est organisée en comités locaux formés par des jeunes de tous âges, supervisés par des comités d'adultes.

[131] « Qu'et-ce qu'on fait ? On va du magasin à la station essence, c'est tout. On voit du monde, on dit bonjour et on discute ».

passage, de rencontres, de consommation, de discussion, tous partagés avec les autres habitants. Les pratiques spatiales des jeunes et leur occupation de l'espace public participent au renforcement des fonctions de ces lieux : circulation, rencontre, approvisionnement[132]. Les jeunes font exister les espaces communs. Deux courts métrages du projets « Terres de Jeunes » mettent en scène des jeunes qui (ré)animent la vie locale grâce à leurs loisirs. L'un (« B24 ») met en scène des jeunes qui se réunissent pour faire du sport, réparer un scooter, l'autre (« Pour vos beaux jours ») pour jongler, danser, faire de la musique dans un jardin public.

Nous avons aussi observé que les jeunes se retrouvent et occupent des lieux moins exposés. Nous avons été conviés par l'harmonie de Thiviers à l'un de leurs concerts, pour rencontrer des habitants et des jeunes. La salle de fêtes était pleine, mais les jeunes qui étaient présents ne cessaient de rentrer et sortir de la salle. Ils étaient en fait installés sur le parking de la salle des fêtes. En Irlande, un lieu de rencontre fréquent entre jeunes est le *pub*. Là aussi, les jeunes entrent et sortent continuellement et leur point de ralliement se trouve en réalité dans les voitures sur le parking, dans l'arrière-cour du *pub* quand celui-ci est petit, ou dans les salles les plus reculées, autour du billard par exemple quand le *pub* est plus grand. La participation au projet « Terres de jeunes » nous a permis de repérer, parce qu'ils ont été choisis comme lieux de tournage, d'autres lieux cachés que les jeunes investissent : les lacs, les bois, les champs, les jardins, les berges, les ruines. Nous avons pu entrevoir l'existence et l'importance de ces lieux à l'écart, chacun faisant part d'un « *endroit agréable* », un « *joli coin* », « *tranquille* » dont jamais les jeunes ne parlaient lors des entretiens. Ce sont des lieux qu'ils connaissent et qu'ils utilisent de façon individuelle pour être seuls ou pour se retrouver en groupe restreint.

2.2.2. La distance comme alliée

Les raisons pour lesquelles les jeunes choisissent ces lieux là doivent être explicitées. Tout d'abord, il faut bien noter que toutes les distances ne sont pas vécues comme des contraintes. Certaines sont sous-estimées. Ce sont celles qui les séparent des lieux de rencontre comme les terrains de sport, les cafés, les *pubs*. Les distances que parcourent certains lycéens du Rural Galway sont parfois longues (en kilomètres) mais leurs paraissent courtes simplement parce qu'ils se rendent à l'école de leur choix et qu'elles sont aussi

[132] Dans le Rural Galway, les stations essence sont toujours dotées d'une épicerie où les habitants peuvent faire des courses d'appoint.

parcourues dans un cadre jugé agréable. Ainsi, les jeunes peuvent aimer vivre dans les espaces ruraux de faible densité. Les trajets sont mis à profit par les jeunes pour s'approprier ce type d'espace.

La distance est utilisée par les jeunes, de façon consciente ou non, pour privilégier des lieux dans lesquels ils se sentent à la fois indépendants et autonomes, libérés du contrôle exercé par la famille parce que « *grandir, c'est prendre une certaine distance* » (De Singly, 2000). Du point de vue des adolescents, les adultes et les parents exercent un trop grand contrôle de leurs activités et règlent leur rôle et leur place. Il en va de même pour les jeunes adultes dont les pratiques sont contrôlées en fonction de ce qui est socialement acceptable par les autres habitants. Certains lieux sont donc recherchés avant tout par les jeunes pour l'anonymat qu'ils leur procurent. Ils sont choisis parce qu'ils permettent une mise à distance des adultes et de leur regard, de leurs jugements et de leur autorité.

Cette volonté de ne pas s'exposer coexiste avec une recherche de l'entre soi. Dans de nombreuses communes du Périgord Vert, ces motivations incitent les jeunes à demander un « *local jeune* », dont eux seuls assureraient la gestion, dont l'accès leur serait réservé et au sein duquel les adultes auraient un droit de regard limité. Si les jeunes peuvent disposer de lieux gérés par des institutions ou des associations ayant diverses fonctions comme les PIJ (Points Informations Jeunes), les médiathèques, les centres sociaux, les salles des clubs, il existe en revanche peu de salles destinées aux jeunes aux conditions qu'ils souhaiteraient. L'appropriation de lieux devenus sélectifs et de lieux cachés leur permet de compenser ce manque et de trouver des lieux leur permettant un usage similaire à ce qu'ils voudraient faire d'un « *local jeune* ».

Dans ces espaces de faible densité, le désir de s'éloigner, de se dissimuler est rendu possible par la configuration de l'habitat - dispersé - et par la quantité d'espaces disponibles. Le faible nombre d'habitants libère en effet de la place et des intervalles dont les jeunes s'emparent. Il y a aussi une diversité d'espace dont les jeunes peuvent se servir (les alentours des salles des fêtes, les ruines, les champs, des espaces forestiers…). Les pratiques des jeunes mettent en évidence les atouts de leurs lieux de vie : les jeunes disposent de lieux laissés vacants dans l'espace public. Ils tirent profit de la faible densité de population pour se retrouver, faire la fête, pour parler et être entre eux en utilisant la disponibilité et la variété des espaces libres. Ils ne sont pas en concurrence pour se les approprier et chacun peut évoluer dans ses propres lieux de rencontre, à côté des autres. Cela est d'autant plus vrai que l'habitat est plus dispersé, car il y a alors profusion de routes offrant divers accès à des espaces

toujours plus éloignés et cachés. Ainsi, différents groupes de jeunes peuvent investir l'espace public, se réserver des lieux pour eux et juxtaposer les lieux de leurs pratiques à d'autres qu'ils délaissent, comme certains cafés ou *pubs*, les places de villages trop centrales. Le résultat de cette utilisation de la variété et de la disponibilité d'espaces particuliers conduit à une parcellisation des lieux à usage collectif : ceux des différents groupes de jeunes, ceux des touristes, ceux des personnes âgées…

2.2.3. Des lieux exclusifs

Les jeunes adoptent des comportements spatiaux précis quand ils occupent un banc du jardin public, ils se retrouvent au coin de la station essence, au local des jeunes ou au *community hall* quand ils existent. Une territorialisation par les jeunes de ces lieux publics, basée sur une appropriation forte est très clairement identifiable. Ils ne mettent pas en place de dispositifs de défense ou de contrôle, mais le lieu est marqué de et par leur présence. Ils laissent des traces (canettes, paquets de cigarettes vides, mégots, taches d'huile des moteurs…), ils adoptent une mise en scène qui décourage l'approche des autres (absence de regards vers l'extérieur, position en cercle). Cette territorialisation des lieux publics s'étend aux espaces cachés, confinés, reculés tels que ceux évoqués plus haut comme le camping, les lacs, les berges… Ces lieux publics peu exposés sont transformés en lieux exclusifs, dans le sens où, à ces lieux ouverts à tous sans distinction ni restriction aucune, se substituent des lieux marqués et appropriés par les jeunes, réservés à eux seuls, où ils ne rencontrent personne d'autre que leurs amis. Certains lieux, comme les bancs, sont sélectifs. Ils deviennent des marqueurs de singularité des jeunes et structurent leur identité de groupe. Il est possible dans ce cas de parler de privatisation de lieux publics : ils sont occupés dans une logique d'autonomisation et ne sont un lieu d'échange qu'entre les jeunes d'un même groupe. Autrui en est absent, éloigné. Quand autrui est visible, il est toujours celui qui ne connaît pas le groupe ou qui ne comprend pas les jeunes. Les jeunes refusent à ces lieux le rôle social de rencontre avec autrui qui constitue une source d'inquiétude :

> *« Tu peux y aller quand ils sont au camping, en plus ça leur ferait pas de mal de parler quoi, enfin, de parler d'autre chose, tu vois. Je vais leur dire, moi j'aime bien cet entretien là. Mais ils vont croire que ça va foutre le bazar » (Ribérac, 20, h, n°69).*

Ces lieux peuvent n'être exclusifs qu'à certains moments de la journée, de la semaine ou de la saison. Par exemple, les bancs publics sont occupés uniquement le soir ou les fins de

semaine. A Tocane, les jeunes se retrouvent dans le camping municipal lorsque celui-ci est fermé et que les touristes sont absents, c'est-à-dire pendant l'automne et l'hiver. De même, la présence des jeunes est limitée par ce qui est acceptable : dans la journée à des heures raisonnables. Cette appropriation se trouve donc influencée et rythmée par les moments que les jeunes privilégient et les interstices libérés par les autres usagers.

2.2.4. Une appropriation par la mobilité et l'entraide

Cette appropriation de l'espace public se fait à travers des actes du quotidien, courants, répétés, routiniers qui n'ont « *rien de spécial* », comme le disent les jeunes. Les jeunes n'accordent pas de signification particulière à ces actes parce qu'ils sont intériorisés ou incorporés ou en voie de l'être[133]. Ils sont alors pour l'enquêteur et les jeunes eux-mêmes « *inquestionnables* » (Kaufmann, 2007). Ces pratiques sont pourtant porteuses de sens parce qu'elles relèvent de leurs habitudes qui « *n'acquièrent toute leur puissance que lorsqu'elles disparaissent de la pensée consciente et s'enregistrent dans la mémoire implicite. En d'autres termes, elles n'atteignent leur modèle que quand elles sont parfaitement incorporées* » (Kaufmann, 2007 : 173).

L'appropriation et l'occupation de l'espace se construisent et se structurent très souvent autour des déplacements des jeunes. Il est significatif que les jeunes observés se retrouvent autour de lieux liés à leur mobilité : l'arrêt de bus et les parkings dans le Périgord Vert, la station essence dans le Rural Galway. A Brantôme, un groupe de cinq à huit jeunes se retrouvait le soir vers 19 heures à un arrêt de bus. Ils y restaient tout au plus une heure et discutaient. Cet arrêt de bus présente l'avantage de laisser de la place pour garer les scooters, de protéger du vent et de la pluie[134] et de se situer à la sortie du village. Il se situe en outre sur une ligne de bus régionale peu empruntée. L'arrêt de bus reste donc disponible pour les jeunes qui n'y rencontrent personne d'autre qu'eux et jouissent de la tranquillité liée à sa situation périphérique dans le village. Ces habitudes concourent au détournement de la fonction de ces lieux. D'un point de dépôt, de collecte, d'un point de passage, l'arrêt de bus se transforme en un point de rendez-vous et d'échange et devient un lieu où les jeunes restent. Les jeunes adultes, que nous avons eu plus de mal à repérer et à observer dans les espaces publics, occupent les routes :

---

[133] « *L'incorporation marque en effet la fin de tout travail intellectuel : le nouveau savoir est enregistré dans la mémoire cachée comme cadre inquestionnable de l'action future* » (Kaufmann, 1991 : 166).

[134] Observations réalisées en hiver.

« Ça n'arrête jamais. Je suis toujours sur la route » (Bourdeilles, 25, h, n°98),

« It is amazing the amount of time we spend driving around »[135] *(Ballinasloe, 23, h, n°56).*

Si les jeunes identifient dans leur discours la rue principale comme lieu de leurs pratiques, l'observation permet de constater que leur domaine s'étend bien à la route dans son ensemble. Leur présence dans l'espace public se trouve renforcée par leurs déplacements, par la routine des allers-retours entre la maison et le lycée pour les adolescents ou encore par la répétition des parcours des jeunes parents pour aller travailler (crèche ou école – lieu de travail).

Pour ceux qui en possèdent, les voitures sont le support de leur présence et de leur visibilité dans l'espace public. S'y ajoutent les vélos et les scooters qui sont bien visibles dans le Périgord Vert à l'abord des clubs, des collèges et sur les trottoirs. Les jeunes de la partie rurale du Comté de Galway font de l'auto stop[136]. En effet, la présence dans l'espace public est aussi facilitée par des pratiques d'entraide et par des pratiques d'accompagnement des jeunes qui reposent sur la famille, les connaissances et plus rarement le voisinage. Ces pratiques parviennent à compenser le manque de transport en commun. Les jeunes s'arrangent pour se faire conduire ou pour emprunter la voiture d'un membre de la famille. La mobilité est constamment négociée, adaptée et organisée. Ce qui peut être désigné comme « *une plaie* » par ceux qui n'ont pas encore le permis de conduire prend la forme de richesse pour ceux qui considèrent que ce passage obligé permet de « *connaître les autres, son voisin […] il y a de l'échange comme ça* » (Lanouaille, 25, h, n°83). Cette mobilité négociée nourrit le lien social, entretient les relations familiales et amicales. Inversement, la possession ou l'accès régulier à une voiture donne les moyens de connaître plus de jeunes : « *when you get a car, friends pop out everywhere !* »[137] (New Inn, 18, h, n°23). Avoir un moyen de transport à soi permet d'entretenir des relations avec un plus grand nombre de personnes en participant aux pratiques d'entraide du côté de ceux qui aident et de ceux qui sont autonomes. Dans le même temps, les pratiques spatiales ne s'en trouvent pas modifiées :

« Enquêteur : What do you do with the car now ?

---

[135] « C'est étonnant le temps que l'on passe à conduire ».

[136] Lors de nos déplacements pour effectuer des entretiens, nous avons ainsi pu rencontrer cinq jeunes qui cherchaient à se rendre à Galway.

[137] « Quand tu as une voiture, les copains arrivent de partout ! »

Chris : I go to school, I go to Galway or Athlone generally. That's it. »[138] *(New Inn, 18, h, n°23).*

Il effectue les mêmes déplacements qu'il faisait avec le bus scolaire et avec ses parents. Mais, la voiture peut aussi donner aux jeunes les moyens d'un enfermement choisi dans un espace social connu et maîtrisé. Les moyens personnels de transports et les pratiques d'entraide constituent aussi bien des instruments de mobilité qui servent à s'approprier, maîtriser et occuper des lieux publics que des instruments de repli sur soi.

3. UNE TYPOLOGIE DES JEUNES ET DE LEURS PRATIQUES

Il s'agit maintenant d'expliciter les reconfigurations spatiales éventuelles qui résultent de ces pratiques de l'espace. Les jeunes expriment peu leur intention d'action sur leur lieu de vie et sur l'espace social dans lequel ils évoluent, mais leurs pratiques, tôt ou tard, participent aux recompositions spatiales. Cette typologie vise donc à révéler les incidences de ces pratiques de l'espace sur le lieu de vie et sur la catégorie des espaces ruraux de faible densité.

3.1. Classer les pratiques d'une jeunesse rurale

3.1.1. Des pratiques spécifiques à l'espace rural de faible densité

Si les pratiques des jeunes urbains et des jeunes ruraux ont manifestement tendance à se rapprocher (Galland, 1999 ; Lauriac, 2002 ; Galland, Roudet, 2005), il ne s'agit pas pour autant d'une uniformisation de la jeunesse. Les jeunes que nous avons observés ne s'adaptent certainement pas aux mêmes contraintes que celles rencontrées par les jeunes vivant en ville (Gumuchian, 1991b). La principale contrainte identifiée est celle qui consiste à franchir les distances qui séparent les jeunes des lieux de travail, des études, de sociabilité et des différents services. Dans les espaces ruraux de faible densité, les jeunes font preuve d'une capacité organisationnelle pour gérer leur temps libre et leurs déplacements. Les déplacements font l'objet d'une négociation constante entre enfants et parents au sujet, d'une

[138] « Enquêteur : qu'est-ce que tu fais avec la voiture ? Chris : Je vais à l'école, je vais à Galway ou Athlone en général. C'est tout. »

part, des services que la famille peut rendre, tels que le prêt de véhicule, l'accompagnement ; d'autre part, du soutien financier que les parents peuvent accorder sous la forme d'une assistance financière, de cadeaux. De plus, ils essayent toujours de disposer d'une voiture et de passer le permis dès l'âge de 16 ou 18 ans.

Mais, peut-on dire que l'adaptation à ces contraintes différencie nettement ces jeunes de ceux qui grandissent dans les grandes agglomérations ? Des problématiques concernant la mobilité sont identifiées ailleurs, notamment dans les banlieues (Dorier-Apprill, Gervais-Lambony, 2007). Les pratiques ne suffisent pas à établir une distinction nette entre jeunes urbains et jeunes ruraux. Ce n'est pas donc tant les pratiques et les habitudes qui confèrent aux jeunes une spécificité, mais la « *figure* » (Debarbieux, 2005 : 41) de l'urbain et du rural à laquelle ils se réfèrent, à laquelle ils essayent d'appartenir ou celle dont ils tentent de se distinguer. L'urbain et le rural existent bien en tant que « *figures de leurs territorialités, archétypes de leur imaginaire géographique, ressources symboliques de la complexité de leurs pratiques spatiales* » (Debarbieux, 2005 : 41). Pour grandir et se faire une place dans la société, les jeunes puisent dans ces « *figures* » de l'urbain et du rural qu'ils se construisent.

Posons donc ici qu'il existe une jeunesse rurale et tentons d'expliquer ce qui différencie les jeunes ruraux entre eux. L'observation des habitudes et du quotidien des jeunes met en évidence des pratiques spatiales et sociales diversifiées. Elles peuvent être lues comme contradictoires ou ambiguës au premier abord à cause de cette extrême variabilité des conduites. Parce que la transition se prolonge et se complexifie, les jeunes envisagent de plus en plus le monde qui les entoure comme un risque. Ils perçoivent ces risques comme un problème individuel alors qu'ils sont la conséquence d'un processus sur lesquels ils n'ont que peu ou pas d'influence. Le chômage et les difficultés scolaires sont vus par la société comme un échec et un manque d'efforts personnels. Ils cherchent une solution originale qui viendra résoudre ces problèmes qu'ils se représentent comme uniques et individuels. Les jeunes élaborant chacun leurs propres réponses, le classement et l'interprétation des pratiques n'est pas aisé. Il est toutefois possible de différencier cet ensemble des pratiques que nous venons d'exposer.

3.1.2. Des pratiques spatiales socialement différenciées

On peut, tout d'abord, questionner le rôle des « *figures* » du rural et de l'urbain. La question est alors de savoir, comme le formule B. Debarbieux, si « *la capacité à se jouer, par la pensée et par la pratique, des limites instaurées par ces objets imaginaires ne serait pas un*

critère et un facteur de certaines de nos inégalités spatiales, sociales et culturelles contemporaines » (2005 : 41). Cette capacité à dépasser « *par la pensée* » les limites imposées par les figures de l'urbain et du rural peut justifier la répulsion de certains pour la ville par rapport à ceux s'autorisant à s'imaginer dans une multiplicité de lieux et à en faire l'expérience. Cela indique qu'ils ne veulent pas toujours faire usage de leur « *motilité* » (Kaufmann, Widmer, 2005) c'est-à-dire de leur capacité à s'approprier la mobilité comme compétence et potentialité. Cela traduit aussi une inégalité dans l'accès et la maîtrise de ce mode de vie basé sur le mouvement (Sencébé, 2001). La capacité à dépasser « *par la pensée* » les limites des figures de l'urbain et du rural peut donc être considérée comme une explication des différentes pratiques spatiales de la ville et de la campagne, influençant la place accordée par les jeunes à « *l'ici* », « *là-bas* » et à « *l'ailleurs* ».

Il est possible de distinguer d'autres facteurs de différenciation. Le niveau scolaire est un premier critère permettant de différencier les jeunes. En effet, les lycéens issus des formations générales ont des pratiques de l'espace qui les distinguent de celles des jeunes rencontrés dans les lycées professionnels, en ce qu'elles sont moins influencées par les activités liées au travail et à la recherche d'emploi. Elles sont plus diversifiées, orientées par la formation scolaire, les loisirs et la famille. Parmi les jeunes enquêtés et observés, « *tous ne sont pas jeunes de la même façon* » et tous ne font pas l'expérience de la jeunesse comme passage étiré vers l'âge adulte, comme phase d'expérimentation renforcée par l'allongement des études. Si le contexte actuel place la jeunesse dans son ensemble sous le signe de l'indétermination, les jeunes moins bien scolarisés subissent surtout une indétermination professionnelle. Ils poursuivent une formation scolaire courte ou technique, se lancent rapidement dans un parcours professionnalisant et se trouvent placés tôt sur le marché du travail.

Nous avons aussi constaté que les jeunes dont le niveau scolaire s'élève ont davantage d'aspirations en termes d'animation, de services, de qualité de vie et que leurs envies de voyager et de partir étaient plus prononcées. A ce propos, Y. Assogba et L. Fréchette soulignent que le haut niveau scolaire et la poursuite d'études diversifient et augmentent « *l'univers des aspirations* » (1997 : 236). La différenciation des pratiques de l'espace par le niveau d'étude que nous remarquons est aussi mise en évidence par S. Coté, dans son étude sur la migration des jeunes Québécois (1997). Il souligne l'affirmation plus forte du sentiment d'appartenance identitaire pour les jeunes non diplômés. Le rôle du niveau scolaire influence aussi le rapport aux institutions qui intimident davantage les jeunes moins bien scolarisés.

Cela peut ralentir leurs démarches pour trouver un logement, des aides à la mobilité, etc. De même, O. Galland et Y. Lambert (1993) constatent une moindre distance aux institutions pour les jeunes suivant des études plus longues et plus générales. Ils ont moins de mal à s'adapter à leurs dispositifs, alors que les jeunes moins diplômés adoptent des pratiques qui évoluent à côté des institutions.

Les revenus financiers constituent un deuxième facteur de différenciation des jeunes entre eux et de leurs pratiques. Ils donnent un accès aux transports, aux sorties, aux loisirs et déterminent leurs déplacements ainsi que leur mobilité. Cela opère une différence entre ceux qui travaillent et ont des revenus propres et ceux qui restent dépendants de leurs parents pour leur « *argent de poche* » ou encore les jeunes ayant des revenus irréguliers. Ceux ayant les revenus les plus modestes et les plus irréguliers sont ceux qui ne partent pas pour leurs études, ni pour la formation professionnelle ou simplement pour vivre leur vie. Ils restent habiter chez leurs parents, majeurs ou pas, en couple ou non. Ce sont ceux aussi qui partent peu en vacances, qui reçoivent souvent des membres de leur famille ou leur rendent visite. Les pratiques de ces jeunes aux revenus modestes ne sont pas pour autant uniformes et peuvent aussi témoigner de leur débrouillardise et de leur prise d'initiative : ils maîtrisent les différentes démarches de demande d'aides (au logement, pour les déménagements, pour le permis de conduire…), ils n'ont pas peur de demander appui et conseil autour d'eux, sollicitent beaucoup leur famille et multiplient les petits *jobs* et les formations. J-F. Rye (2006b) souligne, lui, la dépendance entre le capital économique et culturel, et la réussite de la migration des jeunes Norvégiens vers les villes. M. Bonnet et D. Desjeux (2000) concluent aussi globalement que la mobilité représente une opportunité pour les groupes les plus aisés.

Enfin, il nous est possible d'intégrer le rôle prépondérant d'autres variables déjà mises en évidence par des chercheurs utilisant des méthodes statistiques appliquées à des corpus d'enquêtés plus volumineux et à des cohortes de jeunes. P. John (2005) explique que le capital social n'est pas un facteur indépendant. Mesuré à partir de l'activité bénévole et associative des jeunes, il aide à la réussite scolaire et à la prise de confiance en soi. Par ailleurs, une forte insertion dans des réseaux amicaux, professionnels ou économiques ne favorise pas forcément leur participation à la vie locale (Deschenaux, Laflamme, 2004). Par contre, elle facilite grandement leur insertion professionnelle. Enfin, leurs modes de vie influencent les choix de départ du lieu de vie (Gauthier, Bujold, Boily, 1995). En effet, la cohabitation plus longue avec la famille d'origine joue comme un facteur de rétention et contribue à donner aux jeunes l'envie de rester. Enfin, à propos des jeunes urbains vivant dans

des grands ensembles d'habitat social, M. Kokoreff (2003) remet en cause l'homogénéité servant à caractériser la jeunesse et explique que l'âge, l'éducation, le sexe, et l'emploi contribuent à déterminer des groupes hétérogènes[139].

Ces indicateurs socio-économiques permettent d'ordonner les diverses pratiques décrites précédemment. Ce sont bien ces éléments (l'âge, l'éducation, le revenu, le sexe et l'emploi) qui expliquent aussi la diversité des pratiques dans les espaces de faible densité. En particulier, ils mettent en évidence une différenciation des objectifs assignés aux actions, aux habitudes et aux actes du quotidien.

3.2. Trois types de pratiques

Elaborer ce premier classement des pratiques de l'espace contribue à figer des types de pratiques et des types de jeunes qui continuent à évoluer. Cependant, il est nécessaire de s'arrêter sur ces types pour pouvoir affiner et approfondir la compréhension des rapports des jeunes à leurs lieux de vie.

3.2.1. Des pratiques révélatrices d'une différenciation entre ville et campagne

Un premier type rassemble les jeunes les moins scolarisés et ceux dont la situation économique est la plus précaire. Dans notre échantillon, ces jeunes ont en commun de mettre en correspondance leurs aspirations avec ce qu'ils ont toujours connu, avec les attentes de leurs familles et celles de la société locale. Ils sont nombreux à être en situation d'installation rapide dans la vie adulte par le travail et ne connaissent pas cette prolongation de la jeunesse par la vie étudiante. La crise de l'emploi et le problème de l'intégration économique les affectent particulièrement. Toutefois, comme leurs parents connaissent bien les habitants et le milieu local parce qu'ils y habitent depuis longtemps ou y sont nés, ils peuvent utiliser les réseaux familiaux pour accéder au marché de l'emploi. Que ce soit pour trouver du travail, se former et se dégager des ressources financières, ils essayent de se conformer à la configuration du marché local et aux normes existantes dans leur espace d'appartenance, le milieu rural. Cela concerne aussi des jeunes adultes qui travaillent et qui ont peu vécu en dehors de ce lieu de vie. Sont aussi concernés les jeunes garçons Irlandais qui continuent de s'occuper de l'exploitation avec leurs parents. Moins visibles, les filles sont autant représentées que les garçons dans ce type.

[139] Il distingue trois types de jeunes, « les scolaires », les « précaires », les « galériens », chacun construisant son identité à sa façon.

Les pratiques de l'espace de ces jeunes privilégient en effet le tissu urbain local, les petits bourgs et les petites villes. Cela se manifeste dans les entretiens par la récurrence des repères : « *ici* » / « *here around* », c'est-à-dire leur lieu de vie et le village où se trouvent leur résidence et les villages alentours. Les jeunes inscrivent leurs habitudes dans ces lieux précis qui deviennent des points centraux de leur sociabilité et de leurs pratiques spatiales. Ils sont insérés dans des réseaux amicaux qui leur permettent de mener une vie sociale intense. Leurs pratiques de loisirs et de temps libre se partagent entre le village et les communes voisines et quelques villes moyennes proches. En ce qui concerne leur formation scolaire et professionnelle, c'est encore le tissu urbain local qui est sollicité. Ils adoptent des pratiques qui témoignent précisément d'une désaffection pour les grandes métropoles au profit des petites villes et des villes moyennes.

C'est le type de jeunes qui est présent de façon intense le soir, après le travail ou l'école au sein de l'espace local. Leur présence est stigmatisée par les adultes parce qu'ils estiment que leur appropriation contourne les limites et les contrôles établis par les adultes et la société locale : ils sont présents trop tard le soir, ils font trop de bruit, leur conversations restent mystérieuses… En réalité, leurs pratiques routinières débordent des cadres établis tels que ceux de l'école et des clubs de sports car ils tentent de s'échapper de cet espace social planifié et contrôlé pour aller vers d'autres lieux cachés et laissés disponibles pour se retrouver.

Le village et l'espace local étant leur échelle de pratique privilégiée, ce type de jeunes est celui avec lequel nous avons eu de nombreuses rencontres et des discussions informelles. Centrées sur le local, leurs pratiques ont pour conséquence la reproduction des caractéristiques de la campagne qu'ils veulent différencier des grandes villes. Elles contribuent à reproduire l'opposition entre ville et campagne. L'espace pratiqué est celui qu'ils maîtrisent le mieux : leur village, les communes proches, les petites villes locales. Ils en comprennent les codes et les normes. Ils connaissent les habitants, les activités et tous « *les coins* ». Le lieu de vie marqué par la faible densité constitue à leurs yeux un signe distinctif de leurs habitudes et de leur quotidien.

3.2.2. Des pratiques révélatrices d'une complémentarité renforcée entre ville et campagne

Le deuxième type de jeunes identifié est formé avant tout par des étudiants et des jeunes ayant entre 18 et 20 ans. Ce sont aussi en majorité des jeunes issus de la classe moyenne qui veulent parvenir à maintenir et élever leur intégration sociale, leur niveau et

style de vie. Les filles y sont légèrement plus représentées que les garçons du fait, en particulier en Irlande, que les parents privilégie pour leurs filles un parcours qui les mène à poursuivre leurs études « *ailleurs* », en ville. Le niveau d'étude des parents est dans ce cas variable, mais tous considèrent la réussite scolaire et la poursuite d'études comme à la fois une marque de réussite sociale et une condition de réussite pour l'avenir de leurs enfants. Ces jeunes poursuivent tous des études supérieures, privilégiant de plus en plus des formations techniques. En Irlande par exemple, ils effectuent leur formation d'ingénieur en apprentissage. Eux-mêmes accordent autant d'importance à leurs études et à leur carrière qu'à la qualité de vie à la campagne.

Leurs pratiques en viennent d'une part à renforcer la complémentarité entre villes et campagnes : ils se servent des différentes fonctionnalités qu'ils attribuent à l'une et l'autre. D'autre part, l'ensemble de leurs pratiques rapprochent ces deux types d'espace et fonctionnent sur le même mode : celui du passage. La ville est plus grande que la ville fréquentée par les jeunes du type précédent. Eux se rendent dans les grandes villes et dans les métropoles : Bordeaux, Limoges, Galway, Athlone, Dublin. Les études sont la raison pour laquelle la métropole se présente comme un lieu indispensable. Paradoxalement, ils parlent aussi de la ville en mettant l'accent sur la peur qu'ils en ont :

> *« You never know what might hapen to you in a city like Galway »*[140] *(Castleblakney, 19, h, n°31),*
>
> *« Non Bergerac, ça craint. Il y a des endroits où il ne faut pas aller. On ne dirait pas comme ça, mais ça craint » (Saint Jean de Cole, 16, f, n°78).*

Cette contradiction constatée entre la peur et donc le rejet des villes et leur intégration dans les pratiques s'explique par la fatalité et l'obligation du passage en ville. Dans leurs discours, les jeunes font, en effet, porter aux villes le poids de ce ressenti et de cette contrainte. D'un lieu indispensable mais redouté, la grande ville devient une nécessité :

> *« Au début je rentrais tous les week-ends, mais, bon, tu fais la fête, tu sors, tu vois du monde. Ça devient plus facile. Tu t'habitues » (Lanouaille, 21, h, n°85).*

Certaines pratiques témoignent d'une adaptation à la ville dans le sens où elle est, avec le temps et l'habitude, de plus en plus appréciée pour ses cafés, ses bars, ses discothèques, ses cinémas, ses librairies… La ville, vécue dans un premier temps comme un passage obligé, est ensuite banalisée. Elle devient un lieu de nouvelles pratiques de loisirs, liés à la

[140] « Tu ne sais jamais ce qui peux t'arriver dans une ville comme Galway ».

consommation. La place occupée par la grande ville dans les pratiques de temps libre des jeunes instaure une correspondance entre la ville et les temps de la jeunesse. Les pratiques de l'espace ancrent la grande ville dans le temps des sorties, de la fête, dans le temps des études et de la formation professionnelle. En regard, les petites villes et les bourgs locaux n'offrent plus assez d'opportunités de loisirs et de services leur permettant de tirer profit de leur jeunesse.

Ce type de jeunes n'est pas visible dans l'espace local et reste avant tout dans des sphères privées. L'espace pratiqué au sein du lieu de vie est celui de la maison familiale et de celles de leurs amis, même si cela est moins marqué dans le Rural Galway parce que les jeunes se rendent plus souvent au *pub* du village ou dans ceux des alentours. Ces jeunes sont toutefois impliqués dans les associations - surtout sportives - tant qu'ils sont scolarisés près de leur village.

Avec ce type de pratiques, le lieu de vie devient aussi pour eux un lieu de passage parce qu'ils en partent et y reviennent. Les lieux de passage s'accumulent dans leurs pratiques : leur lieu de vie, la grande ville proche, les destinations touristiques… Au sein de leur espace vécu, ville et campagne, bien que distinctes, ne sont que des formes déclinées d'un même espace qui s'emboîtent et s'adaptent l'un à l'autre.

3.2.3. Des pratiques révélatrices d'une singularisation du lieu de vie

Un troisième type de pratiques de l'espace est observé pour la partie la plus âgée des jeunes rencontrés. Ils sont issus de familles pour qui vivre en milieu rural est un état de fait, mais qui a fait partie d'un projet de vie ou de retour pour ceux qui en étaient originaires. Se trouvent aussi dans ce groupe les jeunes les mieux diplômés. Cependant, tous n'ont pas été scolarisés longtemps et tous n'ont pas fait des études universitaires. Ils ont en commun d'avoir choisi des formations « *rares* » ou atypiques telles que tailleur de pierre, travail des matériaux d'isolation, travail du bois, théâtre… Ils ont eu, par le biais de ces formations, de leur travail ou de leur milieu social d'origine, un accès à d'autres cultures et à d'autres modes de vie qui leur ont permis de choisir et de construire le leur. Ils se distinguent des deux types précédents par leurs loisirs axés notamment sur la lecture et les concerts. Ce type se caractérise par la présence de jeunes ayant un fort capital culturel. A la différence des autres, leur réseau relationnel privilégie la qualité des liens sociaux à leur nombre.

Ce type de jeunes est perçu différemment dans le Périgord Vert et le Rural Galway. En France, ces jeunes sont connus pour leurs différences et donc raillés :

> *« Enquêteur : comment les autres habitants vous perçoivent-ils ?*
>
> *Nicolas : On est trop écolo, ou trop intello. Ou alors on fait trop la bringue. On est remarqués, mais ça va, on est tolérés, à force, on passe plus inaperçus et on discute avec les petits vieux, tout ça » (Bourdeilles, 25, h, n°98).*

Ils essayent donc d'étendre un peu leur visibilité à la scène publique par la participation à des associations, à des manifestations ponctuelles… Cela est plus rare dans le Rural Galway où ils sont moins stigmatisés que leur homologues Français même s'ils sont parfois considérés comme « *a bit arty* »[141] (Galway, 24, h, n°2). Les jeunes y sont plus nombreux et la possibilité de trouver des semblables est donc plus grande. Ils réduisent ainsi un peu plus leur présence en se retrouvant entre jeunes atypiques et en recentrant leurs pratiques sur des lieux et des sphères au sein desquelles leurs différences sont acceptées et banales.

Ils ont en commun de fonder leurs pratiques de l'espace sur un choix : celui de vivre ou de revenir « *chez moi* » / « *home* », mais aussi de profiter de la nature et de l'espace. Les pratiques sont centrées sur les espaces privés, leur maison avant tout, ce qui explique les constantes références au « *chez moi* » dans les entretiens. Cela témoigne d'un attachement affectif à un lieu considéré comme central, fixe et stable, mais aussi à un espace intime, permettant la construction de soi, d'un foyer, d'un projet personnel. Ce « *chez moi* » recouvre toutefois un espace plus étendu et plus large que celui de la maison. Il fait référence à l'ensemble des lieux pratiqués depuis l'enfance et auxquels ils se sentent appartenir :

> *« This place where I am from, you know, it is home. It is as simple as that. It is were I belong »*[142] *(Galway, 24, h, n°2).*

L'expression « *chez moi* » / « *home* » dessine les contours d'un espace affectif et renvoie à la localité habitée, investie.

Leur relation à la ville repose principalement sur des pratiques d'évitement des villes moyennes et des grandes agglomérations qui les inscrit dans un usage sélectif et occasionnel de leurs services : études et formation, stages, sorties culturelles, démarches administratives. Ils les pratiquent avec parcimonie à des moments bien précis : visites à la famille, vacances,

---

[141] « Un peu artistes ».

[142] « C'est chez moi. C'est aussi simple que ça. C'est là que je trouve ma place. »

week-ends avec des amis. Le tissu formé par les bourgs locaux et les villages est, lui, très sollicité pour les rencontres, les pratiques de consommation et de temps libre. Ils travaillent ou essayent de trouver du travail autour de ces petites villes locales. Bien souvent, ils ont adapté leur scolarité et leur formation professionnelle pour pouvoir trouver du travail en milieu rural et pour pouvoir ainsi éviter la dépendance à la ville pour leur insertion professionnelle.

L'espace vécu de ces jeunes se construit autour des attributs de l'espace rural : la qualité de vie, la vie au grand air, la composante agricole, un mode de vie axé sur l'interconnaissance (quoi que plus sélective dans le Rural Galway). La longueur de la transition vers l'âge adulte les pousse à se fixer sur un point de repère dans leur vie. Pour ce faire, ils choisissent leur lieu de vie, leur village, leur maison individuelle, leur jardin… Ils ont besoin de pouvoir affirmer leur individualité et leur liberté en tant que choix personnel. L'installation en milieu rural en est une expression. Ils sont habitants de ces espaces pour ces raisons et leurs pratiques contribuent à renforcer et à accentuer ces caractéristiques parce qu'ils désirent voir ce cadre de vie prospérer pour y mener à bien leur projet de vie. Il devient un support identitaire qu'ils contribuent à vouloir singulariser. Il est véritablement choisi, investi et habité pour ce qu'il est et parce qu'il permet aux jeunes, par leurs pratiques, d'en faire un repaire et un marqueur de singularité.

♦ ♦

Ce chapitre a permis de faire état des diverses pratiques des jeunes au sein des espaces de faible densité. Les pratiques des jeunes soulignent l'existence dans les espaces de faible densité d'espaces de choix, de mouvement et d'échanges pour les jeunes. Le point commun à tous les jeunes est la place toujours plus croissante prise par l'individualisme, la volonté de voir sa propre vie et ses envies s'affirmer. A cet effet, la faible densité est spécialement mobilisée par les jeunes pour ses caractéristiques : l'abondance d'espace, la dispersion des hommes et des activités. Celles-ci répondent au besoin d'exclusivité voire d'intimité des jeunes pour mettre en place leur univers, plus ou moins élargi à d'autres espaces.

Ce cadre général posé, il est possible d'envisager une ligne de partage entre les jeunes suivant leur âge, leur niveau d'étude et leurs ressources. Des différenciations sociales demeurent entre les jeunes vivant dans les espaces étudiés. A ces trois types de jeunes correspondent des pratiques traduisant une première signification de ce que les espaces de faible densité peuvent être : des espaces auxquels ils veulent se conformer et qu'ils veulent distinguer des grandes villes, des espaces qu'ils veulent complémentaire à la ville et des espaces singuliers parce qu'ils renvoient au chez soi.

L'analyse doit se poursuivre pour expliciter davantage le sens de ces pratiques et le sens de ces espaces. Elle doit s'attacher à révéler ces « *figures* » (Debarbieux, 2005 : 41) du rural et de l'urbain car elles permettront de mettre au jour les représentations qui filtrent les relations que les jeunes entretiennent avec les espaces dans lesquels ils vivent.

Photographie 10 : La mobylette, un moyen de locomotion

Photographie : D'asques et d'ailleurs

Photographie 11 : Dans « The Cube » (Ballinasloe, Rural Galway)

La photo est prise dans un café dont l'association *Galway Youth Federation* est propriétaire. Il est ouvert les week-ends et en fin d'après midi pour que les jeunes puissent s'y retrouver, jouer, travailler sur des ordinateurs, assister à des concerts… Il existe deux autres cafés de ce type dans le Rural Galway.

Photographie : D'asques et d'ailleurs

Conclusion de la deuxième partie :

Cette deuxième partie a permis d'exposer le cadre de l'enquête et la méthodologie de recherche. L'objectif était de présenter les espaces de faible densité et de préciser les caractéristiques des lieux de vie des jeunes.

Parmi les réponses apportées aux interrogations formulées dans l'introduction, il faut d'abord faire état de la diversité des pratiques des jeunes, des lieux où ils se rencontrent, des lieux qu'ils évitent ou encore de la prise en compte de la ville. On peut retenir des caractères spécifiques aux espaces ruraux de faible densité, faisant appel à des capacités d'organisation et de négociation pour dépasser les contraintes liées à l'éloignement spatial. Malgré leur diversité, les pratiques des jeunes reflètent une mise à profit de l'éloignement et un jeu avec la distance pour prendre leur indépendance. Mais cette utilisation voire maîtrise de la distance n'est pas effective pour tous, surtout, elle ne vise pas les mêmes objectifs. Ces pratiques spatiales, organisées en typologie, ont révélé des manières de vivre les liens ville-campagne fondées sur l'aritculation forte ou au contraire la différentiation ou encore la singularisation du lieu de vie. Cela souligne des rapports au lieu de vie régis par des volontés, des aspirations, des envies différentes qu'il nous faudra préciser. Cette typologie mérite aussi d'être plus approfondie pour dégager les configurations socio-spatiales émergeantes dans les espaces de faible densité de population.

TROISIEME PARTIE

LA FAIBLE DENSITE AU QUOTIDIEN

Introduction de la troisième partie

Poursuivons maintenant l'analyse du quotidien des jeunes dans les terrains d'étude en nous attachant à saisir le sens donné aux pratiques. L'objectif est d'expliquer comment les jeunes s'identifient à leur lieu de vie, et plus particulièrement aux espaces ruraux de faible densité. Nous avons exposé notre intérêt pour les discours (cf. chapitre 5) et la parole des jeunes. Notre démarche cherche donc à dévoiler ce que ces discours expriment à propos des espaces de faible densité. Nous ferons d'abord un état des lieux des représentations des espaces de faible densité (chapitre 7). Il s'agira ensuite de décrire les modes d'habiter des jeunes, notamment la mobilité spatiale et de mener une analyse de leur rapport au lieu et de leurs stratégies dans les espaces ruraux de faible densité (chapitre 8). Enfin, nous envisagerons dans un dernier chapitre quel regard il est possible de porter sur les espaces ruraux de faible densité et plus généralement sur la ruralité aujourd'hui.

CHAPITRE 7

ENTRE CAPTIVITE ET CADRE DE VIE,

QUELLES REPRESENTATIONS DE LA FAIBLE DENSITE ?

D'après J.-C. Abric (1994 : 13), les représentations orientent la communication sociale et servent de guide pour l'action, d'où leur intérêt pour la suite de notre recherche. En effet, pour expliciter le sens des pratiques des jeunes, il nous faut maintenant appréhender les représentations sociales des jeunes des différentes composantes des espaces ruraux de faible densité. Les représentations des habitants de ces espaces sont finalement peu connues, puisque les universitaires étudiaient jusque dans les années 1980 les modes de production et d'occupation de l'espace et l'évolution des pratiques sociales (Morin, 1967 ; Mathieu, Duboscq, 1985). Accéder aux représentations que les jeunes ont de la faible densité et de leur lieu de vie permet de mettre en évidence les enjeux - d'ordres divers puisqu'ils touchent aux différentes dimensions de la faible densité - concernant cette configuration spatiale et plus globalement la ruralité.

Nous présentons d'abord une définition et le statut que nous donnons aux représentations. Ensuite, sur la base de la typologie des jeunes élaborée dans le chapitre précédent, nous expliquerons les trois systèmes de représentations des espaces de faible densité qui ressortent de l'analyse des discours des jeunes.

1. LES REPRESENTATIONS SOCIALES COMME OUTIL D'ANALYSE DES ESPACES DE FAIBLE DENSITE

1.1. Les représentations comme médiation

1.1.1. Entre extériorité et intériorité

Présentes dans toutes les communications ordinaires, les représentations sociales sont bien plus que des opinions, lesquelles sont plus variables ou sujettes au changement. Les représentations font circuler des valeurs (Abric, 1997 ; Rouquette, Rateau, 1998) et elles « *sont reliées à des systèmes de pensées plus larges, idéologiques ou culturels, à un état des connaissances scientifiques* » (Jodelet, 2003 : 52). Elles sont formées par un ensemble d'informations, de croyances et d'attitudes à propos d'un objet donné, ensemble dont la particularité est d'être structurée. C'est ce que précise S. Moscovici en expliquant qu'elles « *apparaissent comme des contenus organisés, susceptibles d'exprimer et d'infléchir l'univers des individus et des groupes* » (1960 : 635). Cet ensemble d'informations est constitutif d'un rapport à la réalité sociale et donne une signification au monde, à la réalité matérielle qui nous entoure et la rend présente.

D. Jodelet précise cette définition. Les représentations sociales sont « *une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social* » (2003 : 53). Grâce à elles, il est possible de faire le lien entre les pratiques observées et les discours recueillis, de cerner et d'analyser avec précision ce que les jeunes élaborent comme perception des espaces de faible densité. Elles nous permettent d'atteindre ce qu'est la réalité pour les jeunes. Plus précisément, les jeunes se servent des représentations pour identifier les objets de leur environnement et pour les mettre en application ou en discours. Elles sont ce que S. Lahlou désigne comme un « *mode d'emploi du monde* » (1995 : 46). Les représentations consistent en une appréhension de l'extériorité par l'intériorité et assurent donc un rôle de transition entre les jeunes et l'espace. Elles sont une médiation entre l'extériorité à laquelle ils sont confrontés (le « *monde social* » pour Moscovici ou la « *réalité* » pour Jodelet) et sa propre intériorité (« *monde individuel* »), ici entre l'homme et l'espace, entre les jeunes et l'espace rural de faible densité. Elles sont les filtres entre le sujet et le monde qui l'entoure, au travers desquels le réel est appréhendé (Bailly, 1995 ; Debarbieux, 1998). « *La représentation est un modèle interne qui a pour fonction de conceptualiser le réel* » (Gumuchian, 1991a) et à ce titre elle associe la réalité intérieure et la réalité sociale telle que les jeunes la vivent. Prises comme une

forme de médiation entre les jeunes et leurs espaces, les représentations sociales permettent aux acteurs d'accéder au monde et à la réalité.

Les représentations sont aussi partie prenante de toute relation sociale. Elles sont un « *système d'interprétation régissant notre relation au monde et aux autres* » (Jodelet, 2003 : 62). Elles sont situées entre les acteurs, les objets de la représentation et autrui. Elles ne sont pas un objet flottant, séparé de la réalité ou de la pensée, du matériel et de l'idéel, mais expriment leurs relations. Leur place au sein du triptyque acteurs/autrui/réalité matérielle souligne l'interaction entre l'acteur et la réalité matérielle, interaction qui contribue à transformer, à déconstruire et à reconstruire le rapport de l'homme à l'espace physique. Cette position fait que les représentations sociales sont omniprésentes. Elles nous rendent possible la compréhension que les jeunes ont du réel, et en l'occurrence, de leur lieu de vie et son organisation. Présentes et jouant le rôle d'interface entre espace physique et société, les représentations nous renseignent tant sur l'objet *espace de faible densité* que sur les acteurs qui les construisent.

1.1.2. Les représentations sociales de l'espace

Les géographes parlent de représentations spatiales pour se référer à « *des espaces non actuellement perçus, parfois imaginaires* » (Bailly, 1995 : 373) et parce qu'« *accéder aux représentations permet d'observer et de comprendre les processus spatiaux, voire même de les transformer* » (André, 1994 : 230). Nous continuerons cependant à utiliser le concept de représentations sociales car ces représentations spatiales restent sociales. Elles sont des constructions produites dans l'interaction entre les acteurs, élaborées à partir des codes sociaux et des valeurs reconnues par la société. Les définitions qu'en donnent la psychologie et la sociologie, en mettant en évidence sa fonction de médiation, nous permettent tout autant de prendre en compte l'espace, l'espace de vie que la réalité matérielle.

Jouant un rôle fondamental dans les relations que nous entretenons avec la réalité matérielle et avec les autres, les représentations sociales nous sont aussi utiles par leurs autres fonctions, soulignées par plusieurs auteurs (Abric, 1994 ; Jodelet, 2003)[143]. Avant tout, elles permettent une organisation signifiante du réel, c'est-à-dire la constitution d'un savoir commun à un groupe. Elles ont une fonction cognitive parce qu'elles permettent de comprendre la réalité et aussi d'expliquer l'intégration de la nouveauté. Elles assurent aussi

[143] Pour ne citer qu'eux. Il y a de nombreuses références à ce sujet : Doise, 1985 ; Moscovici, 1986 ; Deschamps, 1990.

une fonction d'orientation des comportements, définissant ce qui peut être socialement conforme, attendu, accepté et ce qui ne l'est pas. Cette fonction leur assure un caractère prescriptif. Elles comportent aussi une fonction de justification des prises de position et des comportements. Les représentations sociales sont donc susceptibles d'expliquer une partie des pratiques de l'espace des jeunes. Enfin, les représentations sociales permettent de renforcer l'identité en assurant la cohésion et la spécificité du groupe, ce qu'il est possible d'appeler leur fonction identitaire. Ces fonctions sont à prendre en compte pour qui veut appréhender le rôle que les représentations jouent pour ceux qui les produisent.

Retenons la définition d'un géographe, J.-P. Guérin, pour qui la représentation de l'espace est « *une création sociale d'un schéma pertinent du réel* » (1985 : 7). Nous portons en effet notre attention à la part d'interprétation et de production que contient le mot « *création* » dans cette définition. Selon cette acception, les représentations sociales sont une forme organisée et structurée d'appropriation de la réalité. Elles ont leur logique propre, qui fait qu'elles sont le produit de la réalité sociale de chacun et qu'elles contribuent à construire cette même réalité. La construction et le contenu qui sous-tendent ce « *schéma pertinent du réel* » ne sont pas toujours manifestes et apparents. Il nous faut les découvrir et les expliquer pour comprendre ce que convoquent les jeunes quand ils parlent des espaces ruraux de faible densité.

1.2. La dialectique entre représentations et pratiques

1.2.1. Expliquer les conduites

Suivant D. Martin et P. Royer-Rastoll, nous considérons qu'« *on ne peut pas dissocier la représentation, le discours et la pratique. Ils forment un tout. […] C'est un système. La représentation accompagne la stratégie, tantôt elle la précède et elle l'informe, elle la met en forme ; tantôt elle la justifie et la rationalise ; elle la rend légitime* » (1990 : 196). Les représentations organisent les réflexions, les conceptions, les perceptions, les rapports sociaux et les pratiques sociales. Ainsi ces dernières sont directement liées aux constructions des représentations et le changement des pratiques affecte les représentations sociales. Bailly (1998) distingue le principe de rétroaction et affirme que les représentations se nourrissent des pratiques et inversement. Les représentations, indissociables des pratiques, permettent donc aux jeunes (seuls ou groupes) de « *donner un sens à [leurs] conduites, et de comprendre la*

réalité, à travers son propre système de référence, donc de s'y adapter et de s'y définir une place » (Abric, 1994). Elles sont utilisées pour appréhender le réel et pour agir sur lui.

En rapport avec les pratiques, G. Di Méo souligne leur intérêt : « *elles conditionnent à leur tour les pratiques de l'espace et les stratégies territoriales des acteurs* » (1987 : 579). Leur « *visée pratique* » (Jodelet, 2003 : 53) donne la possibilité d'entrevoir et d'expliquer le sens des actions et des comportements, d'expliquer les pratiques spatiales, les stratégies ou tactiques déployées pour y vivre et le rôle des jeunes. Les liens dialectiques entre la représentation et l'agir ont été soulignés par de nombreux auteurs (Abric, 1994 ; Bailly, 1995 ; Flament, Rouquette, 2003 ; Jodelet, 2003). Ils nous permettent de nous placer en amont des pratiques, pour expliquer des stratégies spatiales et pour découvrir comment les relations entre les jeunes et leur lieu de vie se nouent et se transforment. Les représentations sont ici un outil d'analyse car elles permettent d'envisager comment les jeunes expliquent et construisent leurs pratiques de l'organisation socio-spatiale héritée, à savoir l'espace de faible densité de population.

Nous avons recours aux représentations sociales de l'espace car elles sont un modèle d'interprétation de la réalité en même temps qu'un guide pour l'action (Moscovici, 1961). Nous cherchons à comprendre tant les usages, les comportements des jeunes que leurs stratégies pour expliquer comment ils habitent leurs lieux de vie. C'est bien cette dimension stratégique qui nous interpelle dans la prise en compte des représentations sociales car elle ouvre des perspectives de compréhension et d'explication de la complexité du sens des pratiques spatiales. En dehors du caractère explicatif, organisé et cohérent que peut leur donner le chercheur, les représentations sont utilisées ici comme un « *révélateur de l'organisation de l'espace de l'individu ou du groupe* » (André, 1994 : 231).

1.2.2. Dégager un noyau central

Nous avons expliqué que les représentations, cette structure signifiante, sont intimement liées aux pratiques. Pour les repérer, nous analysons les discours qui les véhiculent, les construisent et les transmettent. Pour nous, l'essentiel réside dans le fait de repérer le contenu de la représentation, puis d'expliquer par reconstruction sa structure et l'organisation de ses éléments. La notion de système figuratif, élaborée par S. Moscovici (1961), a été reprise et développée par J.-C. Abric sous le terme de « *noyau central constitué d'un ou de quelques éléments qui donnent à la représentation sa signification* » (1994 : 19). Il est l'élément structurant de la représentation, formé des éléments les plus stables et les plus

résistants au changement. Ceux-ci sont combinés avec un système d'éléments dits « *périphériques* » plus flexibles. Le repérage de ce noyau central permet de dégager le contenu des représentations mobilisées autour de la faible densité.

Un point d'ordre méthodologique reste en suspens quant à la façon de mettre au jour ce « *noyau central* ». Tout d'abord, comment détecter les représentations de la faible densité ? Notre démarche en début d'entretien consistait à exposer le thème de la recherche sur la faible densité qui était présentée comme une mesure utilisée par des géographes (mais pas seulement). Les premières questions de l'entretien permettaient de demander aux jeunes s'ils considéraient qu'ils vivaient dans « *des espaces de faible densité* » et s'ils considéraient que leur lieu de vie pouvait être décrit par cette mesure. Les réponses étaient affirmatives et se sont avérées courtes. Elles désignaient presque systématiquement les espaces de faible densité comme le « *rural profond* », « *la vraie campagne* », « *the country* ». S'inspirant de la technique de l'association libre, nous demandions d'associer des mots à ces expressions[144]. Des termes récurrents (analysés dans la partie suivante) ont pu ainsi être identifiés : « *trou* », « *lost* » (perdu), « *quiet* » (calme), « *qualité* », « *open* » (ouvert), « *cadre de vie* ». Même si cela rendait le début de l'entretien difficile pour les jeunes, nous avons tenté de ne pas suggérer d'expressions, de définitions ou de caractéristiques de ces espaces pour conserver le caractère spontané de la technique associative. Nous nous contentions de parler de zones ou d'espace de faible densité ou de *sparsely populated areas*, en prenant le parti d'être parfois confrontée à des silences[145]. Dans le cas où la personne enquêtée se trouvait trop dépourvue face à cette entrée en matière, nous avons désigné les espaces de faible densité par les expressions « *là ou peu de personnes habitent* », « *là où l'habitat est dispersé* »[146]. Nous demandions ensuite aux jeunes de décrire leur maison et leur village[147]. Cette description nous a servi pour repérer des occurrences et des champs lexicaux transversaux nous permettant de dégager des éléments structurant le discours des jeunes sur les espaces de faible densité (pour

[144] Cet exercice d'association de mots et d'idées a pu être renouvelé à plusieurs reprises lors de rencontres et de discussion informelle pendant les phases d'observation active, nous permettant de constater la récurrence des mêmes mots et expressions.

[145] Débuter ainsi les entretiens a été possible grâce à la phase d'observation active (Cf. chapitre 5) au cours de laquelle nous faisions connaissance avec les jeunes. Ils savaient, bien avant le déroulement de l'entretien, pourquoi nous enquêtions et sur quels thèmes. Ils étaient rassurés sur le fait que leurs réponses même courtes, leurs silences, leurs questions seraient pertinents et pris en compte.

[146] En anglais, nous disions « *Where few people live* », ou « *remote rural areas* ».

[147] Dans cette entrée en matière, c'est la question qui les désarçonnait le plus. Nous demandions alors « *si tu devais faire des photos de ton village, où irais-tu ? Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on y voit ?* ».

les uns le manque, pour les autres la protection, pour les derniers le projet). Avant de les détailler, un autre aspect méthodologique doit être clarifié.

En effet, il nous fallait aussi différencier les représentations des espaces de faible densité des représentations du rural en général. Nous avons veillé au cours des entretiens à faire la différence entre l'espace rural en général et les espaces de faible densité. Cela supposait de poser des questions pour recadrer et préciser ce dont les jeunes parlaient. Nous avons aussi utilisé de nombreuses relances pour simplement demander s'ils généralisaient leurs propos aux espaces ruraux dans leur ensemble ou pas. Les jeunes différenciaient les espaces de faible densité en expliquant qu'ils parlaient « *d'ici* » / « *here* », de « *chez moi* » / « *home* ».

Ces précisions apportées, un « *voyage* » dans les discours des jeunes est maintenant possible pour détailler ces représentations sociales de l'espace rural de faible densité et comprendre le noyau de représentation spécifique que les jeunes lui assignent.

2. TROIS SYSTEMES DE REPRESENTATIONS DES ESPACES DE FAIBLE DENSITE DE POPULATION

L'analyse des pratiques des jeunes nous a permis d'élaborer une typologie des jeunes (chapitre 6) montrant que les pratiques sont révélatrices d'une opposition entre ville et campagne (premier type) ou d'une complémentarité renforcée entre ville et campagne (deuxième type), ou encore d'une singularisation du lieu de vie (troisième type). Nous allons maintenant examiner le système de représentations sociales des espaces de faible densité de population propre à chacun de ces trois types (cf. en annexe 7 la répartition des jeunes pour chaque type).

2.1. La faible densité : un piège

Le premier type de jeunes que nous avons distingué dans le Périgord Vert et le Rural Galway se représente les espaces ruraux de faible densité comme des espaces fermés, uniformes et ennuyeux. Rappelons qu'il est constitué par les jeunes qui ne sont pas encore majeurs, comme les lycéens qui n'ont pas encore leur permis de conduire ou bien les adolescents ayant passé l'âge du club de jeunes et qui voudraient commencer à aller au cinéma, sortir en discothèque et se retrouver avec « *les potes* » plus souvent. Ce sont ceux

pour qui la famille pèse, les célibataires et ceux qui veulent avoir d'autres activités que les sorties habituelles, ceux qui sont en recherche d'emploi depuis longtemps.

2.1.1. Un espace marqué par le manque et l'éloignement

Le lieu de vie et l'espace rural de faible densité sont décrits par ces jeunes comme la « *cambrousse* » (La Faye, 17, f, n°90) ou le « *bog* »[148] (Montbellew, 19, h, n°19) et ils concentrent leurs descriptions sur leur caractère naturel :

> *« Si on dit Périgord Vert, enfin, ils ont pas choisi le vert par hasard ! Ici, c'est les champs et les forêts » (Verteillac, 17, h, n°96),*
>
> *« All you see is fields, cows, some lakes, I mean, you have these old guys driving around with tractors ! »[149] (Woodford, 16, h, n°41).*

Si les jeunes décrivent le paysage agricole et la nature, c'est qu'ils perçoivent peu d'autres éléments à décrire. En effet, les discours mettent en évidence que le vide est une caractéristique propre de leur lieu de vie. Le mot le plus fréquemment utilisé par les jeunes de ce groupe pour caractériser leur espace de vie est « *rien* » ou « *nothing* ». Par exemple, ils ont recourt à de petites phrases lapidaires pour mettre en évidence ce vide.

> *« Parler d'ici ! Ça va aller vite, il n'y a rien ! » (Verteillac, 17, h, n°96).*
>
> *« Ici, on est au milieu de nulle part » (Brantôme, 16, f, n°79),*
>
> *« Where I live, it's just like, a road »[150] (Castleblakney, 17, f, n°30).*
>
> *« Literally, there is not a single thing here »[151] (Castleblakney, 17, f, n°30).*

Ce vide est tellement prononcé que leur lieu de vie est qualifié de « *boring* » (ennuyeux). Un étudiant indique que pour lui, le rural renvoie à « *the monotony of nothing* »[152] (Galway, 25, h, n°1). Les jeunes précisent en suivant de quoi ils manquent en évoquant leur vie quotidienne. La description suivante à laquelle se livre un jeune agriculteur permet de préciser ce qui fait défaut au lieu de vie :

---

[148] Tourbière, marécage dans l'anglais irlandais.

[149] « Tout ce qu'on voit c'est des champs, des vaches, quelques lacs, je veux dire, tu as ces vieux qui conduisent leurs tracteurs ».

[150] « Où je vis, c'est juste une route ».

[151] « Il n'y a littéralement pas une seule chose ici ».

[152] « La monotonie du rien ».

« Fabrice : Je ne sais pas comment dire comment c'est ici, mais... (Silence). Tu es allée à Lanouaille ?

Enquêteur : Oui.

Fabrice : Bon, voila, il n'y a pas grand monde. Saint-Yrieix c'est pareil, c'est pauvre. Sauf les samedis soir, 'fin, ça fait un moment que je n'y suis pas allé. Excideuil, c'est mort, 'fin, c'est mort, il n'y a pas grand-chose. Ensuite on peut aller sur Thiviers, je n'y suis jamais allé, donc, il doit pas y avoir grand-chose. Voila c'est assez limité. […] Bon, c'est vrai que ça ne bouge pas tellement en fait ici, il n'y a pas grand-chose à dire » (Lanouaille, 23, h, n°84).

Même pour un jeune qui peut se déplacer, qui se rend dans divers lieux, il n'y a pas grand-chose. Cette énumération de lieux « *morts* » met bien en évidence l'absence d'activité de loisirs et d'animation sociale. Elle fait ressortir le caractère immobile et uniforme de la vie sociale que d'autres jeunes décrivent :

« Ici, ben, ça ne bouge pas » (Ribérac, 18, f, n°63)

« Speaking of social life, for me, it's not social enough »[153] *(Letterfrack, 20, h, n°13).*

« Et je sais que par exemple, j'avais une copine qui venait de l'Aveyron, et il y a ce qu'ils appellent le comité des fêtes, qui est extrêmement vivant en Aveyron, c'est ce que tout le monde me dit. Niveau concerts, niveau, ça bouge très, 'fin beaucoup. J'avais un pote qui avait essayé d'intégrer un comité des fêtes ici, celui de Savignac, au dessus, bon c'est resté petit papa Noël et fêtes de Pâques, voila en fait, peut être que moi je vais essayer à mon tour. Vu que je vais être coincé ici. De faire quelque chose, mais bon je ne sais pas, je ne sais vraiment pas à ce niveau là. C'est vrai que c'est assez vieillot » (Lanouaille, 17, f, n°60).

Le manque, c'est donc avant tout une carence en individus et en occupation. Le lieu de vie est vécu comme un espace vide parce que les jeunes ne trouvent rien à y faire. Dans le Périgord Vert, les jeunes ont le sentiment d'être sous représentés en comparaison d'autres catégories, en particulier les personnes âgées :

« Ici, 90 % de papis et de mamies et 10 % de vaches ! » (Nontron, 18, h, n°73).

« C'est vrai que, parce que ça devient de plus en plus des personnes âgées, c'est les vieux maintenant qui restent malheureusement, parce que bon les jeunes il y a peu de perspective d'évolution de carrière ici, de futur. Donc ils partent sur les grandes villes. C'est vrai qu'il y a peu de jeunes ici » (Thiviers, 24, h, n°59).

[153] « En parlant de vie sociale, pour moi, c'est pas assez social ».

L'ensemble des entretiens effectués dans le Périgord Vert fait état d'une faible proportion de jeunes. Les jeunes se sentent isolés parce qu'il est moins fréquent de rencontrer des jeunes du même âge. Ils ont aussi le sentiment que ce type d'espace est fait pour d'autres catégories d'habitants. Ce constat est très peu présent dans les discours des jeunes du Rural Galway où la proportion des jeunes âgés de moins de 25 ans est de 37 %.

Soulignons aussi que les jeunes ne se contentent pas de décrire l'absence d'animation sociale, mais ils mettent en évidence le manque de services, au premier rang desquels les services de transport.

> *« Des transports, il n'y en a pas. Mais après, ça va être dans les grandes villes comme Périgueux, mais, après quand on est comme moi à 50 km de Périgueux, bon, ben ce n'est pas la peine. Non » (Thiviers, 24, h, n°59).*

Le manque signifie aussi l'absence d'activités professionnelles.

> *« Jobs opportunity ? I don't think there would be many opportunity around that area now, maybe in Galway city, or Dublin or Cork. I don't think here there would be »*[154] *(Portumna, 18, f, n°34).*

Plus précisément, c'est l'uniformité du marché du travail qui est critiqué. Les emplois sont réduits à un nombre restreint d'activités.

> *« C'est sûr que en campagne, ce sera plus le milieu ouvrier, le milieu agricole » (Thiviers, 24, h, n°59),*

> *« Et c'est vrai qu'ici c'est beaucoup d'artisans, donc c'est beaucoup d'ouvriers, de travail d'ouvrier en fait » (Lanouaille, 23, h, n°84),*

Les occasions de trouver un emploi sont elles-mêmes peu nombreuses. Lucie, une jeune fille originaire des Yvelines, arrivée dans le Périgord Vert cinq ans auparavant, raconte que sa formation en alternance a été chaotique.

> *« Ici, ça fait une différence. Les contrats, je ne sais pas comment dire. L'ambiance pour bosser, dans la région parisienne on a tout à côté et là, on est ici, il faut aller à Périgueux. Même pour le travail, il faut aller à Périgueux ou même Bordeaux. Tandis que la région parisienne c'est à côté, on a tout à côté » (Ribérac, 20, f, n°67).*

On se rend bien compte que le manque est conjugué à un problème d'accès au travail, aux lieux où sont concentrées les opportunités. Cette difficulté d'accès existe aussi en ce qui concerne l'information. Il est difficile de savoir ce qui existe et ce qui est mis en place pour

[154] « Des possibilités de travail ? Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'opportunités par ici, peut-être dans la ville de Galway, ou Dublin ou Cork. Mais ici, je ne pense pas. »

eux. L'accès à l'information est facile pour les loisirs et les distractions, comme les rencontres sportives et les lotos, mais reste compliqué en ce qui concerne leurs préoccupations quotidiennes : trouver des formations, des stages, se déplacer et aussi déménager :

> *« Il y a des aides qui rentrent en compte, des choses comme ça aussi, mais là il faut le savoir aussi, il faut le savoir. Une fois qu'on le sait après c'est bon, je veux dire, il y a plein d'aides, plein de monde, mais bon, il faut le savoir ça c'est vrai c'est ça le problème. C'est ça » (Thiviers, 24, h, n°59).*

Ces difficultés d'accès à l'emploi ou à l'information sont expliquées par l'éloignement. C'est un élément distinctif qui accentue les manques identifiés par les jeunes.

> *« De toute façon, le village est trop éloignée de tout », (La Coquille, 15, f, n°86).*
>
> *« C'est un peu perdu ici » (Ribérac, 20, f, n°67),*

L'éloignement apparaît comme l'une des caractéristiques de l'espace rural, mais il n'est pas aussi dominant et récurrent dans les discours des jeunes enquêtés que le vide et le manque.

Les discours les plus critiques ont été recueillis dans le Périgord Vert. Cela s'explique par la place occupée par le travail dans la vie des jeunes Irlandais, il leur est facile de trouver un emploi dès quinze ans :

> *« There is nothing like boredom, when you're 15, you get a job and it keeps you occupied in the evening, or during the weekend »*[155] *(Letterfrack, 20, f, n°9).*

Petits boulots, *summer jobs*, *Saturday jobs*[156] sont très répandus pour une majeure partie des jeunes Irlandais dès quinze ans alors que les jeunes du Périgord Vert s'engagent dans cette démarche à partir de dix-huit ans, parce que leur scolarité prime sur les petits boulots. La nécessité de se déplacer loin, où il peut être délicat et cher de se loger, détourne également les adolescents des petits boulots. Les jeunes Irlandais expliquent quant à eux que cela leur donne les moyens financiers nécessaires pour pouvoir s'accommoder du quotidien dans cette « *cambrousse* ». Les distances, l'isolement, le manque de services… sont alors pour eux davantage surmontables. Dans le Périgord Vert, les petits boulots notamment d'été commencent plus tardivement, sauf pour ceux qui suivent des formations professionnelles ou en alternance (CAP, Bac Professionnel). Dans leur cas, le travail devient un moyen d'acquérir

[155] « Il n'y a pas de désœuvrement, à 15 ans, tu trouves un boulot et ça t'occupe le soir et pendant les week-ends. »

[156] Emploi pour l'été, emploi du samedi.

des qualifications et un diplôme. Il répond à d'autres fonctions et est vécu différemment. Ces emplois sont en général à Périgueux, Limoges, ou Bordeaux, dans d'autres zones du département.

2.1.2. La problématique de l'entre soi

D'autres thèmes sont présents dans les descriptions du lieu de vie et de ses habitants. Ils nous permettent de comprendre que les jeunes voient dans l'espace rural de faible densité un espace fermé.

L'interconnaissance est souvent citée par les jeunes comme propre à leur lieu de vie. De plus, ils généralisent ce phénomène à l'espace rural en général. Mais, ils en donnent une description négative. Les jeunes du Rural Galway expliquent comment l'interconnaissance se manifeste dans la vie quotidienne par cette formule :

> *« They're all in everyone's business »*[157] *(Clifden, 15, h, n°7).*

Il s'agit de tout connaître de son voisin, de s'intéresser au quotidien des autres habitants. Elle représente une attitude spécifique à la vie sociale rurale dont les jeunes se plaignent.

> *« Dans les campagnes, il y a aussi beaucoup de ragots, bon ça c'est la campagne quoi ! C'est les on-dit, les choses comme ça. Faut pas s'arrêter à ça, mais, il y a beaucoup de ça, il y a beaucoup de préjugés, tout ça. […] Ici, tout le monde se connaît. Voila. C'est convivial, tout le monde s'entend bien, bon. Mais, par contre, s'il y a quelque chose de travers, c'est vrai que tout se sait, tout se sait un jour. Le problème, c'est, ce que je dis, c'est redit, mais un peu plus rajouté, voila, ça s'amplifie. Bon, ben la campagne ici, c'est ça ». (Thiviers, 24, h, n°59).*

Cette citation montre combien l'interconnaissance, même si elle n'est pas trop mal vécue, est source de problème. Elle interfère avec la volonté de jeunes d'évoluer discrètement dans leur lieu de vie. Vécue comme une surveillance, elle pose problème aux jeunes car ils ont le sentiment que les habitants les connaissent trop ou peuvent accéder à une trop grande partie de leur vie privée.

Si les jeunes réprouvent une trop grande intrusion de la communauté locale dans leur vie quotidienne, ils n'en reproduisent pas moins cette attitude qui se manifeste par un entre-soi prononcé. L'appropriation exclusive des espaces (analysés plus haut) s'accompagne et

[157] « Ils ont tous le nez dans les affaires des autres ».

probablement s'explique en partie par un fonctionnement qui privilégie le village, voire le groupe d'appartenance. Ce fonctionnement est expliqué par Paul, ancien guide touristique au château de Jumilhac Le Grand :

> *« Paul : Et une personne extérieure, c'est sûr qu'elle n'est pas forcément la bienvenue. Elle va apporter des choses euh néfastes. […] Ça aussi les jeunes ils sont, c'est des sectes, c'est-à-dire ils sont entre eux, les jeunes. Entre eux. Et ramener après des copains ou des copines extérieurs d'autres endroits, ils ne sont pas forcément les bienvenus. C'est sûr. Et les jeunes ont l'esprit de bande. Une bande. Et ça reste la bande. Et ils sont unis euh et euh ça fait peur même des fois, ça fait peur. C'est vraiment la bande.*
>
> *Enquêteur : Dans les centres des loisirs où j'ai été, quand certains jeunes sont là, certains autres ne viennent pas.*
>
> *Paul : oui voila. C'est ça, c'est ça, c'est très. Oui, oui, j'ai connu ça dans mon enfance, hein, nous on était à Jumilhac, une bande de jeunes, on était une bande quoi. On était une bande, on faisait les quatre cents coups, ce n'était pas un, deux ou trois, non, non, c'était les dix quoi ! Voila c'est ça ! Et on sortait tous ensemble, enfin tous de la même bande, le garçon avec la fille d'untel, mais c'est dans la même bande, pas d'extérieur, sinon on ne la ramène pas » (Thiviers, 24, h, n°59).*

L'entre-soi est caractérisé par une organisation des relations sociales centrée sur le village et ses habitants, par la fermeture sur le groupe. Il explique aussi comment ce repli sur soi, sur le local est marqué par une socialisation domestique :

> *« Enquêteur : Tu dis que d'être de la campagne et le fait que tu étais timide sont liées ?*
>
> *Paul : ouais, je pense. Je pense ça. C'est que on a des relations qu'avec les gens qu'on connaît, du village quoi, qu'avec le village. Et c'est vrai que l'extérieur c'est rare. Donc les sorties, quand on est jeune, il y a pas vraiment beaucoup de sorties, après c'est limité ». (Thiviers, 24, h, n°59).*

L'espace rural est considéré comme un cadre peu pénétré d'influences extérieures, aux horizons limités, replié sur lui-même.

> *« Parce qu'ici il n'y a pas grand-chose à faire, c'est assez fermé » (Lanouaille, 23, h, n°84).*

Nous avons relevé dans les entretiens effectués dans le Périgord Vert la fréquence de l'expression « *dans les coins* » pour désigner le lieu de vie. Présente dans des discours critiques, le mot « *coin* » au sens figuré a une connotation péjorative, signifiant l'étroitesse d'un lieu et un emplacement à l'écart. Cela renforce l'idée que le lieu de vie est un espace fermé ou un « *trou* ».

Le lieu de vie et l'espace rural représentent d'autant plus des espaces fermés que la ville est représentée comme ouverte et différente :

> *« La ville, je dirai que les gens sont plus ouverts. Plus ouverts au monde, ils sont plus ouverts » (Thiviers, 24, h, n°59),*

> *« Je trouve qu'il y a une ambiance en ville. Oui, l'ambiance c'est autre chose » (Ribérac, 20, f, n°67).*

Pour expliquer sa position à l'égard de la campagne, un adolescent affirme en parlant de son avenir « *ça sera plus ouvert ailleurs* » (Ribérac, 15, h, n°70). Les grandes villes, celles de Galway et de Bordeaux ou bien des villes moyennes telles que Périgueux, Bergerac, Ballinasloe ou Tuam, représentent l'opposé de leur lieu de vie auquel ils reprochent surtout de manquer de modernité, de diversité et d'activités.

2.1.3. Un espace enfermant et dévalorisant

Le vécu des jeunes est marqué par cet espace qui manque d'horizon. L'espace de faible densité est représenté comme emprisonnant parce que les sentiments qu'ils éprouvent à son égard pèsent sur leur quotidien et freinent leurs aspirations. Les discours soulignent le sentiment d'être coincé :

> *« I have been stuck here all my life »*[158] *(Woodford, 17, f, n°37).*

Le jeune agriculteur qui est parti plus d'un an travailler au Canada et en Nouvelle Zélande doit reprendre l'exploitation familiale. Il explique pourquoi il reste :

> *« On est vite coincé par le boulot. […] C'est que des bâtiments, bon ça attache un peu » (Lanouaille, 23, h, n°84).*

L'ancien guide touristique, lui aussi, explique pourquoi il reste :

> *« Enquêteur : là où tu vis, où tu travailles, ça te plaît ?*
>
> *« Paul : je dirais, je suis attaché ici » (Thiviers, 24, h, n°59)*[159].

Le sentiment d'être coincé ressort lorsqu'une lycéenne compare son lieu de vie à la ville et affirme :

---

[158] « J'ai été coincée ici toute ma vie ».

[159] On remarquera dans ces deux extraits l'absence de la préposition « *à* » qui nuance le sens accordé à l'attachement. La phrase plus courante dans les discours « *je suis attaché à mon village* » est transformée. Leurs formulations dénotent un sens différent à l'attachement reposant avant tout sur la fonction de lien ou d'attache. Il renvoie moins à un sentiment ou une affection à l'égard du lieu de vie.

> *« Coming from the countryside is not really an advantage because you're not near to stuff like schools, you don't have choices »*[160] *(Clifden, 15, f, n°4).*

L'absence de choix, le vocabulaire « *coincé* », « *stuck* » ou « *attaché* » renvoie à un piège parce qu'ils rendent l'espace responsable de leur situation. L'attachement éprouvé à l'égard du lieu de vie renforce le rôle enfermant donné aux espaces de faible densité de population.

Une jeune fille en recherche d'emploi va plus loin en mettant en évidence le sentiment de ne pas être valorisé par le lieu dans lequel elle vit :

> *« Ici, ce n'est pas valorisant. Non. Pas trop valorisant » (Ribérac, 20, f, n°67).*

Ces jeunes qui déprécient leur espace de vie et l'espace rural de faible densité, se dévaluent eux-mêmes et ne se sentent pas capables de faire quoi que ce soit, comme si la réussite n'était pas pour eux. Cette dévalorisation peut s'expliquer par ce qu'ils vivent la contradiction entre « *idyll* » et le « *dull* »[161] (Ballygar, 16, h, n°48). Sans doute, la médiatisation du « *rural idyll* » (Cawley, 2003) et des campagnes comme un paradis crée des attentes et des espérances. Or, elles se heurtent aux réalités locales. Il existe pour ces jeunes un écart entre l'image idéalisée de la campagne célébrée par les touristes, qu'ils connaissent par exemple grâce aux médias, et la vie quotidienne dans les communes ou des *communities* qui restent éloignées et ayant peu de services. L'expérience de ce décalage crée le sentiment d'une incapacité à faire l'expérience d'une vie agréable dans l'espace rural. D'autres y parviennent mais pas eux. Cela renforce le sentiment de dépréciation de soi. Ils ne voient pas d'opportunités qui leur permettraient d'aller se former ou trouver du travail, comme si le fait d'être ici, de vivre dans ces espaces avait un caractère restrictif et les empêchait de pouvoir construire leur vie sur place.

Ces espaces constituent un piège car il les empêche de se projeter vers un « *ailleurs* ». Ainsi, certains n'envisagent-ils même pas la possibilité de partir vivre en ville. Elle reste inaccessible parce qu'ils vivent « *trop loin* », « *perdus* ». Ils ne peuvent pas en sortir (c'est-à-dire partir) ni s'en sortir (c'est-à-dire y trouver une place valorisante) parce qu'à leur yeux cet espace se referme sur eux.

---

[160] « Venir de la campagne n'est pas vraiment un avantage parce que tu n'es pas près de trucs comme l'école, tu n'as pas le choix ».

[161] « Terne, sans intérêt ».

2.2. La faible densité : un refuge

Pour le deuxième type de jeunes identifié, tant dans le Périgord Vert que dans le Rural Galway, leur lieu de vie constitue un refuge. Ce type est constitué de jeunes ayant des caractéristiques sociales diverses. Les adolescents (moins de 18 ans) sont sous représentés et les étudiants y sont nombreux, plus nombreux que dans les deux autres types. Dans tous les cas, ces jeunes ont le permis de conduire ou bien ont une voiture, un scooter ou des personnes pouvant les aider dans leurs déplacements.

2.2.1. Un espace en plein essor

Ce que nous appelons les espaces ruraux de faible densité de population renvoie pour ce type de jeunes à : « *la campagne* », « *the countryside* », « *the country* ». Ce sont ces mots qui servent aussi à désigner leur lieu de vie. Pour le décrire, ils mettent en avant ce qu'ils jugent être la caractéristique première de la campagne : son évolution actuelle. Leur description s'appuie sur ce qu'ils observent dans leur village et dans leur région. Ils sont conscients de la « *mise en désir* » (Hervieu, Viard, 1996) de l'espace rural parce qu'ils rencontrent au cours de leurs études ou dans leur famille, des personnes ayant un discours positivant les attraits de la ruralité.

Les jeunes Irlandais insistent sur le fait que leur village « *is booming* »[162] (Letterfrack, 20, f, n°9). Ils évoquent la construction récente de lotissements ou d'infrastructure de transports dans les campagnes. Ils signalent aussi la présence de nouveaux habitants dans leur région. Ils expliquent que de façon générale, les habitants des campagnes n'émigrent plus vers l'Angleterre ou les Etats-Unis parce que les conditions de vie sont bien meilleures qu'il y a trente ans. Dans le Périgord Vert, les jeunes procèdent de même pour démontrer l'évolution de la campagne. Ils soulignent l'attrait que leur département exerce sur les étrangers : Anglais et Hollandais achètent des maisons et s'installent avec leur famille. Ils insistent aussi sur la présence de retraités et de citadins rénovant des propriétés pour en faire des résidences secondaires. Ils appuient aussi leur description sur l'existence de l'activité touristique qui met en évidence un essor des campagnes et de leur département. Jeunes Français et Irlandais veulent démontrer qu'ils ne sont pas les seuls à manifester de l'intérêt et du désir pour ces espaces ruraux. Leurs discours mettent en avant l'attractivité de leur lieu de vie pour souligner

[162] « Est en plein boom ».

les transformations positives de la campagne. Les jeunes indiquent en effet qu'ils habitent des espaces modernes :

> *« Isolé, ça veut pas dire reculé » (Saint Jean de Côle, 16, f, n°78),*
>
> *« We're not backwards »*[163] *(Woodford, 18, h, n°39).*
>
> *« Internet et l'électricité, on connaît, merci ! C'est pas le dix-neuvième siècle ici » (La Coquille, 15, h, n°88).*

Une jeune mère, Aoife, fait référence à la façon dont les habitants des espaces ruraux sont surnommés, « *boggers* »[164], surnom plutôt péjoratif, familier et condescendant :

> *« They call us boggers. Sure, it's the country. People make fun of us. But we don't spend our time in the bog cutting the turf you know ! »*[165] *(Letterfrack, 21, f, n°10).*

Les jeunes que nous avons rencontrés et observés tiennent à faire savoir que le progrès est arrivé dans les campagnes. De façon à bien mettre ces changements en évidence, ils se livrent ensuite à une description factuelle et méthodique visant à répertorier ce qui existe à la campagne et ce qu'ils connaissent dans leur lieu de vie. La description prend la forme d'un inventaire de lieux, d'activités, de services :

> *« There are pubs, shops, an accountancy office, the school, sports grounds »*[166] *(Clifden, 15, h, n°3),*
>
> *« Bon, on a plein de trucs ici, on a un supermarché Attac, on a une boulangerie, on a une pharmacie, on a les assurances, on a la mission locale, on a deux auto-écoles, on a un Crédit, on a une maison de retraite, on a, bon, et moi je ne connais pas tout encore ! » (Thiviers, 21, f, n°58).*

Cet inventaire contraste avec le « *rien* » caractéristique du discours tenu par le type de jeune se représentant l'espace de faible densité comme un piège. Les discours de ce deuxième type de jeunes mettent davantage l'accent sur ce qu'ils font. Ils racontent aussi où ils vont et expliquent comment le temps passe vite parce qu'ils s'occupent :

---

[163] « On n'est pas reculés ».

[164] « Plouc ». A l'origine, un surnom que les habitants de Dublin donnent à ceux qui ne vivent pas dans cette ville. Il désigne maintenant ceux qui habitent dans les campagnes et connote l'idée qu'ils sont stupides, arriérés et s'adaptent lentement au changement. A Letterfrack où Aoife vit et comme souvent en Irlande, les Irlandais se chauffaient à la tourbe qu'ils coupaient eux-mêmes dans les tourbières très nombreuses de l'Ouest du Comté de Galway. Si certaines personnes plus âgées vont parfois encore couper la tourbe, cela n'est plus qu'une caractéristique anecdotique voire folklorique.

[165] « Ils nous appellent des 'boggers'. C'est sûr c'est la campagne. Les gens se moquent de nous. Mais on ne passe pas notre temps dans les tourbières à couper la tourbe tu vois ».

[166] « Il y a des pubs, des magasins, un comptable, des terrains de sports ».

« Marco : Je fais du foot, ça fait cinq ans, le mercredi l'entraînement et le samedi le match. On va à Nontron, Bergerac, Sarlat, Mussidan, donc c'est bon. […] Le samedi soir, on fait quelques sorties avec les copains. Voila. Oui, on se rejoint, on fait la fête. Et puis le dimanche, et ben, ça dépend, je m'occupe chez moi. Je passe la tondeuse, des trucs comme ça quand il y en a besoin, j'aide mes parents. Puis l'après midi, ben soit je vais voir l'équipe première ou, c'est que je joue, ou je reste chez moi. Voilà, en famille.

Enquêteur : Et quand vous sortez le samedi ?

Marco : Ben on va chez des copains qui sont dans les alentours, euh, Mensignac, Ribérac, Tocane. Voila. Ça va vite.

Enquêteur : Au club tu y vas souvent ?

Marco : Ben, comme j'ai dit. Oui, et j'anime le club de foot, le mercredi, quand, à 5 heures et demi, je m'occupe de petits, jusqu'à 7 heures. Et après moi je fais l'entraînement de 7 heures à 9 heures » (Ribérac, 15, h, n°62).

Cet inventaire permet aux jeunes de mettre en évidence les diverses activités de leur lieu de vie et les nombreuses occupations qui rythment leur quotidien.

2.2.2. Les qualités de la campagne

Cette liste est complétée par l'énumération de ce qu'ils pensent être des composantes des espaces de faible densité :

« There's some community spirit left here. […]. Plus, you have the fresh air »[167] *(Clifden, 15, f, n°5),*

« La tranquillité, c'est un bon point » (Ribérac, 15, h, n°62),

« La fête, connaître du monde, c'est ça ici », (Saint Jean de Côle, 16, f, n°78),

Selon eux, ce sont des éléments qui ne sont pas spécifiques à la campagne mais qu'il est difficile de retrouver ailleurs dans les mêmes proportions et avec la même intensité. C'est à la campagne que ces attributs prennent toute leur plénitude.

Au delà de ces éléments, deux thèmes nourrissent leurs discours : la nature et la qualité de la vie. Le portrait généreux et attrayant dressé par les jeunes met l'accent sur la beauté de l'environnement qui les entoure.

[167] « Il reste un esprit de communauté. […] En plus, il y a le grand air ».

> *« In the country, you're more outdoor, you understand things better, like you see animals, you have trees, rivers. At night you can see the stars in the sky because it's dark »*[168] *(Clifden, 15, f, n°5),*
>
> *« Pour aller travailler à Saint Saud, c'est presque 50 kilomètres, mais, quand je vois des champs et que la route est belle, ça me parait pas long » (Nontron, 22, f, n°75),*
>
> *« Moi, quand je sors de chez moi, c'est beau, et au boulot, je vois ça, qui a cette chance ? » (Lanouaille, 25, f, n°82).*

C'est ce que nous demande Camille en montrant les vergers et les collines qu'elle voit depuis la fenêtre de son bureau. Les jeunes font abondamment référence au « *scenery* »[169], au paysage, en particulier à son caractère naturel et non bâti. La campagne est aussi associée au patrimoine :

> *« Je ne sais pas, mais les maisons elles sont belles, il y a des beaux monuments et on y passe devant souvent » (La Coquille, 15, h, n°88).*

Les jeunes décrivent leur lieu de vie en mentionnant d'abord les forêts, les berges et les lacs puis les champs. Les jeunes Irlandais décrivent la présence de champs, de « *fences* »[170] et d'animaux, notamment les chevaux[171].

La description de la dimension naturelle et esthétique de la campagne se conjugue avec un thème transversal à tous les entretiens des jeunes : la qualité. C'est un thème décliné à l'envie. D'abord, les jeunes évoquent « *la qualité de la vie* », Marco nous le dit simplement : « *ici la vie, c'est le pied* ! ». Au contraire de la ville, les espaces de faible densité représentent le lieu de la juste mesure, où l'on a des repères et où l'on bénéficie d'une qualité de vie. Cela se caractérise selon eux par l'absence de pollution, de bruits, d'embouteillages, de crimes, de délits. La qualité de la vie tient aussi à la présence des habitants, à la proximité et à l'entente qui peut exister entre eux.

> *« La qualité de vie ça fait qu'ici, ça permet de laisser une place aux personnes » (Ribérac, 19, f, n°66),*
>
> *« I know people here. But there's more than that. We know each other and we care about people »*[172] *(Glenamaddy, 17, f, n°46).*

---

[168] « A la campagne, tu es plus dehors, tu comprends les choses mieux, comme, tu vois des animaux, des arbres, des rivières. La nuit tu peux même voir les étoiles dans le ciel parce qu'il fait assez sombre ».

[169] Paysage, décor.

[170] Clôtures.

[171] Même s'il y a moins d'élevage de chevaux que de moutons ou de vaches, les jeunes y voient une particularité du Comté de Galway qui est réputé en Irlande pour ses courses équestres.

Le thème de la qualité se décline aussi à travers la qualité de l'éducation que soulignent les lycéens des deux terrains d'études.

> *« Teachers know you, you know everyone in you class. In that, there's more quality in the way you can learn. I think it's better for me and it is better for every one because there more attention »*[173] *(Portumna, 17, h, n°35).*

> *« On a les profs qui s'occupent bien de nous. Forcément, on n'est pas trop nombreux, il y a pas trop de classes, donc ils ont le temps de la faire » (Nontron, 17, f, n°72).*

Ils apprécient le nombre d'élèves par classe, l'attention des professeurs qu'ils considèrent comme des éléments favorables à leur apprentissage. Ils apprécient aussi la taille de leur école :

> *« Le lycée à Nontron, tu vois, c'est pas très grand. Et encore, le bâtiment que tu vois là, c'est le lycée ET le collège ! Il y a un côté pour chaque. De l'autre côté c'est la cour du collège. De ce côté on est dans la cour du lycée. Donc tu vois, c'est pas immense, je sais pas quand même… c'est plus humain comme cadre » (Nontron, 16, h, n°73).*

Dans le Périgord Vert, un jeune agriculteur précise aussi :

> *« Il ne faut pas oublier la qualité de la bouffe » (Lanouaille, 25, h, n°83).*

Les thèmes de la nature et de la qualité mettent en évidence les représentations que les jeunes se font de la campagne et de l'espace rural de faible densité : un espace attirant, animé et de qualité.

2.2.3. La faible densité protège de la ville

Nous avons vu plus haut que la ville est présente dans l'espace social de ces jeunes, et que s'ils recherchaient une complémentarité entre la ville et la campagne, ils fréquentaient la ville surtout par nécessité. Les discours des jeunes expriment en fait une opposition entre ville et campagne. Ce système de représentations de l'espace rural de faible densité est en effet fondé sur le rejet de la ville ainsi que sur le sentiment d'une incapacité à s'y adapter :

---

[172] « Je connais du monde ici. Mais, il y a plus que ça. On connaît les autres et on fait attention aux gens ».

[173] « Les profs te connaissent, tu connais tout le monde dans ta classe. En ça, il y a plus de qualité dans la façon dont tu peux apprendre. Je pense que c'est mieux pour moi et c'est mieux pour tout le monde parce qu'il y a plus d'attention ».

« The majority of the young people I know would want to stay in the country. It's fairly hard to stay in a city after you'd be out in the country all the time. Even during the holidays when you go to Galway, the only thing you want to do is come back out and run around the place. I'd never go to a city unless I have to »[174] *(Woodford, 17, h, n°38).*

Les discours que ces jeunes tiennent à propos de la ville reprennent des préjugés et les observations générales négatives de la vie en ville. La ville est un lieu de tourment, elle concentre les craintes et les critiques, elle cristallise toutes les peurs :

« Enquêteur : Is it difficult to be independent from your family here ?

Deirdre : It is, kind of, but just the same as for everyone else I suppose. I mean, it might be hard in the city 'cause it might be more dangerous. Whereas here, like, they know exactly who you're gonna be with. Then, you know, they know the people who live here »[175] *(Clifden, 15, f, n°4).*

« I'm a real country girl! Like, I'm afraid of the city, I go back home every weekend! »[176] *(Cappataggle, 21, f, n°55).*

Cette opposition de la ville et de la campagne, proche de la caricature, leur permet de souligner la qualité de la vie à la campagne. Caractérisée par ses inconvénients, la ville devient un faire valoir. Les problèmes que les jeunes lui attribuent mettent en évidence une aménité de la campagne : l'isolement.

« In the countryside, you don't have the hassle, it is isolated enough so you can actually live your life without fear or anything »[177] *(Montbellew, 19, h, n°16),*

« En campagne, on est isolé, mais c'est mieux » (Bourdeilles, 25, f, n°76).

L'isolement lié au lieu de vie est connoté positivement. Etre isolé dans les espaces de faible densité permet d'accéder à un certain bien-être. L'isolement en ville est bien différent : il y prend une forme bien précise.

---

[174] « La majorité des jeunes que je connais préférerait rester à la campagne. C'est assez dur de rester dans une ville après avoir été dehors à la campagne tout le temps. Même pendant les vacances, quand tu vas à Galway, la seule chose que tu veux c'est rentrer ici et traîner. Je n'irai jamais dans une ville à moins d'y être obligé ».

[175] « Enquêteur : c'est difficile de prendre son indépendance de la famille ici ? Deirdre : ça l'est, un peu, mais pareil que pour les autres je suppose. Je veux dire, ça pourrait être plus difficile à la ville parce que ça pourrait être plus dangereux. Alors qu'ici, ils savent exactement avec qui tu vas être. Après, tu sais, ils connaissent les gens qui vivent ici ».

[176] « Je suis une vraie fille de la campagne ! Quoi ! J'ai peur de la ville, je rentre à la maison tous les week-ends ! ».

[177] « A la campagne, tu n'as pas les tracas, c'est assez isolé pour pouvoir vivre sa vie sans peur ou autre ».

> *« J'étais plus isolée en ville. A la cité U, c'est du monde, oui, mais je ne connaissais personne. Les gens ne connaissent pas leurs voisins en ville. Ici, on peut être éparpillés, mais moi, si je descends pour acheter mon pain, j'en ai pour plus d'une heure parce qu'il va toujours y avoir quelqu'un avec qui je vais discuter, ou quelqu'un qui va me demander, je ne sais pas, ta mère, ça va ? » (Ribérac, 23, h, n°68).*

L'isolement signifie surtout pour eux le fait de ne connaître personne, ce qui n'est pas leur cas :

> *« From my house, like, you wouldn't see other houses, I live far away, but I have relations all around »*[178] *(Glenamaddy, 17, f, n°46).*

L'isolement dont les jeunes font l'expérience et dont ils parlent renvoie à la configuration spatiale et non sociale : les habitations sont dispersées, la distance sépare les hameaux, les maisons, les villages. La campagne est constamment opposée à la ville pour mettre en évidence qu'elle permet de supporter ce qu'ils n'aiment pas dans la ville. Plus exactement, ils valorisent l'isolement quand il signifie l'éloignement de la ville parce qu'il représente un rempart contre les problèmes et un gage de sécurité. Les représentations des jeunes se construisent sur une opposition entre les attributs de la ville, lieu où les jeunes et les individus peuvent se sentir isolés et ceux de la campagne, lieu où les jeunes se sentent protégés. Protéger, c'est en effet le rôle attribué à la distance et l'isolement :

> *« Countryside keeps you fit, it's true, there is nothing like, well, people don't show off. […] I'd like to stay off the main cities, because being in the countryside, like, it's natural, you know what I mean ? It's simple, it's safe » (Galway, 24, h, n°2)*[179]*.*

> *« I lived for two years in Galway, but I had to come back. We are protected here. There are different people even if the people are sort of similar »*[180] *(Letterfrack, 21, f, n°10).*

> *« In the countryside, I have the feeling that I'm protected. And specially for children, it's more like, peaceful and quiet »*[181] *(Cappataggle, 21, f, n°55).*

---

[178] « Depuis ma maison, en fait, on ne voit pas d'autres maisons. Je vis loin, mais j'ai des copains tout autour ».

[179] « La campagne te maintient en forme, c'est vrai, il n'y a rien, bon, les gens ne friment pas. […] Je préférerais rester en dehors des limites de la ville, parce qu'être à la campagne, ben, c'est naturel, tu vois ce que je veux dire ? C'est simple, c'est sans danger ».

[180] « J'ai vécu deux ans à Galway, mais j'ai dû revenir, on est protégé ici. Il y a des gens différents, même s'ils sont en quelque sorte similaires ».

[181] « A la campagne, j'ai le sentiment d'être protégé. Et surtout pour les enfants, c'est plus paisible et calme ».

Les jeunes vivant à la campagne s'y sentent en sécurité car ils échappent à des soucis et des ennuis liés à la ville. L'opposition des discours de la ville et de la campagne fait ressortir le rôle que les jeunes donnent aux espaces de faible densité : celui d'un refuge. Cette opposition n'est pas uniquement rhétorique : ils croient vraiment aux aménités de la campagne et sont convaincus que la ville constitue un espace de moindre qualité.

Chez les jeunes Irlandais enquêtés, ce système de représentations est majoritaire. Il repose sur d'autres perceptions. D'une part, la proportion des moins de 25 ans y est élevée et les jeunes éprouvent très peu de difficultés pour rencontrer leurs pairs. D'autre part et à la différence des jeunes enquêtés dans le Périgord Vert, les jeunes Irlandais sont conscients qu'en comparaison à un passé proche, leur enfance et leur adolescence sont plus confortables que celles de la génération précédente, avec des perspectives d'avenir plus variées. Pour les jeunes du Périgord Vert, cette représentation du lieu de vie et de ses activités est aussi répandue que la précédente.

2.3. La faible densité : un cadre de vie

Le troisième type de jeunes regroupe ceux qui sont conscients de retirer une richesse de ce lieu de vie. Les jeunes de ce type font partie des plus âgés de notre échantillon et sont ceux ayant un fort capital culturel. Ils ont en commun de fonder leurs pratiques de l'espace autour de ce qu'ils désignent par « *home* » ou « *chez moi* ».

2.3.1. Un lieu de vie pour soi

Pour ce dernier type, rassemblant moins de jeunes que les deux types précédents, leur lieu de vie fait partie d'un ensemble qualifié de « *rural* ». Les jeunes précisent que ce que nous entendons par « *espaces ruraux de faible densité* » correspond à la « *ruralité* », ou « *the rural* ». Par ailleurs, l'idée d'intégration ou de connexion à d'autres lieux est présente quand les jeunes décrivent leur village :

> *« I live near Tuam. It is a satellite town. It's a town and Galway is the big city you see. Here it's all well connected »*[182] *(Montbellew, 19, h, n°15).*

[182] « Je vis près de Tuam. C'est une ville satellite. C'est une ville et Galway est la grande ville tu vois. Ici c'est bien connecté ».

« Enquêteur : Would you refer to Williamstown as isolated ?

Peter : No, it's just, it's got plenty of connections in terms of routes, to other places, you know, it's a main place where you'd go anywhere. From around that area, you'd kind of have to pass through it »[183] *(Galway, 25, h, n°1).*

L'isolement en est également une caractéristique spécifique mais son influence est moins ressentie que dans les deux précédents types de représentations. Laura évoque ce qu'elle pense de la distance et de l'isolement :

« On est habitué à vivre avec, ça fait partie du décor. On a l'habitude en fait de prendre la voiture. Je pense que il y en a qui ne doivent pas avoir l'habitude justement de prendre la voiture tout le temps pour faire quelque chose, mais ceux qui sont en ville c'est vrai que s'ils ont les magasins à côté, ben ils y vont à pied ou à vélo ou autrement, mais c'est vrai qu'on a l'habitude, on a toujours eu l'habitude de, si on veut aller acheter quelque chose, ben il faut prendre la voiture, il faut faire 15 bornes minimum. Mais ce n'est pas une contrainte » (Nontron, 16, f, n°74).

La notion d'habitude souligne combien l'isolement n'est pas interprété en termes de contrainte ou de protection. Dans le cas de ces jeunes, ils ont envie d'un cadre de vie marqué par la faible densité parce qu'ils en ont l'habitude. Vouloir vivre dans des espaces caractérisés par l'isolement, la distance ou l'éloignement est un désir parce qu'ils s'y sentent bien :

« Moi je ne me suis jamais sentie malheureuse ici en tout cas. (Nontron, 16, f, n°74).

Enfin, leurs descriptions des espaces de faible densité détaillent aussi ce qui manque à leur lieu de vie. Les lycéens font remarquer qu'il leur faut partir pour leur scolarité ou leur formation. Pour les autres jeunes, plus âgés ou en recherche d'emploi, si tout n'y est pas disponible, en particulier pour trouver du travail, ces absences nourrissent des besoins qui conduisent les jeunes à quitter leur lieu de vie. Mais le manque, notamment de formations professionnelles, s'il est un élément différenciant ces espaces, le quotidien et le futur des jeunes, leur donne toutefois des opportunités. En effet, il les pousse à regarder ailleurs, à chercher des lieux de formation, à découvrir d'autres environnements :

« Bon c'est sûr ça fait du bien d'aller voir autre chose, de, de d'essayer de connaître un peu la ville, de, de connaître autre chose, mais bon c'est vrai qu'ici c'est bien ! Ceux qui sont déjà à la ville, ils restent forcément à la ville. Ils ne verront que ça toute leur vie quoi » (Nontron, 16, f, n°74),

[183] « Enquêteur : tu dirais que Williamstown c'est isolé ? Peter : non, c'est juste, il y a plein de connections en termes de routes, tu sais, c'est un endroit principal d'où tu pourrais aller n'importe où. Depuis partout ici, tu dois le traverser ».

> *« I would like to live around here, but I'd like to go somewhere first. I wouldn't mind living in a city for a while, do different stuff. But I'd like to live, to settle down in the countryside. I like where I live »*[184] *(New Inn, 18, f, n°24).*

Dans ces entretiens, les départs, souvent limités dans le temps, ne sont pas synonymes de désaffection ou de rupture. Les manques et la nécessité de partir peuvent être déplorés, mais ils sont envisagés comme une source d'expériences diverses :

> *« En campagne on n'a plus l'habitude. On va là, on sait qu'on peut être ici, on va partir, on peut revenir. On va vivre des choses différentes. Nous, on va faire nos expériences ailleurs » (Nontron, 16, f, n°74).*

La différence majeure entre ces jeunes et ceux des deux autres types est qu'ils se disent chanceux d'être nés à la campagne parce que cela leur a donné l'occasion de voir autre chose. En comparaison, ceux qui sont nés en ville peuvent se contenter d'y faire leurs études, d'y travailler et peuvent ainsi être amenés à ignorer une grande partie de l'espace qui les entoure, de modes de vie différents, de couleurs, d'odeurs, de paysages qu'ils ne rencontreront pas en ville. Le défi que le lieu de vie rural propose aux jeunes est vécu comme une chance. Ils expliquent que la faible densité ne rend pas la vie facile mais que :

> *« In a way, it makes you grow up faster »*[185] *(Letterfrack, 20, f, n°14).*

> *« On est obligé de devenir autonome vite à la campagne » (Lanouaille, 25, h, n°83).*

Tous insistent sur la nécessité de savoir s'occuper tout seul :

> *« J'aime bien être chez moi, tout seul, tranquille, au calme, pouvoir faire ce qu'on veut, avoir des occupations, genre on dessine, je ne sais pas. Il y a plein de choses, partir en plein milieu des bois, se balader. Peut être qu'il y en a qui ont un caractère plutôt, qui veulent vraiment sortir vraiment tout le temps, mais moi bon, c'est vrai que je n'ai jamais été comme ça » (Nontron, 18, h, n°73).*

---

[184] « Je voudrais vivre par ici, mais j'aimerais aller quelque part d'abord. Ça ne me dérangerait pas de vivre dans une ville pour un moment, faire différentes choses. Mais je voudrais vivre, m'installer à la campagne. J'aime où j'habite ».

[185] « Dans un sens, ça te fait grandir plus vite ».

Les jeunes interrogés saisissent l'occasion de présenter leur maturité et leur capacité à se débrouiller seuls ou entre eux pour occuper leur temps libre. Pour eux, vivre dans ce type d'espace les force à se débrouiller, à s'organiser, à anticiper. La configuration de ces espaces les met en situation de prendre des décisions, de faire des choix, de mettre en place une organisation pour pouvoir se rencontrer, sortir, étudier… autrement dit de développer leurs capacités et leurs compétences. Les espaces de faible densité représentent une opportunité d'être considérés par leurs parents et les adultes comme responsables et mâtures plus vite. De plus, même si ces jeunes reconnaissent qu'il n'est pas facile d'y vivre, il est, à leurs yeux, aisé de s'accommoder de ces petites difficultés (déplacements difficiles, école éloignée, manque d'animation…) et y parvenir fait partie du quotidien. Cela renvoie au :

> *« Fun » (Castleblakney, 17, f, n°26,)*
>
> *« A l'aventure » (Tocane, 25, f, n°80).*

Ces jeunes se représentent donc l'espace rural de faible densité comme un cadre de vie ouvert car ses caractéristiques posent des défis qui offrent des perspectives aux jeunes, leur permettent de découvrir et de profiter d'autres lieux.

2.3.2. Le projet de famille, une éducation

Les jeunes ont tenté de donner corps dans leurs discours à ce cadre de vie. Ils se sont alors fortement distingués de jeunes que nous avons classés dans les deux types précédents parce qu'ils ont détourné leur description des qualités ou des désavantages liés à la faible densité en mettant l'accent d'une part sur ce que ce cadre de vie a offert, une éducation et d'autre part sur ce qu'il permet, fonder une famille.

Ces jeunes expliquent d'abord que ce cadre de vie leur a permis de s'épanouir. Pour les jeunes Irlandais, grandir dans des espaces ruraux de faible densité permet de bénéficier d'une éducation de qualité. Les jeunes Irlandais établissent de façon récurrente le lien entre « *countryside* » (la campagne) ou les « *rural areas* » (les espaces ruraux) et l'éducation qu'ils ont reçue :

> *« It's difficult to leave the place where you spend so much time, where you were educated »*[186] *(Cappataggle, 21, f, n°55),*
>
> *« You have a work ethic in you when you're from the countryside. I'd say that country people, they know the rule whereas people, I mean young*

[186] « C'est difficile de partir de cet endroit où tu as passé tellement de temps, où tu as été éduqué ».

people in a city might be incontrollable. It's not the same discipline »[187] *(Galway, 25, h, n°1).*

« I love it, 'cause I was brought up that way. It's all I know and I am proud of it »[188] *(New Inn, 16, f, n°20).*

« I'm a countrygirl. That's me, yes. That's just the way I have been raised »[189] *(Ballygar, 17, f, n°40).*

A l'inverse, Patrick, qui est né à Londres en Angleterre et habite près de Clifden avec ses parents depuis cinq ans ne pense qu'à revenir à Londres, où il a grandi parce que :

« Here, it's not me, it's just not me, I didn't grew up like that »[190] *(Letterfrack, 16, h, n°12).*

C'est d'un état d'esprit ou d'une manière d'être dont ils parlent et qui, selon eux, les enrichit et les singularise.

La description se concentre par ailleurs sur l'avenir et ce que le cadre de vie rural permet d'envisager. Ils expliquent ainsi que les espaces ruraux de faible densité correspondent plutôt à la vie de famille.

« Live in Galway, it would be ok when you're young, until like up to thirty. But when you actually want to settle down, you get out there you know »[191]*. (Woodford, 17, f, n°37).*

Nombre de jeunes affirment que :

« Countryside is the place to bring up children, to have a family »[192] *(Montbellew, 19, f, n°17).*

Cela a surtout été le cas des jeunes Irlandais. En effet, dans la partie rurale du Comté de Galway, les jeunes sont habitués à voir des enfants et surtout à voir d'autres jeunes y revenir et fonder leur famille. En Irlande, grandir dans des espaces ruraux de faible densité

---

187 « Tu as une éthique de travail en toi quand tu es de la campagne. Je dirais que les gens de la campagne, ils connaissent les règles alors que les gens, je veux dire les jeunes de la ville, ils peuvent être incontrôlables. C'est pas la même discipline ».

188 « Je l'aime parce que c'est la façon dont j'ai été élevée. C'est tout ce que je connais et j'en suis fière ».

189 « Je suis une fille de la campagne, oui, c'est moi. C'est juste la façon dont j'ai été élevée ».

190 « Ici, ce n'est pas moi. Ce n'est pas moi, c'est tout. J'ai pas grandi comme ça ».

191 « Vivre à Galway, ça va quand tu es jeune, jusqu'à 30 ans. Mais quand tu veux t'installer, tu viens ici tu vois ».

192 « La campagne, c'est l'endroit pour élever des enfants. » Cette affirmation est présente dans de nombreux autres entretiens : Galway, 25, h, n°1 ; Galway, 24, h, n°2 ; New Inn, 15, f, n°20 ; Castleblakney, 17, f, n°30 ; Portumna, 17, h, n°33 ; Ballinasloe, 23, h, n°56.

concerne de fait encore la majorité des jeunes. Les jeunes du Périgord Vert précisent quant à eux que c'est un espace pour eux, mais de temps en temps, à certaines périodes, ou pour plus tard. Dans tous les cas, vivre à la campagne s'intègre à la construction de leur projet de vie à long terme dans la mesure où elle constitue un lieu d'indépendance et de liberté.

2.3.3. Un lieu de projet

L'isolement et l'éloignement sont pleinement présents dans les pratiques et les représentations des jeunes. S'il est considéré comme banal et intégré aux habitudes, l'isolement représente toutefois un signe distinctif pour les jeunes. Ce « *rural isolé* » (Saint Jean de Côle, 19, f, n°77) leur donne une identité qui les singularise car leurs lieux de vie, à leurs yeux, ne sont pas des lieux quelconques. Les jeunes font référence dans leurs entretiens au département ou au Comté et à une « *région* » ou « *the area* » caractérisée par la ruralité : l'Ouest de l'Irlande ou le département de la Dordogne. Ils s'en disent « *fiers* ». Lors d'un entretien collectif au collège de Clifden, un garçon précise : « *I am proud of the west* »[193]. Ils s'en sentent des « *ambassadeurs* » (La Faye, 17, h, n°94). Cela traduit leur état d'esprit à l'égard de ces régions ; ils se considèrent comme leurs représentants, porteurs de leurs valeurs. L'analyse de l'énonciation et du vocabulaire met en évidence l'utilisation des expressions : « *je suis* », « *je pense* », « *je crois* », « *vouloir autre chose* »… Les espaces de faible densité font l'objet de réflexions et sont au cœur de leurs projets pour une seule raison :

> *« Because I'm from here »*[194]*, (Galway, 25, h, n°2).*
>
> *« Parce que je suis d'ici ». (Lanouaille, 25, h ; n°81).*

Les jeunes classés dans ce type sont dans une logique existentielle qui privilégie leur épanouissement et leur construction personnelle. Pour eux, il ne s'agit pas, comme les précédents, de « *faire* » ou d'« *avoir* », mais d'« *être* ». Les jeunes trouvent dans l'espace rural de faible densité des caractéristiques qu'ils recherchent pour favoriser cette logique, pour construire leur vie ou leurs projets :

> *« It's a way of life. I like the privacy of it and I like the open space as well. I'd hate to have a big house this side of me, and other big houses that side of me you know »*[195] *(Portumna, 17, f, n°32).*

[193] « Je suis fier de l'ouest ».

[194] « Parce que je suis d'ici ».

« Laura : c'est super bien de grandir ici ! 'Fin, moi j'ai beaucoup aimé. Je me suis pas trop euh comment dire investie dans la ferme parce que ma mère voulait pas trop qu'on, qu'on reprenne ça, et puis moi ça ne me dit, ça ne m'intéressait pas trop. Mais bon, c'est vrai que en pleine campagne comme ça c'est sympa ! Puis, après, ça fait du bien de voir autre chose après le bac, ça permet de voir ailleurs, de voir ce qui nous plaît le plus. On a, 'fin, on a vraiment un mode de vie plutôt cool quoi, bon c'est sûr qu'il y a plein de difficultés à propos du métier d'agriculteur quoi, mais au niveau de, comment dire, de la vie, c'est sûr que c'est, c'est plus sympa que si on avait les parents qui partaient toute la journée au travail, et qui revenaient tous les soirs tard, ils sont avec nous quoi, on peut s'organiser » (Nontron, 16, f, n°74).

Ces espaces sont vécus comme un « *espace des possibles* ». Les jeunes se les représentent comme le cadre de leurs projets de vie pour le présent et l'avenir parce qu'ils peuvent se les approprier, qu'ils peuvent les animer ou les faire vivre à leur échelle, par le biais d'associations par exemple :

« Si on a envie de se bouger, ça passe ! » (La Faye, 17, h, n°94).

2.4. Des systèmes qui ne sont pas figés

Ces trois systèmes de représentations que nous venons d'exposer - qui recoupent la première typologie concernant les pratiques - ne sont ni figés, ni fermés. Si l'exercice de catégorisation est nécessaire, il nous faut prendre en considération la complexité des situations. Trois éléments sont susceptibles de transformer les systèmes de représentations des jeunes et de les faire passer de l'un à l'autre.

L'accès à un moyen de locomotion en est un :

« La mobylette, fin moi ma mère ce qu'elle m'a dit, c'est non, pas de mobylette, tu auras la conduite accompagnée. Comme ça c'est vrai que c'est beaucoup plus rapide pour le permis parce que là j'ai eu 18 ans euh le 28 février, et le 4 mars je passais mon permis. Et il y en a qui passent le permis le jour de leurs 18 ans, c'est vraiment super rapide ! C'est vrai que c'est mieux » (Verteillac, 18, h, n°97).

Il est combiné à la majorité parce qu'elle permet de devenir plus autonome :

« Non, c'est vrai que ouais finalement je sortais, c'était, c'est assez rare. Même là tu vois je ne suis pas habitué à sortir au cinéma. Mais là tu vois, maintenant que j'ai mon permis, mais d'ailleurs ça lui fait bizarre à ma

[195] « C'est une façon de vivre. J'aime l'intimité qu'il procure et le fait que l'espace soit ouvert. Je détesterais avoir une grande maison de ce côté de moi, et d'autres grandes maisons de l'autre côté de moi tu sais ! ».

mère, elle dit ça y est, il a sa crise des 18 ans ! Maintenant il sort ! C'est vrai qu'avant je ne pouvais pas lui demander de sortir en boîte, parce qu'il fallait qu'elle m'amène vers minuit, minuit, une heure, après fallait qu'elle revienne vers 5 heures, donc ce n'est pas possible. Quand t'as ta voiture, tu te débrouilles, et là quand tu n'en as pas, ce n'est pas possible. Et donc ça lui fait bizarre que je sorte maintenant que j'ai mes 18 ans » (Nontron, 18, h, n°73).

Pour les jeunes mineurs, la dépendance à l'égard des transports rejaillit sur leurs représentations de l'espace. Elle leur fait souligner l'absence de transport, leur impossibilité de se déplacer. Leur description du lieu de vie met en évidence leur faible marge de manœuvre. Le passage à la majorité, la possession d'un scooter, la conduite accompagnée et surtout le permis de conduire peuvent permettre aux jeunes de décloisonner leur lieu de vie, de ne plus laisser la frustration orienter la représentation de l'espace rural de faible densité. Toutefois, le simple accès à un moyen de transport ou le passage à la majorité ne suffit pas à gommer la représentation de leur espace de vie comme un piège.

C'est également la situation des jeunes par rapport à l'emploi qui structure leur système de représentations. Une différenciation majeure peut s'opérer parmi les jeunes selon qu'ils ont un travail, un petit boulot, un stage, sont en recherche d'emploi ou ne savent pas encore ce qu'ils veulent faire. Tout comme l'obtention du permis de conduire, l'accès à un moyen de transport privé, l'accès à un emploi ouvrent des perspectives, mettent les jeunes en situation de projet et de nuancer leur représentation de l'espace. Parmi les jeunes, ceux qui travaillent ont des discours moins catégoriques. Si en début d'entretien, ils critiquent vivement leur lieu de vie, au fur et à mesure, ils formulent des nuances et mettent davantage l'accent sur ce qu'il faudrait faire plutôt que sur ce qui manque. Ceux qui sont en recherche d'emploi ont une représentation très prégnante d'un espace sans issue, dans lequel ils sont pris au piège. Leur discours est plus radical et plus péjoratif. Par exemple, les jeunes en recherche d'emploi depuis longtemps développent de manière récurrente la représentation d'un espace fermé, fondée sur une spirale du manque : de transports, d'offre d'emploi, de moyens… Les jeunes rencontrés dans les missions locales et dans les centres de formation *Youthreach* nous ont permis d'observer cette transformation des représentations d'un espace fermé et piège à un espace valorisé. En effet, quand nous les avons rencontrés au tout début ou en cours de formation, leurs discours étaient empreints d'incertitudes, de doutes, focalisés sur ce dont ils avaient besoin et qu'ils ne trouvaient pas. En revanche, dès les stages, les employeurs trouvés, ou dès l'insertion dans des projets, leurs discours sur le lieu de vie comportaient davantage de

caractéristiques valorisantes. Cela ne concerne pas uniquement leur situation personnelle, il suffit que le conjoint ou un membre de la famille trouve du travail pour nuancer leurs représentations.

Il en va de même pour le choix de formation des lycéens :

> *« L'année prochaine, voilà, déjà terminale. Mais après c'est vrai que c'est assez euh, ça change tout le temps on va dire. Parce que après au début, je voulais faire arts plastiques, les Beaux Arts, mais bon après c'est vrai que il n'y a pas forcément de débouchés. Donc euh, donc ouais ça va être, finalement non, après je pensais sinon, je pensais passer mon BAFA et euh faire un truc dans l'animation des trucs comme ça. 'Fin déjà passer mon BAFA, je vais le passer là euh, à la rentrée. Cet été non parce que je travaille dans un, euh…j'ai trouvé un boulot. A Sarlat. Dans une ferme auberge, je suis hébergée et tout. Et ça va être cool » (La Faye, 17, f, n°91).*

Le travail ainsi que la poursuite de la scolarité entrent aussi en jeu dans la transition vers l'âge adulte, dans la prise d'indépendance et d'autonomie. Cette situation peut mettre en danger ou au contraire faciliter leur expérience et influence leurs représentations des espaces dans lesquels ils vivent.

♦ ♦

Les représentations sociales des jeunes rencontrés se fondent sur la pratique d'espaces vécus : lieu de vie, de travail, de rencontre, de loisirs, de sorties… c'est-à-dire ceux qui renvoient à l'espace social des jeunes rencontrés. Elles se construisent aussi sur des espaces imaginés ou investis d'une valeur symbolique, la ville dans les deux premiers cas. Les espaces urbains peuvent être des espaces connus, pratiqués fréquemment mais aussi imaginés, vécus « *par procuration* » (des frères et sœurs, des cousins, des oncles et tantes, des amis…). La symbolique à laquelle ces discours renvoient rejaillit sur la perception du lieu de vie (sensation de piège ou de sécurité) et sur la représentation des espaces ruraux de faible densité comme synonymes d'espaces fermés ou comme espaces protecteurs du bien être et encore « *d'espaces des possibles* ». Ces trois systèmes de représentations sociales de la ruralité illustrent à quel point la faible densité, le lieu de vie et le « *rural* » peuvent prendre diverses acceptions.

A partir des différenciations déjà effectuées des pratiques et des représentations, il est possible de poursuivre plus en avant cette distinction en examinant dans le chapitre suivant sur quels modes les jeunes habitent leur lieu de vie.

CHAPITRE 8

DES MODES D'HABITER DIFFERENCIES

Notre intérêt se porte sur l'habiter car « *il semble l'expérience la plus libre, la plus totale, la plus mystérieuse vécue par l'être humain* » (Bureau, 1997 : 107-108) et comme M. Bédard (2002), nous pensons que c'est à la géographie de comprendre cette expérience. Pour les trois types de jeunes dont nous avons distingué les pratiques et les représentations, nous allons présenter maintenant les modes d'habiter respectifs.

Pour chaque mode d'habiter, nous expliciterons dans un premier temps les logiques d'usages et d'appropriation de l'espace : quelles stratégies de mobilité traduisent-elles en ce qui concerne l'accès à ce dont les jeunes ont besoin, au premier rang desquels les lieux du travail et de sociabilité. Dans un deuxième temps, nous qualifierons le rapport à l'espace et le rapport aux autres. Il s'agira d'expliquer quelles territorialités forgent les représentations sociales et les pratiques spatiales des jeunes. Notre démarche privilégie ainsi l'idée que dès qu'il y a des acteurs, il y a de la territorialité : celle-ci existe et peut être observée et analysée. En effet, se crée et s'exprime toujours un rapport au territoire, même si ces acteurs n'ont pas toujours conscience ou intention d'agir sur l'espace. Plus particulièrement, en privilégiant l'analyse de l'espace vécu et des représentations, l'objectif est de parvenir à différencier et spécifier les territorialités qui se dévoilent au jour le jour. Dans un troisième temps, nous dévoilerons les rationalités, c'est-à-dire les raisons d'agir, auxquelles ces modes d'habiter se rattachent. Nous expliquerons les logiques sous-jacentes légitimant les discours recueillis, organisant les pratiques, les choix et les parcours des jeunes.

Pour chaque mode d'habiter, des exemples décrits sont tirés d'« *entretiens noyaux* » (Demazière, Dubar, 1997), ceux dont l'argumentaire, les thèmes, les logiques permettaient de dégager un schème spécifique, des logiques proches.

1. RESTER

Le premier type de jeunes, dont les pratiques sont révélatrices d'une différenciation entre ville et campagne et qui se représentent les espaces ruraux de faible densité comme un piège, habite le lieu de vie en privilégiant la proximité et le local. Ils entretiennent un rapport banal avec l'espace et cherchent à faire leur vie sur place.

1.1. La proximité privilégiée

1.1.1. Une mobilité dans un périmètre continu

Même si les jeunes parviennent, à se déplacer les difficultés liées à la mobilité marquent beaucoup le mode d'habiter du premier type de jeunes :

> *« Il faut toujours compter sur quelqu'un, demander » (La Coquille, 17, f, n°60),*
>
> *« On dépend toujours de papa maman » (Ribérac, 15, h, n°70).*

Ces problèmes sont formulés plus souvent dans le Périgord Vert que dans le Rural Galway parce qu'en Irlande les réseaux de transport en commun sont plus développés et parce que les jeunes conduisent parfois seuls dès 16 ans. Les critiques portent avant tout sur la dépendance à l'automobile et aux transports en commun : « *faut toujours prendre la voiture* » (Verteillac, 17, h, n°96).

Cependant, le mode d'habiter de ce premier type de jeunes est marqué par l'assignation à résidence. Pour ces jeunes dont la pratique spatiale forge un périmètre et délimite un territoire, la mobilité n'est faite que de déplacements nécessaires, fonctionnels et contraignants. Pour y remédier, les déplacements quotidiens des jeunes (santé, alimentation, habillement, cigarettes, travail, loisirs) se structurent donc de manière assez simple sur la base d'une proximité spatiale et temporelle : les commerces du village, le centre commercial le plus proche du travail… Ces jeunes adoptent ainsi l'échelle locale pour organiser leur mobilité et leurs déplacements. Pour les adolescents, cela facilite les demandes de sorties, de

moyens de transports, d'activités, d'achat de scooters à leurs parents. Aux plus âgés, cela permet de diminuer la dépendance à leurs voitures. Parce qu'elles permettent d'évoluer au sein de l'échelle locale, qui renvoie à des lieux familiers et à des habitants connus, l'étendue et la contiguïté spatiale dans la mise en relation des lieux semblent avantageuses.

De plus, être obligés de « *bouger* » (Thiviers, 24, h, n°59) pour aller travailler ou pour leur scolarité leur fait préférer la sédentarité pour leur temps libre :

« Au calme à la maison » (Ribérac, 15, h, n°70),

« Walk, do things around »[196] *(Glenamaddy, 18, h, n°44).*

Ces jeunes restent vivre dans ces espaces car ils voient la possibilité de :

« Rester dans les coins, rester pépère » (Ribérac, 19, f, n°66),

« Être tranquille » (Verteillac, 17, h, n°96),

« Avoir son petit confort » (Ribérac, 20, f, n°67).

Ce qui compte est ce qui tourne autour de sa maison, de soi, de sa famille, de ses amis. Le lieu de résidence est l'axe majeur de structuration de leurs pratiques spatiales et sociales. La maison est un lieu animé où il se passe toujours quelque chose :

> *« A la maison, c'est toujours plein, c'est pour boire l'apéro, pour le jardin, il y a du monde, toujours » (La Coquille, 17, f, n°60).*

Les voisins y ont une place pour des relations sociales et d'entraide. Les jeunes aiment y passer du temps pour discuter, se retrouver avant de sortir.

Malgré la dépendance à la voiture qui influence la construction de la représentation des espaces de faible densité comme des pièges et malgré leur médiocre insertion professionnelle, ils n'ont pas intégré, dans leurs pratiques de l'espace, l'idée de mobilité géographique à une autre échelle que l'échelle locale : celle du Nord du département pour le Périgord Vert et celle du bassin de vie pour le Rural Galway. Peu marquée par la multi-appartenance territoriale, leur mobilité l'est en revanche par de nombreux déplacements, par une circulation entre des localités voisines sans que ces jeunes puissent être qualifiés de « *captifs* » du territoire. La mobilité leur permet de maîtriser un territoire local, mais la migration, à cause de l'attachement au local, ou par peur, ne fait pas partie de leur mode de vie. Ils préfèrent investir le local, le proche, le connu. La mobilité s'organise suivant les lieux facilement accessibles dans un périmètre continu, plus ou moins étendu, centré sur le lieu de

[196] « Se balader, faire des trucs par ici ».

résidence. Leur mobilité dessine les contours d'un lieu de vie continu, aréolaire, dont l'usage et l'appropriation se basent ainsi sur la proximité spatiale des liens, de l'entourage amical et familial. C'est ainsi que se délimite un territoire, construit dans une dialectique entre attachement et enfermement local et circulation dans un périmètre, mettant à profit les alentours, « *around* » ou « *les coins* ».

1.1.2. Travailler et sortir : à l'origine de l'attachement local

Ces jeunes sont principalement diplômés de filières techniques ou professionnelles et souhaitent une entrée rapide dans la vie active et sur le marché du travail. Les plus jeunes de ce groupe sont en apprentissage en France ou suivent les formations rémunérées de *Youthreach* en Irlande. Cela se traduit dans les entretiens par une fréquence des explications liées au monde professionnel. Les jeunes parlent longuement de formation, des stages, des patrons, de contrats, de collègues. En effet, leurs pratiques sont guidées par la nécessité de trouver du travail et sont aussi contraintes par l'absence d'opportunités de travail. Cela s'inscrit dans les conclusions de l'enquête sur les valeurs des jeunes menée par O. Galland et B. Roudet : « *le travail continue d'occuper une place centrale dans la vie des 18 - 29 ans* » (2001 : 16). Travailler est la difficulté majeure à laquelle les jeunes font continuellement référence. C'est un impératif qui structure le quotidien des jeunes et qui influence leurs choix scolaires. Ils orientent leur scolarité pour être conformes aux débouchés, aux carrières possibles dans le Périgord Vert ou dans le Rural Galway. L'Observatoire de l'Ecole Rurale souligne l'existence de ces mêmes pratiques dans d'autres régions rurales du Sud Est français. Malgré les bons résultats scolaires des élèves des écoles rurales (Alpe et al., 2001), ceux-ci ont tendance à choisir des filières qui leur permettront de ne s'éloigner ni de leur famille, ni de leur lieu d'origine.

J.-J. Arrighi, dans son analyse sur les orientations scolaires des jeunes, explique que l'entourage les « *prépare à un avenir de proximité* » (2004). Si d'autres jeunes rencontrés acceptent de s'éloigner, de faire carrière ailleurs et de revenir plus tard (cf. infra), ceux de cette catégorie visent une insertion professionnelle basée sur la proximité à la fois spatiale, sociale et économique. C'est ce qui établit une différence entre ces jeunes et ceux dont les représentations de la ruralité relèvent du refuge ou du cadre de vie : ils se contentent de ce qui est présent. S'ils se plaignent du manque de travail et de perspectives professionnelles, ils acceptent et se conforment à ce qu'ils trouvent sur place, autour de leur lieu de vie, c'est-à-dire ce qui relève pour eux de l'« *ici* », de l'échelle locale. Dans leur cas, le travail leur est

nécessaire pour la rémunération qu'il procure et pour l'intégration qu'il permet à l'échelle locale. Il occupe une fonction instrumentale et normative dans la société locale. Ils utilisent le travail pour trouver les ressources nécessaires pour vivre dans ces espaces et en font un levier indispensable de cet « *avenir de proximité* » qu'ils privilégient.

Dans leur temps libre, il faut noter la place prépondérante qu'occupent les amis et les pairs, ainsi que l'importance accordée au sport et aux sorties. Les pratiques sociales et les loisirs s'effectuent dans un rayon d'action qui va de proche en proche et qui inclut ponctuellement une agglomération, comme Galway, Périgueux ou Limoges pour les sorties entre amis ou les visites auprès de la famille. La sociabilité de ce groupe de jeunes fonctionne alors sur le même principe : en s'appuyant sur les environs, les alentours, les connaissances locales.

> *« C'est mieux de rester ici parce qu'il y a mes copains » (La Faye, 18, h, n°93).*

Le caractère local de leur sociabilité ne signifie pas qu'elle est faible ou pauvre. Elle est au contraire très intense, marquée par des sorties les week-ends, des activités le mercredi, des visites à la famille. Différents cercles de sociabilité tels que la famille, les amis, les petits amis, entrent en jeu et renforcent l'attachement et la mobilité locale :

> *« I'll stay here because of the family, I wouldn't like to be away from them »*[197] *(Ballygar, 17, f, n°49).*

Les cercles de sociabilité peuvent parfois même les rendre captifs :

> *« I'd rather don't move because my family is here, and also, like. I have my girl here »*[198] *(Castleblakney, 17, h, n°28).*

Cela traduit une préférence pour une sociabilité de proximité spatiale : les amis et les connaissances habitant dans les villages proches. Ce privilège accordé au critère de la proximité spatiale se double d'une importance donnée au besoin de connaître les personnes et à une préférence pour les structures de petite taille. Le choix de l'école se fait par exemple sur ces critères :

> *« I had the choice between here and Montbellew. I didn't like the thought of a big school so I came here. Here, it's easy to make friends, we know*

[197] « Je vais rester parce qu'il y a la famille, je n'aimerais pas vivre loin d'eux ».

[198] « Je préfère ne pas déménager parce que j'ai ma famille ici, et aussi. J'ai ma copine ici ».

the teachers. Plus, I didn't like the idea of not knowing everyone in my class »[199] *(Castleblakney, 17, f, n°26).*

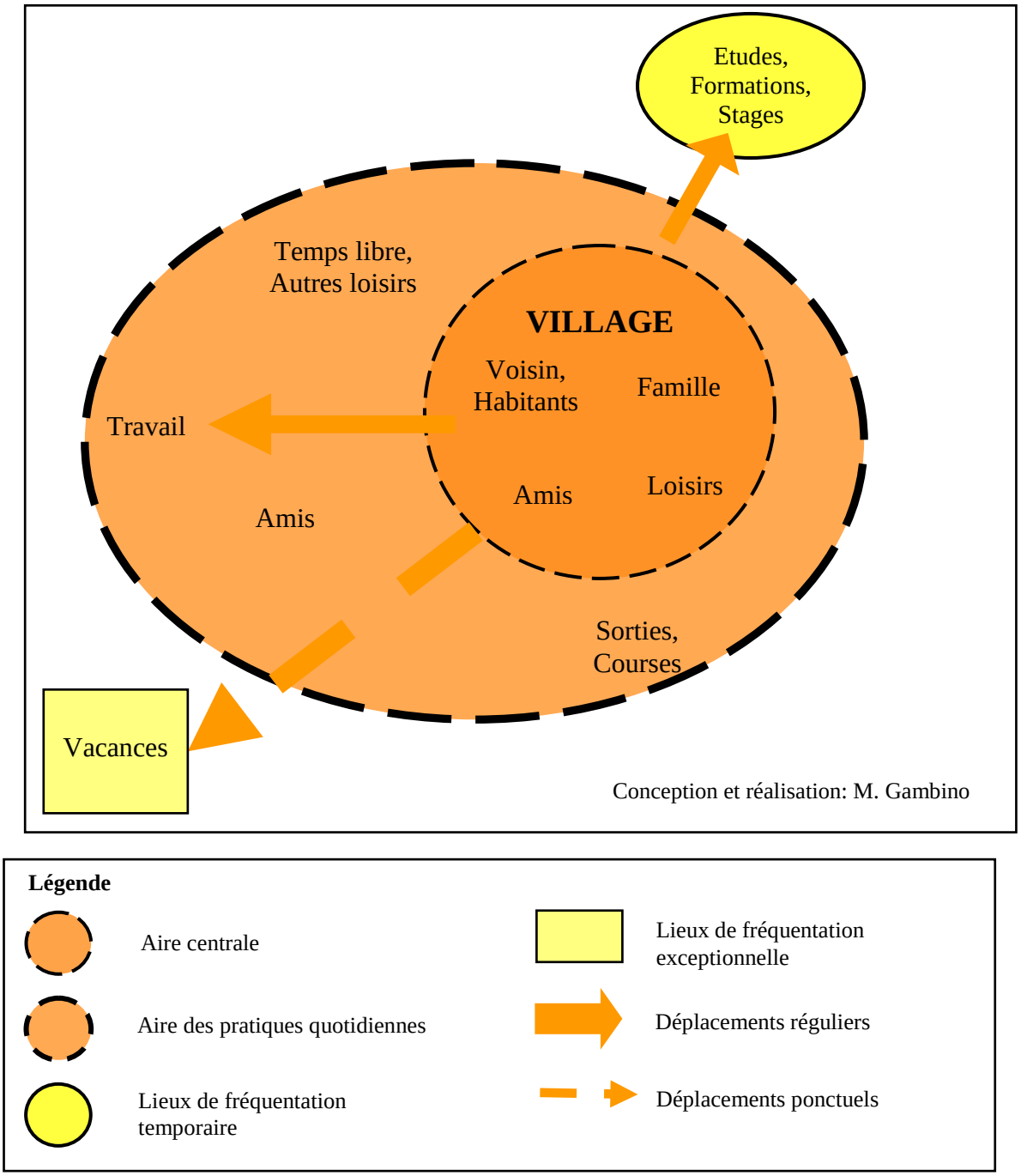
La sociabilité de ces jeunes est marquée par le repli sur soi, la recherche de ses semblables et la reproduction de son groupe. Pour eux, « *continuer à fréquenter les amis d'enfance qui ont un devenir social similaire, se retrouver dans l'entre-soi familier de la 'bande' permet de mettre temporairement à distance la violence rencontrée sur le marché du travail, de se réassurer quant à son appartenance à un monde où l'on est connu et reconnu* » (Renahy, 2005 : 26). Leur sociabilité répond à une logique d'identification à un groupe, qualifiable de « *communautés affectuelles* » (Mafessoli, 1988), c'est-à-dire des communautés d'appartenance ayant des intérêts communs, des valeurs partagées. Mais, à la différence des communautés dont parle M. Mafessoli, elles ne sont pas aussi éphémères et volatiles.

Leur convivialité est sélective, privilégiant les semblables, les proches, éloignant ceux qui sont différents. Il existe des groupes de jeunes que les animateurs de clubs décrivent comme des « *bandes rivales* ». Nous avons en effet rencontré des groupes de jeunes, adolescents ou jeunes adultes, qui rassemblent les jeunes de villages voisins, qui sont repérés et reconnus par les autres et entre eux grâce à la localité dans laquelle ils vivent. Nous n'avons pas observé de rivalité mais ces groupes se fréquentent peu, ne se mélangent pas parce que d'une part ils se retrouvent dans des villages différents et, d'autre part, parce qu'ils n'ont pas les mêmes occupations.

Pour résumer (cf. figure ci-après), au sein du territoire dessiné par les pratiques, les jeunes jouent sur la proximité sociale et l'interconnaissance pour organiser leur vie quotidienne. Leur lieu de vie correspond à un univers de besoins dont ils parviennent à s'affranchir par la délimitation d'un territoire local, grâce à une circulation locale, à des sociabilités de proximité, par une relation d'attachement au local, à la fois aux habitants et à l'espace. Leur territoire se rapproche d'un territoire circulatoire.

[199] « J'avais le choix entre ici et Montbellew. Je n'aimais pas l'idée d'une grande école donc je suis venue ici. Ici, c'est facile de se faire des amis, on connaît les professeurs. En plus, je n'aimais pas l'idée de ne pas connaître tout le monde dans ma classe ».

Figure 21 : Un territoire - périmètre continu



Ce territoire est formé par un périmètre continu, centré sur la maison et sur le village. Les amis, les sorties et les loisirs contribuent à son élargissement vers les communes voisines. Le travail et les études mènent les jeunes à fréquenter des communes éloignées de leur village et étendent encore leur territoire.

1.2. Une territorialité locale

1.2.1. Des jeunes de la campagne, « a country person »

Les jeunes de ce premier type se disent différents des jeunes de la ville en décrivant, toujours par la négative, ce à quoi ils n'ont pas accès : ils sont moins chanceux, ils font moins d'activités, mais aussi moins de bêtises :

> *« On fait moins parler de nous » (La Faye, 17, f, n°90),*
>
> *« Ici, il n'y a pas de tags sur les murs du lycée, ça ne fait pas aussi sale » (Brantôme, 16, f, n°79).*

Le manque n'est pas systématiquement synonyme de difficulté et de contrainte. Les absences de nuisances sonores, visuelles et de faits divers contribuent à forger une image plus positive des jeunes et de leur lieu de vie. Leurs caractéristiques valorisantes sont consolidées parce qu'ils établissent une comparaison entre eux et le stéréotype des jeunes des cités en France et des *travellers* en Irlande. Elle se trouve résumée par cette formule :

> *« Young people in cities, they watch telly instead of work »*[200] *(Castleblakney, 18, h, n°29).*

Cette phrase réductrice n'évoque que des idées reçues et montre que ces jeunes se comparent à une partie minoritaire des jeunes, caricaturée à l'extrême. Ils ne les connaissent que très mal et en ont une représentation construite par les images véhiculées par la presse, par internet et par des discours des adultes. Mais, à leurs yeux, ils sont différents parce que :

> *« We don't have the same accent »*[201] *(Portumna, 17, f, n°32),*
>
> *« Les fringues, c'est pas pareil » (Ribérac, 18, f, n°63),*
>
> *« We don't spend our time the same way »*[202] *(New Inn, 18, h, n°23).*

Cette comparaison se révèle valorisante pour eux dans la mesure où elle leur permet de se démarquer des jeunes stigmatisés, car se conduisant mal, brûlant des voitures, menant des activités illicites et qui, selon eux, n'existent qu'en ville. Les pratiques, telles qu'elles sont mises en récit, visent à les éloigner de celles des jeunes de la ville.

---

[200] « Les jeunes de la ville regardent la télé au lieu de travailler ».

[201] « On n'a pas le même accent ».

[202] « On ne passe pas notre temps de la même façon ».

Ils veulent dans le même temps se conformer au stéréotype du jeune de la campagne. Ils se définissent donc comme étant « *de la campagne* », « *country girl* » ou « *country lad* »[203] et vivent dans un environnement distinct qui contribue à différencier leurs habitudes, leurs comportements et leurs pratiques. Cette auto définition est assumée et accompagnée de justifications qui mettent en évidence ce qu'ils font :

> *« If you're in a city, I suppose, you don't play music, you don't play sports, nothing like that. They kind of, let say in the evening I go to music, I go to training, they probably couldn't in a city. They probably go bowling and I do that maybe once a month, they do that more often. Gaa and music, that's what we do here, they get less of that. There are differences in activities, but they have better chances in the towns, cause they have more to do. But for us, here, it's a busy place »*[204] *(Castleblakney, 16, f n°27).*

Il existe d'une part une insatisfaction liée au lieu de vie (le manque de services, d'animation, de diversité) et, d'autre part, un attachement au mode de vie lié à la campagne qui permet de pouvoir être dehors, de faire du sport, de sortir avec des amis, d'aller au *pub* pour les jeunes Irlandais, de trouver du travail localement. Si la comparaison entre ville et campagne fait ressortir le manque, la comparaison entre les pratiques des jeunes met l'accent sur le mode de vie auquel ils s'identifient. Ils attendent mieux de leur lieu de vie. Mais ils s'y trouvent en position de reproduire un mode de vie auquel ils se sentent appartenir et ils s'y sentent capables de pouvoir atteindre ce à quoi ils aspirent. Leurs pratiques et leurs discours mettent en évidence la double ambition qui les caractérise : rester conforme à leurs origines « *de la campagne* » et marquer leurs différences à l'égard de leurs homologues de la ville. C'est manifestement une première forme de repli sur soi.

Leur auto-définition est aussi façonnée par un rapport à l'altérité caractérisé par l'intensité des liens de sociabilité, par l'attachement à la famille, aux amis et aux personnes connues. Mais ce rapport à l'altérité doit être précisé. Ces jeunes éprouvent une méfiance envers les personnes qu'ils ne connaissent pas et auxquels ils ne peuvent pas s'identifier, les jeunes de la ville par exemple, tout comme les autres jeunes ayant des modes d'habiter différents des leurs. Cette méfiance reste modérée mais elle s'exprime par une seconde forme

---

[203] « Fille ou gars de la campagne ».

[204] « Si tu es en ville, je suppose, tu ne fais pas de musique, tu ne fais pas de sport, rien de tout ça. Ils doivent, disons, le soir, je vais faire de la musique, je vais à l'entraînement, et probablement qu'en ville ils ne peuvent pas. Ils doivent aller au bowling alors que moi, je fais ça peut être une fois par mois. Ils font ça plus souvent. Les sports gaéliques et la musique, c'est ce que nous on fait, ils en ont moins. Il y a des différences dans les activités, mais ils ont plus de chances dans les villes parce qu'il y a plus à faire. Mais, pour nous, ici, c'est un endroit plein d'activités ».

de repli sur soi, sur les amis et la famille, c'est-à-dire un renforcement des liens avec des semblables et des personnes connues.

1.2.2. Un rapport banal au territoire

Force est de constater que, malgré ce mode d'habiter qui s'appuie sur le local, la prégnance des besoins et la litanie du manque restent toutes deux présentes dans les discours. La relation au lieu de vie se décline à travers la contrainte et l'absence de choix qui en font un territoire difficile à décrire de façon positive. Il leur apparaît comme supportable ou détestable suivant les expériences personnelles. De leur point de vue, la symbolique qui marque le territoire est faible. Malgré la présence de lieux ayant une valeur patrimoniale, de lieux très connus qui attirent visiteurs et nouveaux résidents, tels que le Connemara dans le Rural Galway et le château de Jumilhac Le Grand, celui de Bourdeilles, l'abbaye de Brantôme dans le Périgord Vert, leur territoire reste le « *milieu de nulle part* ». Il ne s'y trouve pas de hauts-lieux, ni de lieux porteurs de signes singularisants, spécifiques, de différenciation selon leurs critères. Ils ne sont pas des hauts-lieux parce qu'ils attirent peu d'autres jeunes, qu'ils ne sont pas le lieu de pratiques sortant de l'ordinaire et qu'ils ne génèrent pas d'activités ayant une forte valeur ajoutée aux yeux des jeunes. Ils n'ont rien de remarquable et il n'y a rien d'exceptionnel à y vivre, dans le sens où la description qui en est dressée par les jeunes est celle d'un support neutre, n'intervenant en rien dans leur vie quotidienne. Ainsi se dessine une territorialité banale, parfois négative et non exprimée.

Cependant, leurs pratiques expriment une relation moins négative parce qu'ils ont une vie quotidienne animée et « *bien remplie* » (Verteillac, 17, f, n°95). Les jeunes cultivent et entretiennent aussi des « *îlots de résistance* » (Dubet, 1987 : 307). Ils font des choses pour eux, pour être avec leurs amis à travers la rédaction de poèmes, la participation à des actions caritatives, une passion pour un sport, des activités expressives (théâtre, musique, chant, danse, tunning). Ce sont des manifestations de leur désir visant leur propre épanouissement : avoir leur jardin secret, exprimer et manifester leur autonomie. Lors d'une discussion, une jeune fille du club de théâtre Loughrea (19 ans) souligne :

> *« I stand up for my friends and they do the same. We don't like when things are not fair »*[205].

[205] « Je me bats pour mes amis et ils font pareil. On n'aime pas quand c'est injuste ».

Ils sont plus revendicatifs que ne le pensent les acteurs locaux et défendent leurs droits, leurs amis. Poussée par nos questions une jeune fille reconnaît :

> *« Oui, les cours, les révisions, ça prend du temps. Le week-end, c'est téléphone et sorties, quand mes parents me laissent faire. Puis, des fois on va faire les magasins, des fois on loue des dvd ou on va marcher. Oui, en fait, des trucs, oui, on en fait. C'est juste qu'on s'imagine qu'ailleurs on en ferait plus. On s'imagine toujours (silence). Je sais pas, je me dis qu'en ville je ferais plus les magasins, mais s'il faut, non. S'il faut, j'en aurai marre et je penserais, ouais, je serais mieux au vert à la campagne, tranquille ». (Verteillac, 17, f, n°95)*

Ils font en effet de nombreuses activités entre eux, leur sociabilité est intense et nous avons vu peu de jeunes livrés à l'ennui et désœuvrés. Ils adoptent des pratiques qui sortent de l'ordinaire, qui sont plus occasionnelles. L'exemple le plus significatif de cette territorialité occasionnelle (qui s'inscrit néanmoins dans une forme de répétitivité relative) est celui de l'arrêt de bus ou du banc. Des jeunes, le plus souvent des adolescents, se retrouvent certains soirs à l'arrêt du bus lorsqu'il n'y a pas cours le lendemain, sur les bancs du camping municipal lorsque les touristes sont absents, ou bien sur ceux des terrains de sport les soirs où il n'y a pas de rencontres sportives, ni entraînement. C'est en ceci que nous pouvons parler d'occasionnel ou de ponctuel : leur territorialité se décline différemment à l'échelle de la journée, de la semaine, du mois, de la saison ou encore de l'année. Toutes extraordinaires quelles soient, ces pratiques manquent à leur yeux d'originalité.

Pourtant, leur jugement à l'égard de leur territoire s'exprime toujours de façon cruelle. La relation au territoire reste marquée par la banalité, leurs pratiques leur paraissent simples et à la portée de tous : marcher, faire des courses, faire du sport, aller au café ou au *pub*... Ce sont des pratiques courantes de la vie quotidienne qui leur paraissent communes, habituelles, voire sans grand intérêt dans la mesure où elles sont partagées par un grand nombre de personnes. Même si elles sont fréquentes et qu'elles occupent une grande partie de leur temps, ces pratiques sont jugées avec un certain cynisme comme peu signifiantes aux yeux des jeunes, tant elles sont récurrentes. Elles ne confèrent « *nothing special* »[206] (Letterfrack, 20, h, n°13) à leur territoire. Pourtant, ces pratiques et ces actes quotidiens construisent un territoire et nouent des liens à celui-ci. Ce sont des liens habituels, pouvant être évalués comme quelconques. Leur rapport à ce territoire se forge précisément sur cette banalité, sur la permanence du lieu de vie et des lieux de sociabilité ainsi que sur cette répétitivité qui structure et ordonne la vie quotidienne. Banalité, permanence et répétitivité, tant d'éléments

[206] « Rien de spécial ».

qui rassurent ces jeunes qui font face à l'instabilité du marché du travail et pour qui l'incertitude liée à l'avenir est difficilement supportable.

1.3. Une rationalité reproductrice

1.3.1. Faire sa vie « dans les coins »

Les caractéristiques des modes d'habiter et des représentations de ces jeunes conduisent certains adultes qui les côtoient à désapprouver leur passivité. Une des explications que nous pouvons formuler est que ces jeunes souhaitent rester entre eux, qu'ils mènent peu d'actions visibles et qu'ils évoluent en groupe pour renforcer les liens entre eux. Ils ne participent que très peu à la vie locale et, quand ils le font, leurs actions passent inaperçues parce qu'elles prennent bien souvent la forme de protestations. Quant à la proposition sous forme d'action, elle reste épisodique et rare, comme en témoigne l'expérience du projet « *Terre de Jeunes* ». Lors des débats organisés à la suite des projections de courts-métrages dans le Périgord Vert, les échanges ont été vifs entre les participants. Les jeunes reprochant aux adultes de ne pas les considérer, de ne rien faire pour eux et d'avoir un regard parfois condescendant lorsque les jeunes prennent la parole. Des projets communs entre jeunes et adultes ont cependant émergé. Les jeunes du groupe de Thiviers ont voulu se structurer en association avec la participation d'élus et de jeunes travailleurs. Mais, plus d'un an après la réalisation et la projection du court-métrage, elle n'a toujours pas vu le jour. Dans le Rural Galway, ces projections publiques suivies de débats n'ont toujours pas eu lieu. L'impression semble se confirmer que ces jeunes ne participent à rien.

Cette passivité peut être expliquée car ils ne sont pas jeunes au sens de O. Galland (2001) c'est-à-dire en phase d'indétermination. De nombreux enquêtés, jeunes par l'âge deviennent adultes par une rapide mise au travail, même si elle reste précaire et difficile. Ils visent avant tout une intégration locale et une insertion sur le marché du travail qui leur donnera les moyens d'accéder à l'indépendance et à l'autonomie, c'est-à-dire de devenir adulte rapidement. La rationalité dominante est une rationalité économique. Les jeunes cherchent avant tout à travailler pour obtenir des ressources financières pour vivre localement. Cela influence tant leurs discours que leurs pratiques. Cette situation leur laisse donc peu de temps pour participer à la vie locale comme le souhaiteraient les élus par exemple.

Tout aussi passifs qu'ils paraissent, les jeunes ne restent pas inactifs. Nous avons vu que leurs représentations sont présidées par la volonté de « *faire* » et leurs pratiques montrent

qu'ils s'occupent et qu'ils ne sont pas apathiques. Etre actif, c'est donc « *faire des choses* » (Ribérac, 15, h, n°62), comme par exemple faire sa vie ici, avec les personnes qu'ils connaissent, avec les compétences qu'ils ont. Cela signifie pour eux rester là où ils habitent, en surmontant les difficultés imposées par le lieu de vie. Malgré la faible densité qui, pour eux, est avant tout synonyme de manque (de travail, de diversité) et d'enfermement, leur but est de faire leur vie ici. Ils restent de façon à être avec leur famille, à continuer à fréquenter leurs amis, à sortir avec un groupe de connaissances, etc. Pour y parvenir, ils gèrent leur mode de vie, basé sur la proximité spatiale et sociale, ainsi ils adaptent leur mobilité à l'échelle locale. Rester est une nécessité et un choix que beaucoup vivent bien. Rester constitue donc bien une action, car cela permet de consolider le territoire qu'ils veulent. Leur participation à la vie locale est de rester, de reproduire ses caractéristiques et de l'animer simplement à travers la mise en route de leur vie quotidienne. Au contraire, partir ne signifie pas faire quelque chose. En effet, partir va à l'encontre de leur volonté de s'assurer une place dans la société locale et sur le marché du travail local et conduit au déclin de leur territoire.

Leur volonté de rester est guidée par leur sentiment d'attachement à la famille, aux amis, aux pairs ou encore aux habitants. Ce sentiment d'attachement se manifeste aussi à l'égard de leur maison, du paysage et de leur localité. Ce mode d'habiter est influencé par une rationalité émotionnelle qui vise la reproduction de cette ambiance, de ce groupe et de ses comportements maîtrisés. Cette reproduction sociale se double d'une volonté de reproduire des valeurs. Au-delà de leurs sentiments, ces jeunes sont à la recherche d'un statut et d'une place dans la société locale parce qu'ils sont attachés aux valeurs qu'elle véhicule. Leurs valeurs ne sont pas non plus indépendantes des valeurs adolescentes : « *have fun, play sports* »[207] (New Inn, 18, h, n°23). Ils accordent de l'importance à la solidarité entre amis et à leur vie sociale qui doit être intense. Il faut faire partie d'un groupe avec lequel il est possible de s'amuser, de faire du sport, de passer le temps, de sortir. Ils partagent enfin les valeurs attribuées à la campagne : l'interconnaissance ou le « *community spirit* », la qualité des relations sociales, la sécurité des biens et des habitants. Le caractère stable et calme de la vie à la campagne compte beaucoup pour eux car il leur permet de compenser l'instabilité et l'incertitude de leur vie professionnelle. Pour ce mode d'habiter, une rationalité de type axiologique se conjugue donc aux rationalités économique et émotionnelle. C'est une rationalité qui enferme et qui a pour objectif d'assurer une reproduction de modes d'habiter hérités des parents et de l'entourage familial.

[207] « S'éclater, faire du sport ».

C’est aussi dans ce mode d’habiter que se trouvent les jeunes privilégiant le repli sur soi à l’extrême. L’analyse de leurs pratiques sociales et de leur mobilité met en évidence un rapport aux autres marqué par un repli sur son groupe d’amis, sa famille et sur soi qui peut aller parfois jusqu’à la rupture, quand la relation à l’altérité est basée sur la crainte (d’un refus, de mal dire ou de mal faire), exprimée dans les entretiens par l’appréhension d’entreprendre, de demander, dans les pratiques par une mobilité fonctionnelle associée à un périmètre local limité. Ils deviennent alors des habitants invisibles en raison de leurs déplacements confinés autour de la maison et de leurs sorties réduites à un groupe restreint qui renforce l’entre soi. La rationalité domestique se trouve alors incessamment renforcée : ils sont excédés par ce périmètre réduit au maximum et ils en viennent à partir. Ils choisissent de « *s’arracher* », « *se tirer* » (Brantôme, 16, f, n°79). Partir est alors un désaveu qui manifeste une rupture avec le monde que leur rationalité avait contribué à bâtir et à comprendre. N’ayant pas rencontré de jeunes qui ont quitté définitivement le Périgord Vert ou le Rural Galway, il nous est difficile de dire quelle rationalité préside alors à leurs pratiques et à ce départ. Nous pouvons nous hasarder à penser qu’une rationalité plus individualiste en vient à prendre le dessus et domine les trois autres. Ils décident de partir pour ne plus compter que sur eux-mêmes, pour ne pas subir le regard des autres, pour « *repartir à zéro* » et reconstruire leur vie seuls loin des valeurs, des sentiments, et des attentes locales. C’est une fuite en avant qui n’est pas structurée autour d’un projet mais qui est motivée par un ras le bol, un départ sans perspective, sauf par « *autre chose* » (La Coquille, 17, f, n°60) c'est-à-dire partir sans en avoir les dispositions. Partir, dans leur cas, ne reflète pas, à leurs yeux, un choix mais une contrainte : leur situation et leur lieu de vie les y obligent. C’est le cas de jeunes en difficulté, sans qualification, qui envisagent leur territoire comme responsable de leur disqualification et de leur rupture.

1.3.2. Exemple d’enquêté « idéal-type »

Arrêtons-nous sur l’exemple d’une jeune fille de vingt et un ans (entretien n°58) qui habite depuis moins de 3 mois avec son petit ami à Thiviers, après avoir habité avec sa mère à Lanouaille. Elle prépare par correspondance un concours d’auxiliaire de soins à domicile. Ses amis habitent dans le village où elle a grandi, ainsi qu’à Angoisse dans le village de son petit ami employé électricien. Les week-ends lui permettent de sortir à Saint-Yrieix, parfois à Limoges avec des amis ou de rester en famille chez son père ou ses beaux-parents.

Quand elle était adolescente, les déplacements s'organisaient en fonction de la desserte locale : la ligne de bus Lanouaille / Excideuil et le train depuis Thiviers jusqu'à Périgueux ou Limoges. La proximité a influencé son choix d'orientation en classe de quatrième après plusieurs échecs scolaires :

> *« Donc c'était soit 4° préparatoire, soit 4° techno. Et le plus proche de Lanouaille, là où j'étais avant, ben c'était Thiviers. Parce que ma mère habite à Lanouaille, donc le plus proche de Lanouaille, donc le plus proche c'était Thiviers. Donc, je suis allée à Thiviers »*

Le choix aurait pu se faire sur d'autres critères. Par exemple, elle aurait pu examiner les différentes formations proposées dans des lycées du département. Son choix aurait pu être basé sur une alternative entre enseignement technique ou enseignement général. Elle a choisi d'aller à Thiviers dans une Maison Familiale Rurale où les élèves sont en pension la semaine suivant des règles de vie strictes. La proximité spatiale a donc été le premier critère car il permet bien de simplifier la question des déplacements et de faciliter celle des transports pour elle et pour sa mère qui devait la conduire. Cela définit son rayon d'action « *moi, c'est pas loin, Lanouaille, c'est pas loin de Saint-Yrieix, c'est pas loin d'Excideuil* ». Ce territoire peut s'élargir avec la présence des villes de Périgueux ou de Limoges qui permettent de sortir et de faire quelques courses :

> *« Quand il finit tôt, on va faire des courses à Limoges, on va faire un tour à Limoges et on mange dans une cafétéria et puis on rentre ».*

En revanche, ces villes sont trop loin pour y aller travailler :

> *« Je préfère rester sur place, je ne compte pas faire la navette, et les villes comme à Paris, j'y suis allée une semaine avec l'école, je ne suis pas prête d'y revenir. Même Bordeaux, c'est non. Pour Périgueux, faut voir, faudrait qu'on soit plus proches, mais, bon la route est belle ».*

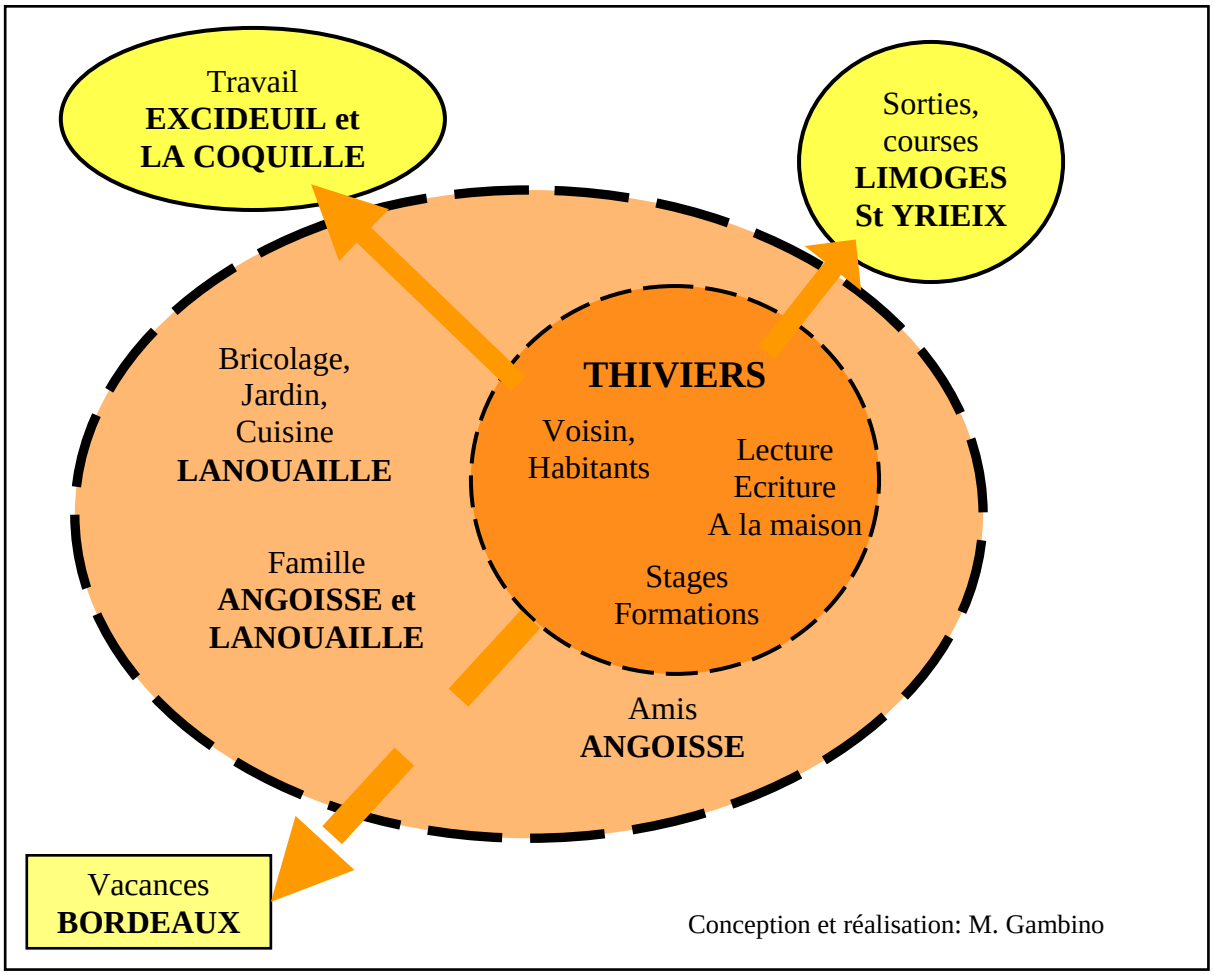
Limoges ou Périgueux se trouvent à trois quarts d'heure en voiture, mais cette distance temps n'est pas envisageable pour elle qui n'a pas encore le permis de conduire. Elle cherche un emploi « *ici* », c'est-à-dire les lieux où elle à déjà travaillé : à l'hôpital d'Excideuil (15 km de Lanouaille), à Lanouaille où elle a fait l'éclaircissage[208] (de mi juin à mi juillet) depuis deux ans, à l'hôpital de Saint-Yrieix où elle a travaillé quelques mois. Elle considère de nouveau :

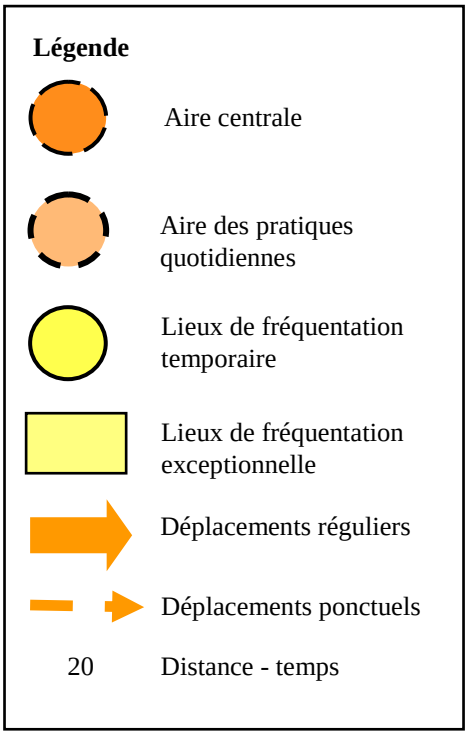
[208] L'éclaircissage consiste à éliminer avant grossissement une partie des fruits produits par un arbre trop chargé qui s'épuiserait avec une telle production.

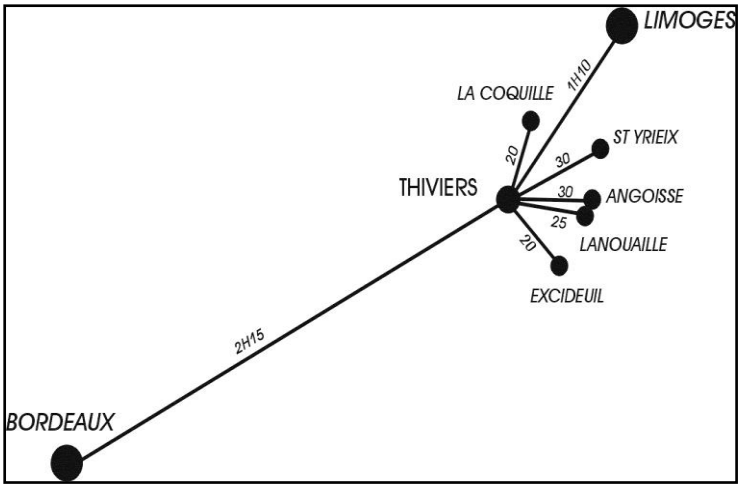
> *« Avec mon permis, je peux trouver du boulot à La Coquille ou à Jumilhac ».*

Cela reste dans un rayon de 30 km ou de 30 minutes de trajet en voiture de son lieu de résidence (cf. schéma ci-après). La présence d'hôpitaux et de maisons de retraites dans le territoire délimité par ses pratiques sociales et spatiales, lui laisse espérer qu'il est possible de travailler près de chez elle – à moins d'une demi heure de voiture. La nécessité de travailler plus loin ne se fait pas sentir et le mode de vie basé sur la proximité s'en trouve renforcé.

Figure 22 : Exemple d'un territoire - périmètre continu







2. PARTIR ET REVENIR ?

Le deuxième type de jeunes, dont les pratiques sont révélatrices d'une complémentarité renforcée entre ville et campagne, se représente les espaces ruraux de faible densité comme un refuge. Ces jeunes habitent le lieu de vie en privilégiant l'alternance entre ville et campagne. Ils entretiennent un rapport discret avec l'espace et cherchent à construire des liens entre deux lieux de vie.

2.1. L'alternance privilégiée

2.1.1. L'importance des allers-retours dans la mobilité

• Partir et rester

Les jeunes caractérisés par une représentation valorisante de la ruralité et par une méfiance à l'égard de la ville transfèrent leurs activités sociales vers les grandes villes. L'examen de leur mobilité permet d'expliquer plus en profondeur ce paradoxe entre les discours et les pratiques. Leur lieu de vie fait l'objet de moins en moins d'actions et de présence parce qu'ils partent en pointillés, c'est-à-dire qu'ils partent en ville pour les études, la formation, pour « *voir autre chose* » (Nontron, 17, f, n°72) et reviennent les week-ends dans leur village, chez leurs parents. La mobilité leur permet l'accession à un processus d'autonomisation à travers la recherche d'un espace pour soi, éloigné de la maison des parents. Leur mobilité est caractérisée par une certaine instabilité résidentielle, ponctuée par des déplacements entre leur lieu de vie dans l'espace rural et leur « *room* » (Galway, 25, h, n°2) ou leur « *appart* » en ville (Bourdeilles, 23, h, n°99). Le lieu fixe et stable reste cependant toujours représenté par l'espace rural où se trouve la maison des parents.

Les jeunes mettent alors en place une « *culture résidentielle secondaire* » (Perrot, La Soudière, 1998 : 140) qui est une forme d'appropriation de l'espace dans laquelle deux lieux de résidence, principale et secondaire, coexistent dans la complémentarité et dans une indistinction croissante, sans être des copies identiques : « *on ne vit pas de la même manière dans une maison et l'autre, on n'a pas les mêmes pratiques, on n'a pas le même rapport au lieu ni à sa famille* » (Perrot, La Soudière, 1998 : 142). Cette « *secondarité* » urbaine pour les jeunes concernés par notre recherche correspond à un espace d'origine et d'appartenance identitaire qui renvoie à la normalité de la vie, à ce que les jeunes ont toujours connu, à leur univers familier qui se double d'un espace secondaire, lieu de réalisation sociale, investi par choix ou par nécessité. Ce second monde, en ville, est un lieu au sein duquel ils peuvent

rechercher le changement, instaurer de nouvelles habitudes et qui leur sert de lieu d'expérimentation du monde professionnel, de sortie, de sociabilité, de l'identité, de normes, de mœurs… La ville est aussi le lieu au sein duquel les jeunes peuvent prendre conscience de leur mode de vie. La vie en ville est caractérisée par l'expérience de la solitude et par l'isolement des individus qui conduit les jeunes à cultiver en retour un attachement à leur lieu de vie. Ils constatent aussi leurs difficultés à s'adapter au manque d'espace, au manque de nature et au manque de silence. La difficulté à affronter l'éloignement du lieu de vie et de la famille, tout comme la solitude, la ville et ses tracas ne sont envisageables que dans la mesure où les jeunes peuvent se positionner dans l'aller-retour, dans cette mobilité alternante.

Rester dans leur village leur permet de garder un confort et des repères. Conserver ce lieu de vie permet d'y mener une vie rassurante, de profiter de la qualité de vie et de maintenir des liens familiaux et amicaux. Ce n'est pas une fin en soi. Partir en ville leur permet de vivre un temps loin de la maison familiale, du village ou de la *community*. Cela leur donne l'opportunité de profiter de l'indépendance, « *to have a break from the place* »[209] (Montbellew, 19, h, n°16), de « *se lâcher* » (Lanouaille, 23, h, n°84) et de faire des essais en profitant des services et des fonctionnalités de la ville. En revanche, partir ne signifie pas partir loin de leur village. La distinction de S. Buck et N. Scott (1993) entre « *leaving home* » et « *living away* »[210] reste encore pertinente. Ils quittent donc la maison de leurs parents tout en voulant éviter d'être éloignés de leur lieu de vie qui reste, pour les jeunes que nous avons rencontrés, toujours accessible rapidement, entre une heure et trois heures de transport individuel ou collectif.

Cela a pour conséquence une régionalisation des mobilités, autour des villes de Galway, Limerick ou Athlone dans le Rural Galway et Périgueux, Limoges ou Bordeaux dans le Périgord Vert. Sous l'apparente uniformité du départ vers la ville, il s'agit d'une diversité de pratiques migratoires vers les villes et l'espace rural proche des villes. Ces allers-retours sont des départs parenthèses, tout comme rester n'est jamais synonyme d'une installation fixe. En définitive, ces jeunes ne sont installés nulle part, même s'ils continuent à habiter chez eux et s'ils vivent aussi dans une ville. Leur mobilité n'a pas de centre, elle fonctionne comme un mouvement perpétuel. Ces jeunes sont à la recherche d'un mode d'habiter conjuguant deux lieux distincts, complémentaires, et dont le type de mobilité multipolaire constitue la pierre angulaire.

---

[209] « Faire une coupure avec ici ».

[210] « Quitter la maison » et « vivre ailleurs ».

Il faut noter une différence entre les deux terrains d'étude. Galway est davantage une ville ressource. La distance entre leur village et Galway rend possible ce jonglage entre les lieux adaptés à des moments de vie, à des fonctions et des besoins. Nous avons par exemple rencontré des lycéens qui passent quelques jours de vacances ou le week-end avec leurs frères ou sœurs étudiants ou travaillant à Galway. Dans le Périgord Vert, les allers-retours se font avec les villes de Bordeaux et de Limoges principalement (Périgueux moins souvent) dans lesquelles les jeunes vont chercher des formations spécifiques. Parmi les villes citées lors des entretiens se trouvent aussi Paris, Niort, Cahors, Toulouse. Pour l'adoption de cette pratique de l'aller-retour, il existe un sentiment d'être « *du mauvais côté de la Dordogne* » (Brantôme, 16, f, n°79), c'est-à-dire loin de ses principaux bassins d'emplois et de formation : Périgueux, Bergerac et Sarlat. Le Périgord Vert n'a pas de liaisons rapides de transports en commun et ne compte qu'une gare (à Thiviers). Il reste difficile de se rendre à Bordeaux en train, impossible en bus et le trajet en voiture est long (trois heures en moyenne). Les villes ressources pourraient être aussi Sarlat et Bergerac, mais elles sont trop loin et difficilement accessibles car les routes sont mauvaises. L'alternance se fait donc de façon moins fréquente et demande davantage de préparation et d'organisation que dans le Rural Galway.

Cette stratégie qui fait la part belle à l'alternance entre deux types d'espace permet aux jeunes d'acquérir « *des formes d'indépendance partielles* » (Galland, 2001 : 630). Pour mieux vivre et pour tirer parti de l'incertitude de la jeunesse, ils mettent en place une décohabitation en jouant sur deux espaces différents. Ce mouvement linéaire est une mise en relation de lieux de vie. Il permet l'appropriation et le marquage d'un territoire qui se construit ainsi dans l'itération des départs et des retours entre la ville et le village. Cette mobilité faite de déplacements pendulaires est minoritaire dans notre échantillon de jeunes, mais c'est celle à laquelle la majorité des jeunes aspirent.

• Partir : l'échec de l'alternance ?

Parmi ceux que nous avons rencontrés et interviewés, tous n'y parviennent pas faute de ressources ou de soutien familial et une partie s'éloigne de cette alternance. En effet, cette mobilité reste difficile à mettre en œuvre pour les jeunes les plus modestes, ou ceux qui ne peuvent pas compter sur leur entourage pour amorcer ce mouvement d'alternance entre deux espaces. Les jeunes non diplômés n'ont pas droit à cette « *culture résidentielle secondaire* » (idem) mais se situent pourtant dans un mouvement entre partir et rester. Le lien se transforme et se formule alors autrement, par l'exclusive : partir ou rester. Rester est rarement une option

car, à ce moment de leur vie, ce dont ils ont besoin se situe en ville. Partir s'avère être un choix, au contraire des jeunes de type précédent. Dans ce cas là, partir peut être qualifié d'exode des jeunes parce que leur départ vise à les faire accéder à « *des conditions meilleures, ces conditions pouvant être de différents ordres : économiques, sociaux, culturels, ethniques* » (Gauthier, Bujold, Boily, 1995 : 14). Lorsque ces jeunes décident de mettre fin à l'alternance et qu'ils cherchent à fuir les campagnes parce que la qualité de vie n'est pas assez satisfaisante pour les retenir, ils cherchent à établir une rupture avec leur lieu de vie. Ils ne vont pas uniquement chercher un travail ou une formation spécifique en ville, mais ils espèrent y trouver une vie meilleure. Dans le cas de ceux qui mettent fin à ce mode de vie basé sur l'alternance en partant en ville, cette mobilité peut aussi révéler une rupture profonde avec le monde rural.

Dans cette alternance entre partir et rester, ceux qui ont tendance à rester ou ceux qui reviennent sont ceux qui ont un attachement, un sentiment d'appartenance à « *ici* », c'est-à-dire l'espace rural et à la qualité de vie qui l'accompagne. Pour rester et pour s'accommoder des difficultés liées à la faible densité, en particulier dues à l'uniformité des offres de formation et de services, ils se servent d'un « *ailleurs* », c'est-à-dire de la ville. Espace rural et ville, chacun de ces pôles permet d'explorer d'autres lieux, de se lancer dans de nouvelles activités, de s'accomplir. Ils représentent de façon très fonctionnelle un moyen de décloisonner leur espace de vie. Par leur mobilité basée sur l'alternance, ils essayent dans leur vie quotidienne de combiner le type d'espace dans lequel ils vivent à d'autres espaces ayant d'autres fonctions, d'autres services, des lieux de sorties et des rencontres.

Ils font de la mobilité une « *manière d'être* » (Donzelot, 2004). C'est elle qui permet de vivre, d'être libre, de faire des projets, d'appartenir à son lieu de vie en multipliant d'autres cadres spatiaux. Dans leur perspective, se déplacer ou pouvoir se déplacer, c'est vivre, agir, et avoir la liberté de construire ses expériences, ses sphères personnelles… La mobilité et les pratiques façonnent leur territoire. Par cette mobilité qui relie deux types d'espace et qui se nourrit de l'alternance, s'affirme davantage la figure du territoire à la carte, propre au mode de vie contemporain. Différent d'un périmètre, il ressemble à un territoire linéaire, un « *lieu-lien* », en ce qu'il met en relation deux ensembles de lieux, éloignés l'un de l'autre, aux caractéristiques différentes et aux fonctions complémentaires.

2.1.2. Famille et loisirs avant tout

La condition de leur mobilité est assurée par leur famille pour qui elle est inscrite dans les habitudes. La mobilité ne constitue pas une exigence liée au lieu de vie mais s'envisage comme allant de soi. Les déplacements, les parcours journaliers et les différents trajets sont liés à la vie quotidienne qui s'organise à travers eux et non pas à cause d'eux. Dans ce cas, les parents essayent de déployer les conditions nécessaires à l'épanouissement de leurs enfants[211] :

> *« My parents, I don't think they're expecting me to stay or not. It's not the point. They want me to have the life I want, to be happy »*[212] *(Portumna, 17, f, n°32).*

Rendu possible grâce aux parents, se déplacer ne constitue pas un problème mais un élément structurant du mode d'habiter qu'il leur faut apprendre à organiser et à maîtriser. Ces jeunes se débrouillent par eux-mêmes mais savent qu'ils peuvent compter sur les moyens de la famille : une aide financière, un soutien moral, le prêt d'une voiture. A l'institution familiale, ils donnent un rôle de protection et de soutien, celui de « *refuge face à un monde de compétition* » (Carisse, Dumazedier, 1970 : 270). Pourvoyeuse de statuts et de rôles, la famille apporte un ancrage social rassurant parce qu'elle garantit le respect de ces rôles. Ici, ces valeurs familiales concernent les relations entre parents et enfants, entre frères et/ou sœurs, entre cousins. Les parents, par exemple, soutiennent les adolescents dans leur mobilité :

> *« My mum thinks she is a taxi driver ! Every time we need a lift, she drives us »*[213] *(Portumna, 17, h, n°35).*

Ceux qui poursuivent leurs études préfèrent ne pas partir tout seuls et tentent donc de trouver un point de chute, comme un frère ou une sœur, ayant déjà un logement en ville :

> *« Comme elle est déjà là-bas, elle pourra me montrer » (Nontron, 17, f, n°72).*

Parce qu'ils les accompagnent, les parents, les aînés, les cousins, les frères et sœurs permettent d'aménager le départ à la ville et la transition vers le deuxième lieu de vie. Ils donnent aux jeunes des opportunités et des solutions pour accéder à une autonomie, au

---

[211] Cela ne veut pas dire que ce n'est pas le cas des jeunes appartenant aux autres modes d'habiter, mais cela est explicite et manifeste pour les jeunes ayant ce mode d'habiter.

[212] « Mes parents n'attendent pas de moi que je reste ou pas. Ce n'est pas la question. Ils veulent que j'ai la vie que je veux, que je sois contente ».

[213] « Ma mère pense qu'elle est un taxi ! Chaque fois qu'on a besoin qu'elle nous amène quelque part, elle nous conduit ».

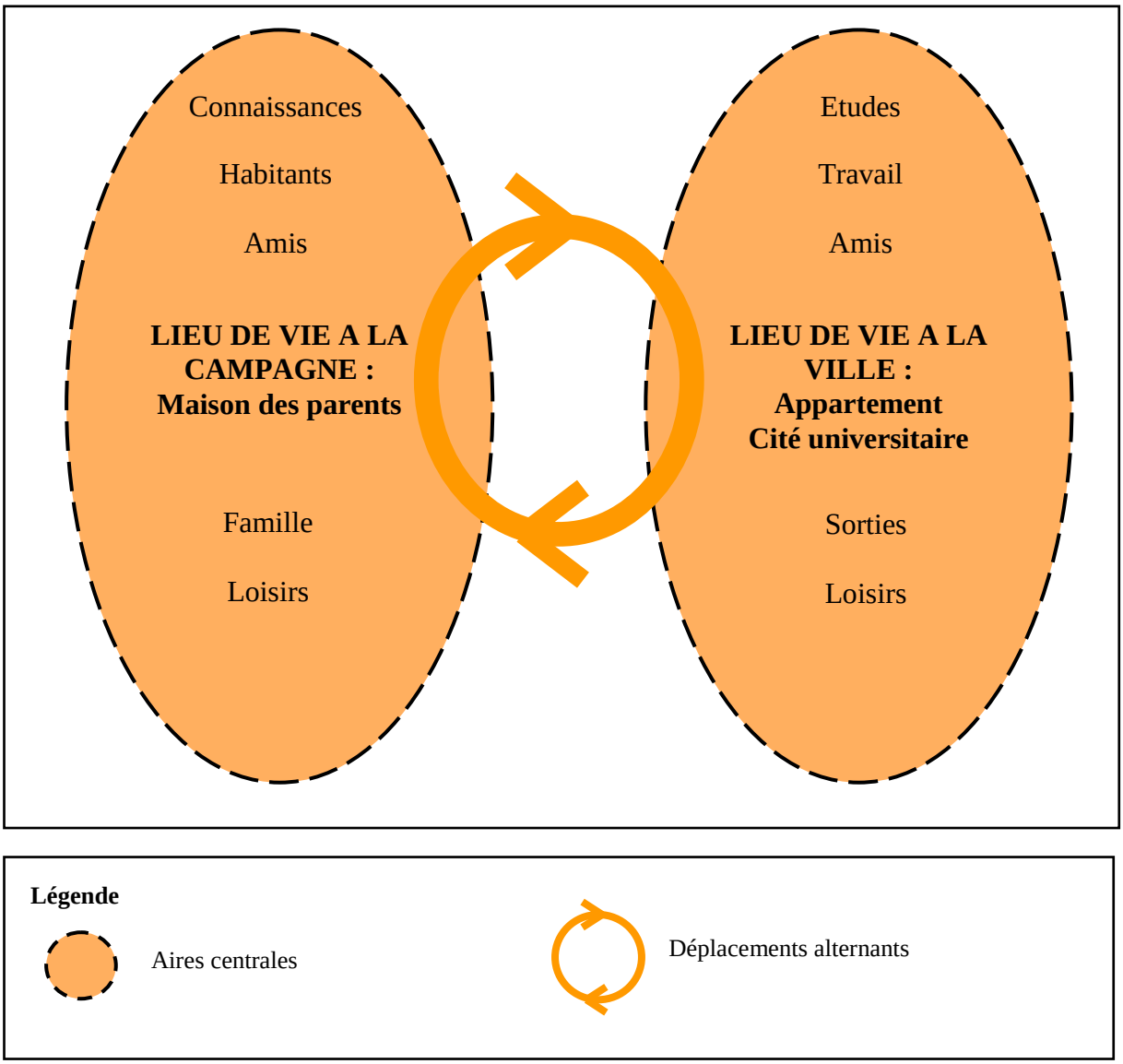
logement, à un job… Les parents cherchent à réunir les conditions matérielles, économiques autant que psychologiques et sociales, pour que leurs enfants puissent rester et partir. La famille contribue à structurer et à encadrer leur alternance entre les lieux pour qu'elle ne soit pas chaotique ni synonyme d'instabilité ou de fuite en avant. La famille constitue, en effet, un appui pour mettre en place un mode d'habiter dans lequel alternent vie en ville et vie à la campagne. Dans les deux terrains d'études - mais de façon plus prononcée dans le Rural Galway, malgré les changements qui ont transformé la structure de la famille en Irlande ces trente dernières années - elle constitue toujours un soutien et un repère.

Pour ce type de jeunes, le travail ou les études représentent le point central de la vie quotidienne. Ils influencent la mobilité résidentielle. Ils constituent le moteur de leur mobilité parce que les formations ou les expériences professionnelles les conduisent dans d'autres espaces. Travail et études sont à la base de la mise en place d'une autre résidence : appartement, colocation, chambre universitaire ou internat. Tous n'ont pas nécessairement deux lieux de résidence. Certains habitent toujours près de leur village d'origine parce qu'il permet de faire la navette tous les jours vers Périgueux ou Galway pour aller travailler. Les étudiants et les jeunes majeurs, majoritairement représentés dans ce type de mobilité, ne sont pas les seuls à être concernés. Les élèves poursuivant des formations professionnelles ou techniques se trouvent parfois loin de chez eux et passent la semaine à l'internat. C'est le cas, par exemple, des lycéens rencontrés au lycée de Chardeuil (entretien collectif n°3). Ces jeunes, qui sont venus chercher une formation spécifique et une solution pour terminer rapidement leurs études, partent le lundi matin de leurs villages et y reviennent le vendredi soir. De leur aveu et malgré la discipline liée à la vie dans le lycée, l'internat permet d'habiter avec d'autres jeunes de leur âge, d'avoir des amis et vivre des expériences qu'ils ne connaîtraient pas chez leurs parents. Ils peuvent y avoir « *une vie de jeunes* » (entretien collectif n°3). Pour autant, les jeunes n'y mènent pas des vies séparées et parallèles. Leur vie à l'internat n'est pas une parenthèse de quelques nuits par semaine, rythmée par les cours, l'appel et les repas. Elle s'intègre à leur vie quotidienne, à leurs habitudes et de nouvelles pratiques en découlent, celle de la danse et du chant, par exemple, pour les élèves que nous avons rencontrés. A l'internat, ils profitent de l'absence des parents et de la présence de leurs camarades. De même, dans la maison familiale, ils profitent de l'absence des professeurs, des surveillants et retrouvent leurs amis. Ils sont distingués l'un de l'autre par leurs fonctions, chacun étant un lieu d'apprentissage de différents ordres. Malgré leurs fonctionnalités et les usages distincts que les jeunes en ont, internat et maison familiale représentent des lieux qui s'enchevêtrent par les pratiques et dans les discours des jeunes.

Les loisirs et la sociabilité représentent d'autres moteurs de la mobilité parce que ces jeunes se déplacent en effet plusieurs fois par semaine pour faire du sport, pour faire de la musique, pour sortir, pour se retrouver. Les loisirs conditionnent leur mobilité quotidienne, nourrissent leurs discours autant qu'ils occupent leur temps libre. Ils sont centraux parce qu'ils permettent d'avoir une sociabilité intense, de conserver des liens dans le village et d'en forger de nouveaux en ville. Ces jeunes font état d'un capital relationnel nourri, au sein duquel peuvent se distinguer des amis proches, des amis d'enfance, des connaissances, des relations de travail, des copains de sortie… Ils tissent des liens sociaux à la fois forts et superficiels autour d'un diptyque lieu de vie d'origine / lieu de travail ou de scolarité. Plus que des territoires, ce sont des lieux parce qu'ils ne sont pas bornés par avance et ont des limites souples qui évoluent en fonction de leur mobilité, qu'ils sont « *toujours en train de se faire* ».

Parallèlement, s'affirme donc chez ces jeunes une sociabilité plus éclatée entre chacun de ces lieux. Ils agencent autour de ces pôles des sphères au sein desquelles ils trouvent des amis et auxquelles ils attribuent des fonctions différentes. Le lieu de vie dont ils sont originaires renvoie à un repère fixe, à la maison des parents. La qualité de la vie y garantit une protection et une sociabilité stables. A la ville, ils accordent des fonctions plus diverses car elle permet de se former (par les études et/ou le travail) et d'accéder à des lieux d'échange comme les cafés, les cinémas, les discothèques, plus variés car présents en plus grand nombre et se déclinant suivant des styles différents. Les loisirs les mènent donc hors du domicile et leur permettent d'investir des lieux de rencontre dans leur village, dans les communes voisines et en ville. Ils prennent ainsi la mesure de ces lieux qui leurs sont nécessaires pour satisfaire leurs envies et leurs besoins. Ils circulent entre ces lieux de vie au sein desquels ils recréent des liens de sociabilités distinctes, trouvent des activités, se forgent des compétences et adoptent des pratiques spécifiques. Ils les identifient, se les approprient et les mettent en relation jusqu'à disposer d'un territoire composé de ces lieux, construit à travers l'adoption d'une mobilité alternante entre ville et campagne. Les lieux-lien combinent deux lieux de vie ayant la même importance. Ils sont mis en relation par la mobilité des jeunes (cf. figure ci-dessous).

Figure 23 : Des lieux-lien



2.2. Une territorialité discrète

2.2.1. Une identité indéterminée ?

Pour définir ce qui les caractérise, à la fin de l'entretien, ces jeunes se positionnent toujours par rapport à la ville :

> *« En ville, les jeunes ils passent leur temps comme nous, ni plus ni moins » (La Faye, 17, f, n°91).*

Ils disent avoir les mêmes pratiques que les jeunes de la ville qui apparaissent néanmoins comme une figure d'altérité. Ce positionnement par rapport aux jeunes en ville met en avant la similitude :

> *« On est pareil » (La Faye, 17, f, n°91),*
>
> *« We are more similar than people think »*[214] *(Montbellew, 19, h, n°15).*

Ils ne voient pas de différences majeures qui pourraient leur faire penser qu'ils sont des jeunes « *ruraux* ». Leurs pratiques et leurs envies participent, en effet, d'un mode de vie urbain : les filles aiment « *faire les magasins* » et aller au cinéma, les garçons font d'autres sports que le football dans le Périgord Vert et que les sports gaéliques pour le Rural Galway. Ils jouent aussi beaucoup aux jeux vidéo. Ils aiment sortir dans des « *clubs* » plutôt que dans des *pubs*, dans des lieux branchés plutôt que dans les discothèques locales. Leurs pratiques sont influencées par leur attirance pour ce que les Irlandais appellent « *the college life* »[215], l'insouciance, les sorties et les voyages qui y sont associées. Cependant, aucun ne se dit « *urbain* », ni « *de la ville* ». Ils sont davantage attirés par ce que la ville permet de faire (des sorties diversifiées) ou d'avoir (un diplôme), que par la ville elle-même. La ville répond à une quête d'individualité car elle permet à leurs yeux une meilleure affirmation de soi et de son autonomie à un moment donné de leur vie. L'expression « *être de la campagne* » ou « *country person* » est rarement utilisée par ces jeunes pour s'auto-désigner. Dans les cas où ils se qualifient de la sorte, l'unique justification est d'être nés à la campagne et d'y avoir grandi. C'est ce critère qui les empêche de se dire de la ville ou urbain. Ils utilisent alors le nom du département, du Comté ou du village pour se désigner.

Leur lieu d'origine n'en reste pas moins source d'identification. Les jeunes précisent tout de même que le fait de grandir à la campagne confère quelques nuances dans leurs pratiques, étant davantage habitués à se débrouiller pour les transports et bénéficiant d'un cadre de vie plus agréable que les jeunes de la ville. « *The sense of community* »[216] (Clifden,

---

[214] « On se ressemble plus que ce que les gens pensent ».

[215] « La vie étudiante ».

[216] « L'esprit de communauté ».

15, f, n°4), « *le fait que tout le monde se connaisse* » (Ribérac, 19, f, n°66) constituent une différence avec la ville. Pour eux, cela consolide la qualité de vie tout comme cela affecte un peu leurs pratiques. Cela reste un élément spécifique de leur lieu de vie d'origine, même si cela ne contribue pas à faire d'eux des « *jeunes ruraux* ». Les jeunes du Rural Galway qui vivent en ville la semaine expliquent :

> *« I live in this city but I often go back to the parents. You can say I am a homebird »*[217] *(Cappataggle, 21, f, n°55).*

« *Homebird* » est souvent utilisé par ce groupe de jeunes pour se décrire, au détriment de « *rural* », ou de « *from the countryside* ». Ils aiment revenir dans leur lieu de vie d'origine, y retrouver l'environnement familial de la maison et celui familier du village. Ils apprécient de revenir dans un lieu où ils peuvent profiter du confort, du cadre naturel et du calme. Cette nostalgie qui les anime s'estompe avec le temps et ne permet pas de différencier un peu plus leurs pratiques et leurs habitudes pour les qualifier de rurales.

Ces jeunes ne sont donc pas tout à fait des jeunes ruraux, mais pas non plus des jeunes urbains. Leur identité est-elle indéterminée ? Ils sont jeunes et préfèrent se décrirent par leurs pratiques qu'ils qualifient de normales, « *things young people do* »[218] (Letterfrack, 16, h, n°11). Appartenant majoritairement à la classe moyenne (chapitre 5), « *ils sont plus enclins que d'autres groupes sociaux à répondre aux modèles culturels dominants* » (Noreau, 1997 : 299). Ces jeunes adoptent donc des pratiques et des attitudes pour continuer à être semblables à la majorité des autres jeunes. Ils sont à la recherche d'un compromis entre un mode de vie urbain et une qualité de vie rurale. La famille contribue à leur auto désignation de « *jeune* », sans autres attributs. Ils sont en effet issus de familles dans lesquelles il est important de donner aux enfants les moyens de profiter de leur jeunesse, c'est-à-dire de se former, de trouver sa voie et non pas de sortir à tout va. Dans leurs discours, ce qui compte pour déterminer leur identité, ce n'est ni la ville, ni la campagne mais le mouvement qu'ils peuvent mettre en place de l'un vers l'autre. Il leur est nécessaire pour vivre cette jeunesse en satisfaisant aux attentes fixées par leurs parents tout en répondant à leurs critères de ce qu'est la vie quotidienne des jeunes. La mobilité structure leur identité en ce qu'elle permet de faire durer leur jeunesse : ils bougent donc ils restent jeunes. La mobilité spatiale leur donne la

---

[217] « Je vis dans cette ville mais je rentre souvent chez mes parents. On peut dire que j'aime retourner au bercail ». *Homebird* n'a pas de traduction en français. Le mot *bird* signifiant oiseau et *home* chez moi, il connote l'idée de mouvement, de déplacement et celui d'attachement au nid, à la maison.

[218] « Ce que font les jeunes ».

possibilité de réussir professionnellement pour aménager le retour à la campagne. Elle constitue un élément de reconnaissance sociale et de réalisation personnelle.

2.2.2. Attachement fonctionnel au lieu de vie

Les pratiques de ces jeunes témoignent de leur discrétion dans leur lieu de vie d'origine. Ils habitent périodiquement le Périgord Vert ou Rural Galway, pendant les fins de semaines et pendant les vacances ; ils sont absents le reste du temps. Comment cette alternance influence-t-elle leur relation à leur lieu de vie ? L'éloignement et leur relative absence pourraient laisser penser à un affaiblissement de l'attachement au lieu de vie d'origine. Ils restent partagés entre un désir d'accéder à un logement en adéquation avec leur mode d'habiter et leur envie de vivre dans leur lieu de vie d'origine ou dans un lieu similaire à la campagne. La coexistence de ces deux lieux est particulièrement appréciable pour les jeunes. Elle permet de mettre chaque lieu de vie à distance l'un de l'autre, la ville de la campagne et inversement. Ils privilégient la qualité fonctionnelle dans leur usage de ces deux types d'espace. Ici s'exprime un rapport fonctionnel aux lieux dans lesquels ils habitent. Cela se matérialise, dans leurs pratiques et leurs habitudes, par l'accent mis sur la complémentarité des espaces, par le mouvement et les déplacements entre deux lieux, ville et campagne. Il est cependant difficile de qualifier leur territorialité de « *nomade* » (Piolle, 1991) car il n'y a pas de déambulations mais des déplacements qui se répètent entre deux points fixes.

Les pratiques de l'espace font toutefois état d'une appropriation forte de sphères personnelles et d'un usage intense quoique peu fréquent de l'espace rural. Dans les pratiques, l'attachement est incontestable pour les différents lieux du village propices à leurs pratiques : le club de sport (en particulier pour les garçons) en Irlande et le café pour les jeunes en France. Le rapport au lieu de vie se construit sur leur fréquentation et leur utilisation répétitive et régulière. Leur attachement reste fort, mais, révélé dans des sphères privées, à la maison ou entre amis, il passe plus inaperçu. Ce lien discret au territoire passe par l'appropriation et la délimitation de micro-lieux, chacun conserve « *son petit coin* ». Ils gardent par exemple un attachement à leur chambre dans la maison de leurs parents :

> *« Quand je rentrais, j'étais contente, je retrouvais ma chambre. Parce que le studio, merci, ce n'est pas génial » (Nontron, 22, f, n°75).*

Leur chambre reste leur espace individuel et particulier qu'ils ne dévoilent pas. Ils valorisent d'autres micro-lieux cachés et éloignés du regard des autres : des ruines, des embarcadères près des lacs, des cabanes de chasseurs. Cela leur offre la possibilité d'être

seuls ou avec des personnes proches et d'en faire des espaces intimes. Leurs représentations ont aussi permis de montrer le rôle de refuge attribué en particulier à la faible densité, rôle attribué à ces micro-lieux. Ce sont ces derniers qui assurent une continuité dans le temps, ils sont les dépositaires de caractéristiques de la campagne que les jeunes apprécient et veulent voir conservées pour continuer à exister. Y est conservé ce qui se dilue dans le mouvement et leur mobilité : la famille, les amis, la tranquillité, la stabilité. Ils témoignent de l'existence d'un besoin de protection et de conservation de leur lieu de vie. Il est possible de parler de micro-lieux parce qu'ils représentent des points de repères stables et qu'ils fournissent les bases de leur mode d'habiter. Ce rapport au territoire est donc mal connu d'autrui et de l'enquêteur pour qui ces espaces ne sont pas accessibles. Cette territorialité est affirmée au moyen d'un acte conscientisé, pleinement réfléchi, néanmoins non révélé, parce que répondant à un besoin de retrouver les qualités de son lieu de vie : le calme, la nature, un paysage agréable... Leur rapport au lieu de vie se nourrit de l'investissement par les jeunes de ces micro-lieux réservés, personnels et parfois confidentiels.

Cette relation affectueuse et secrète s'exprime rarement de façon explicite à l'égard du lieu de vie d'origine. Elle se manifeste par contre de façon plus évidente par la relation aux autres, par l'attachement à la famille. Ces jeunes sont heureux de retrouver et de rentrer passer du temps avec leur famille, d'avoir des contacts avec des voisins par des conversations courtes, à l'occasion de leur passage dans les commerces locaux ou au *pub* par exemple. Ils apprécient de croiser et d'avoir des échanges avec les habitants et les connaissances qu'ils ont dans leur village. Ainsi s'affirment leur affection et leur tendresse pour leur lieu de vie, toujours de façon personnelle et discrète.

2.3. Une rationalité instrumentale

2.3.1. L'être par l'avoir

Ce qui compte le plus pour ces jeunes rassemblés dans ce second type, ce n'est pas tant leur volonté d'indépendance, mais leur goût pour un mode de vie basé sur la consommation. Ils ont une rationalité avant tout instrumentale car ils accordent de l'importance aux moyens pour profiter d'un mode de vie, pour répondre à la satisfaction de

leurs besoins. Cette rationalité nécessite la liaison et l'imbrication de la ville et de la campagne.

Leur représentation et leurs pratiques ont mis en évidence qu'ils étaient dans « *l'avoir* ». Ils veulent avoir la qualité de vie et leur famille avec eux, tout comme avoir des pratiques plus diversifiées. Leurs pratiques sont orientées par et vers la consommation, de biens, de temps et d'espaces et ils agissent en fonction de cela. Pour ce faire, ils ont besoin de ressources financières, et orientent leurs pratiques et leur mode d'habiter suivant une rationalité économique. Ils justifient le départ en ville par des raisons économiques :

> *« Mon frère, il est en ville parce qu'il veut de l'argent. Lui, il veut un bon salaire » (Lanouaille, 23, f, n°84).*

Ils cherchent à s'assurer les meilleures chances pour l'avenir et pour s'insérer sur le marché du travail et raisonnent en termes de réussite professionnelle scolaire ou sociale. De plus, pour les jeunes de ce groupe, une difficulté majeure dans leur transition vers l'âge adulte est, aujourd'hui, de faire correspondre un statut professionnel à une place et un statut social. L'adéquation recherchée est d'autant plus difficile à obtenir que les opportunités sont moins diversifiées dans les espaces ruraux de faible densité. Les jeunes sont davantage à la recherche d'opportunités de trouver *leur* travail et *leur* carrière que *du* travail :

> *« These are just jobs you do when you're young, then you want to turn to something else, like start your own business »*[219] *(Letterfrack, 21, f, n°10),*
>
> *« I'll go where works takes me »*[220] *(Castleblakney, 17, f, n°30).*

Le travail est un moyen qui doit contribuer à l'épanouissement personnel, il a une fonction « *expressive* » (Gauthier, 2004) qui doit assurer à la fois un niveau et un mode de vie. Dans ce cas, la mobilité alternante représente un moyen, une stratégie à laquelle les jeunes ont recours pour parvenir à leurs objectifs. Partir ne signifie pas une rupture, ni un désengagement ni un refus de vivre dans ces espaces. Le passage en ville peut être le fruit de leur stratégie personnelle. Cela renvoie à un investissement, une recherche d'expérience et une découverte. Ce n'est pas un mouvement sans retour comme a pu l'être l'exode rural ou comme peut l'être le départ des jeunes du type précédent qui finissent par quitter leur lieu de vie parce qu'ils cherchent à « *s'en sortir* ». Les recherches se dirigent vers les villes proches comme Galway,

---

[219] « C'est juste des boulots que tu peux faire quand tu es jeune. Ensuite, tu veux te tourner vers quelque chose d'autre, démarrer ta propre affaire par exemple ».

[220] « J'irai où le travail me portera ».

Athlone, Limerick ou Dublin dans le Rural Galway, Périgueux, Limoges et Angoulême, Bordeaux et Paris pour les jeunes du Périgord Vert.

Leurs pratiques répondent véritablement à une stratégie d'assimilation à la société de consommation, de loisirs et aux valeurs qui vont avec : réussite sociale et professionnelle, individualisme, accession à la propriété, temps libre. Ce mode d'habiter repose sur une rationalité axiologique dont les valeurs engagent les jeunes à « *l'être par l'avoir* » (Bastien, 2003 : 57). Ils aspirent à pouvoir construire une maison individuelle avec jardin, à être près de leur famille, à pouvoir sortir et profiter de l'espace et bénéficier de la ville en termes de service et de commerces. Cette « *manière d'être* » (Donzelot, 2004) se révèle être une stratégie visant aussi une mobilité sociale ascendante, permettant pleinement l'accès à ce mode d'habiter. Achevée avec succès, elle permet la vie dans une maison à la campagne qui est un accomplissement, un signe de réussite. A terme, ils privilégient les espaces qui leur permettent de s'installer tout en mettant en évidence les signes de leur intégration et de leur participation à cette société de consommation. Les lieux de vie sont en effet choisis en fonction de loisirs souhaités et des opportunités de travail. Ils envisagent de vivre dans des espaces qui permettent l'accès aux moyens de cette intégration : « *à la campagne, mais pas trop loin d'une ville* » (La Faye, 20, h, n°92). Ils valorisent la qualité de vie, le modèle de la maison individuelle et le paysage garanti par le cadre rural du lieu de vie. Cela ne laisse pas préjuger qu'ils iront vivre dans des espaces périurbains « *I don't want to have a shopping centre as a neighbour* »[221] (Letterfrack, 20, f, n°9). L'espace périurbain, s'il peut les séduire, n'est pas autant valorisé car il possède moins de caractère que l'espace rural. En effet, ces jeunes reconnaissent dans leurs lieux de vie des lieux au patrimoine riche et recherché, un paysage plus naturel et moins construit. L'espace périurbain les attire moins car ils y associent des lotissements, des centres commerciaux et des zones industrielles :

> *« These things like the Omniplex and a big shopping centre, you want to use them not live by »*[222] *(Galway, 25, h, n°1).*

La configuration du Comté de Galway, avec la ville de Galway jouant un rôle majeur régional et national, et pourvu de moyens de communication efficaces : bus, train, réseau routier, permet aux jeunes d'envisager de vivre à la campagne. Ce n'est pas le cas de

[221] « Je ne veux pas d'un centre commercial comme voisin ».

[222] « Ces trucs comme l'Omniplex (Nom d'un cinéma multiplexe de Galway), le centre commercial, tu veux les utiliser mais pas vivre à côté ».

Bordeaux qui se trouve plus excentrée et éloignée en temps. La campagne conserve d'autres atouts. Elle représente le lieu où ils ont passé leur enfance et où se trouve leur famille.

2.3.2. Exemple d'enquêté « idéal-type »

Ce jeune homme de 25 ans (Galway, h, 25, n°1) vient de terminer ses études. Il vit dans la ville de Galway et y passe ses étés parce qu'il y a trouvé un travail estival depuis deux ans. Pendant sa première année d'étude, il rentrait chez ses parents à Williamstown tous les week-ends parce qu'il avait choisi, pour ne pas être complètement déstabilisé, une formule de logement en chambre meublée dans laquelle les repas sont préparés et qui ferme le week-end. C'est une sorte de transition entre la vie chez les parents et la vie seul qui rassure à la fois les étudiants de première année et leurs parents. La chambre meublée à Galway et la chambre chez les parents à Williamstown constituent deux lieux de vie, l'une permettant de s'habituer à la vie en ville et de découvrir l'université, l'autre permettant de conserver un point de repère fixe, connu et rassurant. Ensuite, il a habité à Galway dans une maison en colocation avec d'autres étudiants. Il y est resté plus souvent pour sortir et rester avec des amis. Toutefois, les retours à Williamstown ont été fréquents parce qu'il y joue dans l'équipe de handball. Il y revient donc au moins une fois par semaine en bus pour les entraînements et participe avec son club à des compétitions à l'étranger, notamment eux Etats-Unis. A présent, la famille et le sport sont les seules raisons pour lesquelles il revient toutes les semaines. Certains de ses frères et sœurs habitent près de chez ses parents, et cela lui donne l'occasion de les retrouver. Il veut être instituteur et a effectué tout ses stages dans des écoles rurales, et notamment le dernier pendant un an, dans l'école primaire de son village parce que c'est là qu'il préfèrerait enseigner. C'est une occasion supplémentaire pour lui d'être dans son village, même s'il vit à Galway (cf. schéma ci-après).

Ce mode de vie qui fait coexister la ville et le village d'origine permet de faire ressortir les qualités de chacun des deux lieux de vie. Il aime vivre à Galway pour plusieurs raisons, la première étant : « *here, you can live a different life* »[223] c'est-à-dire qu'il est facile de sortir, de diversifier ses loisirs, de faire ses courses ou encore de mener sa vie comme il l'entend sans prêter attention au regard des autres. Ces caractéristiques répondent à ce qui lui manque dans son village d'origine où :

[223] « Ici tu peux avoir une vie différente ».

> *« The only thing you can do is go to the pub and see the same crowd over and over again »*[224].

Il apprécie aussi de pouvoir vivre à son rythme et non celui de ses parents. Vivre à Galway lui a donné l'occasion d'apprendre à vivre seul, à prendre et à trouver les moyens de son indépendance. La deuxième raison est que le travail est mieux payé. Dans la mesure où il a dû vivre en ville parce qu'il y étudiait, ses dépenses ont augmenté et il a dû travailler pour financer ses études et son logement. Le salaire à Galway s'aligne sur le prix de la vie en ville et il était plus intéressant pour lui de trouver un travail à Galway. C'est grâce à son départ et tout au long de sa vie en ville qu'il en est venu à apprécier son village : « *you appreciate it when you don't have it* »[225], prenant conscience de la qualité de vie et du plaisir qu'il prenait à y retourner :

> *« I know there is not so much here, like services, but it gave me something to look forward to. If you grew up with all these things, then you become too placid. Growing up in the country, then you go to a city and you get to know more because you see both »*[226].

Il n'y a pas de litanie du manque parce que c'est cela qui l'a conduit à faire l'expérience de plusieurs lieux de vie lui permettant de diversifier ses pratiques et de connaître plusieurs environnements. Cela a considérablement enrichi son mode de vie. Par ailleurs, son village d'origine lui est indispensable parce que « *there's no real danger* » et qu'il y retrouve « *the fresh air, the greenery* »[227]. Ces attributs lui permettent de supporter des aspects déplaisant de la vie en ville. Il reproche en effet à cette ville d'être « *full of crime* » et « *too congested and too hectic* »[228]. De plus, ce n'est pas en ville qu'il envisage son avenir résidentiel :

> *« I'm used to the city now, I could easily live in a city now, but if I had the choice, if I can I would definitely live in the country. It would have to be*

---

[224] « La seule chose que tu puisses faire, c'est aller au *pub* et voir encore et encore les mêmes personnes ».

[225] « Tu l'apprécies davantage quand tu ne l'as plus ».

[226] « Je sais qu'il n'y a pas grand-chose ici, comme les services, mais ça m'a donné quelque chose à atteindre. Quand tu grandis avec tout ça, tu deviens trop placide. En grandissant à la campagne, tu vas à la ville, et tu en viens à connaître plus parce que tu vois les deux ».

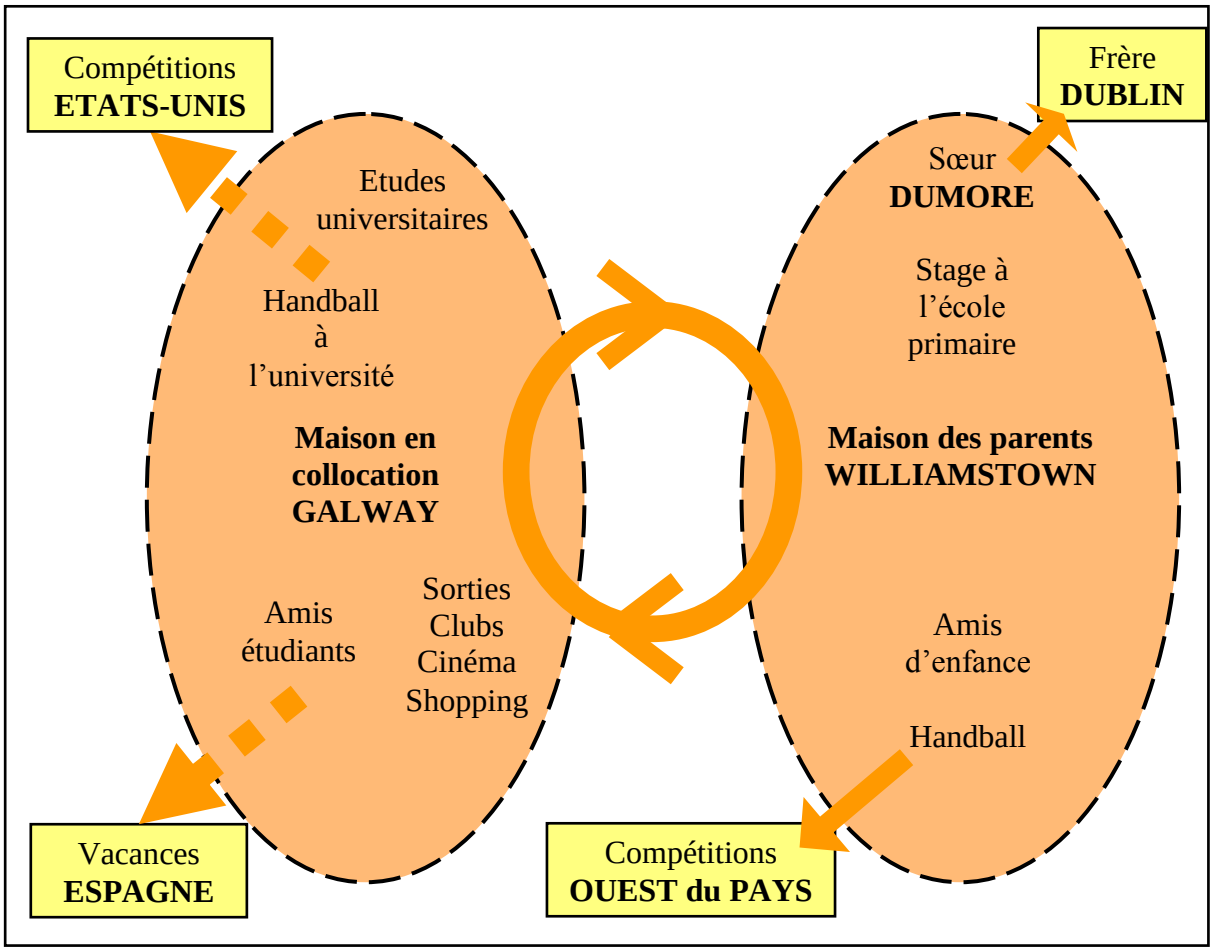
[227] « Il n'y a pas de véritables dangers », « l'air frais, la verdure ».

[228] « Pleine de crimes », « congestionnée et trépidante ».

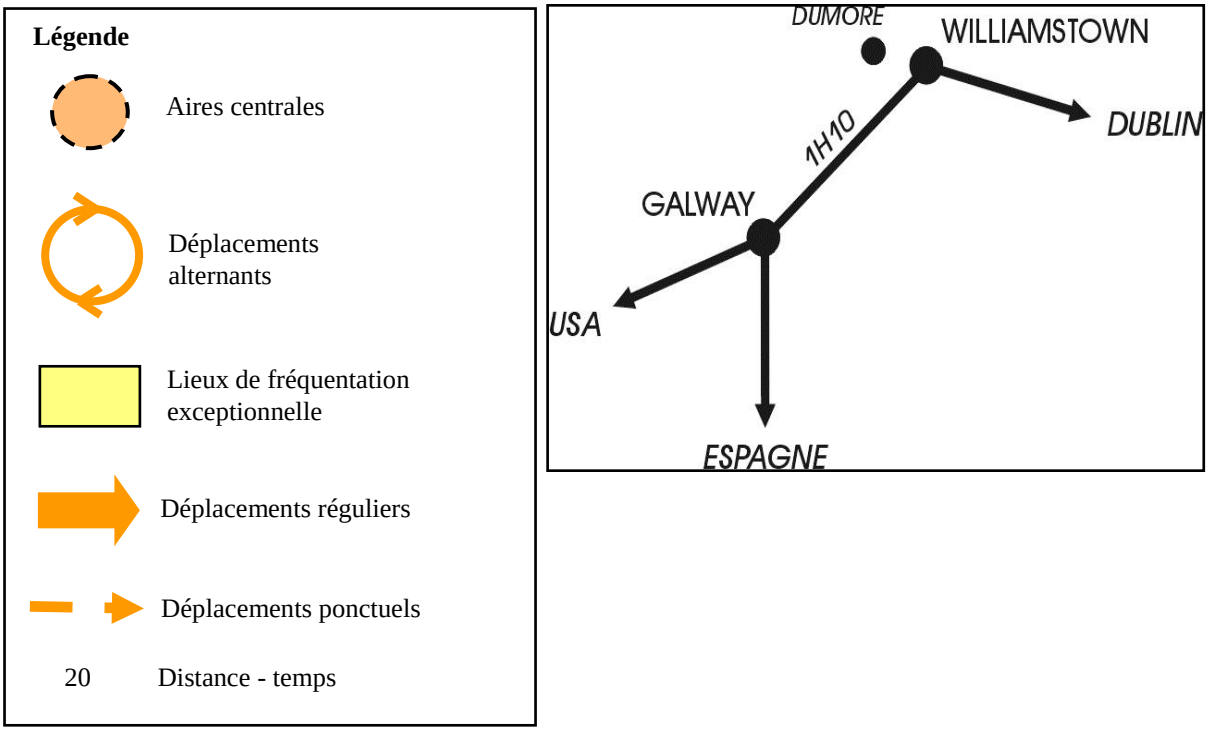
possible to commute, not more than an hour driving. That's what I would like »[229].

Le mode d'habiter repose sur des fonctionnalités et des atouts de chacun de ces lieux de vie que les pratiques et le vécu contribuent à mettre en relation. Il nécessite aussi de prendre en compte deux lieux de vie aux caractéristiques différentes et complémentaires car les inconvénients présentés par l'un sont compensés par les avantages de l'autre. Il s'élabore à partir du mouvement entre ces deux lieux et de la mise en place de pratiques propres à chacun d'eux.

Figure 24 : Exemple de lieux-lien



[229] « Je suis habitué à la ville maintenant, je pourrai vivre dans une ville à ce stade, mais si j'avais le choix, si je pouvais, je vivrais sans aucun doute à la campagne. Il faudrait que ce soit possible de faire la navette, pas plus d'une heure en voiture. C'est ce que je voudrais ».



3. S'INSTALLER

Le troisième type de jeunes, dont les pratiques sont révélatrices d'une singularisation du lieu de vie, se représentent les espaces ruraux de faible densité comme un espace des possibles, habitent le lieu de vie en privilégiant l'ancrage local. Ils entretiennent un rapport existentiel avec l'espace et cherchent à s'installer dans les espaces ruraux pour établir un chez soi.

3.1. L'ancrage privilégié

3.1.1. Ce que la mobilité permet : s'installer

Ce mode d'habiter concerne les jeunes pour qui l'espace rural de faible densité représente un simple cadre de vie. La description de leurs pratiques a mis en évidence qu'elles sont ancrées sur un pôle, leur maison, ainsi que ce qu'ils déclarent être chez eux : le village ou la *community* où ils habitent. L'espace de vie n'est pas limité à la commune ou leur *parish*[230] de résidence. L'expression « *chez moi* » ne signifie pas seulement le lieu de résidence. Elle marque l'attachement à la famille : « *I want to stay here, where my home is, I mean, where*

[230] Paroisse.

you have your family »[231] (Montbellew, 19, f, n°18) et plus largement aux habitants et aux personnes connues. Elle comprend aussi les lieux pratiqués et familiers :

> *« Il n'y a pas d'explication, je ne sais pas. C'est chez moi, c'est là que j'ai grandi » (Lanouaille, 25, h, n°81).*

Les jeunes Français de ce groupe sont aussi les seuls à faire référence à l'ensemble du département de la Dordogne pour parler de chez eux. Ils y associent les villages alentours, les hauts-lieux tels que Sarlat, Périgueux ou Brantôme. Les jeunes Irlandais y intègrent le Connemara et *the West*. L'échelon local se trouve beaucoup plus élargi que celui auquel se réfèrent les jeunes du premier groupe. Tant le Périgord que *the West* correspondent à des régions auxquelles les jeunes s'identifient. Y avoir grandi et y vivre les démarque des autres jeunes et leur permette de se présenter :

> *« A Bordeaux, je ne disais pas que je vivais vers Périgueux. Je disais que venais du Périgord, ou de Dordogne » (Bourdeilles, 23, h, n°99).*

Ces entités sont sollicitées dans les discours pour préciser à la fois leurs origines géographiques et rurales. Ils s'y référent parce qu'elles sont connues des personnes qu'ils rencontrent et qu'elles permettent de situer leur lieu de vie. De plus, elles caractérisent le cadre de vie dans lequel ils vivent et ont grandi. Ils se reconnaissent dans ces espaces ruraux caractérisés par la ruralité et la faible densité. Ils veulent s'y installer et non simplement y occuper une résidence à intervalle régulier. Ils y habitent (ou veulent y vivre), c'est-à-dire élaborer un projet de vie sur place, conserver ou revaloriser un patrimoine, comme leur maison, cultiver un jardin, vivre dans le calme, être là où ils ont grandi. Cela les extrait de la tension entre partir et rester qui anime les jeunes relevant des deux modes d'habiter précédents.

Cette installation est réalisable parce que la mobilité est acceptée et maîtrisée. Elle est rendue possible parce que ces jeunes sont majeurs - ils ont tous le permis de conduire - et parce qu'ils l'intègrent dans leurs pratiques et leurs habitudes. Ils sont donc libérés de la contrainte des déplacements grâce à leur âge mais aussi grâce à leurs situations sociales. La mobilité quotidienne est tout d'abord placée sous le signe de la sédentarité parce que centrée sur la maison et cet espace local élargi auquel ils s'identifient. Mais, cela ne suffit pas à qualifier entièrement leur mobilité car la possibilité de se déplacer, de « *bouger* » est pour eux une condition d'intégration locale. La mobilité quotidienne et ordinaire est fonctionnelle,

[231] « Je veux rester ici, où ma maison se trouve, je veux dire, où tu as ta famille ».

entièrement mise au service de leur projet de vie, à savoir vivre à la campagne et être chez soi. La mobilité représente le moyen pour vivre selon une logique différente de la majorité des autres jeunes. Elle constitue pour eux une alternative à la vie en ville.

Elle met en relation différents lieux éloignés les uns des autres, chacun correspondant à des rôles différents dans leur vie quotidienne : le lieu de résidence, le lieu de travail, le lieu des sorties ou encore le lieu de la famille (la maison des parents ou celle d'autres membres de la famille). Ces lieux ne sont ni équivalents, ni identiques. Ils correspondent à des activités spécifiques et à des moments de leur vie quotidienne. Le lieu de vie dans son ensemble est donc d'une part ancré sur la maison ainsi que le village et d'autre part éclaté en plusieurs lieux auxquels sont accordées des fonctions précises (récréative, professionnelle, sociale). Contrairement aux jeunes qui habitent les espaces de faible densité sur le mode de la proximité, la construction de leur territoire ne passe pas par la continuité ou l'accessibilité spatiale, mais par l'ancrage en un point et par la mise en place d'un projet de vie personnel. Et, à l'inverse des jeunes dont le mode d'habiter se nourrit d'une mobilité alternante entre ville et campagne, leur territoire se polarise sur un lieu de résidence unique et s'organise à partir de la maison. Cela délimite un territoire qui se construit par une combinaison entre un ancrage local et différents types de mobilités (mobilité quotidienne, touristique, liée au travail, résidentielle) qui mènent les jeunes à disposer de différents lieux pour animer leur vie quotidienne. Les jeunes les agencent pour établir un territoire d'association volontaire. Ils essayent ainsi de donner une spécificité territoriale au lieu de vie où ils ont élu domicile et au type d'espace qui lui donne un cadre. Cette forme de déploiement dans l'espace au service de leur projet d'installation durable accole au territoire une organisation de l'espace vécu et pratiqué qui se rapproche du réseau. Chaque lieu représente un point de départ et d'arrivée de leurs pratiques, tels des points de jonction au sein desquels se concentrent des activités et des habitudes propres à chacun. De plus, ce territoire comporte des discontinuités et des limites spatiales qu'ils choisissent de franchir en fonction de la réalisation de leur projet d'installation. Cela contribue à inscrire le réseau dans leurs pratiques spatiales : « *dans le territoire, l'espace est le médiateur du social ; dans le réseau, c'est l'activité, le projet, ce faire-ensemble si divers* » (Piolle, 1991). Cette architecture de l'espace vécu et pratiqué qui se rapproche du réseau « *en étoile* » n'en est toutefois qu'à ses balbutiements. Cette organisation de l'espace par la mobilité relève d'une articulation entre polarité et nodalité qui leur permet dans le même temps de renforcer l'ancrage local et de s'en extraire. La maison et le village représentent le pôle ayant la capacité à centraliser leur vie quotidienne. Les autres lieux de

pratiques s'apparentent à des lieux de croisements qui relient les jeunes à d'autres lieux, d'autres activités et d'autres univers sociaux (cf. plus bas p. 278).

3.1.2. Ce que s'installer chez soi permet : travailler, sortir, bouger

Eloignés de l'idéal de promotion par la migration en ville, la faible densité avec ses dimensions spatiale et sociale n'est pas, pour ces jeunes, synonyme d'obstacle à leur promotion sociale, ni contraire à toute perspective de développement. A l'inverse, elle est considérée comme condition de leur épanouissement personnel. L'espace rural est envisagé comme seul lieu de vie souhaitable et adapté au mode de vie à travers lequel ces jeunes désirent s'épanouir. Cela implique de faire de longs trajets journaliers pour travailler - puisqu'ils se rendent parfois à plus de cinquante kilomètres de chez eux (Nontron, 22, f, n°75). Le travail est choisi en accord avec leur envie de vivre à la campagne et chez eux et avec leur goût pour certains métiers. Pour ce faire, ils élaborent un projet professionnel en relation avec leurs centres d'intérêts : vétérinaire, agriculteur, artisan, tourisme, développement local… et ce pour s'assurer de bénéficier d'une formation au cours de laquelle ils pourront faire valoir leurs compétences et avoir un diplôme satisfaisant. Ils essayent de tirer profit des opportunités locales comme le tourisme dans l'Ouest du Rural Galway ou comme les activités liées aux sites préhistoriques[232] dans le Périgord.

Les jeunes acceptent de travailler en ville (Périgueux ou Galway pour les jeunes que nous avons enquêtés). Ils admettent aussi des interruptions dans le travail, le chômage occasionnel, des temps d'arrêts entre les stages ou les emplois saisonniers, etc. Ils en profitent pour s'occuper de leur famille, (Galway, 24, h, n°2 ; Letterfrack, 21, f, n°10 ; Bourdeilles, 25, f, n°76), pour passer le permis de conduire, pour préparer un concours, pour suivre une formation... Dès lors qu'ils ne les enferment pas dans le chômage de longue durée, les jeunes s'accommodent de tous ces moments d'inactivité professionnelle : « *on s'arrange* » (Lanouaille, 25, h, n°81). Les jeunes se débrouillent avec les CDD, les emplois saisonniers, les remplacements, l'intérim, le travail non déclaré… Si les périodes de chômage et de formation se succèdent rapidement et souvent, qu'elles ne sont plus transitoires, alors les jeunes ne sont plus dans cette « *débrouille* » et ne sont plus dans une situation d'alternance entre travail et chômage. Ils s'installent dans une vie hors travail qui ne leur convient pas. Ainsi que ce rapport au travail peut le mettre en évidence, penser à court terme et envisager la

[232] Les Eyzies où furent découverts les ossements fossiles de l'homme de Cro-Magnon ou encore les grottes ornées de Lascaux, de Font-de-Gaume, les gisements de La Micoque…

vie sur l'instant et l'immédiateté fait partie de leur mode d'organisation de la vie quotidienne. Mais ils se distinguent aussi des autres jeunes par une temporalité plus longue, qui se rapproche de la temporalité adulte et coexiste avec la temporalité juvénile, plus courte. Le futur, même incertain et instable, est pris en considération comme à construire et à prévoir, ce qui fait apparaître une temporalité élargie dans leur vie quotidienne. Travailler constitue un moyen d'aménager cet avenir et de mettre en place leur projet de vie. De plus, la vie hors travail remettrait en cause les conditions de réalisation de leurs projets et de leurs envies.

Le travail constitue un moyen de financer l'installation dans l'espace rural. Il permet de financer les études, de se déplacer, mais ne représente pas la pierre angulaire de leur projet de vie. La diversité des formes de chômage et la pluralité des usages de ces moments d'absence d'emploi montrent que toute leur vie ne tourne pas autour du travail, comme cela a pu être le cas quand le travail occupait dans la société un rôle d'intégrateur. Plus précisément, il ne comporte pas la dimension « *expressive* » (Gauthier, 2004) que lui attribuent les jeunes ayant le précédent mode d'habiter. Il ne donne pas accès à tout. Le lieu de vie prend cette fonction dans leur mode d'habiter, fonction désormais partagée avec d'autres instances, la famille et les amis par exemple.

La famille permet de connaître du monde et d'être entouré, en particulier en Irlande parce que les familles restent nombreuses : les jeunes interrogés ont tous plusieurs frères et sœurs[233]. O. Galland et B. Roudet soulignent que « *la famille tient dans la vie des jeunes une place encore plus importante que le travail* » (2001 : 16). Comme pour les jeunes du précédent mode d'habiter, la famille constitue un repère et un soutien. Mais, la place de la famille dans la vie de ces jeunes dépasse les relations parents / enfants ou encore les relations entre frères et sœurs. Vivre en famille signifie former un couple stable et fonder un foyer. Dans le Périgord Vert comme dans le Rural Galway, c'est ce que les jeunes rencontrés envisagent de réussir. La famille et la vie de couple jouent donc un rôle structurant dans leur projet de vie. Cela explique que les pratiques spatiales et leur mobilité s'ancrent autour du pôle formé par la maison et le chez soi, élément nécessaire pour fonder un foyer et élever des enfants. Rappelons que se trouve dans ce type la partie la plus âgée des enquêtés qui vit souvent en couple.

Les lieux de sociabilité sont moins diversifiés que ceux des autres jeunes : la maison, le café, le lieu de travail, le lieu de loisirs. Le village représente un lieu de rencontre privilégié parce qu'ils aiment le fait de pouvoir connaître leurs voisins, discuter avec les habitants,

[233] Sur 57 entretiens réalisés dans le Rural Galway, 12 jeunes comptent plus de 4 frères et sœurs.

retrouver leurs amis. Ils affirment aussi une préférence pour la convivialité et l'interconnaissance qui va de pair avec la vie à la campagne. Cette sociabilité est cependant mise en œuvre de façon très individuelle, de leur propre initiative, comme pour le type précédent. Est-ce une mise à distance des autres ? Ce sont tout d'abord des individus qui ont envie d'avoir « *des relations avec les autres mais veulent en avoir la maîtrise, pouvoir choisir le moment, l'opportunité d'entrer en relation* » (Jaillet, 2004 : 6). Ainsi organisent-ils leurs relations sociales avec les habitants, voisins et amis. Ils privilégient aussi la force du lien au détriment du nombre. Ils comptent donc moins de relations et d'amis que les adolescents qui cherchent à avoir une liste fournie d'amis. Mais, avant d'être sélective, leur sociabilité est discrète. Ce sont des jeunes qui se distinguent des autres jeunes par leur sensibilité, leurs centres d'intérêts, leurs habitudes. Ils tentent de s'extraire de la masse, adoptent de pratiques distinctives : culturelles, écologiques, musicales… Conscients d'être un peu différents, ils cherchent à s'entourer de leurs semblables :

> *« Being out of the mainstream, like not being in the pub every single Saturday, you know less people. You tend to stick with like-minded people »*[234] *(Woodford, 18, h, n°39).*

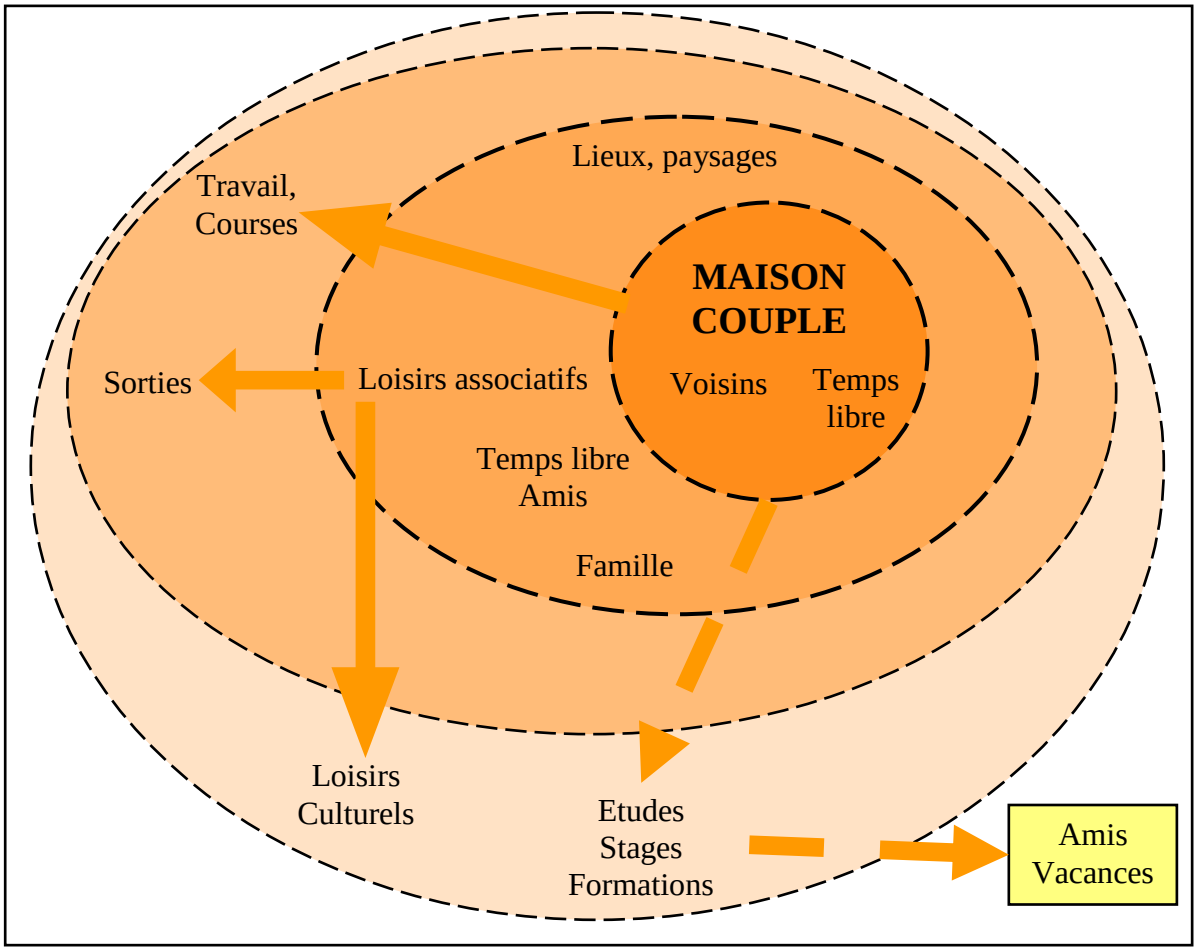
Quand ces jeunes sont très différents, cette sociabilité peut même être qualifiée de sociabilité de retrait : les jeunes sortent rarement au café mais se retrouvent chez eux, ne communiquent pas avec les habitants et réservent leur temps libre à la maison, à la famille, aux amis. Ils rejettent aussi parfois les jeunes qui ne participent pas ou qui ne s'impliquent pas selon les critères et les façons de faire auxquelles ils adhèrent.

Quand aux loisirs, ils sont aussi moins tournés vers les activités sportives et davantage vers des activités culturelles et associatives qui font l'objet d'un investissement plus fort que celui des jeunes des deux autres modes d'habiter. Dans ce cas, les jeunes participent à la vie de leur club, de leur association et ne se contentent pas d'assister à ces activités. Ils organisent des sorties, s'occupent des plus jeunes, sont consultés pour prendre des décisions… Dans le Périgord Vert, ils participent par exemple à des spectacles en langue occitane et organisent des manifestations telles que des concerts, le carnaval du village. Dans le Rural Galway, ils font partie de l'association *No Name Club* qui organise des soirées, des bals et qui sensibilise les jeunes aux dangers de la consommation d'alcool. Ils organisent des voyages ou participent à des activités de collecte de fonds pour des associations caritatives. Les jeunes essayent de

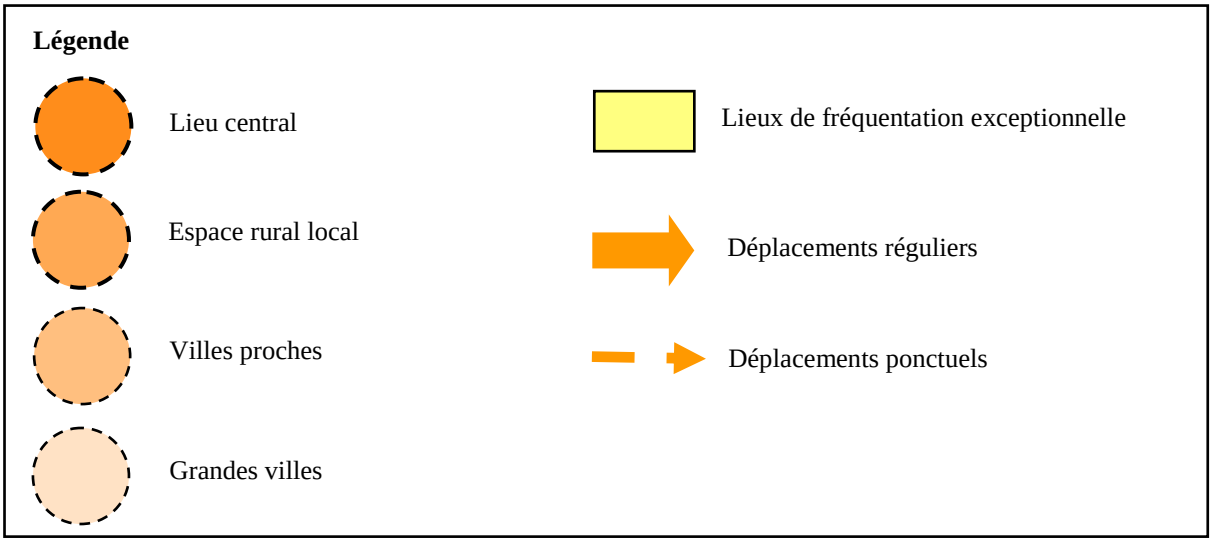
[234] « En étant en dehors des clous, comme ne pas aller au *pub* chaque samedi, tu connais moins de gens. Tu as tendance à rester avec des gens qui pensent comme toi ».

satisfaire leurs envies et ne se contentent pas de ce qu'il est possible de faire localement. Cela les conduit parfois à créer ex nihilo des structures pour leur permettre d'occuper leur temps libre comme ils le désirent. Ainsi, avec l'aide de leurs animateurs, dix de jeunes de Tuam et de Ballinasloe membres de l'association *Youth Work Ireland* ont consacré deux années pour ouvrir deux cafés[235], qui sont devenus des lieux de rencontres et d'information pour les jeunes de 15 à 21 ans, équipés d'ordinateurs, d'internet, de télévisions, de livres et de billards ouverts pour les jeunes les après midi et les samedis.

Figure 25 : Un réseau de lieux



[235] Ces deux cafés « D'Cube » et « Afésca » sont tenus par des animateurs et des membres adultes de l'association.



Le territoire est centré sur la maison et sur un espace local élargi dans lequel les jeunes ont de nombreuses activités pour occuper leur temps libre. Il est aussi constitué par les villes jalonnant l'espace rural et par de plus grandes villes dans lesquelles les jeunes travaillent souvent et dans lesquelles ils se livrent à des activités culturelles (sorties au théâtre, au musée, à des concerts). Les vacances sont l'occasion de visiter des lieux éloignés.

3.2. Une territorialité existentielle

3.2.1. Les jeunes ruraux, des jeunes atypiques

Les jeunes relevant de ce mode d'habiter se disent « *rural* »[236], « *de la campagne* », « *from the countryside* ». Au même titre que le nom du village ou de la localité précisée par leur adresse postale, la campagne et le rural permettent d'expliquer leur appartenance et leur origine :

> *« That's where I come from. I'm from the countryside, where it's fairly rural »*[237] *(Montbellew, 19, h, n°19).*

La ruralité est un signe distinctif de leur identité. Pour parler d'eux, ils se positionnent moins que les autres jeunes par rapport aux jeunes urbains et affirment posément leur appartenance à une identité rurale. Ils mettent en avant leur spécificité qu'ils expliquent par le caractère rural de leur environnement : l'éloignement des maisons entre elles, la présence de

[236] En français et en anglais.

[237] « C'est là d'où je viens. De la campagne, où c'est assez rural ».

champs, de forêts, de lacs. Certains garçons Irlandais renvoient aussi au caractère agricole pour préciser leurs occupations et pour mettre en avant les signes particuliers qui marquent leur cadre de vie. Ils aiment le fait qu'il y ait peu de monde, peu de voisins et l'intimité que la tranquillité et le calme leur procurent. Parallèlement, ils font de la convivialité des relations sociales une spécificité supplémentaire qui marque leur rapport aux autres :

> *« Emmy : saying 'hello' to people down the street makes me very rural. That's the way we are. We do say 'hi' to people, we chat a lot more.*
>
> *Enquêteur : Is that what you like about it ? It's easy to talk to people ?*
>
> *Emmy : It's easy yes, and I like to talk, you know. But, I mean, I like it here in the country that people care for people living beside you. And it is more fun when you can be with people that way »*[238] *(New Inn, 16, f, n°20).*

En plus de la convivialité, les jeunes soulignent en effet l'importance de l'interconnaissance et des relations de bienveillance entre les habitants. Malgré le désir d'intimité, les jeunes font de ce type de relation le substrat nécessaire et indispensable à l'épanouissement leur vie privée. Ils ont besoin de se sentir appartenir au groupe des habitants, même si leurs pratiques les en distinguent. Ils souhaitent y prendre part en se saluant dans la rue ou par la discussion, malgré leur volonté d'en maîtriser les manifestations.

Jeunes Français et Irlandais font tous ressortir une façon de vivre particulière et apparentent l'espace rural à un espace distinctif. Ils ont étroitement articulé la construction de leur projet de vie avec la configuration éparpillée de l'habitat dans l'espace rural et avec sa position éloignée des grandes agglomérations. Ils s'installent dans l'espace rural par choix et de ce fait privilégient une identité rurale. Cette installation peut être vue comme l'« *affirmation d'une identité comme réponse à une intégration impossible [au monde du travail] bien plus que comme un retour à des traditions culturelles déjà détruites* » (Dubet, 2001 : 36). Dans le Périgord Vert et le Rural Galway, ces jeunes ont en commun une originalité de comportement par rapport à la majorité des jeunes et des habitants de leur lieu de vie. Leur singularité trouve son lieu d'expression dans ces espaces de faible densité de population. Ce n'est pas tant la qualité du cadre de vie qui les attire, mais les opportunités que cet environnement rural offre. Vivre dans l'espace rural leur procure une liberté de

[238] « Emmy : Dire 'bonjour' aux gens dans la rue fait de moi quelqu'un de très rural. On est comme ça. On se dit vraiment 'bonjour', on bavarde beaucoup plus. Enquêteur : C'est ça que tu aimes ? C'est facile de parler aux gens ? Emmy : C'est facile, oui, et j'aime bien parler. Mais, je veux dire, j'aime qu'ici à la campagne, les gens s'inquiètent des gens qui vivent à côté d'eux. C'est plus marrant quand on peut être avec des gens de cette façon ».

mouvement impossible en ville et permet de se différencier des autres parce qu'il est possible de s'éloigner de leurs regards. Ils sont encore en recherche de leur identité et apprécient le cadre de vie offert par le milieu rural car il leur laisse la liberté de choisir et de vivre comme ils l'entendent.

Les jeunes Français et Irlandais se positionnent toutefois différemment au sein de ce mode d'habiter. Dans le Périgord Vert, les jeunes sont davantage intéressés par la politique et dans le Rural Galway les jeunes sont très concentrés sur la vie de famille. Dans le Périgord Vert, la politique locale fait partie de leurs sujets de conversation et de leurs centres d'intérêt. Ces jeunes qui s'investissent dans la vie locale croient en une action collective (un mouvement politique, culturel, associatif…). Comme l'a dit F. Dubet au sujet des jeunes de la classe ouvrière de Seraing, ils « *convertissent leur stratégie personnelle en action collective* » (1987 : 208). Ils ne sont pas engagés politiquement dans des partis et ne sont que très rarement élus au conseil municipal[239], mais ils savent se mobiliser ponctuellement pour organiser un événement, discuter avec des élus, jouer les intermédiaires entre différentes générations… Ils représentent un petit nombre de jeunes qui dérangent parce qu'ils expriment des positions, des opinions qui vont à l'encontre de décisions prises par le conseil municipal ou tout simplement parce qu'ils remettent en cause des pratiques établies, par exemple, celle de se garer devant le bureau de tabac dans la rue principale, au détriment de la circulation dans le village. Ils se démarquent aussi de l'ensemble des habitants par des pratiques écologiques qu'ils voudraient voir partagées par les autres habitants (recycler les déchets, diminuer l'arrosage des pelouses, éteindre le moteur des voitures même pour de brefs arrêts…). Mais ils sont tolérés car ils animent le débat et proposent des idées ou des animations en échange de leurs critiques. Ils construisent leur identité à partir de cette forme de participation à la vie locale, qui est intermittente dans ses formes traditionnelles (élection au conseil municipal, association) et persistante dans ses formes nouvelles (action à l'échelle personnelle, actions ciblées et restreintes de la vie quotidienne).

Dans le Rural Galway, la famille est un thème récurrent qui structure les entretiens. Ces derniers accordent autant d'importance aux relations avec les parents et avec les frères et sœurs qu'à élever des enfants. Les valeurs familiales font aussi une large place à la vie conjugale et au bien être du couple, qu'ils posent comme base de leur projet de vie et comme condition de réalisation de soi. Les jeunes investissent avant tout l'espace rural parce qu'il correspond, selon eux, au lieu d'épanouissement de la vie de couple et de la vie familiale.

[239] Nous avons rencontré deux jeunes élus que nous avons interviewés.

L'espace rural jouit à leurs yeux d'une estime grandissante grâce aux possibilités qu'il offre : celle d'habiter dans une maison individuelle, de vivre dans un environnement calme et naturel. Ils mettent en effet l'accent sur deux caractéristiques, *the greenery* et *the space*[240], qui leur semblent spécifiques aux espaces ruraux de faible densité et dont ils veulent pouvoir bénéficier pour fonder une famille. L'espace rural de faible densité fait à ce titre figure d'espace de réalisation personnelle et familiale.

3.2.2. Entre engagement et attachement

Cette différence entre jeunes Français et Irlandais s'observe aussi dans leur rapport au territoire. Chez les jeunes de Périgord Vert, il existe un rapport à leur territoire fondé sur un engagement plus politique que celui des jeunes du Rural Galway. Leur installation s'accompagne d'un argumentaire faisant la part belle aux valeurs liées au retour au pays. Leur relation exprime une volonté de défense et de promotion d'un style de vie rural, d'un village, d'un environnement naturel et peu construit, d'une activité agricole… et une détermination à apporter leur pierre à un édifice, tel le maintien et l'animation de la vie locale. Ils expriment plus manifestement que l'ensemble des autres jeunes une conscience des risques qui concernent les espaces ruraux : le vieillissement, le manque d'activité, la transformation de la campagne en musée… qu'ils tentent à travers leur vie et leur parcours personnel de minimiser. Plus précisément, cette relation à leur village et à l'espace rural fait l'objet d'une réflexion constante, réflexion qui est partie prenante de leur projet de vie. Ils projettent, imaginent, inventent cette relation au territoire autant qu'ils la vivent. Ils s'installent tant par désir que par conviction. Parfois, cet engagement et ces idéaux en restent au stade des bonnes intentions et s'expriment uniquement à travers des actes individuels : s'installer, faire de enfants, faire travailler les commerçants du village… Mais elle se manifeste aussi par des actions collectives et se transforme ponctuellement en engagements collectifs à plus long terme dans des associations (en particulier sportives mais aussi culturelles).

Dans le Rural Galway, cette relation au territoire est moins nourrie par une envie de développer la vie locale. L'installation n'a pas le caractère réfléchi et politique que les jeunes du Périgord Vert y accordent. Leur envie de s'installer repose davantage sur un état de fait, une habitude, que sur une aspiration à développer et garantir l'avenir de la vie locale. En comparaison avec les jeunes Français ayant le même mode d'habiter, pour les jeunes du Rural

[240] La verdure et l'espace (dans le sens 'avoir de la place').

Galway, le souhait de s'installer dans l'espace rural parait presque machinal. Habiter dans l'espace rural, qu'il soit isolé ou proche des villes constitue une norme pour eux. Ils argumentent davantage leur envie de s'installer dans l'espace rural par la mise en route d'un projet de vie. Ils sont conscients d'entretenir un rapport sentimental au territoire :

> *« Growing up here was great. I can not imagine myself anywhere else »*[241] *(Montbellew, entretien collectif n°2).*

La principale différence avec les jeunes Français partageant ce mode d'habiter est que la relation à la famille et aux habitants motive et renforce cet attachement sentimental. C'est ce lien qu'ils essayent avant tout de développer. En Irlande, la participation des jeunes à la vie locale et leur attachement au territoire passent donc tous deux par l'institution familiale et par la sympathie pour les habitants. L'insertion dans l'activité locale se réalise dans les parcours journaliers, ce qu'ils sont amenés à faire pour la famille, les enfants ou les amis. La participation à des associations se justifie ainsi, parce qu'elle permet de rencontrer du monde, de renforcer le liens avec les amis… Le territoire local dans lequel ils vivent n'est pas, pour cette raison, un territoire substituable à d'autres.

Au delà de cette nuance, tous entretiennent une relation à l'espace qui pourrait être qualifiée d'existentielle. En effet, ces espaces ruraux de faible densité sont des espaces parce qu'ils expriment une correspondance entre leur identité et l'espace rural. Ils constatent une adéquation entre leur lieu de vie et leur façon de penser, d'envisager leurs relations avec les autres. Cela est différent de l'ensemble des autres jeunes qui envisagent ces espaces comme correspondant à un moment de leur vie (correspondant à la vie de famille en ce qui concerne les jeunes du mode d'habiter précédent). De plus, ils se considèrent tous comme différents des autres habitants. Cette différence les conduit-elle à éviter certains espaces ? En effet, ils ne s'approprient pas ce territoire en fréquentant des lieux de sociabilité conventionnels, tels le *pub* en Irlande. Cela les conduit à mesurer leur implication locale et leurs degrés de participation. Participer ou s'engager est difficile car leur projet requiert beaucoup de temps, de patience et les conduit à investir plusieurs lieux. Nous pensons par exemple à un couple de jeunes dont le projet est de rénover la maison familiale de l'un d'eux. La propriété est en très mauvais état et nécessite de nombreux travaux de mise aux normes. Leur temps se répartit donc entre leur travail sur cette maison en chantier et leur activité professionnelle (elle est professeur de musique et lui est preneur de son) servant à dégager les revenus nécessaires

[241] « Grandir ici a été génial. Je ne peux pas m'imaginer autre part ».

pour payer les gros travaux de rénovations qu'ils ne font pas eux même (changer la tuyauterie, réfection du toit). D'autres profitent simplement de la famille et du cadre de vie… et s'ils en ont le temps, ils peuvent envisager de participer à la vie associative, que cela vise à s'inscrire dans une démarche d'engagement pour les Français ou une démarche amicale pour les Irlandais. Ainsi leur appropriation du territoire se fait par une succession de retraits de la vie locale pour ne pas être toujours livrés aux critiques, aux remarques et aux observations des habitants. Le mouvement d'ouverture aux autres pour être reconnu coexiste avec le mouvement de retrait sur le couple ou la famille pour se protéger. Ainsi, ils s'assurent que leur énergie et leur concentration servent avant tout leur propre projet, qui est l'instrument premier par lequel les jeunes Français tentent d'agir sur l'animation de l'espace rural alors que les jeunes Irlandais essayent de renforcer le lien avec famille et amis.

3.3. Une rationalité réflexive

3.3.1. « Etre dans son petit chez soi »

Dans ce mode d'habiter, les jeunes sont guidés par leurs choix et leurs envies et non par la nécessité qui caractérise davantage les jeunes ayant les modes d'habiter précédents. Ce sont aussi des jeunes qui veulent trouver leur propre voie et qui ne placent pas les signes conventionnels de réussite (salaires, carrière, statut social) au premier plan de ce qui constitue le fait d'accomplir et de réussir sa vie. La qualité de la vie, hors travail, représente donc une motivation importante qui structure leur mode d'habiter. Ils choisissent d'élaborer un projet de vie pour affirmer leur indépendance et pour consolider leur autonomie. De ce fait, ils cherchent toujours à pouvoir « *être dans son petit chez soi* » (Ribérac, 18, f, n°61). En cela, ils diffèrent des autres jeunes.

Leurs représentations et leurs pratiques ont mis en évidence qu'ils sont dans « *l'être* ». Leur rationalité est en effet avant tout identitaire car elle repose sur la réalisation personnelle, la volonté de fonder une famille et la construction d'un projet de vie original. Pour eux, retrouver sa famille relève d'une sensibilité envers ses racines et permet de se construire. Ils affectionnent aussi l'espace rural de faible densité car ils y voient la possibilité d'y être différent. En effet, la dispersion de l'habitat et l'éloignement des voisins leur permettent de vivre comme ils l'entendent. Le faible nombre d'habitants rend aussi possible d'occuper des places qui restent à prendre au sein de l'espace local. Grâce à la faible densité, ils pensent avoir la possibilité de pouvoir construire leur projet sans rencontrer d'opposition et

d'objection à leurs idées. Cette rationalité a pour conséquence une concentration sur le lieu de vie qui est apprécié pour ce qu'il est : rural, présence de la nature, de l'agriculture, éloigné, habitat éparpillé… Valorisant le savoir, la connaissance et l'expérience, ils cherchent aussi à s'écarter de la société de consommation : par leurs habitudes, leurs pratiques, par leur lieu de vie. Habiter dans les espaces ruraux de faible densité est donc pour eux un moyen de différenciation et de distinction. La faible densité semble garantir dans leur mode d'habiter la possibilité de construire leur repaire. L'espace rural de faible densité comporte un caractère interstitiel dont ils cherchent à tirer profit. Le village et leur maison constituent en effet leur « *bulle* ». Le mode de vie de ces jeunes privilégiant le projet familial, l'installation et la maison s'apparente à la « *révolution casanière* » que G. Caire (2005) évoque. Dans leur cas, cette s'étend à l'espace rural local qui est partie prenante de la construction de leur « *chez soi* ».

Dans la réalisation de soi et de leur projet de vie, tous les moyens pour y parvenir ne sont pas bons et opportuns à leurs yeux. Les moyens privilégiés se trouvent être l'espace rural et la vie de famille parce qu'ils reposent sur des valeurs auxquelles ils sont attachés. Leur rationalité identitaire se double d'une rationalité axiologique. Elle se construit sur des valeurs familiales privilégiant le vivre ensemble avec les enfants, les parents, les grands parents quand ils sont encore vivants. Cette rationalité axiologique repose aussi sur une adhésion à la ruralité conçue comme un système de valeurs fondé sur une relation simple avec des habitants, un rapport respectueux à la nature, la propriété. Elle renvoie à un lieu de vie original, spécifique, synonyme de liberté et de réalisation de soi.

A cela se conjugue une rationalité économique qui se caractérise par la recherche d'une vie moins coûteuse, rendue possible par l'installation dans l'espace rural. Cela rappelle les motivations guidant les néo-ruraux des années 1960 qui cherchaient à se démarquer du consumérisme par ce « *retour à la terre* » (Léger, Hervieu, 1979).

3.3.2. Exemple d'enquêté « idéal-type »

Cette jeune fille (Tocane, 25, f, n°80) vit depuis plus d'un an à Bussac dans la maison familiale, avec sa mère et sa sœur. A travers son parcours scolaire il est possible d'égrener les villages qui constituent son lieu de vie :

> *« J'ai fait ma scolarité ici, le collège à Tocane, l'école primaire à Mensignac et le lycée à Laure Gattet à Périgueux. Et donc après, la fac à Bordeaux en histoire de l'art ».*

Avant de revenir s'installer à Bussac, elle a passé six ans à Bordeaux où elle a encore des relations et des amis qu'elle fréquente régulièrement. Pendant ses études à Bordeaux, le village de Bussac, la maison des parents et l'espace rural ont continué d'être le point central de son lieu de vie :

> *« Julie : Je rentrais tous les week-ends de toute manière. Je revenais tous les week-ends, j'ai pas passé, sur six ans et demi de fac, j'ai du passer un week-end à Bordeaux.*
>
> *Enquêteur : Et pour quelles raisons ?*
>
> *Julie : Parce que mon chez moi, il est là. Mon chez moi c'est ici, c'est ma famille, c'est ma campagne, c'est mes amis, c'est voila, je suis bien là. A Bordeaux, j'y suis très bien, c'est une ville que j'adore, j'y ai des amis aussi, mais je ne suis pas chez moi.*
>
> *Enquêteur : C'est à cause de ?*
>
> *Julie : Je ne peux pas te dire, je ne peux pas l'expliquer c'est un sentiment, un sentiment d'être bien quand je suis là. Même si c'est plein d'inconvénients parce qu'il faut la voiture pour faire le moindre truc, au niveau de la culture, on n'a pas grand-chose, si on veut aller au cinéma, on n'a pas tout le choix qu'on peut avoir en ville. Mais, même avec tous ces inconvénients là, je suis bien. Parce que c'est chez moi, et qu'être chez moi me permet d'être comme je suis, d'être proche de ma famille, de vivre comme j'ai envie ».*

Elle a donc d'abord choisi de revenir puis de vivre chez elle pour se retrouver elle-même, avec sa famille et ses amis. Elle travaille depuis un an à Périgueux où après avoir effectué un stage elle a effectué un contrat à durée déterminée de six mois à l'ADAM 24[242]. Son travail en relation avec la culture et son intérêt pour le théâtre et la musique la tournent vers la ville car l'offre culturelle y est plus variée. Ce qui la pousse à dire :

> *« Moi, je comprends qu'on aille voir ailleurs. Qu'on veuille faire autre chose, mais pourquoi pas faire de notre environnement autre chose aussi, plutôt que de foutre le camp ».*

En milieu rural, l'offre culturelle doit être développée et elle choisit de mettre ses compétences au service de ce projet pour valoriser davantage cet espace dans lequel elle se sent bien, là où sont ses préférences. Poursuivant ce même but, elle est très impliquée, avec sa sœur, dans le club de théâtre de Lisle et vient d'intégrer le comité des fêtes du village. L'investissement dans la vie locale occupe donc beaucoup de son temps libre. Mais la

[242] L'Association pour la Diffusion et l'Animation Musicales (ADAM) de Dordogne est une structure du Conseil Général de la Dordogne qui vise le développement de la musique et de la danse dans ce département.

décision de s'installer à Bussac ne se résume pas à une tentative de sa part pour développer et animer l'espace rural dont elle est originaire. Cette installation est nourrie par un fort ancrage amical et familial car sa famille et ses amis vivent dans les villages alentour (cf. schéma ci-après). Il existe aussi un attachement à l'environnement rural, les activités qu'il offre :

> *« Enquêteur : C'est quoi qui est bien ici ?*
>
> *Julie : Euh, je ne sais pas, l'air. Le vert, l'air, les couleurs… le plaisir de connaître du monde aussi. Ce n'est peut être pas le cas de tous les jeunes à la campagne, mais quand le dimanche je vais m'acheter ma baguette à Lisle et que je descends, je sais que je suis pas remontée une heure et demie après. Parce que j'ai vu du monde et que j'ai discuté et ça, c'est un vrai plaisir. C'est un peu orgueilleux mais c'est un véritable plaisir de se dire qu'on connaît du monde et puis qu'on aime les voir. L'inconvénient, c'est que des fois on se connaît tous, de suite il y a le potin, la gazette du voisinage qui se met en route, mais bon après on passe au dessus de ça. Et ben moi j'ai envie, je n'ai pas envie que ça, ça meure.*
>
> *Enquêteur : Toi, tu vas rester habiter ici ?*
>
> *Julie : Ah ouais. Ah oui, moi ma vie elle est là.*
>
> *Enquêteur : Et les gens qui pensent partir ?*
>
> *Julie : Et, c'est un peu malheureux mais. Comment dire ? Je pense que, je pense que oui, il n'y a pas de travail. Il n'y a pas de travail sur le papier, quoi, il y a pas de travail comme ça là, comme ça là, il n'y a pas de travail. Mais je pense qu'il y en a… on le crée. Il y en a si on insuffle quelque chose, si on donne, si on donne de l'élan, je pense qu'on peut, il y a matière. Enfin, les campagnes ne sont pas mortes, au contraire, les gens, ils viennent, on n'a plus une baraque à acheter, en Périgord. C'est bien que les prix ont flambé, c'est bien que les gens y viennent, c'est bien qu'il y a un intérêt à être ici. Donc, si les gens viennent, il n'y a pas de raison qu'il n'y ait pas de boulot. Et c'est. Quand bien même ce ne sont que des retraités, ils ont forcément besoin de quelque chose, que ça soit des services, que ça soit. Peut être qu'il faut inventer quelque chose ».*

Au cours de ces extraits, comme au cours de l'entretien, jamais n'est brandie la qualité de vie comme atout, aménité ou avantage. La relation à l'espace rural ne se joue pas en ces termes. Etre rural est difficile à décrire et à affirmer, mais relève à la fois d'une croyance en un style de vie et d'un état d'esprit. Se sentir rural ne signifie pas ne pas être moderne, mais avoir un rapport sélectif au progrès et notamment un rapport d'indépendance aux nouvelles technologies. Il semble en effet plus facile de marquer sa différence que de se définir comme une jeune rurale :

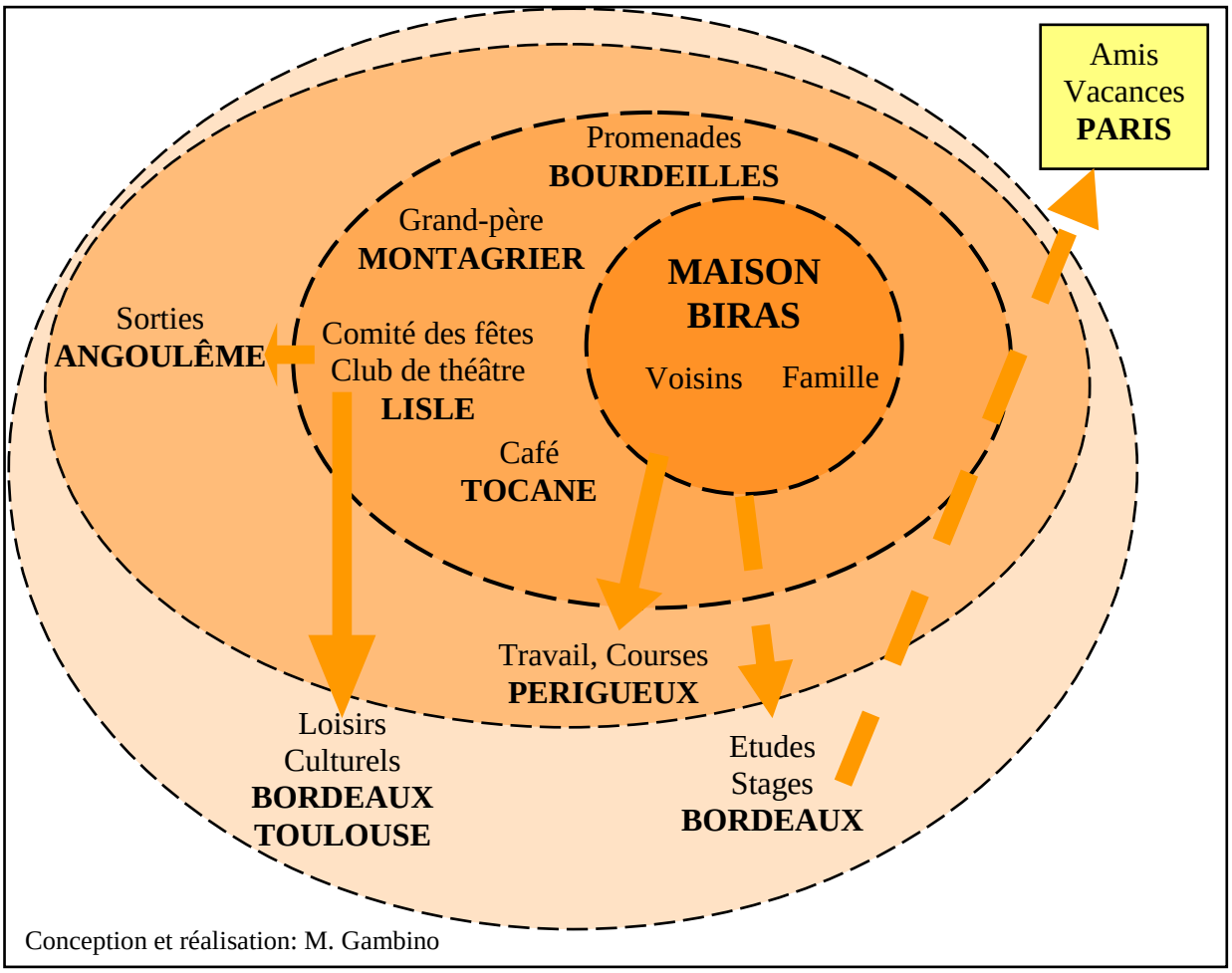
> *« Julie : moi, j'ai envie que mes enfants ils grandissent comme moi j'ai grandi. Au grand air, à jouer avec les cailloux et l'herbe, et puis voila être*

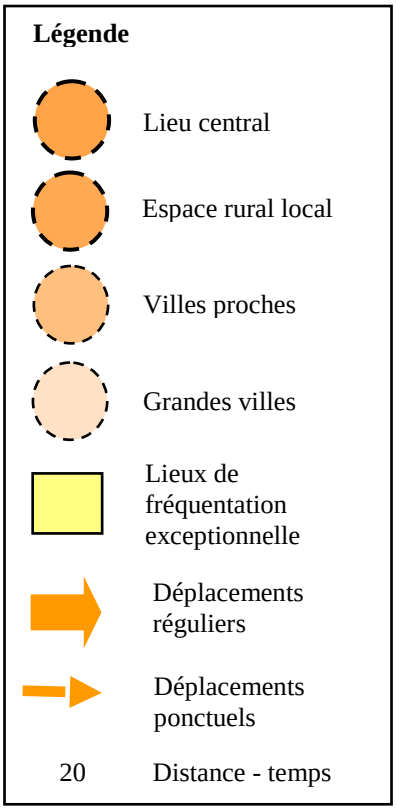
dégueulasse tous les soirs parce qu'ils se sont roulés partout, à grimper dans les arbres, à aller chercher les œufs, tout ça.

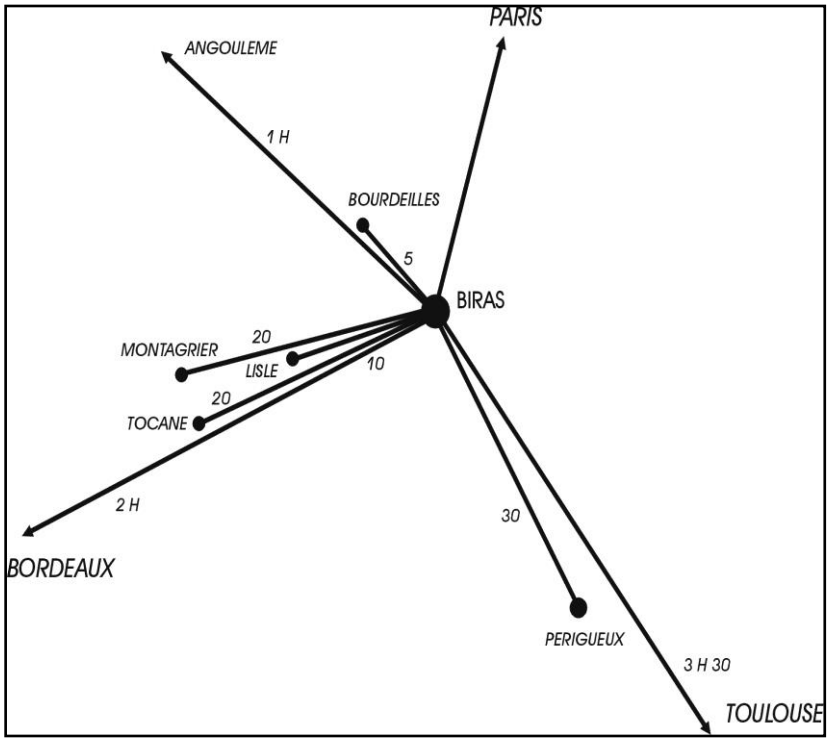
Enquêteur : C'est ça qui fait de toi une jeune rurale ?

Julie : Non, mais c' est ça qui fait que aujourd'hui moi la console vidéo, ça ne m'intéresse pas. Internet c'est chouette parce que je peux communiquer avec des jeunes qui sont loin et envoyer quelques mails de temps en temps, mais, c'est tout. C'est ça qui fait que j'accepte le progrès mais en même temps il n'a pas de prise sur moi. Et que j'ai envie de me dire que mes enfants quand ils verront une pub ils penseront pas que c'est la vérité. Tu vois, j'ai envie de ça, je ne sais pas, je peux me tromper, en tout cas ce sont mes envies, et ça n'empêche pas de pouvoir aller se balader, parce que maintenant il y a le train, il y a l'avion, on a des voitures, on peut sortir des campagnes, on n'est pas obligés d'y être enclavés, et de pas être au courant de ce qui se passe ! Ce n'est pas une fatalité, on peut très bien être au milieu de l'herbe, avec un voisin à 800 mètres et savoir ce qui se passe dans le monde. On peut ».

Figure 26 : Exemple d'un réseau lieux







♦ ♦

Les typologies concernant successivement les pratiques et les représentations mettent en évidence des appropriations de l'espace fort distinctes du point de vue de la mobilité basée tour à tour sur la proximité, sur l'alternance et sur l'ancrage. La mobilité dessine des configurations spatiales particulières. Nous avons en effet décrit une mobilité activée et intensifiée dans une échelle locale, une forme de « *secondarité rurale* » et des formes de mobilités plus réticulaires. La vie quotidienne des jeunes est marquée par la tension entre l'impératif de mobilité et l'aspiration à la sédentarité rurale. Il existe des assignations à résidence, mais aussi, pour une partie des jeunes maintenant, un goût pour l'installation en milieu rural. Ils se trouvent confortés dans cette envie par les phénomènes de retour et d'achat de résidences secondaires, interprétés comme une reconnaissance sociale de ces formes d'occupation de l'espace. Si l'aspiration à la sédentarité des jeunes est soulignée dans peu de travaux, elle influence pourtant leurs pratiques et leurs modes d'habiter. Finalement, c'est le problème de l'accès aux moyens et aux dispositions à la mobilité qui est récurrente. Mais, les solutions à apporter ne sont pas uniquement liées au transport et à l'organisation matérielle de la mobilité.

Chaque mode d'habiter est associé à un type de territorialité bien particulier : une territorialité locale pour le premier, une territorialité discrète pour le second et une territorialité existentielle pour le troisième. Malgré les différentes rationalités qui se combinent dans les pratiques, les représentations et les discours, les jeunes rencontrés habitent leur lieu de vie en se donnant des buts bien distincts : faire sa vie dans « *les coins* », avoir des repères, « *être dans son petit chez soi* ». L'analyse de l'articulation entre pratiques et représentations de ce même espace met ainsi en évidence une orientation des pratiques commune à l'ensemble des jeunes, celle du repli sur soi, sur son cercle d'amis, sur sa famille, sur le travail.

L'étude de chacun des modes d'habiter révèle différentes utilisations et fonctions des espaces ruraux de faible densité. Pour certains d'entre eux, ces espaces portent toujours la marque de l'héritage agricole et le poids des stéréotypes. Ces espaces sont aussi porteurs de signes de réussite, tels que la résidence secondaire (Périgord Vert) et la maison familiale

(Rural Galway). Ils sont alors intégrés dans les parcours de vie d'un deuxième type de jeunes pour qui ils représentent ensuite le lieu d'une continuité possible au reste de la société. Enfin, ils donnent les moyens à un troisième type de jeunes de vivre sur le mode de la singularisation. Les espaces de faible densité constituent alors des lieux de projet et de cadre de vie, lieu de créativité et de réalisation de soi pour une partie des jeunes.

Cet exercice de classification des pratiques des jeunes pourrait s'avérer réducteur parce qu'il enferme les jeunes rencontrés dans des catégories alors que leurs discours et leurs pratiques sont pluriels. Cependant, l'opération de lissage, rendue nécessaire par la catégorisation, a permis de mettre au jour des pratiques, des logiques d'usages de l'espace et des relations à l'espace rural de faibles densités bien distinctes.

Il s'agit maintenant dans un dernier chapitre de reprendre ces résultats de recherche concernant les jeunes pour éclairer sous un nouveau jour la recomposition actuelle des espaces ruraux, en particulier ceux marqués par la faible densité.

CHAPITRE 9

LES ESPACES DE FAIBLE DENSITE REINVENTES

Les espaces ruraux de faible densité sont le plus souvent dits « *dévitalisés* », « *déshérités* », « *fragiles* », « *revitalisés* », « *vivants* » ou bien « *contested* » (Cloke, Little, 1997), « *negociated* », « *differenciated* » [243] (Marsden, 1998 ; Shucksmith, 2004). Ces qualificatifs témoignent bien de l'indétermination quant à l'évolution future des campagnes de faible densité de population. Loin de chercher à repérer un qualificatif supplémentaire, il s'agit ici de préciser le statut des espaces ruraux marqués par la faible densité. Partant de ce que nous avons analysé, c'est-à-dire le « *jeu* » des jeunes *dans* et *avec* la faible densité, quelles transformations des espaces ruraux de faible densité est-il possible de mettre en évidence ? Les résultats dégagés par l'analyse du vécu, des représentations et des modes d'habiter des jeunes vont être utilisés pour fournir des repères sur le sens de la transition dont les espaces ruraux de faible densité de population font l'expérience. Pouvons-nous conclure à une uniformisation de ces espaces, à une perte de spécificité de ces espaces ? La faible densité elle-même constitue-t-elle un désavantage pour l'avenir de ces espaces ? Au contraire, est-il envisageable d'affirmer, comme le déclare L. Laurens que « *le vide ne serait donc plus qu'une apparence* » (2007 : 452) ?

Plus généralement, ce chapitre tente d'examiner ce qu'est la ruralité aujourd'hui et ce qui fait qu'elle appartient à la société contemporaine.

[243] « Contestés », « négociés », « différenciée ».

1. DES POPULATIONS ET DES SIGNIFICATIONS PARTICULIERES ?

Les modes d'habiter mis au jour dans le chapitre précédent permettent de s'interroger sur l'existence de particularités attribuées aux espaces ruraux de faible densité de population par l'ensemble des individus, habitants ou visiteurs qui y évoluent.

1.1. Quels habitants ?

1.1.1. Une diversité croissante des populations

La diversité des profils des jeunes rencontrés (chapitre 5) reflète la diversité des habitants des espaces de faible densité de population et des espaces ruraux en général. Elle traduit une diversité sociale parmi ceux, nombreux, à revendiquer une appartenance à l'espace rural de faible densité : des citadins en situation d'exclusion recherchant un lieu de vie plus abordable, des chômeurs, des ouvriers, des résidents secondaires issus de la classe moyenne (Urbain, 2002) ou des touristes à fort capital économique. Les origines des habitants sont elles très diverses. Des étrangers venus de plusieurs pays d'Europe du Nords'installent définitivement en Dordogne, et plus largement dans le Sud Ouest français (Raymond, 2007). En Irlande, des habitants issus des pays ayant récemment intégrés l'Union Européenne viennent y chercher du travail. Ils se rendent à Dublin mais aussi dans des espaces ruraux faiblement peuplés, touristiques, où ils constituent une main-d'œuvre bon marché dans les hôtels et les restaurants. Les familles d'anciens émigrés Irlandais venues de Grande-Bretagne ou des Etats-Unis contribuent aussi à diversifier les origines des habitants occasionnels. En France et en Irlande, nombre d'habitants ou de résidents secondaires viennent également des villes et des grandes métropoles. Il est par ailleurs possible de constater une diversité des habitants selon leur âge. C'est plus particulièrement le cas en Irlande où l'installation de jeunes familles et de parents de moins de trente ans vient rajeunir la population. En France, la pyramide des âges est encore dominée par les plus de soixante ans mais les préoccupations liées à la gestion de la petite enfance observée sur le terrain témoignent d'un changement. Cette diversité apparaît aussi dans les activités car, tant en France qu'en Irlande, l'activité agricole coexiste avec des activités touristiques et récréatives.

Jeunes, vieux, retraités, ouvriers, agriculteurs, étrangers, habitants, résidents secondaires, touristes… l'évocation de cette diversité est probabalement moins récente qu'il n'y paraît, mais elle met en évidence qu'un héritage particulier du milieu rural plaît et séduit. C'est « *l'usage extensif de l'espace et des ressources naturelles* » (Bontron, 2001 : 16) qui est

à la base de cette attirance. Selon J.-D. Urbain, c'est le « *vide qui attire* » (2002 : 74). Il démontre que la recherche d'espace et d'étendue motive les résidents secondaires à s'installer dans ce qu'il nomme « *l'ultraprovince* », c'est-à-dire « *la partie peu dense des campagnes* » (Urbain, 2002 : 155). Ces nouveaux résidents veulent vivre dans une maison avec un grand jardin, cultiver un potager et pouvoir se promener autour de lacs ou dans des forêts. L'observation des pratiques des jeunes a bien mis en évidence que ceux-ci cherchent à occuper tous les recoins de l'espace rural (chapitre 6). Ces pratiques les conduisant à investir des portions visibles ou cachées de l'espace reflètent les aspirations de tous ces résidents ou visiteurs. Les habitants, malgré leurs différences, ont comme point commun de souhaiter profiter de la disponibilité de l'espace offerte par la faible densité du peuplement et le caractère extensif des activités. On comprend bien que les espaces ruraux les moins peuplés sont animés par une grande diversité d'acteurs. Mais, loin de diluer les spécificités de ces espaces, cette diversité d'habitants et de visiteurs met en exergue l'organisation extensive de l'espace et des activités.

Rappeler cette diversité croissante des habitants des espaces ruraux de faible densité amène à souligner une limite des approches typologiques pouvant s'avérer simplificatrices. Si elles permettent de livrer un état des lieux des profils socio-économiques ou professionnels des populations, elles se trouvent parfois démunies pour prendre toute la mesure des particularités de ces espaces. Un regard transversal mettant l'accent sur l'évolution globale des groupes évoluant dans les espaces ruraux de faible densité de population est nécessaire. Que pouvons-nous apprendre en tenant compte de l'hétérogénéité des habitants, de ce que tous disent et font dans ces espaces ?

1.1.2. Des individus « atypiques » ?

Nous avons constaté qu'une partie des enquêtés se sert de l'espace de faible densité comme instrument de différenciation identitaire (chapitre 8). Ces espaces attirent aussi des jeunes ayant des projets de vie ou des projets professionnels originaux (chapitre 6). Les différentes recherches sur les néo-ruraux et sur les phénomènes de retours qui ont eu lieu dès les années 1970 mettaient déjà en évidence le caractère atypique, soit par le projet, par la formation, par leur travail… des personnes concernées (Léger, Hervieu, 1985). Etudiant les potentialités des différents espaces ruraux dans une perspective de « *vitalisation* », A. Berger parle quant à lui d'espaces « *à dynamiques atypiques* » (2000 : 69). Ce sont aussi des espaces où se trouvent des productions atypiques, minoritaires (petites cultures, petits élevages,

artisanat). Essayant de comprendre la signification des espaces ruraux de faible densité, ce caractère « *atypique* » de l'espace ou des individus qui l'apprécient doit être interrogé. Ces espaces ruraux de faible densité ne seraient-ils pas des lieux de vie spécifiques pour des « *marginaux volontaires* » (Balley, Lenormand, Mathieu, 1992 : 68) ou plus généralement des individus recherchant une particularité singularisante ?

Concernant la France de la fin des années 1960, des populations urbaines guidées par une utopie communautaire ont privilégié les espaces très faiblement peuplés pour s'établir et tenter l'expérience de vie collective, parfois en autosubsistance. Ces « *retours à la nature* » étaient portés par des valeurs opposées aux normes sociales alors en vigueur et nourris par la volonté d'inventer un autre modèle de société (Léger, Hervieu, 1979). A l'instar de la Lozère, les espaces touchés par ces projets d'installation sont encore marqués par les initiatives, les expérimentations, les valeurs d'échange et d'entraide introduites par ces migrants « *qui véhiculaient une culture du 'contre'* » (Raymond, 2007 : 628). Plus récemment, les migrations vers les espaces de faible densité prennent davantage la forme de « *retours à la campagne* » motivés par la qualité de vie (Léger, Hervieu, 1985). Elles concernent plusieurs types de migrants. J. Débroux rend compte de l'originalité qui caractérise les migrations d'actifs vers le rural dit « *isolé* ». Elle souligne dans un premier temps l'importance pour ces migrants de pouvoir accéder à des espaces « *où les repères sont moins nets* » (Débroux, 1998 : 151). Elle précise ensuite qu'ils ont en commun une « *marginalité originelle* » (Débroux, 2003 : 218) au sein de leur famille. Elle souligne enfin l'existence d'actifs ayant des projets professionnels différents (Débroux, 2005). Cela les conduit à se considérer comme singuliers, différents ou en décalage. La migration vers l'espace rural de faible densité est donc une « *pratique distinctive* » (Débroux, 2003 : 223).

D'autres groupes de migrants, dont la situation est moins précaire, nourrissent ce « *retour à la campagne* », tels les retraités, les étrangers (Raymond, 2007). Ils recherchent avant tout un cadre de vie calme, des maisons de caractère, des paysages ruraux. S'ils ne sont pas qualifiables d'atypiques, certains de ces migrants cherchent tout autant, par cette accession au cadre de vie rural, à se démarquer socialement. Les phénomènes de *gentrification* rurale observés aux Etats-Unis (Raymond, 2005) ou en Angleterre (Phillips, 2004) soulignent cette quête de démarcation. Le retour à la campagne des Anglais dans le département de la Dordogne en offre un bel exemple. Il est interprété comme une forme « *d'appropriation culturelle* » de la ruralité (Buller, Hoggart, 1994 : 67). En acquérant de

belles propriétés, en s'installant dans un département à l'image prestigieuse dans leur pays, ils font la preuve qu'ils peuvent s'offrir un style et un cadre de vie de qualité.

Concernant l'Irlande, il demeure difficile d'affirmer que les espaces ruraux de faible densité représentent des lieux de vie spécifiques pour des « *marginaux volontaires* ». Les installations d'habitants guidés par les idéaux des « *back to the landers* » des années 1970 existent mais sont très diffuses. Les « *blow-in* »[244] en Irlande se sont surtout installés dans la péninsule de Beara et dans les Comtés de Leitrim, Donegal, Roscommon, Mayo. Migrer dans les « *(remote) rural location signified small-scale refusal to have anything to do with society* »[245] (Howkins, 2003 : 204). Il y existe actuellement des expériences alternatives en terme d'activité agricole à travers le mouvement « *organic* » (bio) pour développer les produits issus d'une agriculture biologique (Sage, 2003), mais aussi de développement local, d'éducation (présence d'écoles Steiner) ou encore d'activités culturelles (résidence pour artistes, multiplication de groupes de musique). De façon plus générale, « *there is little desire to drop out of society or to isolate themselves* »[246] (Halfacree, 2007 : 7). Les migrants recherchent davantage d'interactions avec la société locale. Ils sont aussi inscrits dans des réseaux professionnels et sociaux plus larges. Malgré leurs différences, les habitants adoptent des comportements plus conventionnels qu'en France à l'égard de la société locale.

Ce mouvement de « *retour à la nature* » s'accompagne aussi, dès les années 1980, d'un mouvement de « *retour à la campagne* » des descendants d'émigrants Irlandais. Leur retour a été fortement marqué par la rupture sentimentale et culturelle constituée par l'émigration et ses conditions. Ces migrants, en majorité venus du Royaume-Uni et des Etats-Unis, souhaitaient rentrer chez eux, retrouver le pays et la culture qu'ils avaient quittés. La campagne irlandaise était pour eux le lieu où les habitants avaient pu mener des vies véritables et authentiques. Ils ont donc investi les espaces ruraux en espérant y retrouver leur famille, des relations sociales plus simples et plus fortes et un « *community spirit* »[247]. Ils éprouvent un sentiment de supériorité car le cadre de vie rural et les relations entre habitants sont meilleures qu'en ville. En Irlande, ces espaces correspondent aux désirs d'individus voulant s'éloigner de la ville, mais aussi de « *suburbia* » (Fischman, 1987), la ville mythique

---

[244] C'est ainsi que les néo ruraux qui s'installèrent durant les années 1970 dans les *remote areas* irlandaises ont été appelés.

[245] « Espaces ruraux (isolés) signifiaient un refus mineur d'avoir quoi que ce soit à faire avec la société ».

[246] « Il y a peu de désir de sortir de la société ou de s'isoler ».

[247] « L'esprit de communauté ».

de la classe moyenne américaine, basée sur la maison individuelle avec jardin, associée à une organisation par lotissement.

Dans les deux pays, les habitants choisissant de vivre dans les espaces ruraux de faible densité revendiquent un droit à la différence (Sencébé, 2001). S'ils ne constituent plus autant que dans les années 1970 un lieu de contre culture, de modes de vie utopique, les espaces ruraux de faible densité s'apparentent, pour eux, à des espaces de différenciation avant tout sociale et identitaire. Maintenant, et à l'aune du discours des jeunes, nous pouvons nous interroger sur l'existence de spécificités de ces espaces en termes de valeurs.

1.2. Un « *réservoir de valeurs* »

Les espaces ruraux de faible densité de population prennent désormais, avec cette population « *composite* » (Barthe, Cavaillé, 2007 : 774), plusieurs significations. C'est ainsi qu'il est possible de voir dans ces espaces un « *réservoir de valeurs* » (Roussel, 2000 : 53). Les jeunes, les habitants, les citadins peuvent y puiser et y faire référence pour saisir et exprimer ce qui fait pour eux le sens de ces espaces. Ils font figure d'entité dans laquelle des valeurs peuvent s'accumuler. Ainsi, nous pouvons constater que le projet familial, la liberté et la nature sont présents dans les discours caractérisant la ruralité marquée par la faible densité.

1.2.1. Le projet familial

Les discours des jeunes (chapitre 7), mettent en lumière un changement affectant les espaces ruraux de faible densité devenus des espaces résidentiels. Les parcours migratoires vers l'espace rural dit « *isolé* » soulignent aussi ce phénomène (Débroux, 2003). De façon croissante, l'espace rural de faible densité correspond donc à un espace plus favorable pour concrétiser le projet familial. Les jeunes ayant un travail et vivant en couple y voient l'opportunité d'habiter dans un cadre de vie convenant à leur conception de la vie de famille et de couple. Cela traduit la volonté des jeunes d'accéder à la propriété, de vivre dans une maison individuelle et de disposer d'espace autour du lieu de vie personnel. Les jeunes parents les ont assimilés à des espaces idéaux pour élever des enfants grâce au calme, à la tranquillité et à la qualité de l'environnement. Nous avons pu observer que les Irlandais, notamment, sont guidés par ce projet familial. C'est aussi le cas en Angleterre, où les espaces ruraux « *isolés* » sont en effet de plus en plus privilégiés pour le bien-être, l'épanouissement

et l'éducation des enfants (Jones, 2007). On peut supposer que cette idée se nourrit du mythe arcadien magnifiant les campagnes pastorales, la nature sauvage, la sérénité, etc. Ce mythe explique pour partie la poursuite par les citadins d'un mode de vie ayant une dimension rurale idéalisée (Bonnin, 2006). Ces aspirations se construisent sur des représentations idéalisées de la campagne d'une part, qui serait un milieu sans tension, sans danger, et de la ville d'autre part, qui est repoussante, effrayante et constituerait le lieu par excellence de l'insécurité. Au fondement de cette assimilation, il y a aussi l'idée que les « *rural values provide stability against the rapid changes of modern life* »[248] (Howarth, 1997 : 5), qu'elles permettent d'échapper ponctuellement aux injonctions et aux artifices de la société moderne, puis post-moderne. On peut se demander si ce lien étroit faisant des espaces ruraux de faible densité un cadre idéal pour la vie de famille repose sur la réactivation d'un vieux fond terrien et agrarien. Cela pourrait bien être possible mais reste à vérifier pour l'ensemble de ceux qui adoptent ce discours. Cependant, nous pouvons mesurer dans ce rapprochement, en tout cas pour les jeunes, l'importance de la dimension « projet » de la vie de famille, celle qui tourne les jeunes vers l'avenir, qui engage à construire et à entreprendre. Il nous semble que l'association entre famille et espaces ruraux de faible densité révèle l'idée que ces espaces sont désormais des lieux dans lesquels il est envisageable de se projeter dans le futur.

1.2.2. La liberté

B. Hervieu et J. Viard constatent à partir du sondage « *les Français et l'espace rural* » que la liberté n'est désormais plus associée à la ville mais à la campagne (1996 : 140). La présence d'*open space*[249] a été identifiée comme une caractéristique appréciée par les habitants de l'espace rural par de nombreuses recherches empiriques anglo-saxonnes (Halfacree, 1993 ; Cloke, 1996 ; McCormack, 1998 ; Marsden, 1999), mais elle a rarement été reliée à un sentiment de liberté[250]. Ce constat s'affirme aussi petit à petit pour l'espace rural de faible densité de population et peut être maintenant perceptible en filigrane dans les discours d'une majorité de jeunes qui associent l'espace rural de faible densité à la notion de « *liberté* ». Cette liberté fait référence à une liberté de mouvement rendue possible par le

[248] « Les valeurs rurales fournissent la stabilité contre les rapides changements de la vie moderne ».

[249] « Espaces ouverts ».

[250] Elle l'a tout de même été aux Etats-Unis tout au long du XIXème siècle pendant la conquête de l'Ouest. Les grands espaces présents au-delà de la « Frontier » étaient pour les pionniers synonymes d'inconnu, de sauvagerie, mais aussi de liberté, celle de s'établir et de vivre selon ses propres règles. C'est à ce mythe qu'on impute certains caractères de la démocratie américaine et notamment ce goût prononcé pour la liberté.

sentiment de disposer d'espace. Parler de « *liberté* » dans le cadre des espaces ruraux de faible densité renvoie aux diverses opportunités de pratiquer des loisirs de plein air et des activités de pleine nature privilégiées par les jeunes ruraux. Cette préférence pour l'espace rural de faible densité s'explique parce qu'il offre, à leurs yeux, davantage de lieux et un environnement adéquat pour ces passe-temps. Evoquer la « *liberté* » permet aussi de mettre en évidence le fait de vivre « *in the open* »[251], contribuant à ce sentiment de liberté.

Pour d'autres catégories de personnes, ce lien entre espace rural de faible densité et liberté a été relevé. C'est le cas de parents vivant dans le Sud de l'Angleterre (Jones, 2007 : 198). Pour eux, le sentiment de liberté renvoie à une absence de contrainte qui les tranquillise. Ils peuvent, par exemple, laisser leurs enfants jouer seuls ou presque sans surveillance du fait de la disposition des habitations éloignées des routes, la connaissance de l'environnement local. En outre, cela permet aux enfants de bénéficier de nombreuses opportunités pour accéder à une relative autonomie. Enfin, les touristes choisissant les espaces ruraux de faible densité évoquent aussi le lien entre la liberté et ses espaces. Dans leur cas, elle passe par le défi physique et le dépassement de soi (Barthe, Cavaillé, 2007 : 774).

Ce changement est interprété comme « *une 'révolution' de la perception des modes d'organisation sociale et des pratiques possibles en chaque lieu* » (Hervieu, Viard, 1996 : 13). Il nous indique que la faible densité donne un caractère plus ouvert et donc plus disponible à l'espace vécu. Grâce à la dispersion du peuplement, à la présence d'activités fortement utilisatrices d'espace comme l'agriculture, une partie de l'espace est cultivée, entretenue, moins bâtie et vécue comme moins oppressante. La faible densité implique aussi un éloignement, qui libère de la promiscuité et du côtoiement imposés par le manque d'espace. Elle offre la possibilité de mettre des distances entre les habitants, faisant en sorte que chacun puisse disposer d'espaces à soi permettant de mener sa vie selon ses désirs et ses projets personnels et d'accéder à un bien-être avant tout individuel et familial. Elle permet ce que l'anonymat autorise en ville. Le lien entre espaces ruraux de faible densité et liberté traduit donc aussi une préférence pour un mode de vie individuel, désormais possible dans des espaces qui ont été caractérisés par le passé par l'interconnaissance, voire un contrôle social fort. Cette caractéristique traditionnelle des anciennes sociabilités rurales s'amoindrit donc fortement aujourd'hui.

[251] « En plein air » / « dehors ».

1.2.3. La nature

Les discours des jeunes confirment, enfin, le recours à la nature, déjà observé (Mathieu, Jollivet, 1989) pour décrire la ruralité en général et celle marquée par le faible peuplement. Les modes d'habiter des jeunes montrent que l'idée de la campagne comme comme milieu naturel est réactivée. La nature, le patrimoine bâti et la dimension paysagère sont cités comme des attributs propres à la campagne. Le paysage et les différentes formes d'occupation de l'espace servent à différencier les campagnes des villes. La figure de la « *campagne nature* » (Perrier-Cornet, Hervieu, 2002 : 16), protégée et conservée, caractérise les espaces ruraux de faible densité. La présence de la nature pour qualifier ces espaces est visible à travers la patrimonialisation des produits locaux (Laurens, 1999 ; Bérard, Marchenay, 2004) et du paysage (Le Floch, Candau, 2001). Tous ces attributs servent à créer de l'immatériel par une mise en image de la ruralité. La mise en musée ou en image du paysage, de la nature, des produits locaux est un moteur de la valorisation des espaces de faible densité. Leur image est en effet utilisée dans des procédures de développement local pour renforcer le lien entre qualité de vie et espaces ruraux et pour en véhiculer une représentation renouvelée. Cela correspond à cette « *mise en désir de campagne* » décrite par B. Hervieu et J. Viard (1996). La référence à la nature et au patrimoine pour définir la ruralité ne signifie pas que les jeunes ou les acteurs locaux du monde rural sont devenus des chantres de la protection ou de la préservation de la nature. Par contre, elle nous éclaire sur le statut de ces attributs qui prennent place dans les discours de jeunes. La nature, le paysage, le patrimoine « *have a certain symbolic power because of their materiality* »[252] et qu'ils tirent leur force « *within the land* »[253] (Gottfried, 1997 : 11).

Le projet familial, la liberté et la nature sont présents dans les discours des jeunes et d'autres catégories d'individus. Ces valeurs ne sont pas propres aux espaces que nous évoquons, mais elles y sont plus exacerbées qu'ailleurs. Les habitants comme les visiteurs des espaces ruraux de faible densité de population y puisent et y projettent ces valeurs, construisant ou réactivant ces figures de la ruralité. La spécificité des espaces ruraux de faible densité, atténuée par les évolutions socio-économiques (Perrier-Cornet, Hervieu, 2002), perdure et se reconstruit à travers ce jeu de renouvellement de figures.

[252] « Ont une certaine symbolique à cause de leur matérialité ».

[253] « De la terre ».

2. DES ESPACES DEVITALISES ?

La spécificité des espaces ruraux de faible densité ne réside pas uniquement dans ces valeurs et dans les représentations véhiculées par les discours. Elle se situe aussi dans les pratiques et des logiques d'appropriation de ces espaces (chapitre 6). Cela ne va pas sans soulever la question du rôle de la configuration de l'espace liée à la faible densité elle-même. Constitue-t-elle une difficulté particulière pesant sur l'avenir de ces espaces ?

2.1. La faible densité : un facteur aggravant

L'éloignement spatial, l'isolement social et l'enclavement économique font partie des attributs les plus problématiques de ces espaces. L'analyse des discours des jeunes montre que la distance, l'isolement, la précarité sont vécus de façon différenciée selon leurs ressources matérielles et symboliques (chapitre 6 et 7). Pouvons-nous en conclure que la faible densité aggrave les conditions de vie ?

2.1.1. Des distances encore contraignantes

La faible densité impose une distance à parcourir pour l'éducation, le travail, les services. Si l'on ne peut nier que « *la voiture, les transports raccourcissent toutes les distances. Seul le temps entre divers éléments urbains compte […]. A partir de là, tout change* » (Dubois-Taine, Chalas, 1997 : 15), la réduction de la distance grâce à la mobilité et aux technologies n'opère pas à toutes les échelles et dans tous les types d'espaces. Nous avons vu que les jeunes se plaignent plus précisément de la mise à distance que la faible densité instaure entre eux et les lieux concentrant plus d'activités récréatives, économiques ou culturelles. L'éloignement de la ville, en temps ou en kilomètre, leur pose des difficultés particulières quand il s'agit de poursuivre leurs études, d'avoir des sorties plus variées et pour trouver du travail. Le coût de l'éloignement renforce aussi le sentiment d'être hors de portée des centres urbains.

En dehors de ces distances déplorées par les jeunes, une autre forme de distance peut être identifiée. Les entreprises des espaces ruraux de faible densité ont une localisation qui les tient éloignées des grands réseaux d'information. Les dirigeants de ces entreprises désignent « *les distances informationnelles* » (Chevalier, 2005 : 184) comme principal handicap à leur

développement parce que l'information tend à s'imposer comme le principal facteur de production (Joyal, Deshaies, 2000). Les jeunes, même s'ils l'ont très peu relevé, peuvent être désavantagés par la difficile circulation de l'information dans leur insertion professionnelle par exemple (Lauriac, 2002 : 31).

Vivre loin des agglomérations peut encore constituer un frein à l'autonomie. L'éloignement spatial peut s'avérer être un obstacle psychologique et se transformer en facteur répulsif. Il est synonyme d'inaccessibilité et de captivité pour les adolescents et pour tous ceux qui n'ont pas les ressources pour organiser la mise à distance. Si elle ne les empêche pas, la distance peut constituer un facteur de distorsion des relations (sociales, amicales ou même professionnelles).

2.1.2. L'isolement social : de l'ennui au sentiment de mise à l'écart

Comme l'avaient décrit les sociologues en Irlande, l'isolement social dans les espaces ruraux de faible densité a pu donner lieu à une « *demoralization* » (Brody, 1973) définie comme une détresse psychologique des habitants de l'espace rural. Elle était une des causes de l'exode rural. L'isolement social n'a plus de telles conséquences aujourd'hui, notamment pour les jeunes qui entretiennent de nombreuses relations sociales. Cependant, tout comme les personnes âgées ou les personnes seules, ils restent sensibles. L'isolement, quand il n'est pas un choix personnel, a des manifestations plus diffuses : l'ennui, la dépendance et le sentiment de mise à l'écart.

Dans nos enquêtes, force est de constater que l'ennui touche encore les jeunes. Les abus de drogue et d'alcool sont devenus courants dans leurs vie. Ces situations témoignent d'un malaise. Le manque d'équipements et de divertissements pour les jeunes les mène à l'ennui et au désespoir qui peuvent expliquer pourquoi ils recourent à des façons impropres de se divertir. L'ennui existe aussi pour les habitants les plus seuls, au premier rang les personnes âgées et les personnes célibataires. Concernant les personnes âgées en Irlande, tout concorde à leur donner l'impression qu'ils sont à l'écart de la société : la façon de s'amuser n'est plus la même, la religion est moins fédératrice, leurs habitudes sont qualifiées de dépassées. De plus, leurs contacts sociaux se réduisent. Cela renforce leur isolement manifesté par une émotivité pouvant aller du simple vague à l'âme jusqu'à l'impression accablante que leur vie n'a servi à rien (Gambino, 2001).

Les adolescents partagent aussi avec les personnes âgées un sentiment de dépendance. Ces dernières pensent qu'elles ne maîtrisent plus leur vie. Leur dépendance s'exprime à l'égard des parents et de la famille. Avec l'allongement de la jeunesse, les jeunes restent longtemps économiquement dépendants de leurs parents. Mais ce n'est pas de cette dépendance dont ils souffrent le plus, car elle s'inscrit dans des relations d'aide et de soutien courantes dans les familles. Ils éprouvent, par contre, plus de difficultés à accepter la dépendance liée à la capacité à se déplacer. Etre tributaire des déplacements des parents et avoir à les solliciter est désagréable tellement cela est fréquent. Il est aussi très difficile pour eux de supporter l'isolement quand il s'apparente à une relégation économique et sociale, quand il se caractérise par une accumulation de distance spatiale et d'isolement social. Le manque de ressources exacerbe le sentiment de dépendance qui, dans ces cas les plus extrêmes, se manifeste par une assignation à résidence.

De façon plus générale, les jeunes ont le sentiment d'une domination du monde extérieur dont ils sont dépendants. Le sentiment de n'avoir aucun contrôle et aucune emprise sur ce monde accentue leur isolement social. Ce sentiment existe aussi pour les jeunes vivant dans les périphéries des villes où se sont déroulées les émeutes en 2005, où il se conjugue avec un sentiment d'abandon (Avenel, 2006). Une prise en compte sérieuse des opinions des jeunes sur la scène publique locale leur manque. Comme l'explique M. Moseley (1997), le fait d'être consulté dans les prises de décisions touchant le lieu de vie importe de plus en plus aux yeux des habitants. Dans le cas contraire, ils peuvent ainsi avoir le sentiment de ne pas avoir de voix, ni d'influence sur la vie locale. Cela est d'autant plus vrai lorsqu'il s'agit, pour les habitants de l'espace rural, de l'égalité en termes d'équipements et de services entre ruraux et urbains. Etant peu consultés, nous remarquons que les jeunes éprouvent un sentiment de dépréciation de soi. Ils pensent que ce qu'ils font est toujours moins bien que ce que pourraient faire les autres. La dévalorisation les pousse à sous estimer leurs capacités à réaliser leur projets. Cela crée les conditions pour que se développe chez les jeunes, mais aussi pour l'ensemble des habitants un sentiment de mise à l'écart. Ils expriment le sentiment d'être minoritaires dans leur propre lieu de vie. Ils se sentent dépossédés du territoire par d'autres acteurs, comme les touristes, souvent jugés illégitimes parce qu'ils ne sont que des visiteurs ou des habitants saisonniers.

2.1.3. La dépendance, la précarité

A travers l'observation du quotidien des jeunes, on observe que les problèmes des faibles revenus et de pauvreté restent particulièrement marqués pour une partie d'entre eux, ainsi que pour leur famille. En Irlande, le niveau de pauvreté reste plus élevé que la moyenne des pays de l'Union Européenne (16 %, Eurostat : 2007), malgré le taux de croissance fort et le faible taux de chômage. La pauvreté est un phénomène qui touche surtout les retraités compte tenu du faible montant des retraites.

Les facteurs de paupérisation sont multiples, pour tous les habitants. Au premier rang figurent les problèmes liés à la santé, thème absent des discours recueillis, parce que les préoccupations des jeunes se focalisent sur l'accès à l'emploi[254]. Le coût des services de santé et le manque de médecins généralistes par habitant en Irlande sont toutefois identifiés comme des facteurs appauvrissant (Layte, Nolan, 2004). De même, en France, A. Pagès (2005a) note qu'un facteur expliquant la pauvreté à la campagne est lié aux problèmes de santé. Les autres facteurs sont « *en milieu rural, la dispersion des habitants, les surcoûts de l'isolement et de la distance à franchir, la rareté ou la non proximité d'équipements et services devenus indispensables à la vie quotidienne* » (Balley, Lenormand, Mathieu, 1992 : 68). De façon générale, l'éloignement spatial et social implique toujours un surcoût pour ceux qui vivent avec peu de revenus. Habiter les espaces de faible densité oblige à consacrer une part croissante des revenus aux transports et aux déplacements, ce qui n'est pas chose aisée pour tous les habitants. Les campagnes de faible densité s'apparentent encore au « *ghetto rural* » (Maclouf, 1986) pour ceux qui n'ont pas les ressources ou les réseaux pour maîtriser leur mobilité. L'isolement social, a aussi été repéré comme un facteur aggravant les situations des individus en situation d'exclusion dans les espaces de faible densité : « *les phénomènes d'interconnaissance et leur horizon limité dans un espace de faible densité enlèvent aux populations en situation d'échec la relative protection qu'assure en milieu urbain l'anonymat* » (Perrier-Cornet, Sencébé, Sylvestre, 1997 : 33). Au contraire, nous avons remarqué à quel point les jeunes se servaient de l'isolement et de la distance pour se cacher (chapitre 6), une façon de recréer la protection assurée par l'anonymat. En milieu rural, les situations précaires peuvent encore être dissimulées. L'interconnaissance ne constitue pas toujours un poids et n'est pas synonyme de stigmatisation. Il semble au contraire qu'elle soit une source possible d'insertion dans des réseaux amicaux, même réduits à la portion congrue. Cela souligne encore une fois l'évolution du rôle attribué à la distance dans les pratiques des

[254] De plus, la santé, dont l'importance est mesurée quand elle commence à manquer, perçue en contraste avec la maladie, indiffère les jeunes.

jeunes et les recompositions des sociabilités. Très certainement, l'idée selon laquelle les situations de pauvreté et de précarité seraient plus facilement supportables dans des espaces faiblement peuplés, voire même réversibles, est encore répandue dans l'imaginaire collectif grâce à la façon dont il semble possible de manipuler la distance et l'isolement.

Il existe des différenciations et des clivages socio-économiques fragilisant une partie des habitants pour qui les espaces ruraux de faible densité de population s'avère être une source de difficultés particulières, synonyme parfois de mise à l'écart, voire de ségrégation. En quoi cela peut-il peser sur l'avenir de ces espaces ?

2.2. La faible densité : un facteur de relégation ?

Les discours à propos de l'avenir des espaces ruraux de faible densité sont souvent marqués par la crainte. Cette question de l'avenir de la « *zone de faible densité* » a été au centre des préoccupations des ruralistes pour savoir si ces espaces étaient des espaces aux perspectives de développement limitées (chapitre 1). La fragile et incertaine reprise démographique, la disparition progressive de services publics et privés sont les principales incertitudes concernant l'avenir de ces espaces. Témoignent-elles d'une marginalisation de ces espaces ?

2.2.1. L'évolution démographique : la place des jeunes en question

Recherchant la tranquillité, l'isolement, le calme et un cadre de vie, une diversité de personnes sait qu'il est désormais possible de trouver une qualité de vie dans les campagnes de faible densité. Mais si le taux de variation annuelle est positif en Dordogne, dans le Comté de Galway et dans d'autres espaces ruraux de faible densité, la question démographique continue d'assombrir leur avenir. L'évolution démographique est, en effet, inégale. Dans les espaces ruraux de faible densité, la croissance de la population est moins marquée que celle affectant les espaces ruraux proches des grandes agglomérations. Plusieurs départements ont à la fois un solde migratoire et un solde naturel négatifs : l'Aveyron (Rivière-Honegger, 1998 ; Dubuc, 2004), le Cantal (Auriac 2000 ; 2007), la Corrèze, la Creuse, l'Indre, le Cher, l'Allier,

la Nièvre, la Saône et Loire, la Loire, les Ardennes, la Marne, la Haute Marne (Insee, 1999). Et les autres espaces ruraux de faible densité doivent surtout aux flux migratoires de ne pas enregistrer de déclin du peuplement.

La fragilité de l'évolution démographique reste d'autant plus problématique pour l'avenir des espaces ruraux de faible densité qu'une partie des jeunes continue de partir. Nous avons bien souligné à quel point la migration des jeunes mobilisait l'attention des élus, des animateurs et des institutions locales. Nous avons expliqué qu'il était excessif de parler d'exode rural des jeunes dans les terrains étudiés. Pourtant, c'est ainsi que le départ des jeunes est souvent interprété dans les espaces de faible densité, même s'il n'est pas un phénomène limité aux espaces ruraux (Dupuy, Meyer, Morissette, 2000). De même, au Québec ou en Australie, l'exode rural des jeunes est encore considéré comme une réalité, malgré leur fort attachement et leur identification à leur village (Ansell, Van Blerk, 2007 ; Laegran, 2007) et malgré les retours des jeunes. Au Québec, le tiers des jeunes qui ont quitté leur région reviennent ensuite s'y installer (Venne, Robitaille, 2006).

La focalisation sur le départ des jeunes, souvent vécu comme une disqualification de l'espace rural, révèle un enjeu crucial pour l'avenir démographique des espaces ruraux de faible densité de population. Il conviendrait de s'intéresser davantage à l'attitude des acteurs locaux adultes à l'égard de la mobilité des jeunes et de leurs départs. Car, il est vrai qu'à travers les divers moyens de déplacement, de communication et les média, les habitants « *have the opportunity to compare the place where they live with other places […] and by the same means, 'read' the place where they live in the context of more general popular discourse on both the rural and the urban* »[255] (Jones, 1995 : 43). Cela peut, en effet, être un instrument facilitant le départ des jeunes. Mais, dans le même temps, avec l'accroissement des mobilités, il existe une réduction des distances, un rapprochement des bassins d'emploi. Reprenant les positions de B. Kayser (1994) et de F. Auriac (2000)[256], il nous semble que « *la mobilité est une chance* » (Kayser, 1994 : 13) pour l'avenir des espaces ruraux, y compris ceux de faible densité de population. Elle constitue, comme nous l'indique l'examen de leurs modes d'habiter, un moyen de retour, d'installation, voire même de captivité locale. On peut donc se demander s'il ne s'agit pas, pour les acteurs locaux adultes, de passer d'une pratique consistant à essayer de retenir les jeunes - pouvant accentuer la représentation d'un espace

[255] « Ont les opportunités de comparer leur lieu de vie à d'autres espaces […] et ce cette manière, de 'replacer' leur lieu de vie dans le contexte de discours populaires généraux sur le rural et l'urbain ».

[256] « Il n'y a d'avenir assuré que fondé par les flux de mobilité humaine » (Auriac, 2000 : 581).

piège - à une autre qui accepterait les départs, les parcours migratoires laissant place à la ville pour se former et acquérir des expériences professionnelles. Puisque grandir consiste à mettre de la distance entre son univers familier et soi-même (De Singly, 2000), il est bien compréhensible qu'au cours de la trasition vers l'âge adulte, partir s'avère être nécessaire. Ainsi, « *la migration des jeunes doit être comprise comme un phénomène normal de nos sociétés de la modernité avancée* » (Le Blanc, 2004).

2.2.2. La question des services

La persistance des difficultés liées à la fermeture ou à l'absence de services soulève la question des conséquences diverses du manque d'infrastructures et d'activités de services. Plus généralement, il est légitime de s'interroger sur la place de ces espaces mal desservis et mal dotés en services (commerces, récréatifs, culturels, aux entreprises…) alors que s'affirme une « *civilisation tertiaire* » (Leroy, 1997). Les espaces de faible densité peuvent tout de même s'y positionner en jouant sur les services les plus à même d'y exister. Plusieurs types de services peuvent, en effet, parvenir à procurer du travail à la population active. Dans son étude sur les départements de la Lozère et de l'Aveyron, P. Chevalier (2001) identifie à ce titre les services sanitaires et sociaux. Cela va à l'encontre de l'idée selon laquelle les espaces ruraux de faible densité seraient mal dotés en services de santé. Les services d'accueil liés à l'activité touristique jouent ce rôle. Les services tertiaires, malgré leur pouvoir d'induction très limité dans les espaces de faible densité, sont parfois un facteur de maintien d'autres activités comme l'agriculture (Chevalier, 2003b : 20).

Dans cette « *civilisation tertiaire* », la logique d'usage des services se trouve modifiée. Il nous faut bien constater que tous les services ne sont plus au centre des demandes et des besoins des habitants des espaces ruraux de faible densité. Si certains services publics, récréatifs et de santé (comme l'école, la poste ou les maternités) y acquièrent une importance symbolique, la fermeture ou l'absence d'autres types de services, comme certains petits commerces (garage, salon de coiffure) est regrettée mais vite solutionnée. Ainsi, les habitants, dans leur majorité, sortent régulièrement du village pour travailler, faire leurs courses, pour se soigner, pour rendre visite à des parents ou des amis, pour participer à des activités sociales, sportives ou culturelles. Ils identifient un bourg local dans lequel ils trouvent les services qui leur sont nécessaires. Ils se rendent dans des petites villes pour y trouver des services marchands, publics… Pour la catégorie d'habitants pouvant facilement organiser leurs déplacements, il se peut même qu'ils préfèrent avoir moins de services présents dans leur

village, comme l'ont laissé entendre les jeunes rencontrés. Cela est, pour eux, le signe que celui-ci ne s'apparente pas à l'espace urbain et ainsi, reste préservé de l'influence la ville. Ils préfèrent se déplacer, se rendre dans les petites villes plutôt que de voir, par l'intermédiaire des services, la ville venir à eux.

Cette logique d'usage privilégiant la mobilité met aussi en évidence le rôle structurant des petites villes dans des espaces de faible densité (Dubuc, 2004). Nous avons pu observer qu'elles marquent fortement les pratiques des jeunes dans la partie rurale du Comté de Galway et dans le Périgord Vert. Le rôle assuré par ces petites villes est observé dans des espaces de très faible densité, au Canada par exemple. Concernant la province du Québec, M. Simard explique que « *les petites villes constituent, en effet, une synergie favorable au développement des milieux à faible densité et, par conséquent, à la stimulation de leur économie. Une complémentarité plus forte serait réalisée entre espaces urbain et rural grâce à elles* » (2005 : 325). Dans les espaces les moins densément peuplés, il semble que cette logique d'usage des services traduise le rôle croissant des effets de proximité des petites villes rurales. Cela met en évidence l'importance accordée à leur pouvoir d'attraction et à « *l'induction urbaine* » nécessaire pour maintenir et développer leurs activités (Auriac, 2000 : 582), notamment celles de service. Elles constituent des pôles d'emplois et de services intermédiaires indispensables pour articuler espaces à dominante rurale et espaces à dominante urbaine.

Mais, cette logique d'usage liée à l'absence de services comporte un enjeu majeur. La question a souvent été formulée ainsi : « *l'absence de services ne conduit-elle pas à un manque de vie sociale ?* » (Barthe, Cavaillé, 2007 : 775). Il est vrai que la disparition ou l'uniformité des services persistent à gêner et à contraindre la vie quotidienne. La disparition ou la mauvaise qualité des services publics et privés et la trop faible offre culturelle, même dans les petites villes rurales, restreignent les lieux de sociabilité. Le manque de services peut aussi entraîner une modification des lieux de sociabilité. En effet, d'autres lieux peuvent les remplacer, notamment des espaces cachés pour les jeunes et des espaces privés pour les adultes qui de plus en plus reçoivent dans leur maison. Cependant, cette gêne s'atténue grâce au contexte actuel qui voit s'accroître (mais de manière différenciée) la mobilité des hommes. Il s'agit donc d'organiser pour tous l'accès aux villes et petites villes concentrant les services. Puisqu'il ne faut pas perdre de vue que la concentration des services dans les petites villes contribue à renforcer encore davantage les difficultés rencontrées par les individus les plus

vulnérables, ceux dont les revenus sont précaires ou ceux dont l'inscription dans des réseaux familiaux et amicaux est trop faible.

Les enjeux soulevés par l'évolution démographique et la question des services mettent en évidence des tensions fortes. Si elles révèlent que les espaces ruraux de faible densité ne sont plus des mondes à part, ils n'en restent pas moins des espaces à risques.

3. DES LIEUX DE VIE

Comme cela a été entrevu plus haut, les espaces de faible densité sont parfois devenus des espaces « *d'initiatives* » (Pilleboue, 2007 : 20)[257]. Pour comprendre comment les espaces ruraux de faible densité sont devenus de tels lieux de vie valorisés, il nous faut expliciter davantage la volonté des habitants de continuer à habiter dans les espaces ruraux de faible densité de population.

3.1. Déjouer la faible densité

Les modes d'habiter et les pratiques, qui soulignent un dépassement des contraintes liées à la faible densité (chapitre 6 et 8), permettent de comprendre dans quelle mesure les espaces ruraux de faible densité peuvent être considérés comme des lieux de vie à part entière.

3.1.1. Des distances intégrées

Comme nous l'avons vu, grandir dans un tel contexte de faible densité peut aussi être vécu comme une opportunité (chapitre 7). La distance implique aussi qu'« *il faut tout savoir faire* » (Rivière-Honegger, 1998 : 58). La nécessité de dépasser les séparations imposées par ces distances peut accélérer la prise d'indépendance des jeunes. Ils ne sont pas les seuls à priser cette séparation. Habitants, résidents secondaires et touristes sont en effet séduits par la mise à distance des villes dépréciées par la remise en question d'une forme de ville (la stigmatisation des grands ensembles, la désaffection des périphéries résidentielles et des zones industrielles). Par ailleurs, l'éloignement et la séparation peuvent aussi contribuer à rehausser

[257] Les Journées de géographie rurale organisées en Ariège en 2004 avaient été l'occasion de le présenter.

l'image des espaces ruraux de faible densité. La distance spatiale et la distance temps séparant les espaces ruraux de faible densité des grandes agglomérations apporte de la valeur aux lieux de vie. La distance (en kilomètres ou en temps) introduit la possibilité d'accéder à des lieux encore secrets (Urbain, 2002). L'éloignement fait jouer ce ressort de l'imagination, suscite une excitation à l'idée de s'approprier des espaces encore mal connus où celui qui y vit pourra en déceler toutes les qualités. La faible densité, en effet, par ses dimensions sociales et spatiales motive la découverte et la quête d'espaces disponibles. Elle offre des opportunités de trouver un nid. Les Anglais qui achètent leur maison sont guidés par l'envie de trouver cette « *perle rare* », d'acquérir une portion de cet espace original, assez connu pour ne pas être effrayant mais encore mystérieux parce qu'éloigné, peu peuplé, isolé de l'empreinte de la société moderne.

Dans leurs relations interpersonnelles, les jeunes veulent aussi privilégier une proximité sociale et affective. Les jeunes supportent mal la distance entre eux et leurs amis, entre eux et leur famille et ils cherchent à en diminuer les effets. Peut-être l'éloignement implique-t-il une proximité entre les habitants ? Il existe en tout cas un resserrement des relations au sein de la famille, de la fratrie, des pairs, des amis. Certains choisissent de s'éloigner géographiquement des villes et des bassins d'emploi pour ne pas avoir à subir la mise à distance de leur famille et de leurs amis. Ils trouvent aussi à l'échelle locale un lieu dans lequel cette proximité est favorisée. C'est cette proximité affective qui maintient aussi l'attachement au lieu de vie, leur envie de rester, de revenir, de s'installer. Elle permet de bien vivre l'éloignement. Cela marque l'importance accordée aux relations en face-à-face. Des entreprises aussi choisissent de s'établir dans des espaces ruraux « *isolés* » malgré la distance parce qu'elles valorisent aussi ces relations interpersonnelles (Berger, 2003). La décision est prise de s'y installer parce que l'éloignement peut être dépassé par un « *capital relationnel fort* » (Thireau, Font 1997 : 717).

Quelle que soit sa déclinaison (kilomètre, temps, coût), la distance sert toujours à marquer une séparation qui peut être déplorée, souhaitée, subie, entretenue, effrayante, valorisante, mise à profit. Mais, la distance affective, qui « *intègre le rapport sensible à l'itinéraire parcouru* » (Bailly, 1995 : 377), compte davantage que l'éloignement spatial ou les difficultés d'accessibilité[258]. Elle révèle des distances sur et sous évaluées qui influencent

[258] J. Gallais (1968) avait déjà mis en évidence une diversité des distances, dont la distance affective dans sont études du delta du Niger.

la mobilité des jeunes. Affectives, sous et surdéterminées, ces distances deviennent le moteur d'une envie de rester ou de partir.

3.1.2. Quelle convivialité ?

De nombreuses opportunités d'interactions sociales existent encore grâce au travail, à la famille, à l'école, au sport. Les jeunes parviennent à entretenir « *un rythme de vie soutenu* » (Pagès, 2005b : 221). Il existe indéniablement entre amis, entre frères et sœurs des « *reciprocal relationships* »[259] (Fabiansson, 2006 : 47) prises très au sérieux par les jeunes. Les différentes territorialités que nous avons dégagées (chapitre 8) ont pour fondement commun une valeur rurale ciment : la convivialité, le plaisir d'être avec ses amis et sa famille. Elle est héritée de l'interconnaissance qui caractérisait les sociétés paysannes (Mendras, 1992). Les liens forts de confiance, de solidarité avec les membres du groupe d'amis et de la famille constituent ce qui compte le plus aux yeux des jeunes. En outre, pour l'ensemble des jeunes, ces espaces sont clairement des terres d'accueil (de touristes, d'étrangers, de personnes âgées en France et des familles en Irlande) et non plus des lieux caractérisés par l'anomie sociale. Les travaux sur les réseaux entrepreneuriaux dans le rural « *isolé* » soulignent un autre caractère des relations sociales : elles se construisent dans la durée (Thireau, Font, 1997). Les contraintes telles que l'isolement et la distance, considérées comme indispensables à la mise en place de relation de coopération, sont dépassées parce que les professionnels privilégient « *l'épaisseur du temps* » (Thireau, Font, 1997 : 716).

Entre le constat que nous faisons d'un repli sur soi général recherché et la valorisation de la convivialité et l'interconnaissance, il existe une contradiction. Ce sont pourtant des lieux de croisement : entre ceux qui y vivent, ceux qui le visitent, ceux qui s'y installent… mais il y a peu de rencontres et peu de mélanges. L'isolement dans les espaces ruraux de faible densité permet de se détacher des autres. Il existe une recherche d'un repli domestique dans la société actuelle pour lequel les campagnes de faible densité constituent un support de plus en plus sollicité. L'isolement social s'y transforme en droit à la solitude, on n'est plus obligé d'y subir *autrui*. J.-D. Urbain explique à propos des individus ayant une résidence secondaire dans les espaces ruraux de faible densité qu'ils recherchent la « *vacance sociale* » (2002 : 307). Cela laisse en effet penser que les espaces ruraux de faible densité offrent la possibilité de s'absenter du monde.

[259] « Relations réciproques ».

Concernant les nouveaux arrivants, retraités ou jeunes parents, on peut se demander si l'installation en milieu rural de faible densité ne répond pas à la recherche d'un espace ségrégué. En d'autres termes, comment la mixité se caractérise-t-elle dans ces espaces ? Si les espaces ruraux de faible densité sont des espaces d'accueil, on peut se demander jusqu'à quel point ils constituent encore des espaces du « *vivre ensemble* ». En effet, la proximité spatiale n'y abolit pas la distance sociale entre les différentes catégories d'habitants. On peut se demander si la distance sociale entre les individus n'est pas celle qui pèse le plus sur la vie sociale de ces espaces parce qu'elle génère des lignes de partage et des relations sociales différenciées affaiblissant les fondements du « *vivre ensemble* » ; fondements sur lesquels les campagnes de faible densité jouent pour être attractives.

De plus, le besoin est aujourd'hui moins grand concernant les lieux de rencontres car il y a une individualisation des modes de vie. C'est pour cette raison aussi que les habitants peuvent maintenant profiter de la faible densité. L'individualisation trouve un moyen d'affirmation par l'accès à la propriété et par l'installation durable dans un espace faiblement peuplé. Représentant toujours un lieu de rencontre au sens fort du terme, l'espace rural de faible densité pourrait de plus en plus constituer le lieu d'un simple brassage des individus y habitant.

3.1.3. La débrouille

Les difficultés de l'accès et du retour à l'emploi et la dégradation du tissu social, implique une « *recherche de palliatifs économiques* » (Chevalier, 2003a : 152). La première solution consiste en un recours à l'aide de l'Etat et à des prestations de solidarité. Cela se traduit par un phénomène que nous avons observé, celui de la persistance de la débrouille. Il permet aux « *jeunes […] d'acquérir un savoir-faire pratique qu'ils pourront ensuite mettre à profit pour suivre une formation, trouver un emploi ou s'installer à leur compte* » (Pagès, 2005b : 222). Mais, il faut bien noter que la débrouille ne consiste pas uniquement en la recherche d'aides sociales publiques. Même si les situations de pauvreté engendrent de telles dépendances, il existe d'autres formes de résistance. Elle « *s'effectue le plus souvent sur la base de la petite exploitation de subsistance à partir de laquelle on pourra retrouver une couverture sociale (Fabre, 1996), sur le jardin potager et l'autoconsommation, sur le travail précaire et saisonnier (vendanges, bûcheronnage, travail dans le bâtiment) et l'économie informelle* » (Mathieu, 1996). Les problèmes du manque d'opportunités professionnelles réduites et du sous-emploi incitent aussi à la création de sa propre entreprise (Chevalier, 2003b). Pour certains agriculteurs, par contre, le problème ne vient pas du chômage mais de la

faible rentabilité de leur activité. Ils ont recours à la pluriactivité, à tel point que l'activité agricole se transforme en Irlande en activité secondaire ou en *hobby*[260]. Pour faire face au chômage, les jeunes considèrent aussi comme nécessaire d'entretenir un grand nombre de relations et de connaître de nombreux adultes. Ainsi, les jeunes préfèrent se tourner vers la famille, les amis, les voisins ou les élus plutôt que vers les travailleurs sociaux pour trouver du travail (Pagès, 2005b). Dans ce contexte, le rôle de filet protecteur de la famille est primordial dans les espaces ruraux (Perrier-Cornet, Sencébé, Sylvestre, 1997). Comme l'écrit A. Pagès, « *le groupe domestique conserverait une fonction sociale destinée à atténuer bien des chocs ou à prévenir des ruptures en période d'instabilité économique* » (2005b : 223).

Il faut remarquer que, pour une partie des jeunes, l'accumulation de richesses n'est pas la priorité. De même, l'attrait pour les biens issus du progrès technique (console, téléphones mobiles, GPS, attrait pour les marques…) n'est pas ressenti par tous. Par ailleurs, la sphère du travail n'est plus l'unique horizon des modes d'habiter et tous ne répondent pas à des stimulations salariales. Cela se ressent dans leur rapport au travail. Il a évolué et semble plus relativisé. La saisonnalité des emplois et plusieurs « *petits boulots* » peuvent permettre de dégager des ressources. De plus, « *être sans emploi en milieu rural ne signifie pas être sans activité… et corrélativement sans ressources – que celles-ci soient en nature ou en argent – autres que celles de l'indemnité chômage* » (Rivière-Honegger, 1998 : 50). Les difficultés d'insertion sur le marché du travail sont parfois mieux supportées parce que les jeunes ont le sentiment de bénéficier d'un cadre de vie agréable, que d'autres individus leur envient. De ce fait, des situations de précarité ou d'insécurité sociales peuvent être mieux vécues par les jeunes. Tout comme les salariés d'entreprises installées dans l'espace rural acceptent d'être moins bien rémunérés parce que la qualité de vie compense la différence (Schmitt, 1996), les jeunes parviennent à mieux vivre le parcours difficile de leur insertion professionnelle. Mais, le fait qu'elle ne fasse pas l'objet de plaintes ne signifie pas qu'elle soit acceptée et sans conséquence pour l'avenir des jeunes et de ces espaces.

3.2. La nécessité de projets

Nous avons vu comment il est possible de se jouer différemment de la faible densité (Chapitre 8). Mais ce n'est pas uniquement pour cette raison que les jeunes restent vivre dans les espaces ruraux de faible densité de population. Il nous faut maintenant souligner les

[260] Passe-temps.

raisons qui permettent de comprendre l'attachement à ces espaces exprimé par les jeunes et les habitants.

3.2.1. L'envie de rester : les projets de vie

Nous avons pu mettre en évidence que les espaces de faible densité sont aussi des lieux de projet de vie pour les jeunes (chapitre 7). L'envie de vivre dans l'espace rural, qu'il soit de faible densité, isolé ou « *remote* » est en effet manifeste, malgré l'étroitesse du marché de l'emploi local. Elle est observée ailleurs par C. Vignal (2005) dans le cas d'ouvriers face à la délocalisation de l'emploi au sein de bassins ruraux en crise. E. Font parle lui de refus de partir pour retrouver un emploi, caractérisé par une « *immobilité passive* » (2001 : 70) quand les individus subissent leur situation et attendent un nouveau choc. Elle affecte les habitants les plus en difficulté sociale, dépendant surtout du niveau de revenu et des trajectoires sociales (Orfeuil, 2002). Mais le refus du départ ne dépend pas uniquement de contraintes économiques. Comme l'explique C. Vignal : « *les salariés répondent fréquemment par différentes formes de résistance et d'ancrages résidentiels et familiaux* » (2005 : 279). La volonté de rester répond à un besoin de maintenir des appartenances de proximité et compense la rupture des affiliations professionnelles (Vignal, 2005). Il en va de même pour une partie des jeunes des banlieues étudiés par L. Roulleau-Berger (1999). Les ressources sociales, les compétences, les savoir-faire, les repères identitaires « *acquis localement, sont difficilement transférables ailleurs* » (idem, 1999). Partir reviendrait à les perdre et exposerait ces jeunes aux risques de la marginalisation. Dans les cas des jeunes que nous avons observés, perdre le réseau social est, à leurs yeux, un prix trop fort à payer et les encourage à rester ou à revenir. Ce choix est basé sur des critères similaires, affectifs, liés à l'attachement à des personnes, à une maison ou encore à un territoire connu, maîtrisé et rassurant. Les jeunes sont présents parce qu'ils se sentent appartenir à un lieu de vie et parce qu'ils veulent être avec les personnes qui comptent pour eux - les amis, la famille - dans des espaces qui ont un sens pour eux comme lieu de vie.

Le désir de rester, de revenir, l'attachement au lieu de vie et même la « *non-mobilité résidentielle* » (Vignal, 2005 : 280) s'appuient en partie sur des modes d'habiter transmis au sein des familles. Les liens familiaux et l'importance accordée au local dans les modes d'habiter reconfigurent la relation à l'emploi ainsi que la mobilité liée à la recherche d'emploi. Or, le départ des jeunes ruraux est souvent expliqué par le fait que les conditions du marché du travail sont moins favorables dans les régions rurales. Il nous semble que l'emploi

ne peut donc plus être considéré comme un facteur nécessaire et suffisant poussant les jeunes au départ ou motivant les jeunes à rester. La mobilité n'est pas toujours un instrument pour trouver ou retrouver un emploi alors que la vie locale, les sociabilités locales et la famille représentent un moyen de mener une vie de qualité et appréciable.

Dans l'espace rural, une forte insertion résidentielle et familiale y compense une insertion professionnelle instable. Pour comprendre que les campagnes de faible densité sont des lieux de vie de qualité, il faut donc tenir compte des désirs de vie exprimés par les jeunes, mais aussi du rôle des réseaux sociaux et familiaux nourrissant l'attachement des jeunes à leur village et au mode de vie.

Les espaces ruraux de faible densité sont donc des lieux où sont construits des projets de vie. Cependant, il ne faut pas perdre de vue qu'ils sont devenus la cible d'autres types de projets. Par l'intermédiaire de politiques publiques européennes, il sont maintenant des territoires de projets de développement local et d'aménagement.

3.2.2. Des projets politiques

Les différentes phases du programme européen Leader et l'appui aux initiatives locales ont été ininterrompus depuis le milieu des années 1990. La durée des programmes et les moyens les accompagnant pourraient entraîner une dépendance financière envers les programmes de développement. La question se pose de savoir ce que les acteurs locaux et les porteurs de projets pourront faire lorsque les financements, ceux des Pic Leader notamment, se termineront ou diminueront. Les espaces de faible densité demeurent des espaces d'intervention, mais, loin de s'installer dans une culture de l'assistanat, les acteurs locaux ont saisi l'opportunité d'installer un fonctionnement basé sur l'élaboration de projets de coopération. Les différentes politiques d'aménagement local européennes (Pic Leader, Interreg, Peace), françaises (LOADDT), ou irlandaises (NDP, National Rural Development Plan) visent le renforcement des capacités d'action et d'organisation des acteurs locaux. Nous pouvons noter, au terme de cette recherche, que ce renforcement[261] est un élément structurant l'animation et la vitalité des espaces ruraux de faible densité. La permanence des programmes

[261] Désigné en anglais par le mot *empowerment*, traduit par « empouvoirement » (Office québécois de la langue française), qui signifie bien le pouvoir croissant que les populations de ces espaces acquièrent.

de développement contribue, en effet, à inscrire les espaces ruraux de faible densité dans une dynamique de projet.

En Irlande, les acteurs locaux se sont très tôt structurés en partenariats publics/privés (Moseley, Cherrett, Cawley, 2001) pour initier des animations sociales et favoriser les activités économiques locales. Les associations y occupent une place croissante. Les échelons locaux de gouvernement sont aussi dotés de pouvoirs décisionnels accrus concernant les orientations de politiques en matière sociale et économique. Les élus des *County Councils* s'engagent dans des procédures de moins en moins attentistes et peuvent participer à l'élaboration des stratégies d'aménagement du territoire. Dans le Périgord Vert, si l'attente de l'arrivée de financeurs ou d'employeurs providentiels de la part de certains habitants et des parents existe, elle concerne peu d'élus et d'institutionnels. Il faut donc souligner l'importance des projets portés par les acteurs locaux. Ces projets sont d'autant plus importants que la vie locale est parfois uniforme. Force est de constater que, pour reprendre les termes de la typologie d'E. Bonerandi (1999), de nombreux élus mènent des actions relevant de « *l'entretien* » (du maintien de l'existant) ou de « *l'équipement* » (répondant aux besoins des habitants) de l'espace. Si l'envergure de ces actions peut être qualifiée de modeste, elles n'en restent pas moins cruciales car elles permettent de maintenir des services, de rassembler les habitants ou de déclancher des débats. Pour ce faire, les élus français se servent notamment de l'intercommunalité comme moyen de développer les infrastructures de services, les projets d'aménagements, etc. P. Chevalier constate ainsi que dans les espaces de faible densité français, les élus sortent très fréquemment de leurs prérogatives et « *c'est en définitive la volonté de l'élu, son dynamisme et sa capacité à s'insérer dans des réseaux qui peuvent, bien plus que l'importance du tissu économique et social local, jouer un rôle déterminant* » (2000 : 474). Les initiatives locales, portées par des élus ou des associations, rythment et recomposent régulièrement le « *projet de territoire* » au même titre que les exigences des programmes de financements. Mais cette situation comporte un risque majeur pour l'avenir et l'animation des espaces ruraux de faible densité, celui de dépendre du rôle et de l'investissement de « *personnes ressources* », de personnalités locales pour porter des projets ou des actions de développement.

3.2.3. Envisager de nouvelles utilisations de la faible densité

De nouvelles opportunités en termes de développement sont mises en évidence par différents chercheurs. Par exemple, dans le Sud Ouest de la France et en Espagne, « *la*

stigmatisation du désert devient un levier des opérations de développement local » (Clarimont, Alduy, Labussière, 2006 : 42). L'enclavement a été choisi par des collectivités pour construire le pays de Diois et ainsi, « *l'image dévalorisée d'une enclave rurale peut devenir la marque territoriale d'un espace "préservé et précieux"* » (Sencébé, 2001). Eloignés, ils échappent à une influence urbaine et représenteraient le véritable rural. De même, la distance euclidienne et même la distance temps séparant des villes sont utilisées, en termes d'image, comme un argument de promotion touristique des espaces ruraux de faible densité (Chevalier, 2000). L'éloignement et l'image d'un désert offre une garantie aux nouveaux arrivants, aux visiteurs et aux résidents secondaires de (re)trouver ce à quoi ils aspirent. Il est alors possible de se différencier du modèle de la campagne dortoir.

L'enclavement n'est pas l'unique avantage mis en évidence. H. Jayet (1996) définit les espaces ruraux de faible densité comme une zone où sont concentrées des activités à forte consommation d'espace et où l'utilisation de l'espace est différente. En effet, il existe une grande consommation d'espace à travers de multiples fonctions (productive, résidentielle, récréative, environnementale). L'espace n'y est pas plus abondant mais est en effet employé « *de manière éparse* » (Jayet, 1996 : 208). Les phénomènes de migration de retour, d'attractivité touristique, mais aussi la revalorisation des produits agricoles contribuent également à ces nouvelles utilisations de l'espace rural de faible densité. Il existe en outre, par le biais des parcs naturels régionaux par exemple, une logique d'occupation et de valorisation du territoire qui préserve l'espace et sa dimension naturelle. Ainsi, cette mise à disposition d'espace peut être assimilée à une « *ressource territoriale* » et peut être utilisée comme un « *avantage comparatif* » pour le développement local (Barthe, 1998), le tourisme (Talandier, 2004 : 119) ou les entreprises (Chevalier, 2003a).

Il en résulte un processus de revalorisation et de réinvention de l'espace rural de faible densité en dehors d'une mise en valeur uniquement agricole. Il existe en effet des mécanismes économiques qui sous-tendent le maintien de la population ou le repeuplement : « *ce qui semble émerger aujourd'hui, c'est bien une nouvelle économie rurale à la fois voulue et autonome puisque ceux qui arrivent ont fait un choix, celui d'un autre cadre de vie, d'un autre mode de vie* » (Roussel, 2000 : 52). Cela peut avoir comme conséquence de rendre ces espaces dépendants de flux de touristes, de migrations de retour… mais les acteurs locaux sont suffisamment structurés pour savoir créer des demandes urbaines et réactiver un imaginaire séduisant lié à la vie rurale. Cette revalorisation a d'autres conséquences telles que l'augmentation du prix du foncier et de l'arrivée de nouvelles populations comme les Anglais

en France, à cause de la pression engendrée par les foyers voulant construire dans la campagne proche de centres intermédiaires en Irlande. Ce risque témoigne du fait que les espaces ruraux, même de faible densité, rassemblent des critères rendant possible une *gentrification*, c'est-à-dire « *one form of the revalorization of the resources and spaces that have become seen as unproductive or marginal* »[262] (Phillips, 2004 : 14). Dès lors, une dépossession de l'espace par les visiteurs, les touristes et les personnes âgées pourrait être envisageable, instaurant une dualité entre « *gentrifiers* » et habitants locaux. En effet, ces espaces peuvent devenir financièrement difficilement accessibles pour les jeunes qui souhaitent décohabiter.

Malgré tous ces risques, mettre à profit la faible densité et ses dimensions, l'éloignement, l'isolement voire l'enclavement permet d'éviter d'être en concurrence avec des espaces ruraux d'accueil (Bros-Clergue, 2007), avec des espaces ruraux plus proches des grandes villes et les « *campagnes vivantes* ». Cela leur permet de s'approprier une place différente de celle dont ils ont hérité, celle du « *désert* ». Ils constituent des lieux de vie et des espaces de projets.

♦ ♦

A partir de l'analyse des discours et des pratiques des jeunes dans des espaces ruraux et de l'analyse des travaux des chercheurs, il s'agissait de proposer un nouveau regard sur les espaces de faible densité actuels. L'objectif de ce chapitre était de proposer des pistes, des hypothèses sur le statut de ces espaces ruraux de faible densité aujourd'hui. La perspective adoptée dans ce chapitre a permis de faire apparaître des espaces en recherche d'équilibre entre des tensions qui poussent à la marginalisation et des opportunités réelles pour vivre sereinement dans un cadre de vie de qualité. Ils sont à la fois des espaces en crise marqués par la solitude, l'ennui, le manque, le problème de l'emploi et des espaces de vie, des terres d'accueil, des lieux de résidence, des territoires de projets. La distance se révèle être à la fois barrière et ouverture, frein et opportunité créatrice. Aussi, les particularités de ces espaces

[262] « Une forme de la revalorisation de ressources et d'espaces qui sont maintenant perçus comme improductifs et marginaux ».

sont apparues. Elles concernent avant tout des valeurs qui sont associées à ces espaces : la « *qualité de vie* », la nature, la famille, la liberté. Enfin, nous nous demandions, en citant L. Laurens si « *le vide ne serait donc plus qu'une apparence* » (Laurens, 2007 : 452) ? Le « *vide* » n'est pas une apparence. Il constitue à la fois une contrainte et une aménité. Notre approche, qualitative et compréhensive, centrée sur les jeunes nous a permis de dégager les conditions dans lesquelles ce « *vide* » peut être vécu comme une source de problèmes ou comme un cadre de vie.

Conclusion de la troisième partie

La diversité des travaux en géographie et sociologie rurale met l'accent sur la persistance des difficultés économiques et sociales tout en soulignant les potentialités de l'espace rural (Berger, 2000) et la présence des avantages comparatifs (Chevalier, 2003a ; Talandier, 2004). Les problèmes connus et hérités comme le manque de services et d'emplois, l'uniformité des activités, le recul de l'activité agricole, n'ont pas disparu. Ces problèmes créent en effet des tensions qui influencent le quotidien des jeunes vivant dans les espaces de faible densité. Nous avons pu relever dans les discours une constante litanie du manque (de services et d'emploi en premier lieu) servant de fondement à un premier système de représentations qui fait des espaces ruraux de faible densité un espace piège. Elle coexiste avec un éloge de la qualité de vie, des relations sociales et de l'environnement faisant ressortir un deuxième système de représentations des espaces de faible densité basé sur l'idée de refuge et de protection. Les discours mettent également en évidence un troisième système de représentations marquant le rapprochement fait entre espaces ruraux de faible densité et espaces des possibles.

Nous avons pu voir par ailleurs que les modes d'habiter dessinent eux, entre proximité, alternance et ancrage, différents vécus des espaces ruraux de faible densité de population. Les territorialités permettent de comprendre les divers rapports au lieu de vie. Pour le premier mode d'habiter, les logiques d'usage de l'espace et la sociabilité s'articulent autour du village. La territorialité dans ce cas peut être qualifiée de banale et leur rationalité d'instrumentale. Pour le deuxième mode d'habiter, la mobilité se fonde sur des allers-retours entre un lieu de vie rural et un point d'attache en ville. Leur territorialité est discrète parce que leur attachement au lieu de vie reste très fonctionnel malgré sa force. Pour le troisième mode d'habiter, l'installation chez soi est la logique qui préside à la mise en route de la mobilité et des sociabilités. Le rapport à l'espace existentiel répond à une rationalité plus réflexive centrée sur la construction d'un projet personnel ou familial.

Les résultats de cette recherche ont ensuite servi à préciser des repères pour mieux cerner ce que sont les espaces ruraux de faible densité aujourd'hui. Ce sont des espaces dont les particularités liées à l'usage extensif de l'espace attirent et sont valorisés. Les contraintes, dues notamment à l'éloignement, l'isolement et l'enclavement économique, sont surmontées

inégalement. Il ressort aussi de cette analyse le constat d'un impératif fort pour habiter les espaces ruraux de faible densité de population : il faut être en mesure de faire de cet espace le cadre de projets.

Conclusion Générale

Notre recherche a pris son origine dans la question de la transition dont les espaces ruraux de faible densité font aujourd'hui l'expérience. Cette transition soulève de nombreuses interrogations quant à l'avenir des espaces ruraux de faible densité en Europe et pose aussi la question de la place acquise par ces espaces au sein de notre société.

Nous avons souhaité y apporter une réponse en adoptant une approche des espaces ruraux de faible densité qui diffère de la plupart des précédentes études. Ces dernières prenaient les faibles densités comme le résultat d'un processus de dépeuplement (parfois déploré), alors que nous les prenons comme une donnée. Nous avons donc souhaité appréhender et comprendre en quoi la faible densité a pu être un objet de recherche en France et en Irlande. Cela a permis de mettre en avant que ce critère fait preuve d'une objectivité apparente mais suggère davantage qu'il ne décrit. La polysémie de la notion de faible densité constitue aussi une caractéristique forte. Elle est renforcée dans notre approche parce que la notion de faible densité existe aussi tant dans les recherches françaises que dans les travaux irlandais. Mettre ces deux contextes face à face permet de dégager des lignes de partage pour ordonner les significations diverses que la faible densité peut recouvrir. Elle se retrouve rattachée à différentes lectures des espaces ruraux parfois opposées (« *zone de faible densité* » / « *déserts* ») et souvent nuancées (« *rural profond* », « *disadvantaged areas* ») ou très proches (« *remote areas* », « *espaces fragiles* »). Autour de ce concept s'articulent également différentes interprétations de leur évolution (« *renaissance rurale* » / « *crise* »). Ces construits et théories scientifiques vont pénétrer puis déborder l'imaginaire culturel et influencer les représentations sociales. La combinaison de ces deux approches françaises et irlandaises permet d'associer au concept même des notions - distance, isolement, accessibilité, mobilité -

dont les jeunes font l'expérience. Séparer la faible densité de ces notions, c'est priver le concept de ses dimensions spatiales, sociales, politiques et économiques et se contenter d'une simple observation démographique.

Notre approche qui s'est centrée sur l'analyse des pratiques et des représentations qu'un groupe d'acteurs - les jeunes de 15 à 25 ans - peut avoir de tels espaces, a permis de repérer des éléments pour clarifier la « *perte de sens* » (Jean, 1995 : 19) touchant l'ensemble des espaces ruraux. Ces espaces représentent pour les jeunes le « *vrai* » rural et font figure pour les jeunes de piège, de refuge ou de cadre de vie. Ces trois systèmes de représentations mettent en évidence que l'idée selon laquelle les espaces de faible densité sont moins bien développés est encore présente dans les discours d'une majorité de jeunes. Mais elle coexiste avec une valorisation croissante de son imperméabilité aux « *excès* » de l'urbanisation et du développement industriel. En outre, une place croissante est accordée dans les discours à l'opportunité et la chance que constitue une tel cadre de vie. La coexistence de ces différentes représentations, loin de constituer un brouillage des significations des espaces ruraux de faible densité, témoigne d'une revalorisation de leurs attributs. Ils sont actuellement synonymes de « *paradis verts* » (Urbain, 2002).

Néanmoins, les logiques d'usage et d'appropriation de ces espaces sont socialement très différenciées. Les formes de mobilités constatées font ressortir combien le quotidien peut être polarisé sur le local, jusqu'à l'enfermement. Les différentes territorialités permettent, elles, de souligner l'existence d'une jeunesse rurale malgré l'uniformisation des modes de vie. Si l'attachement au lieu de vie reste discret, il souligne l'existence de ce qui constitue les particularités de ces espaces : l'attachement à un mode de vie, l'identification à des localités et une mise en valeur de la qualité de vie. C'est bien par l'analyse des modes d'habiter qu'il est possible de saisir ce que les espaces de faible densité peuvent encore avoir de spécifique. L'intérêt d'une prise en compte du vécu des jeunes habitants dans les espaces ruraux de faible densité est aussi de mettre en évidence la place des espaces ruraux de faible densité dans le quotidien des jeunes. Elle est centrale pour les jeunes qui s'installent et restent vivre dans ces espaces. Il existe aussi des départs s'apparentant tout de même de moins en moins à des abandons car, même si les jeunes partent, ils ne vont pas chercher de meilleures conditions de vie. Ces départs révèlent un univers de choix élargi, signe que ces espaces de faible densité sont intégrés.

Notre approche s'est appuyée sur une démarche comparative et qualitative dont nous souhaiterions souligner les apports. La comparaison a participé à la définition de l'implicite

entourant la conception de cet objet dans les deux contextes nationaux différents et elle a permis de se départir d'un ethnocentrisme qui airait déterminé l'analyse en reproduisant les différentes lectures de la faible densité. Elle est surtout apparue comme une stratégie de recherche, garante d'une absence de réduction des résultats à des particularismes régionaux. La démarche qualitative, elle, a donné la possibilité de repérer des dimensions affectives et sensibles des rapports à l'espace et permis l'interprétation des significations accordées aux espaces ruraux de faible densité. Elle a aussi été l'occasion d'interroger « *l'acteur tout entier* », son histoire, son identité, son rapport à l'autre pour prendre la mesure de la complexité de son rapport à l'espace. Cela permet de construire des typologies des jeunes et de leurs modes d'habiter qui ne soient pas trop simplificatrices de leurs vécus.

Cette démarche et les choix qu'elle implique ont permis de construire et de circonscrire notre analyse. Ces choix ont cependant introduit des limites pouvant permettre d'envisager quels peuvent être les prolongements dans la perspective de recherches futures s'intéressant aux espaces ruraux de faible densité de population.

En effet, travailler à partir de deux études de cas pose la question de la possibilité de généraliser les observations à certains types des espaces ruraux de faible densité dans les deux pays étudiés. Par exemple, les *zones de faible densité* montagnardes en France ont certes les aménités que nous évoquons, mais aussi des contraintes plus spécifiques (être bloqué par la neige, être privé d'électricité). Les *remote areas* du Nord de l'Irlande bénéficient également de ces qualités. Pourtant, elles sont encore en situation périphérique et restent mal reliées aux centres économiques de l'île. Une comparaison entre différents types d'espaces ruraux de faible densité pourrait permettre d'approfondir la connaissance que nous avons des pratiques et des représentations de la faible densité.

Pareillement, la comparaison a servi pour mettre en perspective l'évolution des campagnes européennes et on peut se demander si les campagnes européennes sont-elles animées d'une identité commune. En effet, nous faisons le constat d'une similitude des pratiques et des modes d'habiter entre la France et l'Irlande. Dans le cadre d'une recherche plus ciblée sur cette question, une comparaison avec un troisième terrain d'étude permettrait de mener plus en avant cette analyse.

De même, si les limites d'âge choisies (15 à 25 ans) nous ont permis une appréhension globale de la place d'un ensemble de jeunes dans ces espaces, elles s'avèrent parfois trop larges. Entre ces deux limites existent en effet une hétérogénéité de situations qui rend

difficile la généralisation des observations. Se centrer sur une catégorie d'âge plus restreinte pourrait par exemple permettre l'analyse plus spécifique de la motivation des jeunes adultes à rester ou à revenir vivre dans les espaces de faible densité de population. Egalement, les acteurs locaux des espaces ruraux pourraient être interrogés plus spécifiquement sur leur prise en compte de la jeunesse. En effet, s'ils souhaitent invariablement agir *pour* les jeunes, ils envisagent peu d'agir *avec* les jeunes. L'influence des acteurs locaux sur la participation des jeunes à la vie locale pourrait donner lieu à un travail particulier. Aussi, l'étude de la spécificité des pratiques et des modes d'insertion professionnels gagnerait à être approfondie par une comparaison entre jeunes ruraux et urbains.

Enfin, une piste supplémentaire pour poursuivre l'analyse réside dans cette question adressée par B. Debarbieux aux géographes : « *c'est l'ensemble de la dimension pratique et performative des représentations sociales des catégories géographiques qu'il convient de travailler* » (Debarbieux, 2005 : 10). Le travail effectué dans cette thèse fournit les éléments pour poursuivre dans cette direction et ainsi mettre en regard les représentations que les jeunes façonnent, reproduisent ou reprennent à leur compte (de façon individuelle et collective) et celles véhiculées et construites par les scientifiques.

Bibliographie

ABRIC Jean-Claude (1994), *Pratiques sociales et représentations***,** Paris, PUF, 252 p.

AITCHISON John William, BONTRON Jean Claude (1980), *L'avenir des zones à faible densité, T.1 : approche statistique : Extension et typologies des zones à faible densité*, Paris, SESAME, SEGESA/CNRS Nanterre, 88 p.

AITCHISON John William, BONTRON Jean Claude (1981), « L'avenir des zones à faible densité », dans DATAR, *La France rurale : images et perspectives*, Paris, La Découverte, pp. 81-160.

AITCHISON John William, BONTRON Jean Claude (1987), *L'identification des zones fragiles*, Paris, SEGESA, 90 p.

ALLAIRE Gilles, TAHAR Gabriel (1996), « L'insertion professionnelle des jeunes urbains ou ruraux de bas niveau scolaire », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°2, pp. 309-328.

ALPE Yves, CHAMPOLLION Pierre, FROMAJOUX Renée Claude, POIREY Jean Louis (2001), *L'enseignement scolaire en milieu rural et montagnard – Tome 1. Espaces ruraux et réussites scolaires*, Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 124 p.

ALPE Yves, FAUGUET Jean-Luc, (2005), « Les idéologies du territoire : des alibis pour les politiques éducatives ? », *Communication aux Journées RAPPE « Les territoires de l'éducation et de la formation »*, LEST-IREMAM, 26-27 juin, Aix en Provence, 18 p.

ALPHANDERY Pierre, BITOUN Pierre, DUPOND Yves (1989), *Les champs du départ, une France sans paysans ?*, Paris, La Découverte, 268 p.

ANDRE Yves (1989), *Représenter l'espace. L'imaginaire spatial à l'école,* Paris Anthropos, 227 p.

ANDRE Yves (1994), « Du bon usage didactique des représentations spatiales », *Revue de Géographie de Lyon*, Vol. 69-3, pp. 229-232.

ANSELL Nicola, VAN BERK Lorraine (2007), « Doing and belonging : toward a more-than-representational account of young migrant identities in Lesotho an Malawi », dans R. PANELLI, S. PUNCH, E. ROBSON, *Global perspective on rural childhood and youth : young rural lives*, pp. 17-28.

ARBORIO Anne-Marie, FOURNIER Pierre (2005), *L'enquête et ses méthodes : l'observation directe*, Paris, A. Colin, Coll. Sociologie 128, 2ème édition, 1ère éd. 1999, 128 p.

ARENSBERG Conrad, KIMBALL Solon (1940), *Family and community in Ireland*, Harvard University Press, Cambridge, 452 p.

ARLAUD Samuel (1993), *Héritage et mutations dans l'agriculture des zones de faibles densités du Poitou-Charentes*, Thèse de doctorat en géographie, Poitiers, 458 p.

ARRIGHI Jean-Jacques (2004), « Les jeunes dans l'espace rural : une entrée précoce sur le marché du travail ou une migration probable », *Formation Emploi*, n°87, pp. 9-20.

ASSOGBA Yao, FRECHETTE Lucie (1997), « Le concept d'aspiration et la démarche migratoire des jeunes », dans M. GAUTHIER (dir.), *Pourquoi partir, la migration des jeunes aujourd'hui*, Ed. de l'IQRC, pp. 227-242.

AUGUSTIN Jean-Pierre (1991), *Les jeunes dans la ville : institution de socialisation et différenciation spatiale dans la communauté urbaine de Bordeaux : recherche de géographie sociale et politique*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 534 p.

AUMONT Jacques, MARIE Michel (1988), *L'analyse des films*, Paris, Nathan, 231 p.

AURIAC Franck (2000), « Campagnes vivantes en faible densité rurale. L'exemple de la Haute Auvergne », dans N. CROIX, *Campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ?*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, pp. 575-582.

AURIAC Franck (2007), « Modalités spatiales du vivre et de l'habiter en campagnes de faible peuplement : l'exemple du Cantal », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité*, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 65-76.

AURIAC Franck, REY Violette (1998), *Atlas de France. Volume 8. L'espace rural*, Paris, La Documentation française, Montpellier, RECLUS, 128 p.

AVENEL Cyprien (2006), « Les émeutiers de la politique de la ville Des espoirs d'intégration aux désespoirs d'insertion », *Mouvements*, Vol. 44-2, pp. 36-44.

BAILLY Antoine (1995), « Les représentations en géographie », dans A. BAILLY, R.FERRAS, D. PUMAIN (dir.), *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, pp. 369-381.

BAIZERMAN Michael, MAGNUSON Doug (1996), « Do we still need youth as a social stage ? », *Young : Nordic Journal of youth research*, Vol. 4-3, pp. 48-60.

BALLEY Chantal, LENORMAND Pierre, MATHIEU Nicole (1992), « Territoire rural, RMI, pauvreté », *Sociétés Contemporaines*, n°9, p. 53-75.

BARDIN Laurence (2003), *L'analyse de contenu*, Paris, PUF, coll. Le psychologue, 11ème édition, 1ère édition 1977, 291 p.

BARTHE Laurence, CAVAILLE Fabienne (2007), « Postface », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité*, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 773-779.

BASTIEN Bernard (2003), *Jeunes et jeunesses dans le pays de Dinan*, Rapport d'étude pour le Gal Pays de Dinan, 326 p.

BEAUD Stéphane, WEBER Florence (1997), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La découverte, coll. Guides repères, 328 p.

BECKER Howard (2004), *Ecrire les sciences sociales*, Paris, Economica, 179 p.

BEDARD Mario (2002), « Etre géographe par delà la modernité. Plaidoyer pour un renouveau paradigmatique », *Cahier de Géographie du Québec*, n°44-112, pp. 211-227.

BERGER Alain (2000), « Les potentialités des différents espaces ruraux dans une perspective de revitalisation », dans N. CROIX, *Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ?*, pp. 69-83.

BERGER Alain (2003), « L'attrait du vide, une recherche de qualité de vie ? », *Revue d'Economie Méridionale*, Vol. 51, n°201-202, pp. 141-147.

BERGER Alain, CHEVALIER Pascal (2005), « Nouveaux systèmes productifs ruraux et relations rural-urbain », dans S. ARLAUD, Y. JEAN, D. Royoux, *Rural-Urbain, Nouveaux liens, nouvelles frontières*, pp. 175-188.

BERGER Martine (1986), « L'interface ville – campagne en France : bilan des recherches sur la production d'espaces péri-urbains », *Cahiers de Fontenay*, n°41- 43, pp. 193-212.

BERGER Martine, FRUIT Jean Pierre, PLET Françoise, ROBIC Marie Claire (1980), « Rurbanisation et analyse des espaces ruraux péri-urbains », *L'Espace Géographique*, 4, IX, pp. 303-313.

BERGER Peter, LUCKMANN Thomas (1996), *La construction sociale de la réalité*, Paris, Masson/Armand Colin, 1ère édition 1966, 288 p.

BERTRAND Magali, BLOT Frédérique, DASCON Juhane, GAMBINO Mélanie, MILIAN Johan, MOLINA Géraldine (2007), « Géographie et représentations, de la nécessité des méthodes qualitative », *Recherches Qualitatives*, Hors Série – numéro 3, pp. 316-334.

BESSY-PIETR Pascale, HILAL Mohamed, SCHMITT Bertrand, (2000), « Recensement de la population1 1999, Evolution contrastée du rural », *Insee Première*, Juillet, n°726, pp. 1-5.

BETEILLE Roger (1981a), *La France du vide*, Paris, LITEC, Coll. Géographie économique et sociale, 252 p.

BETEILLE Roger (1981b), « Une nouvelle approche géographique des faits migratoires : champs, relations, espace relationnels », *L'Espace géographique*, n°3, pp. 187-197.

BETEILLE Roger (1994), *La crise rurale*, Paris, PUF, Coll. QSJ n°2914, 122 p.

BETEILLE Roger, MONTAGNE-VILLETTE Solange (1995), *Le rural profond français*, Paris, SEDES, Coll. Dossiers des images économiques du monde, 166 p.

BLANCHET Alain, GOTMAN Anne (1992), *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Paris Nathan, Coll. 128, 125 p.

BLOCH Marc (1968), *Les caractères originaux de l'histoire rurale française. Tome I*, Paris : Librairie Armand Colin, Collection: Économies, sociétés, civilisation, 5e tirage, 265 pp.

BLOCH Marc (1995), *Histoire et historiens*, textes réunis par Etienne Bloch, Paris, Armand Colin, 278 p.

BLOT Frédérique (2005), *Discours et pratiques autour du « développement durable » et des « ressources en eau ». Une approche relationnelle appliquée aux bassins d'Adour-*

Garonne et du Segura, Thèse de doctorat en géographie, Université de Toulouse 2-Le Mirail, 542 p.

BODIGUEL Maryvonne (1986), *Le rural en question*, Paris, L'Harmattan, 183 p.

BONERANDI Emmanuelle (1999), *Devenir des espaces ruraux en crise et élus locaux : l'exemple de la Thiérache*, thèse de géographie, Université de Paris 1, 586 p.

BONNAMOUR Jaqueline (1966), *Le Morvan, la terre et les hommes. Essai de géographie agricole*, 454 p.

BONNAMOUR Jacqueline (1993), *Géographie rurale, positions et méthodes*, Paris, Masson, 135 p.

BONNAMOUR Jacqueline (1997), « La géographie rurale pendant le dernier quart de siècle », *Ruralia*, Vol. 1, [En ligne], mis en ligne le 1 janvier 2003. URL : http://ruralia.revues.org/document5.html. Consulté le 10 septembre 2005.

BONNEMAISON Joël (1981), « Voyage autour du territoire », *L'Espace géographique*, tome 10-4, pp. 249-262.

BONNET Michel, DESJEUX Dominique (2000), *Les territoires de la mobilité*, Paris, PUF, coll. Sciences sociales et sociétés, 224 p.

BONNIN Philippe (2006), « Quelques matériaux pour suivre la filiation du mythe de la ville-campagne en Europe », dans A. BERQUE, P. BONNIN, C. GHORRA GOBIN, *La ville insoutenable*, pp. 19-34.

BONTRON Jean Claude (1990), *Zones rurales fragiles : actualisation du concept de fragilité, mise en place d'un outil d'évaluation et de suivi*, Paris, SEGESA/Commissariat général du Plan, avril 1990, rapport de synthèse, 23 p.

BONTRON Jean Claude (1994a), « Les zones fragiles, du concept à l'identification », dans V. REY, *Géographies et campagnes : mélanges Jacqueline Bonnamour*, Fontenay aux Roses, E.N.S Saint Cloud, pp. 281-286.

BONTRON Jean Claude (1994b), « Le concept de ruralité à l'épreuve du changement social », dans *Territoires ruraux et développement. Quel rôle pour la recherche ?* Cemagref Editions, Association Descartes, pp. 162-166.

BONTRON Jean Claude (2001), « La notion du ruralité à l'épreuve du changement social », *Actes des Assises du CELAVAR*, pp. 14-22.

BONTRON Jean Claude, MATHIEU Nicole (1975), *La France des faibles densités, Délimitation, Problèmes, Typologies*, Paris, SEGESA, 160 p.

BONTRON Jean Claude, MATHIEU Nicole (1977), *La France des faibles densités, Délimitation, Problèmes, Typologies*, Paris, SEGESA, 177 p.

BONTRON Jean Claude, MATHIEU Nicole (1980), « Les espaces de faible densité dans l'espace français », *Cahiers de Fontenay*, Juin, pp. 143-165.

BOURDIEU Pierre (1977), « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 17-18, pp. 2-5.

BOURDIEU Pierre (1980), *Le sens pratique*, Paris, Les éditions de Minuit, 477 p.

BOURDIEU Pierre (1984), « La 'Jeunesse' n'est qu'un mot », dans P. BOURDIEU, *Questions de sociologie*, Paris, Les éditions de Minuit, pp. 143-154.

BOUTET Didier (2006), « L'importance de la dynamique résidentielle dans le rural isolé », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°5, pp.781-798.

BOUZILLE-POUPLARD Emmanuelle (2001), « Des campagnes vivantes. Réflexions de jeunes géographes à propos du colloque en hommage à Jean Renard », *Ruralia*, n°8, http://ruralia.revues.org/document237.html. Consulté le 28 Mai 2003.

BRANGEON Jean-Louis, JEGOUZO Guenhaël, ROZE Bernard (1994), « Les bas revenus agricoles en France », *Economie et Statistique*, n°273, pp. 29-40.

BREARD Laurence, MARCHENAY Philippe (2004), *Les produits de terroir : entre cultures et règlements*, Paris, CNRS, 230 p.

BRENNAN Paul (1995), *Civilisation irlandaise*, Paris, Hachette supérieur, 192 p.

BRAUDEL Fernand (1990), *L'identité de la France*, Paris, 3 vols.

BRODY Hugh (1973), *Iniskillane: Change and Decline in the west of Ireland*, The Penguin Press, 217 p.

BROS-CLERGUE Myriam (2007), « Du territoire de consommation au territoire partagé: vers une dynamique de développement local durable », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité*, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 481-494.

BROWN Terence (2004), *Ireland, a social and cultural history 1992-2002*, London, Haper Perennial, 496 p.

BRUNET Pierre (1990), *Atlas de la France verte*, Paris, 220 p.

BRUNET Roger, FERRAS Robert, THERY Hervé (1993), *Les mots de la géographie – dictionnaire critique*, Paris, Reclus, La Documentation Française, Coll. Dynamiques du territoire, 470 p.

BRZUSTOWKI Geneviève, GOLDRING Maurice (2002), *Atlas historique de l'Irlande*, Paris, Ed. Autrement, Coll. Atlas/Mémoire, 143 p.

BULLER Henri, HOGGART Keith (1994), « Les Anglais du coin », *Etudes Rurales*, n°135-136, pp. 59-68.

BUCK Nicholas, SCOTT Jacqueline (1993), « She's leaving home : but why ? An analysis of young people leaving the parental home », *Journal of marriage and the family*, Vol. 55, 4, pp. 863-874.

BUREAU Luc (1997), *Géographie de la nuit*, Montréal, L'Hexagone, 251 p.

BUTTIMER Anne (1979), « Le temps, l'espace et le monde vécu », *L'espace géographique*, Paris, Doin, n°4, pp. 243-254.

BYNNER, John, CHISHOLM Lynne (1998). « Comparative youth transition research : methods, meanings, and research relations », *European Sociological Review*, Vol. 14, n°2, pp. 131-150.

CAIRE Gilles (2005), « Les nouvelles frontières du non-départ en vacances des ruraux et des urbains : fractures sociales ou stratégie spatiale ? » dans S. ARLAUD, Y. JEAN, D. ROYOUX, *Rural – Urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*,

CALMES Roger, DELAMARRE Aliette, DURAND-DASTES François, GRAS Jacques, PEYON Jean-Pierre (1978), *L'espace rural français*, Paris, Masson, 175 p.

CAPUTO Virginia (1995), « Anthropologys silent others, a consideration of some conceptual and methodological issues for the study of youth and childrens cultures », dans V. AMIT-TALAI, H. WULFF, *Youth Cultures. A cross Cultural perspective*, Routledge, London, pp. 43-62.

CARISSE Colette, DUMAZEDIER Joffre (1970), « Valeurs familiales de sujets féminins novateurs. Perspectives d'avenir », *Sociologie et société*, Vol. II-2, pp. 265-281.

CAWLEY Mary (1986), « Disadvantaged groups and areas: problems of rural service provision », dans P. BREATHNACH, M. CAWLEY, *Change and development in Rural Ireland*, Geographical Society of Ireland, Special publication n°1, pp. 48-60.

CAWLEY Mary (1989), « Rural people and services », dans D. GILLMOR, *The Irish Countryside*, Wolfhound Press, Dublin.

CAWLEY, Mary (1990), « Population change in The Republic of Ireland (1981-1996) », *Area*, Vol. 22-1, pp. 67-74.

CAWLEY, Mary (1992), « Population change in The Republic of Ireland (1981-1991) », *Hommes et Terres du Nord*, Vol. 2, pp. 89-96.

CAWLEY Mary (1994), « Desertification, measuring population decline in rural Ireland », *Journal of Rural Studies*, Vol. 10, pp. 395-407.

CAWLEY Mary (1999), « Poverty and accessibility to services in the rural west of Ireland, dans D.G. PRINGLE, J. WALSH, M. HENNESSY, *Poor people, poor places: a geography of poverty and deprivation in Ireland.* Oak Tree Press in association with the Geographical Society of Ireland, Dublin, pp. 141-56

CAWLEY Mary (2003), « The rural idyll », dans J. HOURIHANE, *Engaging Spaces : people, place and space from an Irish perspective*, Dublin Lilliput Press, pp. 61-74.

CÉFAÏ Daniel (dir.) (2003), *L'Enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 615 p.

CHAMBOREDON Jean-Claude (1966), « La société française et sa jeunesse », dans DARRAS, *Le partage des bénéfices : expansion et inégalités en France*. Paris, Éd. de Minuit, pp. 155-175.

CHAPUIS Robert, BROSSART Thierry (1986), *Les ruraux français*, Paris, Masson, 224 p.

CHEVALIER Pascal (2000), « Le rôle des acteurs politiques dans la dynamique du tertiaire 'inducteur' en milieu rural isolé », dans N. CROIX, *Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ?*, pp. 461-475.

CHEVALIER Pascal (2001), « Diversification économique et espace rural : vers la mise en place d'un nouveau secteur moteur, le sanitaire et le social », actes du colloque de Montpellier, Dynamiques rurales, environnement et stratégies spatiales, UMR 5045 MTE, pp. 333-343.

CHEVALIER Pascal (2003a), « Qualité de vie et logique économique dans les espaces de faible densité », *Revue d'Economie Méridionale*, Vol. 51, n°201-202, pp. 149-153.

CHEVALIER Pascal (2003b), « Le rôle des services moteurs dans la structuration de l'espace rural », XIIIème Conférence internationale du RESER, 22p.

CHEVALIER Pascal (2005), « Stratégies de localisation des entreprises non agricoles et pérennité économique dans les campagnes de faible densité », *Colloque Faire Campagne*, Rennes, 16p.

CICCHELLI Vincenzo (2000), « Etre pris en charge par ses parents, Portraits de la gêne et de l'aisance exprimée par les étudiants », *Lien Social et Politique – RIAC*, n°43, pp. 67-79.

CLARIMONT Sylvie, ALDUY Julie, LABUSSIERE Olivier (2006), « Les recomposition territoriales face à la faible densité : comparaison des pays aquitains et des *comarcas* aragonaises », *Annales de Géographie*, n°647, pp. 26-48.

CLOKE Paul (1996), « Rural Life-Styles: Material Opportunity, Cultural Experience, and How Theory Can Undermine Policy », *Economic Geography*, Vol. 72, No. 4, The New Rural Geography, pp. 433-449.

CLOKE Paul (1997), « Country backwater to virtual village ? Rural studies and the 'cultural turn' », *Journal of Rural Studies*, Vol. 13, pp. 367-375.

CLOKE Paul, LITTLE Jo (1997), *Contested countryside cultures: otherness; marginality and rurality*, London, Routledge, 295 p.

COLLET Beate (2003), « Modes d'intégration nationale et mariage mixte en France et en Allemagne : à propos d'un processus de construction de comparaison internationale », dans M. LALLEMENT, J. SPURK, *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris, CNRS Editions pp. 233-247.

COMITE NATIONAL FRANÇAIS DE GEOGRAPHIE (1984), *Atlas de la France rurale : les campagnes françaises*, Paris, La Documentation française, 152 p.

COMMINS Patrick (1985), « Rural community development: approaches an issues », *Social Studies*, Vol. 8, pp. 165-178.

Commissariat Général du Plan (1990), *Zones rurales fragiles : actualisation du concept de fragilité, mise en place d'un outil d'évaluation et de suivi*, Paris, SEGESA.

CONWAY A. G. *et al*. (1985), *Integrated rural development: an Irish case study to identity strategy for the West region*, An Foras Taluntais, Dublin, 1985.

CORCUFF Philippe (1995), *Les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan Université, Coll. 128, 128 p.

CORNU Pierre, (2000), *La forteresse vide. Une histoire des hautes terres du Massif central entre déprise humaine et emprise symbolique (XIXe-XXe siècles)*, Thèse de doctorat en histoire, Université Lumière-Lyon 2, 3 volumes, 865 p, 189 p + annexes.

COTE Serge (1997), « Migrer : un choix ou une nécessité. Une enquête à l'échelle d'une région », dans M. GAUTHIER (dir.), *Pourquoi partir, la migration des jeunes aujourd'hui*, Ed. de l'IQRC, pp. 63-86.

COUET Jean-François, DAVIE Anne (1998), *Dictionnaire de l'essentiel en sociologie*, Paris, Editions Liris, 176 p.

COUTURIER Pierre (2005), « Espaces ruraux marginaux ou fragiles : les catégories analytiques à l'épreuve des pratiques socio-spatiales », *Colloque Faire Campagne*, Rennes, 10p.

COYAUD Louis Marie (1977), *Essai de typologie des esapces ruraux français*, Paris, Comité national de géographie, commission de géographie rurale, 8 p.

CSO (2003), *Statistical Yearbook 2003*, Vol. 1 – Population.

CUDDY Michael (1990), *Revitalising the rural economy. How can it be done ?* University College Galway.

CUGOLA Umberto, GAMBINO Mélanie (2006), « L'enquêteur et son terrain, enjeux et difficultés », Communication au Séminaire Terrain, Dynamiques rurales, 13 p.

D'UNRUG Marie-Christine (1975), « Réponse au compte rendu de G. Namer sur le livre de M. C. D'Unrug », *Revue Française de Sociologie*, XVI, n°3, juillet-septembre, pp. 425-426.

DATAR, INSEE Aquitaine (1999), *Inventaire communal 1998*, Mars 1999.

DAVID Jean (1980), *L'avant pays savoyard : du rural au rurbain : Analyse régionale et géographique démographique*, Grenoble, Institut de Géographie Alpine, 358 p.

DE CERTEAU Michel (1990), *L'invention du quotidien, I- Arts de faire*, Introduction générale, Paris, rééd. Gallimard/Folio Essais, n°146, ré édition 2002, 316 p.

DE CERTEAU Michel (1994), *La Prise de parole. Et autres écrits politiques*, éd. établie et présentée par Luce Giard, Paris, Seuil, 216p.

DE SINGLY François (2000), « Penser autrement la jeunesse », *Lien Social et Politiques*, n°43, pp. 9-21.

DE SINGLY François (2004), « La spécificité de la jeunesse dans les sociétés individualistes », *Comprendre, Revue annuelle de philosophie et de sciences sociales*, Vol. 5 « les jeunes », pp. 259-273.

DEBARBIEUX Bernard (1996), « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, Vol. 32-3, pp. 13-36.

DEBARBIEUX Bernard (1998), « Les Problématiques de l'image et de la représentation en Géographie » dans A. BAILLY (dir.), *Les Concepts de la géographie humaine*, Paris, A. Colin, pp. 199-211.

DEBARBIEUX Bernard (2005), « Obsolescence ou actualité des objets géographiques modernes ? A propos de la ville, de la campagne, du périurbain et de quelques autres objets conventionnels », dans S. ARLAUD, Y. JEAN, D. ROYOUX, *Rural – Urbain. Nouveaux liens, nouvelles frontières*, pp. 33-43.

DEBROUX Josette (2003), « La dynamique complexe des migrations d'actifs vers l'espace "rural isolé" », *Espaces et Sociétés*, n°113-114, décembre, p. 215-232.

DEBROUX Josette (2005), « Processus migratoire et socialisation chez les migrants actifs vers le rural isolé », *Colloque Faire Campagne*, Rennes, 14 p.

DEPARTEMENT OF AGRICULTURE, FOOD AND RURAL DEVELOPMENT (2001), *Annual review and outlook for agriculture, food and rural development*, Dublin.

DEPRAZ Samuel (2005), *Recompositions territoriales, développement rural et protection de la nature dans les campagnes d'Europe centrale post-socialiste*, Thèse de Géographie, Université Paul Valéry, Montpellier, 525 p.

DESCHAVANNES Eric, TAVOILLOT Pierre-Henri (2004), « La querelle du jeunisme », *Comprendre, revue de philosophie et de sciences sociales* Vol. 5 « Les jeunes », pp. 223-241.

DESCHENAUX, Frédéric, LAFLAMME Claude (2004), « Participation sociale et mobilité géographique : gage d'une insertion professionnelle de qualité ? », *Lien social et Politiques. Engagement social et politique dans le parcours de vie*, n°51, printemps 2004, pp. 39-48.

DESPLANQUES Guy, ROYER Jean-François (2005), « Enquêtes annuelles de recensement : premiers résultats de la collecte 2004 », *Insee Première*, Janvier, n°1000, pp. 1-4.

DETANG-DESSENDRE Cécile, PERRIER-CORNET Philippe (1996), « Insertion professionnelle des jeunes d'origine rurale : les enjeux des choix de localisation », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°2, pp. 343-362.

DI MEO Guy (1987), «Objectivation et représentation des formations socio-spatiales: de l'acteur au territoire », *Annales de Géographie*, vol. 96, no 537, p. p. 564-594.

DI MEO Guy (1991), *L'homme, la société et l'espace*, Paris, Economica, 319 p.

DI MEO Guy (1996), *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 207 p.

DI MEO Guy (1998), *Géographie sociale et territoires*, Paris, Nathan, Collection Fac Géographie, 317 p.

DI MEO Guy (1999), « Géographie tranquille du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales », *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 43, n°118, pp. 75-93.

DI MEO Guy (2004), « Composantes spatiales, formes et processus géogrpahiques des identités », *Annales de géographie*, n°639, pp. 339-362.

DI MEO Guy (2005), « A l'écart des métropoles, l'émergence de nouvelles territorialités », *Sud Ouest Européen*, n°19, pp. 1-6.

DI MEO Guy, BULEON Pascal (2005), *L'espace social. Une lecture géographique des sociétés*, Paris, A. Colin, Coll. U, 305 p.

DI MEO Guy, TESSON François, (2001), « Autoroute A 89 et espaces vécus dans les aires de faible densité de la Double et du Landais (Dordogne) », *Sud Ouest Européen*, n 12, pp. 81-95.

DIMINESCU Dana (2002), « L'usage des téléphones portables par le migrant en situation précaire », *Hommes et Migrations*, n°1240, pp. 66-81.

DOISE Willem (1985), « Les représentations sociales : définition d'un concept », *Connexions*, Vol. 45, pp. 243-253.

DONZELOT Jacques (2004), « La ville à trois vitesses : relégation, périurbanisation, gentrification », *Esprit*, mars-avril, pp. 14-39.

DORIER-APPRILL Elisabeth, GERVAIS-LAMBONY Philippe (2007), *Vies citadines*, Belin, collection Mappemonde, 267 p.

DU BOIS-REYMOND Manuela (1998), « 'I don't want to commit myself yet': young people's life concepts », *Journal of youth studies*, Vol. 1-1, pp. 101-118.

DUBAR Claude (1988), *La socialisation. Construction des identités sociales et professionnelles*, Paris, A. Colin, 276 p.

DUBAR Claude, DEMAZIERE Didier (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan, Coll. Essais & recherches. Sciences sociales, 350 p.

DUBET François (1987), *La galère : jeunes en survie*, Paris, Fayard, 503 p.

DUBET François (2001), « Entrée dans la vie et socialisation en France », dans L. ROULLEAU-BERGER, M. GAUTHIER, *Les jeunes et l'emploi dans les villes d'Europe et d'Amérique du Nord*, Ed. de L'Aube, pp. 27-42.

DUBET François (2004), « La jeunesse est une épreuve », *Comprendre, Revue annuelle de philosophie et de sciences sociales*, Vol. 5 « les jeunes », pp. 275-291.

DUBOIS-TAINE Geneviève, CHALAS Yves (dir.) (1997), *La ville émergente*, La Tour-d'Aigues, Ed. de l'Aube, 285 p.

DUBUC Sylvie (2004), « Dynamisme rural : l'effet des petites villes », *L'espace géographie*, Vol. 1, pp. 69-85.

DUBY Georges, WALLON Armand (dir.) (1982), *Histoire de la France rurale : de 1914 à nos jours*, tome IV, Paris, Seuil, 666 p.

DUFFY Patrick (2000), « Trends in nineteenth and twentieth century settlement », dans T. BARRY, *A history of settlement in Ireland*, London, pp. 206-228.

DUMORTIER Brigitte (1980), « Aspects généraux et régionaux de l'agriculture en Irlande », *L'Information Géographique*, n°46, pp. 148-151.

DUMORTIER Brigitte (1988), « Le développement industriel de la République d'Irlande », *Acta Geographica*, n°76, pp. 44-51.

DUMORTIER Brigitte (1990), « Le découpage de l'espace irlandais : rétrospective », *Hommes et terres du Nord*, Vol. 1, pp. 13-18.

DUNCAN Cynthia, LAMBORGHINI Nita (1994), « Poverty and social context in remote rural communities », *Rural Sociology*, Vol. 59-(3), pp. 437-461.

DUPUY Richard, MEYER Francine, MORISSETTE René (2000), *Les jeunes ruraux : Rester, quitter, revenir*, Rapport soumis au Secrétariat rural d'Agriculture et Agroalimentaire Canada et à l'Agence de promotion économique du Canada atlantique Statistique Canada, N° de catalogue : A21-46/1-2000F, Consulté le 10 mars 2003, http://www.rural.gc.ca/researchreports/ruralyouth/ruralyouth_f.phtml

DURAND François, AUCLAIR Elisabeth (1994), « Les conditions d'accès au premier emploi des jeunes en milieu rural », *RECHERCHE SOCIALE*, n°130, avril-juin, pp. 3-72

DURKHEIM Émile (1976), *Le suicide : étude de sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 463 p.

DURKHEIM Émile (1999), *Education et sociologie*, Paris, Presses universitaires de France, 7ème édition, (1ère édition, 1922), 130 p.

ESTEBE Philippe (2004), « Quel avenir pour les périphéries urbaines », *Esprit*, n°303, Mars, pp. 82-95.

ESTIENNE Pierre (1985) « Les population de la Combraille », *Revue de géographie alpine*, Vol. XLIII, pp. 757-791.

ESTIENNE Pierre (1988), *Terres d'abandon, la population des montagnes françaises : hier, aujourd'hui, demain*, Institut d'études du Massif Central, Clermont-Ferrand, 288 p.

EUROSTAT (1999), « Les zones densément peuplées dans L'Union Européenne. Essai de délimitation et caractérisation des agglomérations urbaines », *Statistiques en bref*, 7 p.

EUROSTAT (2004), « Nomenclature des unités territoriales statistiques », *Méthodes et Nomenclatures*, KS-BD-04-005, 140 p.

FABIANSSON Charlotte (2006), « Being Young in Rural Settings: Young People's Everyday Community Affiliations and Trepidations », *Rural Society*, vol. 16-1, pp. 46-59.

FAUDRY Daniel, TAUVERON A. (1975), *Désertification ou réutilisation de l'espace rural ?*, IREP-INERM, Grenoble, 86 p.

FEL André (1985), « Les révolutions vertes de la campagne française (1955-1985) », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n°8, pp. 3-17.

FESTY Patrick (1993), « Vingt-deuxième rapport sur la situation démographique de la France », *Population (French Edition)*, 48ème Année, n°6, La France au recensement de 1990, pp. 1561-1652.

FISHMAN Robert (1987), *Bourgeois utopias, the rise and fall of suburbia*, New York, 272 p.

FLAMENT Claude, ROUQUETTE Michel Louis (2003), *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*. Paris, A. Colin, 175 p.

FLATRES Pierre (1957), *Géographie rurale de quatre contrées celtiques : Irlande, Galles, Cornwall et Man*, Rennes, Thèse d'Etat, 616 p.

FLEMING J. KEENAN E. (2000), « Youth on the margins in Northern Ireland, England, and Ukraine », *European Journal of social work*, Vol. 3-2, pp. 165-177.

FONT Eduardo (2001), *Les activités non agricoles dans la recomposition de l'espace rural*, Paris, L'Harmattan, 336 p.

FOTTORINO Eric (1989), *La France en Friche*, Paris, Lieu Commun, 209 p.

FRANQUES Béatrice (2004), « L'invention de la sédentarité rurale », *EspacesTemps.net*, Textuel, http://espacestemps.net/document566.html. Consulté le 09.01.2005.

FRANQUES Béatrice (2005), *Identités locales et reconfigurations territoriales dans les vallées pyrénéennes (Soule, Lavedan, Barèges)*, Thèse de Géographie, Université de Toulouse, 437 p.

FRAULEY Jim, O'MEARA Noel, WHIRISKY John (2005), *County Galway, rural resource study*, Teagasc, 97 p.

FREMONT Armand (1976), *La région, espace vécu*, Paris, PUF, 288 p.

FREMONT Armand *et al*. (1984), *Géographie sociale*, Paris, éd. Masson, 388 p.

FREYSSINET-DOMINJON Jacqueline (1997), *Méthodes de recherche en sciences sociales*, Paris, Montchrestien, coll. AES, 356 p.

FURLONG Andy, CARTMEL Fred (1997), *Young people and social change: indivdualization and risk in late modernity*, Buckingham, Open University Press, 141 p.

GACHON Lucien (1995), « Les Alpes françaises et le Massif Central, *Revue de géographie alpine*, Vol. XLIII, pp. 685- 696.

GALLAND Olivier (1984), « Précarité et entrées dans la vie », *Revue Française de Sociologie*, n°XXV-1, pp. 49-66.

GALLAND Olivier (1990), « Un nouvel âge de la vie », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 31-4, pp. 529-551.

GALLAND Olivier (1996), « L'entrée dans la vie adulte en France. Bilan et perspectives sociologiques », *Sociologie et sociétés*, Vol. XXVII, n°1, pp. 37-46.

GALLAND Olivier (1997), *Sociologie de la jeunesse*, Paris, A. Colin, Masson, Collection U., 248 p.

GALLAND Olivier (1999), *Les jeunes*, Paris, Repères, La Découverte, 124 p.

GALLAND Olivier (2001), « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 42-4, pp. 611-640.

GALLAND Olivier (2003), « Une approche sociologique de la jeunesse », *LSQ*, n°50.

GALLAND Olivier (2004a), *Sociologie de la jeunesse*, Paris, A. Colin, 3ème édition, Collection U, 247 p.

GALLAND Olivier (2004b), « Les jeunes Français forment-ils une génération ? », *Comprendre, Revue annuelle de philosophie et de sciences sociales*, Vol. 5 « Les jeunes », pp. 145-159.

GALLAND Olivier, LAMBERT Yves (1993), *Les jeunes ruraux*, Paris, INRA, L'Harmattan, Alternatives Rurales, 253 p.

GALLAND Olivier, ROUDET Bernard (2001), *Les valeurs des jeunes - tendances en France depuis 20 ans*, L'Harmattan, Coll. « Débats Juensse », 239 p.

GALLAND Olivier, ROUDET Bernard (dir.) (2005), *Les jeunes Européens et leurs valeurs. Europe occidentale, Europe orientale*, Paris, La Découverte, 329 p.

GALLIANO Danielle, LETHIAIS Virginie, SOULIE Nicolas (2005), « Faible densité et usage des TIC par les entreprises : besoin d'information ou de coordination ? » ; *2ème Workshop TIC et dynamiques spatiales*, Cordes sur Ciel. 16p.

GAMACHE Nicolas, DOMON Gérald, JEAN Yves (2004), « Pour une compréhension des espaces ruraux : représentation du paysage français et québécois », *Cahier d'économie et de sociologie rurale*, n°73, pp. 71-102.

GAMBINO Mélanie (2001), *Les espaces de faible densité de population en Irlande : contrainte ou simple cadre de vie ?*, Mémoire de Maîtrise, Université de Toulouse-2 Le Mirail, 120 p.

GAMBINO Mélanie (2002), *Le concept de faible densité de population : éléments théoriques pour une application en Irlande*, Mémoire de DEA, Université de Toulouse 2-Le Mirail, 96 p.

GAMBINO Mélanie (2007), « Quelles(s) vie(s) pour les jeunes des espaces de faible densité de population? », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité*, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 759-771.

GARNIER Jean-Claude, HONEGGER Anne, LABOUESSE François, (2000), « La transformation et le développement des territoires peuvent-ils être mieux connus et maîtrisés ? », dans N. CROIX, *Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ?*, pp. 643-663.

GAUTHIER Madeleine (dir.) (1997), *Pourquoi partir ? La migration des jeunes d'hier et d'aujourd'hui*, Sainte-Foy, Ed. de l'IQRC, Coll. Culture & Société, 315 p.

GAUTHIER, Madeleine (2000), « L'âge des jeunes : un fait social instable », *Lien social et Politiques*, 43, printemps, pp. 23-32.

GAUTHIER Madeleine (2004), « Passifs ou acteurs : les tendances actuelles chez les jeunes », Colloque de l'Association des cadres des collèges du Québec, 11 et 12 Novembre 2004.

GAUTHIER Madeleine, BUJOLD Johanne, avec la collaboration de Claire Boily (1995), *Les jeunes et le départ des régions : revue des travaux*, Québec, Ed. de l'IQRC, 74 p.

GAZIER Bernard (2003), « La tension comparative », dans M. LALLEMENT, J. SPURK, *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris, CNRS Editions, pp. 317-323.

GIDDENS Anthony (1987), *La constitution de la société*, Paris, Presses universitaires de France, 474 p.

GILISSEN Christophe (2003), « L'Irlande et l'entrée dans l'Union Européenne », *Sources*, Vol. 15, pp. 55-66.

GILLMOR Desmond *et al*. (1989), *The Irish countryside, landscape, wildlife, history, people*, Wolfhound Press, Dublin, 224 p.

GILLMOR Desmond (1992), « Les mutations de l'agriculture en République d'Irlande : 1960-1990 », *Hommes et Terres du Nord*, Vol.2, pp. 72-78.

GOTTFRIED Herbert (1997), « Corridor of values », *Rural Development Perspectives*, vol. 12, no. 1, pp. 11-15.

GRANIE Anne-Marie (2005), *Figures de constructions identitaires. Regards croisés. Le film, le réalisateur et la sociologue*, Habilitation à Diriger des Recherches en sociologie, Université Toulouse Le Mirail, tome 1, 184 p.

GRANIE Anne-Marie, CASSE Marie Claude (2000), « Comment penser le rural aujourd'hui ? », Etudes et travaux, n°18, Dynamiques agraires et construction sociale du territoire, CNEARC/UTM, pp. 11-21.

GRANIE Anne-Marie, GUETAT-BERNARD Hélène (2002), « Construction sociale du territoire et des modes d'habiter », *Rapport scientifique*, thème 3, Laboratoire Dynamiques Rurales, Université de Toulouse-le Mirail, 127 p.

GRANIE Anne-Marie, GUETAT-BERNARD Hélène (2005), « Territorialités du quotidien en Pays de Serres de l'Agenais : une modalité structurante du rapport socio-spatial », *Sud Ouest européen*, n°19, pp. 21-31.

GRANIE Anne-Marie, GUETAT-BERNARD Hélène (2007), « L'habiter en montagne aujourd'hui. La construction mutuelle des identités individuelles, collectives et des territoires » dans Y. LUGINHÜL, *Nouvelles urbanités, nouvelles ruralités en Europe*, Bruxelles, Peter Lang, pp. 93-100.

GRAVIER Jean François (1947), *Paris et le désert français, décentralisation, équipement, population*, Paris, Le Portulan, 315 p.

GRAVIER Jean François (1954), *Paris et le désert français, décentralisation et progrès technique*, Paris, Flammarion, 394 p.

GRAVIER Jean François (1972), *Paris et le désert français en 1972*, Paris, Flammarion, 280 p.

GREER John, MURRAY Michael (1993), « Rural Ireland, personality and policy context », dans M. MURRAY, J. GREER, *Rural development in Ireland, a challenge for the 1990s*, Avebury, Aldershot, 268 p.

Groupe de Recherche pour l'Education et la Prospective (1986), « Monde rural : le retour des jeunes », *POUR*, n° 109, 126 p.

GRD (2001), *Introduction to Galway Rural Development Company*, Galway, 10 p.

GROLHIER Jean-Pierre (1998), *L'insertion par le développement local, de la difficulté de passer du dire au faire, l'exemple du pays de Dronne-Belle*, Université de Pau et des Pays de l'Adour.

GUERIN Jean-Paul (1985), « Introduction », dans GUERIN Jean-Paul, GUMUCHIAN Hervé, *Les représentations en actes : Actes du colloque de Lescheraines, pp. 5-9.*

GUERIN Jean-Paul, GUMUCHIAN Hervé (1985) : *Les représentations en actes : Actes du colloque de Lescheraines*, Grenoble, Institut de Géographie Alpine, 352 p.

GUERIN PLANTIN Chantal, PEREZ Jaïme-Alberto (1996), *Les territoires de l'insertion. Insertion des jeunes en milieu rural et en milieu urbain,* Paris, L'Harmattan, 173 p.

GUMUCHIAN Hervé (1991a), *Représentations et aménagement du territoire*, Paris: Economica, 143 p.

GUMUCHIAN Hervé (1991b), « Territorialité, partenariat, et autre développement : les espaces à faible densité en situation périphérique », *Cahiers de géographie du Québec*, Vol. 35, n°95, pp. 333-347.

HAASSE Trutz, TOVEY Hilary, CURTIN Chris (1996), *Poverty in Rural Ireland*, Dublin, Combat Poverty Agency, 321 p.

HABERMAS Jürgen (1978), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme division constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot, 324 p.

HALFACREE Keith (1993), « Locality and social representations: space, discourse and alternative definitions of the rural », *Journal of Rural Studies*, Vol. 9-1, pp. 23-37.

HALFACREE Keith (1999), « Talking about rurality: social representations of the rural as expressed by the residents », *Journal of Rural Studies*, Vol. 11-1, pp. 1-20.

HALFACREE Keith (2007), « Back-to-the-land in the twenty-first century – making connections with rurality », *Tijdschrift voor Economische en Sociale Geografie*, vol. 98-1, pp. 3-8

HANNON D. (1970), *Rural Exodus*, London: Geoffrey Chapman.

HANTRAIS Linda, MANGEN Steen (1996), « Method and managment of cross-national social research », dans L. HANTRAIS, S. MANGEN, *Cross-national reseach methods in the social sciences*, London, 230 p.

HERIN Robert, MULLER Colette (1998), *Espaces et Sociétés du XXème siècle. Quelles géographies sociales ?*, Actes du Colloque de Géographie sociale de Caen, 10 – 11 Octobre 1996, Caen, Les documents de la Maison de la Recherche en Sciences Humaines de Caen, n°7, 302 p.

HERVIEU Bertrand (1994), *Les champs du futur*, Paris, Julliard, 172 p.

HERVIEU Bertrand, VIARD Jean (1996), *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Paris, Editions de l'Aube, 156 p.

HEURLEY Jennifer (2002), *Dublin, un village capitale*, Paris, L'Harmattan, 101 p.

HICKEY John (1960), *The Irish Rural Immigrant and British Urban Society*, London : Newman Demographic Survey.

HOLLOWAY Gill, VALENTINE Sarah (2000), *Children's Geographies : playing, living, learning*, London, Routledge, 275 p.

HOLM Gunilla, HELVE Helena (2005), « Introduction », dans H. HELVE, G. HOLM, *Contemporary Youth research, local expressions and global connections*, Ashgate, pp. xi-xv.

HORNER Arnold (1986), « Rural population change in Ireland », dans P. BREATHNACH, M. CAWLEY, *Change and development in Rural Ireland*, Geographical Society of Ireland, Special publication n°1, pp. 34-47.

HORNER Arnold (2000), « Geographical regions in Ireland, reflections at the Millennium », *Irish Geography*, Vol. 33-2, pp. 134-165.

HORNER Arnold, PARKER Anthony (1987), *Geographical Perspective on the Dublin Region*, Dublin, Geographical society of Ireland special publication n°2, 125 p.

HOWARTH William (1997), « The value of rural life in american culture », *Rural Development Perspectives*, vol. 12, no. 1, pp. 5-10.

HOWKINS Alun (2003), *The Death of Rural England. A Social History of the Countryside Since 1900*, London : Routledge, 256 p.

HYDE Douglas (1996), *Contes gaéliques*, Edition du Rocher, Coll. « Brocéliande », 246 p.

IMBERT Christophe (2005), « Ancrage et proximité familiales dans les villes nouvelles franciliennes : un approche comparative », *Espaces et sociétés*, n°199, pp. 159-176.

INGLEHART Ronald (1993), *La transition culturelle dans les sociétés industrielles avancées*, Paris, Economica, 562 p.

INRA-INSEE (1998), « Les campagnes et leurs villes. Portrait social », *Contours et caractères*, Paris, INSEE, 208 p. ISSN 0999-131X.

INSEE AQUITAINE (1996), *La Dordogne. Aspects socio-économiques*, Bordeaux, Dossier n°19, 101 p.

INSEE-INRA (1998), *Les campagnes et leurs villes*, Paris, Insee-Inra, coll. Contours et Caractères, 203 p.

IRWIN Ann (2005), *County Galway local poverty profile*, Galway County Council and Community and Enterprise Unit, Galway, 128 p.

JACKSON J A, HAASSE Trutz, (1996), « Demography and the distribution of deprivation in rural Ireland », dans HAASSE Trutz, TOVEY Hilary, CURTIN Chris, *Poverty in Rural Ireland*, pp. 59-85.

JAILLET Marie Christine (2004), « Comprendre et anticiper les attentes, les besoins des ménages », *Perspective Villes. Nouveaux modes d'habiter : quelles alternatives pour l'aire urbaine ?*, n°2, pp. 4-6.

JAMES Allison, PROUT Alan (1990), *Constructing and reconstructing childhood : contemporary issues in the sociological study of childhood*, Bristol, Falmer Press, 280 p.

JAYET Hubert (1996), « Peut-on caractériser les zones rurales par l'abondance d'espace ? », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°2, pp. 201-210.

JEAN Yves (1995), « Espaces ruraux : vers la marginalisation ou vers une identité nouvelle ? », dans dans R. BÉTEILLE, S. MONTAGNÉ-VILLETTE (dir.), *Le «rural profond » français*, Paris, SEDES, pp. 18-26.

JEAN Bruno (2000), « Territoires ruraux, territoires d'avenir. Ruralité, modernité avancée et recomposition des systèmes ruraux », dans N. CROIX, *Des campagnes vivantes, un modèle pour l'Europe ?*, pp. 149-164.

JENTSCH Brigit, SHUCKSMITH Mark (2000), *Young people in rural areas of Europe*, Aldershot, Ashgate publishing, 334 p.

JOBERT Bruno, MULLER Pierre (1987), *L'État en action, politiques publiques et corporatisme*, Paris, Presses universitaires de France, Recherches politiques, 242 p.

JODELET Denise (2003), *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 447 p.

JOHNSON James (1963), « Population Changes in Ireland, 1951-1961 », *The Geographical Journal*, Vol. 129-2, pp. 167-174.

JONES Gill (1992), « Leaving home in rural Scotland : choice, constraint and strategy », *Youth and policy*, Vol. 39, pp. 34-43.

JONES Gill (1999), « The same people in the same place ? Socio-spatial identities and migration in youth », *Sociology*, Vol. 33-1, pp. 1-22.

JONES Owain (1995), « Lay discourses of the rural : developments and implication for rural studies, *Journal of Rural Studies*, Vol. 11, p. 35-49.

JONES Owain (2007), « Rurality, power, and the otherness of childhood in british contexts », dans R. PANELLI, S. PUNCH, E. ROBSON., *Global perspective on rural childhood and youth : young rural lives*, pp. 193-204.

JOYAL André, DESHAIES Laurent (2000), « Réseaux d'information des PME en milieu non métropolitain », *Cahiers de Géographie du Québec*, Volume 44, n° 122, pp. 189-207.

JUILLARD Etienne (1961), *Essai de hiérarchisation des centres urbains actuels*, Ministère de la construction, Direction de l'aménagement du territoire, Centre d'études d'aménagement et d'urbanisme, 13 p.

JUNG Jacques (1971), *L'aménagement de l'espace rural, une illusion économique*, Paris, Calmann-Lévy, 407 p.

KAUFMANN Jean Claude (2007), Ego : *Pour une Sociologie de l'individu*, Paris, Hachette littérature, Collection pluriel, 288 p.

KAUFMANN Vincent, WIDMER Eric (2005), « L'acquisition de la motilité au sein des familles – Etat de la question et hypothèses de recherche », *Espaces et Sociétés*, Vol. 120-121, pp. 199-217.

KAYSER Bernard (1988), « Renaissance rurale aux Etats-Unis ? », *Economie rurale*, n°183, pp. 3-10.

KAYSER Bernard (1989), *La renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, A. Colin, 316 p.

KAYSER Bernard (1992), « L'avenir des espaces ruraux : choix de société et volonté politique », *Futuribles*, pp. 3-27.

KAYSER Bernard (1994), « Politique d'aménagement du territoire: de l'assistance a la valorisation des campagnes », *Problèmes économiques*, Vol 2, n°378, pp. 10-13.

KILLEN Lynn, RUANE Frances (1998), « The Regional Dimension of Industrial Policy and Performance in the Republic of Ireland », *Economics Policy Papers*, 983, Trinity College Dublin, Department of Economics.

KNEAFSEY Moya (1998), « Tourism and Place Identity: A case-study in rural Ireland », *Irish Geography*, Vol. 31-2, pp. 111-123.

KOKOREFF Michel (2003), *La force des quartiers : de la délinquance à l'engagement politique*, Paris, Payot, 344 p.

KRAACK Anna, KENWAY Jane (2002), « Place, time and stigmatised youthful identities : Bad boys in paradise », *Journal of Rural Studies*, Vol. 18-2, pp. 145-155.

LABORI Michel, (1975), *Un exemple de désertification rurale : le Centre-Est nivernais*, IER Bourgogne Franche-Comté, Dijon, 298 p.

LAEGRAN Anne Sofie (2007), « Exploring masculinity, technology, and identity in rural Norway », dans R. PANELLI, S. PUNCH, E. ROBSON, *Global perspective on rural childhood and youth : young rural lives*, pp. 29-40.

LAHIRE Bernard (1998), *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 271 p.

LAHLOU Saadi (1995), *Penser Manger. Les représentations sociales de l'alimentation*, Thèse, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 477 p.

LALLEMENT, Michel (2003a), « Raison ou trahison? Éléments de réflexion sur les usages de la comparaison en sociologie », dans M. LALLEMENT, J. SPURK, *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris, CNRS Éditions, pp. 107-120.

LALLEMENT Michel (2003b), « Pragmatique de la comparaison », dans M. LALLEMENT, J. SPURK, *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris, CNRS Editions, pp. 297-306.

LALLEMENT Michel (2004), « Apport et enjeux de la comparaison internationale », *Sciences Humaines*, Hors-série n°46.

LAUDOYER Paul, VEDELAGO François (2001), *Les bénéficiaires du RMI en Dordogne, 1995-2000, rapport de synthèse*, Conseil Général de la Dordogne et CERSA, novembre 2001.

LAURENS Lucette (1999), *Les nouvelles orientations du développement local, environnement et qualité en espace rural fragile*, Mémoire pour l'Habilitation à diriger des recherches en géographie, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, 741 p.

LAURENS Lucette (2007), « Vivre et habiter dans la proximité du vide, une recherche sociale ambiguë : le caas de l'arrière-pays héraultais périurbain », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité*, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 451-464.

LARRERE Gérard (1976), *Dépeuplement et annexion de l'espace rural : le rôle de la théorie des seuils de sociabilité*, Toulouse, Géodoc n°7, 36 p.

LAURIAC Nathalie (2002), « Les jeunes ruraux n'existent pas… », *Economie & Humanisme*, n°362, pp31-33.

LAYTE Richard, NOLAN Brian (2004), « Equity in the Utilisation of Health Care in Ireland », *The Economic and Social Review*, Vol. 35, No. 2, Summer/Autumn, pp. 111-134.

LE BLANC Patrice (2004), « Au-delà de l'argent et de l'emploi. Stratégies d'intervention quant à la migration des jeunes non-métropolitains », *Reflets : Revue ontaroise d'intervention sociale et communautaire*, Vol. 10, « Jeunes et intervention sociale », URL http://www.erudit.org/revue/ref/2004/v10/n/011842ar.html

LE FLOCH Sophie, CANDAU Jacqueline (2001), « Le Marais Breton de Loire-Atlantique : la qualification paysagère d'un marais oublié », *L'Espace géographique*, tome 30, pp. 127-139.

LE FLOCH Sophie, DEVANNE Anne Sophie, DEFFONTAINES Jean Pierre (2005), « La 'fermeture du paysage' : au-delà du phénomène, petite chronique d'une construction sociale », *L'Espace Géographique*, tome 34-1, pp. 49-64.

LEGER Danièle, HERVIEU Bertrand (1979), *Le retour à la nature. Au fond de la forêt… l'Etat*, Paris, Seuil, 240 p.

LEGER Danièle, HERVIEU Bertrand (1985), « La nature des néo-ruraux », dans A. CADORET, *Histoire et idéologie de la protection de la nature. De la nature à l'environnement*, Paris, L'Harmattan, pp. 152-160.

LE LANNOU Maurice (1982), « Désert français ou France du vide », *Le Monde*, 12 mars.

LEROY Anne (1997), *Les activités de service : une chance pour les économies rurales ? Vers de nouvelles logiques de développement rural*, L'Harmattan, 288 p.

LE ROY Eugène (1969), *Jacquou le Croquant*, Paris, Calmann Lévy, 357 p.

LEVY Jacques (1994), « Oser le désert, des pays sans paysans », *Sciences Humaines*, Hors série n°4, pp. 6-8.

LEVY Jacques (1997), « La mesure de l'urbanité », *Urbanisme*, n°296, pp. 58-61.

LEVY Jacques (2000), « Les nouveaux espaces de la mobilité », dans M. BONNET, D. DESJEUX (dir.), *Les territoires de la mobilité*, Paris, Ed. PUF, pp. 156-170.

LEVY Jacques, LUSSAULT Michel (2003), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 1033 p.

LEYSHON Michael (2002), « On being ‘in the field’: practice and problems in research with young people in rural areas », *Journal of Rural studies*, Vol. 18-2, pp. 179-191.

LIPTON Michael (2005) « Urban Bias », in Forsyth, T. (ed) *Encyclopedia of International Development*, London: Routledge.

LONCLE Patricia (2003), *L’action publique malgré les jeunes. Les politiques de jeunesse en France de 1870 à 2000*, Paris, L’Harmattan, Coll. Logiques politiques, 237 p.

LUSSAULT Michel (2007), *L'Homme spatial : La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Seuil, 346 p.

MACLOUF Pierre (1986), *La pauvreté dans le monde rural*, Paris, L'Harmattan, Comm. Bibliothèques des ruralistes, 329 p.

MAFFESOLI Michel (1988), *Le temps des tribus. Le déclin de l’individualisme dans les sociétés de masse*, Paris, Ed. Méridiens Klincksieck, Coll. Sociologies au quotidien, 226 p.

MAHON Marie (2005), « Articulating perception of rural and urban – the use of semantic scales », *Irish geography*, Vol. 38-2, pp. 192-208.

MAIGROT Jean Louis, (2003), « Dépeuplement rural, maîtrise agricole et évolution des écosystèmes, l’exemple des plateaux de Langres et Châtillon », *L’espace géographique*, tome 23-3, pp. 253-263.

MARCHAND Bernard (2001), « La haine de la ville, ‘Paris et le désert français’ de J. F. Gravier », *L’information géographique*, n°3, pp. 234-253.

MARCHAND Jean Pierre (1984), « La disparition d’un système géographique : l’Irlande après la Grande Famine », *Géopoint Systèmes et localisation*, pp. 151-155.

MARCHAND Jean Pierre (1986), « L’organisation de l’espace irlandais », *Mappemonde*, n°4, pp. 35-37.

MARCHAND Jean Pierre (1992), « Le modèle centre/périphérie et l’Irlande », *Hommes et Terres du Nord*, Vol. 2, pp. 67-71.

MARCHAND Jean Pierre, RIQUET Pierre (1996), « La République d’Irlande, un Etat-région », dans R. BRUNET (dir.), *Géographie Universelle, Europe du Nord, Europe Médiane*, Vol. 9, Chapitre X, Paris, Belin Reclus, pp. 130-139.

MAROY Christian (1995), « L’analyse qualitative d’entretiens », dans ALBARELLO et al. *Pratiques et méthodes de recherches en sciences sociales*, Paris, A. Colin, pp. 83-110.

MARSDEN Terry (1998), « New rural territories : regulating the differenciated rural spaces », *Journal of rural studies*, Vol. 14-1, pp. 107-117.

MARSDEN Terry (1999), « Rural Futures: The Consumption Countryside and its Regulation », *Sociologia Ruralis*, Vol. 39 (4), pp. 501-526.

MARTIN Didier, ROYER-RASTOLL Philippe (1990). *Représentations sociales et pratiques quotidiennes*, Paris: L’Harmattan, 220 p.

MATHIEU Nicole (1982), « Questions sur les types d’espaces ruraux en France », *L’Espace géographique*, n° 2, pp. 95-110.

MATHIEU Nicole, (1990), « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Des années cinquante aux années quatre-vingt », *Economie Rurale*, n°197, Paris, pp. 35-41.

MATHIEU Nicole, (1995), « La notion de rural profond, à la recherche de sens », dans R. BÉTEILLE, S. MONTAGNÉ-VILLETTE (dir.), *Le «rural profond» français*, Paris, SEDES, pp. 115-121.

MATHIEU Nicole (1996), « Pour une nouvelle approche spatiale de l'exclusion sociale », *Strates [en ligne]*, Numéro 9 - Crises et mutations des territoires, http://strates.revue.org/document612.html. Consulté le 3 Décembre 2005.

MATHIEU Nicole, (1998), « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France : les années quatre-vingt-dix », *Economie Rurale*, n°247, pp. 11-20.

MATHIEU Nicole (2007), « Trente ans de réflexion et de travaux sur les campagnes de faible densité », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité*, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 39-62.

MATHIEU Nicole, DUBOSCQ Pierre (1985), *Voyage par les pays de faible densité*, Toulouse, CNRS, 179 p.

MAURICE Marc (1989), « Méthode comparative et analyse sociétale. Les implications théoriques des comparaisons internationales », *Sociologie du travail*, Vol. XXI, n°2, pp. 175-191.

McCANN May et al. (1995), *Irish travellers: culture and ethnicity*, Belfast, Institute of irish studies, 224 p.

McCORMACK Jaleh (2006), « Children's understandings of rurality: exploring the interrelationship between experience and understanding », *Journal of rural studies*, Vol. 18-2, pp. 193-207.

McDONAGH John (1998), « Rurality and rural development in Ireland – A need for a debate », *Irish Geography*, Vol. 31-1, pp. 47-54.

McDONAGH John (2001), *Renegotiating Rural Development in Ireland*, Ashgate, Aldershot, pp. 235.

McDONAGH John (2002), *Economy, Society and peripherality. Experiences from the West of Ireland*, Galway, John McDonagh ed., 260 p.

McGRATH Brian (2001), « A problem of resources: Defining rural youth encounters in education, work and housing », *Journal of Rural Studies*, Vol. 17-(4), pp. 481-495.

McGRATH Brian (2002), « Toward the enablement of 'unqualified' rural youth : a structurationist perspective on socially inclusive policy intention », *Journal of Youth Studies*, Vol. 5-(3), pp. 291-312.

McLAUGHLIN, Brian (1986), « The rhetoric and the reality of rural deprivation », *Journal of Rural Studies*, 2 (4), 291-307.

MEAD Margaret (1943), *Coming of age in Samoa : a study of adolescence and sex in primitive societies*, London, Cape, 240 p.

MENDRAS Henri (1970), *La fin des paysans : changement et innovations dans les sociétés rurales françaises*, Paris, Armand Colin, Collection U, 307 p.

MENDRAS Henri (1992), *La fin des paysans, suivi d'une réflexion sur la fin des paysans vingt ans après*, Arles, Actes Sud, 436 p.

MERLIN Pierre (1971), *L'exode rural*, suivi de deux études sur les migrations par R. Hérin, et R. Nadot, Paris, PUF, Cahier n°59, 284 p.

MEYNIER André (1931), *Ségalas, Lévezou, Châtaigneraie. Étude géographique*, 478 p.

MICHELAT Guy (1975), « Sur l'utilisation de l'entretien non directif en sociologie », *Revue Française de Sociologie*, XVI, pp. 229-247

Mission Locale du Haut-Périgord (2002), *Synthèse de l'activité 2001*. Thiviers Conseil d'administration du 29 mars 2002.

MITCHELL Duncan (1950), « Depopulation and rural social structure », *Sociological Review*, Vol. 42, pp. 69-85.

MONDADA Lorenza (2000), *Décrire la ville*, Paris, Anthropos, Coll. Villes, 286 p.

MORFAUX Louis-Marie, (1980), *Vocabulaire de la philosophie et des Sciences Humaines*, Dictionnaire, Paris, A. Colin, 281 p.

MORIN Edgar (1967), *Commune en France : la métamorphose de Plodémet*, Paris, Fayard, 288 p.

MORMONT Marc (1990), « Who is rural ? Or how to be rural : towards a sociology of the rural », dans T. MARSDEN, *Rural Restructuring*, London, 1990, pp. 21-44.

MORMONT Marc (1996), « Le rural comme catégorie de lecture du social », dans M. JOLLIVET, N. EIZNER, *L'Europe et ses Campagnes*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, pp. 161-176.

MOSCOVICI Serge, (1961), *Etude de la représentation sociale de la psychanalyse*, Paris, PUF, 650 p.

MOSELEY Malcolm (1979), *Accessibility: The Rural Challenge*. Menthum, London, 128 p.

MOSELEY Malcolm (1997), « Parish Appraisals as a tool of Rural Community Development: an assessment of the British experience », *Planning Practice & Research*, Vol. 12-3, pp. 197-212.

MOSELEY Malcolm, CHERRETT Trevor, CAWLEY Mary (2001), « Local partnerships for rural development : Ireland's experience in context », *Irish Geography*, Vol. 34-2, pp. 179-93.

MRJC (2007), *Accueillir les jeunes en milieu rural : pour des territoires solidaires*, Marly-le-Roi : INJEP, 123 p., Collection Cahiers de l'action.

MUCCHIELLI Alex (1996), *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 275 p.

MURRAY Michael, GREER John (1993), *Rural development in Ireland: a challenge for the 1990s*, Avebury, Aldershot, 268 p.

MURDOCH J., PRATT A. (1993), « Rural studies: modernism, postmodernism and the 'post-rural' », *Journal of Rural Studies*, Vol. 10-1, pp. 83-87.

NATIONAL SPATIAL STRATEGY (2000), *Irish rural structure and Gaeltacht areas*, Maynooth, 87 p.

NI LAOIRE Caitriona (2002), « Young farmers, masculinities and change in rural Ireland », *Irish Geography*, Vol. 35(1), pp. 16-27.

NOREAU Pierre (1997), « L'attrait des villes : l'explication de la sociologie classique. Jalons pour la recherche », dans M. GAUTHIER (dir.), *Pourquoi partir, la migration des jeunes aujourd'hui*, Ed. de l'IQRC, pp. 275-302.

O'CINNEIDE Michael (1992) Introduction, dans M. O'CINNEIDE, S. GRIMES, (eds) *Perspectives on Rural Development in Advanced Economies*. Galway: SSRC, UCG, pp. 1-12.

O'CROHAN Tomas (1994), *L'homme des îles*, Paris, Payot, 308 p.

O'CROHAN Sean (1993), *A day in our life*, Oxford, Oxford University Press, 160 p.

O'DOWD Liam (1995), *On Intellectuals and Intellectual life in Ireland*, Dublin, 172 p.

O'DOWD Liam, MOORE Tim, CORRIGAN James (1994), *The Irish Border Region: A Socio-economic profile.* Belfast: Queens University.

O'NEILL Timothy (1977), *Life and Tradition in Rural Ireland*, London, 122 p.

O'SÚILLIEABHÁIN Muiris (1997), *Vingt ans de jeunesse*, Rennes, Terre de brume, 255 p.

OCDE (1994), *Créer des indicateurs ruraux pour étayer la politique territoriale*, Programme de développement rural de l'OCDE, Paris, 97 p.

OCDE (1997), *L'observateur de l'OCDE*, n°203, Décembre 1996-janvier 1997.

ORAIN Olivier (2003), *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écritures dans la géographie française au XX*^{ème} *siècle*, Thèse de Géographie, Université Panthéon Sorbonne – Paris 1, 376 p.

ORFEUIL Jean-Pierre (2002), « Mobilités et inégalités », *Informations sociales*, n°104, CNAF, pp. 70-79.

ORSA, Conseil Général de la Dordogne et Préfecture de la Dordogne, Inspection académique (2000), *« Schéma départemental de l'enfance de la Dordogne »*.

OZOUF-MARIGNIER Marie-Vic (1995), « Géographie et histoire », dans A. BAILLY, R. FERRAS, D. PUMAIN, *Encyclopédie de géographie*, Paris, Economica, pp.75-89.

PAGES Alexandre (2001), « Pauvreté et exclusion en milieu rural français », *Etudes rurales*, n°159-160, http://etudesrurales.revues.org/document71.html. Consulté le 29/10/2007.

PAGES Alexandre (2005a), *La pauvreté en milieu rural*, Presses universitaires du Mirail, 184 p.

PAGES Alexandre (2005b), « Les jeunes ruraux et le développement local : espoirs et inquiétudes » dans C. BARON, E. DUGUE, P. NIVOLLE, *La place des jeunes dans la cité. Tome 1. De l'école à l'emploi,* pp. 211-225.

PAILLE Pierre, MUCCHIELLI Alex (2003), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris, A. Colin, 221 p.

PANELLI Ruth (2002), « Young rural lives: Strategies beyond diversity », *Journal of Rural Studies*, Vol. 18-(2), p. 113-122.

PARSONS Talcott (1942), « Age and sex in the social structure of the United States », *American Sociological Review*, 7-5, pp. 604-618.

PASQUIER Romain (2002), *L'invention de la régionalisation « à la française » (1950-1964)*, Journée d'études AFSP/Groupe Local et politique, IEP de Rennes/CRAP, 23 p.

PELISSIER Paul (1966), *Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, Imprimerie Fabrègue, Saint-Yrieix.

PELISSIER Paul (2006), «Les interactions rurales - urbaines en Afrique de l'Ouest et Centrale», *Le bulletin de l'APAD*, n° 19, *Les interactions rural-urbain : circulation et mobilisation des ressources*, URL : http://apad.revues.org/document422.html. Consulté le 24 septembre 2007.

PERIGORD Michel (1994), « Paysage et emploi », *NOROIS*, Poitiers, t. 41, n°163, pp. 387-397.

PERRIER-CORNET Philippe (2002), *A qui appartient l'espace rural ?*, L'Aube-DATAR, Paris, 141 p.

PERRIER-CORNET Philippe, HERVIEU Bertrand (2002), « Les transformations des campagnes françaises : une vue d'ensemble », dans P. PERRIER-CORNET, *Repenser les campagnes*, La Tour d'Aigues, Ed. de l'Aube, pp. 9-31.

PERRIER-CORNET Philippe, SENCEBE Yannick, SYLVESTRE Jean-Pierre (1997), « Les processus d'exclusion dans les espaces ruraux, *Séminaire AEFEA Rural restructuring within developed economies*, 17p.

PERROT Martyne, LA SOUDIERE Martin (de) (1998), « La résidence secondaire : un nouveau mode d'habiter la campagne ? *Ruralia*, 2, pp. 137-149.

PHILLIPS Martin (2004), « Other geographies of gentrification », *Progress in Human geogrpahy*, pp. 5-30.

PHILO Chris (1992), « Neglected rural geographies: a review », *Journal of Rural Studies*, Vol. 8-2, pp. 193-207.

PILLEBOUE Jean (2007), « Les 'Journées Rurales', prélude au colloque Ariège 2004 ou la modernité au cœur des campagnes de faible densité », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de*

faible densité, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 9-38.

PINCHEMEL Philippe (1957), *Structures sociales et dépopulation rurale dans les campagnes picardes de 1836 à 1936*, Paris, Centre d'études économiques, Coll. « Etudes et mémoires », 232 p.

PIOLLE Xavier (1991), « Proximité géographique et lien social, de nouvelles formes de territorialités », *L'Espace géographique*, n°20-4, pp. 349-358.

PITIE Jean, (1971), *Exode rural et migrations intérieures en France : l'exemple de la Vienne et du Poitou-Charentes*, thèse de doctorat, Poitiers, Norois, 749 p.

PITIE Jean (1979), *L'exode rural,* Paris, PUF, Coll. QSJ ?, 128 p.

PITIE Jean (1987), *L'homme et son espace. L'exode rural en France du XVI° siècle à nos jours*, Paris, CRS, 662 p.

PLET Françoise (2003), « La géographie rurale française : quelques jalons », *Sociétés Contemporaine*, n°49/50, pp. 85-106.

POMIAN Krzysztof (1999), *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 410 p.

POUPART Jean (dir.) (1997), *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal : Gaëtan Morin, 405 p.

PRONOVOST Gilles (2000), « Les jeunes et le temps », *Lien Social et Politique – RIAC*, n°43, pp. 33-40.

PROVOST Isabelle (1999), *Paris et le désert français, histoire d'un mythe,* Thèse de doctorat en histoire, Université d'Evry, 216 p.

PUMAIN Denise, SAINT-JULIEN Thérèse, FERRAS Robert (1990), « Au Centre, les marges », dans R. BRUNET (dir.), *Géographie Universelle, France Europe du Sud*, Vol. 2, Chapitre XII, Paris, Belin Reclus, pp. 205-214.

PUNCH Samantha (2002), « Youth transitions and interdependent adult-child relations in rural Bolivia », *Journal of Rural Studies*, Vol. 18, pp. 123-133.

PRINGLE Dennis Graham *et al*. (1999), *Poor People, Poor Places, a geography of poverty and deprivation in Ireland*, Oak Tree Press, Dublin, 350 p.

RAFFESTIN Claude (1980), *Pour une géographie du pouvoir*, Paris, Litec, Coll. Géographie économique et sociale, 249 p.

RAFFESTIN Claude (1982), « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espaces et Sociétés*, n°4, pp. 167-171.

RAFFESTIN Claude (1986), « Territorialité : concept ou paradigme de la géographie

RAYMOND Stéphanie (2005), « Des risques de marginalisation aux risques de gentrification : espaces ruraux convoités et inégalement accessibles », dans S. ARLAUD, Y. JEAN, D. ROYOUX, *Rural-Urbain, Nouveaux liens, nouvelles frontières*, pp. 235-249.

RAYMOND Stéphanie (2007), « ‘Retour à la campagne’ et gentrification rurale : réflexion sur l’accès foncier rural », dans L. BARTHE, F. CAVAILLÉ, C. EYCHENNE, J. PILLEBOUE, *Habiter et vivre dans les campagnes de faible densité*, Actes du colloque franco-espagnol de géographie rurale, Foix 2004, pp. 623-640.

REAY Diane, LUCEY Helen (2000), « ‘I don’t like it here but I don’t want to be anywhere else’ : children and inner city council estate », *Antipode*, 32 – 4, pp. 410-428.

REES Alwyn (1950), *Life in welsh countryside*, Cardiff, University of Wales Press, 188 p.

RENAHY Nicolas (2005), *Les gars du coin, Enquête sur une jeunesse rurale*, Paris, La Découverte, 288 p.

RENARD Jean (1976), « Les espaces ruraux de la région nantaise », *Statistique et développement. Pays de la Loire, « Les Hommes et l'espace régional »*, 11 p.

RENARD Jean (2000), « Plaidoyer en faveur des campagnes vivantes », dans N. CROIX, *Des campagnes vivantes, un modèle pour l’Europe ?*, pp. 676-685.

REYNAUD Jean Daniel (1997), *Les Règles du jeu: L'action collective et la régulation sociale*, Paris, Armand Colin, Collection U, 3ème édition, 348 p.

RIPOLL Fabrice et VESCHAMBRE Vincent (2002), « Face à l’hégémonie du territoire : éléments pour une réflexion critique », dans JEAN Y. et CALENGE C., *Lire les territoires*, Tours, Maison des Sciences de l’Homme de Tours, Coll. Perspectives « Villes et territoires », n°3, pp 261-287.

RIPOLL Fabrice et VESCHAMBRE Vincent (2004), « Appropriation et marquage symbolique de l’espace : quelques éléments de réflexion », *ESO : travaux et documents de l’UMR 6590*, n°21, pp. 73-77.

RISSOAN Odile (2004), « Les relations amicales des jeunes : un analyseur des trajectoires sociales lors du passage à l’âge adulte », *Genèses*, n°54, pp. 148-161.

RIST Gilbert, (1996), *Le développement : histoire d’une croyance occidentale*, Paris, Presses de la fondation nationale de sciences politiques, 426p.

RIVIERE-HONEGGER Anne (1998), « L’installation récente de citadins en situation de précarité en Cévennes : exemple du canton de Lassalle (Gard) », *Revue d’Economie Méridionale*, Vol. 46, n°181-182, pp. 45-69.

ROSENTAL Paul-André (1994), « L’exode rural. Mise à l’épreuve d’un modèle », *Politix*, Vol. 7, n°25, pp. 59 – 72.

ROSENTAL Paul-André (1999), *Les sentiers invisibles. Espaces, familles et migrations dans la France du XIXe siècle*, Paris, Editions de l’EHESS, 256p.

ROSNAY de Joël (1975), *Le Macroscope, vers une vision globale*, Paris, Seuil, 330 p.

ROULLEAU-BERGER Laurence (1999), *Le travail en friche : les mondes de la "petite" production urbaine*, La tour d’Aigue, Ed. de L’Aube, 244 p.

ROUQUETTE Michel-Louis, RATEAU Patrick (1998), *Introduction à l’étude des représentations sociales*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 159 p.

ROUSSEL Véronique (1988), « Théorie des seuils critiques de depopulation et irréversibilité du processus de desertification », *Revue d'Economie Régionale et Urbaine*, n°5, pp. 811-26.

ROUSSEL Véronique (2000), « A propos de l'arrivée de nouvelles populations et ses conséquences sur les espaces ruraux », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°1, pp.45-62.

RUDD Peter, EVANS Karen (1998), « Structure and agency in youth transitions : student experiences of vocational further education », *Journal of youth studies*, Vol. 1-1, pp. 5-20.

RYE Johan Frederik (2006a), « Rural youths' images of the rural », *Journal of Rural Studies*, Vol. 22-4, pp. 409-421.

RYE Johan Frederik (2006b), « Leaving the countryside », *Acta Sociologica*, Vol. 49, No. 1, pp. 47-65.

SAGE Colin (2003), « Social embeddedness and relations of regard : alternative 'good food' networks in south-west Ireland », *Journal of rural studies*, Vol. 19-1, pp47-60.

SAUTTER, Gilles (1962), « A propos de quelques terroirs d'Afrique occidentale. Essai comparatif », *Etudes rurales*, 4, pp. 24-86.

SAUTTER, Gilles (1966), *De l'Atlantique au fleuve Congo. Une géographie du sous-peuplement. République du Congo, République gabonaise*, Mouton, Paris-La Haye, 2 tomes, 1102 p.

SAUTTER Gilles (1986), « La géographie rurale en crise ? », *Etudes rurales*, n°103-104, pp. 259-274.

SAYERS Peig (1962), *An Old Woman Reflexion*, Oxford, p. 148.

SCHMITT Bernard (1996), « Avantages comparatifs, dynamiques de population et d'emploi dans les espaces ruraux », *Revue d'Economie Régionale et Urbaine*, n°2, pp. 363-382.

SCHMITT Bertrand, PIGUET Virginie, PERRIER-CORNET Philippe, HILAL Mohamed (2002), *Actualisation du zonage en aires urbaines et de son complément rural, définitions, résultats, analyse, critique*, UMR INRA SAD et ESR, p. 3.

SECHET Raymonde, VESCHAMBRE Vincent (2006), *Penser et faire la géographie sociale. Contributions à une épistémologie de la géographie sociale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Géographie sociale », 400 p.

SEGESA (1976), *La France des faibles densités*, Documentation, Bibliographie, Analyses d'études, Paris.

SENCEBE Yannick (2001), *Les lieux et les temps de l'appartenance Mobilités et territoire : une analyse sociologique du pays Diois*, Thèse de sociologie, Université de Lyon 2, 524 p.

SENCEBE Yannick (2002), « Des bons usages de l'enclavement : une analyse sociologique du "pays diois" », dans R. FRY, A. RUGET, L. VINCENDEAU, *"Pays" et territoires.*

De Vidal de la Blache aux lois d'Aménagement et de développement du territoire, pp. 101-115.

SENCEBE Yannick, LEPICIER Denis (2007), « Migrations résidentielles de l'urbain vers le rural en France : différenciation sociale des profils et ségrégation spatiale », *EspacesTemps.net*, Textuel, http://espacestemps.net/document2270.html. Consulté le 20 Août 2007.

SHORTALL Sally, SHUCKSMITH Mark (2001), « Rural development in practice, issues arising in Scotland and Northern Ireland », *Community development Journal*, Vol. 36-2, pp. 122-133.

SHUCKSMITH Mark (2004), « Young people and social exclusion in rural Areas », *Sociologia Ruralis*, Vol. 44-(1), pp. 43-59.

SHUTTLEWORTH Ian, KITCHIN Rob, SHIRLOW Peter, McDONAGH John (2000), « The tail of the tiger : Experiences and perceptions of unemployment and inactivity in Donegal », *Irish Geography*, Vol. 33-1, pp. 56-73.

SILVERMAN David (2000), *Doing qualitative research, a practical handbook*, London, Sage, 316 p.

SIMARD Majella (2005), « Les espaces à faible densité: un défi au développement des milieux ruraux québécois », *Revue canadienne des sciences régionales*, vol 28 - 1, pp. 303-329.

SMAILES Peter, ARGENT Neil, GRIFFIN Trevor (2001), « Rural population densities: its impact on social and demographic aspect of rural communities », *Journal of Rural Studies*, Vol. 18-(3), pp. 385-404.

SMYTH John (1984), « Social geography of rural Ireland inventory and prospect », *Irish Geography*, Golden Jubilee Volume, pp. 204-236.

SOUMAGNE Jean (1995), « Déprise commerciale dans les zones rurales profondes et nouvelles polarisation », dans R. BETEILLE, S. MONTAGNE-VILLETTE (1995), *Le rural profond français*, Paris, SEDES, pp. 31-45.

SPATIAL PLANNING UNIT (2001), *Rural and Urban roles – Irish spatial perspectives*, DOELG, Dublin.

SPURK Jan (2003), « Épistémologie et politique de la comparaison internationale : quelques réflexions dans une perspective européenne », dans M. LALLEMENT et J. SPURK (dir.), *Stratégies de la comparaison internationale*, Paris, CNRS Éditions, p. 71-82.

STOCK Mathis (2004), « L'habiter comme pratique des lieux géographiques », *EspacesTemps.net*, Textuel, http://espacestemps.net/document1138.html. Consulté le 18 décembre 2004.

STOCK Mathis (2006), « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, Textuel, http://espacestemps.net/document1853.html. Consulté le 26 février 2006.

SYNGE John Millington (1921), *The Aran Islands*, London, 173 p.

TALANDIER Magali (2004), « La ressource territoriale : un avantage comparatif pour les territoires ruraux isolés », *Montagnes Méditerranéennes*, n°20, pp. 119-132.

TCHERNIA Jean-François (2005), « Les jeunes Européens, leur rapport au travail », dans O. GALLAND, B. ROUDET, *Les Européens et leurs valeurs*, Paris, La Découverte, pp. 177-228.

THERET Bruno (1997), « Méthodologie des comparaisons internationales, approches de l'effet sociétal et de la régulation », *L'Année de la régulation,* Vol. 1, pp. 163-228.

THERY Hervé (1992), « Enclave », dans R. BRUNET et al., *Les mots de la géographie*, Ed. Reclus –La Documentation Française, p171.

THIREAU Véronique, FONT Eduardo (1997), « Les réseaux entrepreneuriaux en zone de faible densité », *Revue d'économie régionale et urbaine*, n°5, pp.709-722.

THOMSIN Laurence (2001), « Un concept pour le décrire : l'espace rural urbanisé », *Ruralia*, n°9, pp. 163-179.

TOVEY Hilary (1992), « Rural sociology in Ireland, a review », *Irish Journal of Sociology*, Vol. 2, pp. 96-121.

URBAIN Jean-Didier (2002), *Paradis Vert. Désirs de campagne et passions résidentielles*, Paris, Payot, 392 p.

VALENTINE Gill (1997), *Cool places, geography of youth culture*, Routledge, 383 p.

VALLES Vincent (2006), « Une question de cycles de vie », Université Européenne d'accueil des nouvelles personnes, http://www.accueil-populations.com/doc/2Vales.pdf, consulté le 2 juillet 2007.

VARLEY Tony (1991), « On the fringes: community groups in rural Ireland », dans T. VARLEY, T. BOYLAN, M. CUDDY, *Rural Crisis : Perspective on Irish Rural Development*, Galway: Centre for Development Studies, UCG, pp. 48-76.

VARLEY Tony, BOYLAN Thomas, OWENS Michael (1991), *Rural Crisis : Perspective on Irish Rural Development*, Centre for Development Studies, 244 p.

VENNE Michel, ROBITAILLE Antoine (2006), *L'annuaire du Québec 2006*, L'institut du nouveau monde.

VESCHAMBRE Vincent (1999), « Dimension, un mot parmi d'autres pour dépasser la dialectique socio-spatiale », *Espaces géographiques et sociétés. Travaux et documents de l'UMR 6590*, n°10, mars, pp. 83-87.

VIGNAL Cécile (2005), « La non-mobilité spatiale d'ouvriers face à la délocalisation de l'emploi », dans S. ARLAUD, Y. JEAN, D. ROYOUX, *Rural-Urbain, Nouveaux liens, nouvelles frontières*, pp. 279-290.

VIGOUR Cécile (2005), *La comparaison dans les sciences sociales, Pratiques et méthodes*, Paris, La Découverte, Coll. Guides repères, 335 p.

VIOLIER Pierre (1993), « Le tourisme fluvial dans la région des Pays de la Loire et la dynamique des espaces et sociétés rurales », *NOIROIS*, n°159, juillet-septembre, pp. 371-386.

WALSH Jim (1984), *To Go Or Not To Go - The Migration Intentions of Leaving Certificate Students*, Dublin: Carysfort College.

WALSH Jim (1988), « Local development and local government in the republic of Ireland: From fragmentation to integration? », *Local Economy*, Vol. 12-4, pp. 329-341.

WALSH Jim (1996), « Population change in the 1990s: preliminary evidence from the 1996 census of population in the Republic of Ireland », *Geographical Viewpoint*, 1996, Vol. 24, pp. 3-12.

WEBER Max (1921), « Les concepts fondamentaux de la sociologie », *Economie et société*, Paris, Plon, Collection Agora (1997), pp. 3-60.

WEBER Max (1985). *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 286 p.

WEBER Eugen (1976), *La fin des terroirs. La modrenisation de la France rurale, 1870-1914*, Paris, Fayard, 844 p.

WENNHALL Johan (1993), « Created or creative? The theory of construction and youth as an active category », *Young*, Vol. 1-1, http://www.alli.fi/youth/research/ibyr/young/1993-1/y931wenn.htm. Consulté le 10 juillet 2006.

WILLIAMS W. M. (1956), *The sociology of an English village*, London, 256 p.

WYN Johanna, DWYER Peter (1999), « New directions in research on youth in transition », *Journal of youth studies*, Vol. 2-1, pp. 5-21.

YEATS William Butler (1893), *The celtic twilight : faerie and folklore*, Dover publication, 2004, 128 p.

YOUNG Nathan (2006), « Distance as a hybrid actor in rural economies », *Journal of rural studies*, Vol. 22-3, pp. 253-266.

ANNEXES

Annexe 1 : Synthèse des résultats des travaux de la SEGESA sur les problèmes spécifiques à la faible densité

Dans la gestion de l'espace, la faible densité ne détermine pas l'abandon des espaces autrefois cultivés. Les résultats soulignent une adaptation des systèmes de production sans qu'il y ait une extensification de l'agriculture. Le pourcentage de logements vacants est fortement corrélé avec la faible densité, traduisant un abandon et une perte de valeur du patrimoine bâti. Le coût élevé de l'entretien des équipements entraîne des problèmes de gestion de l'espace face aux besoins individuels, pouvant conduire à un abandon certain. Il apparaît que dans la zone de faible densité, il est possible d'observer fréquemment une concurrence avec les terrains militaires, entre agriculture et sylviculture, des conflits fonciers ou immobiliers.

Parmi les problèmes économiques, le travail de la SEGESA montre une diversification possible de l'activité économique malgré une prédominance de l'activité agricole. Bien qu'il n'y ait pas de corrélation systématique entre la densité et le revenu agricole, ni même avec la pauvreté, c'est dans ces zones de faible densité que se trouvent les départements connaissant des problèmes de récession de l'emploi et de bas revenus. Le taux d'activité féminine apparaît lui aussi comme spécifique, créant une faiblesse du potentiel d'emploi féminin. Les activités non agricoles restent plus vulnérables qu'ailleurs, l'absence d'autonomie de développement et la perte d'un pouvoir de décision affaiblissent l'économie de la zone de faible densité.

Sur le plan social, l'équipe de la SEGESA constate en outre que le célibat et le déséquilibre des âges donnent un bilan naturel défavorable renforçant l'état de faible densité. L'étude des soldes migratoires permet de montrer - assez logiquement - que l'exode rural touche moins les zones rurales de faible densité qui ne constituent plus un réservoir de population. Enfin, la proportion d'immigrés récents dans les zones de faible densité est la même qu'ailleurs. Les retraités sont, eux, plus nombreux. La relation entre la faible densité et le dépeuplement est donc établie : plus la densité est faible, plus il y a une tendance au dépeuplement. Toutefois, cette corrélation vaut pour la densité totale et non pour la densité rurale, ce qui met en évidence un élément primordial pour l'analyse des espaces de faible

densité : c'est l'absence de villes, qui pourraient retenir l'exode, qui est associée au phénomène du dépeuplement rural.

En ce qui concerne la dégradation des services publics et privés, elle se traduit par la baisse de la qualité et surtout de l'accessibilité. L'amenuisement des services pose problème parce qu'ils sont moins rentables et aussi à cause de « *l'effet boule de neige* » lié à l'interdépendance entre service publics et privés.

Annexe 2 : Les typologies élaborées dans *La France des faibles densités*

Dans La France des faibles densités (Bontron, Mathieu, 1977), deux typologies sont élaborées.

Une première typologie permet d'ébaucher cinq types différents d'espaces selon leur mode d'insertion : les espaces centraux intégrés au système d'ensemble (type Beauce) ; des espaces dont les nouvelles fonctions (tourisme, loisirs, camps militaires) rendues possibles par la faible densité permettent l'intégration (Sologne, Alpes, Larzac) ; des espaces périphériques du système productif (Nivernais, Chatillonnais, Cantal…) ; des espaces marginalisés (Haut Morvan, Margeride, Cévennes) ; des espaces improductifs (cantons des Alpes du Sud, du Centre et Corse).

Une deuxième typologie porte véritablement sur les conditions de l'aménagement par ce qu'elle différencie les zones grâce à la nature de leurs problèmes. Les types d'espaces sont formés en fonction des éléments à mettre en œuvre pour agir sur les facteurs dont dépendent la vie sociale et la situation de la zone. Ces éléments recouvrent trois thèmes : « *le milieu naturel* », « *le peuplement* » et « *la puissance économique* ». Chaque thème est composé de séries de variables qui permettent de distinguer des points cruciaux qui nécessitent des aménagements particuliers. En ce qui concerne le « *milieu naturel* », la typologie fait apparaître des domaines d'action qui portent sur les déplacements des habitants, les nouvelles opportunités pour l'espace (comme la pluriactivité ou le tourisme vert) et la sensibilité des milieux au recul de la présence humaine. Le thème du « *peuplement* » permet de distinguer les tendances démographiques au sein de la zone, la répartition de l'habitat et l'encadrement urbain qui suivant leurs niveaux nécessitent des politiques adaptées. La « *puissance économique* » veut permettre à la politique d'aménagement de prendre en compte le niveau économique de la région et aussi le niveau de revenu des habitants. Cette typologie d'aménagement permet de dégager les nuances régionales pour mettre en place des solutions adaptées aux problèmes spécifiques. Elle dégage sept types dans la zone de faible densité : la couronne parisienne, l'Est, le Centre, le Massif Central, le Sud Ouest, la zone méditerranéenne et la montagne.

Annexe 3 : Les typologies élaborées dans *L'avenir des zones à faible densité*

Les typologies élaborées dans L'avenir des zones à faible densité (Aitchison, Bontron, 1980) sot thématiques et synthétiques :

Les typologies thématiques mettent l'accent sur la composition de la zone en termes de population, de catégories sociales, d'activité et d'usage de l'espace. De plus, elles s'appuient sur l'évolution de ces caractéristiques. Toutes mettent en évidence une situation contrastée de la zone, avec une spécificité de la haute montagne et des espaces qui entourent le Bassin parisien par exemple. Le tableau suivant permet de résumer cette typologie.

Cadre de vie	Favorable	Moyen, avec cadre individuel bon	Cadre individuel médiocre	Isolement social	Handicaps naturels importants
Catégories sociales	Vieux et isolés	Agricoles « pauvres »	Agricole « modeste »	Espace touristique	Aisées et mobiles
Evolution démographique	Dynamisme par attraction	Stabilité naturelle et exode limité	Vieillissement par accueil de retraités	Dépopulation accélérée	
Transformations agricoles	Déclin de l'agriculture	Résistance par l'intensification	Renforcement et extensification		
Problèmes d'emplois	Stabilisation	Fort développement non agricole et effondrement de l'emploi agricole	Faibles substitutions au déclin agricole	Fort emploi agricole et recul des activités traditionnelles	
Usage de l'espace	Usage forestier	Emprise agricole forte	Espace agricole en déprise	Multi usages contrôlés de l'extérieur	Forte propriété collective et usage touristique

Source : AITCHISON John William., BONTRON Jean Claude (1980)

Ces classifications thématiques permettent de construire une typologie de synthèse des cantons de la zone de faible densité qui s'éloigne de l'intérêt premier attribué aux typologies, à savoir donner des outils pour l'action et pour identifier une zone d'intervention. La

démarche de synthèse repère les vingt variables les plus cohérentes et discriminantes qui correspondent aux caractéristiques de l'évolution et de la structure des cantons et procède par regroupement hiérarchique, selon leur degré de ressemblance.

> L'intégration dans une démarche de synthèse d'un grand nombre de variables visant à décrire des formes de mise en valeur et du fonctionnement d'un espace, conduit nécessairement à un résultat complexe pour l'interprétation et sans doute peu opératoire pour l'action. (Aitchison, Bontron, 1980 : 77).

Les tentatives de synthèse ont tout de même soulevé certains aspects qui nous aident à mieux la connaître dans sa forme, sa constitution et son évolution. Six groupent ressortent : un groupe où il y a une agriculture dominante et relativement résistante (29 % des cantons dont ceux de la Dordogne) ; un deuxième groupe où l'agriculture est résistante avec des activités diversifiées (27 %) ; un troisième groupe au sein duquel existe une crise agricole et démographique et l'émergence d'activité touristiques (20 %) ; un autre groupe avec un renouveau démographique et des activités nouvelles (13 %) ; un cinquième où les espaces sont dévitalisés et d'utilisation temporaire (9 %) ; enfin un dernier groupe le modèle landais (deux cantons).

Annexe 4 : Liste des personnes ressources et organisme

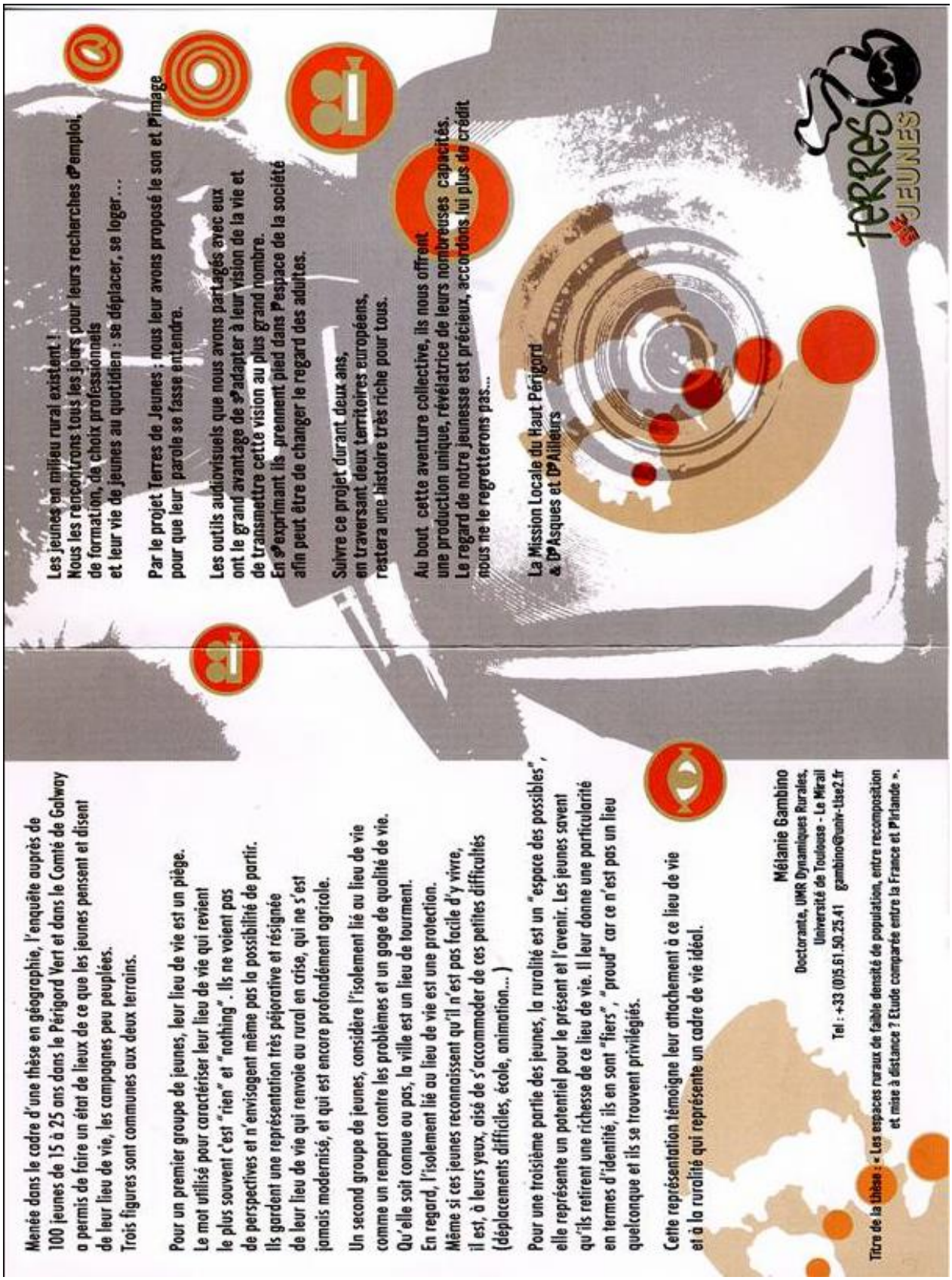
Rural Galway :

Nom	Organisme	Profession
Paul Rush	Galway Rural Development	Projects Coordinator
Berni Harte	Galway Rural Development	Education Coordinator
Tom Gillmor	Galway Bay FM	Retraité
Ann Mallaghan	Galway County Council	Member of board
Ellen McDonagh	Clifden Chamber of commerce	Public relation officer
Bernard Lee	Cashel Youth Club	Youth Worker
Helen Butler	Galway Youth Federation	Information Services Coordinator
Deirdre McGrath	Galway Youth Federation	youth worker
Davnet McEllin	Vocational Education Council	youth worker and project manager
Damien Coleman	GAA County Galway	Summer camps Coordinator
Eamon Burke	Macra na Feirme	Agriculteur
Phillip Burke	Loughrea Theatre club	President
Oliver King	No Name Club	Galway Development Officer
Peadar Brick	Headford No Name Club	Gendarme
Adrian Feeney	Gort No Name Club	Local developper
Michael Molamphy	Portumna School	IT teacher
Helen Lee	Woodford School	French teacher.

Périgord Vert :

Valérie Vallès	Leader Plus Périgord Vert	Animatrice
Catherine Pouyot	DDJS et Bus infos jeunes	Animatrice
Suzanna Ceballo	Centre Social de Brantôme	Animatrice
Guillaume Chagnon	Club des jeunes de Ribérac	Animateur
Stéphane Borderon	Espace jeunes Champagnac de Belair	Animateur
Monique Mathivaux	Point jeune La coquille	Animatrice
Cyril Latanière	Club de jeunes, Thiviers	Animateur
Julia Mortier	Espace jeunes deTocane	Animatrice
Sophie Heurtebise	Mission Locale de Ribérac	Directrice
Béatrice Gimel	Mission Locale de Ribérac	Conseillère
Christine Fraux	Mission Locale du haut Périgord	Directrice
Julie Durand	Mission Locale du haut Périgord	Animatrice
Patricia Hilaire	Mission Locale du haut Périgord	Animatrice
Jacky Poltorak	Syndicat d'initiative Lanouaille	Employée
Nicolas Clavel	Lycée Professionnel de Chardeuil	Maître d'internat
Matrial Peyrouny	Los Jitols	Membre actif

Annexe 5 : Jaquettes DVD « Terre de jeunes »



Menée dans le cadre d'une thèse en géographie, l'enquête auprès de 100 jeunes de 15 à 25 ans dans le Périgord Vert et dans le Comté de Galway a permis de faire un état de lieux de ce que les jeunes pensent et disent de leur lieu de vie, les campagnes peu peuplées.
Trois figures sont communes aux deux terrains.

Pour un premier groupe de jeunes, leur lieu de vie est un piège.
Le mot utilisé pour caractériser leur lieu de vie qui revient le plus souvent c'est "rien" et "nothing". Ils ne voient pas de perspectives et n'envisagent même pas la possibilité de partir.
Ils gardent une représentation très péjorative et résignée de leur lieu de vie qui renvoie au rural en crise, qui ne s'est jamais modernisé, et qui est encore profondément agricole.

Un second groupe de jeunes, considère l'isolement lié au lieu de vie comme un rempart contre les problèmes et un gage de qualité de vie.
Qu'elle soit connue ou pas, la ville est un lieu de tourment.
En regard, l'isolement lié au lieu de vie est une protection.
Même si ces jeunes reconnaissent qu'il n'est pas facile d'y vivre, il est, à leurs yeux, aisé de s'accommoder de ces petites difficultés (déplacements difficiles, école, animation...)

Pour une troisième partie des jeunes, la ruralité est un "espace des possibles", elle représente un potentiel pour le présent et l'avenir. Les jeunes savent qu'ils retirent une richesse de ce lieu de vie. Il leur donne une particularité en termes d'identité, ils en sont "fiers", "proud" car ce n'est pas un lieu quelconque et ils se trouvent privilégiés.

Cette représentation témoigne leur attachement à ce lieu de vie et à la ruralité qui représente un cadre de vie idéal.

Mélanie Gambino
Doctorante, UMR Dynamiques Rurales,
Université de Toulouse - Le Mirail
Tel : +33 (0)5.61.50.25.41 gambino@univ-tlse2.fr

Titre de la thèse : « Les espaces ruraux de faible densité de population, entre recomposition et mise à distance ? Etude comparée entre la France et l'Irlande ».

Les jeunes en milieu rural existent !
Nous les rencontrons tous les jours pour leurs recherches d'emploi, de formation, de choix professionnels et leur vie de jeunes au quotidien : se déplacer, se loger…

Par le projet Terres de Jeunes ; nous leur avons proposé le son et l'image pour que leur parole se fasse entendre.

Les outils audiovisuels que nous avons partagés avec eux ont le grand avantage de s'adapter à leur vision de la vie et de transmettre cette vision au plus grand nombre.
En s'exprimant ils prennent pied dans l'espace de la société afin peut être de changer le regard des adultes.

Suivre ce projet durant deux ans, en traversant deux territoires européens, restera une histoire très riche pour tous.

Au bout cette aventure collective, ils nous offrent une production unique, révélatrice de leurs nombreuses capacités.
Le regard de notre jeunesse est précieux, accordons lui plus de crédit nous ne le regretterons pas...

La Mission Locale du Haut Périgord
& l'Asques et l'Ailleurs

TERRES DE JEUNES

Fruit de la rencontre entre une doctorante en Géographie et la Mission Locale du Haut Périgord (Dordogne) dans le cadre du programme européen Leader +, le projet "Terres de Jeunes" a donné la parole à des jeunes vivant en milieu rural.

Cette nouvelle forme d'expression des jeunes a pu voir le jour grâce au soutien du programme Leader Périgord vert, au mécénat de la fondation Déxia Crédit Local et à la participation financière du Conseil Général, du Conseil Régional , de Jeunesse et Sport .
Durant prés de 2 ans, plus de 30 jeunes se sont mobilisés sur le Périgord Vert et plus d'une vingtaine sur le Comté de Galway en Irlande, plus de 500 personnes ont assisté aux projections-débats.

POUR VOS BEAUX JOURS
ET SI ON CHANGEAIT TOUT DANS CETTE VILLE POUR Y METTRE UN PEU DE COULEUR...

DURÉE 7 MN15
+ BONUS : DEBATS

DVD 1

DVD 1

LOU BRA CACHA
LE CHASSÉ-CROISÉ DE DEUX BRAS CASSÉS. RENCONTRE DE GÉNÉRATIONS ET D'UNIVERS MUSICAUX..

DURÉE 20 MN
+ BONUS : PORTRAIT DE JEUNESSE

Les jeunes périgourdins, guidés par les cinéastes de D'Asques et D'Ailleurs, ont réalisé 3 films de fiction destinés à présenter leur vision, leur point de vue sur la vie quotidienne des jeunes en milieu rural, aux adultes qui les entourent.

B24
BRANTÔME, PETITE VILLE TRANQUILLE ET POURTANT, UNE POIGNÉE DE JEUNES NUIT AU PETIT COIN DE PARADIS...
UN JOURNALISTE MÈNE L'ENQUÊTE..

DURÉE 10 MN 30
+ BONUS : DEBATS

DVD 1

De leur coté, les jeunes Irlandais, en partenariat avec la Galway Youth Fédération, ont réalisé 2 films sur la même approche .

DVD 2

D'CUBE
UN GROUPE DE JEUNES IRLANDAIS DÉCIDENT D'ÉCRIRE UN FILM D'HORREUR...
DURÉE 60 MN

DVD 2

BUZZIN
DOCU - FICTION
ROCKERS, GOTHIQUES OU MINETS, QUELQUES JEUNES ÉCHANGENT SUR LES "FAMILLES" DE JEUNES ET LEURS RAPPORTS

DURÉE 10 MN

DVD 2

En juillet 2006, une délégation de jeunes français s'est rendue en Irlande ; de cet échange est né le documentaire "Sit on a rock and have a drink !" qui clôt la démarche.
Ce dernier film confronte les problématiques locales à d'autres réalités européennes...

SIT ON A ROCK, HAVE A DRINK !
DURÉE 32 MN

L'ensemble livre un portrait dynamique des préoccupations de jeunes, bien en phase avec le présent et les réalités de la vie rurale de France ou d'Irlande.

Ce travail est, nous l'espérons, le point de départ d'une réflexion pour faire évoluer le regard des adultes, des institutions locales, donner confiance à notre jeunesse européenne et valoriser ce qu'elle ne doit pas cesser d'être : la ressource la plus précieuse de nos sociétés.

Annexe 6 : Revue de Presse du « Terres de Jeunes »

THIVIERS Avoir 20 ans en Nord-Dordogne, est-ce simple ?

Le film réalisé avec la Mission locale a exorcisé la question

La parole aux jeunes

Des jeunes qui se sont exprimés sur la cassure entre générations PHOTO JACQUES GUINE

: Alain Bernard

Marilou, Béber, Camille, Vanessa, Boris, Anne-Sophie et les autres : vendredi soir, ces 17-26 ans se référant souvent au meneur de jeu Jonathan épiloguaient encore dans la nuit, aux marches du cinéma Le Clair, après la projection de « Pour vos beaux jours ». Parents, éducateurs, amis, élus départementaux et locaux comme MM. Karp, de Courcel, Vauriac et Mouton (le maire était au congrès national) venaient de découvrir, beaucoup avec intérêt et pas mal avec perplexité, ce court-métrage enfanté par le projet « Terres de jeunes », sous des auspices franco-irlandais (Périgord vert, comté de Galway).

Il faut dire que, réalisé tambour battant en une simple semaine sous la houlette de l'équipe de Christine Fraux à la Mission locale du Haut-Périgord, le film n'y va avec le dos de la cuiller. Ces jeunes déclinent, à tous les temps de la pellicule, un « no future in Thiviers » plutôt désespérant...

Ici, pas de voitures brûlant comme en banlieue. Mais quand même, au débat qui suivit, on comprit que l'histoire s'accélère; que les jeunes n'ont plus, entre des tranches d'âge raccourcies, les mêmes soucis; que les adultes ne savent plus forcément ce que leurs cadets veulent et leur poser les bonnes questions. Autres suggestions : on ne peut plus raisonner comme au temps du plein emploi, et il vaudrait mieux aider la formation qu'inciter au « star-system ».

Thiviers... comme partout (1) ? Dur d'être élu quand sont détériorés des locaux-jeunes, comme à Saint-Jory-de-Chalais ? Cassure inter-générations ? On s'accorda en tous cas à vanter cette expression libératoire. Et un club réunissant les jeunes est sur les rails.

(1) Le film a failli se tourner à Verteillac, le prochain le sera à Brantôme.

Source : *Sud Ouest*, 28/11/2005

DL INITIATIVE

Thiviers : douze regards, un film

Ils sont douze et veulent que les choses bougent. Alors ils ont décidé d'empoigner une caméra et de participer au projet mis en place par la Mission locale : « Terres de Jeunes ». Le but : réaliser un court-métrage sur la vie rurale, leur vision de leur pays et de leur quotidien. Ce soir, leur réalisation est présentée au cinéma de Thiviers.

Ce soir, le film « Pour vos beaux jours » sera présenté au public. Les jeunes espèrent qu'un bon accueil lui sera réservé. PHOTO DL

« MÊME PAS PEUR de le montrer », lancent-ils en chœur. « Ils », ce sont les douze jeunes qui ont participé au deuxième volet du projet « Terres de Jeunes », mis en place depuis mai dernier par la Mission locale du Haut-Périgord. L'objectif était de réaliser un court-métrage parlant de leur vie quotidienne, de la vision qu'ils ont de leur pays et de leur vécu de la ruralité.

Mission accomplie avec la naissance de leur film « Pour vos beaux jours » qui sera projeté ce soir au cinéma « Le Clair » de Thiviers. La consécration d'un travail pour lequel ils ont mis tout leur cœur. À l'origine de tout cela, il y a un jeune passionné de court-métrage, de caméra et de tout ce qui tourne autour de l'audiovisuel. Jonathan Lacoé rencontre Olivier Desagnat dans un festival de court-métrage. Le cinéaste professionnel lui parle du projet porté par la Mission locale du Haut-Périgord. Emballé par l'idée, Jonathan monte son équipe avec quelques connaissances. Le bouche à oreille fonctionne. Ils se retrouvent à douze.

Certains sont lycéens, d'autres travaillent ou recherchent un emploi. Mais tous se sont impliqués corps et âmes. Pendant les dix jours des vacances de La Toussaint, ils ne vont plus penser qu'à ça. « *Nous avons écrit le scénario, le synopsis, tourné les scènes dans Thiviers et le plus long, monté le court-métrage* », explique Vanessa. L'histoire : des jeunes qui s'embêtent et qui trouvent un moyen pour changer leur quotidien dans une petite ville rurale.

Dans cette aventure, chacun s'est prêté au jeu. « *Nous sommes tous passés à l'écran et tout le monde s'est aussi essayé au maniement de la caméra* », précise Jonathan. Au final, « Pour vos beaux jours » est leur vision du monde rural en sept minutes. « *Le message de notre film a le mérite d'être clair et d'appuyer là où ça fait mal* », reprend Vanessa.

« *Nous espérons que la projection fera naître le débat. Nous avons voulu montrer que la question des jeunes se pose à Thiviers et puis nous voulions permettre à nos jeunes de se réunir autour d'autre chose que la recherche d'emploi. Les faire travailler autour d'un projet citoyen qui rassemble, impulser une prise de parole sur ce qui se fait ou ne se fait pas et devrait se faire* », confie Christine Fraux, directrice de la mission locale de Thiviers. Un projet citoyen parce que « Terres de Jeunes » ne rassemble pas que les jeunes du Haut-Périgord. Ceux du comté de Galway en Irlande se sont aussi lancés dans l'aventure. « *Trois groupes de jeunes irlandais participeront aussi au projet et proposeront chacun un court-métrage* », poursuit Christine Fraux. Cinq courts-métrages des jeunes Périgordins seront ajoutés au tout. « *Nous en sommes au deuxième volet. En mai dernier, un premier groupe a réalisé un premier film : Lou Bra Cacha.* » Au final, tous les films seront regroupés sur un seul et même DVD.

> *"Le message de notre film a le mérite d'être clair et d'appuyer là où ça fait mal"*

Mais au-delà de l'épopée cinématographique, c'est avant tout une véritable aventure humaine que les douze jeunes de ce projet ont vécue. « *On ne se connaissait pas avant ce projet. On a fait ici de supers rencontres* », affirment-ils. Il n'y a qu'à en juger leur site internet où chaque jour, ils y ont laissé leurs impressions. « *C'est inoubliable ! J'ai rencontré des personnes super sympas et très ouvertes ! Je souhaite à tout le monde de vivre une expérience comme celle-là* », glisse Vanessa. Et Romain d'ajouter : « *S'il n'y a qu'un mot à retenir de ce projet, c'est : Génial. Je n'ai que ça à dire...* »

Ce soir, ils vont donc se mettre à nus devant le public qui se sera déplacé. « *On a hâte de montrer notre travail. On serait forcément déçus si tout le monde émettait une mauvaise critique mais l'essentiel, c'est que ce soit vu et qu'on ait pris du plaisir à le faire* », ajoute Vanessa. « *Grâce à ce projet, on a aussi découvert les coulisses du cinéma* », lance Jérôme.

> *"C'est inoubliable ! J'ai rencontré des personnes super sympas et très ouvertes ! Je souhaite à tout le monde de vivre une expérience comme celle-là"*

En bref, un bilan « supra positif », comme ils disent. Une aventure qui aura fait naître des vocations chez certains, des idées chez d'autres. Tandis que Boris espère rejoindre une association de cinéma, Jérôme et ses copains ont pour projet de monter une association de jeunes sur Thiviers. « Pour vos beaux jours » sera certainement le point de départ de nombreux autres projets. Et ça, c'est déjà pas mal...

Delphine Le Normand

Source : *La Dordogne libre*, 25/11/2005

THIVIERS Des cinéastes amateurs réalisent un « court » en milieu rural

Un film sur la vie quotidienne à Thiviers

■ Douze jeunes, sept étudiants et cinq demandeurs d'emplois profitent des vacances de Toussaint pour réaliser un court-métrage sur le milieu rural à Thiviers.

Ce projet intitulé « Terres de jeunes » et porté par la Mission locale de Thiviers, a pour objectif de permettre à des jeunes du Périgord vert et du Comté de Galway, qui font la même chose en Irlande, de réaliser un DVD sur leur vie quotidienne et leur vécu de la ruralité et d'apporter un témoignage sur les soucis de la jeunesse par rapport à l'emploi. Encadré par des professionnels, ce travail leur permettra de découvrir les techniques de l'audiovisuel et de susciter éventuellement des vocations. Il sera ensuite diffusé localement et régulièrement afin de changer, peut-être, le regard que portent les adultes et les institutions sur les jeunes. Jeunes Français et jeunes Irlandais monteront ce film ensemble. Ce sujet de 10 à 15 minutes sera ensuite présenté au public au cinéma Le Clair, à Thiviers, le 25 novembre. Ce sera l'occasion d'ouvrir le dialogue entre les jeunes et les adultes (public, élus, institutions).

Des cinéastes en herbe à Thiviers PHOTO JACQUES GUINE

Programme Leader + Périgord vert, Mélanie Hambino, doctorante en géographie; l'Association d'Asques et d'Ailleurs, le GRD du Comté de Galway et la Youth Galway Federation avec le soutien de la région Aquitaine et la Fondation du crédit local Daxia. Pour en savoir plus sur ce projet consulter le site www.terresdejeunes.org

Source : *Sud Ouest*, 31/10/2005

Galway Rural Development Company News

WINTER EDITION

Noel Treacy, TD officially opening the Community Centre.

Millennium Partnership Fund for Disadvantage: Access to Third Level Education

This Fund has been running very successfully and is now coming into its sixth year. Between seventy and a hundred people have been helped each year. Generally the requests have been for financial supports to meet student participation costs including travel, course and examination fees, books, materials, equipment, childcare, accommodation and subsistence costs. However the Fund is also able to help with study supports, guidance, mentoring and preparation for third level education.

Applications are invited each September for support within the coming academic year. Applicants have to live within the Galway Rural Development operational area and it is expected that students will also be in receipt of a VEC or local authority maintenance grant (thus establishing level of income and residence).

Home-Start Athenry – First in the West

Athenry and its surrounding region was identified as an area with a growing number of young isolated children and parents who would benefit greatly from the establishment of a Home-Start scheme. An inter-agency application for cohesion funds was made in 2004 and was successful. As a result of this, the first Home-Start scheme in the west of Ireland has been set up in Athenry. The scheme is led by Galway Rural Development Company in conjunction with the Health Service Executive and the Galway City and County Childcare Committee.

Home-Start is a primary prevention and support programme whereby volunteers in the community are trained to support children and parents who may be experiencing loneliness, depression, relationship breakdown, ill-health or disability. Home-Start provides support, friendship and practical help to families with one or more children less than five years of age. Volunteers visit families on a regular basis and try to respond to the needs of parents that are isolated, under financial pressure or simply exhausted by the challenge of raising small children without much support.

Michael Stapleton co-ordinator of Home Start.

The co-ordinator, Michael Stapleton is based in Athenry and can be contacted on: 091 87549 or 086 8098255.

Terres de Jeunes, Land of Youth, Tír na nÓg..... whatever!

Groups of young people in Tuam and Ballinasloe are currently making films about life in their area. Fine, but what makes this really interesting is that their counterparts in a small area of rural France are doing just the same with a view to comparing, contrasting, and sharing their experiences, and then presenting their ideas to an international audience. The project arose from a series of visits by Mélanie Ganbino, a Phd researcher with the universities in Toulouse and Galway looking at living conditions of young people here and in the Perigord Vert, an area of the Dordogne Déportement in Western France.

It was developed in detail following a visit in March 2005 by Mélanie, Perigord Vert LEADER Manager Mme. Valerie Vallés, and Mme. Christine Fraux, Manager of the "Mission Locale" (equivalent to Galway Youth Federation). The training and project work involves Galway Youth Federation and a Galway based film maker, resulting in a DVD based film of their interviews, viewpoints and presentations.

By the end of the project the young people will have a broad experience of all aspects of film making including scripting, acting, sound engineering, lighting, camera work and editing. A bi-lingual website is also being developed, www.terresdejeunes.org, to provide a platform for the film, photos and other material and to facilitate exchanges between the Irish and French groups.

The storylines were still under wraps at time of printing, but the young actors have been seen filming in the grounds of Garbally House, Ballinasloe and St. Jarlath's College, Tuam. It is hoped that the joint film will be edited and subtitled to be shown both in Périgueux and at the 2006 Galway Film Fleadh and, building on its success, to arrange an exchange through Leargas of the young actors and film makers.

The picture shows a shot of the first film in St. Jean de Cole.

Heritage Site Conservation

Newly restored arch of the mausoleum.

Ardrahan Labane Community Development Association were granted funds to restore a heritage site at Cregaclare, Ardrahan. The site included an ancient stone enclosure, penal church, and mausoleum. The group's aim was to stabilize and prevent further deterioration of the structures and the quality of the work was excellent. The stone masons made a fine job of repairing the wall enclosure and bulbs and seeds were planted in areas designated for wild garden. Different parts of the church structures were repaired and it is particularly good to see the cut stone facade and arch of the mausoleum back in place.

Scoil An Croi Naofa Arts Project Ballinasloe

A community arts facilitator was employed to work with the children in the design and painting of the murals. The aim of the project was to promote greater social inclusion of the travelling children and also of the disadvantaged children

Source : Galway Rural Development Company News, mars 2005.

Annexe 7 : Nombre d'entretien par type de représentation

	TYPE DE REPRESENTATION		
	Piège	Refuge	Cadre de vie
Rural Galway	17	13	16
Périgord Vert	17	21	12
Total	**34**	**34**	**28**

Trois entretiens effectués avec des *travellers* n'ont pas été classés.

Classification des entretiens par type de représentation

Piège	Refuge	Cadre de vie
N°6, Clifden, 15, h	N°1, Galway, 25, h	N°8, Clifden, 15, h
N°7, Clifden, 15, h	N°2, Galway, 24, h	N°14, Letterfrack, 20, f
N°12, Letterfrack, 16, h	N°3, Clifden, 15, h	N°15, Montbellew, 19, h
N°13, Letterfrack, 20, h	N°4, Clifden, 15, f	N°17, Montbellew, 19, f
N°21, New Inn, 15, f	N°5, Clifden, 15, f	N°18, Montbellew, 19, f
N°30, Castleblakney, 17, f	N°9, Letterfrack, 20, f	N°19, Montbellew, 19, h
N°32, Portumna, 17, f	N°10, Letterfrack, 21, f	N°20, New Inn, 16, f
N°34, Portumna, 18, f	N°11, Letterfrack, 16, h	N°24, New Inn, 18, f
N°36, Woodford, 17, f	N°16, Montbellew, 19, h	N°26, Castleblakney, 17, f
N°37, Woodford, 17, f	N°22, New Inn, 18, h	N°29, Castleblakney, 18, h
N°40, Woodford, 17, f	N°23, New Inn, 18, h	N°33, Portumna, 17, h
N°41, Woodford, 16, h	N°25, Tuam, 18, h	N°38, Woodford, 17, h
N°44, Glenamaddy, 18, h	N°27, Castleblakney, 16, f	N°47, Glenamaddy, 18, h
N°45, Glenamaddy, 18, h	N°28, Castleblakney, 17, h	N°52, Tuam, 16, h
N°48, Ballygar, 16, h	N°31, Castleblakney, 18, h	N°53, Tuam, 17, h
N°49, Ballygar, 17, f	N°35, Portumna, 17	N°55, Cappataggle, 21, f
N°50, Ballygar, 15, f	N°39, Woodford, 18, h	N°61, Ribérac, 18, f
N°58, Thiviers, 21, f	N°42, Glenamaddy, 18, f	N°74, Nontron, 16, f
N°59, Thiviers, 24, h	N°43, Glenamaddy, 17, f	N°76, Bourdeilles, 25,f
N°60, La Coquille, 17, f	N°46, Glenamaddy, 17, f	N°77, St Jean de Cole, 19, f
N°63, Ribérac, 18, f	N°51, Ballygar, 15, h	N°80, Tocane, 25, f
N°65, Ribérac, 22, h	N°62, Ribérac, 15, h	N°81, Lanouaille, 25, h
N°67, Ribérac, 20, f	N°64, Ribérac, 18, f	N°82, Lanouaille, 25 f
N°70, Ribérac, 15, h	N°66, Ribérac, 19, f	N°83, Lanouaille, 25, h
N°73, Nontron, 16, h	N°68, Ribérac, 23, h	N°94, La Faye, 17, h
N°79, Brantôme, 16, f	N°69, Ribérac, 20, h	N°97, Verteillac, 18, h
N°84, Lanouaille, 23, h	N°71, Ribérac, 19, h	N°98, Bourdeilles, 25, h
N°86, La Coquille, 15, f	N°72, Nontron, 17, f	N°99, Bourdeilles, 23, h
N°87, La Coquille, 15, h	N°75, Nontron, 22, f	
N°89, La Coquille, 15, f	N°78 St Jean de Cole, 16, f	
N°90, La Faye, 17, f	N°85, Lanouaille, 21, h	
N°93, La Faye, 18, h	N°88, La Coquille, 15, h	
N°95, Verteillac, 17, f	N°91, La Faye, 17, f	
N°96, Verteillac, 17, h	N°92, La Faye, 20, h	

Entretiens non classés : 54 ; 56 ; 57.

TABLES DES FIGURES

FIGURE 1 : CARTE DE LOCALISATION DU PERIGORD VERT 14
FIGURE 2 : CARTE DE LOCALISATION DU RURAL GALWAY 14
FIGURE 3 : CARTE DES COMTES DE LA REPUBLIQUE D'IRLANDE 58
FIGURE 4 : GRAPHIQUE DE LA REPARTITION DE LA POPULATION TOTALE EN FRANCE ET EN IRLANDE PAR TYPE DE REGION, (OCDE, 1997). 112
FIGURE 5 : GRAPHIQUE DE LA POPULATION EN FRANCE ET EN IRLANDE PAR TYPE DE REGION, (EUROSTAT, 1999). 113
FIGURE 6 : GRAPHIQUE DE REPARTITION DE LA POPULATION PAR CLASSE D'AGE (1999 ET 2003) 117
FIGURE 7 : CARTE DE LA PROPORTION DES 15 - 25 ANS DANS LE PERIGORD VERT (1999) 118
FIGURE 8 : CARTE DE LA PROPORTION DES 15 - 25 ANS DANS LE RURAL GALWAY (2002) 119
FIGURE 9 : CARTE DES SERVICES POUR LES JEUNES DANS LE RURAL GALWAY (2005) 120
FIGURE 10 : CARTE DES SERVICES POUR LES JEUNES DANS LE PERIGORD VERT (2006) 121
FIGURE 11 : GRAPHIQUE DE LA REPARTITION DE L'EMPLOI EN DORDOGNE ET DANS LA REGION (1999, 2004) 126
FIGURE 12 : CARTE DU SOLDE MIGRATOIRE DU PERIGORD VERT (1990 – 1999) 129
FIGURE 13 : CARTE DE LA DENSITE DE POPULATION DU PERIGORD VERT (1999) 130
FIGURE 14 : CARTE DES COMMUNES DE PLUS DE 500 HABITANTS DU PERIGORD VERT (1999) 131
FIGURE 15 : GRAPHIQUE DE L'EVOLUTION DE LA POPULATION DE GALWAY (COMTE ET VILLE), DE 1841 A 2005133
FIGURE 16 : CARTE DU SOLDE MIGRATOIRE DU RURAL GALWAY (1996 – 2002) 134
FIGURE 17 : CARTE DE LA DENSITE DE POPULATION DU RURAL GALWAY (2002) 136
FIGURE 18 : CARTES DES *DEDS* DU RURAL GALWAY DE PLUS DE 500 HABITANTS (2002) 137
FIGURE 19 : L'ECLATEMENT DE SOI 165
FIGURE 20 : LA MULTIPLICATION DE SOI 166
FIGURE 21 : UN TERRITOIRE - PERIMETRE CONTINU 244
FIGURE 22 : EXEMPLE D'UN TERRITOIRE - PERIMETRE CONTINU 254
FIGURE 23 : DES LIEUX-LIEN 262
FIGURE 24 : EXEMPLE DE LIEUX-LIEN 271
FIGURE 25 : UN RESEAU DE LIEUX 278
FIGURE 26 : EXEMPLE D'UN RESEAU LIEUX 289

TABLES DES TABLEAUX

TABLEAU 1 : PRESENTATION DES TERRAINS D'ETUDE 122
TABLEAU 2 : DECOUPAGE ADMINISTRATIF EN FRANCE ET EN IRLANDE 125
TABLEAU 3 : REPARTITION DES ENTRETIENS AUPRES DES JEUNES 148
TABLEAU 4 : LES ENTRETIENS COLLECTIFS 149
TABLEAU 5 : REPARTITION PAR TERRAIN ET PAR AGE DES ENTRETIENS EFFECTUES 150

TABLES DES ANNEXES

ANNEXE 1 : SYNTHESE DES RESULTATS DES TRAVAUX DE LA SEGESA SUR LES PROBLEMES SPECIFIQUES A LA FAIBLE DENSITE 356
ANNEXE 2 : LES TYPOLOGIES ELABOREES DANS *LA FRANCE DES FAIBLES DENSITES* 358
ANNEXE 3 : LES TYPOLOGIES ELABOREES DANS *L'AVENIR DES ZONES A FAIBLE DENSITE* 359
ANNEXE 4 : LISTE DES PERSONNES RESSOURCES ET ORGANISME 361
ANNEXE 5 : JAQUETTES DVD « TERRE DE JEUNES » 363
ANNEXE 6 : REVUE DE PRESSE DU « TERRES DE JEUNES » 365
ANNEXE 7 : NOMBRE D'ENTRETIEN PAR TYPE DE REPRESENTATION 369

TABLES DES MATIERES

Sommaire **3**

INTRODUCTION GENERALE **6**

PREMIERE PARTIE - LA FAIBLE DENSITE ET LES JEUNES, DISCOURS SCIENTIFIQUES ET DEFINITIONS **16**

Introduction de la première partie **17**

CHAPITRE 1 : LA FAIBLE DENSITE DANS LES DISCOURS DES GEOGRAPHES FRANÇAIS 18
1. La faible densité : terminologies *19*
1.1. L'influence de la géographie tropicaliste et de « *Paris et le désert français* » 19
1.1.1. Les origines 19
1.1.2. La faible densité et le « désert » 20
1.2. Le « *vide* » : un caractère supplémentaire 23
1.2.1. « La France du vide » 23
1.2.2. La faible densité : une apparente neutralité descriptive 24
1.3. Une autre terminologie se distingue 26
1.3.1. Détachement d'un vocabulaire trop connoté 26
1.3.2. La question de la spécificité 27
2. Au cœur du débat : la théorie des seuils, l'irréversibilité *28*
2.1. Le détournement de « *Paris et le désert français* » 28
2.1.1. La désertification 28
2.1.2. L'irréversibilité 30
2.2. Les principales divergences 31
2.2.1. L'irréversibilité des seuils ? 31
2.2.2. Les différentes délimitations 33
2.3. D'une mesure démographique à un indicateur complexe 36
2.3.1. Les typologies : d'un instrument de connaissance à un outil pour l'aménagement 36
2.3.2. L'intérêt de ces recherches 39
3. Les prolongements du debat *41*
3.1. Une cristallisation sur la question de l'avenir 41
3.2. L'euphémisation des dénominations 43
3.2.1. Le rural profond 44
3.2.2. La fragilité 45

CHAPITRE 2 : LA FAIBLE DENSITE : UNE NOTION SECONDAIRE DANS LA GEOGRAPHIE IRLANDAISE 50
1. Une lente apparition dans les études rurales *51*
1.1. L'influence du contexte socio-historique 51
1.2. Une préoccupation secondaire 52
1.3. Les conditions d'émergence 54
2. La faible densité dans la géographie rurale irlandaise *56*
2.1. Des « *remote communities* » aux « *remote areas* » 56
2.2. Désavantage et désertification : deux approches récurrentes 59
2.2.1. Des espaces désavantagés 59
2.2.2. La « désertification » 62
2.3. L'éclatement de la faible densité 63
2.3.1. Des recherches appliquées 64
2.3.2. Le thème de l'accessibilité 65
2.3.3. Le thème de « rural deprivation » 67
2.3.4. Les méthodes 68

CHAPITRE 3 : QUELLE JEUNESSE DANS LES ESPACES DE FAIBLE DENSITE DE POPULATION ? 72
1. Jeunesse et espaces de faible densité : intérêt et définition *72*
1.1. Pourquoi s'intéresser aux jeunes ? 72
1.1.1. Un enjeu pour les espaces de faible densité 72
1.1.2. Les jeunes des espaces de faible densité : quelles questions ? 74
1.2. Les jeunes dans tous leurs états 76
1.2.1. Contours et continuité 76
1.2.2. La délimitation de la jeunesse 80

1.2.3. Un équilibre négocié 83
2. Quelles jeunesses dans les espaces ruraux de faible densité ? *85*
2.1. Les jeunes ruraux 86
2.1.1. « La jeunesse rurale n'existe plus » 86
2.1.2. Qui sont les jeunes ruraux ? 87
2.2. « *They are our future* » 91
2.2.1. Une fascination pour la jeunesse 91
2.2.2. Les jeunes : une ressource 93
2.3. Les jeunes : un problème 94
2.3.1. Un monde insaisissable 94
2.3.2. « Tell me, why do they leave ? » 97

Conclusion de la première partie **100**

DEUXIEME PARTIE - OBSERVER LES PRATIQUES DES JEUNES DANS LES ESPACES RURAUX DE FAIBLE DENSITE **102**

Introduction de la deuxième partie **103**

CHAPITRE 4 : DEUX ESPACES DE FAIBLE DENSITE, LE PERIGORD VERT ET LE RURAL GALWAY 104
1. Comparer deux etudes de cas *104*
1.1. L'approche comparative 104
1.1.1. Les différents objectifs de l'approche comparative 104
1.1.2. Une approche comparative inscrite dans une approche sociétale 105
1.1.3. Comparer : une démarche 107
1.1.4. La comparaison : à quelles conditions ? 108
1.2. Les deux études de cas : mise en perspective 114
1.2.1. Choisir les terrains d'étude 114
1.2.2. Un aperçu des terrains d'étude à l'échelle locale 123
1.2.3. Un aperçu des terrains d'étude à l'échelle régionale européenne NUTS 3 124
2. Caracteristiques du Perigord Vert et du Rural Galway *128*
2.1. Le Périgord Vert 128
2.2. Le Rural Galway 132

CHAPITRE 5 : L'ENQUÊTE DE TERRRAIN : RECUEILLIR, ANALYSER, AJUSTER 142
1. Le recueil des données *142*
1.1. L'observation 143
1.1.1. Les fonctions de l'observation 143
1.1.2. L'observation active 144
1.2. L'enquête par entretiens 146
1.2.1. Avec les « personnes ressources » 146
1.2.2. Avec les jeunes 147
1.3. Les courts métrages : renforcer l'échange et données complémentaires 151
2. Méthode d'analyse des données *152*
2.1. Les données issues de l'observation 153
2.2. L'analyse de contenu 154
2.2.1. L'analyse entretien par entretien 154
2.2.2. Analyse thématique du corpus des entretiens 155
2.2.3. L'analyse de l'image et des courts métrages 156
3. Mise en oeuvre de la methode qualitative : Ajuster *156*
3.1. Enquêter avec des jeunes 156
3.1.1. Créer des conditions favorables à l'enquête 156
3.1.2. Limites des entretiens 158
3.2. La place du chercheur 162
3.2.1. Pourquoi chercher sa place 162
3.2.2. Négocier et trouver sa place 163

CHAPITRE 6 : DE NOUVELLES PRATIQUES DE L'ESPACE DE FAIBLE DENSITE ? 170
1. Les jalons des pratiques *170*
1.1. Les repères spatiaux : ici, ailleurs, là-bas, home, somewhere… 171
1.1.1. Ici / here, chez moi / home 171
1.1.2. Là-bas / over there 172
1.1.3. Ailleurs / somewhere 173
1.2. La ville dans les pratiques 174
1.2.1. Les villes locales, les petites villes et les métropoles 175

1.2.2. Les jeunes et les villes : entre attirance et répulsion ... 176
1.3. Les pratiques et le temps ... 178
1.3.1. Le temps, c'est l'instant ... 178
1.3.2. Du temps pour les loisirs ... 179
1.3.3. Du temps pour les amis, les pairs et la fratrie ... 180
2. Les manières d'être des jeunes dans leurs espaces de vie ... 183
2.1. La visibilité des jeunes au quotidien ... 183
2.1.1. Une discrétion dans l'espace commun des pratiques ... 183
2.1.2. L'absence dans l'espace public politique ... 184
2.2. L'appropriation de l'espace ... 185
2.2.1. Un besoin de distance et d'exclusivité ... 185
2.2.2. La distance comme alliée ... 186
2.2.3. Des lieux exclusifs ... 188
2.2.4. Une appropriation par la mobilité et l'entraide ... 189
3. Une typologie des jeunes et de leurs pratiques ... 191
3.1. Classer les pratiques d'une jeunesse rurale ... 191
3.1.1. Des pratiques spécifiques à l'espace rural de faible densité ... 191
3.1.2. Des pratiques spatiales socialement différenciées ... 192
3.2. Trois types de pratiques ... 195
3.2.1. Des pratiques révélatrices d'une différenciation entre ville et campagne ... 195
3.2.2. Des pratiques révélatrices d'une complémentarité renforcée entre ville et campagne ... 196
3.2.3. Des pratiques révélatrices d'une singularisation du lieu de vie ... 198

Conclusion de la deuxième partie ... 203

TROISIEME PARTIE - LA FAIBLE DENSITE AU QUOTIDIEN ... 204

Introduction de la troisième partie ... 205

CHAPITRE 7 : ENTRE CAPTIVITE ET CADRE DE VIE, QUELLES REPRESENTATIONS DE LA FAIBLE DENSITE ? ... 206
1. Les représentations sociales comme outil d'analyse des espaces de faible densité ... 207
1.1. Les représentations comme médiation ... 207
1.1.1. Entre extériorité et intériorité ... 207
1.1.2. Les représentations sociales de l'espace ... 208
1.2. La dialectique entre représentations et pratiques ... 209
1.2.1. Expliquer les conduites ... 209
1.2.2. Dégager un noyau central ... 210
2. Trois systemes de représentations des espaces de faible densité de population ... 212
2.1. La faible densité : un piège ... 212
2.1.1. Un espace marqué par le manque et l'éloignement ... 213
2.1.2. La problématique de l'entre soi ... 217
2.1.3. Un espace enfermant et dévalorisant ... 219
2.2. La faible densité : un refuge ... 221
2.2.1. Un espace en plein essor ... 221
2.2.2. Les qualités de la campagne ... 223
2.2.3. La faible densité protège de la ville ... 225
2.3. La faible densité : un cadre de vie ... 228
2.3.1. Un lieu de vie pour soi ... 228
2.3.2. Le projet de famille, une éducation ... 231
2.3.3. Un lieu de projet ... 233
2.4. Des systèmes qui ne sont pas figés ... 234

CHAPITRE 8 : DES MODES D'HABITER DIFFERENCIES ... 238
1. Rester ... 239
1.1. La proximité privilégiée ... 239
1.1.1. Une mobilité dans un périmètre continu ... 239
1.1.2. Travailler et sortir : à l'origine de l'attachement local ... 241
1.2. Une territorialité locale ... 245
1.2.1. Des jeunes de la campagne, « a country person » ... 245
1.2.2. Un rapport banal au territoire ... 247
1.3. Une rationalité reproductrice ... 249
1.3.1. Faire sa vie « dans les coins » ... 249
1.3.2. Exemple d'enquêté « idéal-type » ... 251
2. Partir et revenir ? ... 255
2.1. L'alternance privilégiée ... 255
2.1.1. L'importance des allers-retours dans la mobilité ... 255

2.1.2. Famille et loisirs avant tout 258
2.2. Une territorialité discrète 262
2.2.1. Une identité indéterminée ? 262
2.2.2. Attachement fonctionnel au lieu de vie 265
2.3. Une rationalité instrumentale 266
2.3.1. L'être par l'avoir 266
2.3.2. Exemple d'enquêté « idéal-type » 269
3. S'installer 272
3.1. L'ancrage privilégié 272
3.1.1. Ce que la mobilité permet : s'installer 272
3.1.2. Ce que s'installer chez soi permet : travailler, sortir, bouger 275
3.2. Une territorialité existentielle 279
3.2.1. Les jeunes ruraux, des jeunes atypiques 279
3.2.2. Entre engagement et attachement 282
3.3. Une rationalité réflexive 284
3.3.1. « Etre dans son petit chez soi » 284
3.3.2. Exemple d'enquêté « idéal-type » 285

CHAPITRE 9 : LES ESPACES DE FAIBLE DENSITE REINVENTES 292
1. Des populations et des significations particulières ? 293
1.1. Quels habitants ? 293
1.1.1. Une diversité croissante des populations 293
1.1.2. Des individus « atypiques » ? 294
1.2. Un « *réservoir de valeurs* » 297
1.2.1. Le projet familial 297
1.2.2. La liberté 298
1.2.3. La nature 300
2. Des espaces dévitalisés ? 301
2.1. La faible densité : un facteur aggravant 301
2.1.1. Des distances encore contraignantes 301
2.1.2. L'isolement social : de l'ennui au sentiment de mise à l'écart 302
2.1.3. La dépendance, la précarité 303
2.2. La faible densité : un facteur de relégation ? 305
2.2.1. L'évolution démographique : la place des jeunes en question 305
2.2.2. La question des services 307
3. Des lieux de vie 309
3.1. Déjouer la faible densité 309
3.1.1. Des distances intégrées 309
3.1.2. Quelle convivialité ? 311
3.1.3. La débrouille 312
3.2. La nécessité de projets 313
3.2.1. L'envie de rester : les projets de vie 314
3.2.2. Des projets politiques 315
3.2.3. Envisager de nouvelles utilisations de la faible densité 316

Conclusion de la troisième partie 320

CONCLUSION GENERALE 322

BIBLIOGRAPHIE 326

TABLES DES FIGURES 370

TABLES DES TABLEAUX 370

TABLES DES ANNEXES 370

TABLES DES MATIERES 372